



**HAL**  
open science

# Analyse du répertoire bilingue sarde-italien en milieu urbain

Giovanni Depau

► **To cite this version:**

Giovanni Depau. Analyse du répertoire bilingue sarde-italien en milieu urbain. Linguistique. Université Stendhal - Grenoble III, 2008. Français. NNT : . tel-00758230

**HAL Id: tel-00758230**

**<https://theses.hal.science/tel-00758230>**

Submitted on 28 Nov 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**UNIVERSITÉ STENDHAL – GRENOBLE 3**  
**UFR SCIENCES DU LANGAGE**  
**GIPSA-lab UMR 5216**

Analyse du répertoire bilingue  
*sarde-italien* en milieu urbain

**Giovanni DEPAU**

Thèse présentée en vue de l'obtention du titre de Docteur en Sciences du Langage  
Sous la direction de

**Elisabetta CARPITELLI**  
**Marinette MATTHEY**

**Soutenue le 14 novembre 2008**

Gaetano BERRUTO	Professeur	Université de Turin	Examineur
Elisabetta CARPITELLI	MCF HDR	Université Stendhal – Grenoble 3	Examineur
Michel CONTINI	Professeur Émérite	Université Stendhal – Grenoble 3	Examineur
Cristina LAVINIO	Professeure	Université de Cagliari	Rapporteur
Jean-Léonard LÉONARD	MCF HDR	Université Paris 3	Rapporteur
Marinette MATTHEY	Professeure	Université Stendhal – Grenoble 3	Examineur



## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout d'abord Elisabetta Carpitelli et Marinette Matthey pour avoir accepté de me guider dans ce travail de thèse. Je les remercie pour leur disponibilité, leurs conseils, qui m'ont permis de développer une démarche cohérente et utile aux objectifs de ma recherche.

Je tiens à adresser mes remerciements aux membres du jury, qui ont accepté de lire et évaluer mon travail et de participer à cette soutenance. Je les remercie aussi parce que les travaux ont stimulé les réflexions développées dans cette étude.

Je voudrais également remercier pour leur soutien tous les membres du Centre de Dialectologie, désormais Systèmes Linguistiques et Dialectologie, intégré au sein du laboratoire GIPSA-Lab - ICP. Merci à Jeanine-Élisa Médélice, qui a dirigé ma thèse pendant plusieurs années ; à Maria (forza parpaïola !) et Carmen, à Jean-Pierre et à Carole, à Catherine.

Je tiens à remercier aussi tous ceux qui m'ont accompagné pendant toutes ces années : Aurélie, Barbara, Céline, Cyril, Laurence, Luc, Mathieu, Myriam, Patricia, Omar, Gino, Elena, Elisa, Stéphane, Cécile, Alessia, Marie, à tous les membres du personnel de l'université que j'ai eu le plaisir de rencontrer.

Merci à ma famille : mes parents, mes sœurs, mes beaux-frères, mes nièces et mon neveu, qui sont toujours à côté de moi au dépit des distances géographiques.

Et merci à mes amis de *Casteddu*, ma deuxième famille cagliaritaine, les inimitables *seghinus* ; en particulier, je tiens à remercier Luca, véritable fournisseur de *graffitis*...

Je remercie surtout Anna de tout mon cœur. Je la remercie pour sa présence constante et sa patience, pour ses encouragements, parce qu'elle a toujours été à mon côté au long de ce chemin, malgré les innombrables difficultés, parce qu'elle me donne le courage et la force car avec elle *c'è sempre una soluzione*... !



# TABLE DES MATIÈRES

<b>TABLE DES MATIÈRES</b> .....	<b>I</b>
<b>INDEX DES TABLEAUX</b> .....	<b>IV</b>
<b>INDEX DES FIGURES</b> .....	<b>IV</b>
<b>TABLE DES EXTRAITS</b> .....	<b>V</b>
<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>1</b>
STRUCTURE DE LA THÈSE .....	2
<i>Partie générale (chapitres 1-4)</i> .....	3
<i>Considérations méthodologiques (chapitres 5-6)</i> .....	4
<i>Analyse des données et discussion des résultats (chapitres 7-10)</i> .....	4
<b>S E C T I O N 1</b> .....	<b>9</b>
<b>FONDEMENTS THÉORIQUES</b> .....	<b>9</b>
<b>1 ENCADREMENT HISTORIQUE, SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE ET POLITIQUES LINGUISTIQUES</b> .....	<b>11</b>
1.1 CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA SITUATION LINGUISTIQUE ITALIENNE .....	11
1.1.1 <i>Notes dans une perspective historique</i> .....	11
1.1.2 <i>La situation actuelle</i> .....	14
1.2 LA SITUATION LINGUISTIQUE DE LA SARDAIGNE.....	18
1.2.1 <i>Observations générales</i> .....	18
1.2.2 <i>Notes historiques</i> .....	19
1.2.3 <i>Observations sur les variétés non sardes</i> .....	22
1.2.4 <i>Les dialectes sardes</i> .....	23
1.2.5 <i>Les études sur le sarde</i> .....	24
1.2.6 <i>Politiques de promotion linguistique</i> .....	28
1.3 OBSERVATIONS CONCLUSIVES .....	36
<b>2 CONTACT DE LANGUES : NOTIONS INTRODUCTIVES À L'ANALYSE DU RÉPERTOIRE PLURILINGUE</b> .....	<b>37</b>
2.1 RÉPERTOIRE LINGUISTIQUE, COMMUNAUTÉ LINGUISTIQUE, DIGLOSSIE .....	38
2.2 LE CONTACT DE LANGUES .....	48
2.2.1 <i>Phénomènes de convergence concernant les structures linguistiques</i> .....	49
2.2.2 <i>Phénomènes de convergence dans l'usage</i> .....	57
2.3 OBSERVATIONS CONCLUSIVES .....	68
<b>3 L'ANALYSE DE L'INTERACTION : PERSPECTIVE THÉORIQUE</b> .....	<b>70</b>
3.1 CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.....	70
3.2 LINGUISTIQUE INTERACTIONNELLE ET ANALYSE DE LA CONVERSATION .....	72
3.3 LINGUISTIQUE INTERACTIONNELLE ET CODE-SWITCHING.....	75
3.3.1 <i>L'approche conversationnelle du code-switching dans le cadre italo-roman</i> .....	77
3.3.2 <i>Approche conversationnelle et dimension sociale du code-switching</i> .....	79
3.4 OBSERVATIONS CONCLUSIVES .....	81
<b>4 DIALECTOLOGIE, SOCIOLINGUISTIQUE ET LES DIFFÉRENTES APPROCHES DE L'ÉTUDE DES RÉPERTOIRES BILINGUES</b> .....	<b>83</b>
4.1 AVANT-PROPOS.....	83
4.2 DIALECTOLOGIE ET SOCIOLINGUISTIQUE : CADRE GÉNÉRAL DE LA QUESTION.....	85
4.3 LE CONCEPT DE « DIALECTE » .....	88
4.4 DIALECTOLOGIE ET SOCIOLINGUISTIQUE : DES POINTS DE VUE DIFFÉRENTS.....	91
4.5 DIALECTOLOGIE, SOCIOLINGUISTIQUE, LA VILLE ET LES JEUNES .....	105
4.6 LA DIALECTOLOGIE PERCEPTIVE .....	110
4.7 SOCIOLINGUISTIQUE ET DIALECTOLOGIE DANS UNE PERSPECTIVE DE <i>CONVERGENCE CODIQUE</i> ...	111
4.8 QUELQUES OBSERVATIONS CONCLUSIVES.....	113

<b>5</b>	<b>L'AIRE URBAINE DE CAGLIARI : CONSIDÉRATIONS DÉMOGRAPHIQUES ET LINGUISTIQUES.....</b>	<b>116</b>
5.1	INFORMATIONS DE CARACTÈRE SOCIO-DÉMOGRAPHIQUE .....	116
5.1.1	<i>L'agglomération de Cagliari</i> .....	116
5.1.2	<i>Cagliari et ses quartiers</i> .....	117
5.2	INFORMATIONS DE NATURE SOCIO-LINGUISTIQUE .....	122
5.3	OBSERVATIONS SUR LES JEUNES DE CAGLIARI ET DE L'AGGLOMÉRATION.....	123
5.4	OBSERVATIONS CONCLUSIVES .....	126
<b>6</b>	<b>ASPECTS MÉTHODOLOGIQUES.....</b>	<b>127</b>
6.1	CHANGEMENT D'ORIENTATION DE LA THÈSE .....	128
6.2	DESCRIPTION DES ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS DU CORPUS .....	131
6.2.1	<i>Typologie des textes</i> .....	131
6.2.2	<i>Profil des informateurs</i> .....	132
6.2.3	<i>Répartition des enregistrements dans l'aire urbaine de Cagliari et situations conversationnelles</i> .....	133
6.3	COLLECTAGE DES DONNÉES.....	137
6.4	RÉFLEXIONS SUR L'UTILISATION DU MICROPHONE OCCULTÉ .....	138
6.4.1	<i>Questions d'ordre éthique</i> .....	138
6.4.2	<i>Questions d'ordre technique</i> .....	143
6.5	OBSERVATIONS CONCLUSIVES .....	146
<b>SECTION 2 .....</b>		<b>147</b>
<b>ANALYSES DES DONNÉES .....</b>		<b>147</b>
<b>CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION .....</b>		<b>149</b>
	TRANSCRIPTION DES DONNÉES ORALES.....	149
	TRANSCRIPTION DES GRAFFITIS .....	151
<b>7</b>	<b>ANALYSE DES USAGES PLURILINGUES DANS UNE PERSPECTIVE PRAGMATIQUE.</b>	<b>152</b>
7.1	INTRODUCTION .....	152
7.1.1	<i>L'approche interprétative</i> .....	152
7.1.2	<i>La dichotomie code-switching lié aux participants versus code-switching lié au discours</i> ...	154
7.2	ANALYSE DES DONNÉES.....	156
7.2.1	<i>Code-switching lié aux participants</i> .....	156
7.2.1.1	Stratégie de <i>convergence</i> / Stratégie de <i>divergence</i> .....	156
7.2.1.2	Commutation codique et stratégies opposées de <i>personnalisation</i> et d' <i>objectivisation</i> .....	164
7.2.1.3	Convergence et partage : le code-switching et les relations de <i>we-code</i> vs <i>they-code</i> .....	168
7.2.2	<i>Code-switching lié au discours</i> .....	180
7.2.2.1	Auto-correction .....	181
7.2.2.2	Organisation séquentielle .....	183
7.2.2.3	Constellation des participants.....	186
7.2.2.4	Expressivité.....	189
7.2.2.5	Répétition.....	190
7.2.2.6	Citation et <i>Story-telling</i> .....	194
7.2.3	<i>Observations sur un cas de négociation conversationnelle</i> .....	205
7.3	OBSERVATIONS CONCLUSIVES .....	214
<b>8</b>	<b>ANALYSE DU CONTACT CODIQUE DANS LA PERSPECTIVE STRUCTURELLE .....</b>	<b>216</b>
8.1	INTRODUCTION .....	216
8.2	ÉCLAIRAGE SUR LE CONCEPT DE <i>CONTINUUM</i> À TRAVERS NOS DONNÉES LANGAGIÈRES .....	217
8.2.1	<i>Considérations sur le code-mixing</i> .....	217
8.2.1.1	Considérations sur la distinction entre code-switching et code-mixing : relation entre formes et fonctions du contact.....	218
8.2.2	<i>Le continuum dans la production : le triggering</i> .....	224
8.2.3	<i>De l'usage à la structure : convergence structurelle, interférences et régionalismes dans les répertoires cagliaritains</i> .....	228
8.3	OBSERVATIONS CONCLUSIVES .....	237
<b>9</b>	<b>LES PRODUCTIONS LANGAGIÈRES DES JEUNES.....</b>	<b>240</b>
<b>PARTIE 1 : LA PRODUCTION ORALE .....</b>		<b>240</b>

9.1	INTRODUCTION .....	240
9.2	QUELQUES OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LA VARIÉTÉ LINGUISTIQUE « JEUNE » EN ITALIE ....	242
9.3	ANALYSE DES DONNÉES ISSUES DE LA PRODUCTION ORALE .....	247
9.3.1	<i>Aspects phonétiques : prépalatalisation de la sibilante alvéolaire</i> .....	247
9.3.2	<i>Aspects morphologiques et syntaxiques</i> .....	251
9.3.2.1	Verbes impératifs apocopés et interjections .....	251
9.3.2.2	Autres interjections : <i>ciòè, minca, minziga, la'</i> .....	257
9.3.3	<i>Aspects lexicaux et phraséologiques</i> .....	262
9.3.3.1	Éléments de matrice non dialectale .....	262
9.3.3.2	Éléments de matrice dialectale .....	263
9.3.3.3	L'emploi du sarde .....	268
<b>10</b>	<b>LES PRODUCTIONS LANGAGIÈRES DES JEUNES PARTIE 2 : LES GRAFFITIS COMME IMAGE DU RAPPORT ITALIEN - DIALECTE .....</b>	<b>274</b>
10.1	CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.....	274
10.2	ÉCRITS NON IDENTITAIRES ET IDENTITAIRES .....	276
10.2.1	<i>Écrit non identitaires</i> .....	276
10.2.2	<i>Écrits identitaires</i> .....	280
10.3	GRAFFITIS IDENTITAIRES ET PHÉNOMÈNES DE POLYPHONIE.....	286
10.3.1	<i>Phénomènes d'alternance codique</i> .....	293
10.4	CONSIDÉRATIONS LINGUISTIQUES. RAPPORT ENTRE ORALITÉ ET ÉCRITURE.....	294
10.4.1	<i>Krétativité graphique</i> .....	294
10.4.2	<i>Rapport entre oralité et écriture dans les exemples en italien</i> .....	297
10.4.3	<i>Rapport entre oralité et écriture dans les exemples en sarde</i> .....	302
10.4.3.1	Hypothèses sur l'origine des auteurs des <i>graffitis</i> .....	302
10.4.3.2	La représentation du phonème /ts/.....	304
10.4.3.3	Présence de la lénition vs absence de la lénition de l'occlusive intervocalique.....	305
10.4.3.4	Distinction vs fusion des éléments .....	307
10.4.3.5	Présence vs absence de la voyelle paragogique.....	309
10.4.3.6	Structure du slogan.....	309
10.4.3.7	Langues étrangères dans les <i>graffitis</i> .....	310
10.4.4	<i>Observations conclusives sur les graffitis</i> .....	311
10.5	CONCLUSIONS GÉNÉRALES SUR LES PRODUCTIONS LANGAGIÈRES DES JEUNES .....	313
<b>11</b>	<b>SYNTHÈSE ET CONSIDÉRATIONS CONCLUSIVES .....</b>	<b>318</b>
11.1	LE <i>CONTINUUM</i> .....	327
11.2	CONSIDÉRATIONS MÉTHODOLOGIQUES .....	330
11.3	PERSPECTIVES D'ÉTUDE ET OBSERVATIONS CONCLUSIVES.....	331
	<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>333</b>
	<b>ANNEXES.....</b>	<b>354</b>

## INDEX DES TABLEAUX

TABLEAU 1 – ITALIEN ET DIALECTE À LA MAISON .....	16
TABLEAU 2 – ITALIEN ET DIALECTE HORS FAMILLE .....	16
TABLEAU 3 – TYPES PRINCIPAUX DE SITUATIONS ENREGISTRÉES – DEGRÉ DE FORMALITÉ – QUARTIER..	135
TABLEAU 4 – CONTEXTES DE COMMUNICATION AYANT UN STATUT « PUBLIC ».....	136
TABLEAU 5 – LYCÉES .....	136

## INDEX DES FIGURES

FIGURE 1 - CAGLIARI. RÉPARTITION EN QUARTIERS .....	118
FIGURE 2 – RÉPARTITION DES JEUNES DANS L' AIRE URBAINE DE CAGLIARI ET DANS SON AGGLOMÉRATION..	124
FIGURE 3 – CAGLIARI : RÉPARTITION DES QUARTIERS .....	134

## TABLE DES EXTRAITS

EXTRAIT 1 → CABINET MÉDICAL.....	157
EXTRAIT 2 → MAGASIN PRODUITS ALIMENTAIRES (COMMERÇANT : H60 ; CLIENTE : F60 ; CLIENT : G).....	159
EXTRAIT 3 → « NON C'È GANA » – INSTITUT TECHNIQUE POUR LA FORMATION DE GEOMETRI (MATIN ; ENTRÉE ; 2 ÉTUDIANTS ; ENVIRON 16 ANS) .....	161
EXTRAIT 4 → COIFFEUR (FIN MATINÉE ; COIFFEUR : H69 ; AMI DU COIFFEUR : H35 ; CLIENT : H65) .....	162
EXTRAIT 5 → BUREAU DE TABAC (VENDEUR : H36A ; CLIENT : H36B ; CLIENT : G ; CLIENTE : F26 ; CLIENTE : F30).....	166
EXTRAIT 6 → GRAND MAGASIN (DEUX VENDEURS : H50 ET F50) .....	167
EXTRAIT 7 → COMMERÇANT CHAUSSURES MARCHÉ (MATIN ; CH55 COMMERÇANT ; G GIOVANNI ; H50, H20 CLIENTS).....	169
EXTRAIT 8 → « LA CIGARETTE », ARRÊT DU BUS (G ; H25 ; H30 ; H20; F20).....	172
EXTRAIT 9 → ASL (EMPLOYÉ : EH50 ; G).....	175
EXTRAIT 10 → CABINET MÉDICAL (PATIENT : H65).....	177
EXTRAIT 11 → CABINET MÉDICAL (DF50 : DOCTEUR, FEMME D'ENVIRON 50/55 ANS ; H65).....	178
EXTRAIT 12 → CABINET MÉDICAL (DF50 ; H65) .....	179
EXTRAIT 13 → MAGASIN PRODUITS ALIMENTAIRES (H60 ET F60).....	179
EXTRAIT 14 → CABINET MÉDICAL (PATIENTE : F45) .....	182
EXTRAIT 15 → GRAND MAGASIN (VENDEUR : H50).....	183
EXTRAIT 16 → CABINET MÉDICAL (DF0 ; H65, F46, H65 PATIENTS).....	184
EXTRAIT 17 → ASL (EMPLOYÉ : EH 50 ; F26; MÈRE F26).....	185
EXTRAIT 18 → MAGASIN PRODUITS ALIMENTAIRES.....	187
EXTRAIT 19 → COIFFEUR .....	188
EXTRAIT 20 → CABINET MÉDICAL .....	189
EXTRAIT 21 → ARRÊT AUTOBUS 1 (FIN MATINÉE ; ÉCOLIERS, H30, H50, F30).....	190
EXTRAIT 22 → CABINET MÉDICAL .....	191
EXTRAIT 23 → COMMERÇANT CHAUSSURES MARCHÉ.....	191
EXTRAIT 24 → COIFFEUR .....	192
EXTRAIT 25 → ASL (EMPLOYÉ : EH50 ; G) .....	193
EXTRAIT 26 → AUTOBUS 6 : DEUX AMIES D'ENVIRON 60 ANS (F60, L60).....	194
EXTRAIT 27 → CABINET MÉDICAL .....	195
EXTRAIT 28 → « GRANDU VESTA » – INSTITUT TECHNIQUE MAGISTRAL (MATIN ; ENTRÉE ; 2 ÉTUDIANTES ; ENVIRON 16 ANS).....	197
EXTRAIT 29 → GRAND MAGASIN.....	198
EXTRAIT 30 → COMMERÇANT CHAUSSURES MARCHÉ.....	199
EXTRAIT 31 → CABINET MÉDICAL .....	199
EXTRAIT 32 → ARRÊT BUS 6 (F60, L60) .....	201
EXTRAIT 33 → GRENOBLE ; RÉCIT RENATO (RENATO: H50, MINA: F50, G: H30).....	203
EXTRAIT 34 → GRENOBLE ; RÉCIT MARIA S (MARIA : F65, G).....	204
EXTRAIT 35 → <i>MOVIRI</i> VS MUOVITI ; BAR – BUREAU DE TABAC, MATIN. AL. (ALE; CAISSIER), CH. (CHRISTIAN; CLIENT), DEUX JEUNES D'ENVIRON 20 ANS .....	205



**UNIVERSITÉ STENDHAL – GRENOBLE 3**  
**UFR SCIENCES DU LANGAGE**  
**GIPSA-lab UMR 5216**

Analyse du répertoire bilingue  
*sarde-italien* en milieu urbain

**Giovanni DEPAU**

**TEXTE**

Thèse présentée en vue de l'obtention du titre de Docteur en Sciences du Langage  
Sous la direction de

**Elisabetta CARPITELLI**  
**Marinette MATTHEY**

**Soutenue le 14 novembre 2008**

Gaetano BERRUTO	Professeur	Université de Turin	Examineur
Elisabetta CARPITELLI	MCF HDR	Université Stendhal – Grenoble 3	Examineur
Michel CONTINI	Professeur Émérite	Université Stendhal – Grenoble 3	Examineur
Cristina LAVINIO	Professeure	Université de Cagliari	Rapporteur
Jean-Léonard LÉONARD	MCF HDR	Université Paris 3	Rapporteur
Marinette MATTHEY	Professeure	Université Stendhal – Grenoble 3	Examineur







# INTRODUCTION

Notre recherche porte sur l'analyse qualitative d'un corpus de conversations spontanées enregistrées dans un milieu plurilingue urbain en Sardaigne (Italie). Plus précisément, nous avons focalisé notre attention sur la ville de Cagliari, capitale régionale et centre principal de l'île du point de vue démographique, économique et social. Ce corpus oral est intégré d'un deuxième corpus, constitué d'écrits muraux réalisés dans l'aire urbaine de Cagliari.

Le but principal de notre étude est de montrer la façon dont les codes verbaux faisant partie du répertoire linguistique des locuteurs sardes que nous avons enquêtés, interagissent dans leur production langagière dans des situations communicatives variées.

Deux langues font l'objet de notre analyse : le sarde, langue régionale encore très utilisée mais qui subit la pression de la langue nationale, l'italien, la langue officielle de l'État.

La particularité du terrain d'enquête que nous avons choisi d'étudier, la ville, nous a imposé de prendre en compte les nombreuses questions théoriques et méthodologiques élaborées au sujet de cette typologie de contexte, dans le cadre de plusieurs disciplines distinctes, bien que proches dans l'étude des phénomènes du langage. Notamment, compte tenu aussi de la tradition d'études italienne, les approches de deux disciplines telles que la dialectologie et la sociolinguistique sont particulièrement concernées.

Un autre élément de cette réflexion concerne le choix des contextes d'enquête et les techniques de recueil des données.

Les données qui constituent notre corpus oral consistent d'un ensemble de textes recueillis dans des contextes interactionnels assez variés.

En termes généraux, nous pouvons dire ici que ces productions se situent à de divers degrés dans une échelle de formalité ayant à ses extrêmes des situations de type [+ formel], comme dans le cas des situations de conversation asymétrique entre fonctionnaire publique et client, et, respectivement, [+ informel], concernant des conversations entre pairs comme, notamment, les étudiants à la sortie du lycée.

L'analyse de ce type de production spontanée nous a permis de mettre en relief la coprésence de l'italien et du sarde dans le contexte étudié : nous avons pu faire émerger plusieurs différents phénomènes caractérisant le contact de langues avec *diglossie* – voire,

*dilalie*<sup>1</sup> – entre la langue nationale et la langue régionale – comme la commutation et le mélange de codes, les emprunts, les hybridismes, etc., avec une attention particulière réservée à la vitalité de la variété sarde.

L'intérêt de ce type de recherche repose, à notre avis, sur plusieurs facteurs, de nature sociale – connaître la situation sociolinguistique de Cagliari – mais aussi plus proprement linguistique : la description des phénomènes de contact de langues que nous venons de mentionner s'accompagne de la description du système sarde dans sa variété cagliaritaine et du système italien dans sa variété régionale.

Ce travail nous a également donné l'opportunité de réfléchir sur quelques questions corrélées à la méthodologie d'enquête de terrain et notamment sur la nature déontologique et qualitative concernant l'enregistrement d'interactions à l'aide d'un microphone occulté, une technique de recueil utilisée dans le cadre de notre recherche.

Les résultats de notre étude induisent également à quelques considérations de politique linguistique, compte tenu de la nécessité de mieux encadrer la question de l'emploi réel du sarde, afin de mieux programmer la promotion des variétés locales à travers, entre autres, la diffusion scolaire.

L'objectif final de ce travail est, en définitive, de documenter le sarde, en tant que langue minoritaire et « menacée », dans une perspective qui ne veut pas être de type « archéologique » et ne vise pas à montrer une image de la langue sarde « dépurée » de toute interférence de la langue socialement dominante. Au contraire, nous avons essayé de faire émerger de notre étude l'intérêt vers une perspective dynamique qui montre l'évolution du répertoire linguistique « sarde-italien » et plus globalement du sarde, dans son interaction quotidienne avec la langue nationale.

## **Structure de la thèse**

Ce travail se compose de deux sections (fondements théoriques et analyse des données). La première section comporte deux parties (« réflexion historique et théorique » et « considérations méthodologiques ») :

- Partie générale – réflexion historique et théorique (chapitres 1-4)

---

<sup>1</sup> La *dilalie* se caractérise par la tendance à l'intérieur de la communauté linguistique à utiliser alternativement (voire, de manière conjointe) les deux codes de statut différent, aussi bien dans certains contextes langagiers formels que informels (cf. Berruto, 1987, 1993b). Dans le cadre de la *diglossie*, au contraire, la répartition sociale et fonctionnelle des domaines d'emploi de la variété *haute* et, respectivement, *basse*, est tendancielle stable (cf. Ferguson, 1959). Dans le chapitre 2 nous présentons de manière plus détaillée les différents phénomènes résultant du contact de langues.

- Considérations méthodologiques (chapitres 5-6)
- Analyse des données et discussion des résultats (chapitres 7-10)

### **Partie générale (chapitres 1-4)**

La première partie présente la question de base de notre recherche – l'étude du contact linguistique dans l'aire italo-romane et notamment sarde – et met en relief les principaux buts de l'étude.

Dans le premier chapitre, nous présentons la situation sociolinguistique italienne, se caractérisant par un bilinguisme généralisé avec diglossie « italien – dialecte ». Une attention particulière est, bien sûr, réservée à la situation spécifique de la Sardaigne.

Les compétences linguistiques des Sardes dans la capitale régionale étant l'objet principal de cette recherche, une partie de ce premier chapitre est consacrée de façon plus particulière à une description de la langue sarde : l'histoire et les caractéristiques de base de cette langue, les études principales à son sujet ainsi que les attitudes vis-à-vis du sarde et de ses variétés diatopiques, sont donc présentées dans ce chapitre.

Les autres chapitres de cette section concernent une réflexion sur les aspects théoriques qui représentent le fondement de notre recherche. Tout d'abord, au chapitre 2, nous entamons une première discussion générale des phénomènes relevant du contact linguistique et des typologies de contact donnant lieu à des formes de convergence dans l'usage et dans la structure des variétés linguistiques concernées. La distinction de ces phénomènes s'avère très importante, notamment par rapport aux différents types d'alternance codique et d'interférence.

Suivant ce positionnement initial dans notre étude, nous centrons notre réflexion sur l'analyse de la conversation (chapitre 3) en tant que perspective de recherche fondée sur la prise en compte empirique des faits linguistiques ; en particulier, l'attention se tourne vers le contexte du bilinguisme. Nous présentons les différentes démarches mises en place avec une approche privilégiant l'élément interactionnel ; le point de vue adopté est notamment celui des spécialistes du bilinguisme en Italie et dans d'autres aires linguistiques.

Dans le quatrième et dernier chapitre de cette partie, nous nous orientons vers une question qui pourrait apparaître limitée à la sphère terminologique mais qui est en réalité très importante sur le plan épistémologique, car elle permet de mieux situer notre étude dans un cadre interdisciplinaire : il s'agit des rapports entre la dialectologie et la sociolinguistique ainsi que des différentes démarches qui caractérisent ces deux disciplines

à l'égard des répertoires bilingues dans un contexte de contact de langues. Notamment, nous avons tenu compte de la tradition de recherche dans le domaine linguistique italo-roman. Le quatrième chapitre s'achève avec quelques considérations sur la réflexion autour du milieu urbain dans la tradition d'études des Sciences du Langage ; les aspects sociaux et linguistiques caractérisant ce terrain de recherche ne pouvant se réduire, en effet, à une simple question de *dimension* (« ville = plus grand que village ») ou de *nombre de locuteurs enregistrés*.

### **Considérations méthodologiques (chapitres 5-6)**

La deuxième section de notre travail contient les informations relatives à l'aire qui fait l'objet de l'étude et aux aspects méthodologiques principaux dont nous avons tenu compte pendant l'enquête. Cette partie s'articule en deux chapitres.

Le chapitre 5, qui ouvre la section, est consacré à la description générale de Cagliari et des quartiers qui ont constitué notre terrain de recherche : les principales caractéristiques démographiques et de stratification sociale de ces quartiers sont présentées à l'aide de données statistiques issues des recensements nationaux et locaux les plus récents.

Le chapitre 6 porte sur les aspects concernant la méthodologie suivie pendant l'enquête de terrain : y sont donc expliqués le type d'enquête, les caractéristiques de l'échantillon pris en considération, les principaux domaines d'usage qui ont fait l'objet de notre analyse. Une partie importante de ce chapitre a été consacrée à la technique d'enregistrement adoptée pour notre recherche, à savoir le microphone caché, aux avantages et désavantages que cette méthodologie présente du point de vue déontologique et pratique, surtout par rapport à la qualité des enregistrements et à l'interprétation des données.

### **Analyse des données et discussion des résultats (chapitres 7-10)**

La troisième partie du travail présente l'analyse des données extraites du corpus, qui sera suivie par une synthèse et une discussion des principaux résultats de notre recherche. Plus précisément, nous avons concentré notre attention sur les deux codes composant le répertoire commun aux locuteurs enregistrés, l'italien et le sarde, et sur les différentes typologies du contact.

Le chapitre 7 est consacré aux phénomènes de convergence entre le sarde et l'italien dans la pratique quotidienne.

Les questions principales au sujet des phénomènes qu'on peut regrouper dans la catégorie générale de l'alternance codique, concernent le caractère spécifique de la situation italo-romane par rapport aux modèles le plus connus dans la littérature sur ce sujet, et l'opportunité d'adopter une approche orientée vers l'aspect fonctionnel-pragmatique, intégrée à la prise en considération des caractéristiques structurelles du contact abordées dans le chapitre suivant.

L'analyse s'est donc déroulée selon la distinction fonctionnelle entre le code-switching *lié aux participants* et le code-switching *lié au discours* ; il s'agit, comme nous le verrons ensuite, de distinctions désormais acceptées dans les études fondées sur une démarche conversationnelle.

Un des objectifs de notre recherche est de vérifier si le sarde s'inscrit dans le même cadre de relations avec l'italien que les autres variétés italo-romanes, compte tenu du fait qu'effectivement, au-delà de la distance structurale entre le sarde et la langue nationale, ce rapport paraît se configurer, sur le plan historique et social, de manière très proche de celle caractérisant les autres variétés romanes de la péninsule.

En particulier, l'observation des principaux phénomènes d'alternance codique vise à intégrer le débat et les propositions des spécialistes italiens et internationaux du code-switching. À cet égard, nous avons pris en considération les différentes positions théoriques émergées depuis les années 1980 ainsi que les discussions sur la spécificité du contexte linguistique italo-roman et du code-switching « italien - dialecte » par rapport aux formes de commutation concernant les langues ayant un statut « paritaire » et/ou appartenant à deux systèmes linguistiques bien distincts.

À travers la comparaison entre nos données et les expériences déjà acquises dans le cadre d'autres recherches portant sur ce sujet, il serait ainsi possible de chercher les régularités émergentes de la commutation codique entre le sarde et l'italien – au moins dans l'aire cagliaritaine.

Le chapitre 7, avec sa description de la convergence dans l'usage de l'italien et du sarde et des facteurs pragmatiques du code-switching, constitue la transition au chapitre 8, consacré à l'analyse des manifestations du contact codique dans une perspective plus proprement « linguistique », structurelle.

L'objet principal du chapitre 8 est l'analyse des phénomènes de convergence structurelle entre le sarde et l'italien se produisant à l'intérieur de la structure énonciative, tels que le code-mixing et le tag-switching, les emprunts et la création de formes hybrides.

La prise en compte du *continuum* linguistique sarde-italien ainsi que de l'interférence réciproque entre le sarde et la langue nationale, s'avère importante et, dans le cadre de notre étude, même prioritaire. À partir de cette perspective, nous pourrions ainsi prendre en considération certains aspects concernant la question du réajustement du sarde par l'interférence de l'italien et, *vice versa*, le rôle joué par la présence du sarde dans la production en italien dans l'aire urbaine de Cagliari, dans un cadre caractérisé par une relation déséquilibrée, de dilalie, caractérisant la coexistence du sarde et de la langue nationale.

Tout comme dans le cadre de la convergence dans l'usage, dans ce chapitre 8 l'analyse se fait à partir des données issues des enregistrements et prend en compte les domaines « traditionnels » de réalisation : la phonologie, la morphologie, la syntaxe, le lexique.

L'analyse des résultats issus de notre enquête s'achève par la focalisation sur un aspect, à notre avis, important dans le contexte de notre étude : les pratiques langagières des jeunes. Les chapitres 9 et 10, dans lesquels se structurent deux approches distinctes de la même problématique, porte donc sur l'étude du contact « italien-sarde » dans le contexte urbain selon cette optique particulière.

En effet, dans le cadre de notre recherche nous avons récolté plusieurs heures d'enregistrements entre jeunes étudiants, aussi bien des garçons que des filles, à proximité des lycées de la ville, à l'entrée ou à la sortie ou encore, pendant la pause. À ces enregistrements s'ajoutent les interactions menées par des jeunes locuteurs se situant en dehors du cadre spécifique de l'école.

La perspective adoptée est encore une fois celle du contact linguistique et notamment de l'interaction – et intégration – du sarde et de l'italien dans la langue parlée dans les situations de conversation entre pairs qu'on appelle de manière générale le « parler jeune ». L'intérêt ne réside pas seulement dans la rédaction d'une liste de mots employés par les (très) jeunes locuteurs, mais aussi dans la possibilité de réaliser une analyse plus vaste concernant les différents types d'alternance qu'il est possible de rencontrer dans la production verbale de cette 'catégorie' de locuteurs et donc de revenir sur la question de la vitalité du sarde au sein des nouvelles générations.

La deuxième partie de cette analyse (chapitre 10) concerne les issues linguistiques possibles dans un cadre de production particulier : les écrits muraux réalisés dans l'aire urbaine de la capitale régionale.

Un des éléments principaux caractérisant la réalisation des *graffitis* est leur exposition dans des endroits publics ; cela provoque une condition de *précarité* des écrits muraux, qui peuvent subir des changements, des superpositions d'autres écrits ou même disparaître assez rapidement. Encore une fois, le sarde et l'italien se révèlent les deux pôles d'un *continuum* entre lesquels plusieurs phénomènes de contact se produisent et affectent aussi bien la structure de la langue locale que celle de la langue nationale.

De nombreux aspects émergent de l'analyse des *graffitis*. Entre autres, nous mentionnons ici la fonction emblématique exercée par le sarde dans l'imaginaire des jeunes : en effet, le sarde est la langue régionale qui compte le nombre le plus élevé de locuteurs à l'intérieur de l'espace national italien, et son utilisation chez les jeunes est souvent motivée par un choix politique et identitaire. Ainsi, l'emploi d'un des deux codes – et, notamment, du sarde – peut être porteur de valeurs symboliques fortes. En outre, l'aspect plus proprement linguistique relatif à la production d'énoncés dans la langue locale peut caractériser la pratique de l'écriture murale en tant qu'expression d'écriture spontanée concernant une langue qui ne possède pas de variété standard pour la production écrite quotidienne. En effet, l'ensemble des variétés sardes ont eu très récemment une forme écrite standard pour la production de documents concernant l'administration publique, alors qu'il n'existe pas de forme normalisée de l'écrit susceptible de jouer une fonction unificatrice pour l'ensemble des dialectes locaux. Ainsi, les *graffitis* offrent une image de l'insécurité linguistique des jeunes locuteurs vis-à-vis de l'absence d'une norme graphique.

Par ailleurs, le rôle de Cagliari en tant que centre universitaire peut devenir déterminant dans notre analyse des messages muraux, car nombre d'étudiants provenant des villages de différentes régions de l'île s'installent dans la capitale. La présence de ces étudiants est témoignée par la présence de nombreux écrits et par leur distribution dans l'espace urbain, faisant émerger, ainsi, la relation entre les jeunes et la réalité complexe de la ville.

Notre travail s'achève avec une synthèse et une discussion générale des résultats qu'il nous paraît important de souligner. Il s'agit d'une sorte de compte rendu conclusif prenant en considération les principaux éléments issus de notre analyse. Une partie de cette section conclusive est consacrée à la présentation des perspectives de recherche engendrées par le développement des données à notre disposition.



# **SECTION 1**

## **FONDEMENTS THÉORIQUES**



# 1 ENCADREMENT HISTORIQUE, SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE ET POLITIQUES LINGUISTIQUES

Dans ce chapitre, notre attention se focalise sur quelques observations préliminaires concernant la situation sociolinguistique italienne et, notamment, sarde.

Plus précisément, dans la première partie l'attention est orientée vers la situation linguistique (et sociolinguistique) italienne, dans une perspective d'abord diachronique et ensuite, synchronique, tenant compte des caractérisations du passé et actuelles. La deuxième partie du chapitre est consacrée à la description de l'aire sarde, de la répartition linguistique de l'île et des aspects historiques de cette répartition, aussi bien que des questions concernant l'actualité sociolinguistique de la région et des politiques de promotion linguistique des variétés qui y sont parlées.

## 1.1 Considérations générales sur la situation linguistique italienne

### 1.1.1 Notes dans une perspective historique

La situation linguistique dans l'espace politique italien a subi des changements remarquables au cours du XX<sup>e</sup> siècle, notamment à partir des années 1950. En effet, c'est surtout à partir de cette époque que l'italien, langue auparavant utilisée presque exclusivement dans la production écrite, s'est répandu inexorablement dans le domaine de l'oralité et dans l'usage habituel des Italiens.

Il est possible d'affirmer que jusqu'aux années 1950 l'italien était parlé habituellement seulement à Florence et dans la Toscane et, pour des différentes raisons, à Rome<sup>2</sup>. Exception faite pour ces deux aires, la communication orale *quotidienne* était confiée aux dialectes.

---

<sup>2</sup> Les raisons qui sont à la base de la toscanisation précoce de Rome sont expliquées par Nocentini (2004 : 80) : d'abord, il faut souligner que Rome a toujours été une ville d'immigration ; plus spécifiquement, pendant le pontificat de deux membres de la famille Medici (Léon X et Clément VII, au cours du XVI<sup>ème</sup> siècle), les Toscans représentaient 13% de la population totale de la ville, et les Romains natifs étaient à peine plus nombreux (20%). En outre, puisqu'il s'agissait d'une élite dans la société de l'époque, cette minorité influençait les mœurs (sociales et linguistiques) des habitants de la ville, déterminant le rapprochement du dialecte romain à l'italien (toscan) et son éloignement progressif des variétés parlées dans les aires limitrophes. Cf. aussi De Mauro (1970 : 24-27).

Cette condition était motivée par l'histoire même de l'État italien. En 1861, à l'époque donc de l'unification nationale, le taux d'analphabétisme se rapprochait de 80% de la population italienne ; l'italien était la langue habituelle d'à peine 2,5% des habitants du nouvel état unifié<sup>3</sup> :

In conclusione, negli anni dell'unificazione nazionale, gli italofoeni, lungi dal rappresentare la totalità dei cittadini italiani, erano poco più di seicentomila su una popolazione che aveva superato i 25 milioni di individui: a mala pena, dunque, il 2,5% della popolazione [...]. (De Mauro, 1970 : 43)

L'Italie est traditionnellement un pays polycentrique du point de vue économique, politique, démographique, culturel. Ce polycentrisme, qui se maintient encore – partiellement – de nos jours<sup>4</sup>, a joué un rôle important au XIX<sup>e</sup> siècle au cours du débat sur la diffusion de la langue italienne dans le pays qui venait de se constituer.

Les deux pôles de cette polémique étaient représentés par l'écrivain Alessandro Manzoni et le linguiste Graziadio Isaia Ascoli. D'une part, la priorité absolue attribuée au florentin comme modèle linguistique et l'attention pour la langue vivante pratiquée par les habitants de Florence, étaient à la base de la politique d'intervention centralisatrice, visant à favoriser le processus de substitution linguistique, proposée par Manzoni. D'autre part, Ascoli, qui souhaitait aussi l'unité linguistique des Italiens, pensait que la diffusion de l'italien devait être le résultat d'un processus naturel de circulation des hommes et des connaissances, où le rôle des intellectuels était crucial<sup>5</sup>.

L'adoption de l'italien par une quantité croissante d'individus devient effective dans l'Entre-deux-guerres, à une époque de grands changements sociaux, culturels et économiques se réalisant à l'échelle internationale.

Parmi les facteurs qui ont contribué au changement de la situation linguistique italienne nous pouvons citer au moins les suivants :

---

<sup>3</sup> D'après De Mauro (1970), qui utilise les données des recensements sur l'alphabétisation et la scolarisation ; des chiffres – et des opinions – différent(e)s à ce sujet sont contenues dans Castellani (1982), qui situe le nombre des locuteurs de la langue italienne à environ 8-10% de la population nationale totale ; cf. aussi Còveri (1984).

<sup>4</sup> Ainsi, même des centres (relativement) petits comme, dans notre cas, Cagliari, sont des capitales régionales importantes. Ce genre de considérations représente notamment le fondement pour le choix des centres d'enquête lors de la constitution du LIP – *Lessico di frequenza dell'Italiano Parlato* (De Mauro *et al.*, 1993).

<sup>5</sup> Nous avons présenté ici des considérations assez générales, simplifiant beaucoup le cadre de la réflexion sur un sujet complexe tel que celui de la question de la langue : par exemple, la polémique entre Manzoni et Ascoli peut être nuancée, car plusieurs aspects étaient communs aux deux perspectives ; en outre, d'autres opinions *intermédiaires*, notamment celle de D'Ovidio, émergent de ce débat (cf. Serianni, 1990). Pour une présentation plus détaillée des idées soutenues pendant la discussion sur la *question de la langue* et le rapport entre le toscan et les autres dialectes d'Italie – en particulier, l'*opposition* entre Ascoli et Manzoni – cf. Migliorini (1998[1963]) ; Serianni (1990).

- les migrations externes et internes ;
- l'augmentation des niveaux de scolarisation ;
- l'urbanisation ;
- le changement des conditions sociales, économiques et culturelles ;
- la diffusion des moyens de communication tels que la radiophonie.

Après la 2<sup>ème</sup> guerre Mondiale, le nombre de locuteurs avait augmenté. En 1951, 35,42% de la population italienne avaient adopté l'italien comme langue de la communication, généralement, à côté du dialecte : le dialecte restait l'idiome habituel de 4/5 de la population, tandis que les italophones 'exclusifs' ne représentaient que 1/5 de la population totale, concentrés dans les aires urbaines, notamment à Florence et Rome<sup>6</sup>.

De nos jours, au moins un sixième facteur peut s'ajouter aux cinq évoqués ci-dessus : l'éducation des enfants en italien au sein de la famille. Il s'agit, évidemment, d'une conséquence de l'action des cinq premiers déjà pris en compte. Enfin, nous ne pouvons négliger le rôle très récent et de plus en plus important joué par la téléphonie mobile et par internet.

Cependant, remarquons que plusieurs éléments ont limité l'action de ces facteurs : tout d'abord, l'importance des centres régionaux demeure très forte dans le Pays ; en outre, les rapports entre la langue nationale et les dialectes locaux sont très complexes et, comme nous le verrons au cours de notre étude, se développent tout au long d'une action continue d'interférences et d'influences mutuelles à tous les niveaux des codes linguistiques en présence.

Même la télévision, indiquée comme un puissant vecteur de la langue italienne, peut être en même temps un élément de diffusion de régionalismes.

L'école a effectivement exercé un poids énorme dans la diffusion de la langue nationale. Plusieurs auteurs ont mis en relief le rôle de l'école dans l'histoire de l'italianisation, et ont avancé des propositions – en partie encore actuelles – visant à favoriser l'harmonisation des politiques scolaires avec les exigences de la société. Dans cette perspective concernant la diffusion de la scolarisation, se sont avérées importantes, par exemples, les analyses – et les débats – développées dans des revues comme la RID (*Rivista Italiana di Dialettologia*) au cours des années soixante-dix et quatre-vingt, dans

---

<sup>6</sup> Cf. De Mauro (1970 : 129-131), qui synthétise les résultats des recherches conduites par Rüegg (*Zur Wortgeographie der italienschen Umgangssprache*, Cologne, 1956).

une période donc cruciale pour les actions de démocratisation de l'enseignement scolaire (cf. aussi Còveri, 1984). Cette réflexion sur l'exigence d'une rencontre entre la société et l'institution éducative a produit aussi d'autres résultats remarquables, dont il faut mentionner au moins les « Dieci tesi per l'educazione democratica » (GISCEL, 1975). *Grosso modo* de la même époque datent les fondations de la SLI (*Società di Linguistica Italiana*, 1967), très attentive aux questions de l'enseignement, et surtout du GISCEL (*Gruppo di Intervento e Studio nel Campo dell'Educazione Linguistica*, 1973)<sup>7</sup>.

On peut affirmer que l'italien est maintenant la langue socialement la plus importante, celle qui est utilisée dans des contextes sociaux plus formels, le dialecte étant employé surtout dans les contextes familiaux et informels / amicaux (avec une variabilité très grande)<sup>8</sup>.

### 1.1.2 La situation actuelle

Dans la description de la relation entre langue et dialectes et donc de la situation sociolinguistique italienne, les notions de *plurilinguisme* et de *continuum* s'avèrent être nécessaires : en effet, la langue standard représente une norme linguistique observée par une minorité de locuteurs dans un cadre d'usage marqué sur le plan social et surtout situationnel. Ainsi, suivant la définition fournie par Berruto (1993b : 4), le répertoire linguistique des Italiens est représenté par l'ensemble des variétés de langue à disposition de la communauté linguistique italophone. Compte tenu du cadre linguistique pris en considération, il est évident que ce répertoire varie suivant la région et que le seul élément commun sur le plan national est le code italien avec ses variétés. Le concept de *répertoire linguistique italien* fait donc référence à une réalité formée par les diverses variétés, qui peuvent être soit des variantes de la même langue – l'italien – ou bien, des langues différentes (dialectes, langues alloglottes<sup>9</sup>).

De nombreux spécialistes se sont intéressés aux variétés de l'italien et des dialectes, et en ont fourni des classifications. La première classification du répertoire linguistique

---

<sup>7</sup> Un témoignage fondamental de cette exigence est la publication en 1967 de *Lettera a una professoressa* (Scuola Di Barbiana, 1967), document de dénonce de la situation sociale italienne, incarnée par les manques de l'institution scolaire.

<sup>8</sup> Cf. les données ISTAT (2000) et ISTAT (2007). Cf. Oppo (2007) à propos de l'enquête récente menée par les universités de Cagliari et de Sassari avec le soutien de la Région Sardaigne (cf. *infra*) ; concernant les usages déclarés par les (très) jeunes locuteurs, cf. Lavinio et Lanero (2008).

<sup>9</sup> En ce qui concerne les variétés dialectales et alloglottes présentes dans le territoire de l'Italie, nous nous limitons ici à renvoyer à Pellegrini (1975), et à Francescato (1993) ou à des travaux de plus large diffusion comme Grassi, Sobrero et Telmon (1997), Marcato (2002a) ; cf. aussi le volume édité par Consani et Desideri (2007), qui s'intéresse à la question des minorités linguistiques surtout – bien que non seulement – en Italie, selon plusieurs perspectives. Concernant un aspect particulier du contact entre langue nationale et variétés minoritaires, la 'mort des langues', cf. Dal Negro (2005).

d'Italie a été faite par Pellegrini (1975), qui indique quatre différentes (classes de) variétés : Italien Standard, Italien Régional, Koinès Dialectales, Dialectes. La classification élaborée par Berruto (1987 : 21) se distingue de celle proposée par Pellegrini en ce qu'elle met en évidence le caractère de *continuum* caractérisant la langue italienne. L'auteur focalise son attention – en cohérence avec l'organisation générale de son travail – sur la partie du répertoire comprenant les variétés de l'italien dans les axes de la variation diaphasique, diastratique et diamésique. La variation diatopique – c'est-à-dire, les éléments de caractérisation régionale et, notamment, les variétés dialectales, représentant l'autre pôle du répertoire linguistique des Italiens – n'est pas prise en compte dans le cadre spécifique de sa description, tout en gardant sa centralité au sein du répertoire italien. Ainsi, le modèle illustré se compose de neuf variétés d'italien distribuées le long d'un *continuum*, s'articulant entre l'Italien soutenu (pôle *haut* du répertoire) et l'Italien argotique (pôle *bas* du répertoire), à travers l'Italien technique/scientifique, l'Italien standard littéraire, l'Italien néo-standard, l'Italien parlé colloquial/familier, l'Italien (régional) populaire, l'Italien très informel.

Précédemment, Sabatini (1985 : 176) avait proposé un autre schéma prenant en compte tout le répertoire linguistique. Ce schéma comprenait l'Italien d'usage commun, l'Italien Régional et Populaire ; en outre, y étaient considérés aussi les Dialectes Régionaux et Locaux qui, au contraire, ne sont pas présents dans le modèle de Berruto<sup>10</sup>.

Cette situation est encore aujourd'hui évidente bien que, comme le montrent les études nationales, on assiste à la réduction progressive des contextes d'usage des dialectes et, parallèlement, à la diffusion et à l'enracinement des variétés d'italien dans les milieux traditionnellement réservés aux premiers, dans un cadre général de bilinguisme avec diglossie qui varie selon les régions (ou, plus précisément, de dilalie, selon l'expression utilisée par Berruto, 1987; 1993a). Ainsi, comme le souligne entre autres Sornicola (2005: 221-222), la langue nationale est désormais enracinée et utilisée comme moyen habituel de communication, non seulement écrite, pour une large partie de la société.

Les enquêtes menées par les principales sociétés italiennes de sondages (ISTAT et DOXA) permettent de comparer quelques chiffres sur l'emploi du dialecte et de l'italien, relatifs aux trente dernières années. Nous montrons ces données sous forme de tableaux<sup>11</sup>.

---

<sup>10</sup> Une synthèse des différents modèles du répertoire linguistique italien proposés ci-dessus et d'autres est fournie par Berruto (1993b : 26) qui en propose une comparaison sur tableau synoptique. Cf. aussi Còveri, Benucci et Diadori (1998).

<sup>11</sup> Les tableaux que nous montrons ici sont des adaptations de Lo Duca, (2001) – Module 4 *on line*.

Le premier permet de mettre en évidence les usages de l'italien et du sarde dans le cadre des relations familiales :

*Tableau 1 – Italien et dialecte à la maison*

	1974	1982	1988	1991	1996
Dialecte avec tous les membres de la famille	51.3	46.7	39.6	35.9	33.9
Italien ou dialecte suivant les interlocuteurs	23.7	23.9	26.0	30.5	32.4
Italien avec tous les membres de la famille	25.0	29.4	34.4	33.6	33.7

Le deuxième tableau fournit les données concernant les usages d'italien et de sarde dans le cadre des relations extra-familiales :

*Tableau 2 – Italien et dialecte hors famille*

	1974	1982	1988	1991	1996
Dialecte toujours ou le plus souvent	42.3	36.1	33.2	22.8	28.2
Italien toujours ou le plus souvent	35.6	41.9	47.3	48.1	49.6
Dialecte et italien	22.1	22.0	19.5	29.5	22.2

On peut observer que le dialecte a perdu beaucoup de locuteurs entre 1974 et 1996, et que ce phénomène a touché non seulement le contexte « public » mais aussi le contexte privé, familial. En revanche, les données de 1991 montrent que l'abandon du dialecte ne signifie pas forcément l'adoption d'une attitude exclusivement tournée vers l'italophonie, mais qu'il y a plutôt une tendance au comportement bilingue et à l'alternance entre l'italien et le dialecte. Cette tendance est confirmée par les données relatives à l'année 1996, où nous pouvons même remarquer une « redécouverte » du dialecte. La lecture de ces données est naturellement « subjective », car ce genre d'enquêtes laisse toujours de grosses marges à l'interprétation personnelle, comme le montrent, d'ailleurs, les comptes rendus qu'en font les *média*<sup>12</sup>.

<sup>12</sup> Il suffirait à ce propos de lire quelques titres de journaux du vendredi 10 janvier 1997, suite à la diffusion des résultats du sondage : on passe du titre « Un italiano su quattro preferisce il dialetto alla lingua di Dante » (Il Giornale – Milan) à une perspective diamétralement opposée « Lingua e dialetto : avanza l'italiano. Lo parla il 94%, ma non al sud » (Il Mattino – Naples) ; d'après La Nazione (Florence) « L'italiano vince, il

Par ailleurs, les chiffres ne sont pas homogènes dans tout le territoire italien, car les changements ne se vérifient pas partout à la même vitesse et il y a des différences même importantes entre les régions.

L'enquête menée par l'ISTAT en Décembre 2000 montre que l'emploi de l'italien augmente par rapport aux études précédentes, mais avec un rythme moins soutenu qu'avant (44,1% en famille, 48% avec les amis, 72,7% avec les inconnus). L'emploi exclusif du dialecte diminue (respectivement 19,1% ; 16% ; 6,8%), en revanche cette diminution est compensée par l'augmentation de l'usage alterné de dialecte et italien (32,9% ; 32,7% ; 18,6%). Dans ce cas aussi, des facteurs externes comme l'âge, le sexe ou le contexte régional déterminent la variation des données.

Pour terminer, nous mentionnons ici les résultats d'une enquête ISTAT sur le même sujet, publiée très récemment (avril 2007). Bien plus de place devrait être consacrée à tel sujet, mais nous limitons ici notre analyse à une présentation des données principales. Encore une fois, il est possible de remarquer l'augmentation de l'usage de l'italien, tandis que l'usage exclusif du dialecte diminue davantage. Les personnes qui préfèrent s'exprimer en italien avec les autres membres de la famille représentent 45% de la population (âgés de 6 ans et plus) ; avec les amis le chiffre est de 48,8%, alors qu'avec les inconnus le pourcentage augmente sensiblement (72,8%). L'usage exclusif du dialecte présente les chiffres suivants : 16% de la population en famille ; 13,2% dans le contexte amical ; 5,4% avec les personnes étrangères au cercle des connaissances.

Une autre confirmation des tendances montrées par les enquêtes précédentes est donnée par l'emploi « mixte » de langue nationale et du dialecte : 32,5% en famille, 32,8% avec les amis, 19% avec les inconnus.

Les facteurs sociolinguistiques de l'âge et du genre sont confirmés, avec un pourcentage plus élevé pour l'usage de l'italien associé aux classes d'âge plus jeunes et aux femmes.

Les résultats relatifs à la répartition régionale confirment aussi l'emploi du dialecte dans le Nord-Est et dans les régions du Sud.

---

dialetto seduce » ; pour terminer, le Corriere della sera (Milan) parle de « Dialetti fuori moda. Resistono soltanto in Veneto e nel Sud » et le quotidien communiste Il Manifesto s'adresse aux parlers locaux avec un bref mais très clair « Addio dialetto ». Ces titres sont extraits du site Internet « [http://culturitalia.uibk.ac.at/s\\_spina/stampa/istat.html](http://culturitalia.uibk.ac.at/s_spina/stampa/istat.html) ».

## 1.2 La situation linguistique de la Sardaigne

### 1.2.1 Observations générales

La Sardaigne compte une population d'environ 1.650.000 habitants (population résidente au 1 janvier 2006; données GEO-DEMO ISTAT). Le sarde est aujourd'hui parlé par environ 1.300.000 locuteurs, auxquels il faut ajouter au moins une partie des quelques 500.000 Sardes émigrés. La langue sarde présente une considérable fragmentation en plusieurs variétés, souvent très différentes entre elles, qui peuvent même entraver l'intercompréhension<sup>13</sup>.

En tant que région à statut spécial au sein de la République Italienne, la Sardaigne représente un cas exemplaire de la tendance récente à la valorisation des langues régionales et minoritaires qui intéresse aussi de nombreux Pays d'Europe (y compris la France) ; en effet, le sarde fait traditionnellement l'objet d'études en dialectologie et en linguistique historique, disciplines qui en mettent en relief les particularités structurelles et notamment sa proximité de la source latine.

En outre, la politique de valorisation et promotion de la « langue sarde » a produit de nombreux effets législatifs dans les dernières années, à partir de la Loi Régionale 26/1997. En particulier, le dernier acte de cette politique est très récent : en effet, avec la Délibération 16/14 du 18 avril 2006 le conseil régional a officialisé l'emploi d'une variété de sarde standard pour l'écrit, qui sera utilisée – à côté de l'italien, qui garde tout son poids institutionnel – dans les documents officiels de la Région Sardaigne.

Cependant, l'italien est la langue la plus répandue dans l'île et non seulement dans les situations formelles du point de vue social. Du point de vue linguistique la situation sarde présente les mêmes caractéristiques que les autres régions italiennes : on peut parler en effet d'une situation de bilinguisme avec diglossie (ou plutôt, comme nous l'avons évoqué auparavant, dilalie) *italien – dialecte*.

Le répertoire verbal à disposition des locuteurs sardes est donc bilingue : d'une part, nous trouvons les différentes variétés dialectales sardes et non sardes, et d'autre part

---

<sup>13</sup> Dans l'affirmation de cette différence et de ce manque d'intercompréhension il y a toutefois, à notre avis, une vision quelque peu stéréotypée de la situation sarde. Plusieurs expériences à ce sujet montrent en effet que l'intercompréhension est possible et que, de tout façon, les causes de ces difficultés ne peuvent être ramenées simplement à des facteurs internes (différences structurelles entre les dialectes) mais plutôt à des facteurs externes. Parmi ces facteurs figurent les représentations sociales des dialectes respectifs et plus précisément l'habitude d'utiliser l'italien plutôt que de dialoguer en sarde lorsqu'on entame une conversation avec des interlocuteurs externes au cercle des connaissances directes, de surcroît si ces personnes sont reconnues comme locuteurs d'un dialecte « autre » que le sien. Cf. Depau (2003a; 2003b); cf. aussi Bianco (2002).

l'italien avec ses variétés socio – géographiques. Cela signifie que dans la pratique la plupart de la population sarde partage une seule variété, à savoir, l'italien.

Certes, l'italien ne représente pas non plus un bloc unique et invariable ; au contraire, il subit aussi un phénomène général de variation résultant de sa cohabitation avec la variété locale : l'influence réciproque se manifeste non seulement au niveau phonétique et au niveau du lexique – qui restent les niveaux où se produisent les phénomènes les plus évidents, ceux qui sont perçus de façon directe même par les « non spécialistes » – mais aussi aux niveaux se caractérisant par une plus grande résistance à l'interférence : la morphologie et la syntaxe. L'alternance codique et la production d'énoncés mixtes représentent des phénomènes fréquents dans la production langagière.

Parmi les raisons qui nous poussent à choisir Cagliari, le chef-lieu régional, comme notre point d'enquête spécifique, nous mentionnons ici le statut attribué au sarde et son rapport avec l'italien : en effet, d'après les (rares) spécialistes qui se sont intéressés à la description du dialecte de cette ville, ce rapport montre la forte présence de l'italien aussi bien au niveau fonctionnel (préférence pour l'emploi de l'italien au détriment du sarde) qu'au niveau structurel (italianisation du dialecte). Les considérations concernant l'aire italo-romane en général restent valables, donc, à l'échelle régionale sarde et davantage au niveau de la grande aire urbaine.

### **1.2.2 Notes historiques**

Le sujet de notre recherche étant la production langagière des Sardes en contexte urbain, il nous semble important de présenter les langues qui sont répandues dans le milieu enquêté. Nous consacrons donc cette partie de notre travail au sarde, à son histoire, à ses variétés dialectales, et à l'intérêt que cette langue a suscité au cours du temps chez les linguistes italiens et européens.

Le domaine linguistique sarde présente une remarquable fragmentation en plusieurs dialectes, souvent très différents entre eux ; les caractéristiques spécifiques de ces dialectes, sont aussi à prendre en considération, par ailleurs, pour comprendre les motivations des partisans des différentes variétés dans les débats sur la standardisation de la langue sarde.

Les variétés principales sont le campidanien, le logoudorien et le nouorien<sup>14</sup>. A ces dialectes s'ajoutent d'autres variétés non sardes – le sassarien et le gallurien (parlées dans le nord de l'île) – et deux variétés alloglottes : le catalan (parlé dans la petite ville d'Alghero et ses alentours, sur la côte nord-ouest de la Sardaigne), et le « tabarchino », variété de ligurien parlé dans deux petites îles situées au sud-ouest de la Sardaigne)<sup>15</sup>. Il faut préciser que la répartition du sarde en trois variétés principales que nous venons d'opérer ici est due à des exigences de simplification, alors que, comme le montre Contini (1987; 2004), la situation linguistique de l'aire prise en considération est bien plus complexe.

Le catalan d'Alghero (*l'Alguer* en catalan) est le résultat d'une colonisation forcée de la petite ville au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, pendant l'appartenance de la Sardaigne au royaume d'Aragon : tous les Sardes (et en général les non catalans) en furent chassés.

Le ligurien de Carloforte et de Calasetta est la conséquence de la cession de l'île de S. Pietro par la maison de Savoie à une colonie de pêcheurs d'origine ligure (Pegli), provenant de Tabarka (1738).

Le sassarien et le gallurien sont deux variétés « italo-romanes » parlées au nord de la Sardaigne. D'un point de vue historique, pour comprendre les causes de cette diversité, il faut tout d'abord tenir compte du fait que ces deux variétés ont une origine assez récente, et qu'elles sont parlées aujourd'hui dans deux aires où auparavant l'on parlait le sarde dans sa variété logoudorienne : en effet, comme le précise Sanna (1975), encore en 1316 le sarde logoudorien est la langue utilisée pour la rédaction des Statuts municipaux de Sassari.

Cependant, déjà depuis le XII<sup>e</sup> siècle l'influence toscane dans le nord de l'île devient très forte à cause des vagues d'immigration des populations provenant de la péninsule. C'est à partir de cette époque que le processus de (trans)formation de ces deux parlars eut lieu, favorisé par le dépeuplement de la région septentrionale et, donc, par le rôle de plus en plus important joué par les communautés d'origine génoise, pisane ou corse dans le repeuplement.

---

<sup>14</sup> Il est nécessaire de préciser que cette tripartition traditionnelle du sarde, héritage du XIX<sup>e</sup> siècle, est une simplification évidente d'une réalité linguistique beaucoup plus complexe ; cf. entre autres, Contini (1987; 2004).

<sup>15</sup> Pour une description structurelle et historique des variétés mentionnées ici, et de leurs rapports avec les variétés sardes, nous renvoyons à des travaux de caractère général : Dettori (2002), Loi Corvetto (1992), et aux bibliographies respectives.

Ce processus est particulièrement marqué dans la Gallura puisque depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle la région fut repeuplée par des immigrants arrivant de la Corse méridionale<sup>16</sup>.

La langue sarde est issue fondamentalement du latin. Elle présente cependant, bien sûr, des éléments d'un substrat prélatin. On n'en connaît pas assez sur les langues parlées en Sardaigne avant sa romanisation à l'exception de la langue punique, la seule dont on a une connaissance certaine.

L'histoire de l'île se caractérise par de nombreuses colonisations avant la conquête romaine : après les Phéniciens (VIII<sup>e</sup> – VI<sup>e</sup> siècles av. J. C.), qui établirent de nombreuses escales le long de ses côtes – surtout dans le sud-ouest –, les Carthaginois colonisent l'île entre le VI<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècles av. J. C. Ces deux peuples ont laissé des traces de leur présence dans l'île, notamment avec des mots comme ['mit:sa] « source », ['tsip:iri] « romarin », répandus surtout dans le dialecte campidanien<sup>17</sup>. En 238 av. J. C., la Sardaigne est conquise par les Romains. La romanisation de la Sardaigne affecta même les zones centrales de l'île, où l'on retrouve maintenant la variété nouorienne.

Après la chute de l'Empire de Rome, la Sardaigne connut une courte occupation des Vandales. Beaucoup plus profonde fut la domination Byzantine. Le lieu commun qui dit que la langue sarde est riche en arabismes, même proche d'après certains de la langue arabe, n'a aucun fondement dans la réalité : en effet, comme le remarque notamment Wagner (1951 : 177-181), la seule trace de la présence arabe en Sardaigne est le toponyme 'Arbatax', nom d'une petite ville située sur la côte orientale de l'île (*ibid.*).

La présence dans la région des Pisans et des Génois, au contraire, fut très importante. L'influence de leurs langues sur la langue vulgaire de la Sardaigne fut profonde et, comme nous l'avons mentionné, c'est à partir de cette époque que les variétés sassarienne et gallurienne commencent à s'éloigner du système linguistique sarde ; la variété campidanienne montre aussi un certain degré d'italianisation à cause de la présence de l'adstrat pisan<sup>18</sup>.

La vraie grande influence que le sarde subit après les Romains fut celle de deux langues ibéro-romanes, le catalan et l'espagnol : à partir de 1297 et jusqu'à 1714 l'île fit partie du royaume d'Aragon et, suite à l'unification des couronnes d'Aragon et de Castille,

---

<sup>16</sup> Cf. Le Lannou (1941) ; cf. aussi Dalbera-Stefanaggi (1999).

<sup>17</sup> Sur la présence de populations d'ethnie punique en Sardaigne, et des traces laissées dans la toponymie, cf. Contini *et al.* (1988-1989) ; Contini (2006).

<sup>18</sup> Toutefois, Dettori (2002) souligne que plusieurs études récentes réduisent le poids de l'influence pisane sur le caractère innovateur du sarde campidanien par rapport à la variété logoudorienne et à la variété nouorienne. À ce propos, cf. aussi Bolognesi (2001).

devint partie du royaume d'Espagne. Nous pouvons dire ici que *grosso modo* l'influence du catalan reste plus profonde dans le sud de l'île, alors que la région du Logudoro subit plutôt l'influence de l'espagnol.

Le traité d'Utrecht (1714), qui détermina la cession de l'île à l'Autriche, précéda le passage – définitif – de la Sardaigne à la maison de Savoie (avec le traité de Londres, 1720). A partir de cette époque, la Sardaigne a toujours fait partie du domaine « italien » et la langue italienne a pénétré davantage, lentement mais constamment, dans le tissu social et linguistique de la région.

### 1.2.3 Observations sur les variétés non sardes

La classification de l'alguérois et du tabarchino ne pose aucun problème d'interprétation au linguiste, au-delà des interférences naturelles entre ces idiomes et les variétés de sarde avec lesquelles ils sont en contact<sup>19</sup>.

Plus complexe est la question relative aux deux variétés parlées dans la région septentrionale de l'île : le sassarien et le gallurien. Ces deux variétés italo-romanes sont parlées dans des zones qui anciennement faisaient partie du domaine linguistique du sarde. Le sassarien est un dialecte avec de fortes influences pisanes et génoises ; le gallurien est très proche des parlers corses méridionaux. Le sassarien dans le nord-ouest, est employé dans la ville de Sassari et dans ses alentours, dans les petites villes de Sorso, Porto Torres et Stintino ; le gallurien a comme sub-région de diffusion la Gallura, dans le nord-est de l'île (toutefois, cette diffusion n'est pas uniforme dans l'aire indiquée : par exemple, Luras à l'intérieur de la Gallura représente un îlot linguistique logoudorien).

Malgré les polémiques qui ont eu lieu à ce sujet dans le passé, il est clair de nos jours – à travers l'utilisation de paramètres classificatoires de type linguistique – que sassarien et gallurien sont deux dialectes italo-romans au même titre que le corse et le toscan : leurs caractéristiques structurelles (phonologiques, morphologiques, syntaxiques et sémantiques) différencient ces parlers du groupe sarde. Voici quelques exemples qui montrent concrètement cette distance : d'abord, l'absence (relativement à gall. et sass.) d'un phénomène caractéristique du sarde, la métaphonie (le timbre d'une voyelle est influencé par celui de la ou des voyelles suivantes) ; du point de vue de la morphologie, nous rappelons que l'article déterminatif en sass. et gall. est sing. *lu, la*, plur. *li* < Lat.

---

<sup>19</sup> Cf. Guarnerio (1886) pour l'alguérois ; Toso (2004) pour le *tabarchino* ; Dettori (2002) pour un aperçu des études sur ces parlers et de leur structure.

ILLU(M), tandis qu'en srd. est sing. *su, sa*, plur. *sos, sas* (logoudorien), *is* masc. et fém. (campidanien.) < Lat. IPSU(M).

#### 1.2.4 Les dialectes sardes

Le logoudorien est parlé *grosso modo* dans la moitié septentrionale de l'île (sauf, évidemment, les régions non sardes). Il est parlé jusqu'à Cabras, dans les environs d'Oristano (ville situé sur le côté occidental). Ce dialecte est considéré comme le plus prestigieux parmi les parlers du sarde, de par l'importance de sa tradition écrite.

Dans le centre - est de la Sardaigne est présente aussi une autre variété, le nouorien, parlé dans la région montagnaise du centre de l'île jusqu'aux côtes orientales. Il s'agit d'une variété assez proche du logoudorien, mais aussi de la variété considérée par les spécialistes de langue sarde comme la plus archaïque, la plus proche de la source latine. Wagner (1951) justifie cet archaïsme linguistique par la longue durée de la présence romaine dans l'île (environ huit siècles au total), par l'endogamie qui caractérisait notamment les communautés des zones centrales, et par l'isolement prolongé après la chute de l'empire romain.

Le campidanien est la variété parlée dans la moitié méridionale de l'île. À cause des évènements historiques et du fait que Cagliari, la capitale de la région, se trouve dans cette zone, le campidanien est généralement considéré comme le plus innovateur parmi les (groupes de) dialectes sardes. Il ne faut pas oublier, par ailleurs, qu'il s'agit de la variété la plus répandue géographiquement et par rapport au nombre de locuteurs (potentiels) de sarde, et qu'il est, justement, le dialecte de la ville principale de la Sardaigne.

L'isolement de la Sardaigne et surtout de certaines de ses aires internes comme les *Barbagie* est responsable (au moins en partie) d'un isolement culturel qui a contribué à donner à l'île une physionomie particulière par rapport au reste de l'aire linguistique romane.

Dettori (2002 : 898-900) souligne la double valeur de l'insularité sarde : d'une part, la position particulière de l'île n'a pas favorisé une participation active aux processus évolutifs qui ont marqué l'histoire politique et culturelle méditerranéenne et européenne ; d'autre part, l'isolement des populations des aires internes est renforcée par la fragmentation du territoire et la faible densité démographique.

Cependant, il ne faut pas considérer l'isolement comme un facteur absolu : comme nous l'avons déjà souligné auparavant, la Sardaigne a été un lieu d'arrivée (ou de passage) pour les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Vandales, les Byzantins, les

Catalano-aragonais, les Castillans, et les Arabes. Par rapport à la *Barbagia*, en outre, Lai (2002 : 6-7) conteste l'idée que « cette région centrale et montagneuse soit aussi la plus conservatrice et archaïsante par rapport au latin. Il faudra bien admettre que la résistance de cette microsociété pastorale, barbaricina, face à l'envahisseur romain aura certainement duré un peu, mais, pas assez... ».

### 1.2.5 Les études sur le sarde

On pourrait dire que les Sardes ont toujours vécu en condition de bilinguisme (avec diglossie) : bilinguisme sarde (vulgaire de Sardaigne) – latin (langue de prestige) ; bilinguisme sarde – pisan / génois (phase du Moyen Age) ; bilinguisme sarde – espagnol/sarde – catalan ; bilinguisme sarde – italien (époque moderne).

Le sarde est l'un des premiers « vulgaires » qui a été employé pour des documents officiels : parmi les plus importants, nous mentionnerons ici les *Condaghes*, documents concernant des actes juridiques privés (notamment des donations), qui datent des XI<sup>e</sup> - XIV<sup>e</sup> siècles et qui ont été conservés dans les monastères de l'île.

Le document le plus important écrit en langue sarde (précisément dans la variété « arborensis ») est la *Carta de Logu*, recueil de normes civiles promulguées en 1392 par la « Giudicessa » (Reine) Eleonora d'Arborea : ce code juridique est resté le seul actif en Sardaigne jusqu'en 1827, lorsque le code de Carlo Felice fut adopté. L'importance de ce document transcende la dimension linguistique, car fait référence surtout à un idéal de *peuple sarde uni* à son intérieur et indépendant de tout pouvoir provenant de l'étranger.

Un autre type de source du sarde est représenté par les textes non officiels, écrits soit par des hommes de lettres, soit par des personnes peu cultivées. Il s'agit en effet, dans le premier cas, de textes surtout littéraires (poèmes, pièces de théâtre) ; dans le second, de textes produits par des personnes peu scolarisées, utilisant à l'écrit le dialecte employé habituellement à l'oral pour les besoins quotidiens. La variété utilisée dans les productions de type littéraire était souvent le logoudorien, plus précisément une variété de logoudorien septentrional. Le campidanien est aussi assez utilisé pour la littérature, et notamment pour la production de pièces théâtrales.

Les auteurs qui ont consacré leurs études à la langue sarde, en ont souvent souligné le caractère conservateur par rapport au latin. Il s'agit d'une approche quelque peu idéalisée de la langue sarde, et notamment de ses variantes centrale et septentrionale.

Cette opinion généralisée devient parfois une sorte de idée préétablie, une habitude : en effet, comme le souligne Lörinczi (1982 : 1)<sup>20</sup>,

non è eccessivo immaginare che molti romanisti e glottologi si accostano alla lingua, come molti etnologi agli aspetti della vita tradizionale sarda, con una impaziente gioia di scoprire le vestigia viventi di una remota realtà.

Le résultat de cette attitude, selon l'auteure, est la réitération de lieux communs qui tendent ainsi à s'enraciner même dans la conscience des spécialistes du sarde :

L'affermare che il sardo è, nel suo complesso, un idioma arcaico, è diventato oramai tanto scontato da non richiedere molte ulteriori precisazioni, precisazioni che del resto si riferiscono quasi sempre ad alcuni pochi fenomeni fonetici che noi tutti conosciamo (mantenimento di [k] e [g] davanti a vocali palatali, ecc.). [...]. Non si definisce mai, invece, il peso di queste conservazioni rispetto a tutto ciò che, al contrario, è mutato, oppure rispetto a ciò che, forse per influsso del sostrato, conferisce al sardo una fisionomia fonetica tutta sua (come ad esempio [...] la nasalizzazione, il colpo di glottide, la metaforesi, la prostesi vocalica ecc.). E, comunque, se anche si segnala quest'aspetto fonetico particolare del sardo, ciò può benissimo andare d'accordo con l'affermazione (anche se sfumata) della sua arcaicità, dunque della sua immobilità rispetto al latino. (*ibid.* : 2-3)

Cette attitude justifie la distinction assez nette entre les variétés nouorienne et logoudorienne d'une part, et la variété méridionale (campidanienne) d'autre part. Dans ce cas aussi, la préférence pour les variétés considérées plus archaïques parlées dans les milieux ruraux plus « primitifs » et moins « corrompus », est le résultat d'une vision romantique des langues et des peuples. Cette tradition s'est affirmée par la suite, et les générations de chercheurs qui ont abordé l'étude du sarde par l'intermédiaire de Meyer-Lübke ou (surtout) de Wagner, ont « hérité » de cette attention particulière envers les variétés sardes du nord. Une conséquence de cette attitude est liée à la question de la standardisation du sarde et notamment au fait qu'une étude approfondie de la situation sociolinguistique de la Sardaigne et du rapport diglossique entre l'italien et le sarde n'a été achevée que très récemment (le rapport de recherche a été présenté par la Région Sardaigne le 05 Mai 2007) ; en revanche, comme le montrent plusieurs études assez récentes sur la question – entre autres, Calaresu (2002), Depau et Zucca (2005) – la place attribuée au choix d'une variété « standard » a toujours été considéré prioritaire dans la politique de planification linguistique menée par le gouvernement régional.

---

<sup>20</sup> Il s'agit d'un article paru initialement dans « La Ricerca Folklorica n. 6 - 1982 », (pp. 115 – 125) et ensuite, en version légèrement modifiée, en PDF sur le site [www.sotziulimbarda.net](http://www.sotziulimbarda.net). Nos citations se réfèrent la version électronique, plus récente et facilement consultable. À propos des opinions et des croyances ancrées dans la conscience des locuteurs et souvent réitérées par les linguistes, cf. aussi Angioni, Lavinio et Angioni Lörinczi (1983).

Cependant, un aperçu « panoramique » des études sur le sarde montre que, finalement, l'attention portée aux variétés méridionales n'est pas vraiment moindre que celle allouée aux variétés centro-septentrionales.

Parmi les auteurs les plus importants, nous mentionnons ici G. Spano, qui publia sa *Carta Corografica* où il indiquait trois variétés principales parlées en Sardaigne : le gallurien, le logoudorien, le campidanien (Spano, 1840). Nous devons au même auteur le *Dizionario sardo – italiano* (1851).

Les travaux de Spano, et notamment son dictionnaire, avaient été précédés par l'œuvre de V. R. Porru, le *Saggio di gramatica sul dialetto sardo meridionale* (1811) et le *Nou Dizionariu Universali Sardu-Italianu* (1832), centrés sur les variétés méridionales.

Toujours au XIX<sup>e</sup> siècle, Diez consacre une partie de son œuvre, *Grammatik der romanischen Sprachen* (1892) au sarde, tout comme la grammaire de Meyer-Lübke (1890-1902), qui s'intéresse aussi, à la langue parlée dans l'île.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, G. Campus réalisa la première œuvre sur la phonétique du sarde ; nous retrouvons ici la même classification faite par Spano à propos des dialectes sardes : gallurien, logoudorien et campidanien. Millardet, au début des années 1930, réalisa une étude palatographique sur le sarde à Nuoro, dans le cadre d'une recherche plus vaste menée aussi en Sicile, en Corse et en Tunisie.

Parmi les études sur les variétés sardes il est possible de mentionner, en outre, les enquêtes de Pellis, conduites dans le cadre de l'ALI (*Atlante Linguistico Italiano*), et les nombreux travaux de G. Bottiglioni. Ce dernier, en particulier, « découvre » l'existence d'une « zone grise » : l'Anglona, sub-région située au nord, entre les domaines gallurien et sassarien, présentant l'influence des variétés parlées dans ces deux aires sur les dialectes logoudoriens.

On peut mentionner, en outre, B. Terracini et T. Franceschi, auteurs notamment d'un *Saggio di un Atlante linguistico della Sardegna* (Terracini et Franceschi, 1964), tentative non achevée de réaliser un atlas linguistique du domaine sarde à partir des données issues des enquêtes pour l'ALI.

Le spécialiste qui a le plus marqué les études sur le sarde est sans doute M. L. Wagner, considéré comme « le père » de la linguistique sarde ; ses recherches sur la langue parlée dans l'île datent du début du XX<sup>e</sup> siècle avec l'article *Sardo e corso* paru dans le *Bollettino Bibliografico Sardo* (IV, 1904, pp. 103 et suiv.). Ensuite, à plusieurs reprises, le chercheur allemand retournera en Sardaigne ; pendant les années 1920, notamment, il sera

dans l'île pour réaliser les enquêtes pour l'AIS (*Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*).

Parmi ses œuvres principales, nous mentionnons ici l'*Historische Lautlehre des Sardischen* (1941), *La lingua sarda. Storia, spirito, forma* (1951), et le *Dizionario Etimologico Sardo* (DES), paru en trois volumes (1960-1964).

D'autres auteurs se sont intéressés plus récemment et/ou s'intéressent actuellement à différents aspects de la langue sarde (dans différents dialectes et selon les divers niveaux de l'analyse linguistique). Nous n'en citerons ici que quelques-uns parmi les plus importants, comme M. T. Atzori, E. Blasco Ferrer, M. Contini, M. A. Dettori, G. Paulis, M. Pittau, A. Sanna, M. Viridis, etc.

Un aspect que nous voulons mettre en relief dans ce chapitre, et que nous reprenons dans la deuxième partie de notre travail, concerne les études menées par d'autres spécialistes du sarde (en particulier, comme M. A. Dettori, C. Lavinio, I. Loi Corvetto, M. Lörinczi) qui s'intéressent, entre autre, aux aspects relatifs à la coexistence du sarde et de l'italien dans l'île. L'intérêt pour cette problématique a amené ces spécialistes (individuellement ou en collaboration) à analyser les diverses situations où les deux codes en contact donnent lieu à des phénomènes d'interférence et d'alternance (italien régional et populaire, phénomènes de *code-switching*, etc.).

Un autre courant d'étude de la langue sarde, très peu analysé jusqu'à maintenant, est celui des faits prosodiques. Les études à ce sujet ont commencé à la fin des années 1960 avec les recherches de phonétique expérimentale conduites par M. Contini. Les études intonatives sont poursuivies maintenant par d'autres chercheurs ; nous mentionnons l'analyse du parler de Nuoro, effectuée par Lai (2002), et la recherche conduite par Zucca (2005) sur le parler de Cagliari. Nous n'approfondirons pas cet aspect des études sur le sarde, mais nous en soulignons l'intérêt, d'autant plus que les variétés analysées dans ces dernières études sont considérées comme la plus conservatrice et, respectivement, la plus innovatrice parmi les dialectes sardes. Puisque, en outre, le sarde est une des langues qui constituent la plateforme d'analyse à l'intérieur de projets de recherche ayant une ampleur internationale, comme le projet AMPER (*Atlas Multimédia Prosodique de l'Espace Roman*), la comparaison de ces analyses ouvre de nouvelles perspectives pour la connaissance de cette langue.

### 1.2.6 Politiques de promotion linguistique

La diversification linguistique et culturelle est devenue de plus en plus importante du point de vue politique et institutionnel au cours des dernières années, notamment à propos de la sauvegarde des minorités linguistiques. Un résultat de cette nouvelle attitude en Europe est une série d'initiatives politiques comme la Charte Européenne des Langues Régionales et Minoritaires (1992), et en ce qui concerne l'Italie, la Loi 482/1999. La ratification de la Loi Régionale 26/1997 [dorénavant L. R. 26] pour la Promotion et la valorisation de la culture et de la langue de Sardaigne, et l'application de l'article 5 du Statut de Sardaigne concernant l'autonomie scolaire, ont contribué à développer la conscience de la nécessité de promouvoir la langue et la culture sarde à travers des projets impliquant en premier lieu les institutions scolaires de tout ordre et niveau.

La langue sarde a été reconnue officiellement par le Gouvernement Italien avec la Loi Régionale 26/1997 ratifiée après des décennies de débats. En effet, depuis la prise de position en 1971 de la part de l'Université de Cagliari en faveur d'un débat approfondi sur le statut socio-politique et culturel du sarde, grâce à l'activité de promotion d'Antonio Sanna et jusqu'à nos jours, la question de la *limba sarda* (« langue sarde ») n'a pas cessé d'engendrer des discussions et des polémiques.

Le fondement de la L. R. 26 est la reconnaissance de l'identité culturelle comme élément essentiel de la communauté sarde (art. 1, alinéa 1) ; la langue sarde obtient un statut d'égalité par rapport à l'italien et le même principe de dignité est attribué aux autres variétés parlées dans l'île (catalan, tabarchino, sassarien, gallurien).

Les activités promues dans le cadre de la L. R. 26 concernent la collaboration avec l'école et aussi avec d'autres institutions régionales telles que les bibliothèques, les archives et notamment les Universités de l'île, qui seraient chargées de former le personnel enseignant pour l'étude scientifique des dialectes sardes. En outre, la L. R. 26 prévoit la création d'un *Observatoire pour la culture et la langue sarde* chargé de réaliser un catalogue général de tout le patrimoine culturel sarde et de recenser le répertoire linguistique de la Sardaigne dans la perspective de publier ensuite les résultats de la recherche.

Après avoir pris en considération les principes fondateurs de la L. R. 26, on peut se demander de quelle façon cette loi se réalise concrètement au niveau économique, quels sont les facteurs (« internes » et « externes ») qui déterminent au moins en partie les choix de la classe politique régionale en matière de programmation linguistique, et quels sont les résultats actuels d'une telle action.

La L. R. 26 indique les secteurs dans lesquels il faut développer l'action de promotion linguistique et culturelle ; en outre, le Conseil Régional s'engage économiquement pour permettre de façon effective la réalisation des projets considérés les plus appropriés par rapport aux objectifs fixés.

Concrètement, la Région Sardaigne intervient à travers une série de contributions dans des projets proposés par les (groupes d') écoles, suivant un programme organisé sur une base triennale.

La ratification de la Loi Nationale 482/99 « Normes en matière de sauvegarde des minorités linguistiques historiques » entraîne une réflexion auprès de la classe politique sarde. En effet, la Loi 482 mentionne parmi les langues minoritaires le sarde « tout court » et le catalan parlé à l'Alguer en tant que langue désormais standardisée et nationale (en Espagne...) ; en revanche, les autres variétés parlées en Sardaigne et figurant dans la L. R. 26<sup>21</sup> sont exclues de ce groupe.

Une première réaction à l'exclusion de ces variétés se manifeste dans la Délibération régionale nr. 26/3 de 2003, présentant les critères d'attribution des fonds : tout d'abord, dans ce document on peut lire qu'il « ouvre une nouvelle perspective de réflexion », ensuite, qu'« il est très important de renforcer aussi dans le système législatif régional, les aspects concernant l'enseignement à l'école, la valorisation et l'emploi effectif de la langue sarde (notamment dans son usage véhiculaire, officiel et de communication publique) promouvant toute ses variantes locales, en attendant de vérifier les passages successifs du processus de standardisation linguistique » [Notre traduction].

L'élaboration de ce document subit largement le poids des préoccupations de nature économique (manque de fonds) et politique linguistique (Loi 482). Ces critères sont beaucoup plus sélectifs par rapport au document homologue 31/49 de 1999 et, du point de vue de la planification linguistique, on peut souligner un rappel continu à l'« unité de la langue sarde à laquelle il faudra ramener toute expérience locale ». Cette action de

---

<sup>21</sup> L'intérêt croissant envers les langues régionales et, d'autre part, le prestige du catalan en tant que langue minoritaire « qui a réussi » dans le processus d'autodétermination, contribuent à donner un nouvel élan à la « question alguéroise » dans le cadre du plurilinguisme en Sardaigne. Une importante étude sociolinguistique conduite sur le catalan parlé à l'Alguer est celle de Grossmann (1983) ; cf. aussi Grossmann et Lörinczi Angioni (1979). Depau (2007) propose une analyse de la situation linguistique actuelle d'Alguer et surtout des enjeux qu'y suscite l'enseignement scolaire de la langue catalan. Deux facteurs, notamment, rendent intéressante la question du catalan de l'Alguer : le premier est que l'alguérois est le seul cas de catalan « colonial », relevant de la présence du Royaume catalano-aragonais en Sardaigne ; le deuxième est que les locuteurs catalans d'Alguer constituent une communauté minoritaire « de deuxième degré », car il s'agit d'un îlot linguistique se trouvant dans le milieu déjà minoritaire du sarde face à l'italien. Ainsi, le rapport entre activités scolaires, promotion linguistique, relations culturelles et action législative dans ce contexte est strictement lié à la question identitaire de la « catalanité » de l'Alguer et des alguérois, et à la collaboration entre les organismes locaux (privés et publics) et les institutions catalanes.

planification vise donc à se réaliser à la fois au niveau du statut (aussi bien du point de vue formel que fonctionnel) et au niveau du corpus (normalisation graphique, standardisation, modernisation) mais ne prend pas suffisamment en compte, nous paraît-il, l'aspect acquisitionnel, c'est-à-dire, le point de vue des locuteurs.

Le paragraphe consacré à l'évaluation des projets diffère totalement de celui du texte de 1999, notamment en ce qui concerne le rôle joué par le facteur « langue » vis-à-vis des autres aires disciplinaires mentionnées dans la L. R. 26, comme l'histoire et/ou la culture de la région. En effet, l'administration régionale attribue une place de premier rang aux projets où l'aspect linguistique est prééminent.

En principe, les projets scolaires pourraient et devraient viser à un développement pluridisciplinaire où la promotion linguistique du sarde serait combinée avec d'autres formes de diffusion culturelle (littérature ou valorisation de la culture matérielle locale) ou encore avec de nouvelles technologies comme l'informatique. Cette nouvelle démarche que l'on vient de présenter, mettant en valeur le critère strictement linguistique au détriment des éléments socio-culturels, pourrait au contraire marginaliser les autres aires d'intérêt historique et social qui sont à notre avis fondamentales dans la reconstruction d'une identité culturelle sarde (à côté, bien sûr, de l'identité italienne et européenne), dont la valorisation linguistique elle-même serait favorisée.

Ce qui, à notre sens, n'est pas du tout convaincant dans le document de 2003 est la tendance à se référer de façon constante au processus de standardisation, qui en fait ne devrait concerner que la dimension de l'écriture<sup>22</sup> et qui, à l'heure actuelle, présente de gros problèmes plutôt que des avantages : en effet, sur la standardisation du sarde reposent peut-être des espoirs non proportionnels à son rôle unificateur réel, tandis qu'on sous-estime les limites et les réactions à l'imposition d'une forme linguistique étrangère à la plupart des locuteurs de n'importe quelle variété de sarde<sup>23</sup>.

Ces considérations n'amènent pas, naturellement, à une opposition aux activités de promotion de l'enseignement du sarde (dans le sens de « variété locale de sarde ») ; au contraire, de ce point de vue un engagement plus précis (et cohérent) de la part de la classe politique sarde – avec la collaboration fondamentale des linguistes – au niveau de la programmation est tout à fait nécessaire.

---

<sup>22</sup> Mais cf. les considérations de Calaresu (2002).

<sup>23</sup> Cf. à ce propos ce qu'affirment Loi Corvetto (1979) et plus récemment Lavinio (2003) ; voir aussi Contini (2004), qui met en relief le paradoxe de plusieurs choix de la commission déléguée à l'époque à l'élaboration d'une variété de sarde « unifié ».

Tout d'abord, il faudrait créer les conditions pour le développement d'un programme d'enseignement non seulement *de* mais aussi *dans* la langue locale, dans le cadre de l'enseignement des autres matières prévues dans le cursus scolaire. Les doutes concernant l'enseignement *du sarde* concernent plutôt le risque d'une activité d'enseignement s'appuyant trop sur la dimension linguistique, où la langue sarde serait exposée au plan didactique à la « concurrence » des langues de prestige comme l'italien et les langues étrangères. Par ailleurs, il ne faut pas oublier que le sarde est considéré comme « inutile » du point de vue fonctionnel et socio-économique ; l'insertion d'autres heures dans un créneau scolaire déjà très dense pourrait engendrer plusieurs problèmes et peut-être entraîner une forme de refus de la part des élèves – surtout les plus jeunes.

En outre, ce qui est probablement le plus grave, on a pu remarquer la tendance chez la classe politique sarde à tenter d'obtenir des résultats immédiats, alors que la programmation linguistique demande beaucoup de temps et de patience. Par ailleurs, la situation linguistique réelle de la Sardaigne s'avère être plus dynamique que ce que l'on veut croire, et le rapport « langue italienne – dialecte local » produit des effets différents suivant les aires de la région.

Pour illustrer cette tendance générale, il faut rappeler que la L. R. 26 pour la promotion du sarde contient aussi un article (art. 10) concernant la réalisation de l'enquête sociolinguistique à grande échelle sur les usages linguistiques (déclarés) et sur l'attitude des Sardes envers la langue sarde. L'actuation concrète de l'article 10 date seulement d'avril / mai 2007, lorsque les résultats de l'étude en question ont été publiés. Le rapport de recherche a été présenté officiellement par le président du gouvernement régional sarde Renato Soru, le 5 mai 2007. Il a donc fallu attendre dix ans (depuis la ratification de la L. R. 26 – 1997) avant de connaître la situation sociolinguistique du rapport entre l'italien et le sarde dans l'île.

Durant toutes ces années, au contraire, c'est le projet de standardisation qui était considéré absolument prioritaire, comme le témoigne la délibération de la Région Sardaigne nr. 26/3 de 2003 mentionnée ci-dessus, concernant les critères d'attribution des financements pour les activités de promotion du sarde que nous avons commentés plus haut (cf. Depau et Zucca, 2005).

Finalement, une nouvelle commission d'experts a été désignée à partir de l'été 2005 afin de poser les bases d'un nouveau programme d'action concernant, entre autre, le lancement d'une enquête sociolinguistique et la détermination d'une variété « officielle » de sarde (employée seulement pour les actes administratifs de la Région Sardaigne).

Dans ce but, une équipe de recherche sur le terrain a été mise en place avec la collaboration des deux universités sardes (Cagliari et Sassari) et a travaillé sur 77 points d'enquête dans l'île, prenant en considération des groupes sociaux variés du point de vue sociolinguistique. Les résultats de cette recherche sont maintenant disponibles, et représentent sans doute une véritable mine d'informations pour les chercheurs qui voudront s'occuper de la situation sociolinguistique du sarde<sup>24</sup>.

La note informative publiée dans le site de « Sardegna Cultura », parue le 5 mai 2007, portait le titre suivant : « Sardegna: indagine sociolinguistica, 68.4% degli isolani parla sardo »<sup>25</sup> ; au-delà de l'évident caractère général du titre, parmi les pourcentages indiqués dans cette présentation il est intéressant de remarquer que seulement 2.7% des interviewés ne comprennent pas le sarde et que dans les villages les locuteurs d'une variété locale sont 85.5%, tandis que dans les villes de plus de 100.000 habitants (dont Cagliari) le chiffre est de 57.9%. Dans la capitale régionale 59.3% des personnes interviewées déclarent connaître et parler le sarde, alors que 36.7% affirme avoir seulement une compétence de réception.

Nous ferons par la suite, dans le chapitre consacré à l'analyse des données à notre disposition, davantage référence aux données extraites de ce document officiel ; il sera intéressant notamment de prendre en considération des éléments tels que les variations intergénérationnelles, les situations de communication variées, etc. En tout cas, les chiffres relatifs à la volonté de soutenir le sarde en tant qu'élément d'identité régionale (89.9%), et à l'enseignement du sarde à l'école (78.6%) peuvent être interprétés comme des signaux clairs de l'importance socioculturelle attribuée à cette langue.

Pour conclure cette brève description des résultats généraux, nous mentionnons le fait que 57.7% des personnes interrogées considèrent favorablement l'introduction d'une forme écrite unique pour la publication des documents administratifs de la Région Sardaigne.

En ce qui concerne la nouvelle tentative de langue pour les usages officiels, qui a produit une variété dénommée *Limba Sarda Comuna* (« Langue Sarde Commune » ; dorénavant LSC), il est donc nécessaire de faire quelques observations.

Tout d'abord, il faut souligner qu'elle remplace une autre variété normalisée, la *Limba Sarda Unificada* (« Langue Sarde Unifiée » ; LSU), proposée en 2001 par

---

<sup>24</sup> Le rapport de recherche est disponible avec des documents de support, sur un site officiel de la Région Sardaigne « Sardegna Cultura » : <http://www.sardegnaicultura.it/> (consulté le 09/05/2007)

<sup>25</sup> Il s'agit en effet de la présentation des résultats officiels ; cf. la note 32.

l'ancienne commission nommée par la Région Sardaigne. La LSU a échoué pour plusieurs raisons : tout d'abord, trop souvent les choix de la commission ne répondaient pas à des critères de clarté et de rigueur scientifique ; en outre, on lui reprochait de ne pas représenter l'entière communauté sardophone et de privilégier la variété du nord de l'île (le logoudorien) au détriment de la variété du sud (le campidanien)<sup>26</sup>.

Il est encore tôt pour comprendre les réactions au nouveau standard ; de toute façon, on peut souligner que la nouvelle commission, dans la préparation de la LSC, a peut-être prêté plus d'attention aux questions de nature « identitaire » qui avaient déterminé l'échec de la LSU. En effet, il faut préciser que, sur le plan structurel, la LSC ne se différencie guère de la LSU ; au contraire, la base logoudorienne y reste marquée. À cette base, s'ajoutent des éléments caractéristiques – et quelque peu *emblématiques* – des variétés méridionales, tels que l'article défini pluriel invariable *is* ou la terminaison *-u* des noms masculins singuliers. Ces éléments sont contemplés comme alternatives possibles aux variantes septentrionales *sos*, *sas* et *-o*. Ainsi, la LSC est décrite par les autorités comme une variété effectivement parlée dans une aire assez centrale de l'île (Moyenne Vallée du Tirso / Mandrolisai), présentant des éléments communs aux dialectes méridionaux et d'autres éléments communs aux dialectes septentrionaux<sup>27</sup>.

En outre, la LSU (tout comme la LSC, par ailleurs) avait été créée comme variété destinée aux emplois publics, tandis qu'elle est bientôt devenue – dans les discours de ses supporteurs – une sorte de « standard officiel » valable aussi pour l'oral, auquel on a attribué dès le début trop de poids normatif.

La commission qui a développé la LSC, au contraire, s'est montrée plus équilibrée de ce point de vue, précisant la fonction exclusivement écrite de cette nouvelle variété officielle, et a assumé plutôt le rôle de « guide » donnant des indications de nature linguistique qui ont leur pertinence dans le cadre limité des actes administratifs.

De toute façon, il faudra du temps pour mieux évaluer les conséquences politiques et linguistiques des décisions prises. Entre-temps, le sarde écrit peut commencer à être employé dans sa variété *commune* dans les situations formelles ayant un caractère régional,

---

<sup>26</sup> Une analyse critique de la LSU est présente dans Calaresu (2002) ; cf. aussi Depau et Zucca (2005) pour des considérations relatives à la scolarisation en sarde. L'attitude des Sardes vers les différents dialectes (et notamment par rapport à la supposée supériorité du logoudorien sur le campidanien comme variété « haute ») est bien décrite dans Puddu (2005) et dans Paulis (2002).

<sup>27</sup> Cf. la Délibération nr 16/14 du 18 avril 2006 (et sa version, justement, en LSC) ; cf. aussi le document officiel publié à la même date par la Région Autonome de Sardaigne « Limba Sarda Comuna. Norme linguistiche di riferimento a carattere sperimentale per la lingua scritta dell'Amministrazione regionale » où l'on parle de variété « moyenne » entre les différents dialectes sardes.

alors que dans les situations non formelles (locaux publics) et dans les institutions locales (y compris à l'école), on est libre de continuer à utiliser chaque variété locale.

Au cours des ans, la question de la normalisation a occupé une place importante dans les discussions sur la sauvegarde et la valorisation du sarde.

Nous avons déjà mentionné la LSU et la LSC, mais d'autres propositions ont été faites en faveur de solutions différentes : par exemple, l'emploi de deux variétés distinctes et représentatives des deux grandes aires dialectales du sarde (campidanien et logoudorien), ou au contraire, le choix d'une seule variété, le nouorien, comme variété de référence dans la forme écrite ; enfin, parmi ces propositions alternatives, nous mentionnons la *Limba Sarda de Mesania* (Langue Sarde Moyenne) qui produit une sorte d'espéranto sarde mélangeant plusieurs dialectes. Aucune de ces trois propositions n'a été retenue, et cela pour plusieurs raisons. La première, visant à garantir le maintien des spécificités subrégionales, présente deux défauts : d'abord, la présence de deux formes normalisées risque d'être, dans le meilleur des cas, inutile, voire, nocive car créerait davantage de distance et de concurrence entre les deux réalités sociales représentées par ces variantes linguistiques ; en outre, d'un point de vue linguistique, la détermination de ce dualisme « campidanien – logoudorien » ne tiendrait pas compte du *continuum* dialectal illustré par Contini (2004), recouvrant les variétés situées dans une large zone intermédiaire. Ainsi, la constitution de deux variétés de référence signifierait l'imposition d'une frontière linguistique qui ne correspond pas à la réalité des isoglosses.

La proposition visant à promouvoir le nouorien comme variété de référence a été avancée par M. Contini (par exemple, cf. Contini 2004). L'adoption du nouorien présenterait selon le linguiste plusieurs avantages, de nature à la fois identitaire et linguistique, car il représente la variété qui permet de mettre le plus en évidence l'identité linguistique du sarde. Le choix du nouorien n'engendrerait donc pas de gros conflits de type identitaire. Nous soulignons le fait que Nuoro et sa région sont souvent considérés le centre culturel de la culture sarde, et le nouorien a souvent été défini la langue des Sardes par excellence, la plus pure, la plus archaïque et proche de la source latine. Il s'agit d'un stéréotype très répandu dans les études sur le sarde, comme nous l'avons vu au cours de ce même chapitre<sup>28</sup>. Dans ce cas, il faut préciser que le discours de Contini ne reprend pas ce

---

<sup>28</sup> Cf. à ce propos Wagner (1951) ; cf. aussi Lőrinczi (1982), déjà citée ci-dessus, pour une vision critique de cette opinion, et Paulis (2002). Pour une étude récente concernant la perception du sarde et de ses variétés par les Sardes eux-mêmes, cf. Puddu (2005).

genre d'argumentation. Le concept d'« identité » auquel il se réfère est strictement linguistique et concerne la place du sarde à l'intérieur du domaine linguistique roman.

Un autre avantage important représenté, selon Contini, par le nouorien, est la proximité maximale entre le code oral et la graphie et, par conséquent, la possibilité de passer sans grosses difficultés de l'oral à l'écrit, pouvant faire appel par ailleurs au système alphabétique de l'italien. Enfin, un aspect non négligeable tient au fait que le nouorien est une variété linguistique réellement parlée tous les jours par un nombre élevé de personnes, donc ancrée dans la réalité linguistique de la Sardaigne.

Malgré ces éléments positifs, le choix du nouorien aurait enfermé davantage le sarde dans une équation « sarde = Nuoro » et dans ce cas aussi le risque de conflit culturel aurait été tout à fait présent<sup>29</sup>.

La dernière proposition que nous mentionnons est la *Limba de Mesania*, qui représente plutôt une tentative louable d'unification d'un point de vue identitaire, mais peu respectueuse des critères scientifiques de sélection linguistique.

Le nombre élevé de proposition pour un sarde commun (dont nous n'avons cité que les exemples à notre avis les plus conséquents) témoigne, au-delà du poids réel que chacune d'entre elles a eu dans le débat sur son institution, du besoin d'une variété-toit pour le sarde et de l'intérêt que la question du sarde suscite non seulement au niveau régional mais aussi national, voire international.

Cet intérêt est signalé aussi par la présence de sites Internet donnant des informations et des opinions remarquables et très variées sur le sarde. Ces sites font ainsi l'objet de plusieurs analyses concernant la diffusion du sarde sur la toile. Généralement, il s'agit de sites s'occupant de plurilinguisme ou de problèmes de l'école, de sites à orientation culturelle ou de sites liés à des institutions académiques ; il peut s'agir aussi de sites de soutien aux diverses propositions de standardisation, des sites officiels des administrations locales, etc. (cf. Mensching, 1999; Spiga-Gicquel, 2005). Cela contribue à donner une nouvelle visibilité à la langue sarde et permet le développement d'un débat ouvert aux idées des personnes intéressées par cette question. En effet, il est possible de remarquer avec Depau et Ghimenton (2008) que l'Internet est un bon miroir des arguments avancés par les différents acteurs – linguistes, 'spécialistes' de la langue sarde, associations culturelles, etc. – qui animent les discussions menées dans la société 'réelle' à travers des

---

<sup>29</sup> Une proposition alternative au nouorien est la « Limba d'Elianora » (« Langue d'Eléonore », du nom de la Reine Eleonora d'Arborea, personnage très populaire de l'histoire nationale sarde), qui envisage l'usage de la variété « arborensis ».

canaux traditionnels comme les quotidiens, les revues ou les manifestations publiques. Les propositions, les opinions – et, bien sûr, les stéréotypes – sont donc transférés du monde réel au monde virtuel, et l’Internet se voit ainsi attribuer une fonction d’amplificateur des idées, de terrain d’échange et de diffusion potentiellement illimité d’opinions et d’activités concernant le sarde et, plus généralement, les langues minoritaire.

### **1.3 Observations conclusives**

Dans ce premier chapitre nous avons présenté les aspects fondamentaux de notre terrain de recherche qui seront repris, ensuite, dans les chapitres suivants traitant plus spécifiquement des aspects méthodologiques adoptés dans le cadre de notre recherche. Les considérations qui précèdent constituent, plus généralement, un arrière-plan permettant de mieux comprendre notre étude.

Les éléments ici décrits peuvent à notre avis être utiles aussi pour mieux appréhender la situation sociolinguistique italienne, qui se caractérise par la coprésence de la langue nationale et des variétés locales. En particulier, concernant le rapport entre le sarde et l’italien, la situation de la Sardaigne – dans le passé comme dans l’époque contemporaine – laisse transparaître des caractéristiques communes aux autres aires (socio)linguistiques de l’Italie.

La question de la standardisation du sarde nous a permis aussi de montrer la complexité de la situation politique / linguistique dans la région, avec des aspects concernant les attitudes vis-à-vis du sarde, dont il sera intéressant de vérifier le poids réel dans les pratiques langagières qui constituent notre corpus d’enquête.

## **2 CONTACT DE LANGUES : NOTIONS INTRODUCTIVES À L'ANALYSE DU RÉPERTOIRE PLURILINGUE**

La situation linguistique italienne est variée et complexe et il n'est pas possible de fixer le rapport entre langue et dialecte dans un cadre univoque qui permette de représenter l'aire italo-romane dans sa totalité. On peut énumérer à ce propos plusieurs facteurs, internes et externes : parmi les premiers, il est nécessaire de tenir compte de la proximité structurale entre les codes en jeu (italien – sarde ; italien – campan ; italien – piémontais ; italien – vénitien, etc.). Les facteurs externes sont déterminants aussi, comme par exemple la variabilité sociale – liée à l'âge, au sexe, à la profession des locuteurs – et situationnelle (liée au contexte d'énonciation), ou encore les différentes attitudes des locuteurs envers les codes du répertoire. Comme le soulignent Grassi, Sobrero et Telmon (1997), il faut tenir compte, entre autres éléments, de la mobilité des locuteurs et du rapport toujours en évolution entre milieu urbain et milieu rural. De même, De Mauro (1970) indique la mobilité spatiale comme un des facteurs de changement du panorama italien dans l'histoire linguistique du pays, notamment par rapport au phénomène des migrations du Sud de la péninsule vers les grandes villes industrialisées du Nord (en particulier Turin). L'importance de la question concernant la mobilité est ensuite soulignée dans le LIP, qui représente le premier travail à large échelle concernant l'italien oral et qui porte sur quatre villes – Florence, Milan, Naples, Rome – pôles d'attraction traditionnels dans le contexte historique et social de l'Italie (cf. De Mauro, Mancini, Vedovelli et Voghera, 1993). En ce qui concerne le domaine sarde, Loi Corvetto (1979) attribue beaucoup d'importance à un autre aspect concernant l'organisation sociale, qui est associé à la mobilité dans le contexte régional : les mariages entre locuteurs de différents dialectes du sarde, qui représentent pour l'auteure un facteur déterminant dans le processus d'italianisation au détriment des variétés dialectales de l'île.

Ainsi, comme nous l'avons mentionné dans l'introduction de notre travail, un aspect intéressant concerne une évaluation plus précise du contexte sarde, qui présente des différences évidentes d'un point de vue structurel par rapport à la situation italo-romane proprement dite, mais qui, d'un point de vue fonctionnel, montre le même type de rapport entre la langue nationale et la langue locale caractérisant le reste du domaine italo-roman (cf. Berruto, 1993b : 4).

## 2.1 Répertoire linguistique, communauté linguistique, diglossie

Dans le chapitre 1 de notre travail, nous avons souligné les changements qui ont caractérisé la situation sociolinguistique italienne au cours du XX<sup>e</sup> siècle, notamment en relation à la diffusion des dialectes alors que la langue nationale était maîtrisée par un nombre assez limité de personnes. Dans ce cadre général, ainsi, une première répartition émerge au sein de la société italienne de l'époque : d'une part, les classes sociales les plus basses des aires urbaines et les classes rurales laissent apparaître un répertoire linguistique caractérisé par une diglossie sans bilinguisme, d'autre part, la bourgeoisie urbaine présentait des caractéristiques d'un bilinguisme avec diglossie. Dans les dernières décennies, plusieurs facteurs ont contribué au processus d'italianisation. Suite aux transformations socio-historiques qui ont marqué le pays avec, en particulier, le passage d'une société agro-pastorale à une société de plus en plus urbanisée et fondée sur la production industrielle, le commerce et les services, le panorama linguistique de l'Italie a beaucoup changé, comme en témoignent par exemples les résultats des sondages ISTAT mentionnés dans le premier chapitre de notre présentation concernant les différentes habitudes linguistiques des Italiens.

De nos jours, dans les aires métropolitaines et avec les générations plus jeunes on remarque un abandon effectif du dialecte, au moins comme première langue du répertoire. Ce dernier recouvre une place marginale de la compétence linguistique de cette 'catégorie' de locuteurs, qui par rapport au dialecte disposent donc seulement d'une compétence de compréhension ou d'une compétence de production limitée. Mais cet aspect est en fait beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. Le dialecte suit des dynamiques particulières, surtout dans le contexte urbain et pour ce qui est de la production des jeunes. Par ailleurs, le concept même de 'jeune' est plutôt flou<sup>30</sup>. En outre, il ne faut pas négliger l'importance des développements de la société métropolitaine moderne, avec de nouveaux arrivants et les différentes fonctions qui sont attribuées au dialecte par les jeunes mêmes comme facteur d'intégration culturelle (avec d'autres éléments linguistiques variés). En ce sens, on peut remarquer que le dialecte peut être aussi récupéré pour des fonctions de type phatique / expressif (argot, langue des jeunes, groupes rap, etc.), ou dans un but de démarcation identitaire par rapport à l'italien et / ou à l'Italie ; cf. par exemple le cas des

---

<sup>30</sup> Cf. Marcato (2005; 2006a) ; nous nous intéresserons à cet aspect de manière plus spécifique dans le chapitre 4 de notre travail.

graffitis dans la ville de Cagliari (cf. chapitre 10 ; cf. aussi Depau, 2005, à paraître), ou du sarde sur l'Internet (cf. chapitre 9 ; cf. aussi Depau et Ghimenton, 2008).

Nous pouvons souligner que la notion de *répertoire linguistique* est inséparable de celle de *communauté linguistique* que nous discuterons dans ce même chapitre. Selon la définition qu'en donne Gumperz (1977), un répertoire linguistique est formé par l'ensemble de « varieties, dialects or styles used in a particular socially defined population and the constraints which govern the choice among them ». Plus spécifiquement, concernant le contexte italo-roman, Berruto (1993b : 4) définit le répertoire linguistique des Italiens comme « l'insieme delle varietà di lingua a disposizione della comunità parlante italoфона ». Cependant, nous avons déjà souligné l'impossibilité de distinguer nettement, dans le cadre de la situation linguistique italienne, un répertoire linguistique représentatif des usages réels de tout locuteur : en effet, ce répertoire varie suivant les différentes régions et la présence commune de l'italien et de ses variétés constitue un trait d'union dans l'ensemble de ces répertoires (cf. encore Berruto, 1993b : 4). Ainsi, quand on parle de « répertoire linguistique italien » on fait référence en réalité à un répertoire « moyen » formé par une sorte de grille où trouvent leur place les diverses variétés, qui peuvent être soit des variétés de l'italien, soit des langues différentes (dialectes ou variétés alloglottes).

Il est désormais évident que la différence entre langue et dialecte n'est pas une différence de type linguistique et qu'en réalité, reprenant Trudgill (1975 : 27), « any subject can be dealt with in any dialect. There is no reason why nuclear physics should be not discussed in Cumberland dialect »<sup>31</sup>. Bien que cela puisse paraître inhabituel, cela est parfaitement possible dans la pratique réelle : en effet, comme le précise Grassi (1993 : 279), du point de vue structurel le dialecte possède, tout comme la langue, un lexique qui lui est propre, mais aussi un système phonétique et phonologique spécifique ainsi qu'une structure morphologique et syntaxique déterminée. La différence entre les deux systèmes trouve son origine dans les faits historiques qui ont concerné chaque communauté ; cette différence est moins de type structurel que de type fonctionnel et consiste, entre autre, en l'utilisation dans des contextes (et pour des buts) officiels, ou encore comme objet, voire moyen d'enseignement à l'école ; il s'agit dans ces cas de fonctions caractérisant le statut de « langue » face à la condition du « dialecte ».

---

<sup>31</sup> Nous faisons ici abstraction du caractère polysémique du terme *dialecte*, qui est par ailleurs évident surtout lorsque l'on compare, justement, la conception anglo-saxonne avec celle des autres traditions européennes. Cet aspect fera l'objet d'une discussion plus articulée dans le chapitre 4, portant sur les relations entre dialectologie et sociolinguistique.

À travers l'analyse des propositions avancées auparavant par d'autres linguistes à propos de la nature du dialecte, Grassi, Sobrero et Telmon (1997) élaborent un cadre du rapport entre « (statut de) dialecte » et « (statut de) langue » ; ce cadre est fondé sur quatre critères principaux, qui ne sont pas toujours délimités de manière nette : (1) le critère spatial (qui implique aussi l'aspect historique-culturel : pp. 7-19) ; (2) le critère sociologique (pp. 19-23) ; (3) le critère des « domaines d'usage » et (4) le critère stylistique (considérés ensemble par les auteurs ; pp. 23-28).

Dans les deux définitions que nous venons d'utiliser pour introduire la notion de « répertoire linguistique », nous retrouvons l'expression « variété de langue » : il s'agit de chaque élément qui peut être reconnu comme partie du répertoire linguistique. Dans la définition d'une variété de langue est déterminante l'association entre, d'une part, les traits et les formes spécifiques d'un système linguistique, d'autre part, le contexte d'usage (Berruto, 1995 : 75-76).

Pour définir la notion de *communauté linguistique*, il faut faire appel à diverses composantes, de type linguistique et non linguistique : ethniques, culturelles, géographiques, politiques.

Par ailleurs, cette notion est critiquée dans les milieux de recherche en linguistique ayant une orientation de type sociale et ethnographique, qui dénoncent une tendance à concevoir la communauté comme une entité abstraite et homogène et reprochent à ce concept ses présupposés d'une communauté linguistique définie comme une structure fixe et statique, alors qu'elle est une entité réelle, dynamique et qui se réactualise sans cesse, selon les changements qui s'accomplissent dans l'activité sociale entre les membres de la communauté même.

La définition de *communauté linguistique* et sa relation avec la notion de *speech community* peuvent aussi poser des problèmes qui vont au-delà de la question purement terminologique et touchent la dimension épistémologique (cf. Biichle et Abouzaid, 2007 : 1, qui rejettent la première expression au profit de la seconde). Selon notre point de vue et compte tenu du contexte spécifique de notre présentation, l'intérêt principal de la définition de *speech community* est moins de type théorique / épistémologique que descriptif. En effet, étant donnée la nature complexe et hétérogène de cette notion, il ne sera pas inutile, à notre avis, de présenter une description de ses caractères principaux. En outre, en raison de notre perspective générale, nous utiliserons les deux expressions *speech community* et *communauté linguistique* (ou *langagière*) comme des synonymes, sans ultérieurs approfondissements ou problématisation de la question.

Les premières définitions de *communauté linguistique* dans les courants de la sociolinguistique, notamment Labov (1976 : 187) et Gumperz (1977 : 216), mettent l'accent à la fois sur des critères linguistiques (une interaction régulière et par le biais d'un ensemble commun de signes verbaux) et communicationnels (partage d'un ensemble de normes de communication). Du point de vue de l'ethnographie de la communication, la *speech community* se définit principalement comme « the group to which a particular ethnographic description applies » (Fasold, 1990 : 40). Saville-Troike (1989 : 16-18) met en évidence l'importance de ne pas réduire la notion de *speech community* à l'aspect strictement linguistique, mais d'inclure aussi d'autres facteurs tels que les liens géographiques et politiques, les traits culturels et même des caractéristiques physiques. Le risque d'une démarche tenant compte exclusivement de la dimension linguistique serait de formuler un schéma descriptif tautologique, où le langage serait à la fois *objet* et *unité de mesure* :

Since patterns of language use and interpretation, rules of speaking, and attitudes concerning language are part of the product of ethnographic investigation, it is somewhat circular to use them as basic criteria for defining a group to study. If circularity is to be minimized, ethnographers of communication should begin with an extra-linguistically defined social entity, and investigate its communicative repertoire in terms of the socially defined community [...]. (Saville-Troike, 1989 : 17)

La communauté linguistique se forme par un ensemble de dimension variée de personnes qui partagent l'accès à un ensemble de variétés de langue et qui sont unies par une forme d'agrégation socio-politique (Berruto, 1995 : 72). En effet, les locuteurs d'une certaine communauté linguistique ne partagent pas uniquement la connaissance de plusieurs variétés du répertoire linguistique, mais aussi (surtout) la compétence des règles de type social gouvernant l'usage et le choix de telle ou telle autre variété du répertoire (Fasold, 1990 : 41; Milroy et Milroy, 1997 : 50-51). Il est donc possible de considérer la communauté linguistique comme la fusion de la compétence strictement linguistique avec la compétence communicationnelle, qui permet de reconnaître l'adéquation situationnelle et fonctionnelle d'une variété. Cette dimension dynamique des comportements interactionnels des interlocuteurs est illustrée aussi par la notion de *social network*, défini comme l'ensemble des relations que chaque individu développe avec d'autres membres de la communauté, une communauté « personnelle » créée par l'individu et qui lui permet de surmonter les problèmes de la vie de tous les jours (Milroy, 2002 : 549-550).

Chaque locuteur faisant partie d'une communauté linguistique ayant un répertoire plus ou moins vaste et complexe se caractérise (presque toujours) par une compétence linguistique multiple, ou autrement dit, par la capacité de maîtriser une portion plus ou moins vaste du répertoire de référence selon le contexte communicatif :

Communicative competence extends to [...] everything involving the use of language and other communicative dimensions in particular social settings. (Saville-Troike, 1989 : 21)

Ainsi, en ce qui concerne notre terrain de recherche, on peut parler d'un répertoire linguistique bilingue comprenant l'italien et le dialecte local sarde, et d'une compétence variée selon les différents locuteurs des variétés en question. À ce sujet, Loi Corvetto (1998 : 11-13) propose une catégorisation des variétés du répertoire linguistique entre italien et dialecte ; les cinq éléments qui composent ce répertoire sont les suivants : 1) dialecte à tendance archaïque ; 2) dialecte qui tend vers l'italien ; 3) italien interféré ; 4) italien régional ; 5) italien standard ou italien sans traits régionaux (*ibid.* : 11). Comme le souligne l'auteure (*ibid.* : 12), la séparation entre les variétés opérée dans sa description est nécessairement « nette » et se base sur des critères liés exclusivement à la structure linguistique, tandis qu'une classification fondée sur des critères sociolinguistiques serait différente. Le jugement de distance structurelle entre les dialectes sardes que la linguiste exprime dans son travail nous paraît excessif, alors que les attitudes des locuteurs ont un poids, à notre avis, bien plus déterminant dans le passage à l'italien au détriment de la communication interdialectale<sup>32</sup>.

Pour rendre compte de la relation entre codes linguistiques dans un espace plurilingue et, notamment, du statut respectif de chacun de ces codes d'un point de vue fonctionnel, plusieurs modèles ont été établis. Dans un premier temps, les études sur le plurilinguisme ont focalisé leur attention sur le plan macro-sociolinguistique, « en prenant en compte moins des locuteurs individuels que des communautés entières, caractérisées par des pratiques bilingues historiquement stabilisées » (Mondada, 2007 : 170-171).

En particulier, la notion de diglossie énoncée par Ferguson (1959) a permis de mettre en relief le rapport entre deux systèmes linguistiques caractérisés par différents niveaux de prestige social à l'intérieur de la communauté :

---

<sup>32</sup> Par ailleurs, la même auteure dans certains travaux précédents (notamment, Loi Corvetto, 1979; 1983), met l'accent sur l'influence des représentations linguistiques sur les pratiques réelles.

DIGLOSSIA is a relatively stable language situation in which, in addition to the primary dialects of the language (which may include a standard or regional standards), there is a very divergent, highly codified (often grammatically more complex) superposed variety, the vehicle of a large and respected body of written literature, either of an earlier period or in another speech community, which is learned largely by formal education and is used for most written and formal spoken purposes but is not used by any sector of the community for ordinary conversation. (Ferguson, 1959 : 435)

Des langues se trouvant dans une relation de diglossie, l'une est employée pour des usages « élevés » : il s'agit de la variété « High » (« élevée » ; dorénavant H), qui a le plus de prestige. Elle s'oppose à la variété « Low » (« basse » ; dorénavant L), qui présente des différences aux niveaux de la phonologie, de la morphologie, de la syntaxe et du lexique. La variété L est utilisée dans des contextes plutôt informels, notamment dans la modalité orale. On ne lui reconnaît pas de prestige (du moins, à l'intérieur du milieu bilingue spécifique, par rapport à la variété H), et peut même être considérée comme « vulgaire » ou « agrammaticale », langue du petit peuple non cultivé, etc.

Un des facteurs de stabilisation du système diglossique est représenté par la stigmatisation dont deviennent objet les locuteurs qui n'acceptent pas (implicitement ou même explicitement) la distribution fonctionnelle des variétés imposée (implicitement ou explicitement) par la communauté. Autrement dit, quand les locuteurs ne suivent pas – consciemment ou inconsciemment – la distribution fonctionnelle des codes, en s'exprimant donc de manière « inadéquate », le reste de la communauté tendrait à avoir une attitude négative, de sanction de ces usages non standard, *assurant* de telle façon le maintien de la relation de diglossie entre les deux codes concernés, au moins pendant un certain moment.

La notion même de connaissance d'une langue est donc remise en cause par la notion de compétence linguistique, dans le sens de connaissance et observation des règles d'adéquation partagées avec les autres membres de la communauté linguistique.

Ferguson, dans son essai, fondait ses considérations sur l'observation de quatre contextes spécifiques, caractérisés par la coprésence de variétés génétiquement proches : la Suisse Alémanique (Hochdeutsch – Schwitzertütsch), la Grèce (Katharevousa – Dhimotiki), Haiti (Français – Créole), Le Caire (Arabe classique – Egyptien). En fait, il est possible de remarquer que les cas diglossiques traités par Ferguson concernent une variation linguistique *interne* plutôt que la coprésence de variétés appartenant à des groupes linguistiques bien distincts.

Comme indiqué dans la citation ci-dessus, l'idée de diglossie évoquée par Ferguson représente une situation plutôt stable. Cette stabilité, voire rigidité, du système diglossique est confirmée par Ferguson lui-même (1991 : 218)<sup>33</sup> :

It is also clear that diglossia differs from a creole continuum such as Jamaica, where many people control and use the acrolect in ordinary conversation and where the extreme "basilectal" varieties, as they are called, are clearly the outcome of a pidginization process at some earlier time. Also, the boundary between the high variety and the vernacular ("low" variety) in diglossia is behaviourally and attitudinally sharper than in creole continua, although intermediate varieties always do occur in diglossia situations, as noted in the original article.

Le concept de diglossie a été ensuite abordé et développé aussi par Fishman (1967) ; ces deux conceptions se différencient sur plusieurs points. Une première distinction qu'il est possible de faire entre la conception fergusonienne et l'idée de diglossie proposée par Fishman, est que pour Ferguson – comme nous l'avons déjà mentionné – cette coexistence concerne deux formes linguistiques génétiquement apparentées entre elles, tandis que pour le deuxième cette relation n'est pas nécessaire. Au contraire, le concept fishmanien de diglossie s'applique à des situations d'usage de langues historiquement et généalogiquement distinctes ; la relations entre les deux codes en jeu est exclusivement de type fonctionnel : une fonction de langue de prestige pour H et une fonction de langue colloquiale pour L. En même temps, le cadre théorique développé par Fishman peut être appliqué aussi aux communautés linguistiques se caractérisant par la coprésence de variétés non considérées comme langues distinctes (Fishman, 1971 : 93). Une deuxième différence entre les deux conceptions de diglossie consiste en ce que dans le modèle de Fishman les locuteurs switchent d'une variété à l'autre, selon le degré de formalité de la situation communicative. Souvent, H est la variété dominante pour les registres élevés, tandis que L est employée pour des usages informels, familiers, vulgaires, ludiques. Dans ce cadre de relations (qui prend donc en compte aussi l'aspect individuel, alors que la diglossie fergusonienne ne concerne que le niveau macro-), Fishman introduit l'idée que les variétés utilisées sont liées à des domaines spécifiques (Fishman 1971 : 38) :

Les domaines et les situations sociales prouvent le lien entre la micro- et la macrosociolinguistique. Les membres des communautés linguistiques diglossiques peuvent en arriver à des conceptions bien déterminées à propos de leurs variétés ou langues, précisément parce que ces variétés, – ou langues, – sont associées, – en ce qui concerne le comportement et les attitudes, – à des domaines bien particuliers.

---

<sup>33</sup> Cf. aussi Bavoux (2003 : 31 suiv.) pour un commentaire plus approfondi sur l'acception fergusonienne de la diglossie.

Le domaine, défini par le même auteur comme un « groupe de situations sociales typiquement dominées par une série commune de règles de conduite » (Fishman, 1971 : 70, reprenant le modèle des relations sociales / linguistiques élaboré initialement par Cooper, 1969), est donc lié à l'idée de norme de communication : en effet, les valeurs culturelles élevées sont associées à certaines variétés « tout comme les valeurs les plus intimes, les plus populaires auxquelles d'autres variétés correspondent, se déduisent toutes des normes qui conviennent au domaine et incluent des contacts verbaux caractéristiques » (Fishman, 1971 : 68).

Le lien entre les niveaux micro- et macro- est un point important de la conception fishmanienne de la diglossie, puisqu'elle conçoit une certaine liberté pour le locuteur en relation avec certains facteurs comme le type de réseau ou le type de contact entre les participants. Toutefois, comme le souligne Mondada (2007 : 171), les codes en présence dans ce modèle diglossique restent distincts l'un de l'autre et ne se chevauchent « que minimalement, distribués de manière mutuellement exclusive » suivant le contexte social, se présentant dans « une distribution complémentaire des pratiques multilingues dans une société donnée ».

La notion de diglossie est associée, surtout dans sa conception originale énoncée par Ferguson, à un cadre sociolinguistique codifiée de manière assez rigoureuse et ne laisse guère de place à la prise en compte des conflits dont ces situations témoignent (cf. Kremnitz, 1987 : 201). En réalité, le rapport entre deux codes en coprésence dans une communauté peut produire des issues différentes suivant les contextes<sup>34</sup>. En particulier, Bavoux (2003) montre que la spécificité du contexte réunionnais a amené plusieurs spécialistes à proposer le terme « dysglossie » soulignant le caractère conflictuel de la coprésence des codes « français » et « créole » dans la situation étudiée.

Tabouret-Keller (2006) discute la pertinence de la notion de diglossie et, notamment, de la répartition des variétés en *haute* et *basse* : l'auteure définit cette distinction comme une « catégorisation fondée sur une opposition simpliste » (p.116). La complexité des situations linguistiques empêche un tel figement terminologique et rend cette catégorisation à deux éléments – *haut* et *bas* – non tenable « d'un point de vue épistémologique, d'abord à cause de sa qualité impressionniste et surtout de son absence de portée logique » (*ibid.* : 124-125).

---

<sup>34</sup> Cf. aussi Urselli (2005), qui porte sur la question de la diglossie dans le milieu scolaire en Suisse alémanique, une des situations analysées par Ferguson. Également, l'étude de Léonard (1992) sur l'île de Noirmoutier montre que la diglossie fait l'objet d'une réinterprétation constante dans le temps et selon les contextes d'usage de la part des locuteurs concernés.

En Italie la présence à la fois de la langue nationale et des dialectes italo-romans ou des variétés alloglottes, engendre une situation de bilinguisme sociétal. Compte tenu de la complexité du cadre linguistique de la péninsule, cette situation de bilinguisme se présente de manière très variée selon les différentes aires du domaine italo-roman.

La diglossie implique la coprésence dans la même communauté d'une variété linguistique haute pour les usages écrits et formels, et d'une variété basse pour les usages informels (Berruto, 1993b : 4-5). En fait, la situation italienne est considérablement plus compliquée, car la langue nationale et le dialecte ne représentent pas deux variétés (haute et, respectivement, basse) d'une même langue ; en effet, comme le dit encore Berruto (1993b : 3-4),

[d]ata la loro distanza strutturale reciproca, in genere non di molto inferiore a quella che intercorre fra le varie lingue romanze maggiori e minori, i dialetti italiani vanno [...] considerati varietà linguistiche a sé stanti, e non semplici varietà dell'italiano a coloritura locale. A rigore, questo implicherebbe riconoscere nel panorama linguistico italiano la presenza, accanto alla lingua italiana, di una quindicina di altre varietà romanze [parmi lesquelles se situe, justement, le sarde ; ndr]; a cui occorre aggiungere, per completare il novero delle 'lingue indigene' d'Italia, le cinque lingue o varietà romanze e le sei lingue o varietà non romanze delle aree minoritarie di parlata cosiddetta alloglotta.

En outre, il y a encore deux brèves considérations qu'il est possible de faire à propos des variétés dialectales de l'espace italo-roman : tout d'abord, le dialecte n'est pas un système monodimensionnel ; au contraire, il peut être considéré aussi comme un ensemble de variétés se développant selon les axes de la variation (par exemple, entre les dialectes locaux, ruraux, et les dialectes urbains ou les koinès dialectales). Deuxièmement, il ne faut pas négliger le processus d'italianisation qui est en cours actuellement et qui concerne tous les dialectes parlés dans l'espace italo-roman : il s'agit d'un phénomène qui affecte d'abord le niveau phonologique et le lexique, mais qui, évidemment, concerne aussi la morphosyntaxe et la pragmatique.

Berruto (1995 : 243-249) dans la prise en compte des possibles combinaisons entre codes en coprésence, distingue entre quatre situations : 1) Bilinguisme social et / ou communautaire ; 2) Bilinguisme / monolinguisme avec diglossie ; 3) Bilinguisme avec dilalie ; 4) Bidialectalisme ou polydialectalisme<sup>35</sup>.

---

<sup>35</sup> La distinction entre les notions de « bilinguisme » et « diglossie » est à attribuer à Fishman (1967). Comme le souligne de manière critique Kremnitz (1987 : 205) le linguiste a essayé d'attribuer le bilinguisme à la psycholinguistique, et la diglossie à la sociolinguistique.

Le quatrième et dernier type de situation ici évoqué (« Bidialectalisme ou polydialectalisme ») se caractérise par la distance réduite entre les deux codes aux différents niveaux d'analyse ; la proximité structurelle

Une importante contribution à la compréhension du cadre linguistique italo-roman vient de la relation de « Bilinguisme avec dilalie », indiquée par Berruto au point 3 de sa liste : il s'agit de la situation effective de la plupart des régions italiennes (entre autres, en ce qui nous concerne, la Sardaigne). La dilalie se différencie de la diglossie en ce que le code H est employé, au moins par une partie de la communauté, aussi bien dans le parlé formel que dans le parlé conversationnel usuel, dans des domaines, donc, qui devraient être de pertinence de la variété L. La dilalie se caractérise en outre par le fait que dans certains domaines H et L peuvent s'employer alternativement – voire, de manière conjointe –, et cela bien que la distinction sociale et fonctionnelle des domaines d'usage d'H et L reste claire (Berruto, 1993b : 5)<sup>36</sup>.

La Sardaigne est donc associée et incluse dans le cadre général italo-roman car, au-delà de la distance structurelle, du point de vue fonctionnel le rapport entre sarde et italien est semblable à celui qui concerne la langue nationale et les autres dialectes.

À ce propos Calaresu (2002 : 253), dans le cadre du débat sur la proposition de la variété normalisée dénommée LSU (*Limba Sarda Unificada* ; cf. chapitre 1), s'exprime de manière critique à propos d'une opinion à son avis répandue auprès de nombreux linguistes et experts de la « langue sarde », selon laquelle cette dernière se trouve en condition de diglossie avec l'italien :

L'impressione di molti sardi, però, compresa la mia, è che la situazione attuale, almeno in molti centri urbani e in varie zone dell'Isola, sia ormai piuttosto di diffusa e crescente *dilalia* e che la lingua italiana abbia preso fermamente piede in tutti gli ambiti. Naturalmente la eventuale conferma di ciò farebbe una grande differenza, poiché non si tratterebbe più di portare il sardo *fuori* dall'ambito familiare e amicale, ma, per prima cosa, di farcelo rientrare (en gras et italique dans l'original).

L'auteure, dans ce commentaire sur l'emploi du sarde dans l'île, affirme la nécessité de « faire rentrer le sarde dans le milieu familial et amical ». Oppo (2007) exprime ce même type de considérations dans son rapport officiel sur la situation sociolinguistique de la Sardaigne, présentant les résultats de la recherche conduite dans le cadre de la Loi Régionale 26 / 1997. La sociologue sarde souligne la condition actuelle

---

empêche donc la formation d'une conscience réelle de promotion de L comme langue alternative et favorise la fréquence des usages mélangés de H et L. En Italie, selon le spécialiste italien, ce rapport se présente typiquement en Toscane et probablement à Rome : la situation linguistique est définie par Berruto (1993b : 7) comme complexe et difficile à encadrer.

<sup>36</sup> La relation de dilalie, toute en caractérisant l'espace italo-roman, ne s'actualise pas exclusivement dans ce domaine : une application à un cadre différent se trouve par exemple dans Maître (2003), analysant la situation de la Suisse romande et le rapport, justement, dilalique caractérisant la coprésence du français et du francoprovençal dans cette aire. Ce travail sera pris en considération dans le chapitre 4 de notre présentation.

d'instabilité du sarde face à l'italien et remarque que la situation de dilalie est confirmée par la diminution de l'usage (exclusif ou préférentiel) de la variété locale vis-à-vis de la langue nationale même dans le contexte de la famille (*ibid.* : 105-106).

Parmi les caractéristiques principales de la dilalie, nous soulignons deux aspects : le premier concerne la relation de statut des deux codes (par exemple, dans le cas du sarde, il y a la possibilité, comme nous l'avons souligné au cours du chapitre 1, de promotion au rang de variété H) ; le deuxième point concerne l'usage des deux codes dans la conversation ordinaire et se concrétise dans la possibilité de produire commutation et jusqu'au mélange des codes du répertoire linguistique, en raison de la superposition de domaines fonctionnels.

## **2.2 Le contact de langues**

La coprésence de deux langues dans le même répertoire linguistique a été analysée dans la partie précédente en termes de rapports de diglossie et donc – au-delà des élargissements de sens qu'ont apporté à la définition de cette relation les spécialistes à partir de Fishman – comme des codes distincts l'un de l'autre ou, à la limite, engendrant une condition de contact très réduit.

Le contact entre les langues occupe une place importante dans l'étude des situations de bilinguisme ; il ne serait pas excessif, au fond, de dire que tous les systèmes linguistiques existants (qu'il s'agisse de « langues » ou de « dialectes ») sont en contact avec d'autres systèmes linguistiques.

Le contact implique, d'ailleurs, qu'il y ait un échange entre les deux codes. Cet échange ne se réduit pas au niveau du vocabulaire mais concerne – de façon plus ou moins évidente, plus ou moins profonde – tous les niveaux du système et, donc, aussi la phonologie, la morphologie et la syntaxe, jusqu'au niveau de la pragmatique.

Les phénomènes de contact linguistique sont nombreux ; les focalisations sur certains sujets dépendent des différentes traditions d'études.

En ligne générale, il est possible de distinguer deux classes de phénomènes de contact :

- phénomènes de convergence concernant les structures linguistiques
- phénomènes concernant l'emploi situationnel des langues

Ces deux catégories de phénomènes liés au contact linguistique seront donc décrites et commentées séparément dans les pages qui suivent, à l'aide des nombreux travaux théoriques et de recherche disponibles dans la littérature.

### **2.2.1 Phénomènes de convergence concernant les structures linguistiques**

Le contact entre la langue et le dialecte doit être pris en compte du point de vue des relations structurelles entre les deux systèmes. Il est nécessaire, autrement dit, d'étudier les phénomènes d'interférence aux différents niveaux linguistiques qui engendrent la formation de variétés intermédiaires entre les deux pôles extrêmes du dialecte local et de la langue nationale : le dialecte italianisé d'une part et l'italien régional d'autre part (avec des distinctions ultérieures : cf. Alfonzetti, 1995 ; Berruto, 1990 ; 1993a ; 1993b ; 2005b).

Dans le cadre de la convergence structurelle, il est possible de distinguer plusieurs phénomènes, dont le plus important est l'interférence. Ce concept est lié à l'œuvre d'U. Weinreich – notamment Weinreich (1953) :

Those instances of deviation from the norms of either language which occur in the speech of bilinguals as a result of their familiarity with more than one language, i.e. as a result of language contact, will be referred to as INTERFERENCE phenomena (p. 1; en majuscule dans l'original).

La notion d'interférence est liée aussi, selon la définition de l'auteur américain, au réajustement du système linguistique qui reçoit le nouvel élément linguistique provenant d'une source externe (*ibidem*).

Comme le montre encore Weinreich, le rapport entre les deux systèmes en contact sera ambivalent : d'une part, en effet, un des deux codes se trouve en condition dominante face à l'autre ; d'autre part, les interférences linguistiques engendrées par cette relation asymétrique ne sont pas unilatérales et au contraire, les deux langues peuvent s'influencer mutuellement. Par exemple, nous avons déjà souligné le fait qu'il est possible de concevoir le contact *dialecte – italien* comme un *continuum* ayant à ses extrêmes le dialecte et la langue nationale, et plusieurs variétés intermédiaires ; dans cette modalité relationnelle, la transmission d'éléments linguistiques se produit dans les deux directions, bien que naturellement la langue dominée reçoive plus d'éléments que la langue dominante (Berruto, 2005b).

La relation entre code dominant et code dominé se construit sur la base de plusieurs facteurs. Parmi ceux que Weinreich (1953) considère comme les principaux,

particulièrement rélevants nous paraissent l'*ordre d'apprentissage* (en ce sens que la langue apprise en premier est souvent la langue dominante sur celle(s) apprise(s) plus tard) ; l'*utilité* (le réseau d'action à l'intérieur duquel une des deux langues peut être utilisée pour la communication verbale ; de cette utilité dépend aussi la motivation à apprendre une langue et le poids qu'elle aura dans le comportement du locuteur) et par conséquent la *possibilité d'avancement social* que l'utilisation de cette langue est en mesure d'offrir, ou enfin la *perception de la valeur littéraire et culturelle* des deux langues « concurrentes ».

La liste établie par Weinreich est bien plus longue et articulée. Grassi, Sobrero et Telmon (1997 : 20-21) proposent une discussion de la notion générale d'*interférence*, mettant en relief la pression exercée par les facteurs externes mentionnés ci-dessus sur la formation des opinions et des attitudes des locuteurs vis-à-vis des deux langues en contact. La réflexion des auteurs sur cette question s'achève avec une description de la manière dont les critères mentionnés par Weinreich peuvent s'appliquer au contexte italien et au contact entre la langue nationale et le dialecte.

Parmi les remarques des trois linguistes italiens à propos du concept d'interférence postulé par Weinreich, nous en soulignons notamment deux : la première concerne la distinction entre, d'une part, les opinions des locuteurs (en tant qu'individus ou membres d'un groupe) envers les dialectes et, d'autre part, leurs pratiques réelles. Les opinions et les pratiques peuvent ne pas être congruentes. La deuxième observation concerne le rôle de l'interlocuteur dans la production d'éléments interférés : avec un interlocuteur bilingue, il peut y avoir une quantité d'interférences plus élevée qu'avec un interlocuteur monolingue.

La notion d'*interférence* implique l'inconscience du locuteur bilingue. Il ne se rend pas compte qu'il emploie dans une langue des éléments provenant de l'autre code qui fait partie de sa compétence. Cette double condition – « production non volontaire » et « locuteur bilingue » – représente la caractéristique qui distingue l'interférence de l'alternance linguistique (Auer, 1989 : 182-184). La prise en compte de ce facteur de distinction a engendré le débat chez les linguistes qui cherchent à savoir à quel moment les éléments transmis doivent être considérés « comme des alternances et dans quel cas elles sont déjà 'partie intégrante' du système monolingue du locuteur ou de la communauté linguistique » (*ibid.* : 184)<sup>37</sup>.

Comme le remarque Tirvassen (2003), le concept d'*interférence linguistique* a suivi des trajectoires tout à fait spéciales, car est issu d'une tradition structuraliste et dès le début

---

<sup>37</sup> Cf. aussi Lipsky (2005).

a connu beaucoup de succès surtout dans le domaine de la didactique des langues avant d'être rejeté par les didacticiens<sup>38</sup>.

Un autre exemple de convergence, à notre avis remarquable à cause de sa valeur symbolique, concerne le guarani et l'espagnol au Paraguay (Thun, 2005). Il s'agit d'un cas intéressant car la situation de contact linguistique au Paraguay a été une des premières à attirer l'attention des linguistes qui se sont occupés de bilinguisme et de diglossie (entre autres, justement, Ferguson et Fishman). Dans son article, Thun observe qu'actuellement une forte convergence est en train de se développer entre les deux structures linguistiques ; autrement dit, selon le chercheur, le temps (la durée du contact entre les langues en question), favorise la convergence structurelle entre deux langues en contact<sup>39</sup> et cela, malgré le rôle social et institutionnel attribué aux langues en présence, et malgré les attitudes déclarées à l'égard de ces dernières par les locuteurs mêmes.

Ces mêmes facteurs sont pris en considération aussi, dans un cadre de réflexion plus général, par Nocentini (2004 : 72-73) qui propose un schéma du développement de la convergence linguistique fondé sur un principe de continuité des étapes. Ce schéma est constitué de quatre éléments allant du *foreigner talk* jusqu'à la formation des créoles, passant par le *trade jargon* et le pidgin.

Dans la distinction que nous avons opérée entre les différentes notions de *contact dans les structures* et *contact dans l'usage*, il est nécessaire de préciser davantage les éléments qui caractérisent ces deux classes de phénomènes. Cette répartition, ainsi que d'autres considérations issues de cette classification, sera reprise et approfondie dans le paragraphe qui suit.

Suivant Berruto (2005b: 94), le contact dans l'usage peut se réaliser selon trois modalités différentes : alternance, *code-switching* interphrastique, *code-switching* intraphrastique (ou *code-mixing*).

De même, il est possible de distinguer à l'intérieur de la convergence structurelle deux phénomènes : l'emprunt – qui agit au niveaux du lexique – et l'interférence. Cette dernière concerne plutôt le niveau de la morphosyntaxe ; il est donc envisageable de considérer ces deux différents types de réalisations comme deux étapes d'un parcours orienté vers un haut degré de convergence linguistique.

---

<sup>38</sup> Nous n'entrerons pas dans la discussion de ces aspects spécifiques qui ne concernent pas directement notre recherche ; en ce qui concerne l'interférence en tant que phénomène lié à l'apprentissage des L2, cf. Matthey (2003a) et Sankoff (2007).

<sup>39</sup> Sur la politique linguistique au Paraguay, cf. aussi Gynan (2005).

La distinction entre les notions d'*emprunt* et d'*interférence* fait l'objet d'interprétations différentes parmi les spécialistes, depuis le début des études sur le contact des langues. D'après Gusmani (1993 : 9), par exemple, le terme *emprunt* devrait être employé pour indiquer « qualsiasi fenomeno di interferenza, connesso cioè col contatto e col reciproco influsso di lingue diverse », car « l'arricchimento di una qualsiasi tradizione linguistica sotto l'influsso di un'altra costituisce un caso di prestito ». L'opinion du linguiste italien diverge donc nettement du point de vue de Weinreich (1953 : 1) qui considère nécessaire cette distinction :

The term interference implies the rearrangement of patterns that result from the introduction of foreign elements into the highly structured domains of language. [...] It would be here an oversimplification to speak here of borrowing. [...] To admit that a given element is simply added to the system which receives it without consequences for this system would ruin the very concept of system.

L'intérêt pour les questions concernant le contact linguistique est de plus en plus développé dans les études linguistiques. Nous avons déjà évoqué le fait que l'interférence suit généralement une direction qui va de la langue dominante vers la langue dominée. Pourtant, le parcours inverse (autrement dit, l'interférence de la langue dominée sur la langue dominante) n'est nullement rare. Comme le souligne Franceschini (2002), l'analyse de conversations dans un contexte d'émigration italienne en Suisse alémanique a permis de remarquer que plusieurs phénomènes témoignent du passage d'éléments de la langue du groupe minoritaire vers la langue de la majorité. Cela conduit la chercheuse à introduire la notion d'« adozione linguistica » (Franceschini, 2002 : 35), et à mettre en évidence le fait que les frontières entre les deux langues en contact sont en réalité très perméables (p. 41). Franceschini part du même concept énoncé par Weinreich (1953 : 1) selon lequel l'individu est le lieu où se produit le contact linguistique (« The language-using individuals are thus the locus of the contact »), pour élaborer une distinction entre la relation de « lingue a contatto » et celle de « lingue in contatto ». Dans ce dernier cas de figure, le contact a lieu au niveau microsocial, individuel, tandis que dans le premier scénario, le contact concerne le niveau macro-social, institutionnel. Le rapport entre ces deux niveaux se configure comme un rapport d'implication où les phénomènes de langues « in contatto » – niveau individuel – impliquent et engendrent les phénomènes de langues « a contatto » (p. 32).

La réciprocity de l'interférence entre la langue dominée et la langue dominante est corroborée par Berruto (1993b : 28) dans sa réflexion sur le contact entre dialecte et italien.

En effet, bien que l'italianisation du lexique dialectal représente un résultat de l'interférence et de l'affaiblissement du dialecte, il ne faut pas négliger l'existence d'une autre issue possible dans ce type de relation, c'est-à-dire, l'importance d'éléments de la langue dominée accueillis dans la structure de la langue nationale.

Dans une étude sur le rapport entre lexique d'origine populaire et diffusion de l'italianisation, Alinei (1977) illustre le passage d'éléments dialectaux vers l'italien dans une perspective à la fois historique et sociolinguistique. Ainsi, dès leur entrée dans le système italien, les unités lexicales dialectales deviennent intégralement éléments de la langue nationale, avec des degrés d'intégration différents. Ainsi, par exemple, l'auteur (*ibid.* : 62 suiv.) mentionne l'opposition entre les pronoms personnels de 3<sup>ème</sup> personne *lui* (d'origine populaire) et *egli* (forme « standard ») comme une opposition se manifestant au niveau diamesique (respectivement, *oral* versus *écrit*)<sup>40</sup>. Également, d'autres formes lexicales d'origine régionale s'adaptent et endossent des nuances de signifié qu'elles n'avaient pas dans le contexte initial. Par exemple, on attribue au mot *malloppo* de provenance centre-méridionale, une valeur ironique, de plaisanterie qu'il n'avait pas dans les variétés dialectales d'origine ou dans l'argot des voleurs et des marginaux (*ibid.* : 62) ; le très répandu *ciao*, d'origine vénitienne, a totalement perdu son caractère régional pour devenir une forme non marquée du point de vue diatopique, et avec des usages variés du point de vue pragmatique, diaphasique et diastratique (*ibid.*).

Le contact peut produire non seulement une interférence de type « positif » avec le transfert d'un élément de la langue A vers la langue B, mais aussi une influence de sens « négatif » entre les deux codes. Il faut préciser que dans l'attribution des attributs « positif » et « négatif » il n'y a aucun jugement de valeur, et que ces derniers se réfèrent plutôt au type d'influence. Ainsi, alors que dans l'interférence « positive » il y a le passage de l'élément, l'interférence « négative » consiste d'une forme d'inhibition du transfert pour des raisons qui sont liées aux attitudes et à la perception du locuteur à l'égard, justement, de l'élément en question. En effet, comme l'indique Loi Corvetto (1983 : 6-7) relativement au contact sarde-italien, la ressemblance de l'élément lexical dans les deux langues peut en conditionner l'usage (ou, plutôt, l'absence d'un usage attendu)<sup>41</sup>.

Du point de vue de ces contacts entre langue nationale et dialectes régionaux (notamment dans le contexte italien), il est donc possible d'affirmer que le contact

<sup>40</sup> Cet article, publié en 1977, est le résultat d'une communication présentée à un colloque en 1974 (voir bibliographie) ; l'emploi de *lui* au lieu de *egli* est désormais généralisé aussi dans la dimension écrite.

<sup>41</sup> Ce même principe était déjà évoqué par Loi Corvetto (1979). Cf. aussi Lavinio (2002), Loi Corvetto (1998), Tirvassen (2003).

linguistique en Italie a engendré plusieurs phénomènes de convergence qui, du côté de la langue nationale, contribuent à la formation des variétés régionales d'italien. L'italien régional, en tant que variété spécifique de l'italien a été défini de manière claire par Pellegrini (1975) ; on peut définir avec Sobrero (1988 : 732) l'italien régional comme « l'insieme delle varietà della lingua italiana, diversificate in relazione all'origine e alla distribuzione geografica dei parlanti ». Il s'agit d'une variété de langue italienne qui est parlée dans une aire géographique spécifique, qui se compose aux différents niveaux (phonétique/phonologie, morphosyntaxe, lexique) d'éléments caractéristiques vis-à-vis des autres variétés utilisées dans les autres aires, aussi bien que de la variété standard (commune) d'italien.

Une des théories les plus stimulantes à l'égard de l'italien régional (ou plutôt, des italiens régionaux) relève de la perspective adoptée par Telmon (1989), qui évalue le rapport entre langue nationale et dialectes selon une approche « sociolinguistique » : le dialectologue italien s'inspire de Benvenuto Terracini et de sa conception du contact de langues en termes de relation diglossique, pour proposer une définition des italiens régionaux en tant que nouveaux dialectes de l'espace italo-roman. Ainsi, Telmon reprend aussi dans la perspective italienne la classification de Coseriu (1981) entre dialectes *primaires*, *secondaires* et *tertiaires* – selon laquelle les dialectes de l'espace italo-roman, y compris le sarde, sont des dialectes primaires vis-à-vis de l'italien – pour montrer que le contact entre les dialectes au sens primaire et la langue nationale a engendré des nouvelles variétés – justement, les italiens régionaux – qui se configurent ainsi comme des dialectes de type *tertiaire*<sup>42</sup>.

Cette nouvelle dialectisation de l'Italie se développe ainsi sur le plan de l'évolution en diachronie des rapports entre langues en contact et suit le même parcours de dialectisation qui a conduit à la constitution des variétés romanes à partir du latin (Telmon, 1989 : 589).

Parmi les problèmes que Sobrero (1988 : 732) évoque dans sa définition d'italien régional figurent des raisons de nature à la fois structurelle et sociolinguistique ; notamment, le linguiste italien souligne la nécessité de désigner les variétés régionales par rapport au type et à la fréquence des interférences aussi bien qu'en relation à l'extension de l'aire intéressée par l'interférence elle-même<sup>43</sup>.

---

<sup>42</sup> Le groupe des dialectes *secondaires* est représenté par les variétés diatopiques d'une langue commune : c'est le cas, par exemple, de l'espagnol parlé dans les anciennes colonies d'Amérique.

<sup>43</sup> Voir aussi la définition fortement orientée vers la perspective sociolinguistique que donnent Cortelazzo et

Mais pourquoi le concept d'italien régional est-il si difficile à cerner ? En réalité, il faut préciser que la notion de variété régionale est présente dans toutes les langues ; la difficulté concerne plutôt la définition de ce qui est *régional* et ce qui est, au contraire, *général*.

L'étude des variétés régionales est répandue dans l'aire européenne. Évidemment, l'histoire sociale et linguistique des différentes réalités politiques que sont, par exemple, l'Italie ou la France ou encore l'Espagne, fait que les manifestations des contacts seront aussi différentes, tout comme les approches disciplinaires (et, bien sûr, les attitudes des locuteurs) envers ces phénomènes<sup>44</sup>.

Comme le remarque Sobrero (1988), le concept de français régional s'est développé bien avant que celui d'italien régional, mais il y a des différences qui concernent cette notion car en France l'aspect strictement descriptif semble avoir moins d'importance que l'aspect normatif : la variété régionale s'exprime, ainsi, en termes d'écart de la norme nationale, d'éloignement du « bon usage ».

Ainsi, Grassi Braga (1990 : 54-55) mentionne trois points spécifiques caractérisant la notion de français régional. Le premier est que le français régional est perçu de façon négative, en tant que violation des normes fondant du français unitaire. Le deuxième point concerne l'extension géographique, qui est naturellement plus réduite que celle du français unitaire ; cela signifie, par ailleurs, que le seul critère déterminant est celui de la variabilité diatopique, alors que le facteur diastratique n'est pris en compte que très rarement et le critère diaphasique n'est jamais pris en compte. En outre, les études sur les variétés régionales du français sont centrées sur des corpus écrits et sur la dimension lexicale. Le troisième trait qui caractérise le français régional est la tendance à ne considérer que les variétés françaises de l'Hexagone, sans tenir compte des variétés d'outre-mer (*ibid.* : 55). Il faut préciser que ces observations concernent en particulier la perspective *française*, tandis que les recherches menées dans d'autres domaines linguistiques de la *francophonie* laissent transparaître une approche sociolinguistique plus remarquable à l'étude des variétés régionales (à ce propos cf. Maître, 2003; Matthey, 2003b).

---

Mioni (1990 : VII) de l'italien régional, décrit comme « quell'italiano colorato di particolarità locali, ma non al punto da discriminare socialmente i parlanti se non in termini di pregiudizio regionalista ».

<sup>44</sup> L'analyse des études sur les variétés régionales en France et en Allemagne ne figure pas parmi les objectifs de notre travail ; pour un aperçu (avec commentaires) des domaines mentionnés, cf. Sobrero (1988) et Grassi Braga (1990) ; cf. aussi Fusco et Marcató (2001) pour le domaine italo-roman.

De toute manière, nous nous limitons à souligner que le français régional fait l'objet d'une grande masse de travaux, surtout dans le cadre des activités du Centre de Dialectologie de Grenoble et notamment de Gaston Tuaille<sup>45</sup>.

Dans le contexte italo-roman on peut remarquer que les linguistes ont élaboré plusieurs classifications des différentes variétés régionales d'italien. Nous considérons ici le travail de Sobrero (1988) et le comparons avec une autre classification, plus récente, élaborée par D'Achille (2003 : 181-184). Ce dernier discerne cinq (groupes de) variétés : 1) les variétés septentrionales, 2) le toscan ; 3) le romain ; 4) les variétés méridionales ; 5) la variété sicilienne et la variété sarde. Cette classification de D'Achille est assez différente de celle proposée par Sobrero (1988 : 732-735) qui distingue les variétés 1) septentrionales ; 2) centrales ; 3) méridionales ; 4) méridionales extrêmes ; 5) sarde.

Au-delà des choix spécifiques opérés par les deux spécialistes, notamment à propos du sarde, il est utile de souligner la possibilité de classer de manière différente les variétés dans l'espace linguistique italien. Les difficultés de classification relèvent du caractère même des italiens régionaux, qui ne sont pas dotés de frontières définies et dont la délimitation dépend largement des critères adoptés par le linguiste.

Le concept d'italien régional est central dans notre étude, car dans la partie sur les contacts de type structurel nous avons analysé des phénomènes de contact entre langue nationale et dialecte sarde de Cagliari. La question du contact pour le sarde sera prise en compte dans une perspective d'analyse des interférences se réalisant non seulement du point de vue lexical mais aussi au niveau morphosyntaxique et, au moins en partie, pragmatique. Dans une perspective comparative, en outre, il sera possible de mettre en relation certains phénomènes qui caractérisent l'italien régional sarde actuel avec les résultats issus des études menées dans les années 1970-1990 (notamment dans Loi Corvetto, 1983).

En particulier, il sera possible de mettre en évidence certains éléments concernant la distinction effectuée par Loi Corvetto (1979 ; 1983 ; 1998) entre l'« italien régional » et la variété appelée « italiano interferito » employé par le locuteur qui est « prevalentemente dialettologo e raramente si trova nelle condizioni o nella necessità di utilizzare l'italiano » (1998 : 14). Dans cette description, l'italien interféré présente des ressemblances

---

<sup>45</sup> Parmi les travaux de G. Tuaille, nous citons ici Tuaille (1977; 1983) ; voir aussi Médélice (1985) ; pour un aperçu plus général sur la question du français régional, nous renvoyons aussi à des travaux de vulgarisation tels que Walter (1988; 1998).

remarquables avec la définition que Cortelazzo (1972 : 11) donne de l'italien populaire, soit « il tipo di italiano imperfettamente acquisito da chi ha per madrelingua il dialetto ».

Il est possible de distinguer l'italien régional de l'italien interféré sur la base de trois critères (Loi Corvetto, 1998 : 17) :

- l'italien régional est répandu dans toute l'île, tandis que l'italien interféré est limité à l'aire d'influence dialectale locale ;
- il est parlé par les locuteurs qui ont une compétence linguistique aussi bien en italien qu'en dialecte, mais aussi par les locuteurs monolingues italiens. L'italien interféré, au contraire, est parlé par le locuteur qui est surtout dialectophone ;
- il ne provoque pas de réactions négatives, alors que l'italien interféré est stigmatisé en tant que variété populaire.

L'analyse des phénomènes d'interférence entre le dialecte local et la langue nationale se fera aussi dans le sens « italien > sarde » ; le but de cette perspective d'analyse est d'évaluer la question de la vitalité du sarde. En effet, selon Rindler Schjerve (2000) le sarde, malgré sa condition de langue minoritaire parlée encore assez couramment, subit la pression de l'italien et paraît se trouver actuellement dans une phase de restructuration orientée vers la langue nationale (*ibid.* : 229), à laquelle s'ajoute une restriction de ses domaines d'emploi. Rindler Schjerve se demande tout de même si nous ne sommes pas actuellement en présence d'un processus de revitalisation du sarde à travers des transformations structurelles, ou bien si ces transformations vont aboutir à sa désintégration (socio)linguistique.

Afin de pouvoir mettre en relief l'ensemble des phénomènes de contact, Rindler Schjerve propose une analyse basée sur la coprésence de l'italien et du sarde dans la conversation ordinaire, tenant compte notamment des manifestations d'alternance codique et, plus spécifiquement, de code-mixing.

Nous nous rapprochons ainsi du deuxième type de manifestations du contact linguistique, à savoir les phénomènes concernant l'emploi situationnel des langues du répertoire verbal bilingue.

### **2.2.2 Phénomènes de convergence dans l'usage**

Dans le paragraphe précédent nous avons abordé la question du contact entre codes différents selon la perspective de la convergence affectant les structures des langues impliquées. La coprésence de deux (ou plus) systèmes dans le répertoire linguistique d'une

communauté peut être analysée aussi dans la perspective du contact dans l'usage situationnel des langues.

Dans cette partie de notre présentation nous allons donc réfléchir sur les questions concernant la convergence codique se réalisant dans l'usage de deux ou plus variétés linguistiques dans la communication habituelle. Une première réalisation de ce contact est le *code-switching* (au sens large). Le code-switching peut être défini comme le phénomène de « juxtaposition within the same speech exchange of passages of speech belonging to two different grammatical systems or subsystems » (Gumperz, 1982 : 59) ou, plus synthétiquement, comme le phénomène dans lequel « deux interlocuteurs alternent d'une langue à l'autre au cours de la même interaction » (Mondada, 2007 : 169).

Le code-switching a été traité longtemps en termes de comportement linguistique bien défini et conscient d'un locuteur bilingue « idéal » pour lequel le passage d'un code à l'autre serait soumis à la situation spécifique d'énonciation : en effet, Weinreich (1953) – un pionnier dans la réflexion sur la commutation des langues (voir Mondada, 2007; Berruto, 1990) – affirme à ce propos :

[t]he ideal bilingual speaker switches from one language to the other according to appropriate changes in the speech situation (interlocutors, topics, etc.), but not in an unchanged speech situation, and certainly not within a single sentence.

Le passage d'un code à l'autre, selon le linguiste américain, sera non seulement contrôlé mais aussi indiqué à l'aide d'indices clairs ; si le locuteur insère des éléments linguistiques (notamment au niveau du lexique ou d'expressions) provenant d'autres langues, il les traitera, d'après Weinreich, comme s'il s'agissait de citations : en les marquant à l'écrit avec des guillemets, ou en les signalant à travers des indices oraux comme, par exemple, une brève pause.

Il faut préciser que Weinreich parle explicitement de *locuteur idéal*, et en effet, immédiatement après l'auteur reconnaît que les locuteurs réels se comportent différemment ; on pourrait même dire que, lorsqu'il se réfère à un locuteur idéal, l'auteur reconnaît *a contrario* la complexité de cette classe de phénomènes :

There is reason to suspect that considerable individual differences exist between those who have control of their switching, holding it close to this ideal pattern, and those who have difficulty in maintaining or switching codes as required ». (*ibid.* : 73)

Les études sur la commutation de code montrent que dans l'usage concret ce phénomène est tout à fait normal – voire typique – dans le comportement du locuteur bilingue ; en outre, à l'inverse de ce que déclarait le linguiste américain, non seulement le passage d'un code à l'autre à l'intérieur de la phrase se réalise fréquemment, mais il n'est pas explicité – généralement – par aucune marque énonciative spécifique.

L'intérêt pour l'étude du code-switching se concrétise dans différentes approches ; ainsi, il est possible d'opérer une première distinction entre deux types principaux d'orientations de recherche : d'une part, les études qui tiennent compte des aspects grammaticaux, structurels, et notamment, des limitations possibles de l'alternance relevant des règles internes aux deux systèmes en contact ; d'autre part, les études qui se concentrent sur des rôles plutôt sociaux et fonctionnels de l'alternance, et des fonctions attribuées / attribuables aux deux codes en jeu dans la production, voire au mécanisme inhérent à l'alternance. Naturellement, la distinction générale que nous venons d'opérer ne tient pas compte ni de spécialisations ultérieures à l'intérieur de chaque approche, ni des tentatives de développement commun de ces deux perspectives, orienté vers une analyse combinée des aspects pragmatiques et grammaticaux<sup>46</sup>.

Cette variété d'approche s'explique par la richesse d'éléments caractérisant l'alternance codique et, donc, des développements possibles auxquels l'étude du code-switching peut contribuer au sein de la recherche linguistique générale. Comme le dit Mondada (2007 : 168) le code-switching est un « un laboratoire exemplaire pour la linguistique » ; également, Berruto (2005a : 3) décrit la recherche dans le domaine de la commutation de code comme un ensemble de « sfide esplicative per la modellizzazione teorica e per la riflessione interpretativa in linguistica e sociolinguistica »<sup>47</sup>.

Les diverses manifestations de l'alternance codique ont amené – et amènent – les spécialistes du domaine à opérer des distinctions selon des critères à la fois structurels, inhérents à la relation entre éléments impliqués dans le *switch*, et fonctionnels, liés plutôt à la fonction attribuée au passage d'un code à l'autre. Une première distinction concerne trois phénomènes principaux : l'alternance de codes (*code choice*) ; la commutation codique (*intersentential code-switching* ; code-switching interphrastique) et l'énonciation

---

<sup>46</sup> Cf. Cerruti et Regis (2005) ; l'adoption de cette perspective dans le cadre de la recherche sur l'italo-roman n'est pas, à notre avis, accidentelle, car elle met en valeur la spécificité de la situation de contact *lingua cum dialectis*.

<sup>47</sup> A ce propos, cf. aussi les considérations de Tabouret-Keller (1995).

mixtilingue (*intrasentential code-switching* ; *code-mixing* ; code-switching intraphrastique ; mélange de codes)<sup>48</sup>.

1 : L'*alternance de codes* consiste en l'emploi alterné dans le discours de deux systèmes linguistiques différents en relation avec un changement dans la situation de communication ou de l'interlocuteur direct.

2 : Quand l'alternance se réalise à l'intérieur du même événement communicationnel, et quand il est possible de lui attribuer une fonction spécifique suivant la situation de communication – par exemple, le changement de *topic*, la sélection de l'interlocuteur, la citation, etc. – on parlera de *commutation de code*.

3 : L'*énonciation mixtilingue* concerne le passage à l'intérieur d'une phrase d'une variété linguistique à une autre, sans qu'à ce passage corresponde une fonctionnalité communicationnelle spécifique.

Il faut préciser que les définitions que nous proposons ici ne sont pas universellement acceptées dans le domaine, comme l'exemplifient entre autre Berruto (1990; 2005b) et Regis (2005). Appel et Muysken (1987 : 118), mentionnent aussi, avec le code-switching interphrastique et le code-switching intraphrastique, le *tag-switching*, concernant les exclamations, les *tags* et les incises. Dans le domaine francophone, Dabène et Billiez (1988) affirment la nécessité de remettre en cause les concepts de code-switching « inter- » et « intraphrastique » et de baser l'analyse sur la notion pragmatique de l'« acte linguistique », plus adaptée à l'étude de productions orales, « où dominant des configurations discursives tronquées et disjointes » (*ibid.* : 35)<sup>49</sup>.

La distinction entre *alternance* (phénomène strictement structurel) et *code-switching* (phénomène communicationnel) est également thématisée par Álvarez Cáccamo (2000 : 114). Le linguiste galicien, se situant du point de vue théorique et méthodologique sur le même terrain que Gumperz et Auer, propose d'utiliser l'expression *Code-switching* (CS) pour se référer aux phénomènes de commutation codique – motivés donc du point de vue interactionnel – et l'expression *Alternance linguistique* (AL) pour

---

<sup>48</sup> Les expressions « commutation codique » et « énonciation mixtilingue » sont calqués sur les expressions équivalentes adoptées en italien par Berruto (1990).

En ce qui concerne les deux expressions « *intrasentential switching* » et « *code-mixing* » référant au même phénomène, nous signalons la préférence explicite accordée au premier par Saville-Troike (1989 : 62), car la linguiste montre une préoccupation concernant la valeur sémantique marquée en sens négatif du deuxième terme : « [...] I reject that term because of the pejorative connotation it carries that intrasentential switching involves a random or unprincipled combination of languages ». Il ne s'agit donc pas d'une question strictement terminologique, mais aussi disciplinaire liée à l'importance de ne pas détacher l'étude des phénomènes linguistiques de la réalité dont ils sont partie intégrante.

<sup>49</sup> Cette approche est suivie, entre autres, par Melliani (2001), et Trimaille (2003).

tous les phénomènes de variation à l'intérieur de l'activité verbale, y compris le code-mixing ou le *style shift*. Ainsi, l'auteur présente un modèle des combinaisons possibles entre ces deux classes de phénomènes (AL et CS) dans un contexte de langues en interaction.

Le même type de relation – mais fondé sur d'autres critères – entre aspect communicatif et aspect non communicatif avait déjà été précisé par Berruto (1990 : 109-110), qui souligne la valeur communicationnelle de la commutation de code par rapport au « simple » choix de code.

De même, Sobrero (1992a : 143, 158) opère une différenciation préliminaire dans laquelle *alternance* est un hyperonyme de *code-switching* et *code-mixing*<sup>50</sup>.

Une spécification des catégories caractérisant la coprésence de deux ou plus variétés dans un même répertoire linguistiques est exposée par Auer dans plusieurs travaux sur ce sujet. L'alternance codique est définie par Auer (1995 : 116) comme suit :

Code-alternation (used here as a cover term, i.e. hyperonym for code-switching and transfer) is defined as a relationship of contiguous juxtaposition of semiotic systems.

Cette définition permet de faire émerger une vision plus complexe chez Auer des phénomènes de contact linguistique dans l'usage. En effet, le linguiste élabore une distinction à l'intérieur de la catégorie d'alternance codique, entre *code-switching* et *transfer*. Le *code-switching* est défini par Auer (1989 : 173) comme le « passage unidirectionnel abrupt d'une quantité de formes linguistiques variables à une autre quantité ». Ce caractère « abrupt », ce manque de transition progressive et de développement explicite dans le passage d'un code à l'autre, est déterminant dans cette définition de *code-switching* ; en effet, comme le précise encore Auer (*ibidem*) :

En raison du caractère abrupt de ce passage, le *code-switching* amène à interpréter les séquences avant et après ce passage comme appartenant à deux variétés différentes et vient appuyer ainsi la « focalisation » des codes à l'intérieur du répertoire, de même qu'il fait allusion à l'existence de ces deux codes focalisés pour lui conférer une certaine signification dans le cadre des interactions.

En ce qui concerne le *transfer*, Auer le définit comme l'insertion d'une structure ou d'une unité linguistique bien délimitée, notamment des mots simples, mais aussi des

---

<sup>50</sup> Sur le *code choice*, cf. aussi Saville-Troike (1989 : 50 suiv.), qui utilise cette expression pour définir une catégorie vaste de phénomènes, incorporant la perspective macro- (par exemple la diglossie : 54-57) et la perspective micro- (par exemple le *code-switching* et le *style-shifting* : 57-70) ; nous renvoyons aussi à Alfonzetti (1992a : 17n) pour des précisions ultérieures au sujet.

formes plus étendues comme des citations ou des proverbes. Le transfert, donc, ne détermine pas une renégociation de la langue utilisée dans l'échange verbal, car à la fin de l'unité il y a un retour « automatique » à la langue précédente à l'alternance. Cet aspect constitue l'élément fondamental de cette dichotomie proposée par Auer, puisque une renégociation se vérifierait, justement, dans le code-switching. Ce dernier, en effet, ne se présente pas au début et jusqu'à la fin d'une unité prédéterminée, mais plutôt dans certains « points » / contextes de l'échange, et le retour à la langue de base n'est pas prévisible.

Auer (1999) présente une organisation des phénomènes de contact différente de celle présentée dans les travaux précédents. Tout d'abord, la notion d'*alternance de codes* subit une modification, car elle n'indique plus un hyperonyme des phénomènes de *code-switching et transfer*, mais fait référence à un phénomène spécifique, de choix de langue en coïncidence avec le changement d'interlocuteurs et du sujet de l'interaction. En outre, Auer adopte une perspective de *continuum* des processus de contact linguistique, qui va du *code-switching* à la formation de *fused lects*, formes hybrides dont il n'est pas possible de reconnaître les éléments d'origine (ou, plutôt, dont chacun des éléments constitutifs perd son caractère individuel pour former une nouvelle entité). La fonction de passerelle entre ces deux pôles du *continuum* est exercée par le *language-mixing* lequel, différemment du *code-switching*, n'a pas de valeur pragmatique/fonctionnelle. Le passage du *code-switching* au *language-mixing* et enfin au *fused-lect* réalise une transition par étapes qui rend compte aussi d'un processus de lexicalisation et de grammaticalisation des éléments concernés, et donc de transition d'une forme de contact affectant la dimension de l'usage à une autre forme affectant la structure linguistique des codes en jeu.

Le souci apporté à une spécification des catégories de l'alternance codique est à notre avis particulièrement utile dans le domaine linguistique roman et encore plus nettement, peut-être, dans le terrain italo-roman.

Alors qu'en 1992 Alfonzetti pouvait affirmer que les études consacrées au code-switching étaient encore peu nombreuses, il est possible à nos jours de remarquer le développement des recherches empiriques et de la réflexion théorique sur ces phénomènes<sup>51</sup>.

Une représentation des relations entre codes qui tienne compte des différentes manifestations du contact dans l'usage actualisé est proposée par Regis (2002 : 95-99).

---

<sup>51</sup> Nous nous limitons ici à signaler quelques-uns de ces auteurs, sachant que la liste est forcément très incomplète. Parmi ceux qui se sont intéressés au code-switching italien – dialecte, outre à ceux qui ont été déjà cités au cours de notre présentation, il faudra mentionner au moins Giacalone-Ramat (1995) Miglietta (1996), Cerruti (2003; 2004), Cerruti et Regis (2005), et les bibliographies relatives.

L'auteur conçoit un modèle de relations organisé sur six niveaux d'intensité du contact, et part du principe que chaque degré d'intensité est inversement proportionnel à l'ampleur de l'élément structurel impliqué dans le passage codique<sup>52</sup>.

Ce modèle met en rapport le type de *switch* avec les niveaux de la production linguistique. Les formes du contact relevées par le chercheur sont les suivantes : 1) Séparation entre codes (SC) ; 2) Alternance de code (AC) ; 3) Commutation de code (CC) ; 4) Énonciation Mixtilingue (EM) ; 5) Emprunt (E) ; 6) Hybridisme (H).

La Séparation entre codes équivaut au degré « 0 » de l'échelle de relations établie par Regis, car elle fait référence aux situations où le rôle social et fonctionnel des deux codes n'admet aucune forme de contact (*ibid.* : 96-97). Le paradoxe apparent (on parle de « séparation de codes » dans un modèle de « contact de codes »...) concernant cette catégorie est résolu en faisant appel au principe évoqué par l'auteur, selon lequel la SC représente la condition nécessaire pour le développement possible des autres classes de phénomènes : ceux-ci, en effet, peuvent se réaliser seulement lorsque (au moins) deux codes linguistique composent le même répertoire de la communauté, et qu'ils sont employés (ou peuvent être employés) sans restrictions fonctionnelles particulières.

Les différents types de contact se réalisent dans une dimension spécifique du système linguistique : ainsi, l'AC et la CC (degrés « 1 » et, respectivement, « 2 » dans l'échelle d'intensité de contact) ont une fonction communicationnelle claire et du point de vue structurelle se réalisent au niveau interphrastique ; il seront objet d'intérêt notamment pour la pragmatique.

L'EM (degré « 3 » d'intensité) se réalise au niveau intraphrastique (rapport entre constituants), et concerne donc la dimension syntaxique, tandis que l'aspect pragmatique n'est pas impliqué.

L'E (degré « 4 ») se réalise au niveau lexical, et concerne donc la sphère de la sémantique<sup>53</sup>.

<sup>52</sup> Nous reprenons ici l'affirmation de Regis (2002 : 95) : « più l'intensità del contatto è elevata, minore è l'ampiezza del segmento commutato ».

<sup>53</sup> La catégorie de l'Emprunt n'est pas facile à cerner, malgré les apparences. D'abord, nous précisons que par « élément lexical » on entend aussi, naturellement, les expressions figées (ou polyrématisques). En outre, il est souvent difficile de distinguer l'Emprunt de certaines formes d'EM ; une des possibles solutions – qui n'est pas, pourtant, toujours suffisante – est de vérifier la fréquence de l'élément dans la langue « d'accueil » ; une autre solution est de distinguer les mots pleins (Emprunts possibles) des mots grammaticaux (à attribuer plutôt à l'EM) ; à ce sujet nous renvoyons à Saville-Troike (1989), Myers-Scotton (1993), Berruto (1990 ; 2005b), Muysken (1995), Lipsky (2005). Sur la catégorie particulière des *nonce borrowings* (emprunts « vides »), éléments intermédiaires entre le code-mixing et l'emprunt dont parle aussi Weinreich (1953), cf. notamment Poplack, Sankoff et Miller (1988), dans le cadre du contact anglais - français au Canada. Cf. aussi Romaine (1995 : 51-67).

L'H, qui représente le degré d'intensité « 5 » dans la relation entre les deux codes, comporte le contact à l'intérieur du niveau lexical, entre le morphème lexical de la langue X et le morphème grammatical de la langue Y (Regis, 2002 : 99). Le niveau concerné est donc la morphologie.

La catégorie de l'Hybride présente aussi des difficultés d'identification qui ont amené à des classifications différentes suivant les spécialistes (ce qui dépend aussi, peut-être, des différents terrains de recherche). Ainsi, l'hybridisme est souvent considéré comme une forme de code-switching (cf. par ex. Myers-Scotton, 1993 et 1995, ou encore, dans le domaine du contact français-algérien, Melliani, 2001), position qui n'est pas partagée par d'autres spécialistes du contact des langues, entre autres, Berruto (2005b: 87) :

In my opinion, one can no longer speak of code-switching within the limits of the word. The constraints imposed by word formation and morphology are not the same as those imposed by syntax.

Le modèle ici présenté peut se révéler très intéressant dans le cadre de notre étude, et fournit une base méthodologique utile pour l'analyse de nos données.

Un des mérites du modèle élaboré par Regis est d'illustrer le contact linguistique de manière « pluridimensionnelle » mettant en évidence le rapport entre la perspective structurelle et la perspective discursive du contact<sup>54</sup>. Cette approche, tout en gardant son caractère général, s'intègre bien notamment dans le domaine de recherche de l'italo-roman (dont, par ailleurs, le chercheur est issu).

La question de l'alternance codique (au sens large) est donc complexe et riche de possibles pistes d'analyse et de réflexion<sup>55</sup> ; une partie importante des études s'est focalisée sur la recherche de règles structurelles syntaxiques contraignant les code-switching, ce qui rendraient prévisible sa réalisation.

Ainsi, Poplack (1980) énonce, à la suite de ses recherches sur le code-switching anglais – espagnol, deux types de règles :

- le principe du *free morpheme constraint*, selon lequel l'alternance ne se produit pas entre une forme lexicale et un morphème lié si la première n'est pas intégrée morphologiquement au deuxième<sup>56</sup> ;

---

<sup>54</sup> Cf. à ce propos aussi Cerruti et Regis (2005).

<sup>55</sup> Nous renvoyons à Mondada (2007) pour une description approfondie et commentée des principales approches au code-switching.

<sup>56</sup> « Codes may be switched after any constituent in discourse provided that constituent is not a bound morpheme » (Poplack, 1980 : 585-586).

- le principe de l'*equivalence constraint*, selon lequel le switch se produit seulement s'il ne viole pas la syntaxe des langues en contact, en privilégiant donc des frontières de constituants similaires dans les deux codes<sup>57</sup>.

Les principes établis par Poplack étaient fondés, comme nous l'avons déjà remarqué, sur l'observation du contact entre l'espagnol et l'anglais. Plusieurs études menées dans le domaine roman, et notamment dans le contact entre italien et dialecte, montrent de nombreux contre-exemples à ces règles et l'absence de barrières syntaxiques qui empêchent le code-mixing ; notamment, nous mentionnons ici Miglietta (1996), Alfonzetti (1992a; 1995; 1998), Cerruti et Regis (2005).

De nos jours, la formulation théorique qui a le plus d'influence au niveau international dans le domaine du code-switching est sans doute le *Matrix Language Frame* (dorénavant *MLF*) *Model* élaboré par Carol Myers-Scotton à partir de 1993 (Myers-Scotton, 1993)<sup>58</sup>.

Le *MLF Model* concerne les phénomènes de code-switching dans le contexte de réalisation intraphrastique ; il suppose la définition d'une hiérarchie dans les langues mélangées<sup>59</sup> : il faut déterminer la *matrix language* (langue matrice ; dorénavant LM) et l'*embedded language* (langue encastrée ; dorénavant LE). La LM définit le cadre morpho-syntaxique, organise les relations grammaticales au sein de l'énoncé, établit l'ordre des morphèmes ; les éléments de la LE viennent s'insérer dans la LM (Myers-Scotton, 1993; 1995; 2005).

L'identification de la LM est nécessaire afin de fixer des contraintes structurelles prévisibles (Myers-Scotton, 1995 : 237). En outre, la sélection de la LM est, comme le précise l'auteure (Myers-Scotton, 1993), fondé sur une base sociolinguistique, selon le *Markedness model* ; ainsi, comme le souligne Mondada (2007 : 172),

le CS [code-switching] intraphrastique tend à être un CS non-marqué davantage qu'un CS marqué ; dans ce cas, le choix de la langue matrice constitue le choix des normes sociales auxquelles le locuteur adhère dans son CS non-marqué.

---

<sup>57</sup> « Code-switches will tend to occur at points in discourse where juxtaposition of L<sub>1</sub> and L<sub>2</sub> elements does not violate a syntactic rule of either language, i.e., at points around which the surface structures of the two languages map on the each other » (Poplack, 1980 : 586).

<sup>58</sup> Il faut signaler aussi l'approche minimaliste développé dans le cadre théorique générativiste (avec, notamment, Jeff MacSwan (1999) ; cf. aussi MacSwann (2005) et les considérations contenues dans Berruto (2005a).

<sup>59</sup> En fait, comme le souligne Berruto (2005b : 89) « [...] Myers-Scotton draws no distinction between code-switching and code-mixing, i.e. between intersentential and intrasentential code-switching, nor does she make any significant distinction between code-switching and borrowing ».

Le modèle du MLF fait l'objet de nombreuses discussions, d'autant plus qu'il figurerait d'après Myers-Scotton parmi les universaux linguistiques. L'aire italo-romane se présente comme un terrain de preuve permettant de confirmer ou, au contraire, invalider, ce modèle théorique.

Or, dans le contexte italo-roman, le concept de Langue Matrice a été contredit par des exemples issus de recherches sur le terrain. Un commentaire approfondi du modèle élaboré par Myers-Scotton, avec des contre-exemples basés sur le contexte italien, est présenté par Regis (2002) et Cerruti et Regis (2005)<sup>60</sup>. Mais d'autres études en dehors du contexte italien permettent de mettre à l'épreuve le MLF *Model* ; Auer (2000 : 132), par exemple, à travers plusieurs exemples de conversations bilingues italien – allemand, montre les difficultés que l'analyste rencontre dans la tentative d'appliquer à n'importe quel contexte un cadre théorique ainsi (pré)défini :

The point to be made is that the matrix language is not something that can be found in the bilingual data themselves but is rather brought to bear on the data by a certain theoretical framework.

L'aspect mis en relief ici est qu'en réalité le concept de *matrix language* n'est pas pertinent pour les locuteurs, et est dépourvu de fondement empirique (ibid. : 133). L'auteur critique, en effet, la notion même de *langue de base*, et affirme l'inutilité d'une telle démarche non empirique. En outre il critique aussi les différents critères employés pour déterminer la langue de base dans le modèle de MLF : le critère quantitatif (éléments d'une langue plus fréquents que ceux de l'autre), le critère de la compétence, tandis que l'auteur attribue une validité (relative) au principe selon lequel la langue de base est le code non marqué. En conclusion de sa discussion, Auer (ibid. : 134) rejette la notion de *base language* en tant que fondement théorique d'analyse du *code-switching*<sup>61</sup> :

A look at the wider conversational context [...] of an utterance in which the matrix language cannot be established unequivocally shows that there is no satisfactory way of establishing the base language either quantitatively or conversation externally (such as speakers' proficiency or socially unmarked language choice).

---

<sup>60</sup> Un exemple d'analyse du code-switching basée sur le MLF model est représenté par Rindler Schjerve (2000), dans le contexte linguistique de la Sardaigne ; cf. aussi, toujours pour la Sardaigne, et notamment dans une classe de lycée à Cagliari (donc proche de notre terrain d'enquête), Marongiu (2005).

<sup>61</sup> En réalité, le fait qu'on ne puisse pas toujours mettre en relief la présence d'une langue de base ne signifie pas qu'il n'y a pas parfois une langue de base. La réalisation de bribes de discours avec un changement de langue entre le faux départ et l'autoréparation, peut être bon indice qu'il y a une langue de base dans l'énonciation. Par ailleurs, Auer parle dans d'autres contextes de « langue de base », concept que donc il ne nie pas totalement, en termes de *langue majoritaire dans l'énonciation*. Le fait qu'une langue soit utilisée en premier dans le tour de parole / l'énoncé, etc., est utilisé comme critère de choix dans plusieurs recherches sur le sujet (entre autres, Alfonzetti, 1992a).

La perspective adoptée par le modèle du MLF est confrontée à une perspective conversationnelle proposée par Auer – cf. entre autre Auer (1984; 1988; 1989; 1995; 2005; 1998) ; cette perspective théorique est adoptée aussi dans de nombreux travaux concernant l'espace italo-roman (voir, en particulier, Alfonzetti, 1992a; 1998), et nous nous en inspirons dans notre recherche.

La perspective interactionnelle est fortement influencée par le travail de Gumperz (notamment Gumperz, 1982), et par la dichotomie élaborée par le linguiste américain entre le code-switching *transactionnel*, lié à la situation d'énonciation, et le code-switching *métaphorique*, visant à emphatiser certains aspect communicationnels.

Le travail de Gumperz s'est avéré important pour montrer l'impact que ce phénomène a sur la progression de l'interaction, et sur les ressources mises en oeuvre par les participants eux-mêmes pour signaler telle ou telle valeur contextuelle de leur parole. Dans la démarche interprétative des phénomènes de code-switching, on attribue à la commutation codique une valeur pragmatique, en tant que ressource linguistique qui permet aux interlocuteurs d'exploiter ces codes de manière combinée. Les deux codes sont reconnus comme différents par les participants eux-mêmes, dans une relation de succession de tours de parole et de prise en compte / mise en relief des éléments précédents dans l'échange verbal en question : « Il s'agit sans doute de décrire des signes textuels de variation tels qu'il sont significatifs pour les interactants là où il le sont » (Auer, 1989 : 172). Pour reprendre la terminologie adoptée par Gumperz, le code-switching endosse une valeur de *contextualisation cue*, en ce sens que l'interprétation de la commutation est possible dans le processus de contraste entre éléments en succession. Cet aspect est résumé par Mondada (2007 : 175) comme suit :

Ce contraste reçoit une interprétation en fonction de son *placement séquentiel*, en réponse à la question qui soutient constamment l'activité interactionnelle des co-participants : « *why that now ?* » (en italique dans l'original).

Comme nous l'avons indiqué dans ce chapitre, Auer considère l'expression « alternance linguistique » comme un *cover-term* qui inclut le code-switching et le *transfer*. Dans son élaboration théorique générale, il établit un modèle des possibles réalisations de l'alternance linguistique, organisé en quatre formes prototypiques (Auer, 1989 : 179-180) : 1) le code-switching lié au discours ; 2) le transfer lié au discours ; 3) le code-switching lié aux caractéristiques des interactants ; 4) le transfer lié aux interactants. Ce modèle se structure, donc, sur la base de deux dichotomies : d'une part, l'opposition

entre *code-switching* et *transfer* ; de l'autre, l'opposition entre *lié aux interactants* et *lié au discours*. Cette dernière dichotomie reprend la distinction déjà opérée par Gumperz (1982) entre *participant-related code-switching* et *discourse-related code-switching*, qui sont orientés vers les compétences et les préférences linguistiques des participants et, respectivement, vers l'organisation de l'interaction.

Dans cette répartition, illustrée par Auer (1989 : 180), le code-switching lié aux interactants « permet de tirer des conclusions en ce qui concerne la préférence du locuteurs pour l'une des langues concernées [...] il introduit la nouvelle négociation de cette langue d'interaction ». Ce type de commutation peut exercer, en outre, la fonction de « signaler que le locuteur, ou le récepteur, possède une meilleure compétence dans l'autre langue » (*ibidem*).

Le code-switching lié au discours porte sur l'organisation de l'activité interactionnelle et concerne les stratégies mises en œuvre par le locuteur afin d'agir sur la conduite de l'activité conversationnelle. Parmi les paramètres énoncés par Auer (1989 : 179) concernant ce type de code-switching, il y a la composition du groupe d'interactants, le ton (sérieux, ironique), l'attitude du locuteur par rapport à son discours – que Gumperz (1982) définit par la dichotomie *personalization / objectivization* – ou encore le thème de l'interaction.

### 2.3 Observations conclusives

Nous verrons dans la deuxième partie de notre travail, portant sur l'analyse des données à notre disposition, l'importance de cette approche dans le cadre de l'interprétation des phénomènes de commutation codique.

Dans l'approche interprétative des observables linguistiques, l'attention de l'analyste se focalise sur la description des stratégies discursives qui fondent l'activité conversationnelle des locuteurs, plutôt que sur les raisons macro-sociolinguistiques de ces pratiques. Cette attention sur le « comment » de l'activité d'interaction est liée directement à l'observation et la prise en compte détaillée de ses éléments constitutifs (Auer, 1995 ; Mondada, 2007). Cet aspect est souligné par Auer (1989 : 171) :

La « signification sociale » (fonction interactive) est analysée directement sans aucun recours à une « signification référentielle » isolée *a priori* de manière artificielle (en italique dans l'original).

Cette déclaration permet aussi de préciser la différence fondamentale existant entre l'analyse du code-switching du point de vue interactionnel – où ce phénomène est approché dans une perspective *émique* et interprétative en tant que ressource possible pour la définition et l'accomplissement des objectifs communicatifs – et une analyse *étiquette* et structurale, où la juxtaposition de deux codes est conçue plutôt comme une marque prédéfinie selon des facteurs externes à l'échange verbal spécifique. Nous pouvons en effet remarquer que dans l'approche interactionnelle, le concept même de *contexte social* se développe comme élément interne à l'organisation de l'échange communicationnel.

Dans le chapitre suivant nous illustrerons donc notre point de vue sur la question de l'analyse conversationnelle et sur l'utilité de considérer le phénomène du code-switching selon cette perspective d'étude, qui n'empêche certainement pas d'adopter une démarche d'analyse ouverte aux apports provenant des autres approches de recherche.

# 3 L'ANALYSE DE L'INTERACTION : PERSPECTIVE THÉORIQUE

## 3.1 Considérations préliminaires

Comme nous avons pu le souligner dans le chapitre précédent, la question du répertoire bilingue et des langues en contact peut être abordée selon nombreuses perspectives d'étude. Nous avons notamment décrit les principales démarches d'analyse des phénomènes de contact dans l'usage et plus particulièrement l'alternance codique.

La perspective interactionnelle s'avère particulièrement riche de suggestions dans le cadre théorique de notre étude. Notre recherche s'oriente, du point de vue de l'observation des phénomènes de code-switching, vers une perspective pragmatique centrée sur la valeur fonctionnelle de la juxtaposition de codes dans l'échange verbal.

Le présent chapitre consiste d'une réflexion générale sur l'approche interactionnelle, avec un regard particulier sur la question de la commutation codique : il s'agira, d'abord, d'explicitier la démarche théorique et pratique qui constitue le fondement de la linguistique conversationnelle et des disciplines proches ; ensuite, la réflexion menée dans les premiers paragraphes devrait permettre de tirer quelques conséquences théoriques de ces perspectives empiriques pour l'analyse de la production bilingue. Une attention particulière sera portée à la situation de contact caractéristique de l'espace italo-roman ; cependant, les considérations concernant ce contexte spécifique gardent leur validité, à notre avis, à un niveau plus général.

Nombreux sont les linguistes qui plaident pour une analyse du code-switching en termes interactionnels ; plus généralement, il faut remarquer que plusieurs chercheurs mettent l'accent sur l'exigence d'étudier le langage selon une approche empirique tenant compte de ses manifestations réelles – orales – qui ne se contente plus d'utiliser des données provenant de sources écrites ou même de l'introspection<sup>62</sup>.

Selon Mondada (2001 : 1-2), cette prise de conscience en faveur de l'interaction en linguistique a été déterminée et favorisée par quatre éléments :

---

<sup>62</sup> En France, cette exigence est revendiquée par de nombreux chercheurs ayant des perspectives de recherche et des expériences différentes (cf. entre autres la revue *Recherches sur le français parlé*, éditée par l'équipe DELIC – Université de Provence : <http://www.up.univ-mrs.fr/delic/index.html>). Cf. entre autres Bilger (2000), Blanche-Benveniste et Jeanjean (1986), Kerbrat-Orecchioni (1990-1994), Gadet (1992). Sur la constitution de vastes corpus de parole en France, cf. Cappeau et Seijido (2005a; 2005b) ; le nr. 6 de la revue électronique *Langue et cité* (mai 2006).

- le progrès des études se basant sur la production orale ; cette approche s'oppose à la tradition des grammaires existantes, souvent tributaires de l'écrit et de ses normes ;
- la possibilité de mettre en place la création et le développement de grands corpus de production orale ;
- l'intérêt manifesté pour l'interaction verbale et l'analyse du discours dans le cadre de la sociolinguistique interactionnelle ;
- la diffusion dans certains courants linguistiques de l'analyse conversationnelle d'inspiration ethnométhodologique.

Selon Mondada, ce dernier facteur est le plus influent parmi les quatre, qui « constituent l'arrière-fond sur lequel nous pouvons aujourd'hui mieux situer les caractéristiques d'une linguistique interactionnelle » (Mondada, 2001 : 2). L'analyse conversationnelle implante le point de vue émique dans l'étude linguistique, mettant l'accent sur l'exigence d'envisager les phénomènes analysés du point de vue de la signification qu'ils ont pour les interlocuteurs eux-mêmes.

Le rapport entre la sociolinguistique et l'analyse du discours est décrit par Boutet et Maingueneau (2005 : 21) dans une perspective interdisciplinaire, car il s'agit de deux disciplines très proches partageant un espace de développement commun représenté, justement, par l'analyse des pratiques discursives et langagières :

Comme nous le montrerons plus loin, spécialistes d'analyse du discours, de sociolinguistique, d'analyse de la conversation, etc. partagent un certain nombre de postulats et de ressources conceptuelles et méthodologiques ; il reste néanmoins entendu que ce partage est plutôt à penser sur le mode de l'air de famille wittgensteinien que sur celui des conditions nécessaires et suffisantes pour appartenir à une classe.

La convergence entre ces deux disciplines est donc vue par les auteurs comme une tendance plutôt que comme un fait accompli<sup>63</sup>.

---

<sup>63</sup> Par ailleurs, ce point de vue est repris et précisé par Dittmar (2005 : 49) selon qui la sociolinguistique « classique » et l'analyse de discours se distinguent nettement ; en effet, dans la première l'usage linguistique est abordé dans une perspective « statique », de corrélation entre traits sociaux et linguistiques, tandis que dans la deuxième est traité en termes de pratiques langagières et communicatives, et donc dans une perspective « dynamique » (cf. *infra*).

## **3.2 Linguistique interactionnelle et analyse de la conversation**

Comme le souligne aussi Tusón Valls (2002), l'étude de la conversation est restée longtemps aux marges des intérêts des linguistes, orientés plutôt vers une analyse du langage en tant que système abstrait.

En effet, avant de se développer en linguistique, cette approche empirique est le résultat d'une réflexion approfondie menée dans des disciplines issues des sciences sociales et humaines telles que la sociologie, l'anthropologie et l'ethnographie, la philosophie et la psychologie, avec des intersections et des rencontres (réelles et « virtuelles ») entre des figures centrales du monde intellectuel européen et américain du XX<sup>e</sup> siècle telles que H. Garfinkel, E. Goffman, J. L. Austin, J. R. Searle et H. P. Grice, M. Bakhtine (cf. Goodwin et Heritage, 1990 : 285-286). D'un point de vue plus orienté par la linguistique, outre l'intérêt montré par la pragmatique pour les faits du langage – notamment avec Austin (1962) – l'attention portée aux aspects concernant l'action communicationnelle est liée aux développements de l'ethnographie de la communication et de la sociolinguistique variationniste, particulièrement à travers les travaux de J. Gumperz, de D. Hymes, de W. Labov, lesquels, par ailleurs, suivaient le parcours tracé par des anthropologues de la génération précédente comme Sapir ou Malinowski, qui posaient les faits du langage au centre de l'activité de recherche dans leur discipline (cf. Duranti, 2001 : 8901-8904; cf. aussi Giglioli, 1972).

Au-delà des spécificités qui évidemment les caractérisent, il est possible de mettre en évidence un élément commun aux disciplines mentionnées, en ce qu'elles se donnent comme objectif de mettre en relief les pratiques réelles des locuteurs « telles qu'elles peuvent être observées, décrites et interprétées par un chercheur en soulignant les différents points de vue des interactants » (Matthey, 2003a: 44).

L'observation détaillée du discours est une démarche de la linguistique interactionnelle, qui essaie de comprendre « the way in which language figures in everyday interaction and cognition » (Ochs, Schegloff et Thompson, 1996 : 2).

L'approche qui a eu le plus d'influence sur la recherche en linguistique interactionnelle est l'analyse conversationnelle, discipline inspirée de l'ethnométhodologie, et qui s'est développée au tournant des années 1960-1970, grâce aux travaux de Harvey Sacks et ses collaborateurs, notamment Gail Jefferson et Emanuel Schegloff (cf. Schegloff

et Sacks, 1973 ; Sacks, Schegloff et Jefferson, 1974)<sup>64</sup>. Comme le souligne Orletti (2004 : 142), l'intérêt pour la production orale et notamment pour la conversation naît dans les années 1970 de l'exigence exprimée par les ethnométhodologues de rendre compte du caractère ordonné des pratiques ordinaires qui régissent la vie sociale.

L'objectif principal de l'analyse conversationnelle est donc de mettre en relief l'organisation sociale de la conversation, les mécanismes de base qui règlent la structuration de l'activité d'interaction humaine à travers une inspection détaillée de données authentiques :

I am suggesting that the act of speaking must always be referred to the state of talk that is sustained through the particular turn at talking, and that this state of talk involves a circle of others ratified as coparticipants. [...] Talk is socially organized, not merely in terms of who speaks to whom in what language, but as a little system of mutually ratified and ritually governed face-to-face action, a social encounter. (Goffman, 1972 : 65)

L'idée fondamentale est donc que la conversation, considérée comme « the basic form of speech exchange system » (Sacks, Schegloff et Jefferson, 1974 : 730), s'organise suivant un ordre assez précis et que cet ordre apparaît non seulement aux yeux de l'analyste, mais aussi à ceux des participants eux-mêmes à l'interaction (Schegloff et Sacks, 1973: 290). Un des principes théoriques sur lesquels se fonde la discipline est que les mécanismes de base que nous venons d'évoquer sont valables dans tous les contextes de production, qu'il s'agisse d'interactions relevant de la sphère publique et professionnelle, ou bien d'échanges verbaux produits en contexte privé (Vincent, 2001).

L'analyse conversationnelle porte sur des aspects diversifiés. On peut citer parmi les plus significatifs, l'organisation séquentielle de la conversation structurée à travers les tours de parole, traitée dans les premiers travaux s'inscrivant dans le cadre de la discipline. D'autres aspects, comme la relation des paires adjacentes (par exemple, les séquences question-réponse ou le système des salutations) et plus largement, les différentes phases qui caractérisent la conversation, font également l'objet d'études<sup>65</sup>. L'approche conversationnelle s'est développée spécialement dans l'analyse de certaines activités

---

<sup>64</sup> Pour une description générale des principes de l'ethnométhodologie et de l'analyse conversationnelle, et des rapports entre ces deux disciplines, nous renvoyons aux lectures suivantes (cette liste est nécessairement incomplète) : Drew et Heritage (1992; 2006), Gülich et Mondada (2001), Mondada (2001; 2006) ; Ochs, Schegloff et Thompson (1996) ; De Nucheze et Colletta (2002) ; pour une revue commentée des principales études en Italie, cf. Fatigante (2004). Des commentaires sur ces approches ont été publiés aussi par Bazzanella (2005) ; Matthey (2003) ; Vincent (2001) ; De Nuchèze et Colletta, Matthey et Vincent prennent en compte aussi le contexte francophone. Concernant l'ethnographie de la communication, nous renvoyons à Gumperz et Hymes (1972), Gumperz (1982), Hymes (1974) ; cf. aussi Fasold (1990).

<sup>65</sup> Cf. Schegloff et Sacks (1973) ; Sacks, Schegloff et Jefferson (1974). Cf. aussi note 61.

interactionnelles ; les typologies conversationnelles qui ont été approfondies en priorité sont la gestion des conflits interpersonnels et les actions d'accommodation dans l'échange communicationnel, l'interaction en milieu familial, l'interaction médecin – patient ou encore dans les différentes situations de travail<sup>66</sup>. Comme le remarque Traverso (2004 : 154), « la conversation ordinaire sert souvent de base de comparaison pour aborder d'autres types d'interaction », par exemple les interactions dans un cadre institutionnel ou l'interaction au travail. Par ailleurs, les spécificités de chaque société influencent de façon considérable les objets d'étude et les approches scientifiques à ces objets. Par exemple, Fatigante (2004 : 221) précise que dans les études italiennes la conversation ordinaire (c'est-à-dire, symétrique, entre interactants qui possèdent – *grosso modo* – le même niveau d'accès et de participation au discours) est moins représentée que la conversation asymétrique, centrée sur l'interaction institutionnelle (en particulier le contexte scolaire, où l'intérêt conversationnel se lie avec l'aspect linguistique, socio-culturel, éducatif). Ce genre d'interactions représente un objet d'étude privilégié en Italie, peut-être à cause du caractère interdisciplinaire (fortement lié au fonctionnalisme et à la sociolinguistique) qui distingue l'approche italienne de l'analyse de la conversation (cf. encore Fatigante, 2004)<sup>67</sup>. L'interdisciplinarité de cette approche est évoquée aussi par Orletti (2004 : 142), qui exprime son point de vue sur ce sujet :

[l'analyse de la structure conversationnelle] non poteva non far incontrare sul terreno dell'indagine i sociologi dell'analisi conversazionale con quei linguisti, che, sulla base di un approccio funzionale, cercavano di riscontrare, nell'interazione sociale e nel discorso, motivazioni funzionali alle strutture linguistiche.

Comme nous le verrons au cours de la présentation de nos données, plusieurs principes théoriques et éléments méthodologiques de l'analyse conversationnelle s'avèrent très utiles dans le cadre spécifique de notre recherche. En effet, il nous semble nécessaire d'éviter toute idéalisation de la situation linguistique du sarde dans l'aire de Cagliari, concernant l'emploi de la variété locale et le rapport qu'elle entretient avec l'italien dans ce

---

<sup>66</sup> En particulier, voir Goodwin (1990) ; pour l'Italie, voir par exemple Monzoni (2005). À propos des interactions dans le domaine du travail, cf. Mondada (2006). En ce qui concerne de manière plus spécifique l'interaction en contexte médical, domaine d'intérêt lié notamment au nom de John Heritage, une liste des publications du sociologue – seul ou en collaboration avec d'autres chercheurs – est mise à la disposition des lecteurs dans sa page personnelle, à l'intérieur du site Internet de l'UCLA : [www.sscnet.ucla.edu/soc/faculty/heritage/publications/index.html](http://www.sscnet.ucla.edu/soc/faculty/heritage/publications/index.html) (plusieurs articles sont disponibles pour le téléchargement).

<sup>67</sup> Ainsi, il est possible de souligner qu'un des premiers travaux d'analyse conversationnelle en Italie (Orletti, 1977) apparaît dans les actes d'un congrès de la Société de Linguistique Italienne ; également, les principaux travaux collectifs apparus en contexte italien montrent cette tendance pluridisciplinaire.

contexte de contact quotidien. L'optique adoptée pour la réalisation du présent travail se veut donc « éclectique » et tient compte à la fois des aspects proprement structurels du contact linguistique et d'une démarche fondée sur l'analyse interactionnelle.

### 3.3 Linguistique interactionnelle et code-switching

Nous avons souligné, au cours du chapitre précédent, l'importance des travaux de Peter Auer pour le développement de la recherche sur le code-switching et l'interaction (notamment Auer, 1984 ; 1988). Auer s'inspire de Gumperz pour l'approche ethnographique, tout en étant opposé à une distinction nette entre code-switching métaphorique et code-switching situationnel (transactionnel), proposée par le linguiste américain (cf. Blom et Gumperz, 1972 : 424-425 ; Auer, 1984 : 4, ainsi que Mondada, 2007 : 174). À ce propos, toutefois, Nilep (2006 : 7) précise qu'en réalité Gumperz était lui-même conscient des difficultés que le chercheur peut rencontrer dans la distinction entre ces deux classes de phénomènes : « More than many subsequent scholars, Gumperz seems to have recognized the imperfection of the description of switching as either situational or metaphorical ».

Les études que nous venons de mentionner sont très influencées par l'analyse conversationnelle, tout comme par la linguistique fonctionnelle et l'anthropologie linguistique. De nombreuses recherches s'inscrivant dans cet ensemble de disciplines décrivent en effet la place du code-switching dans l'organisation des tours de parole et séquences, et s'intéressent à la manière dont l'alternance linguistique est considérée comme un indice de contextualisation dans le sens qui lui est attribué par Gumperz (1982 : 98) :

Code switching signals contextual information equivalent to what in monolingual settings is conveyed through prosody or other syntactic or lexical processes. It generates the presuppositions in terms of which the content of what is said is decoded.

Les mêmes principes sont évoqués par Álvarez Cáccamo (1990 : 4-5) dans son analyse des phénomènes se produisant dans une situation de conversation (parmi lesquels le code-switching) dans le contexte sociolinguistique galicien : en effet, comme l'indique l'auteur, les éléments phonologiques aussi bien que prosodiques, les langues, les variétés dialectales et stylistiques s'entrecroisent et forment des réseaux de significations liées aux

contextes de production. Cela permet de créer une place pour l'interprétation de ce qui est dit :

In this paper I claim that it is the co-occurrence and interplay of these specific signalling systems, and not the presence of any one in isolation, that constitute specific COMMUNICATIVE CODES which contextualize meaning. In my analysis, I draw on Gumperz's (1982, 1989) instrumental view of codeswitching as a CONTEXTUALIZATION CUE for the interpretation of messages. I have specifically asked what (if anything) is contextualized in each case of alternation of speech varieties, and, particularly, how it is contextualized (en majuscules et souligné dans l'original)<sup>68</sup>.

Grâce à ces caractéristiques, la commutation de code devient une importante ressource pour l'organisation du discours ; en effet, comme le souligne aussi Mondada (2007 : 175),

[c]'est en vertu du contraste qui est produit entre un ensemble de ressources et un autre qui lui succède que les participants construisent le sens du CS [code-switching ; ndr]. Ce contraste reçoit une interprétation en fonction de son placement séquentiel – en réponse à la question qui soutient constamment l'activité interactionnelle des co-participants : « *why that now?* » (en italique dans l'original).

Une caractéristique de l'approche séquentielle proposée par Auer (1984; 1988) est que l'interprétation du choix linguistique opéré par les participants à l'interaction, est liée directement à – et limitée par – l'accord existant entre les participants eux-mêmes tel qu'il résulte de leur comportement dans la conversation et de leur réaction à chaque échange (Auer, 1984 : 6).

Suivant Li Wei (2005 : 382), l'approche conversationnelle du code-switching se caractérise par trois aspects fondamentaux : 1) la pertinence (« Analysts who adopt the CA [Conversation Analysis; ndr] approach argue that while code-switching is indeed a socially significant behaviour, their task is to try to show how their analyses are *demonstratively relevant* to the participants » ; en italique dans l'original) ; 2) la 'conséquentialité procédurale', qui consiste à démontrer « whether and how extra-linguistic context has determinate consequences for conversational interaction » ; 3) l'équilibre entre structure sociale et structure conversationnelle, qui consiste à démontrer « how such things as

---

<sup>68</sup> Les indications bibliographiques indiquées dans la citation font référence aux titres qui suivent (extraits de la bibliographie de Alvarez-Cáccamo, 1990) : Gumperz, J. (1982), *Discourse Strategies*. Cambridge: Cambridge University Press [ce titre est présent aussi dans notre bibliographie] ; Gumperz, J. (1989), "Contextualization and understanding". Berkeley Cognitive Science Report no. 59. Institute of Cognitive Science, University of California, Berkeley. To appear in Alessandro Duranti and Charles Goodwin (eds.), *Rethinking Context*. Cambridge: Cambridge University Press.

identity, attitude and relationship are presented, understood, accepted, rejected, or changed in the process of interaction ».

Comme nous l'avons déjà souligné dans le chapitre précédent, l'opposition entre « *participant-related code-switching* » et « *discourse-related code-switching* » proposée par Auer dans ses travaux – entre autres, Auer (1984; 1988; 1995; 1998) –, est désormais acceptée et appliquée dans les recherches basées sur l'approche conversationnelle. La catégorie de la commutation liée aux participants fournit principalement des informations sur les compétences linguistiques des locuteurs impliqués dans l'interaction, ou de leurs préférences à l'égard des codes en présence. La catégorie de la commutation liée au discours concerne l'organisation de la conversation : les locuteurs se servent du code-switching pour gérer l'activité interactionnelle.

Une fonction conversationnelle du *participant-related code-switching* est donc, par exemple, la stratégie d'évitement de difficultés liées à un manque de compétence dans une des deux langues : ainsi, le locuteur passe d'un code à l'autre lorsqu'il n'est plus à même de continuer son discours dans la langue utilisée jusque-là. Ce type de commutation est marqué souvent par une pause, une hésitation, suivie par une reformulation dans l'autre code. Une autre fonction attribuable au code-switching *participant-related* concerne les stratégies de convergence et de divergence entre locuteurs, se réalisant selon les principes de la convergence conversationnelle énoncés par Gumperz (1982).

Les fonctions attribuables au code-switching lié au discours rentrent dans le cadre de l'organisation de l'activité conversationnelle : il s'agit donc principalement, de la structuration séquentielle de l'interaction et des prises des tours de parole, de l'agencement du discours direct rapporté, de l'ouverture / fermeture de l'évènement communicationnel, des changements concernant le groupe de participants à l'interaction, de la sélection du destinataire spécifique de l'énoncé et, pour conclure, des changements du sujet de la conversation.

### **3.3.1 L'approche conversationnelle du code-switching dans le cadre italo-roman**

Nous avons constaté que l'approche interactionnelle du code-switching s'est désormais développée dans les situations de bilinguisme les plus diverses. En ce qui concerne le domaine italo-roman, il est possible de dire que l'intérêt pour le discours bilingue s'oriente surtout vers les aspects fonctionnels et pragmatiques de ce phénomène. En effet, comme nous l'avons souligné dans le chapitre précédent, la réflexion sur le

bilinguisme en Italie a traditionnellement réservé une place importante aux aspects fonctionnels du contact. L'approche conversationnelle dans la tradition d'étude italienne est donc remarquable, bien que – naturellement – les autres approches méthodologiques soient aussi représentées dans le panorama de la recherche italienne sur le code-switching<sup>69</sup>.

Compte tenu de la relation particulière entre langue nationale et dialectes, la recherche sur le terrain italo-roman peut offrir de nombreuses suggestions à la théorisation sur le code-switching, car il permet de « tester » la validité de modèles de valeur générale<sup>70</sup>. En effet, comme le soulignent Cerruti et Regis (2005 : 180-181), les recherches menées dans le contexte italien témoignent de la productivité de l'approche pragmatique et confirment le fait que certains *loci* conversationnels (selon l'expression utilisée par Auer, 1995 : 120) sont particulièrement sensibles au changement de code, au-delà du système grammatical spécifique impliqué et du contexte spatial et social où la conversation se produit (à ce propos, cf. encore Gumperz, 1982 : 75)<sup>71</sup>.

Un exemple de la contribution que la relation entre italien et dialecte peut fournir à la recherche sur le code-switching, concerne les stratégies de convergence et de divergence mises en acte par les locuteurs, dans le cadre du code-switching *participant-related*.

En effet, comme le remarque Cerruti (2004 : 97-99), le recours au code-switching pour des raisons de divergence n'est pas forcément lié à un contraste net entre les locuteurs. Au contraire, comme le souligne déjà Alfonzetti (1992a; 1992b), cette communication asymétrique italien / dialecte représente souvent une situation non marquée. L'opposition entre convergence et divergence recouvre ainsi également la dichotomie *we-code / they-code* énoncée par Gumperz (1982), où la valeur identitaire attribuée aux codes en présence est conséquente : le *we-code* représente en effet le code

---

<sup>69</sup> Dans le contexte spécifique de la Sardaigne, par exemple, les travaux de Marongiu (2005) à Cagliari, et de Rindler Schjerve (2000) dans le nord de l'île, font référence au modèle du MLF de Myers-Scotton. Parmi les travaux principaux publiés en Italie qui tiennent compte de manière plus ou moins directe des exigences de nature interactionnelle dans l'étude de la production bilingue, cf. Collovà et Petrini (1981-82), Berruto (1985), Sobrero (1988; 1992a), Alfonzetti (1992; 1998), Giacalone-Ramat (1995), Miglietta (1996), Cerruti (2003; 2004). Concernant l'utilité d'intégrer l'approche pragmatique et l'approche grammaticale, cf. Cerruti et Regis (2005). Pour une revue des travaux consacrés au code-switching dans le cadre de la recherche sociolinguistique italienne, cf. Berruto (2002).

<sup>70</sup> Une situation semblable est représentée par le rapport entre l'espagnol et les langues à diffusion régionale comme le catalan ou le galicien ; notamment à propos de ce dernier, voir entre autres Álvarez Caccamo (1990; 1998; 2000), Rodríguez-Yañez (2002-2003).

<sup>71</sup> Selon Auer (1995 : 120), plus précisément, la commutation codique est particulièrement fréquente dans six contextes conversationnels spécifiques : le discours rapporté ; le changement dans la constellation des participants à la conversation ; les parenthèses ou commentaires à part ; les répétitions, ou traductions approximatives dans l'autre langue ; les changements du type d'activité (ou 'de mode' ou 'de rôle') ; les changements de thème ; les blagues, jeux de mots, changement de 'clé' discursive ; la topicalisation ('*topic / comment*').

propre à un groupe minoritaire de locuteurs, et s'oppose à la langue officielle du groupe dominant. Dans le contexte italo-roman ce type de démarcation ethnique et linguistique n'apparaît pas (en général), comme le montre par exemple Alfonzetti (1992b : 167, 170-171) à propos d'un corpus de conversations *italien – sicilien*<sup>72</sup>. Ainsi, la dichotomie *we-code / they-code* s'applique moins à un cadre de véritable contraste, qu'à des situations liées aux expériences « partagées par les membres du groupe » *versus* « externes à la réalité du groupe »<sup>73</sup>. Selon Cerruti (2004 : 103), l'opposition entre le *we-code* et le *they-code* peut en effet être associée à la dichotomie *personalization / objectivization* en tant que fonction du code-switching conversationnel (Gumperz, 1982 : 80) : il s'agit dans ce cas d'une opposition de valeur plus générale entre les deux concepts impliquant soit des opinions ou sentiment de caractère personnel ou des faits, « vérités » de caractère général.

### 3.3.2 Approche conversationnelle et dimension sociale du code-switching

Il est nécessaire de remarquer encore une fois que les différentes activités interactionnelles que nous venons d'évoquer dans le cadre du code-switching, faisaient déjà l'objet de l'analyse conversationnelle d'inspiration ethnométhodologique dans un cadre de production monolingue. En effet, comme le souligne Sayahi (à paraître), « [i]n this way, codeswitching is comparable to other strategies and contextualizing cues that speakers rely on during monolingual interaction [...] » ; en outre, « [...] variation in the occurrence and motivations of code-switching bears strong similarities to variation in style-shifting in monolingual speech [...] »<sup>74</sup>.

Selon l'approche interactionnelle, le code-switching serait moins un phénomène macro-social, qu'un événement de communication local, qui agit comme indice de contextualisation contribuant au développement du sens à un moment précis d'une conversation donnée. Comme le précise Alfonzetti (1992b : 204-205), l'absence d'une

<sup>72</sup> Cf. aussi Alfonzetti (1992b : 203-204 ; 1998 : 197). En dehors du cadre spécifique sicilien, mais concernant encore le domaine italo-roman, cf. Berruto (1985), Sobrero (1988), Cerruti (2004 : 101). L'emploi des deux codes ne nous paraît pas, toutefois, totalement « innocent », et dans certains contextes plus spécifiques la valeur identitaire du dialecte peut émerger : cf. Depau (2005 ; à paraître) sur l'emploi de l'italien et du sarde dans la production de *graffitis* à Cagliari ; cf. aussi D'Agostino (1996) sur le lien entre, d'une part, *l'emploi du dialecte sicilien* et, d'autre part, *l'adhésion / proximité de l'organisation* (ou simplement, une certaine « mentalité ») *mafieuse* selon les représentations des habitants de Palerme.

<sup>73</sup> Suivant Gumperz (1982 : 95), cet emploi est « associated with in-and out-group experiences ». Sur la valeur identitaire du code-switching, voir aussi Auer (2005) et Cashman (2005). Sur la complexité des rôles qui sont attribués aux codes à l'intérieur d'une communauté, avec la possible superposition et le *chevauchement* de fonctions entre *we-* et *they-code*, cf. Sebba et Wootton (1998).

<sup>74</sup> Par ailleurs, signalons que Gumperz (1982 : 59), dans sa définition de code-switching, parle lui-aussi de *variation dans le style*.

signification (macro-)sociale certaine que l'on puisse attribuer au code-switching, ne justifie pas l'opinion que ce dernier n'ait pas de signification *tout court* : au contraire, la prise en compte des fonctions du code-switching liées à l'organisation du discours permet d'obtenir des informations de caractère plus général concernant le statut et la valeur sociolinguistique des codes en contact et, au-delà, du type de rapport social entre les locuteurs en présence. Ainsi, comme le souligne Li Wei (2002 : 167), l'approche conversationnelle permet de mettre en évidence une signification qui émerge comme une conséquence de l'activité de contextualisation de la part des participants à l'interaction bilingue ; cette contextualisation est mise en œuvre par les locuteurs avec, justement, l'acte de la commutation codique.

La focalisation sur les dimensions sociales de la démarche conversationnelle est déjà bien expliquée par Goffman (1972 : 62), qui explicite l'acceptation du terme « social » adoptée dans son approche : il ne s'agit pas des structures sociales telles que le sexe et l'âge, « [...] but rather the value placed on these attributes as they are acknowledged in the situation current and at hand ».

Dans les considérations de Li Wei (2005 : 382) citées partiellement auparavant, on remarque aussi cette prise en compte de l'aspect social de l'interaction dans l'analyse conversationnelle :

[...] there is a tendency in code-switching research to attribute macrosocietal value to individual instances of switching and to assume that speakers intend such meaning to be understood by their co-interactants. Analysts who adopt the CA approach argue that while code-switching is indeed a socially significant behaviour, their task is to try to show how their analyses are *demonstratively relevant* to the participants (en italique dans l'original).

Ces observations se rapprochent de celles exprimées (dans un contexte et avec des perspectives d'étude différents) par Dittmar (2005 : 49) sur l'approche *dynamique* de l'analyse de discours comparée au caractère *statique* de la sociolinguistique : il est significatif, dans le cadre de notre recherche, que l'auteur allemand (*ibidem* : n1) présente comme une exception l'approche interactionniste représentée par J. Gumperz et P. Auer au sein de la sociolinguistique.

Orletti (2004 : 142) va dans le même sens en montrant que malgré l'aspect commun représenté par la conception du langage comme action sociale, sociolinguistique et analyse de la conversation se distinguent notamment par le caractère plutôt variationniste de la

sociolinguistique et par la priorité qu'elle accorde aux règles de variation plutôt qu'aux phénomènes réguliers de l'interaction.

Selon Li Wei (2002 : 177), l'approche conversationnelle ne s'avère donc pas intéressante pour ceux qui privilégient une perspective d'analyse orientée vers la mise en relief de la prédictibilité du comportement social. Le défi du linguiste qui adopte une démarche analytique interactionniste est d'aller au-delà des *a priori* théoriques afin de mettre en relief comment les activités sociales sont interactivement accomplies dans les interactions ordinaires, formelles ou non, relevant de la sphère privée ou publique.

Dans cette approche, l'interprétation du comportement linguistique des locuteurs est donc limitée au contexte spécifique de chaque interaction et puise sur les éléments spécifiques émergeant de l'échange verbal. À ce propos, Traverso (2004 : 153) se concentre sur la question du développement thématique caractérisant l'interaction. Selon l'auteure, l'élément coopératif prime sur l'aspect rationnel et sur l'emploi de constructions préétablies ; si le thème influence le développement de l'interaction, cette dernière reste imprévisible dans la mesure où elle est le résultat d'une remise en question constante de la part des interactants, et d'une réaction de ceux-ci aux tours de parole qui précèdent :

Le développement thématique de l'interaction se construit dans le temps du déroulement des échanges, il s'invente de façon collaborative et locale : chaque tour de parole de chaque locuteur reprend, élabore ou travaille le thème d'une façon qui, bien que contrainte, reste dans une large mesure imprévisible pour les autres participants ; chaque tour de parole de chaque participant opère de ce fait aussi inévitablement la sélection (locale et momentanée) d'une ligne de développement thématique parmi toute celle qui seraient possibles à ce moment de l'interaction.

L'auteure met donc en évidence, elle aussi, l'aspect dynamique de l'analyse fondée sur l'approche interactionnelle et l'utilité d'une telle démarche pour mettre en évidence la structure de la conversation dans le déroulement quotidien des activités langagières.

### **3.4 Observations conclusives**

Dans le chapitre 2, nous avons analysé la question du code-switching en tant que phénomène linguistique se réalisant dans une situation de langues en contact. Parmi les diverses approches possibles du phénomène du code-switching, nous avons souligné l'importance de l'approche interactionnelle inspirée des travaux de J. Gumperz et de P. Auer.

Dans ce troisième chapitre, la question du code-switching a été abordée selon une perspective « opposée » – ou plutôt, « spéculaire » – à celle adoptée dans le chapitre précédent, car nous nous sommes penché d’abord sur la question de l’analyse linguistique, d’un point de vue général, ainsi que sur l’exigence – ressentie par un grand nombre de chercheurs – de se rapprocher des données linguistiques empiriques. À partir de ces prémisses, nous avons présenté l’approche conversationnelle d’inspiration ethnométhodologique, en soulignant l’influence que la sociologie, ou d’autres approches relevant de disciplines proches comme l’anthropologie et l’ethnologie, exerce sur cette analyse linguistique, en particulier dans l’interprétation d’un phénomène comme le code-switching.

Ces considérations se situent à l’intérieur d’une réflexion de caractère plus vaste concernant d’une part, la démarche méthodologique adoptée pour la réalisation de notre étude, d’autre part, l’interprétation des données issues de notre corpus. Elles nous fourniront ainsi une base épistémologique importante tout au long de notre travail de présentation et d’analyse.

## **4 DIALECTOLOGIE, SOCIOLINGUISTIQUE ET LES DIFFÉRENTES APPROCHES DE L'ÉTUDE DES RÉPERTOIRES BILINGUES**

### **4.1 Avant-propos**

Dans les chapitres précédents, nous avons présenté une réflexion sur des aspects importants du point de vue épistémologique pour notre étude. Ainsi, nous avons abordé des notions comme le contact linguistique et le code-switching (chapitre 2), l'analyse de l'interaction verbale (chapitre 3), et auparavant des aspects historiques et macro - sociolinguistiques du domaine italo-roman et notamment sarde (chapitre 1).

Dans le présent chapitre nous orientons notre attention sur un autre aspect que nous considérons utile pour l'encadrement théorique de notre travail : il s'agit des rapports existants entre les disciplines qui sont le plus concernées par l'étude de la variation linguistique, soit la dialectologie et la sociolinguistique, et les différentes démarches qui caractérisent ces deux disciplines à l'égard des répertoires bilingues en contexte de contact de langue. Nous avons tenu compte en particulier de la tradition de recherche qui s'est développée dans le domaine linguistique roman, et surtout italo-roman.

Nous avons déjà évoqué plusieurs fois la proximité entre sociolinguistique et dialectologie ; nous soulignons par ailleurs, que cette proximité donne lieu parfois à une certaine confusion dans la nomenclature. L'importance de cette question ne saurait se réduire à la sphère terminologique ; au contraire, elle affecte aussi le plan méthodologique et se situe à l'intérieur d'une vision interdisciplinaire de la recherche.

Il s'agit de deux disciplines qui s'intéressent aux questions de la production linguistique en attribuant une place fondamentale de leur réflexion aux données empiriquement observables, issues de la recherche directe sur le terrain. Malgré les nombreux points en commun que la dialectologie et la sociolinguistique présentent, beaucoup de différences les séparent et il ne serait pas possible de les réduire à une discipline unique : leur objet d'étude est différent, les objectifs sont différents, les méthodologies sont différentes. D'ailleurs, il est malaisé de parler de la « sociolinguistique » ou de la « dialectologie » car le plus souvent les chercheurs ont des liens avec les sociétés qu'ils décrivent, et leur 'spécialisation' varie en fonction des

contextes d'analyse et de leurs traditions d'études. Nous allons donc mettre en relief les aspects communs de ces deux disciplines qui s'entrecroisent souvent. Le point de vue roman et en particulier italo-roman est ici privilégié dans le respect des objectifs de fond de notre étude ; néanmoins, notre description s'ouvre aussi à d'autres traditions de recherche (notamment, dans le domaine anglo-saxon mais aussi, pour ses analogies avec le contexte italo-roman, dans le domaine allemand).

Ces observations seront forcément partielles, aussi bien sur le plan des publications scientifiques prises en considération dans notre présentation, que sur celui des disciplines mêmes – ainsi que de leurs développements théoriques et méthodologiques – que nous avons voulu aborder. Nous sommes en effet conscients de la complexité de ce type d'opération, qui dépend de la complexité des approches de l'étude des phénomènes linguistiques et de toutes les possibilités d'entrecroisement entre les disciplines concernées par l'étude du langage, des cultures et des sociétés humaines.

Par ailleurs, si la question relative au cadrage théorique de notre étude est bien évidemment importante, il est aussi important de ne pas donner trop d'étiquettes et de ne pas l'enfermer dans une cage terminologique. Au contraire, il nous semble qu'une approche ouverte permet de mieux focaliser selon des perspectives diverses la question des dialectes, de leur survivance – voire, parfois, de leur développement – à côté des variétés « superordonnées ». Tout en étant particulièrement sensible à la dimension sociale dans laquelle le rapport entre ces deux codes se manifeste.

Il ne s'agira pas de plaider pour une fusion des deux perspectives mais plutôt d'effectuer une mise à jour de la situation actuelle à partir de considérations historiques des deux disciplines : polémiques, champs d'action, développements communs et divergences fortes. Une place importante de ce chapitre est consacrée à la réflexion sur le contexte urbain, qui est surtout un terrain privilégié de la sociolinguistique mais qui montre aussi une remarquable force d'attraction pour les études géolinguistiques et dialectologiques actuelles et du passé. La question de la ville est liée à un autre objet d'études de la sociolinguistique comme de la dialectologie, celui de la 'catégorie' des jeunes. En effet, dans une perspective diastratique et diachronique d'analyse des données linguistiques, les jeunes ont une vision et un usage du dialecte différents des locuteurs appartenant aux générations précédentes.

En ce qui concerne notre travail et le cadre social et linguistique dans lequel il se situe, le croisement disciplinaire s'effectue dans la prise en compte de facteurs linguistiques et extralinguistiques (pragmatiques et conversationnels ; diatopiques et

sociolinguistiques). Plus précisément, cette recherche tient compte des variables du système, aussi bien contextuelles que diachroniques – comme le procès d'italianisation des dialectes – et diastratiques – comme l'âge et le degré de scolarisation du locuteur. La prise en compte de ces éléments est faite dans le but de trouver des indices d'une orientation générale des relations entre l'italien et le sarde dans la production quotidienne.

Dans les pages qui suivent nous présentons cette problématique générale des rapports (réels ou seulement potentiels) entre la dialectologie et la sociolinguistique, en prenant en considération les différentes perspectives de recherche propres à chacune de ces disciplines, leurs vertus et leurs défauts selon des points de vue internes et des regards croisés, les éléments de contact ainsi que les éléments de distinctions majeurs.

## 4.2 Dialectologie et sociolinguistique : cadre général de la question

La question des rapports entre dialectologie et sociolinguistique est bien illustrée à notre avis par Thun (1998 : 765), qui dénonce les limites d'une sorte d'individualisme disciplinaire :

La Dialectología, monodimensional por tradición pero no por necesidad intrínseca, es una sociolingüística limitada. La Sociolingüística, multidimensional por tradición [por reacción] al espacio, es una dialectología limitada<sup>75</sup>.

Le même problème dénoncé par Thun est évoqué par Iannàccaro et Dell'Aquila (1999) qui, en citant l'auteur allemand dans leur discussion sur cette question, prennent en compte aussi, à côté de la dialectologie, sa discipline sœur, la géolinguistique<sup>76</sup>. Les deux chercheurs italiens mettent en évidence une tendance apparue, d'après eux, au milieu des années 1980<sup>77</sup> : il s'agit d'un sentiment de malaise, engendré par la prise de conscience d'une excessive compartimentation disciplinaire, grandissant au

---

<sup>75</sup> Dans une autre occasion, Thun (1992 : 662) avait déjà affirmé le même concept : « Per me non c'è una differenza essenziale tra dialettologia spaziale o rurale da una parte e sociolinguistica o dialettologia urbana dall'altra. [...] [L]a dialettologia tradizionale, rurale o spaziale, è soltanto – nell'ottica moderna – una semplificazione della sociolinguistica ».

<sup>76</sup> Dans ce cas, le terme *géolinguistique* est utilisé dans le sens de « Géographie Linguistique » ; l'emploi de « géolinguistique » et de son correspondant anglais « *geolinguistics* » est parfois ambigu et l'équivalence de ces deux termes est partielle, voire, d'un certain point de vue, nulle. Nous aborderons cet aspect au cours du chapitre présent.

<sup>77</sup> Plusieurs faits que nous évoquerons au cours des paragraphes suivants (en particulier, la naissance de la RID – *Rivista Italiana di Dialettologia*, en 1977) nous permettent de dire qu'en réalité cette condition de malaise dans la communauté scientifique italienne était ressentie de manière explicite déjà vers la moitié des années 1970.

niveau théorique et atteignant les disciplines se fondant sur l'observation de la variété de la communication verbale telle que, justement, la dialectologie et la sociolinguistique.

Selon les deux auteurs, ce sentiment de mécontentement et d'insatisfaction se caractérise par son ambivalence : en effet, d'une part, il est possible d'affirmer le caractère commun aux trois disciplines concernées, de ce sentiment ; d'autre part, ce même malaise émerge de manière spécifique au sein de chacune d'entre elles. Dans le domaine italien, Iannàccaro et Dell'Aquila (1999 : 5-6) mentionnent des moments spécifiques qui ont fonctionné comme caisse de résonance de cette mise en question épistémologique et par conséquent de l'exigence de changement : il s'agit notamment du colloque sicilien d'où nous avons extrait l'intervention de Thun citée ci-dessus (1995<sup>78</sup>), de la publication des *Fondamenti di sociolinguistica* de Berruto (encore 1995), et enfin de la publication des *Fondamenti di dialettologia italiana* de Grassi, Sobrero et Telmon (1997). Dans ces trois occasions – et dans les deux dernières en particulier – la nécessité de reconsidérer et renouveler, au moins en partie, le cadrage théorique des disciplines devient évidente. Cet encadrement théorique trouverait d'ailleurs sa place naturelle dans la tradition de recherche développée en Italie sur la diffusion géographique et fonctionnelle des dialectes. La relation « variété romane – langue standard » s'avère être même un des fondements des études dialectologiques ; dans plusieurs occasions, en effet, Grassi (entre autres, 1970 : 392 ; 1995 : 9 suiv.) met en évidence la relation sociolinguistique entre ces deux entités et notamment le fait que le dialecte se définit en fonction d'une opposition avec la langue dans une relation diglossique<sup>79</sup>. À ce propos, Cortelazzo (1977 : 119) souligne le rôle joué par la sociolinguistique dans le renouvellement des études linguistiques italiennes :

[...] la *sociolinguistica*, variamente intesa, [...] penetrata così profondamente nel tessuto della disciplina dialettologica da poter far ritenere che questa si risolve in ultima analisi, in quella o, all'opposto, che si tratti di due approcci lontani l'uno dall'altro [...]. (en italique dans l'original)

La question, cependant, est beaucoup plus vaste et va bien au-delà des frontières nationales et de la tradition d'études italienne.

En élargissant le champ d'observation au-delà du domaine (italo)roman, il est possible de remarquer que, curieusement, la relation entre dialectologie et sociolinguistique

---

<sup>78</sup> Cf. Ruffino (1998).

<sup>79</sup> Comme le souligne Benincà (1996 : 5), la « région dialectale » italienne représente une portion de l'espace national, et du point de vue linguistique est une aire de variation concernant à la fois la structure interne (aussi bien du dialecte que de la langue nationale) et la stratification sociolinguistique entre ces deux *systèmes* ; cette organisation de l'espace linguistique dans d'autres pays se vérifie dans un cadre qui coïncide, ou tend à coïncider, avec la nation entière.

se développe parfois suivant un rapport d'*inclusion / filiation* qui dépend généralement du point de vue adopté : ainsi, pour les sociolinguistes la dialectologie est souvent définie comme une branche de la sociolinguistique. Cette inclusion concerne notamment la dialectologie urbaine et la dialectologie sociale, lesquelles représenteraient un développement de la dialectologie suite à une ouverture de cette dernière du monde rural au monde moderne et socialement stratifié de la réalité urbaine. Cette « nouvelle » dialectologie serait donc une véritable évolution de la dialectologie « traditionnelle », dont l'objet d'étude est résumable par l'acronyme NORMs (*Nonmobile Older Rural Male speakers*) suggéré par Chambers et Trudgill (1980 : 33). Nous illustrons cette attitude – répandue surtout dans la tradition anglo-saxonne ; cf. aussi Sornicola (2002a : 81-82) – à l'aide d'un exemple, pris de la couverture du volume « Social Dialectology » (Britain et Cheshire, 2003b) ; on peut y lire que le volume fait partie d'une série éditoriale concernant un grand éventail de travaux (« IMPACT: Studies in language and society ») :

IMPACT publishes monographs, collective volumes, and text books on topics in sociolinguistics [...] with special emphasis on areas such as language planning and language policies; language conflict and language death; language standard and language change; dialectology; diglossia; discourse studies; language and social identity [...]; and history and methods of sociolinguistics. (notre soulignement)

Selon cette perspective, la dialectologie se trouve donc incluse dans un ensemble de spécialités de la recherche en sociolinguistique, comme un « sujet » d'étude à l'intérieur d'un cadre disciplinaire plus vaste.

De manière bien plus explicite, Kerswill (2004 : 22) peut déclarer à ce sujet que

[t]here are few references to “social dialectology” in the indices of encyclopaedias and textbooks: perhaps it needs no definition, because it is sociolinguistics. (soulignage dans l'original)

L'inclusion de la dialectologie à l'intérieur d'un groupe de spécialisations plus vaste est reprise aussi par Hernández Campoy (2001), qui synthétise les propositions à ce sujet avancées par plusieurs linguistes de tradition anglo-saxonne (tels que, entre autres, Trudgill et Fishman) et illustre à l'aide d'un graphique à *arbre* la position de la dialectologie : cette dernière se situe à l'intérieur de la *Macrosociolinguistique*, comprenant aussi la Sociologie du Langage, la *Secular Linguistics* et la Géolinguistique (Hernández Campoy, 2001 : 28)<sup>80</sup>.

---

<sup>80</sup> À l'intérieur de l'autre groupe, la *Microsociolinguistique*, se situent les disciplines suivantes : Psychologie Sociale du Langage, Analyse du Discours, Ethnographie de la Communication, Linguistique

Ce point de vue n'est cependant pas limité à la tradition anglo-saxonne : concernant le domaine francophone, Gardin (1990) dans sa revue des développements de la sociolinguistique française opère une systématisation des aires disciplinaires de celle-ci et, reprenant Lacks (1984), mentionne aussi la dialectologie comme une spécialisation à l'intérieur de la sociolinguistique.

Pour les dialectologues, au contraire, la sociolinguistique – surtout, pour ce qui nous concerne, dans l'aire (italo-)romane – représente une sorte de filiation de la dialectologie ou, plutôt, la dialectologie contient déjà *in nuce* les prodromes de la sociolinguistique. Ainsi, bien que dans les atlas linguistiques la réflexion sociale soit présente de façon seulement partielle, cette présence en demeure néanmoins incontestable, et son développement « réduit » est motivé exclusivement par des exigences pratiques, notamment par la nécessité de répertorier avec urgence les parlers en voie de disparition à cause de la condition de subordination diglossique – concept qui est justement fort discuté dans la réflexion sociolinguistique<sup>81</sup> – face à une langue plus prestigieuse en situation de contact (exigence soulignée, entre autres, à plusieurs reprises par Contini, 2005).

L'assertion de Thun (1998) que nous avons citée au début du paragraphe, se situe exactement dans le cadre d'une réflexion sur le rapport entre ces deux disciplines et sur le fait que l'absence de collaboration entre les deux perspectives – dialectologie et sociolinguistique – représente un véritable gaspillage pour la réflexion dans le domaine plus vaste des sciences du langage.

### 4.3 Le concept de « dialecte »

La question de la dialectologie comme champ de recherche, se pose aussi en relation aux diverses acceptions du concept de « dialecte » dans les différentes traditions d'étude ; il s'agit d'une problématique complexe, pas du tout banale, qui fait l'objet de débats selon plusieurs perspectives et qui échappe à toute définition 'universelle'. Une

---

Anthropologique (Hernández Campoy, 2001 : 28). Nous traduisons directement de l'espagnol. En ce qui concerne l'expression *secular linguistics*, il faut préciser que cette dernière est définie par Trudgill (2003 : 117-118), comme la méthodologie sociolinguistique connue aussi en tant que « Linguistique quantitative » ou (moins correctement, d'après l'auteur) « Linguistique corrélative », et qui est associée, notamment, au nom de W. Labov.

<sup>81</sup> Cf. à ce propos Kruijsen (1978 : 253) : « Un buon esempio di come la diglossia sopra citata venga ascritta al terreno proprio del dialettologo, lo dà il numero doppio ultimamente apparso, nel 1975, dell'*Ethnologie Française* [...] "Pluralité des parlers en France" e in cui una decina di articoli di noti dialettologi (sei di questi stanno pubblicando o preparando un atlante linguistico) tratta dei rapporti e della coesistenza di dialetti, lingue regionali e lingue standard ».

discussion préliminaire, bien qu'assez brève, de cette problématique dans le domaine des études linguistiques nous permet de mettre en lumière quelques aspects importants au niveau théorique mais aussi du terrain, concernant notamment notre travail de recherche.

Le concept de « dialecte » en Italie et plus généralement dans l'espace linguistique roman, est centré sur la rapport de contact entre la variété romane et la langue nationale ; dans cette tradition d'études « il dialetto [...] è un concetto complementare a quello di 'lingua', e da esso inscindibile » (Grassi, 1995 : 9).

Le terme même de « dialecte », d'origine savante, est très polysémique ; ainsi, par exemple, ce que Chambers et Trudgill (1980 : 5) appellent « *dialects* » équivalent – au moins en partie – à ce qu'en Italie et plus généralement dans la Romania on a tendance à considérer comme variantes régionales de la langue nationale (et non les variétés romanes telles que le sarde, le sicilien, le vénitien, etc.). En reprenant la classification de Coseriu (1980), il s'agit donc dans ce cas de dialectes de type secondaire et tertiaire (cf. *infra*). Il est possible de lier ce concept aux considérations de Telmon (1989), qui attribue à l'italien régional (ou plutôt, aux divers italiens régionaux) la valeur de dialectes de l'italien (cf. chapitre 2).

Nous avons déjà abordé auparavant (cf. chapitre 2) la répartition opérée par Coseriu entre dialectes de type *primaire*, *secondaire* et *tertiaire*. Il s'agit d'une répartition qui tient compte du facteur diachronique. Appartiennent au premier groupe les variétés dérivant directement de la même matrice que la langue nationale : c'est le cas, dans le domaine italo-roman, des variétés romanes comme le frioulan, le vénitien, le piémontais, le sarde, etc. ; en domaine gallo-roman, le même groupe peut être représenté par les dialectes d'oc et les dialectes franco-provençaux vis-à-vis du français. Les dialectes du deuxième groupe sont des variétés diatopiques d'une langue commune : par exemple le français parlé au Québec, ou encore l'anglais américain. Les dialectes de type tertiaire sont les variétés issues de la norme nationale, standard ; un exemple dans le domaine roman est représenté par les français régionaux ou les italiens régionaux, parmi lesquels il faut compter aussi les variétés tertiaires parlées dans des aires qui présentent déjà une situation de contact entre deux dialectes primaires – par exemple, l'italien régional parlé dans l'aire de diffusion du sarde<sup>82</sup>.

Une répartition qui suit partiellement celle opérée par Coseriu se retrouve dans Klinkenberg (1999) ; la classification entre variétés de type primaire, secondaire et tertiaire

---

<sup>82</sup> Pour la discussion de base de cette classification, cf. Coseriu (1980) ; pour une réflexion sur les propositions de Coseriu et plus généralement sur la question du dialecte, cf. Grassi (1993; 1995).

est centrée surtout sur le domaine francophone. Un aspect intéressant de cette tripartition concerne les dialectes du type 3, qui incluent aussi les dialectes « sociaux », c'est-à-dire, les variétés linguistiques qui, au-delà de leur origine, sont considérées comme subordonnées par rapport à la langue standard ; c'est donc la condition de diglossie qui prime dans ce type de relation, typiquement sociolinguistique. Des exemples de variété appartenant à cette 'catégorie' sont, dans l'aire française, le breton et le basque ; dans l'aire italienne, les langues des groupes ethniques minoritaires ayant un statut national ailleurs, comme l'allemand du *Trentino – Alto Adige*<sup>83</sup>.

Chambers et Trudgill (1980), en outre, distinguent entre *geographical dialects* (pp. 6, 15 suiv.) et *social* (et *urban*) *dialects* (pp. 8, 54-55) ; de ce point de vue, la perspective adoptée par les linguistes anglais est sans aucun doute sociolinguistique, comme en témoignent aussi les références aux travaux de Labov et d'autres sociolinguistes, comme les techniques d'évaluation de la variation de type statistique.

Une autre distinction fondamentale qui caractérise la tradition anglo-saxonne concerne le concept de « dialecte » *tout court* et de « dialecte traditionnel » : en effet, Chambers et Trudgill (1980 : 5) définissent le « *dialect* » comme une variété de langage qui diffère du point de vue grammatical, phonologique et lexical des autres variétés de la langue ; ces différences n'empêchent pas l'intercompréhension entre locuteurs de variétés différentes (p. 3). L'expression anglaise « *traditional dialect* » correspond à l'allemand « *Mundart* » et au français « patois » qui fait référence aux dialectes qui sont relativement distants du standard (p. 3).

Par ailleurs, la difficulté (objective) de définir scientifiquement une notion telle que celle de « dialecte » est due au fait que ce terme est lié à une vision non scientifique du langage. La distinction même entre 'dialecte' et 'langue' est non-scientifique, et les auteurs préfèrent utiliser le terme « *variety* »<sup>84</sup> : « We shall use 'variety' as a neutral term to apply to any particular kind of language which we wish, for some purpose, to consider as a single entity » (Chambers et Trudgill, 1980 : 5).

Nous avons déjà mentionnés qu'une distinction entre 'dialecte' et 'langue' est possible sur des bases historiques et généalogiques. Mais deux autres critères peuvent être

---

<sup>83</sup> À propos des variétés minoritaires italiennes, cf. Francescato (1993).

<sup>84</sup> À propos de cette confusion terminologique, cf. Kerswill (2004), relativement au terme « vernaculaire » dans les travaux de Labov. Le sociolinguiste américain, en effet, utilise ce terme avec deux significations distinctes : la première est celle de 'style non surveillé, informel' (et se situe donc au niveau micro-sociolinguistique) ; la deuxième fait référence plutôt au niveau linguistique le plus bas dans une communauté donnée (niveau macro-sociolinguistique) ; cf. Labov (1976). En fait, dans le premier cas il faudrait, à notre avis, parler plutôt de « style », tandis que dans la deuxième acception Kerswill souligne que 'vernaculaire' équivaut à « dialecte » ou « patois ».

utilisés : l'*espace géographique limité* et les *contextes et modalités d'emploi*. Ces deux critères restent toutefois ambigus et difficiles à cerner ; le deuxième est sans doute le plus pertinent pour une détermination du rapport entre ces deux entités linguistiques qui sont dans une relation dynamique constante et qui dépend des changements dans l'usage respectif au sein d'une communauté. Il est certain que l'introduction de la scolarisation généralisée a permis l'avancée de la langue nationale dans des contextes d'usage réservés auparavant aux variétés locales ; d'autres éléments comme la pragmatique interviennent dans cette relation, par exemple le degré de formalité de la communication.

En concluant sur cet aspect, il est possible de dire que la conceptualisation de cette entité qu'on appelle *dialecte* est difficile parce que l'ensemble des connexions entre les concepts de 'langue', 'variété linguistique' et 'société' est complexe et que la perception individuelle de chaque locuteur à l'égard de ces mêmes facteurs est très variable.

#### **4.4 Dialectologie et sociolinguistique : des points de vue différents**

Une des principales critiques adressées à la dialectologie est qu'elle a failli à sa tâche de fournir une contribution à la théorisation linguistique, ce qu'elle avait fait pourtant en réalité dans le passé<sup>85</sup>.

Cette critique est présente chez les dialectologues eux-mêmes, qui dès la fin des années soixante et le début des années soixante-dix, mettent en relief et discutent cette priorité accordée à l'observation et à la description des faits linguistiques, au détriment de la réflexion théorique (cf. Cortelazzo, 1977)<sup>86</sup>. Kruijsen (1978 : 253) souligne que la dialectologie était perçue comme une discipline linguistique non autonome du point de vue de la théorisation : l'interprétation des données s'effectuait à l'intérieur d'un cadre épistémologique déjà établi sans que la dialectologie elle-même joue un rôle majeur dans l'élaboration de ces principes. On peut noter que Kruijsen (1978 : 248) considère cette démarche comme une caractéristique inhérente – au moins en partie – à la nature même de la dialectologie comme discipline : en effet,

---

<sup>85</sup> Une analyse en profondeur de cette question (relativement au contexte italien) se trouve dans Marcato (2002b) ; cf. aussi Marcato (2001).

<sup>86</sup> « La priorità della pratica empirica sulla speculazione teorica, propria di molta parte della linguistica italiana, si manifesta in maniera ancora di più evidente nello studio dei dialetti [...] » (Cortelazzo, 1977 : 118-119).

[i] dialettologi raccoglievano da sé il loro materiale, lo interpretavano secondo i propri metodi, e lo applicavano soprattutto in funzione degli specialisti della stessa materia. Dell'applicabilità al di fuori di questo campo ristretto non si teneva molto conto, neppure come ausilio di altre disciplines, eccetto, tutt'al più, di quelle strettamente affini – come l'etnografia – al medesimo terreno di ricerca.

L'opinion exprimée par Kruijsen (1978) est partiellement partagée par d'autres acteurs / observateurs de la dialectologie ; la différence fondamentale est que ces derniers – dans des occasions et dans des périodes différentes – décrivent cette absence d'élan théorique de la dialectologie comme un phénomène récent : cette opinion est présente par exemple dans Grassi (1970 : 387–388), d'après qui « la bibliografia dialettale di questi ultimi anni dà però l'impressione che il dialettologo si lasci assorbire eccessivamente da questo lavoro [la récolte de données ; ndr] ». Au contraire, comme le souligne encore l'auteur, la tradition de la dialectologie se caractérise par une participation active dans la discussion théorique au sein de la linguistique générale, surtout à propos de la transition d'une perspective typiquement diachronique à une perspective synchronique de l'analyse linguistique.

D'ailleurs, comme le précise Marcato (2002 : III–IV), la naissance de la dialectologie romane est marquée par la publication des « Saggi ladini » de G. I. Ascoli (1873), qui répondait à deux exigences : la première était, justement, de recueillir des données sur les dialectes en voie de disparition ; la deuxième était d'utiliser les dialectes comme éléments de comparaison utiles pour comprendre l'évolution des langues. Dans le deuxième cas il s'agit bien d'une perspective théorique, celle de la linguistique historique, enrichie par des attestations de langues vivantes (alors que les indoeuropéistes accordent, dans leurs recherches, une place fondamentale à l'étude d'une langue morte comme le sanskrit). La démarche comparative proposée par Ascoli, centrée sur les variétés romanes d'Italie en tant que langues vivantes, permettait d'éviter le risque d'interprétation faussées car basées sur l'étude de textes exclusivement écrits et très anciens, ne pouvant fournir aucune indication et correspondance concernant la pratique orale. La démarche empirique permettait ainsi de confirmer (ou réfuter) des hypothèses générales.

La question de l'apport de la dialectologie à la théorie linguistique est encore aujourd'hui d'actualité. Les témoignages de ce débat dans le domaine sont très nombreux : un exemple est représenté par la naissance de la RID (*Rivista Italiana di Dialettologia*) dont le premier numéro date de 1977. Dans la présentation de cette première livraison, on peut lire qu'une des raisons de la naissance de la revue réside dans le moment de crise, ou du moins de transition, dans lequel se trouve la recherche dialectologique, compte tenu du

nouveau contexte social, politique et culturel dans lequel elle se situe (RID 1 : 5). Depuis sa création, donc, cette revue s'intéresse constamment et directement à la question de la « crise » de la dialectologie et aux changements théoriques, méthodologiques, concernant la nature même de son objet d'étude – le 'dialecte' – que les dynamiques de la société lui imposent<sup>87</sup>.

La question de la 'crise de la dialectologie' est abordée aussi par Kruijzen (1978 : 257) ; il faut préciser toutefois, que l'auteur adopte, dans ses considérations, une perspective positive :

Se poi si parla o si è parlato di una "crisi nella dialettologia", è ora chiaro come questa disciplina sia ben vitale, e come i suoi adepti stiano al passo coi tempi. [...] E se pure, ripetiamo, possa esservi mai una crisi della dialettologia, la disciplina ne esce rinnovata, e con una prospettiva molto promettente, ampliata rispetto al suo solo metodo diatopico.

Alinei (1991 : 207) affirme lui aussi la nécessité de (ré)définir le statut et les objectifs de la discipline, et ses relations avec d'autres comme – entre autres – la sociolinguistique.

À l'origine de cette 'crise de la dialectologie', il n'y aurait donc ni une hypothétique disparition des dialectes, ni le danger opposé, c'est-à-dire l'éventuelle incapacité des dialectologues de gérer la complexité croissante de l'objet de recherche de la discipline. Il y a plutôt *simplement* la prise de conscience de cette complexité et l'exigence d'assumer pleinement ce développement de la problématique ; il s'agit donc, comme le souligne aussi Ruffino (1991 : 114), d'une « crisi di crescita, non di ulteriore arretramento ». Ce dernier se montre critique vis-à-vis de la dialectologie sur un autre aspect, que nous avons déjà évoqué, à savoir le retard dont la discipline est coupable dans le domaine de la réflexion théorique, malgré l'apport de linguistes tels que, entre autres, l'abbé Rousselot, Gauchat, Terracini, dont les enseignements sont restés largement inaperçus (Ruffino, 1991 : *ibidem*).

Le point de vue de nombreux sociolinguistes ne s'éloigne pas de cette position : un aspect très important de la polémique entre dialectologie et sciences sociales concerne la méthode de récolte des données, et notamment le choix des informateurs. Kruijzen (1978) peut rapporter en effet l'affirmation de la sociologue américaine G. Pickford selon qui,

---

<sup>87</sup> Cf. Mioni et Amuzzo-Lanszweert (1979 : 81), qui font reculer davantage la date de début de ce débat : « The study of language in its sociocultural context has become the issue of a large-scale debate in Italy over the last ten years ». Cf. aussi Alinei (1991), concernant les contributions à la Table Ronde « Wither Dialectology ? / dove va la dialettologia ? », et la synthèse réalisée par le dialectologue italien.

compte tenu des règles acceptées dans le domaine des sciences sociales, la dialectologie de son pays était « not on the highest level of scientific research » et que les résultats obtenus avec ses méthodes étaient dépourvus de « significance, validity and reliability » (Pickford, 1956 : 229 ; citée par Kruijsen, 1978 : 248). Pour le linguiste hollandais la question devrait se poser selon une perspective plus vaste que le seul choix des informateurs. En effet, le ‘conflit’ entre dialectologie et sociolinguistique ne relève pas seulement de la méthode d’enquête appliquée, mais plutôt de la conception même de la dimension d’étude concernée.

Une réflexion sur les distinctions élaborées par Coseriu (1981) permettra de mieux aborder cette problématique. L’auteur reprend et précise la répartition entre « diatopie », « diastratie » et « diaphasie » – dimensions de la variation – et associe à chacune d’elles, un type de systèmes unitaires, respectivement les unités « syntopiques », « synstratiques » et « synphasiques ». Les unités syntopiques représentent les systèmes linguistiques qui diffèrent les uns des autres en fonction de l’espace. Coseriu les appelle « dialectes » ; les unités synstratiques représentent les systèmes linguistiques qui diffèrent les uns des autres du point de vue social – ce sont les « niveaux de langue » (par exemple, le niveau haut, la langue populaire, etc.) ; enfin, les unités synphasiques représentent les systèmes linguistiques qui se différencient les uns des autres du point de vue situationnel : les styles (par exemple, la langue familière, mais aussi selon Coseriu les variétés basées sur l’âge et sur le sexe)<sup>88</sup>. Autrement dit, si l’on accepte cette répartition entre les axes « dia- » et « syn- », la sociolinguistique est essentiellement « dia- sociale » et « syn- topique », tandis que la dialectologie (surtout la géographie dialectale) se caractérise comme une discipline essentiellement « dia- topique » et « syn- sociale » (Kruijsen, 1978 : 255). Cela « justifierait » la critique adressée par les sociolinguistes à la dialectologie, à savoir que cette dernière discipline est trop centrée sur la variation diatopique et n’accorde pas assez d’attention aux facteurs sociaux de la variation linguistique, autrement dit qu’elle est enfermée dans un cadre d’analyse monodimensionnel.

Par exemple, Milroy et Milroy (1997 : 49) distinguent clairement la variation dans l’espace, objet de la géographie linguistique (incluant aussi la dialectologie traditionnelle), de la variation dans le temps (linguistique historique) et de la variation sociale, résultant

---

<sup>88</sup> Quelques précisions sont nécessaires : premièrement, nous utilisons le terme « système » avec une acception générale, qui ne voudrait pas faire penser à une sous-estimation de notre part de la complexité de ce concept ; deuxièmement, puisque cette répartition se situe à l’intérieur d’une élaboration théorique et épistémologique plus vaste et approfondie, nous ne pouvons que renvoyer aux travaux de l’auteur même. Cf. aussi Grassi (1995 : 18-19) et Sornicola (2002 : 102-103), qui décrivent et développent davantage la réflexion sur ce modèle.

des avancements plus récents de la recherche sur la variation linguistique, la première qui aurait été étudiée quantitativement, à un point tel que les auteurs considèrent cet aspect essentiel pour cette dimension d'étude.

Bien évidemment, une perspective équilibrée permet de remarquer, comme le fait très clairement Kruijssen dans son exposition de la question, qu'en réalité la responsabilité de cette division disciplinaire n'est pas seulement attribuable au caractère monodimensionnel de la recherche dialectologique, « aveugle » aux facteurs sociaux de la variation linguistique, mais plutôt au fait que les deux disciplines se concentrent sur des niveaux d'étude différents. En effet, la recherche en sociolinguistique, de son côté, ne prend pas en considération l'élément diatopique de la variation et donc – en exprimant un jugement parallèle à celui utilisé pour la dialectologie – elle reste aussi enfermée dans un cadre d'analyse monodimensionnel.

Autrement dit, comme le précisent plus synthétiquement Iannàccaro et Dell'Aquila (1999 : 6) :

Lo sguardo sociolinguistico è uno sguardo in profondità, attraverso la differenza verticale tra classi sociali e situazioni comunicative, ma nel contempo spazialmente limitato, e in certo senso “globale” rispetto all'area considerata; di contro l'analisi geolinguistica classica, se è particolarmente attenta alla variazione diatopica della struttura interna della lingua ed è sensibile ai fenomeni di delimitazione fra “tipi di lingua” e tipi di comunità diverse sul piano spaziale, lo è molto meno sul versante interno alla comunità e sulla variazione intralinguistica, che è vista come se fosse schiacciata su un piano solo.

En effet, s'il est vrai que l'objet d'étude des deux disciplines – les phénomènes de variation linguistique — est fondamentalement le même, la séparation des deux traditions de recherche a engendré aussi la formulation de différentes techniques et méthodologies de recueil et d'analyse des données.

Le même constat est effectué par Berruto (1977 : 77-78)<sup>89</sup>, qui fait le point sur la relation entre les deux disciplines : l'auteur met l'accent sur l'absence quasiment absolue de collaboration entre les dialectologues et les sociologues ; en outre, il souligne la nécessité de mettre à jour la discussion de caractère théorique et concrète des rapports entre société et production linguistique :

[...] la collaborazione con i sociologi [...] è purtroppo finora quasi del tutto mancata; e c'era bisogno di mettere a punto in qualche modo la questione teorico-

---

89 Qui, d'ailleurs, a développé sa formation de sociolinguiste sur les fondements de la tradition dialectologique turinoise.

sostanziale dei rapporti fra lingua e società e fra comportamento linguistico e comportamento sociale [...].

En ce qui concerne la question de l'attitude plutôt 'empirique' de la recherche dialectologique, le point de vue de Berruto est proche de celui des auteurs déjà mentionnés ; en effet, la dialectologie italienne, et plus généralement la dialectologie romane, n'a pas participé de manière constante aux évolutions de la linguistique générale, n'a pas su réaliser un projet concret et autonome de développement épistémologique au sein d'une discipline qui avait déjà beaucoup changé sa physionomie depuis le structuralisme saussurien jusqu'au générativisme chomskyen (p. 79).

À ce propos il est intéressant de noter l'opinion de Le Dù (2004 : 7), concernant l'aire gallo-romane. L'auteur met en évidence un élément caractéristique de la situation française qui est lié directement à l'histoire (non seulement linguistique) du pays. En effet, Le Dù souligne la relation contradictoire entre la recherche dialectologique et la perception politique de la diversité linguistique :

*L'Atlas Linguistique de la France de Gilliéron et Edmont n'a pas reçu l'accueil qu'il méritait, dans une France hantée par l'esprit de revanche et centrée sur l'entreprise d'unification nationale. (en italique dans l'original)*

La centralisation politique et linguistique de la France se reproduit donc, selon l'auteur, dans les différents projets géolinguistiques centrés sur les parlers répandus dans le territoire français ; des causes contingentes s'ajoutent à un esprit national déjà très fort :

*Le projet des Atlas linguistiques de la France par Régions, élaboré par Albert Dauzat en 1939, a mûri pendant l'occupation, quand les anciennes provinces ont réémergé pour un moment. Toutefois, le gros du travail de recherche s'est effectué après la guerre, à un moment où, à nouveau, les priorités allaient surtout à la reconstruction d'un État moderne centralisé. Une fois de plus, l'esprit national et le centralisme primaient sur les intérêts purement locaux. (ibid.)*

Par conséquent, d'après Le Dù (2004 : *ibidem*), la France, pays pionnier dans le domaine de la dialectologie et de la géographie linguistique, perd du terrain dans la réalisation de ses projets, tandis que ces disciplines se développent dans les autres pays suivant les pas de la tradition française et plus généralement européenne.

Les considérations de Le Dù sur la dialectologie française nous permettent aussi de relativiser certaines critiques – parfois très dures – que les observateurs et spécialistes ont adressées à la dialectologie italienne et plus généralement, romane.

Concernant l'Italie, Sanga (1977 : 19) dénonce le bas niveau théorique de la dialectologie par rapport à d'autres disciplines linguistiques ; le même auteur, dans une autre occasion (Sanga, 1991a : 310), souligne qu'entre 1977 (avec la naissance de la RID) et la fin des années 80, beaucoup de bons travaux ont été produits en Italie dans le domaine de la sociolinguistique, mais cette croissance quantitative et qualitative correspond à un affaiblissement de la production en dialectologie. Cela s'explique, selon lui, par le fait que plusieurs anciens dialectologues se sont consacrés à la sociolinguistique.

Dans le même contexte, plusieurs autres linguistes proposent toutefois des points de vue différents de celui exprimé par Sanga<sup>90</sup> ; parmi ces interventions nous mentionnons ici celle de Viereck, qui considère les deux disciplines complémentaires et clairement liées par l'élément social de la variation (Viereck, 1991 : 325). Le même principe est évoqué par Le Dû et Le Berre (1991 : 271) qui, s'appuyant sur leur expérience dans le contexte breton et sur la diffusion du français dans la population, voient se dessiner « les contours d'une dialectologie sociale au sein de laquelle il s'agit de démêler le social du spatial » et où le rôle des atlas linguistiques (présents et futurs) comme outils de la recherche n'est pas en discussion ; en conclusion de leur intervention ils peuvent ainsi préciser que « [i]l est en tout cas hors de doute que dialectologie et sociolinguistique ne sont pas en situation d'opposition, mais bien de complémentarité »<sup>91</sup>.

Une sorte de synthèse de tous ces points de vue peut être représentée par l'opinion exprimée par D'Agostino et Pennisi (1995). D'après eux, cette crise de la dialectologie – mais plus généralement, et en reprenant Iannàccaro et Dell'Aquila (1999), ce malaise commun à la dialectologie, la géolinguistique et la sociolinguistique – est causé justement par cette illusion de pouvoir séparer « la variabilità diatopica, la spazialità intrinseca alla lingua, dalle diverse forme di variabilità diastratica, e di sperare di poterne analizzare separatamente gli effetti e i significati sociali » (D'Agostino et Pennisi, 1995 : 14).

Comme nous avons pu le souligner dans nos observations précédentes, la critique principale que les sociolinguistes adressent à la dialectologie est que cette dernière s'est enfermée trop longtemps dans la description d'un système monodimensionnel, et qu'elle

---

<sup>90</sup> Dans une occasion différente, Pfister (1987 : 68), se référant directement à la phrase de Sanga citée ici, se déclare en désaccord avec son collègue italien, et affirme que, malgré tout, la dialectologie romane (et, notamment, italienne) se trouve dans un état avancé du point de vue méthodologique et de l'élargissement du champ de recherche.

<sup>91</sup> Quelques dix ans après, Le Dû (2004 : 10) présentant l'article de Favereau (2004 : 85-103, contenu dans le même volume), sur les déictiques spatio-temporels dans le domaine breton central, se demande « faut-il ranger un tel travail sous l'étiquette de la sociolinguistique ou de la dialectologie ? La frontière est bien floue entre des disciplines que l'on distingue bien souvent pour des raisons académiques de classement disciplinaire bien plus que selon des critères scientifiques ».

ne tenait pas en considération les facteurs réels qui sont présents dans la société. Concernant le contexte italien, Berruto déclare à plusieurs occasions (cf. Berruto, 1977; 1988; plus récemment, 2002) que la sociolinguistique de formation dialectologique, surtout en Italie, s'est bornée à une imitation des enquêtes plus proprement sociolinguistiques, consistant tout simplement à ajouter au travail traditionnel, une description générale des informateurs et du milieu social où l'enquête se déroulait.

Cette critique est exprimée en même temps par les socio-dialectologues envers ce qu'ils appellent la « dialectologie traditionnelle ». L'affirmation de Milroy (1980 : 5) à ce sujet peut bien illustrer ce point de vue :

In general dialectologists do not concern themselves with the interplay between social and linguistic behaviour which is the main interest of sociolinguists.

Une réponse indirecte à cette affirmation est donnée par Contini (2005 : 23), selon qui « [...] l'intérêt pour la variation diastratique, domaine privilégié des sociolinguistes, est présent très tôt dans les travaux des dialectologues ». Le dialectologue précise aussi les aspects principaux qui caractérisent cet intérêt pour les faits sociaux :

Contrairement aux reproches injustes qui, souvent, leur ont été faits, ces derniers [les travaux des dialectologues ; ndr] n'ont pas négligé, ou pas toujours négligé, les contacts, les interférences linguistiques, les variations intergénérationnelles ou entre différentes catégories socio-professionnelles que l'on peut observer dans un simple village mais, surtout, dans les milieux multiculturels que sont les grandes villes. (*ibidem*)

Plusieurs dialectologues du passé se sont déjà intéressés à la relation entre langue et société et à la question de la variation, comme le souligne aussi Sornicola (2002a : 85 - 86) à propos de dialectologues comme Rousselot ou Gauchat. En particulier, les importants travaux de géographie linguistique comme l' AIS (l'Atlas linguistique d'Italie et de la Suisse méridionale, réalisé par Jaberg et Jud) se fondaient sur les réponses d'informateurs choisis selon des caractéristiques professionnelles et générationnelles, et prenait en considération aussi le facteur « urbanisation » dans la répartition des points d'enquête. En particulier, les villes principales d'Italie étaient comprises dans le réseau d'enquête : un résultat de cette démarche est la possibilité de mettre en évidence la proximité entre la production langagière enregistrée auprès des informateurs des classes populaires urbaines et celle des informateurs des localités rurales proches de la ville. Ce dernier aspect est confirmé par des études plus récentes (cf. Lo Piparo, 1992) et, comme le souligne

Varvaro (1992), peut être considéré au moins en partie<sup>92</sup> une spécificité italienne, liée à la structure sociale et à la physionomie du rapport entre réalité urbaine et réalité rurale, qui, dans le pays, forment une sorte de *continuum*. Mais l'attention portée à la dimension urbaine dans l'AIS se révèle surtout dans la division interne de la ville en quartiers, et dans la prise en compte des différents niveaux d'alphabétisation des informateurs (comme dans le cas de Florence).

Compte tenu des caractéristiques historiques et sociales de la langue italienne, la Toscane constitue un terrain de recherche important dans l'optique d'étudier le *continuum* se réalisant dans le rapport entre le dialecte et la langue italienne. L'ALT (*Atlante Linguistico Toscano*) naît en 1973 pour répondre à l'exigence de rendre compte de la spécificité toscane en tant qu'aire linguistique marquée par cette tension continue entre langue et dialecte<sup>93</sup>. L'intérêt porté sur la dimension sociale de la variation sociale est marqué par une attention particulière vers le rapport entre le florentin et les autres variétés urbaines. Plus généralement, est profond l'intérêt pour la relation d'hégémonie qui s'instaure entre les différents centres et même à l'intérieur de chaque localité, entre locuteurs / groupes de locuteurs, dans une optique qui met en relief la diversité linguistique non seulement sur un plan diatopique mais aussi diastratique<sup>94</sup>. La création d'un site Internet confère au projet de l'ALT un ultérieur caractère de modernité, permettant d'en développer davantage les différentes perspectives de recherche<sup>95</sup>.

D'autres exemples d'approche sociolinguistique de l'analyse de la variabilité diatopique en Italie, sont fournis par le NADIR (*Nuovo Atlante dei Dialetti e dell'Italiano per Regioni*) et l'ALS (*Atlante Linguistico della Sicilia*)<sup>96</sup>.

Le premier projet, le NADIR, qui a débuté dans les années 80 (cf. Sobrero, 1985) se présente comme une sorte de banque de données qui observe les phénomènes linguistiques dans une perspective pragmatique et sociolinguistique et prend en compte aussi bien la production dialectale que l'italien régional. Des éléments théoriques – comme l'adoption

<sup>92</sup> Mais, justement, seulement en partie : cf. entre autres, Kerswill (1994).

<sup>93</sup> Comme le précise Poggi Salani (1978 : 51), ce travail se pose comme objectif principal celui de « chiarire l'organizzazione areale del patrimonio del lessico toscano, astraendo in partenza dalla considerazione dell'italiano come lingua nazionale e mirando a cogliere anzitutto ciò che a noi è arrivato, tuttora vivo, attraverso un lungo evolversi di parlato in loco ». Également, Bellucci Maffei (1978 : 67–73) souligne l'importance de cet aspect : « è tuttavia innegabile che, nella nostra regione, le intersezioni fra dialetto e lingua sono più ampie e più numerose che altrove, e assumono modalità specifiche ».

<sup>94</sup> Cf. Giannelli (1978 : 39) : « Le finalità dell'ALT sono quelle della individuazione [...] delle differenziazioni in ordine all'uso del lessico nell'ambito della regione e/o di singoli centri, quindi in senso sia orizzontale che verticale ».

<sup>95</sup> [http://serverdbt.ilc.cnr.it/altweb/RT\\_ALT-WEB\\_PercheALT.htm](http://serverdbt.ilc.cnr.it/altweb/RT_ALT-WEB_PercheALT.htm)

<sup>96</sup> Une présentation de ces deux – et d'autres – projets dialectologiques italiens est donnée par Canobbio (2004). Cf. aussi Berruto (2002 : 479–480) et Sornicola (2002 : 103, 106–107).

du concept de réseau social ; cf. Tempesta (2000) – et méthodologiques – concernant les différentes pratiques de récolte des données ; cf. Miglietta (2003) – caractérisent la démarche sociolinguistique de cet Atlas *sui generis*.

Le projet de l'ALS est né au début des années 90 et se présente comme un travail très riche, avec deux perspectives de recherche : une plus « traditionnelle », ethnolinguistique, et une plus « moderne », socio-variationnelle (cf. Ruffino, 1992). La possibilité d'utiliser les moyens offerts par l'informatique donne une nouvelle dimension au développement et à l'exploitation des données (cf. D'Agostino et Pennisi, 1995).

Un troisième projet italien qui mérite une mention particulière est l'ALEPO (*Atlante Linguistico del Piemonte Occidentale*), né au début des années 80 (cf. Canobbio, 2004 : 295). L'intérêt de cet atlas, à l'origine assez « traditionnel », réside dans son tournant sociolinguistique : en effet, tenant compte de la situation très complexe de plurilinguisme de l'aire concernée (italien, français, franco-provençal, occitan, piémontais), les chercheurs impliqués dans le projet ont très tôt orienté leur observation vers des phénomènes de dialectologie subjective (cf. entre autres Cini et Regis, 2002).

Le panorama scientifique européen apparaît comme très riche d'idées et de projets (dont plusieurs au moins en partie réalisés). Les considérations de Pitz (2005) sur le contexte bilingue de la Lorraine (ainsi que les remarques de Le Dû, 2004 mentionnées auparavant) nous offrent la possibilité d'élargir le champ de notre observation au domaine politiquement ou administrativement français. La chercheuse met en évidence la nécessité de remettre en cause l'approche méthodologique traditionnelle pour s'orienter vers une démarche « plus proche des concepts de la sociolinguistique et de la linguistique de contact » (Pitz, 2005 : 161), afin de combiner les deux démarches – sociolinguistique et géolinguistique<sup>97</sup>. L'alternance de code, les questions didactiques mais aussi une perspective subjective / perceptive (par exemple, la « fusion » de l'Alsace et de la Lorraine dans un *continuum* linguistique qui forme une seule aire d'analyse ; pp. 163–164) se trouvent parmi les aspects pris en considération par la linguiste, dans la définition des nouvelles perspectives de cette discipline.

Dans le domaine francophone – Suisse Romande – s'inscrit aussi le travail de Maître (2003). L'auteur met en relation constante la perspective strictement dialectologique et structurelle de l'analyse du patois gallo-roman de Suisse, à la

---

<sup>97</sup> Cf. aussi Taverdet (1990 : 706) : « La dialectologie jusqu'ici s'est beaucoup plus intéressée aux variétés rurales de la langue gallo-romane (oïl et oc), c'est-à-dire aux *patois* » ; ainsi faisant, elle a « un peu négligé jusqu'ici les variétés régionales de la langue française » parlées dans les villes.

perspective sociolinguistique du rapport entre le *patois* et le français (et l'allemand)<sup>98</sup>. Pour son analyse, le linguiste utilise la notion de *dilalie* (que nous avons présentée au chapitre 2). L'association entre ces deux perspectives est justifiée d'après Maître par le fait que « [l']objet principal de la dialectologie n'est pas le contact linguistique, mais les dialectes eux-mêmes. Toutefois, l'explication des formes dialectales exige souvent le recours aux phénomènes de contact [...] » (*ibidem* : 173). Le contact *français – variété locale* constitue donc, selon l'auteur, « un cadre interprétatif nécessaire et, partant, un objet d'étude secondaire » (*ibidem*).

La question concernant l'influence de la dilalie sur les structures des langues en contact ne peut avoir donc qu'une réponse positive : ce contact – comme le montrent, d'ailleurs, certains dialectologues du passé qui se caractérisaient par leur modernité et que nous avons cités dans ce chapitre, tels que le suisse Gauchat et l'italien Terracini –, a des répercussions importantes sur l'évolution des parlers locaux, mais aussi sur la caractérisation locale de la langue nationale. Cela met davantage en relief l'exigence de procéder dans une démarche qui, comme le dit encore Maître, « pourra contribuer à rendre compte d'un aspect fondamental de la situation linguistique de la Suisse romande : la dilalie » (p. 179). Cette déclaration a, en réalité, une portée plus générale, car elle nous paraît en lien étroit avec la réflexion chez les dialectologues (notamment italiens) sur la question complexe des rapports entre langue et dialecte et entre langue (dans le sens général de *système linguistique*) et société.

Le même type d'exigence est revendiqué dans les travaux aboutissant à la réalisation d'atlas linguistiques dans les domaines tout aussi complexes de l'Amérique Latine, par exemple, où le contact linguistique entre les différentes langues romanes des colonisateurs et les langues des autochtones, ainsi que la rencontre entre les mêmes langues romanes à des époques différentes, engendrent des situations se caractérisant par leur multiplicité sur le plan de la distribution non seulement diatopique mais aussi diastratique de la variation. À ce propos, l'ensemble de projets concernant le contact entre le guarani et les deux langues européennes principales parlées dans l'Amérique du Sud, espagnol et portugais, est exemplaire. Contini (2001-2002 : 6) souligne la nécessité de créer un lien avec la sociolinguistique dans le cadre de mouvements migratoires concernant, en particulier, les grandes villes ; cela justifie une orientation de la recherche « vers une dialectologie sociale, s'inspirant de la démarche de P. Trudgill, prenant en compte

---

98 L'auteur fonde une large partie de ses considérations sur une recherche menée dans un village de la Suisse Romande, Évolène ; cf. Maître et Matthey (2003; 2004; 2007). Cf. aussi Matthey et Maître (2007).

notamment la variation entre personnes des deux sexes, appartenants aux trois principales tranches d'âges [...] » (*ibidem*).

Les projets de l'ALGR (*Atlas Lingüístico Guaraní-Románico* ; cf. Thun 2001-2002a) et de l'ADDU (*Atlas Linguistique et Diastratique de l'Uruguay* ; cf. Thun, 2001-2002b) permettent de mettre en évidence cette approche marquée par l'influence de la sociolinguistique : comme le souligne Thun (2001-2002b : 169), cette attitude, ou plutôt, « cet élargissement du programme de recherche » adopté dans le cadre de ces projets,

signifie moins l'adoption de méthodes élaborées dans une discipline voisine que la reprise d'une exigence qui a sa propre tradition dialectologique mais qui devait céder le pas, pendant presque cent ans, à la géolinguistique diatopique, donc monodimensionnelle, établie avec tant d'éclat par Jules Gilliéron.<sup>99</sup>

La stratification sociale est donc devenue un élément fondamental des travaux plus récents ; parmi les premiers qui reprennent cette exigence, il faut sans doute reconnaître l'influence de la tradition anglo-saxonne : Britain et Cheshire (2003a) soulignent le fait que dans les contextes du Royaume Uni ou des États-Unis, cette complexité est prise en considération grâce à la réflexion développée avec Trudgill et Chambers à partir des années 70, et avec Labov dans les années 60 (cf. Calvet, 2002 : 48 ; cf. aussi Gasquet-Cyrus, 2002 : 61). Toutefois, nous avons montré que le débat autour des relations entre la dialectologie et la sociolinguistique est ancien et très articulé (avec de nombreuses contradictions entre les différents auteurs dont nous avons cité les travaux), et qu'il ne faut peut-être pas sous-estimer l'importance que les facteurs sociaux avaient déjà dans le cadre de la recherche en dialectologie avant la naissance 'officielle' de la sociolinguistique comme discipline autonome.

---

<sup>99</sup> Cette affirmation peut être comparée directement à l'extrait suivant de Contini (2000 : 47) : « Il est unanimement reconnu que la Géolinguistique moderne en tant que discipline autonome, commence avec J. Gilliéron et, en particulier, avec la publication de l'Atlas Linguistique de la France. Les critères scientifiques sont bien connus : corpus objectif, constitué par des enquêtes sur le terrain avec l'emploi d'un questionnaire préparé d'avance et en fonction du type d'étude envisagé [...], l'emploi d'informateurs choisis en fonction de leur compétence linguistique (ayant résidé sans discontinuité dans la localité de l'enquête) [...] ». Mais la complexité de ces traditions et de ses développements est témoignée aussi par une certaine confusion terminologique concernant des disciplines en réalité assez distinctes comme la géolinguistique « traditionnelle », qui s'est développée dans les domaines de recherche allemands et romans, et la géolinguistique qui s'est développée à partir des années 70 – 80 dans le Royaume Uni et les États-Unis. Il s'agit dans ce dernier cas d'une discipline ayant un fort caractère sociolinguistique et s'intéressant à l'élaboration de modèles permettant de mettre en lumière certains phénomènes tels que la diffusion sociale de la variation et le changement linguistique (cf. Labov, 1976 ; Chambers et Trudgill, 1980. En particulier, cf. Hernández Campoy, 2001 pour une synthèse des principaux modèles) mais aussi à des aspects tels que la Sociologie du langage et la programmation linguistique ; cf. notamment, Hernandez Campoy (2001), Williams (1988), Mackey (1988).

Ainsi, comme le précise Sornicola (2002a : 83), la prise en compte des relations que la dialectologie a toujours eu, dès le début, avec d'autres disciplines telles que la géographie, l'histoire et la sociologie devrait amener à reconsidérer – ou au moins à nuancer – cette affirmation d'une influence déterminante de la sociolinguistique anglo-saxonne et de ses modèles sur la dialectologie européenne<sup>100</sup>.

Les traditions de recherche de chaque pays ont joué un rôle important dans l'acceptation de ces modèles ; ainsi, les conditions historiques et culturelles caractéristiques des pays de langue romane (notamment de l'Italie) et des pays de langue allemande, justifient une certaine convergence dans la recherche sur la variation linguistique<sup>101</sup>. Par exemple, Cadiot et Dittmar (1989 : 9), dans leur description de la sociolinguistique allemande (dans l'ancienne RFA) et de son développement, affirment qu'elle opère « de nombreuses incursions dans le champs de la 'dialectologie' et de la description de l'allemand oral et écrit [...] », et que la question des variétés locales a été reconnue comme une problématique pertinente du point de vue scolaire (Ammon, 1979, 1989; cf. aussi Dittmar, 1989). Ces mêmes aspects sont en effet très importants dans le développement de la sociolinguistique en Italie, comme en témoigne, par exemple, la naissance de la RID dans les années 70, que nous avons évoquée auparavant. Benincà (2002 : 18-19) remarque de sa part que la dialectologie a beaucoup contribué au développement de la discussion dans le domaine de la didactique, grâce aussi à la fondation du GISCEL (« Gruppo di Intervento e Studio nel Campo dell'Educazione Linguistica »)<sup>102</sup>. Cette contribution s'est concrétisée selon plusieurs directions : dans une démarche comparative *dialecte – italien* ; dans une approche de type variationniste permettant d'illustrer par des exemples réels les différents niveaux stylistiques dans l'acquisition d'une langue<sup>103</sup> ; ou encore dans une perspective visant à favoriser chez l'apprenant le renforcement d'une conscience plurilingue.

Même dans la sociolinguistique française, nous pouvons remarquer que des témoignages de cette reconnaissance de l'influence de la dialectologie de la part des sociolinguistes ne manquent pas. On peut toutefois se demander si ce type de connexion

<sup>100</sup> Cf. aussi Ammon (1979 : 8) : « From the beginning social aspects of dialect have had to be taken into account in these regional studies [...] », mais ensuite « It has taken a long time for social aspects of regional dialects to be considered relevant research objects » (*ibidem*).

<sup>101</sup> Pour une discussion du concept de dialecte dans le contexte allemand, nous renvoyons à Ammon (1989 ; notamment, p. 65).

<sup>102</sup> Nous renvoyons au chapitre 1 pour des observations dans une perspective historique et socioculturelle plus générale. Cf. aussi Berruto (2002).

<sup>103</sup> Cf. à ce propos les études menées par A. Ghimenton – notamment, Ghimenton (2004; 2008), Ghimenton et Chevrot (2006) – sur l'acquisition linguistique dans le contexte du bilinguisme *italien – vénitien*.

entre dialectologie et sociolinguistique n'est pas, au moins en partie, lié à une certaine condition d'insécurité identitaire de la sociolinguistique, qui a fait l'objet de plusieurs débats dans le milieu de la recherche française. En ce sens, l'essai de Gasquet-Cyrus (2003) et le débat qu'il suscite (notamment, la réponse de Billiez, 2003) est particulièrement intéressant. L'auteur fait part d'un « malaise » de la sociolinguistique (p. 130) ; ce malaise serait causé par « un certain sentiment d'insécurité ou de culpabilité à pratiquer une discipline qui n'est pas toujours reconnue comme sérieuse voire 'scientifique' » (*ibidem*). Une des erreurs principales que Gasquet-Cyrus attribue à la sociolinguistique est, donc, l'incapacité de « réellement assumer sa pluridisciplinarité » (p.131).

Les principes énoncés par D'Agostino et Pennisi (1995), par Iannàccaro et Dell'Aquila (1999) et par les autres linguistes que nous avons mentionnés auparavant en référence à la 'crise de la dialectologie', se retrouvent ici dans les réflexions de certains membres du Réseau (informel) français de sociolinguistique (RFS). Manzano (2003 : 87), par exemple, parle de « *linguistique de la complexité*, [...] linguistique de la totalité » (en italique dans l'original) et plaide pour une plus grande prise de conscience des liens entre la dimension synchronique et sociale de la sociolinguistique d'une part, et la dimension diachronique et dialectologique, d'autre part. Ces liens ont été trop longtemps ignorés, alors que l'importance de cette interdisciplinarité est capitale : « Tout sociolinguiste sait que la dialectologie est très proche de lui, tout ça est nécessaire [...] » (*ibidem*). Calvet (2003 : 15), se penchant également sur les liens scientifiques entre Martinet, Weinreich et Labov et sur la naissance de la sociolinguistique, se réfère directement à l'importance « trop souvent négligée en cette affaire de la dialectologie : c'est dans l'atlas linguistique de la France de Gilliéron que la variation nous saute aux yeux, ou aux oreilles... »<sup>104</sup>.

La figure de Labov, par ailleurs n'est pas secondaire dans cette question des rapports entre la sociolinguistique et la dialectologie. Il n'est pas sans intérêt, à notre avis, que l'un des plus « modernes » dialectologues européen du début du XX<sup>e</sup> siècle, le suisse Gauchat, est fréquemment mentionné dans un des principaux travaux de diffusion de la sociolinguistique, l'ouvrage *Sociolinguistics* de Labov (1972 ; nous nous basons sur la version française de 1976). Nous avons pu souligner au cours du chapitre 2 de notre travail

---

<sup>104</sup> Cf. aussi Gadet (2005 : 133) qui, dans ses considérations sur les liens entre sociolinguistique – française – et marxisme, observe que « [l]a réflexion marxiste n'est évidemment pas la source unique de la sociolinguistique française, ni même sans doute son origine essentielle, plutôt à situer dans des reconfigurations de la dialectologie ou de la lexicologie, la découverte de la 'dialectologie sociale' ou de la linguistique anthropologique américaines, ou l'étude des contacts de langues (en particulier par les africanistes) ».

l'importance de deux dialectologues européens tels que Terracini et Gauchat pour la formulation d'une prise de conscience, au sein des recherches dialectologiques, du rôle joué par la stratification sociale, notamment par rapport au concept de *communauté linguistique*.

Nous ne reviendrons pas sur cet aspect ; nous nous limitons à souligner que Labov (1976) prend les études de Gauchat (1905) sur le village suisse de Charmey comme un élément de comparaison sur lequel il base une partie importante de son travail, notamment par rapport au changement phonétique dans un cadre intergénérationnel fondé sur la comparaison de trois générations (Labov, 1976 : 70, mais surtout 372-375) mais aussi par rapport au facteur *sexe* (p. 403), et à des questions de représentation linguistique (p. 412), et pour réfuter le principe du moindre effort (p. 431). Pour conclure, les différents travaux que nous avons présentés montrent que le principe de la stratification sociale était pris en considération par les dialectologues, et pas seulement de manière accidentelle. Cet apport de la dialectologie est reconnu par un des *pères fondateurs* de la sociolinguistique tel que Labov. Cela permet aussi d'avancer davantage dans nos considérations sur les relations entre ces deux disciplines.

## **4.5 Dialectologie, sociolinguistique, la ville et les jeunes**

La question de la variation devient encore plus complexe – si cela est possible – quand elle est appliquée au contexte urbain. Tout d'abord, il faut se demander quelle est cette entité qu'on appelle 'dialecte' : nous avons déjà abordé cette problématique au cours de ce chapitre ; quand on fait référence à la ville il devient encore plus difficile de trouver *une* réponse à cette question. Les dynamiques migratoires internes et externes, les bouleversements sociaux et économiques de ces décennies ont créé un nouveau cadre de contacts linguistiques, et la simple distinction entre langue nationale et variété locale n'est plus tout à fait satisfaisante (si tant est qu'elle l'ait été un jour). Comme le remarque Marcato (2005 : I), plusieurs formes de variétés linguistiques peuvent être incluses dans cette 'catégorie' de « dialecte » : les dialectes 'historiques', bien sûr, mais aussi des variantes qui émergent en co-relation avec des contextes socio-situationnels spécifiques ; ou encore, de nouvelles variétés situées dans un point intermédiaire du *continuum* ayant aux pôles opposés la langue et le dialecte ; enfin, il ne faudra pas oublier les nouveaux 'dialectes' issus des nouvelles réalités sociales et ethniques qui composent nos villes.

La complexité de la question résulte aussi de cette autre question : « E poi la città. Quale città ? », se demande Marcato (2005, *ibidem*). Nous avons mentionné les résultats des recherches en géolinguistique concernant la relation entre quartiers populaires urbains et aires rurales plus proches de la ville. La réalité urbaine est hétérogène, change continuellement sous la pression de dynamiques historiques et sociales<sup>105</sup>. De nombreuses études se sont concentrées sur la question linguistique de la ville et des exigences différentes qui naissent selon le contexte socio-politique pris en considération<sup>106</sup> : ainsi, en France l'importance de la question sociale liée à 'la banlieue' n'a pas d'équivalents dans un pays pourtant très proche tel que l'Italie (cf. Calvet, 1994 ; Bulot, Bauvois et Blanchet, 2001 ; Comunian, 2005). À ce propos, par ailleurs, il faut souligner le risque d'une sorte d'hypertrophie de cette dimension d'analyse :

Une partie de la sociolinguistique francophone contemporaine a tendance à limiter le champ de la sociolinguistique (*urbaine*) aux phénomènes « jeunes » ou « banlieue » (Gasquet-Cyrus, 2002 : 67 ; en italique dans l'original).

La sociolinguistique française a consacré et consacre beaucoup d'études à ce sujet et au rôle que l'individu joue dans cette réalité ; plusieurs chercheurs se sont demandés si la sociolinguistique (voire, selon le point de vue de certains auteurs, la 'linguistique' *tout court*) ne devrait pas plutôt se considérer comme une discipline intrinsèquement urbaine :

De ce point de vue, le syntagme *sociolinguistique urbaine* ne constitue pas une tautologie mais indique une ligne de plus grande pente : la sociolinguistique est essentiellement urbaine, et la linguistique urbaine ne peut être que sociolinguistique. Ou encore, pour dire les choses plus clairement : le terrain urbain montre que la linguistique ne peut être que sociolinguistique. (Calvet, 2002 : 49 ; en italique dans l'original)

Cette opinion n'est pas partagée par Gasquet-Cyrus (2002 : 66) qui au contraire s'oppose à l'identification de la discipline sociolinguistique avec une dimension urbaine omni-compréhensive et déclare que « *toute la sociolinguistique n'est pas urbaine* » (en italique dans l'original). Les observations de Gasquet-Cyrus sont intéressantes aussi pour son renvoi aux rapports que la sociolinguistique entretient avec la dialectologie, lorsqu'il parle de l'existence d'une « sociolinguistique rurale » (*ibidem*), bien que nous ne partageons pas son hypothèse – qu'il propose explicitement comme une provocation – qui verrait cette dernière remplacer la dialectologie. L'auteur identifie aussi d'autres domaines

---

<sup>105</sup> Cf. aussi les différentes interventions à la table ronde *Dialectologie urbaine* (Ruffino, 1992).

<sup>106</sup> Une revue des principales publications sur ce sujet dans le contexte italien est contenue dans Romanello (2002 : 152–153).

de recherche de la sociolinguistique qui échappent à l'étiquette de 'urbain' : l'humour et Internet ; ce dernier, en particulier, est un secteur qui montre un développement constant et qui est « par définition *a-topique*, et donc absolument pas urbain... » (*ibidem* ; en italique dans l'original).

Une opinion proche de celle exprimée par Gasquet-Cyrus est présente dans Mondada (2002), au moins pour ce qui concerne son refus d'englober toute la discipline dans un seul champ. La perspective adoptée par Mondada est de type conversationnel, c'est-à-dire que la linguiste affirme la possibilité et la nécessité d'analyser le comportement communicatif dans le contexte urbain, « lieu par excellence où les membres de la société se livrent à des analyses catégorielles » (Mondada (2002 : 72), à l'aide d'indices pragmatiques permettant de faire émerger ces pratiques de catégorisation. Cette démarche permet ainsi de garder une vision de la ville plus objective et détachée, évitant d'attribuer au linguiste le 'pouvoir / devoir' de catégoriser lui-même ses objets d'analyse *a priori* par rapport aux indications réelles résultant de l'observation directe :

[...] plutôt que de s'intéresser d'emblée à un objet défini comme le « parler des banlieues », ou bien le « parler des jeunes » ou le « parler des immigrés » censés représenter de façon emblématique les problèmes urbains actuels, nous préférons nous pencher sur la façon dont des acteurs sociaux, qui peuvent éventuellement être catégorisés, au sein de certaines activités, par eux-mêmes ou par d'autres, comme des « jeunes », des « banlieusards », des « immigrés », mais aussi de multiples autres façons, s'expriment dans la ville et sur la ville, et ce faisant, élaborent et organisent localement le sens qu'ils confèrent à l'urbain et les catégories pertinentes qui en régissent l'intelligibilité. (Mondada, 2002 : 87)

Dans les citations de Mondada et de Gasquet-Cyrus, la question urbaine croise un autre sujet très délicat du point de vue épistémologique : la production linguistique des 'jeunes'. Comme le remarque Trimaille (2004 : 99), le développement des études sur la banlieue comme thème social se lie de façon étroite à la diffusion de l'intérêt pour les pratiques langagières des jeunes (les « parlers de jeunes urbains », pour reprendre l'expression utilisée « provisoirement » par l'auteur). Ce croisement de perspectives tend à devenir tellement inextricable que Bulot (2004a : 133) est amené à parler de « confusion [...] en partie *opérante* et en partie *opératoire* des expressions 'parlers urbains' et 'parlers jeunes' » (en italique dans l'original).

De nombreux travaux concernant le domaine francophone sur ce sujet ont apparu depuis le début des années 90 ; nous nous limitons à signaler Zimmermann (1990) pour une orientation descriptive générale, Billiez (1992), Trimaille (2003), ainsi que Bulot (2004b), et de nombreux articles contenus dans Calvet et Moussirou-

Mouyama (2000) qui témoignent davantage de la relation existante entre la question ‘parler urbain’ et la question ‘parlers jeunes’. Le contact entre le français et les autres langues et ses enjeux identitaires dans les groupes des jeunes, sont pris en compte constamment dans le cadre francophone des études sociolinguistiques, notamment dans le contexte canadien avec les langues de l’immigration, mais aussi dans la réalité des langues régionales ou des pays d’ancienne colonisation<sup>107</sup>.

L’étude des pratiques langagières des jeunes peut concerner plusieurs domaines de réalisation. Un aspect qui touche directement la question des jeunes est celui des écrits muraux (à ce sujet, cf. Billiez, 1998, relativement aux enjeux sociaux de la production de *graffitis* dans la ville de Grenoble). La diffusion des nouvelles technologies dans le domaine de la communication (téléphonie mobile, SMS, Internet, messagerie électronique, etc.) concerne directement, bien que non exclusivement, les jeunes, se traduisant par une multiplication des ressources communicationnelles ; par conséquent, les approches et les problématiques possibles d’analyses sont très variées et nécessitent forcément une démarche « ouverte ». Nous avons mentionné Gasquet-Cyrus (2002 : 66) qui considère Internet comme un domaine de recherche privilégié de la sociolinguistique ; ces aspects sont pris en compte, notamment, par certains travaux collectifs ou actes de colloques, ou revues qui accueillent des articles sur ce sujet (par exemple, la revue *Langage & Société*).

Mais cette *catégorie* (les ‘jeunes’) est très difficile à préciser : tout d’abord, s’agit-il d’une variété de type diastratique – liée à la variable *âge* – ou bien diaphasique, liée plutôt à la variable *contexte d’emploi*, en tant que langue de groupe ? Cet aspect reste un des points à considérer dans l’étude des usages linguistiques dans cette dimension sociale. En outre, à partir de quel âge commence la condition de ‘jeune’ et jusqu’à quel âge est-elle valable ? Ou ne s’agirait-il pas plutôt d’une condition plutôt mentale et donc par définition floue ?

La tradition d’étude italienne montre une approche différente de celle opérée par les chercheurs de formation française : en effet – comme nous l’avons souligné – la focalisation sur le facteur ‘banlieue’ est moins marquée en Italie, et la superposition des éléments *ville – banlieue – jeunes* est beaucoup moins significative qu’en France. Une délimitation du concept de *langue des jeunes* est proposée par Cortelazzo (1994 : 294), qui la définit comme la variété linguistique tendanciellement orale employée dans certaines

---

<sup>107</sup> La bibliographie sur ce sujet est vraiment très riche ; nous nous contentons de mentionner quelques publications plus récentes et significatives, comme Billiez (2003), Canut et Caubet (2001), Calvet et Moussirou-Mouyama (2000), Leray et Manzano (2002), Blanchet et Robillard (2003), qui montrent la vitalité de cette orientation de recherche.

conditions communicatives par des groupes de jeunes. Les conditions communicatives mentionnées par l'auteur concernent le statut des interlocuteurs (conversations spontanées entre paires) et les sujets de conversation qui peuvent être typiques de la condition de « jeune », tels que l'amitié, l'amour, le sexe, l'école ou les drogues. Une description des principes sociolinguistiques de la différenciation selon l'axe générationnel est présentée par Còveri (1988a), qui discute la notion de *langage jeune*, précisant les moments historiques principaux de formation d'une langue jeune en Italie (notamment, la prise de conscience politique de 68 et de la fin des années 70, mais aussi les changements socio-économiques des années 80). Còveri montre que le répertoire linguistique des jeunes italiens est en réalité complexe et se compose de plusieurs éléments dont, en ce qui nous concerne, le dialecte (cf. aussi Sobrero, 1992b).

L'observation des comportements langagiers des 'jeunes' en Italie s'est surtout développée à partir du début des années 1990, et s'est souvent concentrée sur le milieu des étudiants (cf. Lavinio et Sobrero, 1991) et sur les variantes lexicales, notamment en relation avec l'interférence des variétés dialectales sur l'italien et l'emploi de termes et d'expressions de provenance dialectale (cf. Banfi et Sobrero, 1992 ; Radtke, 1993a, 1993b ; plus récemment, Marcato, 2006). En ce qui concerne le contexte sarde, signalons les travaux de Gargiulo (notamment, Gargiulo, 2002, 2003), alors que Lavinio et Lanero (2008) présentent une analyse des données statistiques issues de l'enquête menée en 2006 auprès des jeunes étudiants sardes (niveaux Collège et Lycées) par l'IRRE – Sardaigne (« Istituto Regionale Ricerca Educativa »)<sup>108</sup>. L'objectif de cette recherche sociolinguistique était de délimiter, à travers leurs déclarations, un cadre des usages linguistiques des jeunes/ adolescents, de leurs opinions à l'égard de leur répertoire verbal et notamment de leurs compétences langagières en sarde afin d'illustrer les dynamiques se produisant dans le contact l'italien et les variétés locales (cf. chapitre 1)<sup>109</sup>. Toujours sur le plan déclaratif, mais orienté vers une perspective subjective, nous mentionnerons l'étude de Cini et Regis (2005) sur la perception du dialecte par de jeunes piémontais. Parmi les travaux qui s'intéressent aux phénomènes d'alternance codique et d'énonciation mixtilingue avec une attention particulière pour les pratiques des jeunes, nous signalons Alfonzetti (1992c; 2005) – italien et sicilien ; le deuxième s'intéresse plus spécialement à

<sup>108</sup> À l'heure actuelle, l'IRRE a cédé la place à l'Agencia Nazionale per lo Sviluppo dell'Autonomia Scolastica (Agence Nationale pour le Développement de l'Autonomie Scolaire).

<sup>109</sup> Nous n'avons pas eu accès direct au volume mentionné. Nous pouvons néanmoins préciser qu'il présente une synthèse et la discussion des méthodes adoptées et une première lecture et interprétation des résultats principaux de l'étude.

la variation intergénérationnelle –, Cerruti (2004) – italien et dialecte piémontais –, Rindler Schjerve (1998; 2000) – italien et sarde. En ce qui concerne la pratique des écrits muraux, nous signalons entre autres, Desideri (1998) et Depau (2005; à paraître).

Les aspects concernant la diffusion des nouvelles technologies sont désormais très nombreux aussi dans le contexte de recherche italien ; ils sont pris en compte, notamment, par plusieurs travaux collectifs ou actes de colloques (par exemple, les publications de la Société de Linguistique Italienne), ou revues qui accueillent régulièrement des articles sur ce sujet (entre autres, la RID). Un aspect relevant est l'intérêt porté sur la langue des jeunes dans certains secteurs de la culture. Cet intérêt se traduit aussi dans l'exigence d'enregistrer les phénomènes principaux de ces pratiques langagières caractérisant les jeunes générations. Un exemple de cette attention est représenté par *Slangopedia*, un vocabulaire interactif centré sur le langage des jeunes, lié aux sociétés éditoriales L'Espresso et La Repubblica, et présent sur l'Internet.

## 4.6 La dialectologie perceptive

La dialectologie perceptive (cf. Iannàcaro, 2002) est une des convergences possibles entre les perspectives dialectologique et sociolinguistique.

Cette approche s'intéresse aux croyances, aux représentations des locuteurs de la distribution des variétés dans leur propre communauté linguistique et dans les communautés plus proches, ainsi qu'aux attitudes que ces représentations déclenchent vis-à-vis de ces variétés. Elle ne fait pas référence aux phénomènes de variation des langues étudiées, mais plutôt à la question des habitudes linguistiques, de l'identification linguistique (Iannàcaro et Dell'Aquila, 1999 : 7). Un autre point d'intérêt est la manière dont ces mêmes locuteurs construisent ces représentations, les mettent en application et les nourrissent (Preston, 1999). Il s'agit de mettre en évidence, à travers la comparaison entre fait linguistique et représentation subjective, la façon dont les locuteurs perçoivent des différences dialectales, jusqu'à quel point leur conscience du dialecte est influencée par les faits linguistiques réels<sup>110</sup>. La question de la conscience de la production linguistique chez les informateurs est reprise et analysée par Sornicola (2002b), qui met en évidence l'importance de cet aspect, mais aussi la tendance en dialectologie comme en sociolinguistique contemporaines à lui attribuer une place périphérique dans leurs intérêts

---

<sup>110</sup> Concernant le domaine gallo-roman, notamment la communauté linguistique de l'île de Noirmoutier, cf. Léonard (2002).

de recherche (p. 214). Selon cette auteure (p. 229), l'adoption d'une démarche perceptive permet de prendre en compte à la fois des éléments sociaux et psychologiques de la production et permet de reconsidérer une question fondamentale en dialectologie, à savoir le choix de l'informateur et les techniques de conduction de l'entretien (à ce propos, cf. Carpitelli et Iannàccaro, 1995).

En outre, Iannàccaro et Dell'Aquila (1999 : 7) se basent sur l'expérience de travaux précédemment réalisés pour souligner que la dialectologie perceptive permet d'exploiter différemment les données originaires sociolinguistiques, à travers un traitement de type géolinguistique de la variation linguistique, aboutissant à la cartographie de la répartition géographique de la perception de la variation du point de vue des locuteurs, ce qui donne une image des frontières linguistiques vues par les différentes communautés.

#### **4.7 Sociolinguistique et dialectologie dans une perspective de *convergence codique***

En ce qui concerne de manière plus spécifique notre recherche et le cadre sociolinguistique dans lequel elle se situe, le croisement disciplinaire dû à la prise en compte de facteurs de nature variée est inévitable.

L'analyse des phénomènes de contact est un point de rencontre privilégié pour la dialectologie et la sociolinguistique, tant au niveau structurel (dont notamment l'italianisation des dialectes et la formation de variétés régionales d'italien) que sur le plan de l'usage (en particulier, le code-switching et le code-mixing) entre la langue nationale et les dialectes. Le point de vue assumé par Avolio (2003) permet de situer la question des relations disciplinaires entre dialectologie et sociolinguistique à partir de cette prise en compte du contact entre langue et dialecte local. L'auteur reprend et développe les points principaux d'une affirmation de Berruto (1997 : 27), qui définit l'italianisation des dialectes comme une thématique qui tient directement de la dialectologie, et dont l'intérêt principal concerne son lien étroit avec les questions générales de linguistique historique, de sociolinguistique et avec la créolistique. Partant de ces considérations, Avolio (2003 : 312) conclut à l'exigence de reconnaître et de « défendre » les principes de la recherche en dialectologie :

Non si tratta, insomma, di stabilire una volta per tutte se ad occuparsi di certe cose debbano essere sempre e solo dialettologi anziché sociolinguisti o altro ancora (sempre ammesso che esistano dialettologi che non siano anche sociolinguisti); ciò

che importa è rendersi conto della più profonda natura di un certo settore di ricerca, e riconoscerla anche andando al di là delle mode o di convinzioni più o meno ampiamente condivise.

Plusieurs points de ce propos sont intéressants dans le sens de notre présentation : le premier concerne l'identification qu'Avolio opère entre les activités des dialectologues et celle des sociolinguistes. Le deuxième concerne la revendication de l'existence et de l'importance de la dialectologie dans l'analyse de ces faits linguistiques : il ne faudrait pas craindre de se définir « dialectologue » et vouloir s'occuper directement de ce type de phénomènes, il ne faudrait pas céder à la tentation de suivre des dénominations à la mode et en particulier de se définir forcément sociolinguistes parce que « c'est à la mode » – ce qui s'est passé parfois dans les milieux de la dialectologie italienne et romane à une certaine époque : cf. Berruto (1977) et Telmon (1991).

Dans le propos de Berruto (1997 : 27) que nous avons évoqué ci-dessus, émergent les deux dimensions du contact linguistique : d'une part, la convergence dans l'usage ; de l'autre, la convergence dans les structures (cf. aussi le chapitre 2).

Le lien entre ces deux perspectives est absolument évident et, d'un certain point de vue, il peut être mis en relation avec le lien entre la sociolinguistique et la dialectologie se développant dans une relation cyclique. Dans cette perspective, nous pourrions reprendre le propos énoncé par Givón (1995) « Yesterday's syntax is today's morphology » et le réinterpréter de la façon suivante : « la *convergence dans l'usage* d'hier est la *convergence structurelle* d'aujourd'hui ». Le contact dans l'usage produit des phénomènes de juxtaposition de codes, d'alternance linguistique et ensuite le mélange de codes, qui précèdent (en quelque mesure, *doivent* précéder) la cristallisation des éléments de la langue dominante dans la structure de la langue dominée ; ce rapport est dynamique et bien évidemment ne se réduit pas au passage d'éléments lexicaux d'un 'système' à l'autre, mais s'applique aussi aux autres niveaux linguistiques (cf. aussi Auer, 1999).

Quand nous parlons de « cristallisation des éléments de la langue dominante dans la structure la langue dominée », nous partons du principe que le contact affecte aussi bien la langue dominante que la langue dominée, et nous sommes persuadés de la réciprocité de ce phénomène de transmission d'éléments (cf. Berruto, 2005b ; cf. aussi le chapitre 2 de notre travail)<sup>111</sup>. En tout cas, l'aspect qui nous paraît le plus important est que la réciprocité de

---

<sup>111</sup> La dichotomie *langue dominante* versus *langue dominée* est considérée ici dans l'acception que donnent à ces expressions les spécialistes du code-switching dans la perspective conversationnelle (par exemple Auer, 2000), dans le sens de détermination empirique et circonstanciée de *langue de base* et *langue imbriquée*.

l'interférence n'est pas en question, et la formation des italiens régionaux (pour rester dans le domaine italo-roman) confirme ce fait.

Cette même perspective cyclique est adoptée par Stehl (1995), qui se donne comme objectif d'envisager un retour aux analyses tenant compte de tous les éléments caractérisant les phénomènes de contact. L'auteur reprend le souci constamment manifesté dans les travaux de Varvaro (cf. notamment Varvaro, 1987; 1992). Selon ce dernier, en effet, une des causes principales de la crise de la dialectologie dont nous avons parlé est, justement, la scission de la discipline en différentes sous-disciplines trop indépendantes les unes des autres ; la solution à cette crise serait donc un rapprochement et une harmonisation de ces *dialectologies* dans une discipline englobante.

## 4.8 Quelques observations conclusives

Au cours de cette présentation de différents travaux soutenant nos réflexions sur la nature des relations entre dialectologie et sociolinguistique, nous avons vu qu'il y a de nombreux points communs entre ces deux approches de la langue qui mettent la variation au centre de leur préoccupation. Ces éléments peuvent émerger ou rester *cachés* suivant les différentes perspectives d'étude, selon le contexte ou le moment historique d'observation, les différentes traditions de recherche ; nous avons souligné en effet que les conceptions de la linguistique italienne se rapprochent de celles qui caractérisent la production française et en partie allemande, et que ces conceptions se démarquent plutôt de celles qui cadrent les travaux aux États-Unis ou au Royaume Uni.

Par exemple, en Italie, au-delà des critiques nombreuses vis-à-vis de la dialectologie, plusieurs projets montrent un intérêt très marqué pour l'aspect de la variation diastratique ; plus généralement, Berruto (1977 : 78) souligne qu'un des mérites de la dialectologie italienne a été d'avoir mis en lumière les éléments principaux de l'histoire sociale italienne. En effet, comme l'indique Marcato (2002b : XXI) :

La complessità della situazione italiana, segnalata in modo innovativo nel modello di Pellegrini (1960, 1975) è un ottimo osservatorio per l'analisi di fenomeni di bilinguismo, di diglossia, di mistilinguismo, di mutamento e commistione di codice, essendo molto ampia la gamma delle varietà e delle distanze strutturali, e questo è ancora un settore d'indagine dialettologicamente interessante, che può interagire con modelli teorici diversi, suggerendo prospettive di costruttivi 'ritorni' teorici.

Comme le soulignent Francescato et Solari Francescato (1994 : 60), les méthodologies et les objectifs principaux caractérisant l'approche sociolinguistique et, respectivement, dialectologique, restent distinctes. Cependant, comme le remarque Romanello (2002 : 153), ce même travail de Francescato et Solari Francescato montre que les outils utilisés par la sociolinguistique sont adaptés (ou adaptable) pour étudier le répertoire plurilingue des groupes minoritaires d'Italie. Tempesta (2000 : 12) met également en relation le développement épistémologique et méthodologique de la dialectologie et de la sociolinguistique avec le développement d'un intérêt – commun à ces deux disciplines – pour les phénomènes de contact et de mélange linguistique. Ce n'est certainement pas un hasard si les nouveaux développements de l'observation dialectologique, et notamment des variétés en contact, sont perçus par plusieurs chercheurs comme une voie possible de renouvellement de la dialectologie, et d'une présence plus marquée de cette dernière dans les débats théoriques.

Plusieurs revues des recherches récentes dans les domaines de la dialectologie et de la sociolinguistique en Italie montrent la présence d'intérêts et de perspectives d'étude communs entre les deux disciplines ; c'est le cas, en particulier des synthèses de Romanello (2002) – pour le domaine de la dialectologie – et de Berruto (2002) pour le domaine de la sociolinguistique. En effet, maintes recherches des vingt dernières années sont citées dans les deux essais, aussi bien au niveau des descriptions qu'elles proposent que de leurs bibliographies<sup>112</sup>.

Nous avons procédé dans ce chapitre à une discussion sur la relation entre la dialectologie et la sociolinguistique, focalisant notre attention sur les discours les plus récents des deux matières concernées. Nous avons largement rendu compte de la tradition de recherche qui s'est développée dans la linguistique romane, et plus particulièrement dans le domaine italo-roman ; néanmoins, nous avons essayé de rendre compte aussi de traditions différentes et, quand cela s'est avéré possible, de comparer les différentes démarches.

Nous avons pu remarquer que cette relation est complexe et que plusieurs éléments s'entrecroisent sur le plan méthodologique. Ces disciplines montrent de nombreux points

---

<sup>112</sup> Pourtant, il ne faut pas négliger le fait que les deux spécialistes se distinguent par leurs attitudes légèrement différentes à ce sujet : en effet, tandis que Romanello montre parfois une certaine tendance à mettre en relief les aspects communs, Berruto montre la tendance inverse, c'est-à-dire que dans son argumentation maintient les deux disciplines bien distinctes l'une de l'autre.

communs ; toutefois, compte tenu des objectifs de recherche différents et des méthodologie appropriées aux différentes perspectives d'étude, il nous semble difficile à l'heure actuelle de parler de *dialectologie* et de *sociolinguistique* comme de deux approches entièrement intégrées, car la tendance à considérer la dialectologie et la sociolinguistique comme deux disciplines bien distinctes et irréductibles l'une à l'autre reste majoritaire.

Nous avons aussi consacré une place importante à deux thèmes de recherche très privilégiés aujourd'hui, celui de la *ville* et des *jeunes* : il s'agit de deux domaines très flous en réalité, mais qui montrent la possibilité d'opérer des analyses à plusieurs niveaux et selon plusieurs perspectives.

Dans le cadre de notre recherche, la perspective chronologique *convergence dans l'usage – convergence dans les structures* (qui équivaldrait, finalement, à une connexion entre sociolinguistique et dialectologie) permet de reconsidérer toutes les instances avancées par Marcato, Avolio, Berruto, Stehl, Varvaro et les appliquer à une réflexion sur le passage d'éléments de l'italien dans le sarde et, *vice-versa*, du sarde dans l'italien (soit, italianisation du sarde et formation – développement de l'italien régional) dans les générations plus jeunes, notamment des étudiants du lycée et de l'université. À travers une comparaison de nos données avec les travaux publiés sur l'italien régional de Sardaigne (notamment, Lavinio, 1990, 1991 ; Loi Corvetto, 1979, 1983), et des variétés des jeunes (Gargiulo, 2002, 2003), il sera possible de montrer l'éventuel passage d'éléments linguistiques entre deux générations de locuteurs et vérifier si la convergence dans l'usage remarquée dans le passé (fin des années '70 – début des années '80 – début des années '90) a produit une convergence dans la dimension structurelle durable dans le temps, visible dans les pratiques des jeunes nos contemporaines.

## **5 L'AIRE URBAINE DE CAGLIARI : CONSIDÉRATIONS DÉMOGRAPHIQUES ET LINGUISTIQUES**

Bien que notre recherche ne soit pas centrée sur des aspects macrosociolinguistiques et que l'objectif de l'étude ne soit donc pas de montrer des corrélations directes entre production linguistique d'une part et conditions socio-situationnelles de l'autre, il nous paraît utile de fournir des informations générales sur notre terrain d'enquête.

Les considérations présentées dans ce chapitre portent sur deux sortes d'informations : d'une part, les données de caractère démographique concernant l'aire urbaine et métropolitaine de Cagliari, ainsi que quelques observations générales relatives à l'identité sociale, historique et culturelle de la ville et à son organisation en quartiers principaux ; d'autre part, les considérations de nature linguistique et sociolinguistique concernant le sarde parlé dans l'aire dialectale de Cagliari, et son rapport avec l'italien du point de vue structurel et fonctionnel.

### **5.1 Informations de caractère socio-démographique**

#### **5.1.1 L'agglomération de Cagliari**

Comme nous l'avons déjà souligné auparavant, la ville de Cagliari, avec une population estimée au mois de mai 2007 à 158'685 habitants (73'910 hommes, 84'775 femmes)<sup>113</sup>, est la capitale administrative de la Région Autonome de Sardaigne, et aussi son centre principal du point de vue politique, économique et culturel. L'aire administrative de Cagliari, en outre, est le centre à plus haute densité démographique<sup>114</sup>. La commune de Cagliari est entourée d'un certain nombre de villes petites et moyennes qui constituent, avec la capitale, l'agglomération métropolitaine de Cagliari. Elle compte environ 377'259 habitants (données DEMO-ISTAT), répartis comme suit (relativement aux centres principaux) : Assemini 12'979 (13'179 hommes, 26'158 femmes) ; Cagliari 158'685

---

<sup>113</sup> Toute les données démographiques citées dans ce chapitre sont extraites du site DEMO-ISTAT : <http://demo.istat.it/bilmens2007gen/index.html>

<sup>114</sup> Les autres départements administratifs de la Région Sardaigne sont Nuoro, Oristano, Sassari ; à ces quatre départements se sont ajoutés récemment les départements de Medio Campidano (chef-lieu : Villacidro), Sulcis (Carbonia et Iglesias), Ogliastra (Lanusei et Tortoli) et Gallura (Olbia et Tempio). Le statut politique de ces quatre derniers départements est attribué par le Conseil régional sarde, tandis que les quatre premières provinces administratives sont créées par attribution de l'État national italien.

(73'910, 84'775) ; Capoterra 23'298 (11'770, 11'528) ; Elmas 8'915 (4'454, 4'461) ; Monserrato 20'785 (10'027, 10'758) ; Quartu Sant'Elena 70'599 (34'681, 35'918) ; Quartucciu 12'067 (5'935, 6'132) ; Selargius 28'940 (14'086, 14'854) ; Sestu 18'555 (9'303, 9'252) ; Settimo San Pietro 6'158 (3'074, 3'084), Sinnai 16'278 (8'119, 8'159).

### 5.1.2 Cagliari et ses quartiers

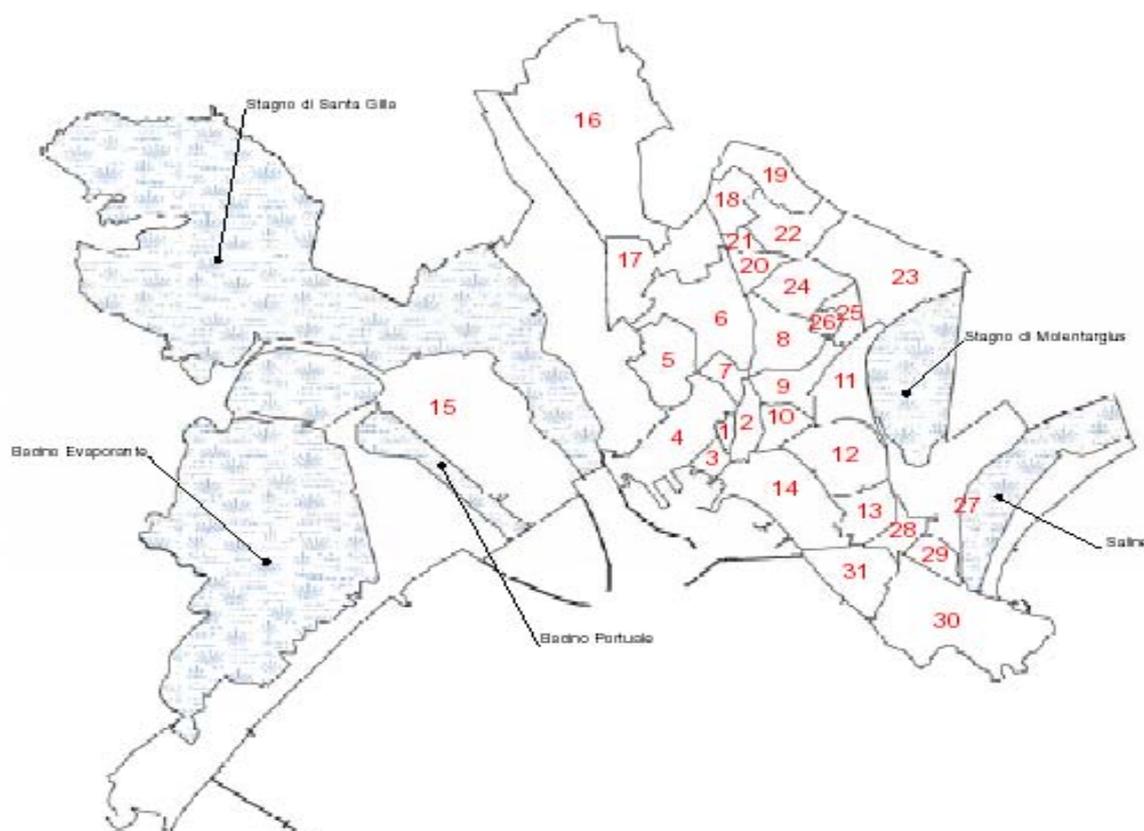
La ville de Cagliari se compose de 31 quartiers<sup>115</sup>. Le centre historique, le « berceau » de la ville, en comprend quatre : Castello, Marina, Stampace et Villanova. Autour du centre se sont formés les quartiers principaux de la ville moderne, comme Sant'Avendrace au sud-ouest, San Michele et Is Mirrionis sur le côté ouest, et San Benedetto sur le côté est. L'expansion ultérieure de la ville a produit, dans les années soixante, la réalisation au Nord du quartier populaire du CEP (acronyme signifiant *Centro Edilizia Popolare*) – qui lie Cagliari au bourg de Pirri, anciennement entouré par les champs et les vignes – et, au Sud-Est, la confluence dans l'aire urbaine principale de l'ancien bourg de pêcheurs de Sant'Elia (qui fait l'objet aussi de nouvelles constructions populaires). Voici le plan de la ville avec la répartition en quartiers<sup>116</sup> :

---

<sup>115</sup> Selon le document officiel « Cagliari e i suoi quartieri » publié par le Bureau de Statistique de la Mairie de Cagliari en collaboration avec l'ISTAT (« Istituto Nazionale di Statistica »). Dans ce même document (p. 14) est précisé, cependant, que le nombre et la délimitation des quartiers ne sont pas officiels. Cf. <http://www.comune.cagliari.fr>. Le site *Wikipedia* (<http://it.wikipedia.org/wiki/Cagliari>) indique en 33 le nombre de quartiers composant la ville.

<sup>116</sup> Extrait – et réélabéré – du document « Cagliari e i suoi quartieri » (pp. 14–15).

Figure 1 - Cagliari. Répartition en quartiers



1) Castello	12) Monte Urpinu	22) San Giuseppe - Santa Teresa - Parteolla
2) Villanova	13) Monte Mixi	23) Is Bingias - Terramaini
3) Marina	14) Bonaria	24) Monte Leone - Santa Rosalia
4) Stampace	15) Sant'Avendrace	25) Quartiere Europeo
5) Tuvixeddu - Tuvumannu	16) Mulinu Becciu	26) Cep
6) Is Mirrionis	17) San Michele	27) Poetto - Medau su Cramu
7) La Vega	18) Barracca Manna	28) La Palma
8) Fonsarda	19) Is Campus - Is Corrias	29) Quartiere del Sole
9) Sant'Alenixedda	20) Villa Doloretta	30) Borgo Sant'Elia
10) San Benedetto	21) Monreale	31) Nuovo Borgo Sant'Elia
11) Genneruxi		

Dans le cadre de notre recherche nous avons effectué les enregistrements dans huit quartiers de la ville : trois quartiers historiques (Castello, Marina, Villanova), trois quartiers « modernes » semi- centraux (San Michele et Is Mirrionis, San Benedetto) et les deux banlieues populaires, CEP et Sant'Elia. Nous allons donc brièvement les décrire.

Le centre historique de Cagliari correspond à la conformation donnée à la ville par les Pisans au cours du XIII<sup>e</sup> siècle. Trois quartiers (Stampace, Marina et Villanova), destinés à recevoir les habitations et les activités du peuple, se développent autour du

quartier dit *Castel di Castro*, la cité fortifiée où les Pisans établirent le centre de leur pouvoir politique et militaire et que l'on avait destinée à résidence des nobles.

Parmi les quatre quartiers historiques de la ville, *Castello*, situé sur une colline à environ cent mètres au-dessus du niveau de la mer est en effet le plus ancien et le plus important du point de vue historique. Il est encore (partiellement) fortifié, et on y accède à travers les anciennes portes du Moyen Âge. La présence dans le quartier des principaux monuments historiques et architecturaux de la capitale régionale, témoigne du rôle central de Castello dans l'histoire de la ville. Ce quartier, le coeur de la vie politique et culturel de Cagliari, était également le siège des institutions politiques du Royaume de Sardaigne. Auparavant, Castello avait été le centre du pouvoir politique, militaire, administratif, économique, sous la domination de Pisans, qui l'avaient en fait construit au XIII<sup>e</sup> siècle, ensuite, des Catalano-aragonais et des Espagnols (du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle).

Dans le quartier de Castello se trouvent aujourd'hui d'importantes institutions telles que la Préfecture et le Rectorat de Université de Cagliari, avec sa Bibliothèque.

Ce quartier est actuellement en train d'opérer une sorte de reconversion, qui l'amène à être un important lieu de socialisation et de développement économique à vocation artisanale, culturelle et touristique. Selon les résultats du dernier recensement national effectué en 2001, Castello comptait 1'555 habitants sur les 164'249 enregistrés à l'époque dans toute l'aire urbaine de la capitale régionale.

Le quartier de la Marina est situé entre Castello et le port de Cagliari. Anciennement, il était habité principalement par des pêcheurs et des ouvriers qui travaillaient au port.

La Marina est un quartier riche d'histoire qui comporte de nombreux restes archéologiques d'époque romaine, mais aussi des monuments ayant une valeur artistique et historique, datant de la domination catalane sur la ville (entre autre, l'église de Sant'Eulalia). Actuellement, le quartier de Marina est un lieu de rencontre interculturelle, car à côté des magasins d'artisanat et des nombreux restaurants typiques de la tradition sarde, se trouvent les activités menées par les membres des petites communautés d'immigrés qui se sont installés dans le quartier. Le recensement de 2001 a recensé dans ce quartier 2'416 habitants.

Villanova, situé aux pieds de Castello, est le dernier qui s'est développé parmi les quatre quartiers historiques de la ville. Il était habité à l'origine par les paysans qui travaillaient les champs aux alentours de la ville fortifiée. Actuellement, Villanova est caractérisé par sa vocation commerciale, mais garde encore un caractère populaire assez

marqué surtout dans les rues internes. Habité par 5'803 personnes, ce quartier représente aussi le secteur de passage du centre vers les quartiers modernes de Cagliari situés dans la partie est de la ville.

Les autres quartiers traités dans notre présentation, et qui ont constitué le terrain d'enquête de notre recherche, sont : San Benedetto, Is Mirrionis, San Michele, CEP, et Sant'Elia.

San Benedetto est un quartier semi-central de Cagliari, fondé sur le commerce et les services aux citoyens. Il s'agit d'un secteur de la ville résultant du développement urbain qui a eu lieu à partir de l'après-guerre. Dans les données du recensement 2001, il apparaît que San Benedetto est aussi un des quartiers les plus peuplés de la ville, avec 8'142 habitants. Dans ce quartier se situe le marché municipal homonyme, inauguré en 1957, qui est aussi le plus grand marché municipal couvert d'Italie<sup>117</sup>.

Le CEP est un quartier populaire construit à la fin des années 1960. Il est situé dans le secteur nord de la ville, constituant un point de raccord avec l'ancien bourg de Pirri ; ce dernier fait partie de la commune de Cagliari, tout en gardant une certaine identité spécifique et une autonomie administrative partielle. Le CEP est un quartier relativement petit et peu peuplé (2'490 habitants selon le recensement 2001), mais qui se caractérise par un taux de chômage très élevé : 31,3%, alors que la moyenne relative à la ville de Cagliari était à la même époque de 19,4%. Le taux d'analphabétisme correspond à 2,8%, le plus haut parmi tous les quartiers de Cagliari, car la moyenne de la ville est de 1%.

Dans le secteur à l'ouest de la ville sont situés les deux quartiers de San Michele et d'Is Mirrionis.

La dénomination de « San Michele » et la délimitation même de ce quartier à l'intérieur de la ville, sont assez récentes. Le quartier prend le nom du col homonyme aux pieds duquel il s'est développé et sur lequel est situé l'ancien château de S. Michele. Il s'agit d'un quartier ayant encore un caractère assez populaire, qui s'est développé surtout dans les années cinquante à travers des initiatives de construction populaire. Dans ce secteur – qui, selon les données de 2001 compte une population de 6'956 habitants – se trouvent plusieurs résidences universitaires, compte tenu aussi du fait que le quartier se trouve à proximité des principales facultés de la ville.

Le quartier d'Is Mirrionis se trouve aussi à proximité du col de San Michele, et il est possible de dire qu'il s'est effectivement développé parallèlement au précédent. Il s'agit

---

<sup>117</sup> Source : [www.comune.cagliari.it](http://www.comune.cagliari.it).

d'un quartier très vaste est très peuplé (14'697 habitants) qui, tout comme San Michele, rencontre plusieurs problèmes de nature sociale : le taux de chômage est ici de 26,7% (30,3% à San Michele) et on y remarque aussi des problèmes liés à la qualité des habitations. Mais comme nous le disions auparavant, Is Mirrionis est un secteur très grand et donc très complexe. Notamment, il est possible de remarquer la présence d'un nombre élevé d'étudiants universitaires qui trouvent ici un logement pour la période de leurs études. Plusieurs facultés universitaires comme celles de Lettres, de Psychologie ou la faculté des Sciences de l'Ingénieur se trouvent dans ce quartier ou à proximité. À Is Mirrionis se trouve aussi un autre marché municipal couvert, le plus grand de la ville après celui de San Benedetto.

Le dernier quartier que nous avons visité lors de notre recueil des données, est le bourg de Sant'Elia. Il s'agit en réalité de deux quartiers assez différents entre eux, adjacents du point de vue territorial et liés du point de vue administratif. Ces deux aires urbaines comptaient au total, selon le recensement de 2001, 7'624 habitants ; les problèmes de nature sociale peuvent se résumer par le taux de chômage, qui touche 35% de la population de l'ensemble du quartier. Cependant, si nous opérons une distinction entre le bourg de pêcheurs et le quartier moderne (comme le fait, par ailleurs l'ISTAT dans sa présentation), nous pouvons remarquer que « le vieux » Sant'Elia compte 1'518 habitant contre les 6'106 du « nouveau » Sant'Elia. En distinguant aussi les différents taux de chômage, nous notons que le quartier le plus récent présente un taux très élevé : 42,3%, face à « seulement » 24,7% affectant le vieux bourg.

Sant'Elia est situé dans le secteur au sud-est de Cagliari, à proximité de la colline homonyme. Il présente des éléments d'un grand intérêt historique et naturel, qui sont pourtant peu valorisés. Les services pour le citoyen ne sont pas très développés et les problèmes sociaux sont profonds avec une certaine condition de ségrégation sociale par rapport au reste de la ville. Depuis quelques années, l'aire a été concernée par de nombreuses interventions de rénovation et de réalisation de travaux d'urbanisation primaire, ainsi que de la mise en place de services, et d'entreprise de valorisation culturelle. Notamment l'ancien lazaret, dont l'existence est attestée depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, est de nos jours, c'est un centre d'exposition d'art qui accueille une quantité considérable de manifestations culturelles pendant l'année. En outre, le dimanche, sur la plaine située à proximité de la mer a lieu un marché ouvert semi-officiel où les pêcheurs vendent leurs produit frais, et qui si prolonge vers le nouveau quartier, où il prend la forme d'une brocante.

## 5.2 Informations de nature socio–linguistique

La variété sarde de Cagliari fait partie du groupe dialectal campidanien méridional (Contini, 1987; Viridis, 1978) : elle est répandue dans l'aire du Golfe de Cagliari et son arrière-pays.

Le dialecte de Cagliari a joué un rôle central dans la région méridionale et représentait la variété de prestige dans le XIX<sup>e</sup> siècle (Dettori, 2002 : 902). Dans l'aire urbaine de la capitale régionale la variation diastratique était productive et en corrélation avec les caractéristiques des quartiers historiques : ainsi, Castello, habité par l'aristocratie et la haute bourgeoisie, et Marina, centre des activités maritimes ou liées au commerce et à la pêche, se caractérisaient par une variété sociale distincte de celle parlée par les habitants de Villanova et Stampace, appartenant plutôt aux classes sociales populaires.

Après la 2<sup>e</sup> guerre mondiale, les quartiers du centre ville ont été délaissés par les habitants, après que la ville ait été en grande partie détruite par les bombardements de l'aviation anglo-américaine.

La variété urbaine de Cagliari se caractérise par une influence remarquable de l'italien, qui se réalise à tous les niveaux de la production linguistique (phonétique, morphosyntaxe, lexique). La compétence élevée en italien n'est pas limitée aux jeunes générations, mais est répandue aussi chez les locuteurs plus âgés. L'influence de l'italien sur le sarde se produit selon deux directions : d'une part, l'italianisation du dialecte ; d'autre part, l'usage alterné et mélangé d'italien et sarde dans la communication quotidienne.

En ce qui concerne l'usage du sarde dans l'aire métropolitaine de Cagliari, nous pouvons nous baser notamment sur les résultats de l'étude conduite par la Région Sardaigne (Oppo, 2007). Il s'agit d'enquêtes sur les usages déclarés par les informateurs menées dans le cadre des activités de valorisation du sarde et des langues de Sardaigne, suivant la Loi Régionale 26 / 1997 (cf. chapitre 1). À propos de cet aspect nous avons déjà souligné, dans le chapitre 2, que selon les enquêtes sociolinguistiques commissionnées par la Région Sardaigne, 68,4% des personnes interviewées déclarent connaître et parler le sarde (ou une des variétés locales non sardes parlées dans l'île), alors que 29% affirment posséder une compétence passive de communication. Plus précisément, concernant les seules variétés sardes, 72,4% des informateurs déclarent avoir une compétence communicative de production et 27,6% de réception (cf. Lupinu, 2007 : 99).

Le territoire urbain de Cagliari, comme nous le verrons aussi au cours de notre analyse des données, se caractérise par une valeur importante de l'italophonie, surtout en ce qui concerne la catégorie socio-démographique des jeunes. D'ailleurs, cette donnée n'est ni surprenante, ni limitée au cadre sarde, car dans le contexte urbain sont condensés les éléments que l'on peut considérer inversement proportionnels à la résistance et au développement des variétés locales par rapport à la réalité des petites villes : par exemple, une haute concentration de personnes ayant un diplôme d'études de niveau élevé, un réseau communicatif moins dense, et donc un degré de formalité plus élevé même dans des contextes relativement informels comme les bars, etc. Cette diminution relative à la compétence de production dans la langue locale est, en partie, compensée par une augmentation de la compétence relative à la réception.

En ce qui concerne l'aire urbaine de Cagliari, Lupinu (2007 : 100) indique que 57,6% des informateurs ont une compétence active en sarde (auxquels il faudra ajouter 1,7%, relatif aux autres variétés locales non sardes) alors que 35,7% ont une compétence passive (plus 1% dans une autre variété locale). Comme le remarque encore l'auteur, dans l'observation de la compétence bilingue des informateurs, il faudra tenir compte aussi d'une donnée qui n'émerge pas directement : l'emploi alterné des deux codes, dans ses manifestations principales code-switching et code-mixing. Ce dernier aspect, que nous avons déjà évoqué dans les chapitres précédents de notre travail et qui fera, par ailleurs, l'objet de notre analyse, n'est pas à sous-estimer, et permet de mettre davantage en évidence la complexité de la situation de bilinguisme dont il est question, notamment dans l'aire urbaine concernée.

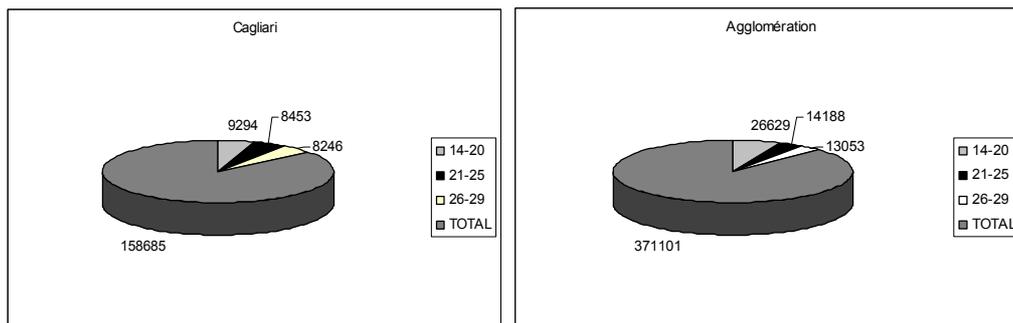
### **5.3 Observations sur les jeunes de Cagliari et de l'agglomération**

Le nombre de jeunes entre 14 et 20 ans résidant dans l'aire urbaine de Cagliari s'élève à environ 9'294 (4'751 hommes, 4'543 femmes) pour un total de 158'685 habitants (73'910, 84'775) ; ce chiffre monte à 26'629 si l'on considère toute l'aire métropolitaine (13'697, 12932), soit 67% du nombre total de jeunes de la même tranche d'âge de la province administrative de Cagliari – 39'588, dont 20'384 hommes et 19'204 femmes – et presque 22% de la région Sardaigne (121'820 ; 62'516, 59'304).

Cependant, il nous paraît très difficile de définir de manière certaine cette catégorie de « jeunes » ; par exemple, nous pourrions considérer aussi, dans ce groupe, la tranche

d'âge qui va de 21 à 25 ans, voire jusqu'à 29 ans, après laquelle on passe dans la catégorie des « adultes ». Relativement à l'aire urbaine de Cagliari, le groupe 21 – 25 est formé par 8'453 personnes (4'324, 4'129) mais, si l'on prend en compte l'aire métropolitaine, leur nombre s'élève à 14'188 (7'249, 6'939) ; le groupe 26-29 compte 8'246 individus (4'234, 4'012) dans l'aire urbaine, qui deviennent 13'053 (6'701, 6'352), si l'on considère l'ensemble des dix communes principales de l'agglomération.

Figure 2 – Répartition des jeunes dans l'aire urbaine de Cagliari et dans son agglomération



Dans le cadre de notre analyse, qui se concentre aussi sur le répertoire des jeunes étudiants enregistrés à la sortie / entrée des écoles, la tranche d'âge 14 – 20 est particulièrement intéressante.

Les données les plus récentes disponibles sur la population scolaire de Cagliari font référence à l'année 2005-2005<sup>118</sup>. Dans le document consulté, le nombre d'étudiants des instituts secondaires de la ville était de 17'878 unités, dont 6'364 non résidentes à Cagliari<sup>119</sup>.

Le territoire urbain de Cagliari, comme nous le verrons au cours de notre analyse des données, se caractérise par une valeur importante de l'italophonie, surtout en ce qui concerne la catégorie socio-démographique des jeunes.

Plusieurs recherches conduites auprès des étudiants des instituts secondaires de la ville témoignent de l'intérêt pour la production langagière des jeunes cagliaritains et plus particulièrement du rôle joué par le sarde à l'intérieur du répertoire linguistique complexe de cette catégorie de locuteurs.

Selon Gargiulo (2002 : 14-15), parmi les étudiants qui ont participé à son enquête et qui ont répondu à la question « *prima di andare a scuola, in famiglia, hai appreso il dialetto*

<sup>118</sup> Source : « Cagliari in cifre », p. 244 ; <http://www.comune.cagliari.it>.

<sup>119</sup> Il faut dire, par précision, que dans le même document, à la p. 238, sont présentées des données sur la population étudiante différentes de celles que nous venons d'indiquer (18'290).

o l'italiano » (« Avant d'aller à l'école, en famille, tu as appris le dialecte ou l'italien »), 70,4% ont répondu « italiano », à peine 0,8% « dialecte », 1,7% les deux ; 12,9% des informateurs ont répondu « Oui », donnée que l'auteur interprète – compte tenu aussi d'autres éléments émergeant de son enquête – comme une déclaration implicite d'italophonie.

Une étude conduite par Marongiu (2005) dans un institut professionnel de Cagliari avec 14 informateurs âgés d'environ 14 ans, montre des données intéressantes qui vont dans la même direction que celles indiquées par Gargiulo. Le lycée professionnel qui fait l'objet de son enquête accueille de nombreux étudiants provenant des communes de l'agglomération ou situées aux alentours de la ville ; les étudiants sont résidents dans la quasi-totalité dans des communes hors de la ville principale.

Selon Marongiu (2005 : 154–155), 92,9% des étudiants ont indiqué l'italien comme langue maternelle et dominante de leur répertoire. En outre, 64% des informateurs déclarent parler et comprendre le sarde *parfaitement* ou *bien*. En réalité, comme le précise l'auteure, les résultats d'un test de production et de compréhension montrent que 71,4% des 14 étudiants enquêtés « ha competenze orali che vanno dalla fluidità comunicativa alla comunicazione con qualche difficoltà » (Marongiu, 2005 : 157). En outre, seulement 7,1% de ses informateurs sont *parfaitement* compétents dans la production orale en sarde ; en revanche, selon le test proposé par la chercheuse, 64% sont *parfaitement* compétents dans la compréhension du sarde.

Il nous manque malheureusement des données plus vastes concernant la production (réelle ou déclarée) des jeunes de Cagliari. Les résultats de l'étude menée par la section sarde de l'institut IRRE (Istituto Regionale di Ricerca Educativa ; cf. chapitre 4) sur les langues des jeunes étudiants sardes des différents niveaux – de l'école élémentaire jusqu'à l'université – ne sont pas utiles en ce sens. En effet, malgré leur intérêt remarquable du point de vue de la richesse de données mises à la disposition du lecteur, et de l'ampleur de l'échantillon (cf. Lavinio et Lanero, 2008), ces données ne prennent pas en compte le contexte spécifique de la ville, et donnent plutôt une vision de la situation linguistique (et notamment, de la diffusion du sarde et de l'italien dans cette vaste portion de la société sarde) à l'échelle des districts didactiques, des différentes provinces administratives de l'île, et de la région Sardaigne dans son ensemble.

Dans le cadre de notre étude, cependant, un aspect montré par les recherches mentionnées sur la diffusion du sarde dans la région et en particulier dans les écoles de la ville, nous concerne et intéresse principalement : la compétence réduite du sarde chez les

jeunes (au moins du point de vue de la production) et – en même temps – la richesse du répertoire linguistique de ces locuteurs, qui disposent de la possibilité d'employer et resituer l'élément local à côté de l'élément linguistique national, à l'intérieur d'un « code » communicationnel spécifique et marqué du point de vue diaphasique et diastratique.

Ces aspects seront pris en compte lors de notre analyse des données issues des enregistrements menées à proximité des lycées de la ville et dans d'autres situations où des jeunes étaient impliqués dans une activité de communication.

## **5.4 Observations conclusives**

Dans ce chapitre nous avons dirigé notre attention sur le contexte de Cagliari. Les informations portaient sur deux niveaux différents de description : un niveau socio-démographique, concernant des informations relatives à la composition de la ville et de son agglomération métropolitaine ; un niveau sociolinguistique général concernant le répertoire linguistique des sardes et notamment des habitants de Cagliari, d'après les recherches menées dans les dernières années. Ces informations générales sur notre terrain d'enquête nous paraissent utiles pour introduire notre recherche, bien que l'objet de notre étude ne soit pas de montrer des liens directs entre des facteurs de nature sociale, d'une part, et production langagière, de l'autre.

Ces informations nous fourniront des éléments de réflexion lors de notre analyse des données à notre disposition sur l'emploi réel du sarde et de l'italien dans la production bilingue à Cagliari, dans les diverses situations prises en considération.

## 6 ASPECTS MÉTHODOLOGIQUES

Pour introduire nos réflexions sur les questions méthodologiques, nous empruntons deux affirmations de deux chercheurs très différents l'un de l'autre, c'est-à-dire, Dalbera (2002), et Fishman (1971). Ces observations concernent la relation entre la méthodologie de recherche (prise dans son complexe) et la réalité des données produites et disponibles pour l'analyse.

Par rapport à cette relation, Dalbera (2002 : 99) s'exprime de manière très déclarative :

On voit bien que celui-ci [le corpus, ndr] ne saurait préexister à l'analyse ; il s'élabore, il se dévoile au fur et à mesure que l'investigation avance. De sorte que *c'est finalement le corpus qui fait la théorie* (gras et italique dans l'original).

Le propos énoncé par le dialectologue français se rapproche de celui qui avait déjà été exprimé par Fishman (1971 : 69) :

Il serait téméraire d'affirmer qu'une seule et même méthode convient au rassemblement et à l'analyse des données pour une telle variété de problèmes et d'objets d'étude. [...] [L]a sélection des méthodes est une *conséquence* des données du problème : elle n'en est absolument pas indépendante. (italique dans l'original).

Ce n'est sûrement pas le hasard qui fait que les déclarations d'un des principaux spécialistes de sociolinguistique coïncident avec ce qu'affirme un des plus fins interprètes de la moderne dialectologie motivationnelle – non seulement – française. Cela témoigne à notre avis d'une sensibilité vers l'objet de l'étude, qui est commune aux disciplines linguistiques qui trouvent la matière première de leurs réflexions dans la recherche sur le terrain.

Dalbera part du principe que l'analyse et l'interprétation dépendent des données à disposition ; Fishman part du principe que la sélection de méthodes de recherche dépend de la problématique avancée. Dalbera parle de l'« après » rassemblement des données ; Fishman parle aussi bien de l'« après » que de l'« avant » collecte. Il s'agit ici, donc, des deux faces de la même médaille, c'est-à-dire, le rapport entre réflexion théorique et observation empirique du fait linguistique : « Le questionnement mécanique conçu a priori se corrige, se complète, et se peaufine tout au long de l'enquête et, par suite le corpus de

réponses auxquelles il donne lieu et, en définitive, l'échantillon même qui en est issu. *Le corpus est indissociable de l'analyse* » (Dalbera, 2002 : 97. Gras et italique dans l'original).

On pourrait plutôt dire, à propos de la relation entre méthodologie d'enquête d'une part et objectif de la recherche de l'autre part, que la première dépend forcément du deuxième, mais en égale mesure la méthodologie adoptée a des conséquences déterminantes sur les données recueillies et donc sur les objectifs mêmes de la recherche.

Il n'existe donc pas un modèle idéal ou une méthode-type, tout comme pour un observateur il n'existe pas (il ne devrait pas y avoir) de résultat idéal ; les objectifs visés par le chercheur et donc l'orientation générale de la recherche influencent, plutôt, le choix de la méthode, puisqu'il y a une véritable richesse de points d'observation possibles des faits linguistiques (notamment, en ce qui nous concerne, du contact de langues). En outre, d'autres éléments sont à prendre en compte à côté de ces premiers facteurs, à savoir les nombreuses contraintes (physiques, économiques, temporelles, mentales, etc.) que le terrain pose au chercheur, et les difficultés qui en dérivent sur la réalisation des projets d'étude.

Au cours du présent chapitre nous allons donc présenter nos observations méthodologiques sur notre expérience de recherche et sur certaines questions concernant les approches qu'il est possible d'adopter afin de comprendre ce qui se passe lors d'une interaction où des locuteurs d'italien et de sarde alternent la langue nationale et la langue locale.

## **6.1 Changement d'orientation de la thèse**

En effet, puisqu'on parle de méthodologie qui est influencée par les objectifs de la recherche et *vice versa*, disons tout de suite que dans ce travail il y a eu justement une adaptation de la méthodologie de récolte et d'analyse des données, aux exigences de la recherche, qui a changé radicalement – nous préférons dire évolué – au cours du temps, au fur et à mesure que l'étude prenait corps.

Il faut souligner le fait que l'analyse des phénomènes de convergence linguistique dans l'usage avec une perspective conversationnelle en Sardaigne et plus particulièrement dans un contexte urbain comme celui de Cagliari n'a pas de précédent, alors que dans le

domaine italo-roman ce type de recherche (avec des focalisations légèrement différentes) s'est développé depuis le début des années 1980<sup>120</sup>.

Le projet initial consistait d'une enquête de type strictement quantitatif pour la constitution d'une banque de données lexicale de l'italien régional ; le modèle pour un travail de ce genre est, en Italie, le LIP (De Mauro, Mancini, Vedovelli et Voghera, 1993 : 49), qui se fondait sur l'étude de quatre villes : du nord au sud, Milan, Florence, Rome, Naples. Les villes initialement prévues dans notre recherche étaient au nombre de quatre : Cagliari, Nuoro, Sassari, plus une quatrième ville à choisir entre Iglesias, Oristano, Olbia et Tempio.

Les trois villes principales étaient déterminées sur la base de plusieurs critères, dont le plus important était, bien sûr, linguistique. Notamment, Cagliari et Nuoro représentent deux pôles opposés relativement à la variété de sarde concernée : Cagliari représente le pôle le plus innovateur (dialecte plus italianisé ; tendance à utiliser davantage l'italien que le sarde), alors que Nuoro – ville beaucoup plus petite et moins importante du point de vue administratif – représente le pôle plus conservateur (dialecte plus « archaïque ; vitalité du sarde face à l'italien). Sassari, deuxième ville de la Sardaigne sur le plan démographique, avait été choisie pour le fait que le dialecte parlé dans la ville – le sassarien – n'est pas une variété de sarde mais plutôt une variété italo-romane<sup>121</sup> : il était donc intéressant d'évaluer les comportements des locuteurs dans des contextes (socio)linguistiques aussi différents entre eux (d'autant plus que le sarde logoudorien est parlé par les nombreux habitants originaires des villages proches de Sassari). Les autres villes parmi lesquelles choisir le quatrième point de l'enquête endossent des caractéristiques très différentes les unes des autres, et le choix n'était (ne serait) pas simple.

En tout cas, le projet a changé lentement mais progressivement et la prise en compte du dialecte à côté de l'italien régional – et donc aussi de la convergence dans l'usage à côté de la convergence dans les structures –, nécessaire compte tenu de l'usage courant de la part des locuteurs, rendait l'étude de plus en plus complexe.

---

<sup>120</sup> En particulier, nous citons ici Collovà et Petrini (1981-82) dans la Suisse italienne (Lugano), Berruto (1985) à Turin, Alfonzetti (1992a) à Catane, Sobrero (1992a) et Miglietta (1996) à Lecce, Cerruti (2003; 2004) à Turin ; sur un plan privilégiant la réflexion théorique, fondamental est Berruto (1990) ; plus récemment, Cerruti et Regis (2005). En Sardaigne des études sur l'alternance codique sont menées par Marongiu (2005) dans un lycée de Cagliari et surtout, par Rindler-Schjerve (sur deux villages dans le nord de l'île), qui donne une place importante à la réflexion théorique sur le *shift* du sarde vers l'italien ; cf. entre autres, Rindler-Schjerve (1995-96; 2000; 2003).

<sup>121</sup> Nous renvoyons au chapitre 1 de notre travail pour un cadre plus précis de la répartition linguistique de la Sardaigne et des caractéristiques des variétés dialectales du sarde.

Le nombre des localités enquêtées a bientôt été réduit à deux, à savoir Cagliari et Nuoro, avec une focalisation, donc, sur l'aire de diffusion du sarde ; la réduction du nombre des villes était compensée par une augmentation des typologies situationnelles d'enquête. Le principe de l'étude quantitative n'était pas mis en question ; cependant, l'observation des premières données faisait émerger un fort intérêt pour une analyse de nature qualitative strictement associée à l'étude des fréquences.

Les problèmes concernant l'organisation des typologies situationnelles d'enquête ont vite émergé, car Nuoro et Cagliari présentent de différences remarquables du point de vue démographique et de la structure urbanistique, aussi bien que de statut administratif. Ces différences posaient d'importantes contraintes sur la recherche de contextes similaires et donc sur la détermination des situations linguistiques comparables entre les deux réalités urbaines. Toutes ces questions, difficiles à gérer dans un projet de thèse, s'accompagnaient à plusieurs problèmes de nature technique, concernant l'impossibilité de garantir la continuité de l'analyse des fréquences par l'emploi d'un logiciel qui soit expressément conçu et prévu (attribué) pour cette application. La considération de ces facteurs et l'avancement de l'analyse qualitative des éléments issus des enquêtes, ont finalement déterminé une redéfinition de la recherche en sens qualitatif, avec une focalisation sur l'aire urbaine de Cagliari.

L'adoption, à la fin de ce processus d'approfondissement épistémologique, de l'approche qualitative, n'exclut pas a priori l'intégration éventuelle d'éléments de type quantitatif et ne devrait pas, par ailleurs, empêcher de développer davantage la recherche vers une perspective véritablement quantitative, quand les conditions seront favorables en ce sens.

La prise en compte des contraintes qui se présentaient à différentes étapes de notre recherche a évidemment contribué au développement de la réflexion sur la problématique de la récolte des données, et notamment, sur les techniques d'enquête. Un aspect particulier de cette réflexion qui fait l'objet de considérations ultérieures au cours de ce même chapitre (cf. § 4), concerne le choix que nous avons privilégié pour notre étude, de l'enregistrement à microphone occulté ou, suivant Miglietta (2003), l'adoption d'une technique non invasive de collecte des données.

## 6.2 Description des éléments constitutifs du corpus

Comme nous l'avons dit, le corpus se compose d'environ 16 heures d'enregistrements effectués. Les enregistrements ont été effectués par une seule personne (qui est l'auteur du présent travail), qui est né et a grandi dans la ville de Cagliari et qui est donc membre *totalemment* intégré dans la communauté linguistique constituant le terrain de l'enquête<sup>122</sup>.

Voici de suite une description des principaux éléments qui caractérisent la composition du corpus de notre recherche.

Les informations suivantes concernent notamment la typologie des textes enregistrés, le profil des informateurs, la répartition des enregistrements dans l'aire urbaine de Cagliari et les typologies des situations conversationnelles.

### 6.2.1 Typologie des textes

La typologie des textes enregistrés est assez homogène, au sens qu'il s'agit presque toujours de conversations spontanées « face à face ». Nous disons « presque », parce que nous avons enregistré aussi plusieurs conversations téléphoniques ; cependant, compte tenu de l'impossibilité de saisir la moindre information sur les interlocuteurs à l'autre bout du fil (sauf que pour les informations reconstruites à partir de la conversation elle-même), nous avons préféré éviter de traiter cette typologie de texte – qui, par ailleurs, était très réduite en quantité – et à ne prendre en considération des exemples de ce type que dans des situations bien spécifiques. Nous avons produit, en outre, des brèves annotations sur un aspect marginal dans le cadre de notre étude, mais qui peut se lier à d'autres recherches effectuées dans des contextes semblables à celui où nous opérons : les conversations ayant des immigrés comme figure centrale. En effet, nous avons repéré un nombre (très) réduit de situations de conversation entre des immigrés et d'autres personnes<sup>123</sup>. Ces échanges sont à notre avis intéressants en ce qu'ils se caractérisent par la présence du dialecte. Nous ne parlerons de cet aspect qu'en termes d'exemples, quasiment avec une valeur « anecdotique », la quantité des situations et la brièveté des échanges ne nous permettant la moindre généralisation, sinon en tant qu'éléments utiles pour une première réflexion. Nous

<sup>122</sup> Il faut préciser qu'il y a eu une collaboratrice pendant cette phase de la recherche : en effet, plusieurs enregistrements ont été effectués par une autre personne ; toutefois, elle accompagnait toujours, avec un autre appareil d'enregistrement, l'enquêteur principal. En tout cas, ces enregistrements n'ont pas été retenus pour l'étude finale.

<sup>123</sup> Dans un seul cas, qui écrit a été impliqué directement dans ces échanges conversationnels. Les interlocuteurs dans les autres situations repérées étaient toujours italiens.

pouvons souligner que dans tous les cas, l'emploi du dialecte se produit avec des fonctions de convergence conversationnelle sur un niveau de formalité plutôt bas.

### **6.2.2 Profil des informateurs**

Le profil des informateurs est, au contraire, très varié. En effet, la recherche se concentre sur les contextes dans les différentes zones, et le locuteur n'est pas choisi explicitement *a priori*.

Notre recherche concerne de façon spécifique plusieurs situations de communication spontanée assez classiques dans les études des pratiques conversationnelles : de contextes plus informels (par exemple, conversations entre pairs dans un bar) à contextes plus formels (par exemple, conversations dans les bureaux publics entre employé et citoyen).

Cela dit, il est évident que le choix préliminaire de la macro-situation entraîne des conséquences importantes sur la présence de certains locuteurs plutôt que d'autres : ainsi, par exemple, la présence exclusive d'hommes (jeunes et âgés) dans un décor tel que celui du barbier pour homme (se distinguant, donc, du coiffeur pour femme ou unisexe) est tout à fait prévisible. Également, on peut considérer un fait normal la présence de femmes parmi les employés d'un magasin de vêtements ; on pourrait être même étonnés de ne trouver que des hommes (ou plutôt, de ne trouver aucune femme) parmi les vendeurs dans certaines typologies de magasins (par exemple, les magasins de produits de beauté).

Un autre contexte d'enregistrement présentant un degré de prévisibilité élevé à l'égard des caractéristiques des personnes enregistrées est celui de l'entrée / sortie des lycées ; ce type de données concerne, en effet, presque exclusivement des adolescents – ou des filles et garçons très jeunes – âgés de 14 à 19 ans environ.

Le profil sociolinguistique des informants se définit sur la base de critères fondamentaux de la classe d'âge (avec les 'catégories' Adolescents, Jeunes, Adultes, Personnes âgées) et du sexe (Hommes et Femmes).

En ce qui concerne les locuteurs enregistrés, il est important de préciser que tous ne proviennent pas de Cagliari, et que leur origine n'est pas facilement repérable. En termes généraux, et mis à part le cas des immigrés étrangers que nous avons déjà évoqué, nous pouvons distinguer entre ceux qui ont déménagé en ville depuis longtemps et ceux qui au contraire sont arrivés depuis peu de temps ; un cas différent est celui des personnes qui se trouvent à Cagliari pour une période de temps limitée (par exemple, les étudiants

universitaires) et celles qui font des aller-retour en journée des village proches de la ville (c'est le cas, par exemple, de plusieurs étudiants enregistrés à proximité des lycées).

D'ailleurs, on peut considérer cet aspect comme caractéristique de la réalité urbaine de Cagliari comparée à celle du village, et plus en général des aires urbaines (plus ouvertes à la présence des 'étrangers') par rapport aux centres ruraux<sup>124</sup>. Il n'est pas toujours aisé, voire possible, de tracer un profil du locuteur qui en mette en relief la provenance géographique.

Les données sur les locuteurs enregistrés ont toujours été récupérées – lorsque cela s'est avéré possible – sur la base de simples inférences. Quand la provenance des locuteurs n'est pas Cagliari mais plutôt une autre ville ou un village de l'île (ou même d'ailleurs), elle sera indiquée lorsque cela sera évident grâce à certains traits linguistiques ou par une déclaration explicite de la part du locuteur lui-même ; le même critère est adopté pour définir le niveau d'études ou l'emploi.

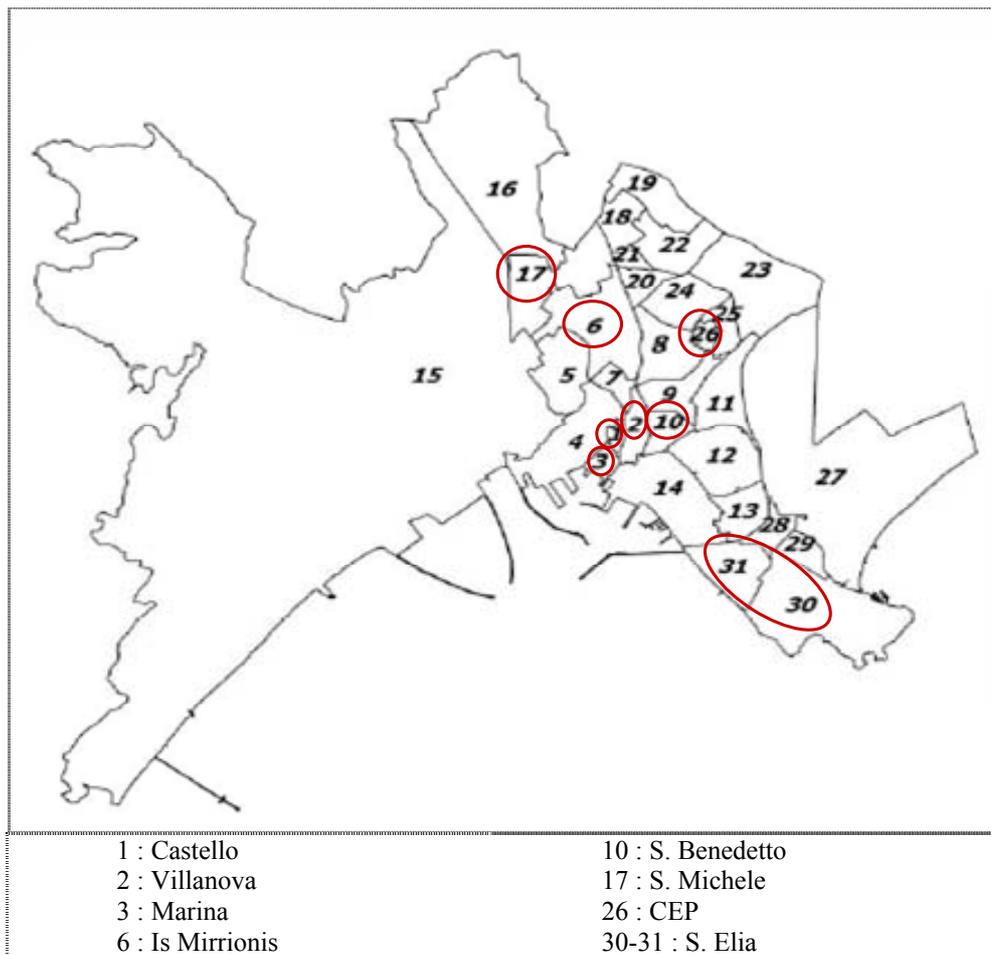
### **6.2.3 Répartition des enregistrements dans l'aire urbaine de Cagliari et situations conversationnelles**

Comme nous l'avons anticipé au chapitre 5, les enregistrements ont été recueillis dans l'aire urbaine de Cagliari, dans un espace constitué de huit quartiers : trois quartiers centraux historiques (Castello, Marina et Villanova), un quartier semi-central habité par une bourgeoisie moyenne (San Benedetto), deux quartiers « populaires » très proches entre eux (San Michele et Is Mirrionis) et enfin, deux quartiers de banlieue opposés (Sant'Elia, bourg de pêcheurs, et le CEP, « nouvelle » banlieue populaire).

---

<sup>124</sup> Cf. D'Agostino (1996). Pour une vision plus générale de cet aspect (relation entre contexte urbain et contexte rural), nous renvoyons à la discussion dans le chapitre 4 de notre présentation.

Figure 3 – Cagliari : répartition des quartiers<sup>125</sup>



Bien évidemment, les indications données ci-dessus nous servent à mieux encadrer le travail avec des informations sur le caractère général des aires concernées sans qu'il y ait une association déterministe *a priori* entre milieu social et répertoire linguistique. D'ailleurs, les aires qui composent ces quartiers sont très grandes et variées à leur intérieur : c'est le cas, par exemple, de deux quartiers très différents entre eux comme ceux de San Benedetto et de Sant'Elia<sup>126</sup>.

Du point de vue du degré de formalité, nous avons placé les conversations à l'intérieur d'une échelle organisée sur les deux pôles « + formel » et « + informel » : ainsi, parmi les situations plus proches au pôle « + formel », nous mentionnons les bureaux

<sup>125</sup> [www.istat.it](http://www.istat.it) ; [www.comune.cagliari.it](http://www.comune.cagliari.it).

<sup>126</sup> Notamment, dans le quartier de Sant'Elia, il est possible de reconnaître au moins deux (peut-être même trois) zones différentes à son intérieur : notamment, le village des pêcheurs et le quartier populaire, auxquels pourrait s'ajouter le l'aire plus récente de bâtiments gérés par l'administration de la province. En ce sens, Sant'Elia ressemble à la « Zona 167 » de Lecce, décrite par Miglietta (1996), qui a comparé les comportements langagiers des locuteurs dans les deux aires de ce bourg à la périphérie de la ville des Pouilles.

publics (office de police, bureau de la poste), se caractérisant par une relation asymétrique entre les locuteurs. Parmi les situations plus proches au pôle « + informel », nous mentionnons les marchés municipaux, les bars ou encore les entrées / sorties des lycées, se caractérisant par une relation symétrique entre les locuteurs<sup>127</sup>.

Tableau 3 – **Types principaux de situations enregistrées – degré de formalité – quartier**

[1] Situations principales ;

[2] Degré de formalité (tendancier : « +/- ») ;

[3] Quartiers et durée des enregistrements (en minutes)

[1]	[2]	[3]							
		S. Elia	S. Michele	S. Benedetto	Is Mirrionis	Castello	Villanova	Marina	CEP
Bar <sup>128</sup>	–	X (09:23) X (11:34)	X (7:02)	X (9:51) X (19:32)	X (5:20)	X (6:28)	X (13:40)	X (2:27)	X (7:52) X (12:30)
Barbier	–						X (59:55)		
Magasin produits alimentaires	–	X (4:46)		X (2:47)	X (5:08)		X (6:31)	X (11:44)	
Marché	–	X (15:21)	X (3:51)	X (29:21)	X (12:37)				
Arrêt bus	–	X (13:05)		X (26:08) X (15:55)					
Supermarché	–	X (9:28)	X (10:45)		X (5:31)				X (10:32)
Bureau Tabac	–	X (4:11)	X (3:24)	X (4:39)	X (4:18)			X (8:27)	X (3:00)
Place / rue	–		X (5:04)	X (5:43)	X (1:40)	X (4:46) X (7:19)	X (25:05)	X (11:01)	X (20:02) X (4:04)
Salle d'attente médecin	+			X (18:35)	X (42:43) X (22:03)				
Bureau Poste	+		X (15:40)	X (20:29)	X (15:07)				
<b>TOTAL</b>		<b>(67:48)</b>	<b>(45:46)</b>	<b>(153:00)</b>	<b>(114 :27)</b>	<b>(18:33)</b>	<b>(105:11)</b>	<b>(33:39)</b>	<b>(58:00)</b>

D'autres situations de conversation concernent des lieux publics qui ne se caractérisent pas par leur emplacement dans un quartier spécifique : leur importance réside plutôt dans le statut « public » et tendanciellement formel qui les définissent. Parmi ceux-ci, nous mentionnons notamment deux bureaux qui ont été significatifs pour nos enregistrements : le poste de police et l'office régional de la santé publique (« ASL » : *Azienda Sanitaria Locale*).

<sup>127</sup> Dans ce cas aussi il s'agit d'une généralisation de situations conversationnelles bien plus complexes, et nous pouvons parler plutôt de « tendance à la formalité » *versus* « tendance à l'informalité » ; ainsi, dans plusieurs situations « + formelles » nous avons pu remarquer des rapprochements de registre entre les interlocuteurs, tandis que dans les situations « + informelles » les moments d'éloignement ne sont pas rares.

<sup>128</sup> Les deux « X » présentes dans ce type situationnel relativement à certains quartiers signifient que deux bars différents ont fait l'objet d'enregistrements.

Tableau 4 – Contextes de communication ayant un statut « public »

Contexte	Degré de formalité	Durée des enregistrements
ASL	+	22:25
Poste de police	+	22:40
Grands Magasins	+/-	17:10
<b>Total (en minutes)</b>		<b>62:15</b>

Nous avons déjà évoqué les enregistrements effectués à proximité de plusieurs lycées de la ville : plus précisément, il s'agit d'environ 2 heures d'enregistrements à des moments différents (entrée, pause, sortie), relatifs à six instituts de deuxième cycle ayant des orientations disciplinaires différentes (un lycée classique, un lycée scientifique, un institut technique « commerce », un institut technique 'féminin' « magistrales », un institut technique « *per Geometri*<sup>129</sup> », et pour terminer, un institut privé avec plusieurs spécialisations).

Tableau 5 – Lycées

Lycée / Institut technique	Durée des enregistrements
Lycée classique	16:45
Lycée scientifique	08:47 + 10:27
Institut technique « commerce »	12:10 + 06:44
Institut technique 'féminin' « magistrales »	26:08
Institut technique « <i>per Geometri</i> »	15:01
Institut privé avec plusieurs spécialisations	23:17
<b>Total (en minutes)</b>	<b>119:19</b>

Pour terminer, à ces données issues des enregistrements s'ajouteront, dans notre analyse, les résultats d'un corpus d'écrits muraux repérés dans la ville. Ces *graffitis* traitent des sujets variés, surtout – mais non seulement – de politique. Une comparaison de certains éléments relevant de ces écrits et des données orales nous permet d'élargir davantage le champ de notre analyse de la production langagière des jeunes et, notamment, de mettre en relief le rôle joué par les différents facteurs dans l'utilisation du sarde.

<sup>129</sup> Il s'agit d'un institut pour la formation de techniciens et professionnels du secteur des bâtiments. Dans le système scolaire italien, les lycées se différencient des instituts techniques en ce que ces derniers octroient un diplôme qui permet l'accès direct au monde professionnel sans qu'une formation universitaire ultérieure soit nécessaire (comme dans le cas, au contraire, des lycées) ; en outre, les instituts techniques n'assurent pas de formation dans les langues classiques.

### 6.3 Collectage des données

Le collectage des données a été fait à l'aide d'un lecteur minidisque Sony MD Walkman MZ-NH700. Ce type de matériel permet de produire une quantité élevée d'enregistrements avec une qualité sonore assez bonne ; en outre, il permet d'effectuer la numérisation immédiate des données recueillies<sup>130</sup>.

La numérisation a été effectuée avec le logiciel *SonicStage*, lié au lecteur minidisque ; le traitement des données (c'est-à-dire, la numérisation des enregistrements mais aussi la transcription des conversations sélectionnées) a été réalisé à l'aide de deux logiciels différents : *Goldwave* et *Audacity*.

Les logiciels ici mentionnés se sont avérés utiles dans le cadre de notre travail pour des emplois très simples comme le « nettoyage » du signal sonore et pour faciliter les tâches de transcription des interactions. La relative simplicité d'emploi de ces logiciels (pour les fonctions basiques dont nous avons besoin) nous a permis de les utiliser alternativement et – presque – indifféremment.

Dans la plupart des situations, l'enquête s'est déroulée dans un cadre d'observation participante. Dans d'autres épisodes de communication, l'enquêteur est un simple *bystander* qui ne joue aucun rôle actif dans l'interaction (au-delà du fait qu'il est présent physiquement). Ces deux conditions, toutefois, ne sont pas toujours stables et ce rôle se modifie avec le déroulement de la situation communicationnelle, quand suite à de différents facteurs l'enquêteur qui était *outsider* devient participant actif. Cette condition spécifique peut en quelque mesure avoir influencé la production langagière des autres participants, surtout en relation au fait que la présence d'un inconnu peut provoquer l'emploi de l'italien comme langue non marquée de l'interaction.

Lors de la collecte des données nous avons essayé de noter les éléments constituant le contexte situationnel de l'interaction et le comportement des locuteurs concernés, afin d'avoir des outils supplémentaires dans la phase d'analyse du corpus et d'interprétation des données. Plus en général, toute interprétation prend en compte la présence d'éléments conversationnels qui ne se limitent pas à la sphère verbale mais qui comprennent aussi le domaine kinésique et para-verbal, qui représentent des signaux discursifs utilisés par les locuteurs mêmes et qui ont donc une valeur interprétative dans l'analyse de la commutation codique.

---

<sup>130</sup> Cf. à ce sujet la fiche technique présentée par Verrier et Carou (2006 : 137 - 139).

## 6.4 Réflexions sur l'utilisation du microphone occulté

Un aspect à notre avis important dans la réflexion sur la problématique de la récolte des données, est sans doute celui relatif aux techniques d'enquête. En particulier, nous avons décidé de réaliser et utiliser pour notre étude, des enregistrements effectués avec un microphone occulté aux locuteurs. Ce choix relève de l'exigence de saisir la communication bilingue en sarde et en italien dans sa manifestation la plus spontanée.

La technique adoptée est critiquée souvent pour plusieurs raisons, notamment éthiques, bien qu'elle soit utilisée couramment dans les recherches sur la production orale spontanée et sur l'alternance de code, comme dans la recherche menée par Alfonzetti (1992a) sur le bilinguisme *italien – sicilien* en Italie, et celle d'Auger (2001) en France sur un cas de bilinguisme *français – espagnol* en contexte d'immigration. Dans certains cas, cette utilisation est justifiée et défendue de manière explicite : c'est le cas de la recherche déjà mentionnée d'Alfonzetti (1992a : 26 - 27) ; c'est surtout le cas de Laroussi (1996) qui, dans le cadre de l'étude conduite en Tunisie (précisément à Sfax) sur le bilinguisme *français – arabe*, discute les *pour* et les *contre* du micro caché, les possibles alternatives à son utilisation, et conclut son analyse par une défense de cette technique d'enquête. En Italie, dans un contexte de recherche plus orienté vers la récolte de données dialectales, Miglietta (2003) propose l'emploi d'enregistrements occultés afin de pouvoir comparer les données issues de cette technique non invasive d'élicitation, avec celles produites à travers des méthodes plus traditionnelles comme les questionnaires.

La question relative à l'emploi du micro caché suscite beaucoup de débats. Elle est très relevante dans l'organisation de notre recherche, et mérite d'être développée en tenant compte de plusieurs facteurs.

Les opinions, positives et négatives, sur ce sujet peuvent se grouper dans deux ordres : d'une part, les jugements d'ordre éthique ; d'autre part, les jugements d'ordre pratique. Ces deux ordres d'opinions, cependant, s'entrecroisent et rendent la question très complexe.

### 6.4.1 Questions d'ordre éthique

Par rapport à la question concernant le respect de la vie privée, il faut préciser que (comme nous l'avons signalé auparavant) les seules données personnelles indiquées sont le sexe et la classe d'âge des locuteurs ; parfois, à ces données s'ajoutent celles relatives au degré de scolarisation et/ou à la profession exercée.

Du point de vue légal, le droit à la vie privée est garanti par plusieurs lois internationales et nationales<sup>131</sup>.

En réalité, aucune définition légale de la vie privée n'est fournie par les textes législatifs français. La jurisprudence est chargée de définir les cas qui sont susceptibles d'être traités comme relevant de la vie privée : entre autres, le droit de la voix et de l'image sont protégés.

Le droit à la vie privée découle directement, dans la tradition juridique française, de la liberté proclamée par l'article 2 de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789. Le droit français reprend les principes énoncés dans la *Déclaration universelle* de 1948 sur les droits de l'individu et, en particulier, ceux concernant le droit à la protection de la vie privée. Le seul texte capital du droit français relativement à cet aspect est l'article 9 du Code Civil : « Chacun a droit au respect de sa vie privée ». Du point de vue pénal, la protection de la vie privée est assurée par les articles R 226-1 et suivants du Code pénal, qui punissent le « délit d'atteinte à la vie privée » et s'attachent notamment à l'enregistrement sonore ou visuel, et leur diffusion, d'informations concernant la vie privée d'autrui.

En Italie, la Loi 31 décembre 1996 nr. 675 concerne la protection de la vie privée relativement au traitement des données personnelles. Cette loi définit le « traitement » comme toute opération ou ensemble d'opérations concernant entre autres, le recueil, l'enregistrement, l'organisation, la conservation, la sélection, l'utilisation et comparaison, la diffusion de données. Par « donnée personnelle », on entend toute information concernant une personne physique ou juridique, ou une association, qui soient identifiables – même de façon indirecte – faisant référence à d'autres informations, y compris, un numéro d'identification personnelle. Une « donnée anonyme » est une donnée qui, dès son origine ou suite au traitement, ne peut être associée à une personne identifiée ou identifiable (cf. Baude, 2006 : 67 suiv.).

La loi 675 précise aussi la question du consentement de l'intéressé au traitement et à la diffusion des données personnelles. En particulier, le consentement n'est pas nécessaire quand les données sont anonymes et les objectifs du traitement sont de nature scientifique ou d'étude statistique. Également, la communication et la diffusion des

---

<sup>131</sup> Cf. notamment Baude (2006), qui fournit un guide à nos réflexions ; cf. aussi Groupe Icor - Site Corinte (2006). Les informations suivantes reprennent et synthétisent, en outre, les textes de loi et relatifs commentaires, extraits de sites Internet (génériques, comme Wikipédia : <http://www.wikipedia.fr> ; ou plus spécifiques, comme Vie Privée.com, 13 mars 2003 : <http://www.vieprivee.com/spip.php?article13>) auxquels nous renvoyons pour une vision plus complète de la question.

données sont possibles lorsqu'elles sont anonymes et sont nécessaires pour des buts scientifiques ou statistiques.

Du point de vue légal, donc, l'utilisation du microphone occulté reste légitime et acceptable à certaines conditions que notre recherche remplit totalement (notamment, les finalités scientifiques et la garantie de l'anonymat).

Il faut reconnaître, toutefois, que les critiques à la pratique de l'enregistrement caché ne concernent pas exclusivement l'aspect légal ; plus précisément, ce dernier est certes pris en considération, mais ne coïncide pas avec toute la dimension éthique et déontologique et s'entrecroise aussi avec les aspects scientifiques et méthodologiques de la recherche. C'est le cas de la recherche présentée par Matthey (2003c : 51), qui en effet précise que « l'idéal aurait été de pouvoir enregistrer des conversations sur le bilinguisme et l'enseignement-apprentissage des langues *in situ*, par le biais de l'observation participante », mais que cette méthodologie n'a pas été appliquée car « inutile » par rapport aux finalités effectives de la recherche, mais aussi à cause des « problèmes éthiques soulevés » par la pratique des enregistrements clandestins.

Également, Grassi, Sobrero et Telmon (1997 : 274-275) tout en soulignant les avantages de cette technique (notamment, la spontanéité des locuteurs) remarquent que la question des enregistrements cachés pose des problèmes de nature à la fois méthodologique (en particulier, le risque de surinterprétation des faits enregistrés) et, justement, déontologique (jusqu'à quel point le chercheur a-t-il le droit de s'introduire en cachette dans la vie des autres personnes ?) ; les mêmes aspects (avantages liés à la spontanéité *versus* questions éthiques) sont mentionnés par Sanga (1991b : 165) à propos d'une étude menée avec cette technique par Collovà et Petrini (1981-82) sur des conversations bilingues *italien – dialecte* dans un magasin de produits alimentaires en Suisse italienne.

Cette perspective éthique trouve une prise de position très nette dans Gadet (2003 : s.p. §3.1) :

Comment trouver un équilibre entre les intérêts éventuellement contradictoires du chercheur et de l'observé ? Une position éthique doit exclure tout piégeage, pratiques de « micro caché », de « caméra invisible » ou d'enregistrement à l'insu de l'enquêté [...] sauf peut-être en quelques cas bien particuliers, à considérer au coup par coup.

La même opinion est soutenue par Blanchet (1996 : 68), à l'intérieur d'une réflexion générale sur le rôle de l'enquêteur et sur les méthodes de collecte mais aussi d'analyse des données :

On peut se demander jusqu'où ces biais peuvent fausser les enquêtes, mais surtout, du point de vue éthique, ce que l'enquêteur a le droit de faire et le devoir de ne pas faire, et inversement. Ici viennent se greffer les délicats problèmes que posent les enquêtes à micro caché, celles à but dissimilé, celles réalisées par un chercheur extérieur à la communauté ethnolinguistique étudiée. Et ceux de l'exploitation, interprétation, et publication des résultats.

Plus généralement, donc, c'est la tendance au piège qui est critiquée, non seulement l'emploi du micro caché, et une solution à cette question serait possible seulement avec une prise de conscience nette de la part de toute la communauté scientifique :

La communauté scientifique est consciente de ces problèmes, et s'est dotée d'un certain nombre de précautions (anonymat des informateurs, par ex.), qui restent insuffisantes. Car la réception externe de ses travaux, souvent posée en termes simplistes, n'est pas de son ressort direct. [...] L'enquête orale participative, réalisée de l'intérieur par un enquêteur membre de la communauté ethnolinguistique, est sans doute ce qu'il y a de moins discutable, à condition qu'il puisse se distancier suffisamment (Blanchet, 1996 : 68 - 69).

Cependant, comme nous pouvons le remarquer dans la partie finale de la déclaration de Gadet plus haut, la linguiste admet l'existence de situations d'enquête dans lesquelles l'emploi de moyens d'enregistrements occultés est admissible. En effet, dans le même article, Gadet (2003 : s.p. n. 12) mentionne Laroussi (1996) comme exemple d'un cas de recherche particulier où l'utilisation du microphone caché peut être acceptée, car la déclaration du but de l'enquête comporterait la disparition – la non réalisation de la part de l'observé – de l'objet linguistique :

Il travaille sur les pratiques d'alternance codique français - arabe en Tunisie, et se résigne à cacher le micro après avoir essayé de nombreux refus d'enregistrement ouvert, et après avoir constaté que la déclaration préliminaire faisait bel et bien disparaître l'objet.

Dans le cadre d'une étude comparée entre le contexte français et tchèque sur la langue des jeunes, Podhorná-Polická (2004 : 49) soutient l'utilité d'un recueil des données complexe, « par le biais des enregistrements à l'insu des informateurs », qui seront suivis par des entretiens directifs et par des questionnaires « pour pouvoir révéler les convergences/divergences des pratiques langagières et appliquer les méthodes statistiques (au moins à la partie lexicale du corpus) » (*ibidem*).

Une démarche de ce type demande un effort considérable du point de vue de l'organisation et de la réalisation matérielle, outre une programmation articulée dans la longue période de temps, avec les moyens d'une équipe de recherche<sup>132</sup>.

Comme nous l'avons déjà précisé, l'objectif de notre recherche est d'obtenir et analyser des données issues de conversations spontanées. Un aspect déterminant est donc l'enregistrement des interactions dans les lieux et contextes naturels de production ; il n'aurait pas de sens d'emmener le marchand de légumes ou l'employé de l'ASL dans un bureau et l'interviewer. Comme le dit Laroussi (1996), la déclaration des finalités de l'étude empêcherait ou du moins interférerait sur la réalisation. Également, pour des raisons techniques évidentes il ne nous paraît pas réalisable une démarche consistant en l'enregistrement caché des interactions suivi par la présentation à toute les personnes présentes pendant l'enquête (par exemple les clients d'un bar) de la demande d'autorisation pour l'analyse des données.

La solution de faire intervenir quelqu'un du groupe nous paraît constituer une ruse qui ne résout pas les aspects éthiques du paradoxe de l'observateur, parce qu'il déplace simplement la question au rôle de l'intermédiaire : si j'ai peur de ne pas être neutre, comment puis-je objectivement espérer que le soit mon intermédiaire ?

À notre avis, dans ce type de recherche « tout » (les guillemets ne sont pas fortuites) est admis tant qu'il n'est pas susceptible de nuire à la personne enregistrée – ne fût-il que d'un point de vue seulement « potentiel » – et, sur le plan strictement méthodologique, si on assume réellement la responsabilité de la technique adoptée. Dans le cas de notre recherche, l'objet d'étude est la façon dont s'expriment couramment les gens dans certains contextes assez familiers de la vie quotidienne ; l'enquêteur se pose donc volontairement dans une condition passive d'écoute des interactions. Cette passivité ne peut être, évidemment, que partielle, car parfois l'enquêteur est appelé à participer à l'échange verbal ; par ailleurs, le simple fait qu'il est présent dans un certain contexte avec d'autres personnes qui parlent, fait déjà de lui un membre participant de l'interaction, ne fût-il qu'en tant que possible interlocuteur, quelqu'un de plus qui peut entendre ce que les autres locuteurs disent. Enfin, cette passivité (cette « naïveté ») est seulement partielle parce que l'enquêteur est (se veut) aussi linguiste et a une conscience linguistique plus focalisée sur certains phénomènes que le locuteur non spécialiste. Il s'agit ainsi de jeter un

---

<sup>132</sup> Nous avons déjà vu plus haut un autre exemple d'emploi de méthodologies complexes intégrées, présenté par Miglietta (2003), qui prône l'utilisation de techniques non invasives comme, justement, le micro caché à côté de techniques plus classiques telles que la soumission d'un questionnaire. Cf. aussi Regis (2005) dans le cadre du bilinguisme italien-piémontais.

éclairage scientifique et objectif (dans les limites du possible humain) à ces sensations « naïves » qui émergent des voix qui l’entourent lors des enregistrements.

En effet, la recherche se concentre sur les contextes dans les différentes zones, et le locuteur n’est pas choisi explicitement *a priori* ; notre démarche consiste plutôt dans le choix des lieux et des contextes d’interaction, qui permet ainsi de cerner les interactions verbales se produisant dans ces mêmes contextes (cf. aussi Laroussi, 1996 : 72). Le microphone occulté reste – à notre avis – nécessaire pour des recherches linguistiques de ce type ; l’alternative serait tout simplement d’abandonner cette sorte d’enquêtes (et de données), ce qui serait néanmoins dommage car nous considérons ce terrain d’étude très riche d’informations sur le plan des relations langagières.

#### 6.4.2 Questions d’ordre technique

Évidemment, le microphone occulté présente d’autres défauts, comme la qualité audio qui est souvent mauvaise à cause des bruits de fond ou des voix superposées, ou encore le risque d’interpréter de façon trop personnelle, les choix linguistiques des locuteurs. Ce dernier représente, toutefois, un risque courant et peut-être tout simplement à assumer dans la recherche – pour ce qui nous concerne – linguistique, non seulement dans le domaine de l’analyse conversationnelle ou plus généralement de l’analyse de type qualitatif, mais aussi dans le domaine quantitatif et statistique (qui est en partie le résultat de choix qualitatifs préalables). Comme le soulignent aussi Blanche-Benveniste et Jeanjean (1986 : 97),

[é]tudier la variation et la diversité du langage, chez de nombreux locuteurs, implique évidemment plus de difficultés techniques : interview de locuteurs que l’on connaît beaucoup moins bien (ou seulement par leurs caractéristiques socio-économiques) ; conversations et même enregistrements pris en pleine rue ou enquêtes dans les grands magasins comme l’a fait Labov. C’est sur ce genre de matériaux, beaucoup plus délicat à écouter, que se sont exercés les spécialistes de l’interaction, de la sociolinguistique urbaine, et de la pragmatique.

Le problème de la qualité audio, et en particulier des bruits – notamment dans certains endroits comme les autobus ou à l’intérieur des marchés – mais aussi de la superposition, parfois totalement ingérable, des voix, s’avère effectivement assez important dans certaines situations. Cependant, il ne faut pas oublier que notre recherche s’oriente fondamentalement vers le niveau lexical (et textuel), à travers la sélection de conversations et l’analyse de la convergence (dans la structure ou dans l’usage actuel) ; l’aspect phonétique/phonologique (celui qui nécessite le plus d’une bonne qualité audio) n’est pris

en compte que dans des situations bien caractéristiques, et n'est pas déterminant dans notre étude.

Un autre type de problème concerne le comportement de l'enquêteur face aux locuteurs enregistrés à leur insu, et la perception que les locuteurs eux-mêmes peuvent avoir de l'attitude de cette personne, généralement inconnue, qui devrait être un simple client ou passant mais qui a l'air de cacher quelque chose. Laroussi (1996 : 77) décrit ce genre de situations comme l'un des principaux défauts de cette pratique d'enquête, et s'exprime à ce propos en disant que « elle ne saurait être retenue systématiquement compte tenu du risque qu'elle fait courir au chercheur ». Pendant les enregistrements effectués pour notre étude il y a parfois eu ce problème – le risque d'être pris pour un voleur, ou pour quelqu'un qui avait des mauvaises intentions – par exemple au marché ou dans les grands magasins. Il ne s'agit pas, toutefois, d'un problème réellement grave ; plutôt, il s'agit d'une contrainte de type psychologique pour l'enquêteur, car parfois la nécessité d'apparaître « naturel » ou de « ne pas se faire remarquer excessivement » joue négativement sur la qualité de la collecte des données.

Dans la réflexion sur les difficultés et les problèmes inhérents à cette démarche, on ne peut oublier un autre risque assez courant – plutôt de type psychologique et qui concerne l'approche de l'enquêteur vis-à-vis de son enquêté – celui de vouloir dire coûte que coûte quelque chose qui puisse faire déclencher l'alternance, par crainte de manquer la bonne occasion, l'instant fuyant pour faire dire des choses intéressantes à l'observé. Dans cette perspective, le micro caché peut être un piège, en ce sens qu'il amène l'enquêteur à une condition d'insécurité demandant beaucoup de temps pour être maîtrisée : cela est, en effet, en contraste évident avec la qualité de la relation avec les autres participants à la situation d'échange verbal.

Il faut sans doute avoir de la patience pour éviter de tomber trop souvent dans cette erreur, bien en sachant toutefois que ceci aussi fait partie de l'enquête et de la capacité d'assumer la responsabilité de son choix méthodologique : en effet, si l'enquêté n'est pas au courant de l'enregistrement, il peut interpréter cette insistance éventuelle comme étrange ; néanmoins, cette étrangeté n'est associée qu'aux caractéristiques de son interlocuteur. Par conséquent, il se comportera dans cette occasion comme se comporterait avec n'importe quel autre interlocuteur inconnu qui insiste avec certaines formes textuelles et avec une certaine attitude interactionnelle particulière. Ainsi, l'enquêté produit ses catégorisations concernant son interlocuteur dans la situation d'interaction en cours – cf. Mondada (2002) – et réagit sans les contraintes spécifiques de la situation

d'enregistrement, c'est-à-dire qu'il s'exprime en liberté (dans les termes de liberté conversationnelle ou, selon la terminologie goffmanienne, de 'face')<sup>133</sup>.

Le point de vue défendu par Laroussi (1996 : 73) relativement au sacrifice de la déontologie en faveur de la spontanéité ne nous satisfait pas totalement non plus : « Entre deux choix contraignants, et, poussé par des contraintes de terrain, j'ai sacrifié la déontologie ». En effet, si nous sommes d'accord en général avec la perspective adoptée par l'auteur (« [...] dans ce domaine, il n'y a ni remède miracle, ni recette universelle » ; *ibidem*), cette même position nous paraît un peu cynique<sup>134</sup>. Au contraire, notre point de vue (exprimé de manière, nous espérons, assez claire au cours de ce chapitre) est que l'emploi d'enregistrements cachés est acceptable si est fait dans le respect des éléments plus privés des locuteurs enregistrés, dans la reconnaissance de leur « identité langagière » et du contexte de l'interaction prise en compte, et en assumant (du point de vue humain et scientifique) la responsabilité de la méthodologie adoptée, gardant le juste équilibre lors de l'analyse des données et des jugements des faits linguistiques.

Nous sommes convaincu, en somme, que la question méthodologique mérite d'être toujours et constamment discutée et approfondie ; comme le dit Gasquet-Cyrus (2003 : 137) – si, bien sûr, nous avons interprété correctement le sens de cette déclaration – la richesse des moyens de recherche de la sociolinguistique (et, en élargissant le camp, des disciplines linguistiques en général) peut et doit être valorisée davantage :

corpus écrit et oral, entretiens et enregistrements spontanés, analyse de discours médiatiques et micro caché (nous proposons de relancer la question de l'éthique à ce sujet en regard de l'intérêt d'avoir des productions longues réellement spontanées), etc.

L'auteur considère, donc, l'utilisation du micro caché une ressource pour l'analyse sociolinguistique, et met en relief la nécessité de reconsidérer la question déontologique liée à cette technique.

Ces considérations peuvent s'appliquer aussi, à notre avis – comme le fait Miglietta (2003) citée plus haut – au contexte de la recherche dialectologique et des

<sup>133</sup> Comme le dit Laroussi (1996) : « Il n'y a pas d'effet magnétophone et par conséquent pas d'insécurité linguistique, auto surveillance ou hypercorrection. [...] [L]es locuteurs paraissent à l'aise et n'exerçant aucun contrôle sur leurs comportements langagiers ». Plus précisément, dans notre point de vue, aucun contrôle particulier à part celui requis pour les situations spécifiques dans lesquelles les interactions verbales se situaient.

<sup>134</sup> Il faut préciser, toutefois, que l'auteur explique de façon très claire et articulée tout le parcours qui l'a finalement amené au choix du micro caché comme dernière option d'enquête possible.

conséquences possibles que l'emploi de cette technique pourrait avoir dans ce terrain d'enquête.

Nous souscrivons ces points de vue, qui nous semblent à la fois attentifs aux possibilités de développement de la recherche, et respectueux des exigences de nature éthique.

## **6.5 Observations conclusives**

Dans le présent chapitre nous avons voulu consacrer notre attention à un aspect fondamental de toute recherche scientifique (et, dans notre cas spécifique, en linguistique), soit, la question de la méthodologie d'enquête et d'analyse des faits linguistiques. Nous avons développé, notamment, notre réflexion sur la méthodologie adoptée pour le rassemblement des données (le microphone caché) dans notre étude sur la production spontanée en contexte bilingue sarde - italien.

Notre présentation et la réflexion qui a constitué l'objet du présent chapitre sur les questions méthodologiques de notre recherche, veulent représenter une contribution à la discussion sur ce sujet et aux différents aspects de nature déontologique et technique qui lui sont liés.

## **SECTION 2**

# **ANALYSES DES DONNÉES**



# CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION

## Transcription des données orales

- x x x → italien
- x x x → sarde
- x x x → italien régional / éléments communs à l'italien et au sarde
- x x x** → mise en relief d'un ou plusieurs éléments du texte analysé
- (( )) → commentaire du transcripteur concernant le contexte d'interaction ou des éléments du comportement cinétique ou paralinguistique du locuteur
- ((=>)) → destinataire principal du tour ; lorsque entre parenthèses est indiqué ((=> Gén)), cela signifie que le locuteur ne s'adresse pas à un interlocuteur précis mais plutôt s'exprime en direction de tous les présents
- <INC> → un ou plusieurs éléments (phonétiques ou lexicaux) incompréhensibles
- <x x x> → un ou plusieurs éléments (phonétiques ou lexicaux) incertains
- [...] → omissions de tours de parole, causées par l'impossibilité d'appréhender le contenu des énoncés
- x x x? → intonation d'interrogation
- x x x! → intonation d'exclamation
- x x x?! → intonation descendante/ascendante, des « questions rhétoriques »
- X X X → augmentation du ton de la voix
- x x x: → prolongation vocalique
- x x x / → interruption, autocorrection, changement d'intonation
- «x x x» → discours direct rapporté
- x x ( ) x x → pause à l'intérieur du tour de parole, indiquée en seconds
- (pause) → pause entre deux tours de parole, indiquée en seconds ; par exemple : (2 s.)
- [x x x] }  
[y y y] } → superposition de voix
- = → lie deux ou plusieurs parties d'un même tour de parole, transcrites sur des lignes différentes afin de rendre compte d'une superposition du tour de parole avec un autre locuteur
- x x x<sup>xx</sup> → permet d'indiquer une prononciation évanescence d'un ou plusieurs éléments phoniques de l'énoncé motivée par le débit de réalisation rapide.

En ce qui concerne le sarde, nous avons choisi une transcription simplifiée adaptée aux règles orthographiques de l'italien.

Puisque l'aspect phonétique / phonologique a une importance marginale dans le cadre de notre analyse, il n'y aura pas de mis en relief dans la transcription de phénomènes de ce domaine comme, par exemple, la métaphonie. L'aperture ou fermeture des sons vocaliques ne sont donc pas prises en considération. Ce qui est central dans notre analyse est l'élément lexical, le fait qu'un locuteur produit un mot *en sarde*. Par ailleurs, dans le contexte spécifique de la collecte des données finalisée à la création de notre corpus d'enquête, la qualité audio des enregistrements n'est pas suffisamment élevée pour permettre une correcte analyse de l'élément phonétique (cf. nos observations au cours du chapitre 6).

Les caractères API sont utilisés en relation à des réalisations phonétiques spécifiques qui sont récurrentes dans notre analyse :

ʃ : fricative prépalatale sourde ; même prononciation que français *champ*

ʒ : fricative prépalatale sonore ; même prononciation que français *jour*

z en position intervocalique : fricative alvéolaire sonore. Ex : *fuliancèddaza*

r : monovibrante (ou 'battue') alvéolaire. Ex : *guariù*

Le digraphe *tz* est utilisé pour indiquer la consonne affriquée alvéolaire sourde ; cela permet de bien éviter le risque de confusion avec la fricative alvéolaire *z* ; ce choix est motivé aussi par le fait que cet élément graphique est utilisé dans l'écriture en sarde. Ex : *intzanduzu*.

Les phénomènes de lénition en situation phono-syntaxique – caractéristique des variétés campidaniennes du sarde – sont rapportés à travers le graphème italien le plus proche phonétiquement, comme dans l'ex. *piga gustu* « prends ceci » (< *custu*).

Les interlocuteurs sont identifiés en relation au sexe et à l'âge indicatif : par ex. « F45 » indique « personne de sexe Féminin âgée d'environ 45 ans ».

Les noms et les prénoms qui pourraient permettre l'identification des participants ou d'autres personnes concernées, ont été modifiés ou réduits à la lettre initiale.

En ce qui concerne les traductions en français des interactions qui font l'objet de notre analyse, nous avons opté pour une traduction pragmatique du contenu des extraits.

Dans le morceau traduit nous avons utilisé les mêmes conventions de transcription employée dans les extraits, avec l'indication du sarde en italique et de la police « souligné » pour indiquer les lexies communes à l'italien et au sarde. La police « gras » est employée pour mettre en relief des lexies ou des constructions remarquables à l'intérieur de l'énoncé.

Pendant la description et analyse des phénomènes pris en considération, le tour de parole pourra être indiqué à travers l'abréviation « t + *chiffre* » ; p. ex : t1 « tour de parole 1 », t12 « tour de parole 12 », etc.

## **Transcription des graffitis**

En ce qui concerne la reproduction des écrits muraux qui font l'objet d'analyse dans le chapitre 10, voici les indications principales :

1. tous les *graffitis* sont transcrits en majuscule ; le *slash* indique que l'écrit original est réalisé sur plusieurs niveaux ;
2. entre parenthèse se trouve la traduction en français précédée, éventuellement, par une retranscription « normalisée » du *graffiti* ;
3. lorsque dans un écrit est présent un prénom ou un nom de famille, celui-ci sera indiqué intégralement seulement dans le cas de personnalités de la vie publique internationale, nationale ou locale. Dans les autres cas, le nom sera modifié ou sera indiqué par le biais des seules lettres initiales.

## 7 ANALYSE DES USAGES PLURILINGUES DANS UNE PERSPECTIVE PRAGMATIQUE

### 7.1 Introduction

Comme nous l'avons souligné à plusieurs occasions dans notre travail, notre attention portée au code-switching se concentre sur la valeur pragmatique du discours bilingue sarde – italien. Cependant, une partie de notre analyse – le chapitre suivant – sera consacrée à l'aspect structurel et syntaxique de ce phénomène.

#### 7.1.1 L'approche interprétative

Nous avons vu au cours du chapitre 2 que plusieurs approches ont caractérisé la recherche portant sur l'emploi alterné de deux codes. L'analyse effectuée dans notre étude est de type interprétatif ; elle sera fondée sur l'observation des *switches* à l'intérieur du contexte spécifique où ils se réalisent. L'approche interprétative nous paraît plus adéquate dans une recherche comme la nôtre, centrée principalement sur une démarche interactionnelle. Nous sommes convaincu du fait que les raisons emmenant des locuteurs à passer d'un code à un autre dans le même *speech event* ne sont pas explicables sur la base d'un modèle déterministe et prédictif fondé sur des critères macro-sociaux.

Le modèle prédictif nous paraît inadéquat car, en recherchant des « causes » externes au contexte énonciatif, auxquelles le locuteur tout simplement « réagit », il postule un rapport trop simpliste et rigide entre le choix codique et la situation de production (cf. Lüdi et Py, 1986 : 96). En effet, au-delà de certaines situations d'interaction assez fixes et ritualisées, la plupart des conversations permet un choix très large du point de vue des comportements langagiers ; comme nous le verrons, cet aspect est valable aussi dans des situations – en principe – formelles. L'absence de régularité est seulement apparente : en effet, il y a des « motivations » à l'origine de la commutation. Ces motivations sont souvent liées à la dynamique de la conversation et il n'est pas toujours possible de les saisir à travers une démarche déterministe, qui considère la commutation comme une variable dépendante de paramètres sociologiques classiques (âges, sexe, degré de scolarisation, classe sociale, etc.), ou aux facteurs de type diaphasique comme le sujet, le contexte, les relations de rôle entre interactants (cf. Dittmar, 2005, cité dans le chapitre 3).

D'un point de vue interactionnel on tentera, donc, de fournir une typologie des principales fonctions de commutation entre italien et sarde. La perspective interactionnelle vise ainsi à appréhender l'importance pragmatique et le contenu communicatif du code-switching, à travers l'estimation de ses fonctions spécifiques à l'intérieur des épisodes conversationnels analysés individuellement.

De ce point de vue, notre recherche peut contribuer à la réflexion sur les régularités formelles et fonctionnelles observables dans les phénomènes de commutation. D'une part, elles sont interprétables à partir du cadre socioculturel et sociolinguistique de la communauté et, d'autre part, contribuent à mieux comprendre la communauté elle-même, puisqu'elles permettent de mettre en relief les attitudes des locuteurs vis-à-vis des deux codes en contact.

La situation de communication est interprétée par les interactants, et le code-switching est un « outil » permettant cette réinterprétation. Le code-switching, en effet, n'est pas unilatéralement influencé ou pré-établi par la situation. Au contraire, il contribue à une redéfinition constante de cette dernière, dans un procès dynamique et bi-directionnel qui concerne les différents interlocuteurs et qui échappe à des schémas prédictifs fixes. Les facteurs qui déclenchent la commutation – comme, par exemple, un changement de sujet ou d'interlocuteur – ne doivent en effet pas être vus comme de véritables « causes », car ils ne l'occasionnent pas nécessairement. En revanche, ces facteurs peuvent se lire comme des ressources pragmatiques supplémentaires à la disposition des interlocuteurs. De ce point de vue, le passage de code doit être considéré comme une possibilité, une stratégie communicationnelle ouverte au libre choix du locuteur soit de l'utiliser soit de l'ignorer pour atteindre des buts interactionnels déterminés, ou pour résoudre des problèmes liés à la conduite et à l'organisation de l'activité conversationnelle.

Dans ce processus d'interprétation, le concept de « contextualisation » élaboré par Gumperz (1982) – que nous avons présenté au cours du chapitre 2 – s'avère un outil d'analyse très efficace. En effet, un nombre élevé de fonctions de la commutation de code est localisable seulement à partir de la notion de *contextualization strategy*, sur lequel se base chaque processus interprétatif. Les processus d'inférence, permettant au locuteur et à ses interlocuteurs d'aller au-delà du niveau locutoire des messages, se basent en effet sur l'emploi de signes non verbaux accomplis par des gestes, des regards, des mouvements du corps, le ton, la qualité de la voix, la prononciation, le rythme, etc. Ces éléments sont définis par Gumperz (1982) comme des *contextualization cues*, parmi lesquels figure justement le code-switching (cf. aussi Álvarez Caccamo, 2000). Ce dernier reflète et

présuppose, tout comme les autres indices de contextualisation, des conventions qui sont apprises à travers les pratiques interactionnelles des locuteurs d'une communauté. C'est une ressource communicationnelle à disposition des locuteurs bilingues lorsqu'ils se trouvent dans des situations où ils peuvent mobiliser la totalité de leur répertoire verbal.

La distinction entre *commutazione di codice* et *enunciazione mistilingue* élaborée par Berruto (1990) au sein du phénomène général du code-switching, est généralement adoptée dans les travaux en contexte italien. Cette différenciation rend compte de la valeur pragmatique du code-switching, caractère qui en revanche n'est pas attribuable à l'énonciation mixtilingue. La première correspond *grosso modo* à *code-switching* (ou encore, *code-switching interphrastique*), la deuxième à *code-mixing* (ou *code-switching intraphrastique*) ; cf. aussi Auer (1999).

### **7.1.2 La dichotomie code-switching lié aux participants versus code-switching lié au discours**

Dans le cadre de notre analyse, nous adoptons la distinction entre *code-switching lié aux participants* et *code-switching lié au discours*, suivant une tradition de recherche désormais consolidée à partir, notamment, des répartitions élaborées par Auer (1984) et particulièrement enracinée dans le domaine italo-roman (cf. Cerruti et Regis, 2005).

La distinction entre le code-switching *lié aux participants* et le code-switching *lié au discours* est fondée sur une vision du discours qui distingue l'activité conversationnelle proprement dite de ce qu'on pourrait appeler « la gestion de la relation » (Auer 1984: 32).

Ces deux catégories doivent être considérées comme des catégories interprétatives employées en premier lieu par les locuteurs eux-mêmes, et par conséquent, par l'analyste, afin d'établir les interprétations ou les fonctions particulières du passage codique dans des contextes spécifiques. Le nombre de ces contextes est potentiellement infini ; ainsi, les fonctions que la commutation de code peut développer à l'intérieur d'une communauté donnée forment un inventaire ouvert, susceptible d'élargissements et de modifications selon les différentes situations de contact.

Le code-switching lié au discours concerne l'organisation de l'activité conversationnelle, tandis que le code-switching lié aux participants est en relation principalement avec l'enjeu interactionnel d'effectuer et négocier un choix linguistique qui tient compte à la fois des critères de conformité situationnelle, et des besoins communicationnels de tous les participants.

Cette classe de phénomènes recouvre alors les pratiques interactionnelles dont le passage d'un code à l'autre est lié à la nécessité de garantir un équilibre entre les exigences individuelles de chaque interlocuteur et le contexte communicatif.

De ce point de vue, le code-switching lié aux participants fournit une série d'indices permettant de catégoriser les locuteurs puisqu'il permet de saisir des informations concernant leur répertoire verbal et leur comportement linguistique. Par conséquent, entrent de manière générale dans cette catégorie tous les cas dans lesquels le code-switching est motivé – directement ou indirectement – par les préférences linguistiques du locuteur, par son degré de compétence dans un code déterminé et par les stratégies de divergence ou de convergence qui lui permettent soit de marquer son éloignement par rapport à son interlocuteur, en commutant en direction du code préféré, soit de s'adapter au code de son partenaire en abandonnant ses préférences langagières pour converger vers lui sur le plan codique.

Ces deux parcours opposés dans le cadre de la relation conversationnelle entre deux interactants – la *convergence* et la *divergence* – permettent aux interactants de manifester leur proximité, leur accord, ou bien, au contraire, leur éloignement, voire leur désaccord. Il s'agit, ainsi, d'une forme de réalisation de la préférence linguistique, très productive dans le cadre de l'interprétation des phénomènes de commutation à l'intérieur de notre corpus.

Dans la catégorie du code-switching lié au discours sont incluses toutes les commutations concernant la structuration même de l'interaction, autrement dit tout ce qui permet d'agir sur à la « gestion » de l'activité conversationnelle. À l'intérieur de cette catégorie de phénomènes se situent, par exemple, des activités comme l'auto- ou l'hétéro-correction, l'organisation séquentielle de la conversation ou la structuration interne d'une histoire, des changements dans le contexte conversationnel, relativement, en particulier, à la constellation des participants, l'élaboration du message ou l'emphatisation de ce dernier, par des mécanismes tels que, par exemple, la répétition. D'autres possibles activités conversationnelles concernées par ce type de commutation sont la mise en évidence du caractère polyphonique du discours, comme par exemple dans le cas des phénomènes de citation, et le fait de souligner l'attitude expressive du locuteur.

La question des fonctions attribuables au code-switching mérite une précision. Premièrement, le fait que la plupart de ces fonctions tende à se manifester dans des situations de contact très différentes les unes des autres peut signifier, à notre avis, qu'elles sont largement généralisables, quoiqu'elles puissent à chaque fois assumer une valeur quantitative et qualitative différente, en fonction des conditions sociolinguistiques et

socioculturelles différentes. Deuxièmement, ce même caractère de variation concernant les particularités quantitatives et qualitatives des phénomènes en question, permet de rappeler que les nombreuses fonctions caractérisant la réalisation du code-switching lié au discours ne sont pas proposées comme un inventaire fermé et exhaustif, mais plutôt comme une liste ouverte s'appliquant à un ensemble défini de données et susceptible, donc, de changements selon le corpus pris en considération dans l'analyse.

## 7.2 Analyse des données

### 7.2.1 Code-switching lié aux participants

Nous proposons une observation de plusieurs exemples issus de notre corpus de conversations spontanées, nous permettant d'illustrer les principales fonctions pragmatiques qu'autorise le code-switching.

Dans le cadre des manifestations du *code-switching selon la perspective des participants* à l'échange verbal, nous prenons en considération, en particulier, les stratégies de *convergence* et *divergence* conversationnelles, les fonctions de *personnalisation* et *objectivisation*, et le rôle du code-switching dans la signalisation de préférences linguistiques spécifiques, comme la désignation d'un code exerçant une fonction cohésive du groupe d'interactants (*we-code*).

#### 7.2.1.1 Stratégie de *convergence* / Stratégie de *divergence*

Une première considération à propos des stratégies de convergence et divergence concerne l'aspect terminologique mais surtout méthodologique de l'analyse. En effet, le concept de « code-switching » fait référence au passage d'un code à l'autre dans la production langagière d'un même locuteur, à l'intérieur du même événement discursif, dans le même tour de parole ou dans le déroulement de ses tours. À la rigueur, donc, dans l'analyse des phénomènes de préférence – et plus précisément, de convergence et de divergence – nous n'avons pas affaire à des phénomènes de commutation codique *strictu sensu*, mais plutôt, comme le soulignent Auer (1984) et Berruto (1985), à des stratégies de choix codique de la part de chaque locuteur, d'accommodation ou de dissociation par rapport à la production verbale de son partenaire conversationnel.

Nous tenons compte, cependant, de cette catégorie de phénomènes, qui s'avère très importante du point de vue interactionnel et requiert une analyse de type interprétatif (Alfonzetti, 1992a: 38; Cerruti, 2004 : 97).

Voyons un premier exemple de stratégie de convergence. La conversation dont est tiré l'Extrait 1 se déroule dans la salle d'attente d'un cabinet médical ; les patients échangent des opinions – négatives – à propos du médecin (il s'agit, précisément, d'une femme), et comparent son comportement professionnel avec celui de son collègue précédemment en charge dans le même cabinet.

**Extrait 1 → Cabinet Médical<sup>135</sup>**

- 1 F45 ((=> Gén)) dottor Serra? ti guardava mi metteva la mano addosso e sapeva che cosa avevo (2 s.) questa « specialista, questa specialista questo specialista fisiatra ortopedico questa medicina non te la può ordinare una dottoressa normale ma la deve fare lo specialista, questa visita non te la deve ordinare il fisiatra te lo de/ » è totu unu gasinu! un giro un giro (2 s.) dottor Serra faceva tutto da solo
- 2 H65 tut/ ti naràda « piga gustu gustu e gust/ » fattu!
- 3 F45 guariuz<sup>u</sup>
- 4 H65 ej! ma poi svelto [...] dava la cura e basta
- 1 F45 ((=> Gén)) Docteur Serra ? Il te regardait il me posait sa main sur moi et savait ce que j'avais (2 s.) Celle-ci « spécialiste, celle-ci spécialiste celui-ci spécialiste physiatre orthopédique cette médecine ne peut pas te la commander un docteur normal mais c'est le spécialiste qui doit la faire, cette visite ne doit pas te l'ordonner le physiatre doi/ » c'est tout un bordel ! Un tour un tour (2 s.) Docteur Serra faisait tout seul
- 2 H65 Tou ((=tout))/ il te disait « prends ça ça et ç/ » fait !
- 3 F45 Guéris
- 4 H65 Quais ! Mais en plus, rapide [...] il te donnait la cure et c'est tout

Dans le tour 1 (dorénavant t1), F45 commute une première fois de l'italien au sarde pour souligner son opinion, ensuite elle revient à l'italien, qui est la langue de base de son tour de parole et plus généralement de l'interaction.

H65 entame son tour (t2) en italien (*Tut* 'tou(t)'), en convergeant ainsi avec F45, ensuite il passe immédiatement au sarde en rapportant de manière directe un discours imaginaire du vieux docteur. De telle manière, H65 actionne une convergence double à l'égard de F45 : d'abord à travers l'italien lors de la prise de tour, ensuite à travers le sarde, utilisé comme élément d'emphase à l'occasion du discours rapporté.

Le commentaire exprimé par F45 dans le t3, produisant une convergence vers les propos énoncé par H65, se réalise comme une sorte de *production jointe*, c'est-à-dire, un échange d'énoncés liés mutuellement de manière très étroite du point de vue pragmatique<sup>136</sup>. En effet, la forme « *guariuz<sup>u</sup>* » précise le résultat obtenu par les patients

<sup>135</sup> Les abréviations et le système de notation relatif aux transcriptions, sont spécifiés dans les conventions de transcription au début de la section 2.

<sup>136</sup> « Joint productions are interlocked utterances that arte the result of one's speaker's initiating a proposition and a second speaker's completing or extending it in a syntactically and semantically consistent manner »

bénéficiant des attentions de l'ancien docteur, dont parle H65 dans le tour de parole précédent. Ainsi, F45 converge vers le sarde pour montrer son accord avec l'opinion exprimée par H65 et dans un certain sens elle poursuit et achève, aussi bien sur le plan formel que sur celui propositionnel, l'énoncé de son interlocuteur<sup>137</sup>.

La convergence n'est pas forcément acquise dès le début : elle est négociée à chaque tour et dépend donc d'éléments situés à l'intérieur du tour de parole précédent ou d'éléments para-verbaux qui accompagnent la production des interlocuteurs. Cela explique la raison pour laquelle dans une même interaction, à brève distance entre un tour et l'autre, il est possible de reconnaître des changements de code qui peuvent être associés à des attitudes convergentes et divergentes.

Le jeu entre divergence et convergence est encore illustré dans l'extrait 2. Il provient d'une conversation qui se tient dans un petit magasin de produits alimentaire situé dans le quartier Villanova. Les participants sont au nombre de trois : le commerçant et une cliente habituelle du magasin, âgés de 60 ans environ et un deuxième client, G, qui attend son tour pour faire sa commande, est un *by-stander*.

Dans cette interaction se déroulant entre le commerçant et la cliente, le premier produit un énoncé se référant au porte-monnaie de la femme. En effet, F60 ferme soigneusement son porte-monnaie après en avoir pris l'argent nécessaire pour payer les produits achetés. L'intervention de H60 est donc un commentaire à ce geste.

---

(Ferrara, 1994 : 146).

<sup>137</sup> Le terme *guarìu* est en réalité une forme résultant de l'interférence de l'italien, tandis que la forme sarde originale est *sanau* (cf. aussi Artizzu, 1997) ; l'élément cité est donc une forme hybride, sarde dans la morphologie mais fondamentalement italien dans la partie lexicale. Dans le cadre spécifique de notre analyse, l'aspect sur lequel notre intérêt se focalise est toutefois de type fonctionnel ; par conséquent nous considérons sans ultérieurs approfondissements la forme *guarìuz'* figurant dans l'extrait 1 comme terme sarde à l'intérieur de l'interaction ici présentée. Cet aspect sera donc repris ensuite au cours de notre analyse (cf. chapitre 8, page 216).

## Extrait 2 → Magasin produits alimentaires (commerçant : H60 ; cliente : F60 ; client : G)

- 1<sup>138</sup>H60 che poi si apre ((se référant au porte-monnaie de F60))  
 2 F60 perché?  
 3 H60 dico io (2 s.) ((il fait le geste de l'argent en frottant le pouce et l'index))  
 4 F60 *e: 'te ghi du sciriada / <INC> borsellinu po andai a fai analisi sceti ghi seu aribada in ritardu e non mi dus anti vattuzu, quindi:*  
 5 H60 *d'ìa vattu su nomi miu e si du ianta vattu*  
 6 F60 *elluzu, importanti fusteti gastia (2 s.) mh mh!*  
 7 H60 ***sei novantachimbe!***  
 8 F60 *neh paghissì (2 s.) ah, ci viara ariseu buru su <INC>*
- 1 H60 'Qu'après il s'ouvre ((se référant au porte-monnaie de F60))  
 2 F60 Pourquoi?  
 3 H60 Je veux dire (2 s.)((il fait le geste de l'argent entre le pouce et l'index))  
 4 F60 *Eh, si vous le saviez / <INC> porte-monnaie pour aller faire des analyses sauf que je suis arrivée en retard et ils ne me les ont pas faits ((sic)) donc:*  
 5 H60 *Il aurait suffi de prononcer mon nom ((litt. : Vous lui auriez fait mon nom)), qu'ils vous l'aurait fait*  
 6 F60 *Bien sûr, vous êtes important, vous, remarque (2 s.) mh mh !*  
 7 H60 ***Six quatre-vingt-quinze !***  
 8 F60 *Voilà, prenez ça pour le payement (2 s.) ah, il y avait hier aussi le <INC>*

La cliente, n'ayant pas saisi l'énoncé de H60, demande une explication que le commerçant donne de manière implicite sur le plan strictement linguistique, mais clair du point de vue para-linguistique en frottant l'index et le pouce dans le geste qui indique l'argent. Le commerçant taquine ainsi sa cliente au sujet de l'argent, en laissant entendre que son porte-monnaie est tellement rempli qu'il risque de s'ouvrir. F60 réagit à cette plaisanterie en passant au sarde ; cette commutation contient à notre avis une double signification. Premièrement, elle marque la divergence ; deuxièmement, cette divergence se produit sur le plan textuel à travers un petit récit justifiant la présence d'autant d'argent dans son porte-monnaie.

Ce récit s'achève par le passage à l'italien avec la forme « quindi » qui pourrait avoir dans cette occasion la fonction de marque de conclusion de l'histoire et de la discussion sur l'argent. H60 converge avec la cliente et commute donc, lui aussi, en sarde ; le ton est bien évidemment détendu, ainsi F60 dans le t6 lui répond sans hésitation, de manière légèrement sarcastique et piquante, mais sans véritable méchanceté (« *elluzu, importanti fusteti gastia (2 s.) mh mh!* »), en lui faisant remarquer qu'en réalité il n'est

<sup>138</sup> Comme nous l'avons indiqué dans la description de notre méthodologie d'enquête plusieurs interactions – en particulier, quoique nos exclusivement, celles enregistrées dans le cabinet médical (salle d'attente et bureau) – se caractérisent par une forte segmentation due aux spécificités du contexte de production, comme le nombre élevé de participants et la superposition fréquente de plusieurs voix, la distance entre l'enquêteur et une partie des interactants, les bruits de fond et, par conséquent, la difficulté technique d'appréhender plusieurs passages de ces échanges.

qu'un petit commerçant. Il s'agit, évidemment, d'un échange mené dans une clé de plaisanterie ; la stratégie conversationnelle de la *divergence* ne se traduit pas obligatoirement dans une opposition marquée entre les deux interlocuteurs, allant au-delà de l'échange verbal considéré. Dans le cas spécifique de l'extrait 2, le passage au sarde peut être interprété, également, comme un choix linguistique permettant de ratifier le rapprochement initié par le commerçant et la familiarité existante entre la cliente et le commerçant, qui justifierait la plaisanterie sur une question d'argent<sup>139</sup>.

Après une très brève pause, H60 reprend la parole dans le t7 avec un énoncé qui nous paraît étrange : « Sei *novantachimbe!* » (six quatre-vingt-quinze), le prix que F60 doit payer. Cet énoncé est particulier parce qu'il est constitué d'un élément italien (« sei ») et un autre élément (« *novantachimbe* ») en sarde, mais dans la variété logoudorienne, alors que la variété utilisée par le commerçant dans le reste de l'interaction est le campidanien. H60 veut sans doute reprendre le dialogue après l'échange précédent, avec un ton amical. En effet, il adopte un ton de voix plutôt élevé, assez typique des transactions commerciales au détail, au moment de dire la somme totale à payer. Cependant, il essaye de se détacher du campidanien, utilisé dans la phase conversationnelle précédente, en adoptant une variété non locale. Autrement dit, cet emploi permettrait à H60 de rétablir le lien avec sa cliente, tout en respectant la distance imposée par la réponse – en campidanien – de F60, au recours d'une variété, plutôt inattendue dans ce cas précis et, par conséquent, dotée d'un degré de formalité plus élevé. Cette variation du degré de formalité comporte une double valeur fonctionnelle : continuité et distanciation.

Cette double fonction peut être favorisée par l'élément même choisi, « *novantachimbe* », qui est sans doute identifiable comme sarde, mais qui, en plus, présente de manière évidente son caractère diatopique particulier en tant qu'élément lexical de la variété logoudorienne. Dans le tour suivant, F60 n'a pas l'air d'être « choquée » par cette forme mélangée produite par le commerçant et, en lui donnant l'argent nécessaire pour le règlement, s'adresse encore à son interlocuteur en sarde.

L'attitude de divergence est illustrée de manière très marquée dans l'extrait 3 : dans ce cas, les participants à l'interaction font partie d'un groupe d'étudiants d'un Institut

---

<sup>139</sup> Ainsi, comme le souligne Kerbrat-Orecchioni (2005 : 102), « [...] la dynamique de l'interaction peut aller dans le sens d'une *convergence* comme d'une *divergence*, voire des deux à la fois [...] » (en italique dans l'original).

secondaire « pour la formation de *Geometri* »<sup>140</sup> ; l'interaction se déroule juste devant l'entrée de l'école, vers huit heures du matin.

**Extrait 3 → « Non c'è gana » – Institut Technique pour la formation de Geometri (matin ; entrée ; 2 étudiants ; environ 16 ans)**

- 1 HEt1 ma perché? cazzo c'era di sciopero?  
 2 HEt2 abbiamo cinque banchi e due sedie/  
 3 HEt1 *mi:/ non c'intrara nudda gussu/* quello è perché *non c'è gana!*<sup>141</sup>
- 1 HEt1 Mais pourquoi ? Quelle putain de grève y avait?  
 2 HEt2 Nous avons cinq bancs et deux chaises/  
 3 HEt1 *Put:/ça n'a rien à voir ça/* ça c'est parce qu'on a pas envie !

Parmi les membres du petit groupe réuni devant l'école, plusieurs ne veulent pas suivre les cours et proposent de faire grève. Il s'agit, bien évidemment, d'un simple prétexte, car il n'y a aucune raison réelle pour organiser une grève.

HEt1 n'est pas du tout d'accord avec ses camarades, et leur demande (t1) pour quelle raison ils devraient déclencher la grève ce jour-là. Il utilise le terme vulgaire « cazzo » (litt. « bite ») pour renforcer l'expression de son désaccord. Sa première intervention est en langue italienne.

La réponse donnée par HEt2 dans le t2 est un argument plutôt vague et exprimé sans conviction. HEt1 reprend alors la parole (t3) et intervient de manière énergique pour exprimer le fait qu'il n'y a pas besoin de raison objective pour faire la grève. Ce désaccord avec HEt2 est renforcé sur le plan codique, à travers le passage au sarde (« *non c'intrara nudda gussu* »)<sup>142</sup>.

<sup>140</sup> Cf. chapitre 6, page 127.

<sup>141</sup> Sarde *gana* < esp. / cat. *gana* « envie » (Wagner, 1951, 1960-64).

<sup>142</sup> Bien que l'aspect strictement phonétique ne rentre pas dans notre analyse, nous soulignons la possibilité de reconnaître dans l'expression utilisée par MSt1, précisément dans le lexème « *intrara* » (litt. « entre » 3<sup>ème</sup> p. sing), le trait phonétique [r] intervocalique, typique de la variété dialectale de Cagliari. En effet, le phénomène de la lénition des consonnes occlusives en position intervocalique se manifeste dans la plupart des dialectes sardes – seul le nouorien fait exception (Contini, 1981, 1987; Wagner, 1951) – et dans la variété de Cagliari aboutit à la production d'une (mono)vibrante : [t] > [d] > [δ] > [r]. « A Cagliari il *d* tra due vocali si cambia abitualmente in *r* e si dice *bòvera, mèra, carira, malariu, pingiàra, prèri, per bòveda, mèda, cadira, malàdiu, pingiada, prédi* » (Martelli 1930: VI; l'incoérence dans l'usages des accents – aigu / grave reprend la graphie du texte original).

Ainsi, dans le cas spécifique ici traité, *intrara* est l'aboutissement de la série suivante : 'intrat > 'intrata > 'intrada > 'intraða > 'intrara. Dettori (2002) souligne que ce trait phonétique coexiste avec le [δ] selon une distribution des usages qui est liée au niveau diaphasique. Cf. aussi Virdis (1978) ; nous renvoyons au chapitre de notre travail consacré spécifiquement à l'analyse de la production langagière chez les jeunes, pour un cas similaire figurant dans des écrits muraux.

Le premier élément du tour de parole « *Mi:* »<sup>143</sup>, a une valeur d'interjection et nous paraît jouer ici une fonction de *triggering*, de déclencheur du code-switching (Clyne, 1967, 1987), facilitant le passage de code sur la base de l'identité phonétique entre deux éléments appartenants aux deux codes. Également, dans ce cas, il serait possible d'attribuer à « non c'è » une fonction de *triggering* entre les deux parties principales : celle en italien, « quello è perché », et celle en sarde, « *gana* »<sup>144</sup>.

L'utilisation alternée du sarde et de l'italien, permettant d'accomplir plusieurs fonctions conversationnelles, est présente aussi dans l'extrait 4, qui se caractérise par la quantité élevée de ce genre de phénomènes. L'enregistrement a été effectué dans la boutique d'un coiffeur, dans le centre ville, précisément, dans le quartier Villanova. H69 avait demandé à H35 de lui acheter le quotidien sportif « *Gazzetta dello sport* » à condition qu'il y ait aussi le DVD prévu en cadeau, selon la publicité télévisée. À son retour du marchand de journaux, H35, en s'adressant à H69, ouvre la conversation par un reproche : il était trop tard, en effet, pour trouver le DVD, et H69 aurait dû penser à l'achat du quotidien avant.

Cet échange conversationnel contient de nombreux changements de code, qui permettent de marquer une double tension entre une attitude de convergence et une attitude de divergence entre les deux interactants principaux – H35 et H69 – qui se manifeste dans plusieurs tours de l'interaction.

Extrait 4 → Coiffeur (fin matinée ; coiffeur : H69 ; ami du coiffeur : H35 ; client : H65)

- |   |     |  |
|---|-----|--|
| 1 | H35 | <i>ma gandu mai d'agattaza cussa è cosa ghi sparessi subi!</i>   |
| 2 | H69 | <i>ma aundi ses andau?</i>   |
| 3 | H35 | in edicola / eh, è difficile/  |
| 4 | H69 | questo, questo:/   |
| 5 | H35 | <i>si 'nd' è acatau a mesudì si 'nd' è acatau</i>  |
| 6 | H69 | <i>eh mi 'ndi seu aregordau imoi!</i>  |
| 7 | H35 | <i>cussa è cosa ghi tocara a fai a is nois de mengianu (2 s.) a is dexi es giai tardi puru! (2 s.) poi, uno che compra la gazzetta lo sapeva</i> |

<sup>143</sup> « *Mi:* » : Sarde et Italien Régional de Sardaigne *minca* « bite » (Wagner, 1951, 1960-64), ou sarde et IRS *minziga*, interjection répandue dans l'Italie méridionale. Nous avons décidé de traduire cette exclamation avec *putain*, qui nous paraît l'équivalent pragmatique utilisé en français.

*Minziga* est une forme d'exclamation, synonyme – en tant qu'interjection – de « *minca* ». Ce dernier terme est, cependant, plus vulgaire et dans la production orale est bien plus répandu que « *minziga* », surtout chez les jeunes (en particulier, relativement à notre corpus) : cf. le chapitre consacré à ce sujet.

<sup>144</sup> Mais cet énoncé constitue aussi un exemple de la façon dont la distance structurelle entre le sarde et l'italien s'atténue jusqu'à l'impossibilité de définir clairement l'appartenance des éléments lexicaux à l'un ou l'autre code en contact ; cf. chapitre 8 (page 216).

- 8 H69 *ej: giai du sciemmu deu buru d'apu intendiu in sa televisioni però/ [<la pubblicità>] =*  
 9 H35 [*deu d'apu intendi/*]  
 = (8) ((=> Gén)) dimenticato!  
 10 H35 alla televisione <INC>  
 11 H69 *e'!*  
 12 H35 ma ieri  
 13 H69 no: anche oggi  
 14 H69 ((seul, en se rapprochant de H65 qui était déjà assis)) *sa publicidadi* ((=> H65))  
 la gazzetta dello sport / *totus 's campioniz, totu/*  
 15 H65 *ej l'ho visto anch'io/ cosa è che:/*  
 16 H69 regalavano il libro  
 17 H35 un DVD!  
 18 H69 ah *ej* un DVD/ *boh non mi 'nd' arregordamu pru' (4 s.)* ((=> H35)) *sez andau a innoi?*  
 19 H35 tre ne ho girati!  
 20 H69 questo di qua  
 21 H35 piazza Garibaldi?  
 22 H69 no li:  
 23 H35 *e depu girai totu Casteddu!*
- 1 H35 *Mais comment peux-tu espérer de ((le/la)) trouver !ça c'est des choses qui disparaissent tout de suite*  
 2 H69 *Mais où es-tu allé ?*  
 3 H35 Au kiosque à journaux/eh, c'est difficile  
 4 H69 Ceci, ceci: /  
 5 H35 *Il s'en est aperçu à midi il s'en est aperçu*  
 6 H69 *Eh je m'en suis rappelé maintenant*  
 7 H35 *Celle-là est une chose qu'il faut faire à neuf heures du matin ! Même à dix heures c'est déjà tard ! En plus, n'importe qui achète habituellement « la gazzetta » le savait*  
 8 H69 *Oui je le savais bien aussi je l'ai entendu à la télévision toutefois [la publicité]=*  
 9 H35 *[Moi je l'ai entendu/]*  
 = (8) ((=> Gén)) Oublié !  
 10 H35 A la télévision <INC>  
 11 H69 Ouais !  
 12 H35 Mais hier  
 13 H69 Non: aujourd'hui aussi  
 14 H69 ((seul, en se rapprochant de H65 qui était déjà assis)) *la publicité* ((=> H65)) la gazzetta dello sport / *tous les champions tou/*  
 15 H65 Ouais je l'ai vu aussi / qu'est-ce que est que: /  
 16 H69 Ils offraient le livre  
 17 H35 Un DVD !  
 18 H69 Ah *ouais* un DVD/ *Boh je ne m'en rappelais plus (4 s.)* ((=> H35)) *tu es allé ici ?*  
 19 H35 J'en ai fait trois !  
 20 H69 Celui qui est ici  
 21 H35 Place Garibaldi ?  
 22 H69 Non là:  
 23 H35 *Et je dois faire le tour de Cagliari entier !*

L'attitude de divergence nous paraît particulièrement forte dans les tours de parole situés vers la fin de l'interaction, notamment à partir du t17<sup>145</sup>. En effet, H35 intervient

<sup>145</sup> Il faut souligner que l'emploi de codes différents dans deux tours en succession ne peut pas toujours s'expliquer en faisant appel à la fonction de convergence / divergence. Par exemple, la réponse en italien que H65 adresse à H69 dans le t15, ne nous paraît pas liée à des raisons de divergence, mais est plutôt motivée par une simple préférence linguistique.

dans l'échange entre H69 et H65 pour corriger le premier, lequel avait dit que le cadeau prévu avec le quotidien était un livre. H35 intervient alors dans t17 en lui disant qu'en réalité il s'agit d'un DVD. Dans le t18 ainsi H69 reprend, toujours en italien, le même énoncé produit dans le tour précédent par son interlocuteur, ensuite il commute en sarde et, en restant dans un mode sarde<sup>146</sup>, s'adresse davantage à H35. Nous pouvons remarquer que H69 converge toujours dans le code, depuis le début de l'interaction, avec son interlocuteur. Cette convergence est probablement motivée, également, par une tendance de la part de H69 à être bienveillant vers H35, qui, malgré son attitude « polémique » vis-à-vis du coiffeur, est allé – et pourrait encore aller – chercher le journal sportif et le DVD pour lui rendre service. Le seul tour de parole où H69 ne suit pas cette direction est le t8, dans lequel le barbier répond en sarde à la déclaration que H35 avait exprimé en italien dans le t7. Il s'agit, toutefois, d'une exception, tandis que le comportement linguistique de H35 montre la tendance générale opposée, à savoir, une attitude de divergence.

Plus précisément, nous pouvons interpréter comme une marque de distanciation l'emploi de l'italien, dans la réplique de H35, qui dans le t19 répond avec un ton exclamatif (« *tre ne ho girati* ») à la question posée par H69 dans le tour précédent.

Dans les tours 20, 21 et 22, il n'y a pas de véritables bouleversements dans le rapport entre les deux interlocuteurs, et l'interaction continue en italien. Un dernier passage de code vers le sarde montre encore une fois une attitude de dissociation / divergence entre H35 et H69 exprimée de manière forte par H35 dans le t23, lorsque le plus jeune interlocuteur répond de manière piquée au coiffeur, qui insistait dans l'indication de kiosques à journaux où son ami serait censé aller pour chercher le quotidien, à savoir faire le tour de Cagliari (« *e depu girai totu Casteddu!* »).

Nous poursuivons l'analyse de cette interaction selon une autre perspective, à savoir la commutation codique dans le cadre des stratégies de *personnalisation* et d'*objectivisation*.

### **7.2.1.2 Commutation codique et stratégies opposées de *personnalisation* et d'*objectivisation***

Parmi les principales fonctions interactionnelles qui se réfèrent aux phénomènes de commutation codique dans une perspective liée aux participants, il est possible de

---

<sup>146</sup> Nous employons le terme *mode* selon l'acception de Grosjean (1982), qui définit le *language mode* comme l'état d'activation des langues et des processus de traitement des langues à un moment donné de la production. Ces processus constituent un continuum aux extrêmes duquel se situent, respectivement, le mode 'monolingue' (une seule langue est activée) et le mode 'bilingue' (les deux langues sont activées à la fois).

considérer aussi l'opposition entre *personalization* et *objectivization* (Gumperz, 1982). Dans le cadre général de cette dichotomie il est, en effet, possible de reconnaître un certain nombre de stratégies conversationnelles se réalisant à travers l'opposition entre deux classes d'éléments du discours : d'une part, les éléments connus, ou ayant une valeur, une signification, un caractère général par rapport à l'échange verbal en cours entre les interlocuteurs ; d'autre part, les éléments plus « intimes », l'expression d'opinions personnelles, ou de sentiments privés, etc. Nous pouvons relier à cette perspective – comme nous le verrons dans notre analyse – la distinction entre *we-code* et *they-code* qui permet d'interpréter de nombreux cas de commutation présents dans l'ensemble de notre corpus de conversations<sup>147</sup>.

En reprenant l'analyse centrée sur l'interaction se déroulant dans le salon du coiffeur (l'extrait 4), le t14 illustre, avec la commutation de l'italien vers le sarde produite par H69, un premier exemple de l'opposition entre personnalisation et objectivisation. En effet, initialement (t8 : « dimenticato! »), H69 s'adresse à H35 mais montre en même temps, en utilisant un ton de voix légèrement plus haut, la volonté d'attirer l'attention des autres personnes présentes dans la salle ; il est probable qu'agissant ainsi, H69 essaie d'interrompre la succession d'échanges verbaux avec son interlocuteur principal. En effet, cette première déclaration « publique » en italien est suivie par un commentaire plutôt personnel en sarde (« *sa publicidadi* »), où le ton de la voix baisse de nouveau ; ce commentaire est en fait une réitération de l'intervention que H35 avait déjà produite en italien dans le t8 (« la pubblicità »).

D'une certaine manière, nous avons aussi dans le t7 un exemple d'opposition entre personnalisation et objectivisation. En effet, dans la première partie de son tour, H35 s'adresse à H69 sur un ton de reproche, pour lui expliquer ce qu'il aurait dû faire pour trouver le DVD dont il est question (« *cussa è cosa ghi tocara a fai a is nois de mengianu* ») ; ensuite, après une brève pause, il poursuit encore en sarde son argumentation afin de renforcer davantage l'opinion qu'il vient d'exprimer (« *a is dexi es giai tardi puru!* »). Dans la deuxième partie du tour, tout en s'adressant encore à son interlocuteur direct, H35 modifie légèrement la forme de son énonciation et, simultanément avec une commutation vers l'italien, il motive son reproche par le biais d'une considération d'ordre plus général : « poi, uno che compra la gazzetta lo sapeva ».

<sup>147</sup> Dans ce paragraphe nous nous penchons sur les cas de commutation liée à des stratégies discursives d'objectivisation ou de personnalisation. L'opposition plus spécifique entre *we-* et *they-* code est reprise et développée dans un paragraphe à part qui portera en particulier sur la fonction de marque de *we-code* attribuée à la commutation vers le sarde.

En ce sens, bien que le passage d'un commentaire de type personnel à une perspective plutôt objective ne soit pas très évident, il nous paraît possible d'attribuer une valeur pragmatique à ce cas de commutation codique.

Un autre exemple de code-switching revêtant une fonction de personnalisation apparaît dans l'interaction qui a lieu dans un bureau de tabac. Les deux interlocuteurs sont deux jeunes hommes qui ont grossomodo le même âge – environ 36/37 ans – et se connaissent assez bien. H36A est le propriétaire du bureau de tabac. Il y a d'autres personnes, parmi lesquelles G, en tant que clients qui attendent leur tour. H36B doit acheter une lettre de change et est en train de faire le calcul du paiement de la taxe, qui équivaut à 12‰ de la valeur réelle de la lettre. Dans ce cadre survient la commutation de l'italien, langue de l'interaction, au sarde avec le retour immédiat à l'italien.

Cette considération nous permet de souligner qu'en réalité cette interaction se base sur un ensemble de plaisanteries : les deux participants se permettent de se provoquer mutuellement dans un contexte et avec un ton détendus. Cela est témoigné par le fait que la discussion se tient sur une question dépourvue de sens : les deux interlocuteurs discutent d'une formule mathématique qui ne change pas dans la substance (multiplier ou diviser d'abord n'a aucune conséquence sur le résultat).

**Extrait 5 ➔ Bureau de Tabac (Vendeur : H36A ; client : H36B ; client : G ; cliente : F26 ; cliente : F30)**

- 1 H36B [...] seicentostantacinque di/ com'è che era diviso mille per dodì/ diviso dodì<sup>ci</sup>
- 2 H36A no per dodici prima / vedi che anche tu sei già <INC>ato!
- 3 H36B te l'ho detto io che devo andare in ferie/ per dodici diviso mille/ ((che)) poi si fa diviso mille per dodici n/ ((il baisse la voix)) *poita vairi su gontrariu/ sette e novantotto vedi?* (2 s.) sette <e> novantotto
  
- 1 H36B Six cent soixante-quinze di/ c'est quoi qu'il faut faire, divisé par mille multiplié par douze/ divisé par douze
- 2 H36A Non multiplié par douze d'abord / tu vois que toi aussi t'es déjà <INC>é !
- 3 H36B Je te l'ai dit que je dois aller en congé/ multiplié par douze divisé par mille. ((qu')) en fait il faut faire divisé par mille multiplié par douze n/ ((il baisse la voix)) *pourquoi il fait le contraire/ sept et quatre-vingt-dix-huit tu vois ?* (2 s.) sept <et> quatre-vingt-dix-huit

Comme nous l'avons signalé, la commutation de code concernant l'énoncé « *poita vairi su gontrariu* » rentre dans le cadre d'une conversation basée sur une clé ludique ; H36B baisse la voix de façon flagrante : en réalité il ne s'agit pas d'un véritable

commentaire personnel mais plutôt de la caricature d'un commentaire, motivée par la volonté de contrarier par jeu son interlocuteur. Après cette commutation, il y a le passage immédiat à l'italien, qui reste la langue employée jusqu'à la fin de l'échange verbal.

« *Poita vairi su contrariu* » montre, ainsi, une tendance à l'emploi du sarde avec une fonction double : dans ce cas, cet usage se caractérise à la fois comme stratégie de personnalisation – fictive – et de plaisanterie. La possibilité d'attribuer deux fonctions différentes à une même commutation nous permet de mettre davantage en relief l'opportunité d'opérer, dans l'interprétation du code-switching, à travers une approche ouverte considérant les éléments de la situation conversationnelle. En outre, cet exemple corrobore nos considérations à propos de l'attribution d'une double fonction rattachée au choix codique, en l'occurrence le sarde, qui ont fait l'objet de l'analyse autour de l'extrait 2. Précisons, par ailleurs, que cette double fonction a été documentée dans d'autres contextes plurilingues (par exemple, Alfonzetti, 1992a, 1992b ; Auer, 1995 : 120–121). Plus particulièrement, cet aspect sera approfondi dans le paragraphe suivant (§ 7.2.1.3), car dans l'ensemble de notre corpus la commutation vers le sarde est souvent associée à une double stratégie faisant coïncider la fonction de l'emphase avec celle de signal de complicité dans une optique agrégative, c'est-à-dire, de *we-code*.

Un autre exemple qui nous permet de mettre en exergue l'opposition entre la perspective objective et la perspective subjective/personnelle est représenté par l'extrait 6, qui reprend une interaction entre deux vendeurs – un homme et une femme âgés d'environ 50 ans – dans un Grand Magasin de la ville. L'élément « subjectif », exprimant le commentaire personnel de H50, est indiqué de manière plus explicite en gras dans l'interaction, tandis que l'élément « objectif » est indiqué en gras et souligné :

#### Extrait 6 → Grand Magasin (deux vendeurs : H50 et F50)

- |   |     |  |
|---|-----|--|
| 1 | H50 | quando rientra dom/ domenica rientra?  |
| 2 | F50 | a/ dalla Germania? domani (2 s.) domani sera   |
| 3 | H50 | <b><u>due giorni sta?</u> di è costàra sa sfacchinara!</b>                               |
| 4 | F50 | eh!  |
| 5 | H50 | <b><u>ma po garida!</u> <u>to' vado a mettere questi fiori</u> (2 s.) sa sfacchinara</b> |
|   |     |  |
| 1 | H50 | Quand rentre-il dim/dimanche il rentre ?   |
| 2 | F50 | À/ de l'Allemagne ? Demain (2 s.) demain soir  |
| 3 | H50 | <b><u>Il reste deux jours?</u> Ça lui a coûté la corvée !</b>                            |
| 4 | F50 | Eh !   |
| 5 | H50 | <b><u>Misèr!</u> <u>tiens je vais mettre ces fleurs</u> (2 s.) sacre corvée</b>          |

H50 et F50 parlent d'une personne que tous les deux connaissent et qui venait d'affronter un voyage de Cagliari vers l'Allemagne pour y rester à peine deux jours. Au début du t3, H50 demande une confirmation – de manière « rhétorique » – de ce que F50 vient de lui communiquer dans le tour précédent ; cette question constitue en réalité un point de départ *objectif* qui engendre un commentaire de la part de l'homme. En effet, ce locuteur exprime immédiatement son point de vue *personnel* à travers un premier commentaire à cette information, signalé aussi par la commutation vers le sarde.

Après la confirmation de F50 (t4 : « eh »), H50 produit un deuxième commentaire (« *po garida'* »), en s'exprimant donc toujours en sarde, ensuite revient à l'italien pour changer de sujet et donner une information d'ordre général, objectif, telle que « je vais mettre ces fleurs », à F50. Ainsi, le changement de contenu énonciatif – *objectif / subjectif* – est renforcé par la commutation codique.

Cette commutation a aussi une fonction de clôture de l'interaction : en effet, H50 s'éloigne du point où se trouve F50 et après une brève pause s'exprime encore une fois en sarde en répétant tout seul le commentaire « *sa sfacchinara* ».

### **7.2.1.3 Convergence et partage : le code-switching et les relations de *we-code* vs *they-code***

L'opposition entre *personalization* et *objectivization* que nous avons décrite dans le paragraphe précédent nous permet d'introduire, dans l'ensemble des phénomènes de commutation codique, la dichotomie entre *we-code* et *they-code*. Dans la perspective d'une opposition entre « valeur personnelle » et « valeur générale », en effet, la dichotomie *we- / they-* code perd sa valeur strictement identitaire et ethnique pour devenir opérationnelle en tant que ressource conversationnelle liée au contexte. Dans une telle optique, cette opposition se développe dans le même sens que *personnalisation* et *objectivisation*, qui représente une phénoménologie plus vaste.

Dans ce paragraphe nous mettons donc l'accent sur cette opposition *we-* et *they-* code. En particulier, la situation de code-switching qu'il nous intéresse mettre le plus en évidence concerne la concomitance entre l'emploi du sarde et une volonté de rapprochement manifestée par les interlocuteurs.

Dans ce cas – comme le confirment aussi d'autres travaux sur la commutation codique effectués en milieu urbain dans l'aire italo-romane (Alfonzetti, 1998 : 197, pour le domaine linguistique sicilien; Cerruti, 2004 : 103, pour l'aire linguistique piémontaise) – nous attribuons à ce concept une valeur positive, en ce sens que la dichotomie *we- / they-*

*code* n'est pas limitée à rendre compte du caractère identitaire fort, fondé sur la contraposition entre l'italien (représentatif d'un groupe majoritaire) et le sarde (représentatif d'un groupe ethno-linguistique minoritaire), mais plutôt comme une forme d'implication personnelle et de volonté de partage exprimée à travers l'usage linguistique, liée aux fonctions de personnalisation et d'objectivisation que nous avons déjà soulignées à propos des interactions précédentes.

Un exemple de commutation codique corrélée à une fonction de *we-code* se trouve dans l'Extrait 7, relatif à une interaction se déroulant dans un marché en plein air, près de l'étalage d'un commerçant de chaussures, dans laquelle G a aussi un rôle conversationnel direct. Il s'agit d'une situation assez commune de transaction commerciale.

H50 et H20 sont ensemble : probablement ils sont père et fils, ils parlent avec CH55 à propos d'un pair de chaussures achetées récemment auprès de CH55, qui se sont cassées à peine quelques jours après l'achat. L'échange est favorisé par le fait que H50 et H20 d'un côté, et G de l'autre se trouvent à distance très réduite l'un de l'autre, et que CH55 occupe une position centrale parmi eux et s'intéresse en même temps aux deux clients.

**Extrait 7 → Commerçant chaussures marché (matin ; CH55 commerçant ; G Giovanni ; H50, H20 clients)**

- 1 CH55 ((=> G)) allora, quella ti viene a costare quarantacinque euro
- 2 G mh
- 3 CH55 questa
- 4 G ah ah quarantacinque
- 5 CH55 ai (2 s.) ce l'ho io e Bifulco questi, corso Vittorio Emanuele con qualche liretta in più (2 s.) costa trentaquattro più IVA questa (2 s.) e guard<a/i> le ho portate oggi, è roba: roba di marca ho Madigan ho della Zenit, robettina: buonissima/
- 6 CH55 ((=> H50)) mi stava dicendo / per lui [<INC>]
- 7 H50 [e:ja]
- 8 CH55 *mi ddi essas portàraza/ ita 'ndi <sciemmu/sciu 'eu> se=*  
=[ha fatto difetto *su buttinu/ <INC>*] di suola, può essere riparata
- 9 H20 [eh vabbé::]
- 10 H20 no: ce le ho buttate a casa
- 11 H50 ((=>H20)) vedi se le avevi [<INC>]
- 12 CH55 [<INC>] *mali mali ti du emmu portau a reparai*, dai! (4 s.) le avrei portate a riparare! / ha/ han/ t'ha lavorato un po'?
- 13 H20 ha:nno lavorato un po'!
- 14 CH55 ((=>G)) se una scarpa del genere dopo un mese dopo due mesi fa un difetto lui è obbligato a venire qui e dirmi « Tore » / se io ti do una scarpettina così e dico « quindici euro » e *fairi unu difettu dopu unu mesi ti naru «fuliancèddaza»* (2 s.) giusto? eh così per amicizia/ un cliente per me è amico lo stes<sup>s</sup> perché/ a me

- m'interessa <a> vendergli oggi, in estate in primavera, cabit ((capito))?  
 purtroppo *unu buttinu* nasce: *coment' 'e una machina coment' 'e una machina  
 dopu de 3/de 3 kilometruz ari vattu su difettu / po nai, deu apu comprau una  
 lavatrice ari vattu u/una lavata e s'è/s'è bloccau su motori* (2 s.) [nuova!] =
- 15 H20 [n'n c'è problema!]  
 16 H50 [ej ej ej] ((eja))  
 = (14) cioè euideemé ((evidentemente)) càpita! m' l'hanno sostituita nuova cert/ è  
 capitat/ perché è normale
- 17 CH55 ((exclusivement => G)) allora, se tu la vuoi questa, per domani mattina al mille  
 per mille/ questo tipo qui (2 s.) eh: l'ho portat<sup>a</sup> stamattina la prima che ho  
 venduto è il quarantuno e il quarantadue [di questi qui]
- 18 G [vuole un a/] un acconto vuole?  
 19 CH55 no! assoluta/ vieni domani mattina/ gua', me lo sto segnand/ si, guard/ lo Zeniti  
 quarantuno (4 s.) eh: è una signora scarpa!
- 20 G perfetto!  
 21 CH55 quella me la devo prendere io perché è *su trintanoi* ((petit rire)) / me la prendo  
 io per me
- 22 G ah va bene! ((petit rire))  
 23 CH55 ok? ((petit rire)) no no no è u'a bellissima e/ 'a puoi mettere con qualsiasi  
 pantalone un bel jeans un pantalone buono / si può mettere lo stesso / ok?
- 24 G grazie mille/ a domani [allora]  
 25 CH55 [ciao] arrivederci
- 1 CH55 ((=> G)) Alors, celle-là te coûtera quarante-cinq euros  
 2 G Mh  
 3 CH55 Celle-ci  
 4 G Ah ah quarant-cinq  
 5 CH55 Oui (2 s.) je l'ai moi et Bifulco ceux-ci, Cours Vittorio Emanuele avec quelques petites  
 Lires de plus (2 s.) ça coûte trente-quatre plus TVA celle-ci (2 s.) et regard<es/ez> je  
 les ai emmenées aujourd'hui, c'est de la chose : chose de marque j'ai Madigan j'ai de la  
 Zenit, des petites choses: très très bonnes/
- 6 CH55 ((=> H50)) Vous étiez en train de me dire / pour lui [<INC>]  
 7 H50 [Ou:i]  
 8 CH55 Tu me les avais emmenées/ *qu'est-ce que j'en <savais /sais moi ?* si [elle a fait défaut  
*la chaussure/ <INC>]* de semelle, elle peut être réparée
- 9 H20 [Eh d'acco::rd]  
 10 H20 Non: je les ai jetées à la maison  
 11 H50 ((=> H20)) Tu vois si tu les avais [<INC>]  
 12 CH55 [<INC>] *Au pire ((litt. : mal mal)) je te l'aurais  
 emmenée pour la faire réparer, allez!* Je te l'aurais emmenée pour la faire réparer !/  
 On/ Ont/ elle t'a fait le boulot un peu?
- 13 H20 Elles o:nt travaillé un peu!  
 14 CH55 ((=> G)) Si une chaussure de ce genre après un mois fait un défaut lui il est obligé de  
 venir ici et me dire « Tore » / si je te donne une petite chaussure comme ça et je te dis  
 « quinze euros » *et elle fait un défaut après un mois je te dis « jette-les »* (2 s.) n'est-ce  
 pas ? Eh comme ça par amitié/ un client pour moi est un ami également parce que/ moi  
 ce qui m'intéresse c'est de lui vendre ((mes produits)) aujourd'hui, en été au printemps,  
 tu vois ? Malheureusement *une chaussure* naît: *comme une voiture comme une voiture  
 après di/ dix kilomètres a fait le défaut / pour dire, moi j'ai acheté une lave-linge elle a  
 fait u/une première machine et le moteur s'est/ s'est bloqué* (2 s.) [neuve !] =
- 15 H20 [Y a pas de problème !]  
 16 H50 [Quais ouais ouais]  
 = (14) enfin évidemment ça arrive ! Ils me l'ont substituée nouvelle cert/ ça est arriv/ parce  
 que c'est normal
- 17 CH55 ((exclusivement => G)) Alors, si tu veux celle-ci, pour demain matin au mille pour  
 mille/ ce type ici (2 s.) eh: je l'ai emmené ce matin la première que j'ai vendue est le  
 quarante et un et le quarante-deux [de ceux-ci]
- 18 G [Vous voulez une a/] vous voulez un acompte ?

- 19 CH55 Non! Absolum/ viens demain matin/ regar', j'suis en train de le marquer/ oui, regar'/ le Zeniti quarante et un (4 s.) eh: c'est une vrai dame de chaussure !
- 20 G Parfait !
- 21 CH55 Celle-là je dois la prendre pour moi-même parce que c'est *le trente-neuf* ((petit rire)) / je la prends pour moi-même
- 22 G Ah d'accord ! ((Petit rire))
- 23 CH55 Ok? ((Petit rire)) non non non c'est une très belle et/ tu peux la mettre avec n'importe quel pantalon un beau jean un pantalon 'élégant' / on peut aussi / ok?
- 24 G Merci beaucoup/ à demain [alors]
- 25 CH55 [Ciao] au revoir

La commutation entre sarde et italien se caractérise dans ce contexte par la tentative assez évidente de CH55 de créer une condition de parité avec ses interlocuteurs. Quelques indices principaux en tel sens, assez typiques de ce genre de situations commerciales, sont la volonté montrée par CH55 d'apparaître comme une personne de confiance, évidente aussi dans le « reproche » qu'il adresse à H20 ; dans l'utilisation généralisée de la 2<sup>ème</sup> personne du singulier malgré l'emploi de la 3<sup>ème</sup> personne de la part – au moins – de G ; en outre, CH55 dit explicitement de considérer le client comme un ami.

Dans les tours 8 (« *Mi ddi essas portàraza/ ita 'ndi <sciemmu/sciu 'eu>* ») et surtout, 12 (« *Mali mali ti du emmu portau a reparai, dai!* »), cette condition de confiance permet paradoxalement à CH55 – qui est en réalité « coupable » d'avoir vendu des chaussures qui se sont cassées trop tôt – d'exprimer des reproches à H20, puisqu'il ne s'était pas immédiatement adressé à ce même commerçant, et donc ne lui aurait pas montré confiance. L'exclamation finale « dai! » renforce cette attitude de la part de CH55 ; à ce propos, on peut indiquer aussi le passage suivant extrait du t14 « se [...] lui è obligato a venire qui e dirmi 'Tore' », où le locuteur en question, non seulement attribue formellement à son client une « obligation », mais utilise aussi son propre prénom sous forme de diminutif.

Dans ce même t14 le contexte change légèrement, parce que l'interlocuteur direct de CH55 n'est plus H20 (et H50) mais G ; plus précisément, le commerçant s'adresse encore vers les deux clients – qui, en effet, participent à l'échange – mais crée un contact majeur avec G, avec lequel la vente de chaussures est encore en cours. Dans ce cas tout comme dans les précédents, toutefois, il est possible à notre avis d'attribuer aux différents passages de code une fonction d'empathie. Nous nous référons encore, justement, au t14 et plus précisément à trois moments spécifiques à l'intérieur de ce tour de parole : lorsque CH55 réaffirme le même concept exprimé au début du tour (« *e fairi unu difettu dopu unu mesi ti naru 'fuliancèddaza'* »)<sup>148</sup>, ensuite quand ce dernier introduit en sarde la métaphore

<sup>148</sup> Nous pourrions voir dans ce cas une sorte d'auto-réitération renforcée aussi, curieusement, par la présence

de la voiture, et enfin dans l’histoire qu’il raconte à ses interlocuteurs, où il se représente en tant que consommateur victime de l’achat d’un produit défectueux. Le changement de code coïncide, donc, avec l’introduction de l’élément émotif du « partage » d’une condition donnée.

Enfin, dans le t21 (« [...] perché è *su trintanoi* / me la prendo io per me ») avec la suite *italien-sarde-italien*, l’emploi du sarde nous paraît encore une fois motivé par la volonté de marquer une certaine proximité du locuteur avec son interlocuteur, car dans le cas spécifique, le commerçant montre d’utiliser exactement le même produit que le client s’apprête à acheter.

Soulignons que dans ce cas – mais aussi dans d’autres situations de notre corpus – le passage d’un code à l’autre ne rentre pas précisément dans le cadre du code-switching interphrastique, et toutefois il garde une valeur fonctionnelle / pragmatique assez claire. Ceci ne remet naturellement pas en question la distinction entre *commutation de code* et *énonciation mixtilingue*, mais permet de souligner la fluidité du discours bilingue (Alfonzetti 1992a : 20), en particulier – pour ce qui nous concerne directement – dans le contexte de Cagliari. Nous analyserons davantage cet aspect dans le chapitre suivant, portant sur les autres réalisations du contact entre sarde et italien.

Si nous considérons aussi le *code choice* comme stratégie interactionnelle, comme nous l’avons déjà fait lors de notre analyse des phénomènes de divergence et de convergence, l’attribution au sarde d’une fonction de *we-code* – avec une valeur relativisée au contexte d’emploi – trouve dans notre corpus d’autres exemples concrets, que nous illustrerons à l’aide de l’extrait 8 jusqu’à l’extrait 13.

Le premier extrait de cette série (extrait 8) est issu d’un échange assez long et complexe dans lequel plusieurs personnes participent de façon différente. L’interaction a lieu à l’arrêt du bus dans une place semi-centrale de la ville (Place Giovanni XXIII) ; sont présentes, notamment, cinq personnes ayant des rôles et des liens différents entre eux.

#### **Extrait 8 ➔ « La cigarette », arrêt du bus (G ; H25 ; H30 ; H20; F20)**

- 1 H30 oggi ci siamo domani non si sa! ((rire))
- 2 H20 ((rire)) *la’ ghi zes stronau!*  
(pause)
- 3 H30 o no? o non è così
- 4 H20 cert  
[...]

---

parallèle dans les deux morceaux d’une forme de citation (« [...] è obligato a venire qui e dirmi ‘Tore’ » ; « [...] *dopu unu mesi ti naru ‘fulianceddaza’* »).

- 5 H20 ma tu quanti anni hai  
 6 H30 trenta  
 7 H20 ahhhhh  
 8 H30 e il tempo passa, il tempo se ne va!  
 9 H20 domani non ci sei  
 10 H30 dopodomani si! ((rire))  
 11 H20 ((rire)) la' ghi è sclerato!  
 12 H30 ((=> G)) sigarette hai *goppai?*  
 13 H30 ((=> H20, qui commentait)) no ma mica gliel'ho chiesta a lui ((*scil.* H25))  
 14 H20 ah  
 15 H30 a lui gliel'ho chiesta (2 s.) ha detto che c'ha una bronchite non fuma per quello  
 16 H20 <INC>  
 17 H25 *seu dotu s'ora ghi zeu tussendu buru!*  
 18 H30 e fuma ta gazzu di 'ndi ipotta  
 19 H20 ((rire)) oggi ci siamo  
 20 H25 *ma ghi bolemmu vumai non di dengu su bropriu tantu sigarettas*  
 21 H30 no? ah fai male ((il se tourne))
- 1 H30 Aujourd'hui on est là demain on ne sait pas! ((Rire))  
 2 H20 ((rire)) *Qu'est-ce que t'es fou !*  
 (pause)  
 3 H30 N'est-ce pas? N'est-ce pas comme ça ?  
 4 H20 Bien sûr  
 [...]
   
 5 H20 Mais toi t'as quel âge ?  
 6 H30 Trente ((= trente ans))  
 7 H20 Ahhhhh  
 8 H30 Eh, le temps passe, le temps s'en va  
 9 H20 Demain t'es pas là  
 10 H30 Après-demain si ((rire))  
 11 H20 ((rire)) Qu'est-ce qu'il est complètement fou !  
 12 H30 ((=> G)) T'as des cigarettes *mon pote?*  
 13 H30 ((=> H20, qui commentait)) Non mais c'est pas à lui ((*scil.* H25)) que je l'ai demandée  
 14 H20 Ah  
 15 H30 C'est à lui que je l'ai demandée (2 s.) Il a dit qu'il a une bronchite et il ne fume pas à cause de ça  
 16 H20 <INC>  
 17 H25 Ça fait une heure qu'en plus je suis en train de tousser !  
 18 H30 Et fume de quoi tu te préoccupes  
 19 H20 ((Rire)) Aujourd'hui on est là  
 20 H25 *Mais si je voulais fumer j'en ai pas quand même de cigarettes*  
 21 H30 Non ? Ah tu fais mal ((il se tourne))

H20 et F20 sont ensemble, et attendent le bus. H30 est seul ; il s'agite aux alentours de l'*abribus* et demande des cigarettes à toutes les personnes qui se trouvent à proximité. Il s'agit d'un jeune homme qui a les mouvances et les comportements d'un caïd, utilise un langage vulgaire et s'exprime à travers un humour généralement grossier ; ses interlocuteurs privilégiés – qu'il ne connaissait pas auparavant – sont H20 et sa copine, qui en réalité n'intervient pas dans l'extrait cité, mais participe à l'échange en riant aux plaisanteries. H25 attend le bus aussi, il est seul et se trouve à quelques trois mètres de distance de H30, lequel a déjà essayé sans succès de lui taxer une cigarette. En effet, il est

légèrement malade, et de temps en temps tousse. L'âge de H30, aussi bien que celui de H20 et F20, sont indiqués directement par les interlocuteurs pendant la conversation, tout comme le prénom de H30 et sa provenance : cagliaritaïn, il habite le quartier de San Michele.

H20 et H30 paraissent très à l'aise l'un avec l'autre ; en réalité on a l'impression qu'il s'agit d'une véritable stratégie conversationnelle de H20 lequel converge le plus possible avec les comportements de H30. Dans l'extrait en question, il est possible de remarquer qu'en effet le jeune intervenant participe aux plaisanteries de H30, rit à ses blagues, reprend et répète la petite formule introduite par H30, « oggi ci siamo, domani non si sa », comme une sorte de slogan réservé aux membres du groupe. Du point de vue linguistique, quelques indices de cette tendance à établir un lien avec H30, qui les verrait membres du même groupe, sont l'emploi du sarde dans le t2, « *La' ghi zes stronau!* » et peut-être – mais cela est difficile à dire avec précision – dans le t4 (« certo » ou bien « *certu* ») ; on observe également une forme de *slang* de Cagliari dans le t11 (« *la' ghi è sclerato* »), qui se rapproche de l'expression réalisée dans le t2 et que nous reverrons dans la partie de notre analyse consacrée plus spécifiquement à la production des jeunes, où elle est assez fréquente. Ces items constituent ainsi des éléments d'un code interne partagé par H20 et H30 et formé sur la base du sarde.

Cette même attitude nous paraît fonder le comportement de H25 lequel avait déjà refusé auparavant une cigarette à H30. Ce dernier demande (t12) à G une cigarette, qu'il n'a pas. Avant même que G lui réponde, H30 s'adresse à H20, lequel rit parce qu'il pense que H30 est en train de demander davantage une cigarette à H25. Ainsi, H30 se réfère à H25 surtout dans le t15 : « A lui gliel'ho chiesta (2 s.) ha detto che c'ha una bronchite non fuma per quello ». La sensation est donc que pour motiver davantage son refus et se mettre au même niveau que son interlocuteur, quand il se sent concerné dans la conversation, H25 opte lui aussi pour le sarde en tant que code de proximité (t17). On pourrait ainsi attribuer à cette réponse une valeur pragmatique qui pourrait être paraphrasée comme suit : « si je ne t'ai pas donné une cigarette, c'est seulement parce que je n'en ai pas du tout ; écoute combien je tousse, c'est clair que je ne peut pas fumer ; en plus, comme tu peux le remarquer, je ne suis pas snob, au contraire je suis disponible à la conversation et je m'exprime de la même façon que toi, donc tu peux me faire confiance ».

Il est possible de souligner que cette même interprétation peut être à la base de la réaction de H30 : en effet, initialement (t18) H30 répond en sarde en riant, mais aussi en se moquant de son interlocuteur ; ensuite, après la deuxième réponse de H25, il commute vers

l'italien avec une volonté évidente de distanciation et l'objectif de couper l'échange. La tentative opérée par H25 de créer une sorte de cohésion à travers le sarde n'a donc pas abouti à un résultat positif. Cette réaction est – à notre avis – significative, car elle montre que H30 avait aussi perçu le comportement linguistique de H25 comme une forme de rapprochement (fictif), et rejette donc cette tentative.

Dans une autre situation communicative, une tentative semblable d'utiliser le sarde comme *we-code* aboutit au même échec. En réalité, il s'agit d'une conversation dont le contexte et le rapport entre interlocuteurs sont complètement différents de ceux qui caractérisent l'échange que nous avons commenté dans l'extrait 8.

D'abord, l'interaction a lieu dans un bureau de l'office régional de la santé publique (« ASL » : *Azienda Sanitaria Locale*<sup>149</sup>). Les participants sont au nombre de deux : G et l'employé de l'ASL. La discussion porte sur l'attribution à G de la carte européenne d'assurance maladie. Ses données personnelles n'ont pas été enregistrées dans l'archive électronique de l'agence, comme l'explique l'employé avec une attitude moqueuse envers les responsables institutionnels de la Région Sardaigne.

#### Extrait 9 → ASL (Employé : EH50 ; G)

- 1 EH50 anche lei è tra quel 20 30% che l'assessore alla sanità la dirindina<sup>150</sup> insieme con il nostro illuminato non le ha inserito i dati sanitari
- 2 G *eh, si 'nd'è scarescia!*
- 3 EH50 siccome sono due stranieri che le / chi è il suo medico?
- 4 G XYZ però è vera una cosa io sono partito in Francia, io viv/ eh vivo in Francia per cui ho la residenza qua a Cagliari però ho fatto il / avevo rinunciato al medico di qua per cui volevo [sapere cosa] / ah
- 5 EH50 [non fa niente] non fa niente / io al limite le posso anche / non ce l'ha il medico adesso?
- 6 G no: /ah, forse eh/allora/
- 7 EH50 se non lo ha ripreso non ce l'ha eh
- 8 G no allora non ce l'ho / era la dottoressa XYZ era
- 9 EH50 *e intzànduzu non du denir<sup>i</sup>* / non fa niente non lo mettiamo gli mettiamo solo quattro fesserie qua di inizio assistenza come dati sanitari tanto lo prende / ecco qua, le abbiamo programmato la tessera sanitaria è a posto

<sup>149</sup> Cf. le chapitre 6, § 6.2.3, page 133.

<sup>150</sup> Il s'agit de Mme Nerina Dirindin, adjoint au Président de la Région, chargée à l'hygiène, à la santé et à l'assistance sociale du conseil régional de la Région Sardaigne. Avec « il nostro illuminato » l'employé fait référence, probablement, au Président de la Région Sardaigne, M. Renato Soru, qui a nommé Dirindin pour cette fonction institutionnelle.

- 1 EH50 Vous êtes aussi parmi ces 20 30% de personnes que l'adjoint chargé à la Santé *la dirindina* avec notre illuminé n'a pas fourni les données concernant votre fiche sanitaire
- 2 G *Eh, elle l'a oublié !*
- 3 EH50 Comme ce sont deux étrangers qui ((vous / les))/ qui est votre médecin ?
- 4 G XYZ toutefois c'est vrai que je suis parti en France j'habit/ eh habite en France donc j'ai la résidence ici mais j'ai fait le / j'avais renoncé au médecin traitant donc je voulais [savoir ce que] / ah
- 5 EH50 [c'est pas grave] c'est pas grave / moi à la limite je pourrais même/ vous n'avez pas de médecin traitant maintenant ?
- 6 G No: /ah, peut-être eh/alors/
- 7 EH50 Si vous ne l'avez pas repris vous ne l'avez pas eh
- 8 G Non alors je ne l'ai pas/ c'était Madame le Docteur XYZ c'était
- 9 EH50 *Et alors vous ne l'avez pas / ce n'est pas grave on ne le met pas ((scil. dans la fiche sanitaire)) on y met seulement quatre informations sans valeur ici pour le début d'assistance comme données sanitaires, de toute façon c'est suffisant / voilà, on vous a programmé la carte sanitaire c'est tout bon*

L'employé est très amical vis-à-vis de G, qui – compte tenu aussi du fait que le même employé s'était exprimé en sarde dans une conversation tenue précédemment avec d'autres personnes (que nous illustrerons dans l'extrait 17) – commente en sarde l'information reçue (t2 : « *eh, si 'nd'è scarescia!* »). La tentative de solliciter implicitement l'employé à utiliser le sarde n'aboutit pas à un résultat positif, car ce dernier continue en italien ; la conversation se déroule dans la langue nationale jusqu'au t9, qui s'ouvre avec un énoncé en sarde (« *e intzànduzu non du denir<sup>i</sup>* ») avant de passer une nouvelle fois à l'italien avec un propos d'encouragement et de minimisation des difficultés. En effet, les deux interlocuteurs parlent de la renonciation au médecin généraliste que G avait opérée lors de son premier déplacement en France, et du fait qu'à son retour en Italie, dans sa ville d'origine, il n'avait pas « récupéré » son droit au médecin traitant. L'énoncé en sarde de l'employé consiste aussi en une répétition de l'énoncé produit par G dans le tour de parole précédent (« *no allora non ce l'ho / [...]* »). Dans ce cas, donc, il nous paraît que la convergence manquée sur le plan linguistique en occasion du premier passage au sarde de G dans le t2 se produit en revanche sur un plan plutôt de solidarité personnelle. En outre, comme nous le montrerons ensuite à l'aide d'autres exemples, le choix opéré par l'employé de ne pas donner suite du point de vue linguistique à l'énoncé en sarde produit par G dans le t2 est motivé par une sorte d'imposition (« souple », dépourvue de toute conflictualité) de la part de l'employé des rôles asymétriques caractérisant les deux interactants : le statut de l'employé à l'intérieur de la conversation est tel qu'il est le seul à bénéficier du droit de gérer l'échange verbal et, par conséquent, de choisir la clé de l'interaction et éventuellement le code qui lui est associé.

La combinaison de deux fonctions conversationnelles dans la commutation codique est remarquable avec l'emploi du sarde dans le contexte du cabinet médical. Il est possible

de noter, en particulier, une concordance entre d'une part, la fonction expressive coïncidant avec le point culminant d'une progression énonciative et, d'autre part, la fonction de *we-code*. Ces deux fonctions sont associées dans les situations où les participants expriment leurs jugements négatifs à l'égard des docteurs et de l'état du cabinet, mal entretenu à leurs yeux.

**Extrait 10 → Cabinet médical (Patient : H65)**

- 1 H65 eh ma dicono anche **cazzate** queste due/ sono sempre assieme/ *si 'nd' imbòscanta!* ((rire léger))
- 1 H65 Eh mais elles disent aussi des **conneries** ces deux/ elles sont toujours ensemble/ *elles s'encrustent !* ((rire léger))

Les participants à l'échange dans lequel ce tour de parole a été produit sont quatre : un homme (H65) ainsi que trois femmes, F45, F46 et F60. Le sujet de la discussion est le comportement malhonnête de deux femmes qui se sont présentées directement chez le médecin sans respecter l'ordre d'attente.

Les patients, en particulier F45 et F46, dénoncent ce comportement ; H65 se sent aussi concerné en tant que membre de ce groupe restreint de patients *habitués*, qui connaissent bien les docteurs du cabinet et qui conversent entre eux depuis plusieurs minutes. Dans cet esprit général de cohésion et de coalition, le ton des commentaires monte. Dans l'énoncé que nous présentons ici, ce *crescendo* émotif est témoigné aussi par le fait que le H65 utilise une forme vulgaire comme « cazzate », et atteint son sommet avec l'exclamation « *si 'nd'imbòscanta!* », qui sera atténué par un rire léger produit par le même locuteur, lequel peut-être se rend compte d'avoir un peu exagéré dans son commentaire.

L'attribution au code-switching d'une fonction pragmatique permettant de marquer le *code du groupe*, est assez évidente dans l'extrait ci-dessus, et l'emploi du sarde nous semble motivé dans cette optique.

Des phénomènes semblables – où la commutation codique est parallèle à l'affirmation d'une certaine complicité entre les interlocuteurs – sont présents dans le dialogue entre le docteur et un de ses patients (il s'agit, justement, de H65). Le médecin dont il est question est une femme, âgée d'environ 50/55 ans ; elle sera dorénavant citée comme « DF50 ».

Malheureusement, la distance de l'appareil d'enregistrement et les interlocuteurs nous empêche de saisir l'interaction complètement. Seulement quelques morceaux sont

assez compréhensibles ; le premier morceau est le suivant, où la docteure répond de manière rassurante à son patient.

**Extrait 11 → Cabinet médical (DF50 : Docteur, femme d'environ 50/55 ans ; H65)**

1 DF50 già non c'è problema / *po gussu* <vai / bai> <INC>

1 DF50 Il y a pas de problème / pour ça ((vas-y / vas-y) <INC>

La mauvaise qualité audio ne nous permet pas de comprendre la deuxième partie de l'énoncé, qui nous fournirait un support plus complet pour l'interprétation. Sur la base de ce que nous pouvons entendre, le passage de l'italien au sarde nous paraît avoir une fonction d'empathie vers H65. La commutation est utilisée par DF50 comme une ressource pour marquer sa proximité avec son patient et renforcer ainsi sa crédibilité aux yeux de celui-ci.

Au passage il nous paraît nécessaire de signaler aussi la présence dans l'extrait précédent, d'une forme courante dans la production orale de l'italien régional de Sardaigne : l'élément « già », qui ne se traduit pas par le français « déjà » et se rapproche plutôt de l'espagnol « ya ». Cette particule a une fonction grammaticale de renforcement de la valeur déclarative de l'énoncé qu'elle introduit. Du point de vue pragmatique, l'emploi de cette particule ne devrait pas avoir de valeur particulière ; toutefois, chez des locuteurs avisés (tel que la locutrice de notre extrait), elle pourrait être exploitée comme une variante stylistique plus informelle. Dans le cas en examen donc, sa présence pourrait éventuellement consolider notre interprétation initiale concernant la commutation de l'italien vers le sarde en tant que marque de proximité. Cependant, à cause du problème de compréhension audio, nous limitons à signaler la présence de « già » à l'intérieur de l'énoncé analysé, en nuancant alors cette interprétation ultérieure.

D'autres exemples qui nous paraissent confirmer cette impression – autrement dit, où la commutation codique est utilisée comme stratégie discursive permettant d'affirmer une certaine complicité entre les participants – sont présents dans ce même dialogue entre DF50 et H65, notamment lorsque ce dernier lui demande de pouvoir mesurer la tension artérielle.

**Extrait 12 → Cabinet médical (DF50 ; H65)**

- 1 DF50 vai, la pressione / *dòttuzu sa bressioni bolinti!* ((elle mesure la tension de son patient)) centoquaranta (2 s.) ottantadue (2 s.) *anda beni!* va tutto bene / ant<INC> ((rire))
- 1 DF50 Allez, la tension / *tout le monde veut la tension!* ((elle mesure la tension de son patient)) Cent quarante (2 s.) quatre-vingt-deux (2 s.) *ça va bien!* tout va bien / ant<INC> ((rire))

Dans ce passage, nous pouvons signaler plusieurs cas de commutation, auxquels il est possible à notre avis d'attribuer une valeur double. La commutation a lieu d'abord quand DF50 se plaint par plaisanterie du fait que tous ses patients lui demandent de mesurer la pression. Après avoir effectué les opérations nécessaires pour l'évaluation de la tension, le médecin reprend son tour en italien en déclarant les résultats, ensuite commute davantage en sarde dans son assertion « *anda beni* ». Le code-switching permet dans cette occasion de marquer une constatation rassurante pour le patient. Avec cette commutation il est possible aussi de signaler l'alternance entre un fait objectif – les valeurs de la tension artérielle – et le commentaire personnel du docteur relativement à ces mêmes valeurs. Le passage à l'italien dans « *va tutto bene* » permet à la fois de marquer une réitération de l'énoncé précédent et de revenir à la langue principale de l'interaction.

Il est possible de noter cette même coïncidence de cohésion, empathie et utilisation du sarde, dans l'interaction se déroulant entre le commerçant et sa cliente dans le magasin de produits alimentaires de Villanova, dont nous avons déjà pris en considération un extrait (précisément, l'extrait 2). Dans ce cas, en effet, nous avons la première commutation vers le sarde de l'interaction de la part de F60, alors que les deux interactants s'étaient exprimés en italien dans les tours précédents.

**Extrait 13 → Magasin produits alimentaires (H60 et F60)**

- 1 H60 poi!
- 2 F60 poi basta/ pesi queste tre pere (2 s.) non voglio altro  
(pause: 3 s.)
- 3 H60 altro: ragazza
- 4 F60 e, quelle pesche noci/ *neh gustas trezi/ to'*
- 1 H60 Ensuite !
- 2 F60 Ensuite, c'est tout/pesez ces trois poires/ je ne veux rien d'autre  
(pause: 3 s.)
- 3 H60 Autre: la fille
- 4 F60 Et, ces nectarines/*tiens* ((ou « *tenez* » mais avec une nuance d'informalité)) *ces trois-ci/ prends* ((ou « *prenez* » mais avec une nuance d'informalité))

Il est possible de remarquer, d'abord, le fait que la commutation ne va pas dans une direction de convergence linguistique ; au contraire, sur le plan strictement codique il y a une distanciation de la part de F60 à l'égard de H60. La « convergence » s'exprime plutôt au niveau *émotif*, à commencer notamment de l'énoncé contenu dans le t3, tandis qu'auparavant il n'y avait pas eu de signaux particuliers de rapprochement : en effet, comme nous l'avons déjà indiqué, les deux interlocuteurs se connaissent et leur interaction n'est pas formelle, mais ils n'entretiennent pas un rapport amical.

L'utilisation de la part de H60 de l'appellatif « ragazza » pour s'adresser à sa cliente est explicitement en contraste avec d'une part, l'âge de la femme et, d'autre part, le degré de formalité caractérisant l'interaction jusqu'à ce moment. L'énoncé produit dans le t3 est marqué aussi du point de vue intonatif, car il y a une légère montée de l'intonation et une prolongation de la voyelle qui « annonce » en quelque sorte le choix lexical de H60.

Le fait que dans le t3 le commerçant s'adresse à sa cliente en lui disant « ragazza » figure parmi les comportements typiques des relations commerciales ; cependant, dans ce cas spécifique il est motivé aussi – à notre avis – par une sympathie personnelle entre H60 et F60 et par le fait qu'il sont à l'aise l'un avec l'autre, ce qui résulte dans l'ensemble de l'échange entre ces deux interactants. Ainsi, la réponse en sarde produite par F60 serait l'aboutissement linguistique de ce rapprochement.

Un autre aspect qu'il est possible de mettre en relief à partir de l'observation de cet extrait, concerne le niveau de langue utilisé relativement au sarde : en effet, le passage au sarde de F60 coïncide avec un style familier, caractérisé par les deux formes « *neh* » et « *to'* »<sup>151</sup>. Au contraire, dans les autres tours où le sarde est employé, le style est neutre ; notamment, F60 s'adresse au commerçant en utilisant la 3<sup>ème</sup> personne et la même forme de politesse est employée par ce dernier en direction de sa cliente. Cela nous paraît donner davantage de valeur à une interprétation du t4 comme réaction immédiate positive à l'input de H60 et donc comme une utilisation du sarde dans une clé discursive amicale.

### **7.2.2 Code-switching lié au discours**

Comme nous l'avons déjà précisé dans la partie introductive du chapitre, la catégorie du code-switching lié au discours intègre les commutations qui se réalisent en relation avec la structuration même de l'interaction. À l'intérieur de cette classe de phénomènes se situent donc les activités discursives qui aboutissent au passage d'un code à

---

<sup>151</sup> En ce qui concerne ces deux interjections, cf. Lavinio (2002).

l'autre du répertoire bilingue, fondées sur une stratégie opérée par l'énonciateur afin d'agir sur la gestion de l'activité conversationnelle.

Nous proposons par la suite une analyse des principales fonctions qui peuvent être associées aux phénomènes de code-switching repérés dans notre corpus.

### 7.2.2.1 Auto-correction

Cette catégorie de *switches* est décrite par Alfonzetti (1992a) comme transversale aux deux grands groupes de la commutation codique : *liée aux participants / liée au discours*.

La commutation par auto-correction est généralement signalée par une hésitation, une pause, une prolongation vocalique. Il s'agit d'un type de phénomène lié soit à un manque de compétence dans le code utilisé, qui provoque donc un passage à la langue préférée, soit à une hésitation concernant le contenu. Dans ce cas, il y a généralement une interruption de l'énoncé et une reprise dans l'autre code.

Une situation d'échange verbal particulièrement riche à l'intérieur de notre corpus est celle du cabinet médical, dont nous avons présenté déjà plusieurs extraits. La commutation codique coïncidant avec une fonction de correction présente plusieurs cas dans l'ensemble de dialogues et conversations liés à ce contexte.

Dans l'extrait 14, notamment, le passage de l'italien au sarde et le retour à l'italien réalisé par F45 dans son énoncé, se caractérisent de manière nette du point de vue de sa fonction pragmatique.

Nous rappelons qu'un petit groupe des personnes présentes dans la salle d'attente du cabinet médical discutent avec un esprit très critique envers les deux docteurs généralistes qui travaillent dans le cabinet. Comme nous l'avons vu dans l'extrait 1 de notre analyse, F45 participe activement à cet échange d'opinions entre patients.

Dans l'exemple que nous illustrons ici, F45 s'exprime encore une fois de manière critique vis-à-vis du docteur, en s'adressant en générale à toutes les personnes présentes dans la salle d'attente. La raison de son mécontentement est le fait que la salle d'attente du cabinet médical est négligée ; en particulier, la femme remarque qu'il n'y a pas d'ampoule dans le luminaire.

#### Extrait 14 → Cabinet médical (Patiente : F45)

- 1 F45 quest'inverno voglio vedere, *ghi no mi boniri sa lampadina da*: chiamo i carabinieri
- 1 F45 Cet hiver je veux voir, *si elle ne me met pas l'ampoule je la*: j'appelle les gendarmes

Dans ce cas le code-switching du sarde vers l'italien produit un changement dans la construction syntaxique : au lieu de continuer avec un verbe reprenant le pronom sarde « *da* » (« la »), F45 continue après une brève hésitation, signalée par la prolongation de la voyelle, et développe le syntagme verbal V + COD.

À notre avis la raison de ce changement se trouve dans la connotation excessivement orientée vers la « menace » d'une construction du type « s'il ne V pas je la V » qui présuppose une « punition » directe sur le COD. Dans cette occasion, donc, la commutation permet à F45 de sortir d'une sorte d'impasse et correspond à une attitude d'autocensure ou de *self-repair* anticipé, qui consiste à atténuer la menace et à parvenir à une solution plus « urbaine » du problème : le recours aux forces de l'ordre. L'auto-correction de F45, ainsi, nous paraît motivée par le fait que la locutrice se rend compte qu'elle risque d'être excessivement agressive avec son propos.

Il ne s'agit donc pas d'une véritable correction liée à un manque de compétence linguistique, mais plutôt d'une stratégie de déviation liée surtout à l'adéquation pragmatique du propos initialement avancé par la locutrice au contexte de l'interaction. Le passage initial de l'italien au sarde correspond à une mise en relief de l'énoncé du point de vue expressif ; une fois le *climax* atteint, la commutation suivante du sarde à l'italien correspond à une coupure pragmatique, une correction du propos et un retour au « calme », avec une réduction de la valeur expressive de l'intervention. L'auto-correction de F45 nous paraît donc motivée par le fait que la locutrice se rend compte du risque d'être excessivement agressive avec son propos.

Il est possible de noter, relativement à cet exemple, une concordance entre la fonction de *climax* et celle de *we-code*, associée à l'expression d'un jugement négatif à l'égard des docteurs et de l'état du cabinet. Relativement à cette fonction de marque de cohésion, l'extrait que nous venons de décrire et analyser se rapproche, ainsi, d'un autre cas de commutation produit dans le même cadre interactionnel, c'est-à-dire, l'extrait 10, où H65 produit un énoncé (« Eh ma dicono anche **cazzate** queste due/ sono sempre assieme/ *si 'nd' imbòscanta!* ») marqué par l'expression vulgaire « cazzate » suivie par le passage au sarde et dont la charge agressive est atténué seulement à la fin par un léger rire.

### 7.2.2.2 Organisation séquentielle

À l'intérieur du cadre de la communication conversationnelle, l'emploi du code-switching peut jouer un rôle direct dans la structuration séquentielle de l'échange. Ainsi, la commutation codique peut représenter une stratégie interactionnelle permettant aux locuteurs de déterminer et délimiter les différentes phases qui constituent l'architecture de la conversation elle-même.

Parmi les cas de code-switching qui peuvent être ramenés à des motivations d'organisation séquentielle de l'activité discursive, nous orientons notre attention surtout vers les séquences de clôture de l'interaction.

Le premier exemple, que nous avons déjà présenté dans un autre contexte de notre analyse (extrait 6, relatif à l'opposition entre *personalization* et *objectivization*, § 7.2.1.2) est tiré d'une conversation qui a lieu entre deux vendeurs d'un Grand Magasin.

#### Extrait 15 → Grand Magasin (Vendeur : H50)

1 H50 *ma po garida' / to' vado a mettere questi fiori (2 s.) sa sfacchinara*

1 H50 *Misèr / tiens je vais mettre ces fleurs (2 s.) sacrée corvée*

Nous rappelons que les deux interlocuteurs parlent d'une personne qui était partie de Cagliari vers l'Allemagne pour y rester deux jours seulement, et que dans t5 l'homme exprime un commentaire à telle information. Initialement, le vendeur s'exprime en sarde (« *po garida'* »), ensuite il revient à l'italien en changeant de sujet et donnant une information à F50 (« *to' vado a mettere questi fiori* »). Cette commutation coïncide, justement, avec une clôture de l'interaction, car H50 abandonne l'endroit où avait lieu la conversation avec sa collègue. Comme le souligne Alfonzetti (1992a : 73), les interactions dans une situation de travail se caractérisent par le fait que les interactants ne doivent pas marquer une interruption définitive de la communication avec des formules de congé ; cependant, ils ont besoin de signaler une suspension provisoire de l'échange en cours. Dans l'interaction ici présentée, H50 produit une commutation du sarde vers l'italien (« *to' vado a mettere questi fiori* »). Ainsi, il annonce explicitement à F50 la raison pour laquelle il s'en va, et interrompt l'interaction.

Dans d'autres occasions, le code-switching est utilisé pour marquer de manière plus explicite la clôture de l'interaction. Dans ces cas, l'interlocuteur utilise la formule de

salutation en sarde « *a zi biri* » (« au revoir »). Le premier exemple est extrait de la conversation qui s'est déroulée dans le cabinet médicale, tandis que le deuxième est extrait d'une interaction qui s'est déroulée dans le bureau de l'ASL.

**Extrait 16 → Cabinet médical (DF0 ; H65, F46, H65 patients)**

1 DF50 ((=>H70)) *a zi biri*  
2 F46 ((=>H70)) *a zi biri*  
3 H65 ((=>H70)) *a zi biri*  
4 DF50 ((=>H70)) *ciao a zi biri*

1 DF50 ((=>H70)) *Au revoir*  
2 F46 ((=>H70)) *Au revoir*  
3 H65 ((=>H70)) *Au revoir*  
4 DF50 ((=>H70)) *Ciao au revoir*

H70 quitte le cabinet après la visite ; le docteur l'accompagne à la porte et le salue. Les autres patients qui se trouvent près de la porte de la salle d'attente disent « au revoir » à H70 qui, à vrai dire, n'avait pas eu de rôle actif dans les échanges précédents.

Dans ce cas, il n'y a pas de véritable commutation, car le seul élément que les participants produisent est la salutation en sarde. La seule exception est représentée par « ciao » produit par DF50 dans le t4 ; mais cela ne nous paraît pas un passage de code motivé pragmatiquement. L'aspect intéressant de cet morceau concerne plutôt l'effet de répétition produit par « *a zi biri* » sur les autres patients, compte tenu aussi du fait que, comme nous l'avons déjà signalé, H70 était resté aux marges des conversations dont H65, F45 et F46 étaient, au contraire, les personnages centraux.

Un épisode semblable à celui illustré dans l'extrait 16, se produit dans le bureau de l'ASL, dans une conversation qui se déroule autour de trois participants : l'employé, une fille de 26 ans, et la mère de cette dernière.

**Extrait 17 → ASL (Employé : EH 50 ; F26; MèreF26)**

- [...]
- 1 F26 quindi io per esempio mi rompo una gamba, cosa faccio?  
 2 EH50 <INC> ascolti vada in chiesa perché per farci stare <INC> boh! (2 s.) *pensendu a si segai una gamba!*  
 3 F26 il rimborso me lo danno qui o li?  
 4 EH50 no, lei conservi le fatture / dove deve andare?  
 5 F26 in Belgio, a Bruxelles  
 [...]
- 6 EH50 questo è il foglio che le permette assistenza per trenta giorni, poi quando le arriverà la tessera sanitaria la sua cara mamma gliela spedisce all'estero  
 7 F26 e ma il rimborso lo chiedo in questo ufficio poi [*<inc>*]  
 8 EH50 ((se moque d'elle, la traite comme une stupide)) [EJA EJA È] GIÀ LA TERZA VOLTA CHE GLIELO STO DICENDO [*<INC>*]=  
 9 F26 [io vengo da] lei / lei mi da i soldi?=  
 = (8) REMBORSEMENT ((SIC)) PAS! (2 s.) DEMANDER C'EST ICI! OK?! [GLIELO DICO] =  
 = (9) [grazie !] ((elle et sa mère se lèvent et vont vers la sortie))  
 = (8) IN FRANCESE IN BELGO ((sic)) E IN COSO / ANCHE IN UCRAÏNO SE VUOLE (2 s.) *A ZI BIRI!*  
 10 Mère ((elle est sur la porte, en train de sortir)) *a zi biri* / meglio in sardo!
- [...]
- 1 F26 Donc moi par exemple je me casse une jambe, qu'est-ce que je fais ?  
 2 EH50 <INC> écoutez allez à l'église parce que pour y faire ((rester / rentrer)) <INC> boh ! (2 s.) *elle pense à se casser une jambe !*  
 3 F26 Le remboursement on me le donne ici ou là-bas ?  
 4 EH50 Non, conservez les factures / où est-ce que vous devez aller ?  
 5 F26 En Belgique, à Bruxelles  
 [...]
- 6 EH50 Ceci est le papier qui vous permet l'assistance pendant trente jours, après quand la carte d'assurance maladie vous parviendra votre chère maman vous l'envoie à l'étranger  
 7 F26 Mais le remboursement je le demande dans ce bureau après [*<INC>*]  
 8 EH50 ((se moque d'elle, la traite comme une stupide)) [OUAIS, OUAIS, C'EST] DÉJÀ LA TROISIÈME FOIS QUE JE VOUS LE DIS [*<INC>*] **REMBORSEMENT** ((sic)) **PAS !** =  
 9 F26 [Je viens chez] vous/ vous me donnez l'argent ?=  
 = (8) (2 s.) **DEMANDER C'EST ICI ! OK?!** [JE VOUS LE DIS] =  
 = (9) [Merci !] ((elle et Mère se lèvent et vont vers la sortie))  
 = (8) EN FRANÇAIS EN BELGO ((sic)) ET EN MACHIN / MÊME EN UKRAINIEN SI VOUS VOULEZ (2 s.) *AU REVOIR !*  
 10 Mère ((elle est sur la porte, en train de sortir)) *au revoir* / c'est mieux en sarde!

Dans cette interaction l'aspect à notre avis le plus intéressant concerne l'emploi du sarde comme élément de clôture définitive, voire, brutale, de la conversation. L'employé (le même que dans l'extrait 9) s'exprime de façon professionnelle et informelle à la fois : dans le t2 il répond en sarde à une question que F26 avait posée à l'aide d'un exemple un peu « extrême » ; le ton est cordial. Quand, dans le t8, l'employé commence à se moquer de la fille, il utilise aussi le français – car elle doit aller en Belgique – et produit un discours en quelque sorte métalinguistique qui s'achève dans le t8 par la formule de salutation en sarde « *a zi biri* ». Dans cette perspective la commutation a une fonction

assez évidente d'interruption définitive, liée à une fonction expressive d'emphase. L'aspect le plus intéressant est l'adhésion explicite de la part de la mère à la forme sarde « *a zi biri* » : en effet, elle avait gardé jusque lors un rôle absolument marginal dans l'interaction. Dans sa réponse, la convergence ne se produit pas seulement au niveau strictement codique, mais plutôt « idéologique », ou le sarde se voit attribué une marque très forte – mais indubitablement limitée à la surface – de *we-code*. Dans ce cas, « *a zi biri* » représente donc, en réalité, une sorte de citation de la formule de salutation prononcée par l'employé, comme l'est explicité par le commentaire métalinguistique portant sur le choix du sarde au sein d'une interaction. Ce commentaire se fait, pour autant, en italien (« meglio in sardo »).

### 7.2.2.3 Constellation des participants

Le rapport verbal entre les interlocuteurs est négocié dans le déroulement de l'échange verbal et est donc lié à l'organisation séquentielle de l'interaction. Dans le déroulement de la conversation, la compétence bilingue émerge lorsqu'il y a la possibilité conversationnelle d'avoir recours à l'alternance codique ; en particulier, le changement d'interlocuteur représente un moment de l'interaction propice à la commutation, car le passage d'un code à l'autre (sarde > italien ou italien > sarde) permet de sélectionner le locuteur du tour de parole suivant (Gumperz, 1982 : 77). La commutation codique joue ainsi une fonction importante dans la gestion de la constellation des participants.

Les extraits 18 et 19 nous permettront d'illustrer de manière concrète cette stratégie discursive.

Le premier extrait concerne directement G. L'interaction en question est celle qui s'est déroulée dans le magasin de produits alimentaires, que nous avons décrite aussi dans l'extrait 2. Le commerçant et la cliente parlent d'une personne qui probablement habite dans le même quartier où le magasin est situé.

**Extrait 18 → Magasin produits alimentaires**

- 1 H60 *Cristina è arribada*  
 2 F60 *chini è Cristina?*  
 3 H60 *s'amig' 'e vusteti*  
 4 F60 ***e ghini sa/ ((=> G)) scusi eh?***  
 5 H60 *cussa ghi àbitada a: / alle nove di sera*  
 6 F60 *e it'è non teni nudd' 'e vai innoi?*
- 1 H60 *Cristina, est arrivée*  
 2 F60 *Qui est Cristina?*  
 3 H60 *Votre amie*  
 4 F60 ***Qui la/ ((=> G)) excusez-moi***  
 5 H60 *Celle qui habite à /à neuf heures du soir*  
 6 F60 *Et quoi ? Elle n'a rien à faire ici ?*

Pendant cette conversation, qui se déroule en sarde, F60 regarde autour d'elle pour vérifier d'avoir tout pris. Elle se penche alors vers les étagères dans la même direction où se trouve G, et dans le t4 elle répond d'abord à H60 en sarde (« *e ghini sa/*»), mais interrompt son énoncé pour s'adresser à G en lui demandant pardon parce qu'elle doit passer par là afin de s'approcher des produits situés dans l'étagère (« *scusi eh ?*»). Entre-temps, H60 avait continué la conversation avec un énoncé (t5 : « *Cussa ghi àbitada a: / alle nove di sera*») qui s'avère incompréhensible pour nous à cause d'une correction avec commutation qui nous paraît immotivée – mais probablement nous n'avons pas saisi un élément de l'interaction. Il est possible, à partir de l'observation des passages ici rapportés, de souligner l'usage varié de la part de F60 concernant le sarde et l'italien. Le code-switching produit par la femme dans le t4 réalise ici l'objectif de sélectionner explicitement, sur le plan énonciatif, le destinataire ; en effet, immédiatement après ce passage, elle s'adresse de nouveau à son interlocuteur principal, H60 et cette nouvelle sélection de son interlocuteur est signalée par le retour au sarde.

Les changements de langues dans cette conversation méritent une attention particulière. La préférence accordée à la langue nationale par F60 pour s'adresser à G peut être motivée selon deux différentes perspectives. La première, se réalisant dans la dimension macro-sociolinguistique, concerne le statut privilégié de l'italien, langue des interactions des / pour les jeunes et pour les personnes étrangères au cercle des connaissances directes. La deuxième, se produisant dans la dimension micro-sociolinguistique et conversationnelle, est liée à la nature même *d'indice de contextualisation* de la commutation codique, qui par sa simple présence marque un contraste et un changement dans la structure de la communication.

Un autre exemple de commutation codique liée à la sélection des interlocuteurs se trouve dans l'interaction enregistrée dans la boutique du coiffeur. Il s'agit d'une séquence qui a comme interlocuteurs principaux H69 et H65.

### Extrait 19 → Coiffeur

- 1 H69 *ej: giai du sciemmu deu buru d'apu intendi in sa televisioni però/* [*<la pubblicità>*] =  
 2 H35 [*deu d'apu intendi/*]  
 = (1) ((=> Gén)) dimenticato!  
 3 H35 alla televisione <INC>  
 4 H69 *e!*  
 5 H35 *ma ieri*  
 6 H69 *no: anche oggi*  
 7 H69 ((seul, en se rapprochant de H65 qui était déjà assis)) *sa publicidadi* ((=> H65))  
*la gazzetta dello sport / totus 's campioniz, totu/*  
 8 H65 *ej l'ho visto anch'io/ cosa è che:/*  
 9 H69 *regalavano il libro*  
 10 H35 *un DVD!*  
 11 H69 *ah ej un DVD/ boh non mi 'nd' arregordamu pru' (4 s.)* ((=> H35)) *sez andau a innoi?*
- 1 H69 *Oui je le savais bien aussi je l'ai entendu à la télévision toutefois* [*la publicité*] =  
 2 H35 [*Moi je l'ai entendu/*]  
 = (1) ((Gén)) Oublié !  
 3 H35 A la télévision <INC>  
 4 H69 *Ouais !*  
 5 H35 *Mais hier*  
 6 H69 *Non: aujourd'hui aussi*  
 7 H69 ((seul, en se rapprochant de H65 qui était déjà assis)) *la publicité* ((=> H65)) *la gazzetta dello sport / tous les champions tou/*  
 8 H65 *Ouais je l'ai vu aussi qu'est-ce que est que: /*  
 9 H69 *Ils offraient le livre*  
 10 H35 *Un DVD !*  
 11 H69 *Ah ouais un DVD/ Boh je ne m'en rappelais plus (4 s.)* ((=> H35)) *tu es allé ici ?*

Dans cet extrait, il est possible de voir que M69 dans le t1, commute initialement de l'italien (« dimenticato ! ») vers le sarde, pour exprimer le commentaire personnel « *sa publicidadi* » ; ensuite il s'adresse à son interlocuteur en gardant le code utilisé pour le commentaire personnel. Lorsque H35 dans le t10 intervient (« un DVD ! ») dans l'échange entre H65 et H69, ce dernier converge initialement dans le code italien avec son interlocuteur plus jeune, mais ensuite choisit le sarde pour marquer le passage définitif à H35 comme interlocuteur principal de la conversation.

À nouveau, parallèlement à l'analyse de l'extrait précédent, le contraste procuré par l'alternance codique coïncide avec un changement dans la structure de la communication : le passage de l'italien au sarde n'est pas lié à des considérations « externes » mais paraît plutôt ancré à la structure même de l'échange.

#### 7.2.2.4 Expressivité

La mise en relief d'éléments par la commutation codique constitue une des fonctions plus productives rattachées à cette activité langagière. Nous avons vu, par exemple, que souvent le code-switching a une fonction d'emphase, et que dans un même phénomène de commutation il est possible de reconnaître plusieurs fonctions concomitantes.

Un exemple de code-switching lié à des motivations d'expressivité est représenté par l'extrait 20, enregistré dans la salle d'attente du cabinet médical. F46 participe à la conversation avec F45, F60, H65, portant sur le comportement des docteurs et l'état du cabinet médical ; la discussion s'oriente pour quelques minutes sur des arguments de nature plus sérieuse concernant la qualité de la catégorie professionnelle des médecins, souvent trop négligents. F46 raconte qu'elle a déjà perdu un frère, et qu'un autre a risqué de mourir à cause des difficultés rencontrées pour faire des contrôles de dépistage des maladies.

#### Extrait 20 → Cabinet médical

- 1 F46 mio fratello mi è morto e l'altro se non faceva questa cosa qui a gennaio *no zi sciri*
- 1 F46 Mon frère m'est mort et l'autre s'il ne faisait cette chose-ci en janvier *on ne sait pas*

Dans cet extrait, la commutation permet d'exprimer l'attitude de F60 vis-à-vis de l'état de choses spécifié dans le contenu propositionnel de son tour, et notamment, dans l'acte final en sarde « *no zi sciri* ». La fonction attribuée au passage de l'italien au sarde est celle de remplacer par un contraste explicite sur le plan structurel (code A => code B) le contenu implicite de l'énoncé ; ainsi, le syntagme « *no zi sciri* » porte une charge émotive qui n'est pas exprimée à travers les outils internes à disposition de la langue (italien ou sarde), mais qui est rendue explicite par la commutation elle-même.

Le deuxième exemple est tiré d'un enregistrement effectué à l'arrêt du bus. Le locuteur est un jeune homme d'environ 30 ans qui se trouve en compagnie d'un homme (environ 50 ans) et d'une femme âgée d'environ 30 ans. Ils sont probablement collègues de travail. Ils attendent l'autobus n. 1. Dans le même arrêt se trouve aussi un groupe d'écolier d'environ 13 ans (niveau collège). Quelques-uns parmi eux parlent très fort et utilisent des expressions vulgaires entre eux. Quand il voit l'autobus 1 s'approcher, un de ces écoliers

se déplace vers le centre de la route et appelle plusieurs fois à grande voix un camarade qui se trouve sur le trottoir opposé, à distance de plusieurs dizaines de mètres de l'arrêt du bus. Le commentaire de H30 se situe dans ce cadre. Son énoncé est prononcé à voix haute, mais en réalité il ne s'adresse pas directement au jeune garçon, ses interlocuteurs sont plutôt H50 et F30.

### **Extrait 21 → Arrêt Autobus 1 (fin matinée ; écoliers, H30, H50, F30)**

1 H30 prendilo l'1 prendilo / però in faccia lo prendi / *aici ri prenciara!*

1 H30 Prends-le, le 1, prends-le / mais sur la gueule tu le prends / *comme ça il t'écrase !*

Le ton avec lequel le jeune homme prononce son énoncé est à la fois énervé et amusé par le comportement des jeunes adolescents. Au-delà de sa rudesse apparente, il est évident que l'intervention de H30 manque de véritable méchanceté et qu'elle est finalisée, en réalité, à souligner de manière très expressive l'attitude du locuteur vis-à-vis des écoliers. Le passage de l'italien au sarde dans ce contexte de production nous paraît renforcer davantage cette fonction expressive déjà signalée par la structure même de l'énoncé du point de vue syntaxique et de l'intonation exclamative.

#### **7.2.2.5 Répétition**

Le code-switching associé à la réitération est assez fréquent dans notre corpus. Il s'agit d'un phénomène où d'un message produit initialement dans un code est répété dans l'autre code immédiatement après ou à brève distance. La fonction principale exercée par le code-switching corrélé à une répétition, est celle de mettre une emphase sur une partie du message ou de le développer (cf. Alfonzetti, 1992a : 109 suiv).

Les extraits 22–26 que nous discuterons de suite nous permettent d'illustrer concrètement ce type de phénomène.

Un cas de répétition est celui qui se produit dans l'interaction entre le docteur et H65, lorsqu'elle mesure la tension artérielle de son patient :

### Extrait 22 → Cabinet médical

- 1 DF50 vai, la pressione / *dottuzu sa bressioni bolinti!* ((elle mesure la tension de son patient)) centoquaranta (2 s.) ottantadue (2 s.) **anda beni! va tutto bene** / ant<INC> ((rire))
- 1 DF50 Allez, la tension / *tout le monde veut la tension!* ((elle mesure la tension de son patient)) Cent quarante (2 s.) quatre-vingt-deux (2 s.) **ça va bien! tout va bien** / ant<INC> ((rire))

La répétition fournit une ressource pragmatique permettant au locuteur de souligner une partie spécifique du message ; dans le cas en question, nous avons déjà interprété (extrait 12) cette commutation *italien – sarde – italien* de la docteure comme une marque de l'opposition *donnée objective – commentaire plus personnel – observation objective*, permettant aussi de renforcer à travers la répétition le concept déjà exprimé en sarde et de signaler une attitude rassurante de la part du docteur vis-à-vis de son patient.

La répétition peut être accompagnée aussi d'éléments para-verbaux comme notamment, une intonation montante et une augmentation de l'intensité vocale corrélées à un syntagme avec une valeur exclamative. C'est le cas du morceau suivant, extrait de l'interaction entre le commerçant de chaussure et ses clients :

### Extrait 23 → Commerçant chaussures marché

- 12 CH55 <INC> **mali mali ti du emmu portau a reparai, dai!** (4 s.) **le avrei portate a riparare!**/ Ha/ han/ t'ha lavorato un po'?
- 12 CH55 <INC> **Au pire** ((litt. : *mal mal*)) **je te l'aurais emmenée pour la faire réparer, allez!** (4 s.) **Je te l'aurais emmenée pour la faire réparer!** / On<sup>t</sup>/ Ont/ elle t'a fait le boulot un peu?

Le commerçant essaie, à travers la répétition presque littérale d'un énoncé entier, d'émphatiser son rôle d'interlocuteur à qui l'on peut – voire, on doit – faire confiance. Plus précisément, dans cette occasion la réitération marquée par la commutation codique est produite à l'intérieur du tour de parole de CH55, immédiatement après le message en sarde. Cela permet au commerçant de mettre davantage en évidence son propos.

Dans l'extrait 24, la réitération de l'énoncé déjà produit n'a pas lieu dans le même tour de parole, mais plutôt à distance. Il s'agit de l'élément « la pubblicità » prononcé par H69 dans le t8 en s'adressant en particulier à M35 et ensuite répété comme un commentaire plus personnel dans un t14.

## Extrait 24 → Coiffeur

- 1 H69 *ej: giai du sciemmu deu buru d'apu intendi in sa televisioni però/ [La pubblicità] =*  
2 H35 [*deu d'apu intendi/*]  
= (1) ((=> Gén)) dimenticato!  
3 H35 alla televisione <INC>  
4 H69 e!  
5 H35 ma ieri  
6 H69 no: anche oggi  
7 H69 ((seul, en se rapprochant de H65 qui était déjà assis)) *sa pubblicità* ((=>))
- 1 H69 *Oui je le savais bien aussi je l'ai entendu à la télévision toutefois [la publicité]=*  
2 H35 [*Moi je l'ai entendu/*]  
= (1) ((=>Gén)) Oublié !  
3 H35 A la télévision <INC>  
4 H69 Ouais !  
5 H35 Mais hier  
6 H69 Non: aujourd'hui aussi  
7 H69 ((seul, en se rapprochant de H65 qui était déjà assis)) *la publicité* ((=> H65)) la gazzetta dello sport / tous *les champions tou/*

Dans l'exemple que nous venons d'illustrer, la fonction de mise en emphase attribuée au code-switching coïncidant avec la répétition se réalise à travers une baisse d'intensité de la production sonore. Ainsi, la commutation vers le sarde produite dans le t7 (« *sa pubblicità* ») nous semble plutôt le résultat d'une sorte de réflexion personnelle et une « coupure » de H69 par rapport aux autres participants (notamment, H35). Notre opinion se base sur le fait que cette commutation est liée aussi à d'autres fonctions interactionnelles que nous avons déjà mentionnées dans notre analyse, comme l'opposition entre *personalization* et *objectivization* et la sélection des interlocuteurs ; la concomitance entre le code-switching et cette répétition peut, donc, représenter un indice ultérieur des croisements discursif liant H69 et ses interlocuteurs dans cette phase spécifique de l'interaction.

Un autre cas encore différent des précédents est représenté par l'extrait 25, qui reprend la conversation entre G et l'employé de l'office régional de la santé publique. L'aspect particulier de cet échange est que la répétition ne se produit ni à l'intérieur du même tour de parole, ni entre deux tours plus ou moins proches du même locuteur, mais consiste en une répétition de la part de l'employé (t4), d'un énoncé produit précédemment par G dans le t3.

**Extrait 25 → ASL (Employé : EH50 ; G)**

- 1 G no: /ah, forse eh/allora/  
 2 EH50 se non lo ha ripreso **non ce l'ha** eh  
 3 G **no allora non ce l'ho** / era la Dottoressa XYZ era  
 4 EH50 **e intzànduzu non du denir<sup>l</sup>** / non fa niente non lo mettiamo gli mettiamo solo quattro fesserie qua di inizio assistenza come dati sanitari tanto lo prende / ecco qua, le abbiamo programmato la tessera sanitaria è a posto
- 1 G No: /ah, peut-être eh/alors/  
 2 EH50 Si vous ne l'avez pas repris **vous ne l'avez pas** eh  
 3 G **Non alors je ne l'ai pas**/ c'était Madame le Docteur XYZ c'était  
 4 EH50 **Et alors vous ne l'avez pas** ce n'est pas grave on ne le met pas ((*scil.* dans la fiche sanitaire)) on y met seulement quatre informations sans valeur ici de début assistance comme données sanitaires de toute façon ça l'accepte / voilà on vous a programmé la carte sanitaire c'est tout bon

Dans le morceau présenté ci-dessus, la déclaration de G (« e allora non ce l'ho ») reprend déjà – en partie – l'énoncé produit par EH50 dans le t7 (« se non lo ha ripreso non ce l'ha eh »). Nous rappelons que les deux interlocuteurs font référence au choix du médecin traitant en Italie, auquel G avait renoncé auparavant. Il s'est présenté auprès de ce bureau pour demander des renseignements à ce propos.

Dans ce cas, le t7 et le t8 sont produits en italien, tandis que la répétition effectuée ensuite par EH50 dans le t9 est en sarde : « *e intzànduzu non du denir<sup>l</sup>* », qui fait ressortir cette assertion, ce constat. Il s'agit d'une sorte de *joint production*<sup>152</sup>, qui permet de mettre en évidence la valeur dialogique de la coopération interactionnelle, enrichie par la ressource représentée par le bilinguisme. Comme le précise Alfonzetti (1992a : 114), les répétitions dialogiques ne rentrent pas, en principe, dans la catégorie du code-switching, car le passage d'un code à l'autre se produit dans des tours de parole, et entre des locuteurs, différents. Ce phénomène mérite cependant d'être tenu en considération, puisque – comme l'affirme encore Alfonzetti (1992a : *ibidem*) – elle est porteuse, justement, d'une valeur interactionnelle élevée.

Le dernier extrait illustrant la phénoménologie générale de la réitération concerne deux femmes d'environ 60 ans qui discutent à l'arrêt du bus et ensuite sur le bus. Cela signifie que – surtout dans la deuxième partie – le contenu de cette interaction n'est pas toujours audible. Le morceau que nous présentons ici est extrait de la conversation qui s'est tenue dans l'autobus.

<sup>152</sup> Pour une définition de *joint production*, voir note 136 (page 157).

### Extrait 26 → Autobus 6 : deux amies d'environ 60 ans (F60, L60)

- 1 F60 L. *deu* <INC> *vai de gosa / in domu mia berò / deu in domu mia / ah* [<INC> *in domu mia L. /*]=
- 2 L60 [*<INC> ho lavato i vetri*]  
= (1) io a mia sorella l'ho aiutata a **lavare in terra a lavare i vetri** / è <una/la> sorella!
- 3 L60 eh: vabbé!
- 1 F60 L. *je* <INC> *faire de choses / mais chez moi / ah* [<INC> *chez moi L. /*]=
- 2 L60 [*<INC> j'ai lavé les vitres*]  
= (1) moi à ma sœur je l'ai aidée à **laver par terre à laver les vitres** / c'est <une/la> sœur !
- 3 L60 Eh: d'accord !

Dans cet extrait dont la plupart des tours se déroulent en sarde, F60 et L60 se réfèrent à une femme de leur entourage et se plaignent de son comportement. Plus précisément, la femme dont il est question avait sollicité la disponibilité de F60 dans certaines activités collectives auxquelles elles participent. F60 préfère consacrer son temps et ses efforts à l'entretien de sa propre maison. Remarquons que lorsque L60 intervient en italien (t2 : « <INC> ho lavato i vetri »), il y a une superposition des deux voix, suite à laquelle L60 interrompt son intervention, et F60 s'arrête et repart immédiatement en italien, avec une répétition de l'élément principal produit par L60 dans son propre tour de parole : « [...] a lavare in terra a lavare i vetri [...] ». Il s'agit ainsi d'une réitération avec élaboration du propos repris (Alfonzetti, 1992a : 116), car le nouvel élément donne plus d'informations par rapport à l'énoncé d'origine.

Cet échange nous paraît assez complexe. En premier lieu, on note que le code-switching se produit à l'intérieur du même tour de parole, coupé en deux segments par l'interruption provoquée par L60. En deuxième lieu, cette commutation codique, provoquée par l'interruption, entraîne une forme de convergence double, portant à la fois sur le code et sur le contenu.

#### 7.2.2.6 Citation et *Story-telling*

La dernière parmi les fonctions attribuées au *discours-related code-switching* dont nous entendons rendre compte est la citation. Il s'agit d'une situation discursive couramment associée au code-switching. Par exemple, Gumperz (1982 : 80) la mentionne parmi les fonctions *stables* du code-switching, au-delà des situations linguistiques spécifiques. Auer (1995 : 119) attribue au discours direct une valeur presque symbolique de la nature du code-switching en tant qu'indice de contextualisation conversationnelle :

Striking evidence for such a contrastive signalling value of language alternation [et, donc, de *transfer* et *code-switching* ; ndr] comes from one of the reported most frequent functions of code-alternation: the setting off of reported speech against its surrounding conversational (often narrative) context.

Dans un grand nombre d'interactions décrites au cours de notre analyse, l'usage de commutations fonctionnant comme marques de discours direct rapporté est récurrent. Ce type de phénomènes comporte la mise en valeur, à travers le changement de code, d'énoncés réalisés par le locuteur lui-même ou par d'autres locuteurs dans des situations et des cadres temporels distincts du contexte de production en acte. La citation se produit souvent sous forme de discours direct ; ce type spécifique fait l'objet de la présente discussion. En outre, compte tenu de la superposition fréquente de « discours direct » d'une part et « narration » de l'autre, notre description des phénomènes de code-switching intégrera ces deux dispositifs textuels et discursifs.

#### Extrait 27 → Cabinet médical

- 1 F45 ((=> Gén)) dottor Serra? Ti guardava mi metteva la mano addosso e sapeva che cosa avevo (2 s.) questa « specialista, questa specialista questo specialista fisiatra ortopedico questa medicina non te la può ordinare una dottoressa normale ma la deve fare lo specialista, questa visita non te la deve ordinare il fisiatra te lo de/ » è totu unu gasinu! un giro un giro (2 s.) dottor Serra faceva tutto da solo
- 2 H65 tut/ ti naràda « piga gustu gustu e gust/ » fattu!
- 1 F45 ((=> Gén)) Docteur Serra ? Il te regardait il me posait sa main sur moi et savait ce que j'avais (2 s.) Celle-ci « spécialiste, celle-ci spécialiste celui-ci spécialiste physiatre orthopédique cette médecine ne peut pas te la commander un docteur normal mais c'est le spécialiste qui doit la faire, cette visite ne doit pas te l'ordonner le physiatre doi/ » c'est tout un bordel ! Un tour un tour (2 s.) Docteur Serra faisait tout seul
- 2 H65 Tou ((=tout))/ il te disait « prends ça ça et ç/ » fait !

Dans cet exemple nous remarquons la présence de deux citations à l'intérieur de deux tours différents : dans le premier, F45 cite avec un discours imaginaire l'actuelle docteur, dans une attitude de critique (cf. l'analyse de l'extrait 1) ; dans le deuxième, H65 se situe sur la même longueur d'onde que son interlocutrice et utilise la même stratégie discursive – la citation – pour décrire de manière positive le comportement de l'ancien docteur qui avait en charge (il y a presque dix ans) ce même groupe de personnes. Du point de vue de leur structure, ces deux citations se différencient. Dans le premier cas il est très difficile de définir la frontière entre discours citant et discours cité, car la répétition de « questa / specialista » à cheval du début de la citation et immédiatement après –

certainement à l'intérieur du discours direct – rendent plus complexe la construction du passage rapporté.

Cette même stratégie de répétition du démonstratif – alternant entre adjectif et pronom – « quest(o/a) » est utile dans le cadre de la citation car permet à F45 de donner à son récit un rythme montant, associé aussi à la répétition d'autres éléments lexicaux (« specialista » ; « fisiatra »), qui aboutit à une sorte de *climax* emmenant à la sortie de la citation et du récit. Cette sortie est explicitée par le code-switching de l'italien au sarde en concomitance avec le commentaire final « *è totu unu gasinu!* ».

Notons en outre que le sarde est employé seulement ici dans le tour de parole de F45, avec une fonction de démarcation nette des parties du récit. Ensuite, la locutrice commute une dernière fois vers l'italien (« Un giro un giro (2 s.) dottor Serra faceva tutto da solo »), avant de céder la parole à H65. Si dans le t1 le début de la citation n'est pas marqué linguistiquement et est difficile à mettre en évidence aussi du point de vue plus généralement discursif, dans le tour de parole de H65 les délimitations sont plus claires : « Tut/ *ti naràda 'piga gustu gustu e gust/ fattu!* ». En effet, le locuteur prend d'abord appui sur l'énoncé de F45 pour commencer en italien son argumentation (« Tut/ »), et introduit son discours cité par l'intermédiaire d'un marqueur explicite par excellence du discours rapporté, un *verbum dicendi* : « *ti naràda* ». Dans ce cas la commutation de l'italien au sarde a lieu avant la citation, et ce même code est utilisé aussi après la fin du discours cité. Le passage au commentaire n'est pas marqué du point de vue codique mais plutôt intonatif, car il y a l'interruption de l'élément cité et une exclamation finale (« *fattu!* »).

Le même problème de reconnaître les frontières entre le discours cité et le discours citant peut être illustré par l'Extrait 28, enregistré à l'entrée d'un institut secondaire de la ville. Nous précisons qu'une analyse linguistique de ce morceau sera effectuée dans notre étude dans le cadre d'observation des pratiques langagières des jeunes ; dans cette description, au contraire, nous concentrons notre attention sur l'aspect pragmatique du récit.

**Extrait 28 → « Grandu vesta » – Institut Technique Magistral (matin ; entrée ;  
2 étudiantes ; environ 16 ans)**

- 1 FEt1 un mazzo di rose grande enorme non so com<sup>e</sup> **cazzo** uscirne ((petit rire)) pieno di rose da tutte le parti ((petit rire))  
 2 FEt2 tua mamma appena ti ha visto tornando!  
 3 FEt1 minca pieno di rose mio padre « *eh grandu vesta!* < > » ((petit rire)) **ta gazzu è!** < > » ((petit rire))
- 1 FEt1 Un bouquet de roses grand énorme je sais pas comment en sortir ((petit rire)) plein de roses de partout ((petit rire))  
 2 FEt2 Ta mère dès qu'elle t'as vue revenir !  
 3 FEt1 Putain plein de roses mon père « *eh grande fête!* < > » ((petit rire)) **oh putain!** < > » ((petit rire))

Un premier aspect à remarquer concerne la transcription et la traduction de certaines parties de l'énoncé. Le problème de rendre compte d'une forme expressive comme « cazzo » (litt. « bite ») est ici relevant bien qu'il n'y ait pas ici de commutation codique, car cet élément lexical constitue un indice de la clé ludique et amicale de la conversation. Encore plus important est l'élément « *ta gazzu è* » produit dans le t3 : cette expression littéralement signifie « quelle bite est-il », mais nous en retenons ici la valeur pragmatique d'exclamation, et le traduisons par son *équivalent* français « putain ».

Au-delà des questions concernant la transposition linguistique de cet échange, nous notons que le code-switching fonctionne pragmatiquement en marquant une citation attribuée au père de FEt1 dans le t3 (« *eh grandu vesta!* »). Il faut souligner que cette expression et, encore plus, la déjà mentionnée « *ta gazzu è* », sont très fréquentes dans la production des jeunes et peuvent être considérées comme formes de *tag switching*, c'est-à-dire, de *code-switching extra-phrastique*, relativement indépendant des autres éléments de la phrase (cf. Alfonzetti 1992a : 177). FEt1 commute de l'italien au sarde pour marquer l'intervention d'un locuteur externe, son père, qu'elle introduit explicitement dans son tour de parole.

La commutation vers le sarde est évidemment une réponse aux besoins conversationnels plutôt que la reproduction fidèle de l'expression rapportée. En effet, il n'est pas possible de dire avec certitude si le père de FEt1 avait dit exactement « *eh grandu vesta!* » ; également, nous ne savons pas s'il s'était exprimé en sarde, et s'il avait dit exactement et exclusivement ceci. Tous ces aspects sont, en réalité, communs à tout discours rapporté direct dont nous ne connaissons pas la source originale. En ce qui concerne cet extrait, ce type de doute est renforcé par le fait que les limites finales de la

citation ne sont pas bien définies, et en effet l'occurrence de « *ta gazzu è* » dans le t3 est problématique en ce sens, que l'attribution de cette expression au père n'est pas explicitée.

Cet aspect – la démarcation nette des limites de la citation – peut être observé dans un autre contexte interactionnel. Les interlocuteurs de cet échange sont les deux vendeurs du Grand Magasin que nous avons déjà pris en considération auparavant. Dans cet extrait, F50 raconte à son collègue qu'un client s'était adressé à elle pour récupérer une paire de pantalons achetées précédemment, dont elle avait dû reporter la consigne car les retouches n'étaient pas terminées. La femme décrit donc son dialogue avec le client.

### Extrait 29 → Grand Magasin

- 1 F50 che io dovevo farle l'orlo che/ « <domani non> fa? » « no: » **gli ho det<sup>t</sup>** « guardi che gli((el))o d((ev))o restringere » (2 s.) « *e commenti* » **a nau!** « eh: sì » gli **ho det<sup>t</sup>**
- 1 F50 Que je devais lui faire l'ourlet que/ « <demain c'est pas> possible ? » « no:n » **je lui ai dit** « remarquez que je dois le retoucher » (2 s.) « *et comment* » **il a dit!** « eh: oui » **je lui ai dit**

Dans ce cas, la délimitation de l'énoncé citant et de l'énoncé cité est nette, car la vendeuse signale le discours rapporté à l'aide de plusieurs moyens (pauses, changement d'intensité de l'intonation, changement de débit de parole) et notamment, avec une marque explicite, le verbe *dire*. Du point de vue de la commutation codique, il est possible de remarquer une certaine régularité entre le code employé dans la citation et le *verbum dicendi* utilisé comme signal discursif. Le sarde est employé par F50 pour indiquer le propos rapporté, afin de le distinguer de ceux produits par la vendeuse elle-même mais aussi, peut-être, pour attribuer une nuance de surprise et contrariété à l'énoncé de l'interlocuteur absent.

Avec l'extrait 29, la structure du récit commence à émerger de manière plus nette dans l'ensemble des exemples issus de notre corpus. Un cas de commutation codique liée à la construction de la *story-telling* est illustré dans l'extrait 30.

Le commerçant de chaussures raconte une brève histoire relative à une machine à laver achetée et ensuite substituée car défectueuse. À l'origine de ce récit, comme nous l'avons vu relativement à l'extrait 7, y il a la volonté de CH55 d'établir un rapport d'empathie avec les clients G, H20 et H50. Le but spécifique de la narration est de fournir une confirmation d'une règle générale : un produit peut être imparfait, cela est normal, il faut simplement se fier aux commerçants.

### Extrait 30 → Commerçant chaussures marché

- 1 CH55 [...] purtroppo *unu buttinu nasce: coment' 'e una machina coment' 'e una machina dopu dez/dezi kilometruz ari vattu su difettu / po nai, deu apu comprau una lavatrice ari vattu u/una lavata e s'è/s'è bloccau su motori* (2 s.) nuova! cioè euideemé ((evidentemente)) càpita! m' l'hanno sostituita nuova cert/ è capitat/ perché è normale
- 1 CH55 [...] Malheureusement *une chaussure naît: comme une voiture comme une voiture après di/ dix kilomètres a fait le défaut / pour dire, moi j'ai acheté un lave-linge il a fait u/une première machine et le moteur s'est/ s'est bloqué* (2 s.) neuf ! Enfin évidemment ça arrive ! Ils me l'ont substitué nouveau cert/ ça est arriv/ parce que c'est normal

La suite initiale de *switches* n'est pas motivée, à notre avis, par une fonction spécifique mais plutôt par une sorte d'insécurité, de « tâtonnement » de la part de CH55 : le locuteur au commencement de son activité de narration, se trouve dans la condition de devoir chercher les moyens linguistiques et paralinguistiques les plus adaptés pour attirer et garder l'attention de ses interlocuteurs. Il s'agit donc d'une sorte d'introduction à la narration. Un indice de cette recherche est l'hésitation et la prolongation de la voyelle dans la prononciation de l'italien « nasce ». Remarquons, en effet, qu'ensuite le commerçant change de code, et opte pour le sarde, qu'il maintiendra jusqu'à la conclusion de la narration de l'histoire. La mise en relief de la fin du récit advient avec un commentaire qui est situé après une brève pause, et se produit du point de vue linguistique avec le code-switching du sarde vers l'italien : « nuova! ». Dans les énoncés suivants, encore en italien, CH55 ajoute un dernier élément à l'histoire (« M' l'hanno sostituita nuova cert/ è capitat/ perché è normale »), sous forme de commentaire final qui sert de morale de l'histoire et, dans la structure narrative, a une fonction de *story-exit*.

La mise en relief d'un pic narratif est présente aussi dans le récit de F46 dans la salle d'attente du médecin. F46 raconte qu'elle se trouve là depuis très tôt le matin et décrit, justement, la matinée passée dans la salle d'attente en compagnie de personnes qui n'arrêtaient jamais de parler ; elle dénonce la futilité des discours et la confusion qui caractérisent ce genre de situations.

### Extrait 31 → Cabinet médical

- 1 F46 son venuta e: queste/ c'era tutta la stanza tutta piena di gente (2 s.) tutti a: « che colore c'hai i capelli, ieri il nipotino ha fatto così » che son cose poi che non ce ne frega niente (2 s.) una deve aspettare così eh: « ha fatto la cacca gialla mio marito si è sporcato così ha fatto così ha fa' / » cioè voglio dire <cioè?> non esiste non esiste (2 s.) *tres oras aici oh! eh!* (2 s.) non:/ lo puoi fare una volt' due volt' tre volt' ma poi basta

- 1 F46 Je suis venue et: ces/ il y avait toute la salle toute pleine de gens (2 s.) qui disaient: « de quelle couleur t'as les cheveux, hier mon petit neveu a fait comme ça » qui sont des chose en fait qu'on s'en fiche (2 s.) une personne doit attendre comme ça eh: « il a fait le caca jaune mon mari s'est sali comme ça il a fait comme ça il a fai/ » 'fin je veux dire <enfin ?> c'est pas vrai c'est pas vrai (2 s.) *trois heures comme ça oh ! eh !* (2 s.) ((je/tu/on)) ne:/ tu peux le faire une fois deux fois trois fois mais après basta

Dans ce cas il n'y a pas d'introduction à l'histoire, F46 entre directement dans la narration. Il est possible de repérer la présence de plusieurs réalisations de discours directs rapportés à l'intérieur du récit, mais aucun n'est accentué par la commutation codique.

La locutrice structure la progression de la narration de manière telle que le ton et la tension montent, jusqu'à la conclusion de l'histoire représentée par une interruption et suivie par le commentaire (« cioè voglio dire <cioè?> non esiste non esiste »)<sup>153</sup>. Le code-switching coïncide avec le point culminant du commentaire et permet de signaler la fin de la narration : « *tres oras aici oh!* ». Avec ce commentaire F46 produit une reprise emphatisée du récit, qui vaut aussi comme marque de conclusion de l'histoire et une sollicitation vers les autres interlocuteurs à rétablir la procédure normale de prise de parole.

Un phénomène relativement courant à l'intérieur de notre corpus est la présence d'éléments discursifs introducteurs comme « j'ai dit », « il a dit », marquant explicitement les passages en discours direct au sein de la production des récits. Les occurrences de ce phénomène, comme nous avons déjà pu le montrer en partie, sont nombreuses. Cette forme de lien textuel très importante crée des effets expressifs considérables, surtout lorsqu'elle est associée à la commutation codique et permet de marquer de façon très nette le déroulement des phases de la narration.

Une première description de cette structure très marquée se trouve dans l'extrait 32. Cet enregistrement a été effectué à l'arrêt du bus à proximité du marché municipal de S. Benedetto. Des deux interlocutrices (F60 et L60, les mêmes que dans l'extrait 26, enregistré dans le bus) c'est L60 qui raconte l'histoire principale, dans laquelle s'insèrent de temps en temps les commentaires de F60. Lorsque l'enregistrement commence, les deux femmes étaient déjà ensemble et le récit venait de commencer ; c'est pourquoi la première partie n'est pas tout à fait compréhensible. En outre, le contexte d'enregistrement (arrêt du bus à proximité d'un marché, avec beaucoup de véhicules et de bruits externes), la distance

<sup>153</sup> Signalons la présence de la particule *cioè* « c'est-à-dire », très répandue dans l'italien parlé. Elle endosse plusieurs fonctions discursives dans l'organisation textuelle. Cette particule sera analysée dans le cadre des pratiques des jeunes (chapitre 9, page 240).

entre l'appareil enregistreur et les interlocutrices, la nature même de la conversation, sont à la base des nombreux *gaps* à l'intérieur de la transcription. Malgré ces limites « techniques », les tours de parole produits dans cette conversation illustrent clairement la répartition des éléments introducteurs « j'ai dit », « il a dit », démarquant de manière nette, les frontières séparant le discours citant du discours cité.

**Extrait 32 → Arrêt bus 6 (F60, L60)**

- 1 L60 [...] niente <INC> *e apu nau* « non è giusto » *a nau* « se lo deve tenere per conto su[o » *a*] =
- 2 F60 [<INC>]  
= (1) *nau* « quella ne ho fatto una, quella ne ho fatto quattro/ <INC>/ » *a nau* « non è giusto non è giusto perché un uomo così *fai schifu buru!* [*e poita vunti a <INC>* » *d'apu nau* « <*pentzisiddu*(?)> *imoi <INC> sutzediu <INC>* » =
- 3 F60 [<INC> *beni vattu! beni beni va:ttu! beni vattu L*]  
= (1) *e iss<sup>a</sup> d'a nau* « ih non è giusto, se tu <INC> non devi andare <INC> a me, a L, vai a<INC> a quelli » *a nau* « lo sa che qui una cosa che fa se lo deve tenere qui » *a nau, a nau, e a nau* « ciccici lo so lo so » e allora perché lo dice! poi non lo dice una volta sol/ lo dice più di <*vinte [borta]*>/ e ma < ne ha *tirau*(?)>] *mali la' / =*
- 4 F60 [*hi: giai binti borta/ eh!*]  
= (3) *tu mo' non du neri nudda bollu bir' it'è ghi narada*
- 5 F60 *deu?! No L! ma it/a/ mancu ci pongasta [<INC> L.] =*
- 6 L60 [e ma non è giusto *ghe unu va/ eh!*]  
= (5) *deu istu beni in domu mia/a mei non m'ammenca nudda L non m'ammenca nudda [L]*
- 7 L60 ma uno ne può fare una ne puoi fare quattro ne puo/ però non è giusto!  
[...]
- 8 L60 *di a nau A. M.* « ma neanche un bambino fa quelle cose »
- 9 F60 *beni vattu/ ar vattu beni <INC> A. M. è intelligenti!*

- 1 L60 [...] rien<INC> et **j'ai dit** « ce n'est pas juste » **elle a dit** « elle doit le garder pou soi  
[même » a] =
- 2 F60 [<INC>]  
= (1) **dit** « de celle-là, j'en ai fait une, de celle-là, j'en ai fait quatre/ <INC>/ » **elle a dit** « ce  
n'est pas juste ce n'est pas juste parce qu'un homme comme ça *est même dégoûtant [et  
parce qu'ils sont à <INC> je lui ai dit « pensez-le ((?))> maintenant <INC> arrivé  
<INC> »]*=
- 3 F60 [<INC>c'est bien fait ! Bien fai:t ! Bien fait L.>]  
= (1) et elle lui a dit « ih ce n'est pas juste, si tu <INC> tu ne dois pas aller <INC> a moi, à  
L, vas à <INC> à ceux-là » **elle a dit** « vous le savez qu'ici une chose qu'on fait on doit  
la garder ici » **a dit, a dit, et elle a dit** « cicici je le sais je le sais » et alors pourquoi elle  
le dit ! en plus elle ne le dit pas qu'une fois/ elle le dit plus que <vingt [fois>/ eh mais  
<elle en a tiré ((?))>] *mal remarque* / =
- 4 F60 [hi: déjà vingt fois/ eh/]  
= (3) *Toi maintenant ne lui dis rien, je veux voir ce qu'elle dit*
- 5 F60 Moi ?! Non L/ Mais quoi/ a/ n'y mettez même pas [<INC> L] =
- 6 L60 [eh mais ce n'est pas juste qu'un fai/eh !]  
= (5) *Moi je suis bien chez moi/ moi, rien ne me manque L, rien ne me manque [L]*
- 7 L60 Mais une personne peut en faire une, tu peux en faire quatre tu peux/ mais c'est pas  
juste !  
[...]
- 8 L60 **Elle lui a dit** A. M « mais même pas un enfant fait ce genre de choses »
- 9 F60 *Bien fait ! Elle a bien fait <INC> A. M. est intelligente !*

Dans l'extrait que nous venons de présenter, le verbe *dire* est très fréquent et le discours direct rapporté est souvent introduit par ce signal, permettant à L60 d'organiser son récit de manière très structurée ; notons, par ailleurs, que la locutrice manifeste une forte tendance à utiliser ce verbe, qui est également présent en dehors du discours cité.

Nous pouvons souligner aussi, en ce qui concerne le rapport entre citation et code-switching, que les occurrences de cet extrait confirment largement les considérations issues de nos observations précédentes. Notamment, le marqueur en sarde a une fonction principale de *contraste* linguistique, en ce sens qu'il permet de garantir une délimitation des différentes citations, lesquelles sont souvent séparées seulement par cet élément. La fidélité au code originaire n'est pas – évidemment – vérifiable, mais il est possible de noter que L60 dans le même t1 cite une première fois en italien (« *e apu nau* 'non è giusto' ») et ensuite en sarde (« *d'apu nau* '<pentzisiddu((?))> imoi <INC> sutzediu <INC>' »), et cette variation nous paraît motivée par des raisons discursives plutôt que strictement liée à une exigence d'adhésion à la réalité.

Un autre exemple de ce type de phénomène se réalise avec le passage de l'italien au sarde. Cet extrait n'a pas été enregistré à Cagliari mais à Grenoble dans le cadre de notre recherche de DEA<sup>154</sup> effectuée auprès des immigrés sardes en France et notamment en Isère (Depau, 2003a, 2003b). Il s'agit d'un fragment enregistré pendant une conversation avec

<sup>154</sup> D.E.A. (Diplôme d'études approfondies) correspond au Master 2, selon la réforme universitaire qui a eu lieu en 2004/2005.

Renato, un de nos principaux informateurs, en présence de G et d'une autre informatrice sarde (Mina). Le récit, raconté par Renato lorsque les trois interlocuteurs se trouvent en voiture, est occasionné par la vue d'un accident routier.

**Extrait 33 → Grenoble ; récit Renato (Renato: H50, Mina: F50, G: H30)**

C'era la polizia **a nau** « dove andate » **a nau** « a Voiron » « no no girate che c'è un grande incidente » (2 s.) poi mi chiama il mio vecchio capo cantiere, **a nau** « Renà » **apu nau** « e<sup>j</sup> » **a nau** « non ti chiamo per venire a lavorare » (2 s.) **a nau** « hai visto che c'è XYZ che si è ammazzato » **apu nau** « porca miseria dev'essere l'incidente che c'era ieri sera » e **gli dico** « ma vero è » **apu nau**

Il y avait la police **il a dit** « où vous allez » **il a dit** « à Voiron » « non non tournez car il y a un gros accident » (2 s.) puis m'appelle mon ancien chef de chantier **il a dit** « Renà » **j'ai dit** « e<sup>j</sup> » **il a dit** « je ne t'appelle pas pour venir travailler » (2 s.) **il a dit** « tu as vu qu'il y a XYZ qui s'est tué » **j'ai dit** « misère ça doit être l'accident qu'il y avait hier soir » et **je lui dis** « mais c'est vrai » **j'ai dit**

La langue utilisée pour les signaux discursifs dans ce morceau est presque toujours le sarde ; la seule exception est représentée par l'avant-dernier élément, qui est en italien. Soulignons également la proximité de ces signaux à l'intérieur du récit ; ils relient des entités textuelles très petites, constituées même d'un seul élément comme dans le cas de « e<sup>j</sup> » (sarde *eja* « oui »).

Dans ce cas, par ailleurs, nous signalons que le principe de fidélité à l'énonciation originale n'est sûrement pas tenu en considération, car notre informateur s'exprime ici en italien et en sarde, alors que la langue des dialogues cités était certainement le français ; cette langue est totalement absente du récit<sup>155</sup>.

La structure de cette histoire et, en particulier, le rôle joué par les marqueurs discursifs « a nau », « apu nau », « e gli dico » peuvent être illustrés à travers la mise en grille syntaxique, inspirée de l'approche pronominale élaborée par l'équipe de Claire Blanche-Benveniste (cf. Blanche-Benveniste *et al.*, 1984).

<sup>155</sup> Ces attestations, en particulier l'extrait 33, confirment le fait que la combinaison de codes dans l'énonciation répond principalement à des exigences communicatives plutôt qu'à un souci d'adhésion à la réalité. Plus généralement, au-delà des phénomènes de code-switching, ces exemples corroborent un aspect caractéristique du Discours Direct Rapporté, à savoir que le principe de fidélité du *discours citant* au *discours cité* est seulement une illusion linguistique (cf. Mainueneau, 1999; Mortara Garavelli, 1995).

C'era la polizia  
**a nau** dove andate  
**a nau** a Voiron  
no no girate che c'è un grande incidente  
poi mi chiama il mio vecchio capo cantiere  
**a nau** Rena'  
**apu nau** ej  
**a nau** non ti chiamo per venire a lavorare  
**a nau** hai visto che c'è XYZ che si è ammazzato  
**apu nau** porca miseria dev'essere l'incidente che c'era ieri sera  
**e gli dico** ma vero è **apu nau**

Dans cette mise en grille les deux éléments (*marqueur discursif* et *discours cité*) sont alignés de manière presque parfaite, et l'alternance entre signal introductif et citation produit une scansion hyper structurée des parties de la narration.

Une situation très semblable est représentée par l'histoire racontée par Maria S, une autre informatrice de notre recherche menée à Grenoble. Dans ce cas, la narration se produit dans une alternance d'italien et de français.

### Extrait 34 → Grenoble ; récit Maria S (Maria : F65, G)

Un giorno la (2 s.) la la (2 s.) la maestra di scuola ci ha chiamato **e ci ha detto** « ascoltate » **ha detto** « (F) votr<sup>o</sup> fils » **il a dit** « mais qu'est-ce qu'il parle » **il a dit** « il parle » **il a dit** « l'arabe o/ » **il a dit** « on ne comprend rien qu'est-ce qu'il parle » **il a dit** « il faut pas » **il a dit** « que vous parlez l<sup>o</sup> patois à la maison antr<sup>o</sup> vous du ((deux ; ndr)) »

(I) Un jour la (2 s.) la la (2 s.) la maîtresse de l'école nous a appelés et **nous a dit** « écoutez » (elle) **a dit** « (F) vostro fils » **il a dit** « mais qu'est-ce qu'il parle » **il a dit** « il parle » **il a dit** « l'arabe o/ » **il a dit** « on ne comprend rien qu'est-ce qu'il parle » **il a dit** « il faut pas » **il a dit** « que vous parlez l<sup>o</sup> patois à la maison antr<sup>o</sup> vous du ((deux ; ndr)) »

Notre informatrice nous raconte les difficultés rencontrées au début de sa permanence en France il y a plus de quarante ans (elle avait environs 65 ans à l'époque de l'enquête). En particulier, son récit porte sur les difficultés linguistiques rencontrées par son enfant, qui avait appris le sarde à la maison et ne pouvant pas discerner – selon les déclarations de notre informatrice – les différents contextes linguistiques, s'exprimait dans sa langue native, le sarde, dans un contexte francophone, et normatif par excellence, tel que l'école.

Au-delà des différentes langues concernées, la structure du récit de Maria est très semblable à celle de l'extrait 33. Le besoin d'exprimer de manière claire et structurée la

narration est à l'origine du recours très fréquent aux marques introductives de la citation du type *dire*, que nous avons repéré dans plusieurs contextes de notre corpus principal (enregistrements de Cagliari) et intégré par des exemples issus du corpus d'enregistrements effectués à Grenoble.

Signalons que son récit commence en italien, qui est la langue non marquée de l'interaction. Lorsque l'histoire se développe, le français devient la seule langue utilisée, pour un souci de fidélité aux propos rapportés. Les nombreuses formes du verbe *dire* ont une fonction démarcative entre le discours citant et le discours cité mais leur réalisation ne coïncide pas avec le phénomène de la commutation codique.

### 7.2.3 Observations sur un cas de négociation conversationnelle

Nous proposons ici l'analyse d'une interaction qui s'est déroulée dans un bar / bureau de tabac dans le quartier de S. Michele. Cette conversation, ayant lieu entre deux interlocuteurs âgés d'environ vingt ans, présente l'influence probante des aspects pragmatiques dans l'organisation des choix de langues au cours de l'interaction.

Il s'agit d'un cas de négociation, que nous pouvons entendre non seulement dans le sens de « négociation de langue », mais aussi de négociation de la parité de niveau des interactants, et donc de gestion de l'interaction.

Dans cette dernière conversation nous pouvons noter l'attribution de différentes valeurs pragmatiques au même élément (la forme lexicale équivalente à « dépêche-toi ») selon la langue utilisée – sarde ou italien. Plus précisément, une valeur non marquée est attribuée dans cette interaction à la forme italienne « muoviti », alors que la forme sarde « *moviri* » est marquée pragmatiquement et manifeste une intention de provocation.

#### Extrait 35 → *Moviri* VS *Muoviti* ; Bar – bureau de tabac, matin. Al. (Ale; caissier), Ch. (Christian; client), deux jeunes d'environ 20 ans

- |    |    |  |
|----|----|--|
| 1  | Al | ciao Roby / dimmi Christian  |
| 2  | Ch | due caffè e un « Settemmezzo »   |
| 3  | Al | due caffè (2 s.)?  |
| 4  | Ch | e un « Settemmezzo » / <i>moviri</i>   |
| 5  | Al | adesso tu <i>a</i> spett/ <INC>  |
| 6  | Ch | <i>da'</i> <i>ajo'</i> oh/   |
| 7  | Al | ((=> Ch)) <i>da'</i> : vien/ ((3 <sup>ème</sup> personne réthorique ; interlocuteur fictif)) che stava giocando/ ((=> Ch)) minimo <mi> devi chiedere <i>f</i> cusu/ ((au client suivant, gentiment)) prego |
| 8  | Ch | <i>da'</i> : me li dai i caffè:  |
| 9  | Al | sh: <i>mo'</i> ti faccio <i>a</i> spettare di nuovo/ cazzi tuoi  |
| 10 | Ch | dai Ale, devo <INC> / <i>muoviti</i>   |

- 11 Al chiedimi **scusa!**  
 12 Ch *a: 'oghendimi scusa!*  
 13 Al e allora non ti servo!  
 14 Ch scusa dai muoviti! ((petit rire))  
 15 Al visto:?! bravo!  
 16 Ch e i due caffè da portar via/ e *moviri* ancora ((petit rire)) ((Al. arrête de s'occuper de Ch)) (2 s.) *da' ajò*  
 17 Al ((=> autre client)) prego!  
 18 Ch me li dai (2 s.) i caffè me li dai? (4 s.) dai muoviti!  
 19 Al chiedimi **scusa!**
- 1 Al Ciao Roby / dis-moi Christian  
 2 Ch Deux cafés et un ticket du loto  
 3 Al Deux cafés (2 s.) ?  
 4 Ch Et un ticket du loto / *dépêche-toi*  
 5 Al Là, tu attends/ <INC>  
 6 Ch *Allez allez oh/*  
 7 Al *A:llez vien/ ((3<sup>ème</sup> personne rhétorique ; interlocuteur fictif) 'qu'il voulait jouer / ((=> Ch)) il faut minimum que tu **t'excuses** / ((au client suivant, gentiment)) oui, s'il vous plaît*  
 8 Ch Alle:z tu me les donnes les café:s  
 9 Al Ch:ut (( = tais-toi!)) *là* je te fais **attendre** encore/ tant pis pour toi  
 10 Ch Allez Ale, je dois <INC>/ *dépêche-toi*  
 11 Al **Excuse-toi!**  
 12 Ch *Ah il me sort les excuses !*  
 13 Al Alors je te sers pas !  
 14 Ch Désolé allez *dépêche-toi* ! ((petit rire))  
 15 Al T'as vu:?! Bon mec !  
 16 Ch Et les deux cafés à emporter/ et *dépêche-toi* encore ((petit rire)) (2 s.) *Allez allez*  
 17 Al ((=> autre client)) S'il vous plaît !  
 18 Ch Tu me les donnes? (2 s.) Les cafés tu me les donnes? (4 s.) Allez *dépêche-toi*  
 19 Al **Excuse-toi!**

L'échange se vérifie le matin dans un bar ; il y a beaucoup de clients dont plusieurs habituels de l'endroit. Le caissier [Al] en effet, interagit avec les clients, il est très à l'aise et rapide dans son travail, et dans le t1 tutoie le dernier client en l'appelant par un diminutif de son prénom.

Pour le règlement des consommations, les clients se positionnent en face de Al, alors que le client avec qui aura lieu l'interaction [Ch] se trouve debout à sa droite ; il ne changera pas de position jusqu'à la fin de l'échange. Ils se connaissent, car dans le t1, après avoir servi l'autre consommateur, Al s'adresse directement à Ch en l'appelant par son prénom (Christian) et ensuite ce dernier appellera le caissier « Ale ». Il s'agit donc d'une interaction à la fois symétrique – car les deux locuteurs ont à peu près le même âge (20 ans), se connaissent, se tutoient – et asymétrique, puisqu'ils se trouvent dans un contexte public, de transaction commerciale où les deux interlocuteurs jouent deux rôles différents (vendeur / client), et en présence de personnes étrangères. Cet échange montre

en effet plusieurs similarités avec l'extrait 7 – portant sur l'interaction entre le commerçant de chaussures et ses clients – bien que les différences entre ces deux soient très évidentes.

L'intérêt de cette conversation repose, à notre avis, sur le contraste qui se crée entre les interprétations – surtout initiales – que chacun des deux interactants donne à l'interaction : en effet, Ch s'oriente tout de suite et de manière manifeste vers une relation plutôt symétrique, tandis que Al réagit à cette attitude en s'orientant plutôt vers une relation asymétrique, où lui-même serait dans une condition de supériorité face à son interlocuteur. Il est possible de remarquer, en effet, que généralement celui qui a le contrôle de l'échange est, justement, Al.

La confrontation entre les deux participants principaux naît et se développe à partir d'une hésitation de la part de Al, lorsque Ch s'adresse à lui pour commander (et régler) deux cafés à emporter et un billet du loto. Cette confrontation, précisons-le, est déclenchée par la réponse de Ch dans le t4.

En effet, dans le t3 Al montre de ne pas avoir saisi toute la commande de Ch, et lui demande implicitement de répéter la seconde partie. Alors dans le t4 Ch répète « et un ticket du loto », mais ajoute ce que nous pouvons considérer une première provocation à l'égard de Al, avec le verbe à la forme impérative « *moviri* » (littéralement, « bouge-toi ») en sarde. Comme nous le verrons dans l'analyse du texte, le choix du code est ici déterminant pour la mise en place du « conflit ». En effet, Al réagit à celle qu'il considère une provocation en ignorant Ch et sa commande, et s'adresse à un autre client situé devant lui. Il est difficile de déceler précisément ce que Al dit à Ch dans son tour de parole (t5), à cause de la présence conjointe de nombreuses personnes et de voix et bruits dans le fond. Il est néanmoins possible d'entendre l'énoncé « Adesso tu *afpett*/ <INC> » (« maintenant tu attends ») se caractérisant aussi du point de vue linguistique par la prépalatalisation de la fricative [s] suivie d'occlusive (ita standard « *aspetti* »), élément qui se situe à notre avis dans un niveau linguistique diastratiquement et diaphasiquement bas, informel de l'italien. Nous approfondirons cet aspect dans notre analyse du répertoire linguistique des jeunes générations, car nous avons repéré plusieurs occurrences de ce trait phonétique à l'intérieur de cet ensemble d'interactions.

Dans notre conversation, la réaction de Al montre que la provocation lancée par Ch a effectivement atteint son interlocuteur et nous pouvons, ainsi, interpréter cet échange comme le début du conflit.

Dans le tour de parole suivant, Ch (Da' ajo' oh/) parle avec un rire très léger et un ton indiquant embarras, montrant qu'il se sent mal à l'aise à cause de la réaction inattendue de Al. En effet, Ch est en difficulté à cause du fait que Al le remet à sa place devant des inconnus avec son refus ferme de le servir. Cela affaiblit de manière évidente la position en public de Ch et le ridiculise, d'autant plus qu'à l'origine de cette situation se trouve, justement, son attitude provocatrice.

Le tour de parole 7 est plutôt compliqué, et sa réalisation est précédée par des éléments para-verbaux comme le mouvement que Al fait en se tournant à sa droite vers Ch avant de revenir sur sa position initiale, en face de la caisse enregistreuse. En observant la première partie (« Da': vien/ che stava giocando/ »), il y a une trêve (apparente) dans le conflit : en effet Al s'adresse à Ch en lui disant de s'approcher de nouveau, ensuite s'exprime à la troisième personne (on ne comprend pas s'il s'adresse à un interlocuteur réel, peut-être un autre client, ou bien – plus probablement – s'il s'agit plutôt d'une sorte d'interlocuteur fictif) pour justifier et pardonner publiquement mais de manière ironique, avec condescendance, son jeune client : le destinataire est donc encore Ch.

Cependant, le ton change immédiatement une autre fois, et Al s'adresse directement à Ch pour lui imposer de s'excuser devant tout le monde de son comportement offensif (nous rappelons le fait que l'élément déclenchant cette opposition est « simplement » l'emploi de la forme impérative « *moviri* » – « dépêche-toi » en sarde – de la part de Ch). Encore une fois, le ton ferme de Al est accompagné par la prononciation prépalatale de la sibilante devant consonne occlusive (« *scusa* »). Ensuite, sans attendre la réponse de Ch, le caissier sert le client suivant et continue à ignorer Ch, lequel alors dans le t8 insiste auprès de lui (« Da': me li dai i caffè: »). Il est possible aussi qu'en réalité Al décide d'ignorer Ch suite à une réaction de la part de ce dernier qui n'a pas été retenue dans l'observation, mais l'impression est que le comportement de Al soit indépendant de toute réponse et que, ainsi faisant, il marque encore sa supériorité face à son interlocuteur.

Le conflit devient plus explicite dans le t9 avec cette réaction de Al à l'insistance de Ch : en effet, il impose le silence à son interlocuteur à travers le signal « sh: » (« chut ») accompagné par la déclaration « mo' ti faccio *a*ffettare di nuovo » (« là je te fais attendre encore ») accompagnée par l'expression vulgaire « *cazzi tuoi* » (que nous traduisons ici par « tant pis pour toi », sans tenir compte de la connotation vulgaire de « *cazzi* ») qui achève son tour de parole. Il y a, dans cet énoncé, deux autres marqueurs linguistiques accompagnant l'intonation montante. Le premier est l'adverbe « mo' » (« maintenant »)

marqué sur le plan géographique puisqu'il est répandu surtout dans les variétés régionales d'italien dans l'aire centre-méridionale de la péninsule ; en outre, il est proche de l'équivalent sarde *immòi* aussi bien que diaphasique, vu qu'il est en concurrence avec les autres adverbes italiens *adesso* et *ora*, alors que la forme « mo' » a une valeur plus informelle. Le deuxième marqueur est encore une fois la prononciation prépalatale de [s] dans « *aʃpettare* » (« attendre »). Dans les deux cas, il est possible de mettre en relief une tendance au passage vers un registre linguistique plus bas qui coïncide avec le discours adressé par Al vers Ch, tandis que quand le caissier s'adresse aux autres clients le registre demeure neutre, peut-être relativement informel – comme quand, dans le t1, il tutoie son client Roby avant de s'adresser pour la première fois à Ch – toutefois il est totalement dépourvu de toute l'agressivité ou la vulgarité que l'on retrouve, au contraire, dans les échanges avec Ch.

Dans le tour suivant (t10), nous pouvons souligner un facteur de changement dans la structure de l'interaction : en effet, l'élément « dépêche-toi » qui est à l'origine du conflit entre les deux locuteurs, est utilisé davantage par Ch ; cette fois, cependant, le client s'est exprimé en italien (« *muoviti* »).

Ce changement peut être motivé par la relation qui est en train de s'instaurer entre les deux interlocuteurs, et plus précisément par le fait que maintenant le ton de la conversation devient de plus en plus aigre. En effet, bien qu'ils ne soient pas en train de se disputer, il est évident que les deux interlocuteurs se trouvent dans une situation de tension, dans une attitude d'imposition de sa propre personnalité face à l'autre. Le choix codique dans ce contexte précis peut donc être très relevant sur le plan pragmatique, même s'il concerne dans ce cas un seul élément lexical : Ch, avec la commutation vers l'italien, se met dans une attitude qu'on pourrait définir de « non-plaisanterie » et n'accepte plus de subir ce traitement de la part de Al. En revanche, le jeune client reprendra en partie cette attitude de plaisanterie dans le t14, lorsqu'il décide de s'excuser face à Al mais produit en même temps une nouvelle occurrence de « dépêche-toi » (en italien) : « *Scusa dai muoviti!* ». Ce nouveau « *muoviti* », qui est en plus accompagné par un léger rire, pourrait ainsi servir à atténuer le poids de son acte : le fait de s'excuser publiquement. Il est possible de remarquer que cette occurrence italienne de « dépêche-toi » ne provoque pas la même réaction que la première – en sarde – chez Al, lequel au contraire se concentre sur les excuses de son interlocuteur.

Une reprise de l'attitude de plaisanterie de la part de Ch se manifeste lorsque Al accepte ses excuses (t15) rendues publiquement. À partir de ce moment-là, Al met fin au conflit avec un ton de « victoire », exemplifié par « Visto ?! Bravo! », qui peut se lire, en effet, comme un acte d'apaisement entre lui et Ch. Le t16 coïncide avec la reprise de confiance du jeune client qui essaie à nouveau d'obtenir, avec insistance, les deux cafés à emporter. Ch joue alors une autre fois la carte de la provocation avec l'élément linguistique « *moviri* » et provoque pour la deuxième fois une réaction négative chez Al, lequel se tourne en effet vers un autre client. Ch, ne voulant pas perdre la face publiquement, essaie immédiatement de changer la clé conversationnelle et de tempérer la réaction de Al, à travers le double « allez » adressé dans ce même t16 à son interlocuteur (« *da' ajò* »)<sup>156</sup>. Ainsi faisant, Ch cherche à mettre en relief le caractère de plaisanterie de sa provocation et donc adresse à son interlocuteur une invitation implicite à ne pas retourner dans le terrain de l'interaction conflictuelle.

Dans t18 et t19 l'alternance entre sarde et italien assume une configuration « régulière », et Ch utilise l'italien pour insister avec une attitude sérieuse vis-à-vis de Al (« *dai muoviti!* »). De façon parallèle, il est possible de souligner que la réaction de Al dans t19 (« excuse-toi ! ») fait encore référence à la forme en sarde du t16, alors qu'il ne semble pas intéressé à la forme italienne : cependant, cette dernière a été prononcée dans le t18 et donc est plus proche de son tour.

On pourrait avoir l'impression que le recours au sarde soit plus saillant que l'usage de l'italien même pour des éléments équivalents en italien. Précisons toutefois que l'attitude négative de Al envers l'occurrence sarde « *moviri* » ne peut pas se généraliser à l'utilisation de la langue sarde en tant que telle, d'autant plus que cette conversation a été enregistrée dans un quartier de Cagliari (San Michele) où l'utilisation du sarde est courante dans des situations non marquées. Une interprétation de la réaction négative à « *moviri* » motivée par une simple équation « utilisation du sarde = propos à rejeter », donc, ne nous paraît pas satisfaisante.

Les réactions de la part de Al à cet élément lexical sont plutôt à interpréter comme le résultat de cette situation interactionnelle spécifique, dans laquelle l'utilisation du sarde est d'abord associée à un ordre et à une provocation, ainsi qu'à une attitude de Ch qui met

---

<sup>156</sup> En ce qui concerne ces deux éléments, on peut noter qu'il s'agit de deux formes équivalentes (dans ce contexte) ; dans le premier cas, « *da'* » est un élément de l'italien régional / italien informel, tandis que « *ajò* », est sarde. À cause de sa fréquence d'usage très élevée nous ne considérons pas « *ajò* » comme une expression véritablement marquée du point de vue pragmatique. Ces deux (et d'autres) interjections font l'objet de notre réflexion dans le chapitre 9.

en danger sa *face* – dans le sens explicité par Goffman (1981) – dans un contexte d’interaction publique.

Il est possible de retrouver, effectivement, une symétrie entre, d’une part, l’alternance « attitude de provocation (Ch) *versus* réaction (Al) » et, d’autre part, l’alternance « *moviri* vs *muoviti* », c’est-à-dire, l’emploi de l’élément « dépêche-toi » en sarde ou en italien. La co-occurrence de ces deux différentes alternances peut être schématisée à l’aide du tableau qui suit, juxtaposant les comportements des deux locuteurs :

<b>Interaction → <i>Moviri</i> VS <i>Muoviti</i></b>					
<i>Setting</i> : bar – bureau de tabac ; matin.					
<b>Participants principaux</b> : Al (caissier) ; Ch (client), deux jeunes hommes âgés d’environ 20 ans.					
Autres participants : 2 clients qui font la queue qui n’interviennent pas (dont G).					
	<b>CH (CLIENT)</b>		<b>AL (CAISSIER)</b>		
	<b>Attitude de départ</b>	<b>Alternance <i>Moviri</i> / <i>Muoviti</i></b>	<b>Réaction : attitude générale</b>	<b>Réaction : comportement</b>	<b>Réaction linguistique</b>
<b>1</b>	<b>Détendue.</b> Provocation plaisanterie	E un Settemmezzo / <i>moviri</i>	<b>Négative</b> Il se sent « insulté » Il ressent <i>Moviri</i> comme une provocation	Il ne le sert pas Il s’adresse à un autre client	Adesso tu aʃpett/ <INC>
<b>2</b>	<b>Sérieuse,</b> fin de la plaisanterie	Dai Ale, devo <INC> / <b>muoviti</b>	<b>Neutre</b> <b>Muoviti</b> est neutre : il n’y a pas de réaction particulière à cet élément	Il insiste envers Ch afin qu’il s’excuse. Il sert un autre client	Chiedimi ʃcusa!
<b>3</b>	<b>Intermédiaire,</b> atténuation du poids de l’acte s’excuser	Scusa dai <b>muoviti!</b> ((petit rire))	<b>Indifférente</b> <b>Muoviti</b> est ignoré. L’aspect important est que Ch s’est excusé. Victoire, satisfaction	Il accepte les excuses avec un ton de supériorité	Visto:?! Bravo!
<b>4</b>	<b>Détendue.</b> Provocation plaisanterie	E i due caffè da portar via/ e <i>moviri</i> ancora ((petit rire))	<b>Négative</b> Il se sent “insulté” Il ressent <i>Moviri</i> comme une provocation	Il s’adresse à un autre client	
<b>5</b>	<b>Sérieuse,</b> ni provocation, ni jeu. Insistance	Me li dai (2 s.) i caffé me li dai? (4 s.) Dai <b>muoviti!</b>	<b>Neutre</b> <b>Muoviti</b> est neutre, ne représente pas un objet de conflit ultérieur. Al insiste en forçant Ch à s’excuser, mais ne donne pas d’importance à cette occurrence		Chiedimi ʃcusa!

Ce tableau schématise les différentes phases de l’échange conflictuel entre Al et Ch, et les éléments réguliers qui se manifestent entre ces phases. Nous avons repéré cinq moments dans lesquels l’interaction se déroule et nous les avons répartis en cinq lignes. Pour chaque phase, il est possible de mettre en relation cinq facteurs distinctifs développés

dans chaque colonne : 1) l'attitude de départ de Ch ; 2) son correspondant linguistique, se réalisant dans l'alternance entre les éléments lexicaux *movirì* et *muoviti* ; 3) la réaction, dans une perspective générale, de Al au comportement linguistique de Ch ; 4) la réaction concrète dans le comportement de Al qui découle du comportement linguistique de Ch ; 5) le correspondant linguistique de la réaction de Al au comportement linguistique de Ch.

Après avoir déterminé ces critères d'analyse, il nous paraît possible d'entamer une observation et une description de ces cinq phases interactionnelles.

D'abord, Ch est détendu et pense pouvoir plaisanter avec Al ; alors il produit le premier *movirì*. La réaction de Al à cet ordre est décidément négative ; il se sent « insulté » et ressent *movirì* comme une provocation. En effet, il ne sert pas Ch et s'adresse à un autre client qui se trouve en face de lui ; du point de vue verbal, cette réaction se concrétise dans la menace ayant force perlocutoire, renforcée par un trait phonétique ([s] > *f*) indiquant une baisse du niveau de formalité.

Dans la deuxième phase, Ch décide de s'exprimer de manière sérieuse afin de convaincre Al à le servir : il dit qu'il ne peut pas rester encore longtemps. Le correspondant linguistique de ce comportement est l'impératif en italien **muoviti**. Cet *item* est neutre pour Al et il n'y a pas de réaction particulière à cet élément ; plutôt, il insiste envers Ch afin qu'il s'excuse et, entre-temps, s'occupe d'un autre client. Puisque rien n'a changé par rapport à la phase précédente, du point de vue linguistique, Al marque encore son attitude avec le trait phonétique *f*.

Lorsque Ch s'excuse, il produit encore une fois l'élément lexical **muoviti**, afin d'atténuer le poids d'un tel acte pour son image publique ; il accompagne son tour avec un léger rire. Encore une fois **muoviti** est ignoré par Al : dans ce cas, ce qui l'intéresse est que Ch s'est excusé. Victoire, satisfaction : ainsi, il accepte les excuses de son interlocuteur avec un ton de supériorité, illustré du point de vue linguistique par sa réponse « Visto ?! Bravo ! ». On peut remarquer que dans ce cas l'ensemble -st- n'est pas concerné par la prépalatalisation de [s].

La quatrième phase correspond à la concomitance des cinq facteurs, établissant une relation cyclique, où exactement les mêmes éléments que la phase 1 se répètent. Ch, qui est de nouveau détendu et pense pouvoir finalement plaisanter avec Al, produit donc le deuxième *movirì*. Pour la deuxième fois, la réaction de Al à cet ordre est totalement négative, car il ressent *movirì* comme une provocation et se sent « insulté » par Ch : il ne

sert pas se dernier et s'adresse plutôt à un autre client. Dans ce cas, il n'y a pas d'éléments linguistiques associés à ce comportement.

Donc, la phase 4 ressemble à la phase 1 et, parallèlement, la phase 5 se développe de façon symétrique à la phase 2 : Ch revient à une attitude sérieuse et insiste auprès de Al pour avoir les cafés, encore une fois avec un comportement qui trouve son correspondant linguistique l'italien « *muoviti* ». Cet élément demeure neutre pour Al, ne représentant pas un objet de conflit ultérieur et sa production ne déclenche pas de réaction particulière. Al insiste en forçant Ch à s'excuser, mais cette occurrence n'est pas prise en compte : pour marquer verbalement sa réaction, Al « récupère » l'imposition énoncée dans la phase 2, en gardant aussi le trait phonétique *f* (« *Chiedimi f'cusa!* »).

Si nous prenons encore une fois en considération les interactions qui se sont déroulées dans le bureau de l'ASL, nous pouvons remarquer que certains éléments généraux sont communs à la conversation entre Al et Ch, bien que les caractéristiques et les comportements des participants et du contexte divergent considérablement. En effet, il est possible que, dans ces conversations asymétriques, un des interactants essaye de gérer la situation communicative, et dans une certaine mesure peut le faire grâce à son statut social, professionnel ou, tout simplement, à une personnalité plus forte à l'égard de son interlocuteur. Dans ce cas, c'est à lui de choisir et imposer un certain niveau expressif qui caractérise l'échange verbal. Dans ce cadre, la commutation codique, même relative à un seul énoncé – voire, un seul mot – peut constituer un indicateur significatif de ce rapport entre les participants.

Ainsi, dans le bureau de l'ASL, l'employé utilise le sarde pour plaisanter avec F26 à laquelle il donne des renseignements sur des questions bureaucratiques concernant sa couverture médicale à l'étranger. Il peut même se moquer d'elle avec un usage marqué et explicite du français et également du sarde dans la clôture de l'interaction. La présence d'une autre adulte (la mère de la jeune fille) n'empêche pas cet abaissement de registre, qui est signalé (avec d'autres indices) par la commutation codique.

Au contraire, quand le commentaire en sarde est produit par G, le même employé garde l'italien comme langue de l'interaction et ne s'oriente pas vers une convergence. Cependant, il utilise le sarde pour exprimer le commentaire (« *e intzànduz'' non du deniri* »), à l'exception de commuter de nouveau en italien immédiatement après. Autrement dit, dans ce contexte fondamentalement formel et asymétrique, l'emploi du sarde de la part de G est perçu comme inadéquat à la situation communicative. En

revanche, le plurilinguisme semble plus « légitime » à l'employé, qui gère les choix codiques comme des moyens lui assurant le contrôle des paramètres de la situation énonciative.

Dans le cas de « *moviri* » il n'y a pas de véritable négociation concernant le code : l'italien n'est pas en concurrence avec le sarde comme code de l'interaction et l'utilisation de l'élément sarde a plutôt une fonction régulatrice de la clé discursive. Plusieurs éléments sont à la base de l'interprétation négative de « *moviri* », effectuée par Al. Premièrement, Ch adopte un ton insolent qui viole la position publique de Al. Deuxièmement, l'injonction sarde a été réalisée devant d'autres clients de Al, mettant en cause sa légitimité dans la sphère professionnelle. Pour ces raisons, Al réagit en imposant son autorité, met un interdit à l'usage du sarde, coïncidant à une menace à son image publique.

Nous sommes confronté à la manifestation d'une valeur émotive forte vis-à-vis des usages disponibles dans les répertoires verbaux. Dans le cadre de cette interaction, Al, qui est en position de pouvoir par rapport à Ch, contrôle les choix codiques mis à l'œuvre dans l'activité langagière. Ainsi, Al impose et régule la production plurilingue, selon le sens et les fonctions pragmatiques qu'il leur attribue.

### 7.3 Observations conclusives

Les phénomènes ici discutés offrent dans l'ensemble le cadre de quelques-unes des possibles réalisations de la commutation de code et des possibles interprétations de tels phénomènes dans une perspective interactionnelle. Dans ce chapitre, nous avons cherché en particulier à mettre l'accent sur le lien étroit existant entre le code-switching et l'organisation conversationnelle. Nous nous sommes basé, notamment, sur une démarche théorique de type interactionnel, dans laquelle l'évènement communicationnel est évalué en tant que tour de parole inséré dans un contexte conversationnel spécifique, comprenant tous les éléments de l'échange verbal. L'analyse des phénomènes de commutation a suivi une répartition désormais largement acceptée dans ce domaine de recherche, fondé sur la répartition entre « code-switching *lié aux participants* » et « code-switching *lié au discours* ».

Les exemples ici fournis veulent constituer une contribution ultérieure à la documentation des phénomènes de code-switching dans le contexte spécifique des situations de contact de *lingua cum dialectis* typique de l'aire italo-romane. Selon une perspective encore plus spécifique, ils nous apparaissent représentatifs d'une aire urbaine

comme Cagliari et du rapport qui se développe entre l'italien et le sarde, dans la communication parlée quotidienne à l'intérieur du contexte de la capitale régionale de l'île.

Nous avons montré, par ailleurs, que dans plusieurs cas l'utilisation du sarde est perçue de façon positive par les interlocuteurs. Les exemples relatifs au paragraphe sur les stratégies de sélection du *we-code* représentent une démonstration de cette attitude envers la langue régionale.

Nous avons pu montrer, en outre, qu'une interprétation des phénomènes de code-switching est possible lorsque les divers aspects caractérisant le contexte d'énonciation sont pris en considération par le chercheur, qui suit ainsi le comportement de tout locuteur engagé dans une conversation. La commutation peut se vérifier comme une conséquence conversationnelle de plusieurs facteurs situationnels concomitants, et les fonctions du code-switching constituent, par conséquent, une classe ouverte. Comme nous l'avons illustré au cours de nos considérations, ces fonctions sont souvent associées dans une même occurrence.

Enfin, l'ensemble des interactions présenté dans ce chapitre révèle une fonction émotive intéressante se rattachant à l'emploi du sarde dans les répertoires langagiers cagliaritains. Cette fonction est de nature polyvalente car elle se manifeste à de degrés différents en fonction des paramètres de la situation d'énonciation. Les divergences observées sont particulièrement évidentes selon l'axe formel / informel, au long duquel se négocie l'idonéité de l'emploi du sarde. Autrement dit, les fonctions énonciatives liées à l'usage du sarde peuvent engendrer des situations de convergence ou de divergence. En effet, les extraits étudiés mettent en exergue la centralité des éléments pragmatiques gérant la situation de communication ; leur centralité prédomine les aspects simplement séquentiels de l'interaction, car ils régulent les choix codiques en autorisant ou non l'usage de certaines langues, en l'occurrence du sarde.

## 8 ANALYSE DU CONTACT CODIQUE DANS LA PERSPECTIVE STRUCTURELLE

### 8.1 Introduction

Dans cette partie de l'analyse, nous développerons notre réflexion sur la question du contact dans une perspective mettant en relief, d'une part, les aspects structurels du continuum linguistique et, d'autre part, les diverses modalités de réalisation bilingue dans les pratiques langagières quotidiennes.

Les formes du contact se manifestant dans la production bilingue sont nombreuses et se structurent selon les divers degrés de la relation entre les constituants. Ainsi, les données laissent émerger la variété du contact linguistique, à partir de celle qui en représente la forme la plus étendue, c'est-à-dire le *code-mixing*, jusqu'à l'*hybridation*, qui actualise un contact de nature intralexicale.

Le concept de *continuum* est central dans notre réflexion : il peut être entendu dans le sens de *continuum de phénomènes* qui s'enchaînent dans une sorte d'échelle qui va du contact plus large au contact plus réduit ; il peut être également entendu, avec un peu plus de prudence, dans le sens de *continuum du répertoire* à l'intérieur duquel l'*italien* et le *sarde* constituent les deux pôles extrêmes en relation mutuelle continue ; il peut être enfin entendu, avec encore plus de précaution, dans le sens de *continuum* entre l'usage langagier et la structure linguistique.

Notre analyse se répartit, donc, selon un *continuum* de phénomènes qui va du *code-mixing* à l'*hybridation*. Nous parlerons des contraintes et reviendrons plus tard sur la question du *triggering*. Le passage du contact dans l'usage au contact dans la structure sera élucidé dans la partie finale de ce chapitre.

Il faut préciser que cette étude ne se focalisera pas sur les aspects quantitatifs concernant, par exemple, le nombre d'occurrences d'un certain phénomène ou la fréquence d'éléments alternés à un point précis au sein de la phrase. En revanche, ces aspects seront indiqués ponctuellement au cours de notre analyse, lorsqu'il s'avérera utile pour étayer notre réflexion.

Au sujet de la terminologie adoptée dans notre analyse, il est opportun de rappeler que nous effectuons une distinction entre *code-switching tout court* – qui renvoie au contact se réalisant au niveau interphrastique – et *code-mixing*, qui indique le contact se

réalisant au niveau intraphrastique. Les expressions *commutation codique* et *énonciation mixtilingue* sont utilisées ici comme variantes de *code-switching* et, respectivement, *code-mixing*, surtout lorsque nous faisons référence au contexte italo-roman, pour lequel les spécialistes de ce domaine les utilisent dans la terminologie courante (cf. le chapitre 2 ; cf. aussi Cerruti et Regis, 2005).

## 8.2 Éclairage sur le concept de *continuum* à travers nos données langagières

Les formes de contact se réalisant en dessous de la limite syntaxique de la phrase feront l'objet de nos considérations dans cette partie de l'analyse ; elles nous permettront d'élucider le concept de *continuum* à l'œuvre dans le répertoire bilingue.

Nous rappelons que le concept de *phrase* est adopté dans notre recherche avec l'acception de *phrase complexe*<sup>157</sup>. Cela signifie que le code-mixing sera, dans le cadre de notre étude, tout changement codique à l'intérieur de la phrase, y compris dans le cas où ce passage coïncide, par exemple, avec une coordonnée. Cette précision est importante car, selon le sens attribué à la notion de *phrase*, on peut interpréter de manière différente – code-switching ou bien code-mixing – la même réalisation de passage de code : ainsi, par exemple, Alfonzetti (1992a) attribue, elle aussi, à ce concept le sens de *sentence*, c'est-à-dire, de phrase complexe telle que nous l'avons employée dans notre analyse. Dans le même cadre de recherche italo-roman, en revanche, plusieurs attestations que nous présentons pour illustrer le code-mixing seraient considérées, entre autres, par Berruto (2001), des cas de code-switching interphrastique (cf. aussi Regis, 2005 : 27–28).

### 8.2.1 Considérations sur le code-mixing

Dans les définitions générales du *code-mixing*, ce dernier est décrit comme le passage d'un code à l'autre se réalisant à l'intérieur de la phrase. Il concerne, donc, la dimension syntaxique relative au contact entre constituants. Une caractéristique fondamentale de l'énonciation mixtilingue est l'absence de buts pragmatiques qui, au contraire, caractérisent la commutation codique<sup>158</sup>.

<sup>157</sup> « Les *phrases complexes* comportent plusieurs membres dits 'propositions', celles-ci étant soit juxtaposées, soit coordonnées, soit subordonnées » (Dubois *et al.*, 2001, sous *phrase*).

<sup>158</sup> Cf. Regis (2005 : 22) : « [...] è altresì importante ricordare che il fenomeno è **privo di valore pragmatico** » (en gras dans l'original). Comme nous l'avons souligné auparavant, la question de la valeur pragmatique des passages codiques se réalisant à l'intérieur de la phrase a déjà fait l'objet de nombreuses études. En particulier, cf. Auer (1999) et la distinction qu'il opère entre *code-switching* et *language mixing*.

### 8.2.1.1 Considérations sur la distinction entre code-switching et code-mixing : relation entre formes et fonctions du contact

Par définition, le code-switching serait donc motivé pragmatiquement, tandis que le code-mixing serait dépourvu de fonctionnalité pragmatique. Plusieurs réalisations attestées dans notre corpus nous permettent d'aborder une telle question selon une perspective légèrement différente. Un premier cas est représenté par l'énoncé suivant, extrait d'une interaction que nous avons déjà présentée au cours du chapitre 7, dans le cadre de l'analyse pragmatique (extrait 8). Nous rappelons que l'échange a lieu dans un marché municipal ; les participants sont le commerçant de chaussures (CH55), un homme – H50 – en compagnie d'un jeune d'environ 20 ans – H20, probablement son fils – et l'enquêteur (G). Dans l'énoncé suivant, CH55 s'adresse à G :

- (1) quella me la devo prendere io perché *  su trintanoi* ((petit rire)) / me la prendo  
io per me

Celle-là je dois la prendre moi parce que *c'est le trente-neuf* ((petit rire)) / je la prends pour moi

Il s'agit, à notre avis, d'une situation au croisement des deux phénomènes, code-switching et code-mixing. En effet, le passage codique se réalise à l'intérieur de la phrase, mais il nous paraît porteur de valeur pragmatique.

Quelles sont les raisons qui nous amènent à formuler cette hypothèse ?

Un premier élément qui peut être mis en évidence dans cet énoncé est constitué par le petit rire accompagnant l'affirmation du commerçant : cela montre, en effet, que l'auteur est conscient de la valeur pragmatique de son affirmation dans l'échange, sur lequel l'accent est davantage posé, car l'élément sarde se trouve enchâssé entre deux fragments en italien portant le même contenu informatif. Dans le cadre de cette interaction, où une transaction commerciale est en cours, cette focalisation permet de renforcer l'empathie entre le commerçant et le client, car le premier veut sous-entendre qu'il est lui-même un utilisateur des produits qu'il vend.

La réitération en italien d'une partie de l'information, intégrée avec le passage de l'italien au sarde *et retour* qui cause l'isolement de l'élément en sarde, nous paraît contribuer fortement à la focalisation sur l'élément désigné.

Un deuxième élément pouvant aider l'analyse de cet énoncé est de nature plus linguistique : il s'agit du verbe «  tre » à la 3<sup> me</sup> sing., qui est commun à l'italien et au sarde et que nous avons souligné dans la transcription de notre exemple (*perché   su trintanoi*). Dans la situation que nous examinons, le verbe joue une fonction de *triggering*,

de déclencheur du passage codique (Clyne, 1987), qui fait l'objet d'une réflexion plus spécifique à l'intérieur de ce même chapitre. L'attribution du verbe en question à l'une ou à l'autre des deux langues comporte aussi une segmentation différente de la phrase et l'insertion dans l'une ou dans l'autre des deux propositions. L'attribution des homophones à un des systèmes linguistiques peut être effectuée, selon les indications données par Berruto (1985, 1990), suivant le principe du constituant syntaxique, c'est-à-dire selon les éléments à la droite et à la gauche de l'homophone ; lorsque le *trigger word* se situe à la frontière syntaxique, il est attribué au système auquel appartient « la costruzione sintattica direttamente dominante di cui esso è costituente » (Berruto, 1990 : 119). Cependant, comme nous le verrons de manière plus précise dans les paragraphes qui suivent, la question du *triggering* peut être abordée selon une optique qui mette en évidence non seulement la condition de l'« homophonie » de deux éléments appartenants à deux systèmes du locuteur bien identifiés, mais plutôt, souvent, une véritable « identité » de l'élément sarde et italien, qui se réalise dans un contexte de *continuum* du répertoire verbal.

Bien que le cas suivant soit légèrement différent de celui que nous avons mentionné ci-dessus, la réalisation de l'énoncé mixtilingue est aussi sous-tendue, à notre avis, par des motivations pragmatiques. La conversation a lieu devant l'entrée d'un lycée privé, pendant la pause de 11 heures, entre deux étudiants âgés d'environ 19 ans :

(2) Ét1: ha detto per oggi no eh (2 s.) ha detto che per oggi non ce l'avrebbe fatta però  
<INC>

Ét2: eh vabbé:/ cioè Ale o stasera o domani/ glielo devi dire sennò *ghi zi goddiri*

Ét1 : Il a dit que ce sera pas pour aujourd'hui eh (2 s.) il a dit que pour aujourd'hui il pourrait pas  
mais <INC>

Ét2 : Eh d'accord:/ 'fin Ale soit ce soir, soit demain, tu dois le lui dire sinon *qu'il aille se faire foutre*

Les deux jeunes discutent au sujet d'un rendez-vous prévu avec un autre garçon ; ce dernier, pourtant, comme le dit Ét1, ne viendra pas (t1). Ét2 est légèrement énervé suite aux changements des plans prévus et s'exprime comme s'il posait une sorte d'ultimatum. Si dans l'exemple précédent le *mixing* était marqué d'une manière assez explicite par le petit rire de l'énonciateur, dans ce cas le passage de l'italien au sarde dans le syntagme verbal *ghi zi goddiri*, syntaxiquement intraphrastique, n'est ni précédé par une pause ni marqué discursivement<sup>159</sup>. En outre, dans cet énoncé, la frontière du syntagme verbal est délimitée clairement : il n'y a pas d'éléments neutres qui pourraient jouer le rôle de

<sup>159</sup> Il s'agit, suivant la classification opérée par Regis (2005 27-33), d'*Énonciation Mixtilingue syntagmatique* : en effet, le segment concerné est une proposition subordonnée constituée par le SV. Selon la perspective adoptée par Berruto (2001), les énoncés pris en compte illustrent plutôt des cas de commutation codique.

déclencheurs du changement de code, lequel se réalise de façon *fluide* (ou *smooth*)<sup>160</sup>. L'emploi du code-switching dans ce contexte nous paraît interprétable comme un choix interactionnel du jeune locuteur finalisé à devancer son point de vue et son désaccord vis-à-vis du comportement tenu par l'ami absent.

En réalité, bien qu'il n'y ait pas de marque transcodique particulière signalant le passage de code, *ghi zi goddiri* peut être néanmoins considéré *emblematic* (Poplack, 1980), car il pourrait illustrer aussi un cas de *tag-switching*<sup>161</sup>, car ce segment présente des caractéristiques qui se rapprochent de celles d'une construction plus ou moins figée. Une telle interprétation ferait bousculer notre propos, car il ne s'agirait plus de code-mixing et ne permettrait pas d'attribuer à cette forme du contact une valeur pragmatique. Pourquoi *ghi zi goddiri* pourrait aller vers le tag-switching ? Premièrement, il est assez indépendant syntaxiquement de la principale – avec la conjonction *sennò* qui indique la négation de période hypothétique et introduit ainsi le passage de code. Deuxièmement, cette construction est une forme impérative à la 3<sup>ème</sup> personne qui comporte donc l'emploi du subjonctif : or, le subjonctif est un mode en régression dans l'usage en italien et dans les langues romanes sous la pression de l'indicatif, et dans notre corpus nous n'avons pas d'autres attestations de ce type. Ainsi, une maîtrise du subjonctif sarde de la part du jeune étudiant nous paraît peu envisageable, alors qu'il nous semble plus probable qu'il ait appris cette forme comme une construction « plus ou moins » figée, dont les constituants grammaticaux sont plus opaques et leur valeur sémantique cède la place à une connotation pragmatique plus manifeste.

La notion d'*ancrage* – en anglais *entrenchement* (Langacker, 1987) – issue des sciences cognitives, nous paraît particulièrement utile pour rendre compte de la production de *ghi zi goddiri* par ce jeune locuteur. Selon ce processus cognitif, la disponibilité d'une forme lexicale ou d'une expression ainsi que sa fréquence, détermine son niveau d'ancrage en mémoire (Tomasello, 2003). La théorie de l'*entrenchement* a été étendue au cadre de l'acquisition d'une L2, afin de rendre compte des facteurs cognitifs dans l'apprentissage langagier (Hernandez, Ping et Macwhinney, 2005; Macwhinney, 2005). L'ancrage, à son tour, contribuerait à rendre ces formes et ces expressions ancrées dans la mémoire plus disponibles lors de la production aussi bien que de la compréhension (Macwhinney, 2005).

---

<sup>160</sup> Le *smooth switching* – concernant le passage de code qui se réalise de façon graduelle, imperceptible – s'oppose au *flagged switching*, où le passage codique est marqué par le biais de phénomènes tels qu'un commentaire explicite, une hésitation ou une pause. Pour cette distinction, cf. Poplack (1988).

<sup>161</sup> Nous rappelons que la catégorie du *tag-switching* (ou *switching* extraphrastique) comprend des éléments relativement indépendants du point de vue syntaxique du reste de la phrase : par ex. les allocutifs, les interjections et aussi certaines formes stéréotypées ; cf. chapitre 2.

Nous émettons donc l'hypothèse que l'expression grammaticalement complexe *ghi zi goddiri* soit disponible dans le répertoire du jeune locuteur en raison de sa fréquence d'usage dans le réseau social dont ce dernier fait partie.

La fréquence élevée du verbe *coddare* dans la production langagière des jeunes (cf. chapitre 9) nous paraît liée à ce type de considération et, bien que nos préoccupations ne soient pas centrées de manière spécifique sur le domaine de recherche psycholinguistique, elle corrobore notre hypothèse fondée sur le principe de l'ancrage.

L'ensemble des divers facteurs exposés auparavant souligne la complexité engendrée par l'identification de l'élément *ghi zi goddiri*. Précisons toutefois, qu'à ce stade, il s'agit de considérations impressionnistes qui nécessiteraient une re-évaluation successive, à la lumière d'autres attestations de ce genre. Encore une fois, il pourrait être intéressant de développer une réflexion sur la production des locuteurs à travers des études qui prennent en compte directement les jugements de valeur des locuteurs eux-mêmes : autrement dit, des constructions comme *ghi zi goddiri* pourraient faire l'objet de tests de perception de la part des personnes qui les utilisent. Pour le cas spécifique, nous considérons *ghi zi goddiri* comme une forme de code-switching intraphrastique motivé pragmatiquement (cf. Alfonzetti, 1992a ainsi que Regis, 2005), mais avec la conscience que cette prise de position peut être remise en cause à la lumière de nouvelles données et que, dans la perspective théorique et méthodologique mentionnée auparavant, basée sur la définition de la phrase en tant que *clause*, il s'agirait plutôt de commutation codique.

Un troisième échange dans lequel à la production d'un énoncé mixtilingue peut correspondre un but pragmatique est extrait d'une conversation enregistrée dans un bar à S. Benedetto, un des quartiers sémi-centraux qui constituent notre terrain d'étude. Les deux interlocuteurs – le barman (GL) et un ami, Andrea (An), tous les deux âgés d'environ 35 ans – parlent d'un barbecue de propriété d'Andrea. GL, sachant que An prépare un déménagement, lui demande des renseignements concernant son barbecue, que An a déjà promis à un autre ami. An garantit de la bonne qualité du barbecue, fabriqué par son frère avec du « fer plein » :

(3) GL: Andre ma quel barbecue lo devi ritirare ?

An: cosa?

GL: lo devi ritirare quel barbecue?

An: lo devo da/me lo ha chiesto un amico / sennò te lo avrei lasciato

GL: lo avrei buttato anch'io [(en riant)]: mica l'avrei lasciato lì!

An: [lo: siccome] quello non l'ho mai usato Gianl/l'ho usato due v /me lo sono fatto fare da mio fratello quello / è *ferru brenu* eh! comunque: non si sa, perché se questo non viene a prendermelo te lo prendi te cabit ((capito))/ gliel'ho detto « se lo vuoi vieni e te lo prend<sup>d</sup> sennò lo do /lo lascio a chi: »

GL: <INC:srd> *su mezu broceddu ingui* [<inc>]

An: [no, è bello] quello: è solo arrugginito perché era esposto all'acqua, però è **ferro pieno** me l'ha fatto Gianni mio fratello / se non viene a prenderlo **di du pigas tui** (2 s.) glielo dico « cosa devi fare? »

GL : Andre mais le barbecue tu dois le récupérer ?

An : Quoi ?

GL : Tu dois le récupérer le barbecue ?

An : Je dois le do/me l'a demandé un ami / sinon je te l'aurais donné

GL : Je l'aurais jeté aussi ((en riant : je l'aurais pas laissé là !))

An : Non: comme celui-là je l'ai jamais utilisé Gianl/je l'ai utilisé deux f/ je me le suis fait faire par mon frère celui-là / **c'est du fer plein** eh ! En tout cas : on ne sait jamais, parce que si ce mec ne vient pas le récupérer c'est toi qui le prends d'accord / je le lui ai dit « si tu veux tu viens le prendre sinon je le donne / je le laisse à quelqu'un qui: »

GL : <INC:srd> *le demi cochon là* [<inc>]

An : Non, il est beau celui-là : il est seulement rouillé parce qu'il était exposé à l'eau, mais **c'est du fer plein** c'est mon frère Gianni qui me l'a fait / s'il ne vient pas le prendre *c'est toi qui le prends* (2 s.) je le lui dis « qu'est-ce que tu dois faire ? »

Dans cet échange il est possible de remarquer, au passage, un cas de code-switching de l'italien au sarde : le syntagme *è ferru brenu* « c'est du fer plein », qui est ensuite répété en italien.

L'autre passage de l'italien au sarde que nous voulons mettre en évidence, *di du pigas tui* « c'est toi qui le prends », est réalisé dans un contexte phrastique plus large et concerne le passage de la protase à l'apodose dans une phrase hypothétique. Le code-mixing signale ici une tentative de rapprochement entre les deux interlocuteurs : en effet, An veut rassurer GL sur le fait que sa décision de donner son barbecue à l'autre ami plutôt qu'à GL ne dépend pas d'une préférence pour le premier mais seulement de circonstances particulières. Le passage codique permet aussi de marquer davantage l'opposition entre la condition d'hypothèse et l'information véhiculée par l'apodose<sup>162</sup>.

Ainsi, dans ces trois premiers cas – interactions au marché, devant le lycée et dans le bar – le passage intercodique, tout en restant syntaxiquement dans le cadre de l'énonciation mixtilingue, joue aussi une fonction de type pragmatique. Dans d'autres cas, le passage intraphrastique n'a pas de relevance pragmatique explicite, mais une valeur interactionnelle peut émerger à travers la prise en compte du contexte de production. À titre d'illustration, nous présentons l'exemple suivant, extrait toujours de la conversation qui a eu lieu au marché ; cet exemple est composé de deux tours de parole contigus où le commerçant CH55 s'adresse d'abord au jeune client H20 et ensuite à G :

<sup>162</sup> Cf. à ce propos Regis (2005 : 30), qui inclut le code-mixing se réalisant à l'intérieur de la phrase hypothétique dans le cadre de l'énonciation mixtilingue *propositionnelle*.

(4)CH55 ((=> H20)) *mi ddi essas portàraza/ ita 'ndi <sciemmu/sciu 'eu> se ha fatto difetto su buttinu/ <INC> di suola, può essere riparata*

[...]

CH55 ((=>G)) se **una scarpa** del genere dopo un mese dopo due mesi fa un difetto lui è obbligato a venire qui e dirmi « Tore » / se io ti do **una scarpettina** così e dico « quindici euro » e *fairi unu difettu dopu unu mesi ti naru «fuliancèddaza»* (2 s.) giusto? eh così per amicizia/ un cliente per me è amico lo stes<sup>s</sup> perché/ a me m'interessa <a> vendergli oggi, in estate in primavera, cabit [capito]? purtroppo **unu buttinu** nasce: *coment' 'e una machina coment' 'e una machina dopu dex/dexi kilometruz ari vattu su difettu / po nai, deu apu comprau una lavatrice ari vattu u/una lavata e s'è/s'è bloccau su motori* (2 s.) nuova!

CH55 [Si] tu me les avais emmenées/ *qu'est-ce que j'en <savais /sais moi? si elle a fait défaut la chaussure/ <INC> de semelle, elle peut être réparée*

[...]

CH55 ((=>G)) Si une chaussure de ce genre après un mois fait un défaut, lui il est obligé de venir ici et me dire « Tore » / si je te donne une petite chaussure comme ça et je te dis « quinze euros » *et elle montre un défaut après un mois je te dis « jette-les »* (2 s.) n'est-ce pas ? Eh, c'est comme ça, par amitié/ un client pour moi est un ami également parce que/ moi ce qui m'intéresse c'est de lui vendre ((mes produits)) aujourd'hui, en été au printemps, tu vois ? Malheureusement *une chaussure* naît: *comme une voiture comme une voiture après di/ dix kilomètres a fait le défaut / pour dire, moi j'ai acheté un lave-linge elle a fait u/une première machine et le moteur s'est/ s'est bloqué* (2 s.) neuve !

Dans cet échange, le passage de code coïncidant avec le syntagme nominal [*su / unu*] *buttinu* est évidemment intraphrastique. Cependant, il est possible, à notre avis, d'appréhender une intention communicative « secondaire » dans l'usage du sarde à l'intérieur de ce cadre énonciatif. La fonction pragmatique ne réside pas dans l'occurrence en elle-même, mais plutôt dans la réitération de l'élément lexical *buttinu* dans un espace discursif limité à une distance très réduite entre les deux attestations. Autrement dit, il nous paraît que *buttinu* représente, pour l'énonciateur, une sorte de *mot-cible* contenant le *focus* du discours ; le fait d'utiliser le même code pour indiquer le même objet (avec deux syntagmes pratiquement équivalents) permet d'insister sur ce dernier, qui devrait ainsi faire l'objet d'une attention conjointe du locuteur et de son interlocuteur, favorisant le rapprochement entre les deux interactants. La deuxième occurrence (*unu buttinu*), enfin, se réalise avec une sorte d'oscillation entre l'italien et le sarde avant d'aboutir à la commutation vers le sarde qui caractérise le récit du commerçant<sup>163</sup>. L'adverbe *purtroppo* joue ici une fonction d'intermédiaire entre le sarde et l'italien, car il est emprunté de la langue nationale et est récurrent dans la production en sarde. Dans l'énoncé cité ci-dessus

<sup>163</sup> Rappelons que ce même récit a été examiné sous un angle pragmatique, voir Extrait 30, page 199.

il favorise, ainsi, la transition vers le sarde, à travers une action d'atténuation de la distance entre les deux codes.

### 8.2.2 Le continuum dans la production : le *triggering*

Dans la réflexion sur le *mixing* il est important de souligner la question des homophones et leur rôle comme déclencheurs possibles du passage codique. Dans de nombreux exemples, en effet, nous avons remarqué la présence d'éléments communs au sarde et à l'italien, exerçant une fonction de *triggering* du code-switching<sup>164</sup>. Ce phénomène ne concerne pas exclusivement le passage de code au niveau intraphrastique, mais peut se produire également dans une relation interphrastique.

La présence d'un terme homophone en italien et en sarde agit comme un point de convergence entre les deux. Nous avons ainsi des situations qui sont décrites par Berruto (1985 : 75) comme une sorte de *glissement* motivé par la proximité structurale entre les deux systèmes en jeu et par les phénomènes que leur coexistence dans le même discours provoque. L'image de glissement évoquée par Berruto pour décrire le résultat de l'action du *triggering* sera abordée ultérieurement lors de l'exposition de nos données concernant cet aspect.

Nous avons parlé auparavant de production langagière dans les différents niveaux de réalisation, qui actualisent une forme de *continuum* à l'intérieur du répertoire verbal. C'est aussi dans ce sens, à notre avis, qu'il est possible d'aborder la question du *triggering* :

- 5) *però su mercau è* comune di Sestu terreno di Sestu

*Par contre le marché est* commune de Sestu terrain de Sestu<sup>165</sup>

- 6) il mercato inaugura l'11 di: *però c'è giai gasinu*

Le marché ouvre pour la première fois le 11 de: *mais il y a déjà bordel*

---

<sup>164</sup> Dans plusieurs travaux, Clyne (entre autres, 1967; 1987; 2003) propose l'existence d'une relation entre la présence d'un terme déclencheur et le code-switching ; en effet, les mots faisant partie à la fois de deux langues peuvent faciliter le *switch* d'une langue à l'autre. Il ne s'agit pas, bien évidemment, d'une 'obligation', et tout mot potentiellement déclencheur n'est pas nécessairement 'actif' ; également, tout code-switching ne peut être attribué à la présence d'un *trigger word* : « In this sense, the presence of a trigger word does not predict a codeswitch, it only predicts a greater chance of codeswitching » (Broersma et De Bot, 2006 : 12). Les modifications apportées par Clyne à l'hypothèse du *triggering* sont discutées par Broersma et De Bot (2006), qui présentent une application quantitative à un corpus bilingue néerlandais - arabe marocain. Dans le cadre de la recherche sur le bilinguisme *italien-dialecte*, l'inventaire d'exemples de *triggering* est très riche. Cf. entre autres (cette liste est nécessairement partielle) Berruto (1985; 1990), Sobrero (1992a), Giacalone-Ramat (1995) (1995), Miglietta (1996), Rindler Schjerve (2000), Cerruti (2003), Regis (2005).

<sup>165</sup> Rappelons que Sestu est une des communes composant l'agglomération métropolitaine de Cagliari (cf. chapitre 5, § 5.1.1, page 116).

7) facciamo una cosa cantiamo e non faeus nudda

On fait une chose on chante et on ne fait rien<sup>166</sup>

(8) H25 *seu dotu s'ora ghi zeu tussendu buru!*

H30 e fuma ta gazzu di 'ndi ipotta

H25 *Ça fait une heure que je suis en train de tousser en plus !*

H30 Et fume de quoi tu te préoccupes

(9) HEt1 ma perché? Cazzo c'era di sciopero?

HEt2 abbiamo cinque banchi e due sedie/

HEt1 mi:/ Non c'ìnrara nudda gussu/ quello è perché non c'è gana!<sup>167</sup>

HEt1 Mais pourquoi ? Quelle putain de grève y avait ?

HEt2 Nous avons cinq bancs et deux chaises /

HEt1 Put:/ça n'a rien à voir ça/ ça c'est parce qu'on a pas envie !

Les exemples rapportés ci-dessus nous amènent à considérer l'utilité – voire, la nécessité – de la prise en compte du concept de *continuum* se réalisant dans l'usage oral.

Nous avons souligné, dans le texte, les éléments associés au passage d'un code à l'autre ; plusieurs catégories lexicales sont concernées : conjonctions (*e, però*), verbes (*è, fuma*), adverbes (*non, ci* et, dans l'extrait 4, *purtroppo*), interjections (*mi:* = *minca* litt. « bite » ; cf. *infra*). Dans certains cas l'élément homophone précède le segment *switché*, dans d'autres il le suit ; enfin, le *switch* peut se trouver aussi au milieu de deux *trigger words* (cf. Clyne, 2003).

En particulier, l'énoncé produit par HEt1 dans l'exemple 9 nous paraît intéressant dans cette perspective, car il montre une tendance à la neutralisation des différences entre l'italien et le sarde qui va au-delà des simples éléments lexicaux.

Le premier élément du tour de parole, l'interjection mi:<sup>168</sup>, n'est pas situé à l'intérieur du tour de parole de HEt1, sa position est plutôt de charnière entre deux tours de parole différents ; ainsi, comme nous l'avons souligné dans le chapitre 7, la transition entre l'italien et le sarde constitue une sorte d'embrayeur qui favorise une stratégie de divergence.

Dans la deuxième partie de ce tour de parole le contact se réalise de manière plus étroite : en effet, HEt1 passe encore une fois à l'italien – *quello è perché* – pour achever

<sup>166</sup> Dans la traduction de cet énoncé nous préférons souligner seulement le premier élément (*ne*) de la négation française, afin d'éviter toute ambiguïté concernant le pron. *rien* dans le contexte d'énonciation mentionné.

<sup>167</sup> Sarde *gana* < esp. / cat. *gana* « envie » (Wagner, 1951, 1960-64).

<sup>168</sup> Comme nous l'avons déjà indiqué dans le chapitre 7 dans l'analyse de l'extrait 3, la forme « Mi: » peut être soit le sarde et italien régional de Sardaigne *minca* « bite » (Wagner, 1951, 1960-64), soit l'interjection sarde et IRS *minziga*.

son intervention avec une forme ambiguë italien/sarde « *non c'è gana* », littéralement « il n'y a pas envie ». Cet énoncé peut être catégorisé de plusieurs manières différentes :

- (1) Italien Régional de Sardaigne (IRS) avec l'emprunt *gana* du sarde ;
- (2) IRS *tout court*, si nous considérons le nom *gana* comme un mot désormais intégré dans le lexique de cette variété régionale d'italien ;
- (3) Sarde (dialecte de Cagliari) ;
- (4) Code-mixing italien *non c'è* / sarde *gana*, qui se trouverait lui-même intégré à l'intérieur d'un énoncé plus vaste comprenant aussi *quello è perché* et donc caractérisé à son tour par le *mixing* : [quello è perché [non c'è / gana]].

Dans ce dernier cas, enfin, il serait possible d'attribuer à *non c'è* une fonction d'atténuation de la distance codique entre les deux parties principales : celle en italien, *quello è perché*, et celle en sarde, *gana*.

Le même type de stratégie se réalise dans l'échange 8 (H25 : *seu dotu s'ora ghi zeu tussendu buru!* ; H30 : *e fuma ta gazzu di 'ndi ipotta*). Nous soulignons ici l'homophonie italien-sarde des éléments d'attaque du tour de parole de H30 – *e fuma* – qui empêche une attribution certaine à l'un des deux codes. Dans ce cas spécifique, cependant, l'homophonie est seulement partielle ; notamment, le verbe *fuma* se rapproche plutôt du pôle italien et, comme nous l'avons souligné dans le chapitre précédent, son emploi coïncide avec une attitude quelque peu ambiguë – de fausse empathie – de H30 vis-à-vis de son interlocuteur. Malgré la 'propension' de *e fuma* vers le pôle italien, cet échange nous paraît illustrer la continuité entre italien et sarde dans la production verbale.

Plus généralement, ces exemples permettent à notre avis de mettre en évidence la complexité (au sens de *multiplicité, richesse*) des phénomènes de contact se produisant dans un contexte d'usage bilingue tel que celui qui fait l'objet de notre étude.

Nous considérons le phénomène du *triggering* étant à la fois la *cause* et l'*effet* du *continuum* qui se réalise dans l'usage oral : la *cause*, au niveau plus 'superficiel' du contact, parce qu'il favorise le *switch* ; l'*effet*, parce que – surtout au niveau 'structurel' plutôt que 'de l'usage', et donc au niveau plus 'profond' du contact – généralement, la proximité des éléments homophones n'est pas seulement et simplement phonétique mais aussi sémantique<sup>169</sup>. Ainsi, la possibilité de trouver des points de contact entre les codes, et

---

<sup>169</sup> Cf. à ce propos Broersma et De Bot (2006), qui proposent une réélaboration des théories de Clyne concernant le *triggering* dans le sens d'une prise en compte du lemme plutôt que de la forme de surface. Cf. aussi Ghimenton (2008), qui utilise l'étiquette de *continuum lexical* dans sa tripartition italien – continuum – dialecte afin de décrire les éléments communs dans la pratique orale, et le rôle que ces derniers peuvent jouer non seulement pour la commutation codique, mais plus généralement comme stratégie pragmatique

donc, d'identifier des homophones, nous paraît liée positivement au degré de ressemblance caractérisant ces deux codes, puisque le *triggering* joue le rôle d'élément neutralisateur de la distance structurelle. Il ne s'agit pas exclusivement d'« homophonie » mais souvent d'une véritable identité entre l'élément sarde et l'élément italien, qui se réalise dans un contexte de *continuum* dans un même répertoire verbal, plutôt qu'entre les deux *systèmes* distincts du locuteur. Évidemment, ce phénomène ne concerne pas exclusivement les langues proches ; au contraire, son rôle de 'pont' émerge davantage dans certaines langues plus distantes<sup>170</sup>.

Le phénomène du *triggering* naît du contact et de l'usage continué de deux langues dans l'espace du répertoire langagier. En effet, dans un contexte de langues structurellement très proches, la neutralisation des différences est favorisée par le *continuum* lui-même. Par ailleurs, nous avons vu que dans le cas de *e fuma* ci-dessus il y a sans doute aussi une sorte d'ajustement phonologique au niveau de la réalisation qui favorise davantage le passage ; il s'agit d'un ajustement dans la réalisation superficielle qui reflète une médiation au niveau du répertoire personnel, acceptée et au moins partiellement partagée par les autres membres de la communauté linguistique. D'autres attestations reportées ci-dessus illustrent cet aspect : en particulier, il s'avérerait, en partie, imprécis de dire que le verbe « être » à la 3<sup>ème</sup> pers. sing. est le même en italien et en sarde, car il faut tenir compte d'un processus d'atténuation de la variation et considérer les caractéristiques du sarde et de l'italien régional de Sardaigne. En effet, cette forme verbale en sarde campidanien varie selon le contexte de production : [ε], [est], [esti]. Parmi ces trois réalisations possibles, la première se présente naturellement comme un élément potentiellement neutre dans un contexte de passage codique entre le sarde et la langue nationale ; ainsi, une préférence pour cette variante peut indiquer une stratégie d'adéquation et de médiation favorisant le *continuum* sarde - italien.

En particulier, dans le cas de *non c'è gana*, malgré la distance structurale existante entre le sarde et l'italien on ne peut distinguer les deux codes de façon certaine, car la réalisation est commune au sarde et à l'italien régional aussi bien sur le plan phonétique que syntaxique ; en outre, l'élément lexical *gana* est employé fréquemment comme

---

d'appropriation du discours dans l'interaction entre adultes et entre adulte et enfant.

<sup>170</sup> Par exemple, comme nous l'avons déjà mentionné, dans l'étude de Broersma et De Bot (2006) évoquée ci-dessus, les langues concernées sont l'arabe marocain et le néerlandais.

emprunt dans des énoncés totalement en italien dans un registre plutôt informel, surtout dans la production verbale des jeunes, comme c'est le cas aussi de notre attestation<sup>171</sup>.

### 8.2.3 De l'usage à la structure : convergence structurelle, interférences et régionalismes dans les répertoires cagliaritains

Les exemples montrés dans les paragraphes précédents permettent d'illustrer la convergence entre le sarde et l'italien qui a lieu dans l'usage quotidien des locuteurs. Ce type de convergence affecte, également, la structure des codes en contact et concerne aussi bien le lexique que la morphosyntaxe, outre, bien sûr, les niveaux de la réalisation phonétique et du système phonologique.

En ce qui concerne le niveau lexical, notamment, l'hybridation constitue une sorte de point de contact entre la convergence dans l'usage et la convergence dans la structure. Ce processus consiste en la formation d'éléments intermédiaires, formes hybrides constituées d'un morphème lexical fourni par l'un des deux codes et un (ou plusieurs) morphème(s) grammatical (grammaticaux) fourni(s) par l'autre code<sup>172</sup>.

L'exemple suivant, qui nous permet d'illustrer concrètement le phénomène de l'hybridisme, est tiré d'un échange entre un homme et une femme, dans la salle d'attente d'un cabinet médical (cf. aussi chapitre 7) :

- (10) H60 *tut/ ti naràda « piga gustu gustu e gust/ » fattu!*  
F45 *guariuz<sup>u</sup>*  
H60 *ej! ma poi svelto [...] dava la cura e basta*
- H60 *Tou/ il te disait « prends ça ça et ç/ » fait !*  
F45 *Guéris*  
H60 *Ouais ! Mais en plus, rapide [...] il te donnait la cure et c'est tout*

L'unité lexicale *guariu* est le résultat de l'action combinée de l'italien et du sarde, tandis que la forme sarde attestée dans les dictionnaires est *sanau* (cf. aussi Artizzu, 1997). Notre occurrence *guariuzu* est donc sarde dans la morphologie flexionnelle, tandis que le morphème lexical relève de l'italien : *guar-* + part. passé masc. pl. *-ius*

L'hybridisme se rattache au postulat étiqueté comme *Free Morpheme Constraint* (FMC) avancé par Poplack (1980 : 585–586)<sup>173</sup> : nous soulignons que *guariuzu*

<sup>171</sup> Gargiulo (2002 : 125) confirme la diffusion de ce mot dans l'usage quotidien chez les jeunes à Cagliari. L'auteur, en effet, montre que dans son enquête réalisée en 1997, 82,1 % de ses informateurs connaissent le terme *gana* et 63,5% l'utilisent ; ces chiffres, dans la deuxième enquête, menée en 2001, montent respectivement à 97,6% et 83,7%.

<sup>172</sup> Cf. Berruto (2005b : 86) : « Hybrid lexical forms are constructed from surface materials and the morphological rules of the two systems [...], e.g. a lexical and /or derivational morpheme of the dialect with the inflectional and/or derivational morpheme of std. Italian, or vice versa ».

<sup>173</sup> Pour éviter tout malentendu, il faut préciser que Poplack (1988) considère les formes hybrides telles que

constituerait un contre-exemple à cette contrainte (cf. Regis, 2005). Cependant, la condition des formes hybrides nous paraît s'éloigner de celle du code-mixing, car les morphèmes lexicaux et grammaticaux s'intègrent mutuellement en formant une entité qui devrait être considérée dans sa complexité, alors qu'une approche basée sur le code-mixing comporterait une segmentation des éléments constitutifs de l'unité lexicale, ce qui ne nous paraît pas théoriquement cohérent (nous nous référons ici au contact entre deux langues typologiquement proches comme c'est généralement le cas dans le contexte italo-roman)<sup>174</sup>.

Un aspect qui contribue à rendre l'hybridisme un phénomène important dans le cadre du contact italien-dialecte est représenté par sa position à l'intérieur du *continuum* entre contact dans l'usage et contact entre les structures. En effet, comme le précise Berruto (2005b), l'hybridisme se situe à la rencontre entre la convergence dans l'usage, représentée par les phénomènes d'alternance codique, et la convergence des systèmes qui entrent en jeu dans le répertoire bilingue.

Le contact entre l'italien et le sarde, dans la dimension structurelle, se réalise à plusieurs niveaux de l'organisation de la langue ; les attestations suivantes nous permettent de rendre compte de ce type de phénomènes, se réalisant aussi bien comme interférence de l'italien sur le sarde que, *viceversa*, comme interférence du sarde sur l'italien :

(11) minca pieno di rose mio padre « **eh grandu vesta!** < >> ((petit rire)) **Ta gazzu è!** < >>  
((petit rire))

Putain plein de roses mon père « **eh grande fête!** < >> ((petit rire)) **oh putain!** < >> ((petit rire))

En ce qui concerne le niveau lexical, dans l'énoncé *eh grandu vesta*, l'adjectif *grandu* < italien *grande* « grand » est en opposition avec l'adjectif sarde original *mannu* ; comme le souligne Dettori (2002), le premier est à nos jours courant dans la production en langue sarde, non seulement chez les jeunes locuteurs. L'opposition entre ces deux termes trouve une résolution sur le plan sémantique, car *grandu* est soumis à une spécialisation sémantique et est employé avec un sens figuré / abstrait, alors que *mannu* garde son sens concret. En outre, la présence de *grandu* révèle aussi une interférence aux niveaux morphologique et syntaxique : en effet, l'adjectif se situe en sarde en position post-nominale dans la construction non marquée (cf. Jones 1993 ; Viridis 2000), s'accordant en

---

*guarius* comme des *nonce borrowings*. Nous rappelons que sur la base de la *free morpheme constraint* (Poplack, 1980 : 585-586), l'alternance ne se produit pas entre une forme lexicale et un morphème lié si la première n'est pas intégrée morphologiquement au deuxième ; cf. chapitre 2.

<sup>174</sup> Comme le précise Berruto (2005b : 87), « [...] one can no longer speak of code-switching within the limits of the word. The constraints imposed by word formation and morphology are not the same as those imposed by syntax ».

genre avec le nom ; l'équivalent de *grandu vesta*, en sarde non marqué, serait donc *festa manna*. La sonorisation de la fricative labiodentale [f], en revanche, est un trait phonétique caractérisant la grande majorité des dialectes sardes (cf. Contini, 1987) ; il s'agit, en plus, d'un trait très saillant, comme le témoigne sa présence, justement, chez les jeunes, qui sont au contraire habituellement plutôt italianisants (cf. chapitre 9)<sup>175</sup>.

Relativement à la valeur possible de *grandu vesta* comme contre-exemple par rapport au *Morpheme Order Principle* postulé par Myer-Scotton dans le cadre de son modèle du *Matrix Language Frame* (cf. chapitre 2), nous soulignons qu'une variante de cette construction est signalée par Rindler Schjerve (1998 : 243) relativement à ses données illustrant la production dans une variété logoudorienne (cf. aussi Rindler Schjerve, 2000, 2003) :

A Gavoi, una olta, l'an fattu una *granne festa*<sup>176</sup>

À Gavoi, une fois, ils ont fait une *grande* fête

Il est nécessaire de souligner, tout d'abord, que le contexte discursif de production de *granne festa* est différent de celui de *grandu vesta*, car cette dernière exerce une fonction pragmatique de citation qui est absente dans la première ; ainsi, une comparaison 'parfaite' des deux attestations n'est pas possible.

Cependant, l'attribution du statut de code-mixing à *granne festa* nous paraît problématique, car notre attestation montre que la construction comportant l'adjectif italianisant *granne/grandu* préposé au nom sarde *festa* est en réalité désormais figée dans le répertoire des locuteurs sardophones. Cela est témoigné aussi, dans le cas de notre exemple, par l'emploi de la terminaison *-u*, qui provoque la formation d'une sorte d'adjectif hybride masculin, incohérent avec la tête du syntagme *festa* et acceptable seulement comme construction 'prédéfinie', comme une sorte d'étiquette.

Cette impression nous paraît renforcée, en outre, par le fait que l'attestation dont nous disposons dans notre corpus, est produite dans un contexte interactionnel où *grandu vesta* est détaché du point de vue syntaxique du reste de la phrase, alors que dans

---

<sup>175</sup> Un exemple à notre avis encore plus significatif de cette tendance à la lénition en phonosyntaxe de la sourde intervocalique en sarde, est illustré par Depau (2003a) dans l'étude d'une micro – communauté de Sardes à Grenoble et concerne la réalisation *sa vuina* » (< « la fouine » ; ensuite, pour désigner cet animal, un des informateurs utilise la dénomination sarde « sa dama 'e su muru », qui indiquerait, en réalité, la belette).

<sup>176</sup> On peut signaler au passage que dans cette occasion la fricative sourde de *festa* n'est pas soumise au processus de lénition, que nous avons souligné au contraire à propos de *grandu vesta*. Cet aspect peut résulter relevant dans une éventuelle 'classification' du nom comme 'sarde' *tout court* ou bien comme homophone 'sarde – italien'.

l'exemple fourni par Rindler Schjerve, *granne* est intégré dans son énoncé et également précédé et suivi par deux éléments homophones en italien et sarde – *una* et *festa* – qui opèrent ainsi une action combinée de réduction de la distance codique. La réalisation *granne festa* présentée par Rindler Schjerve correspond donc au résultat d'une sorte de convergence à travers l'interférence de l'italien sur le sarde, plutôt qu'à un exemple de code-mixing. Cet avis est exprimé aussi par Berruto (2001 : 275) et Regis (2005 : 153) à propos de cette même construction. Les deux auteurs mettent également en évidence la question de l'interférence et de la convergence des codes en jeu. L'expression *granne festa* est considérée monolingue, *granne* étant le résultat d'un emprunt plutôt que d'un code-switching intraphrastique.

Également, l'expression *ta gazzu è!*, dont nous avons mis en relief le caractère figé (cf. chapitre 7), est formé par le biais du lexème *cazzu* qui dans ce cas représente fondamentalement un calque de la forme équivalente italienne *cazzo*. Dans notre corpus, cette construction est produite par une jeune fille dans une conversation avec une amie : c'est pourquoi nous renvoyons à nos considérations spécifiques de ce type d'expressions dans le chapitre 9, consacré au répertoire verbal des jeunes.

Parmi d'autres exemples d'emprunts, nous mentionnons le cas de l'emprunt de nécessité illustré par la réalisation de *lavatrice* « lave-linge » dans l'extrait suivant, provenant de la conversation entre le commerçant de chaussures et ses clients :

(12) [...] *deu apu comprau una lavatrice ari vattu u/una lavata e s'è/s'è bloccau su motori* (2 s.) nuova!

[...] *moi j'ai acheté un lave-linge il a fait u/une première machine et le moteur s'est/s'est bloqué* (2 s.) neuf !

L'utilisation de *lavatrice* dans ce contexte d'énonciation pourrait illustrer un cas de code-mixing du sarde à l'italien ; cependant, puisque ce mot renvoie à un produit de la société moderne en désignant donc un référent nouveau, nous considérons *lavatrice* un emprunt non adapté de l'italien<sup>177</sup>. Le nom *lavata* nous paraît aussi une sorte d'emprunt de nécessité, bien que de nature différente : dans ce cas, en effet, le nom italien remplace le correspondant sarde *sciacuàra*. Il y a, à notre avis, deux explications possibles pour cette substitution. La première est que le mot *sciacuàra* soit perçu par le locuteur comme trop générique et donc non adéquat sémantiquement à représenter l'activité de la machine à

<sup>177</sup> Cf. Contini (1970), qui présente une analyse des formes d'interférence de l'italien sur le sarde – et des réactions des locuteurs vis-à-vis de l'interférence – dans un contexte de production du sarde logoudorien.

laver<sup>178</sup>. La deuxième explication possible est que pendant l'énonciation, le mot sarde ne soit pas temporairement disponible, et le commerçant ait donc choisi le mot plus proche en le récupérant du répertoire lexical 'italien', influencé aussi par la présence de *lavatrice* dans le même énoncé. La brève hésitation qui précède la réalisation de *lavata* pourrait expliquer aussi bien la première que la deuxième hypothèse. Dans les deux cas, en outre, la présence de *lavatrice* peut avoir agi comme *trigger word*. Par ailleurs, les deux processus nous paraissent réaliser deux formes différentes d'approche au répertoire verbal du locuteur : dans le premier cas, il y aurait une sorte de distinction au préalable concernant la 'partie italienne' et la 'partie sarde' du répertoire ; dans le deuxième, en revanche, il y aurait un continuum où les différentes formes, en l'occurrence *lavata* et *sciacuàra*, sont interchangeables. Cependant, ces hypothèses peuvent être toutes les deux valables et les deux processus agir en concomitance, d'autant plus que *lavata* reste le résultat d'une réalisation improvisée dans un cadre d'interaction tel que celui de la transaction commerciale, soumise elle aussi à des conditions d'énonciation particulières. En outre, le principe du *continuum* du répertoire n'est pas en contraste avec la première option, car il s'agit toujours d'un libre choix du locuteur bilingue qui le réalise, sur la base d'un principe d'adéquation au contexte, en puisant dans un inventaire de formes lexicales disponibles dans son répertoire.

Les attestations présentées ci-dessus montrent assez clairement la perméabilité du répertoire bilingue italien-sarde et le caractère dynamique de ce même répertoire.

Dans le cas des exemples précédents, la convergence se produit à travers l'adoption d'éléments italiens à l'intérieur du discours en sarde. Cependant, l'influence du sarde sur l'italien est elle aussi remarquable, et la convergence se produit également du sarde en direction de l'italien : ainsi, par exemple, nous avons remarqué auparavant que *gana* pourrait être considéré IRS<sup>179</sup> dans un contexte d'énonciation tel que celui qui caractérise *non c'è gana*, dans le même énoncé est présent aussi le nom / interjection *minca*, désormais stable dans le répertoire régional (cf. aussi l'exemple 11).

Sur le plan lexical, la présence et la fréquence d'éléments provenant du sarde sont confirmées par d'autres attestations :

- (13) (Salle d'attente d'un cabinet médicale - II : deux femmes d'environ 50 ans)

**tocca, to'** che vado

<sup>178</sup> Ou bien *sciacuàra* est trop restreint par rapport à l'activité réelle d'une moderne machine à laver ?

<sup>179</sup> Pour rappel, Italien Régional de Sardaigne.

Allez, allez, je vais

(14) (Mêmes personnes que dans 13)

no, **mischino**, dagli il numero

Non, le pauvre, donne-lui le numéro

[...]

**mischina** ma lei torna tardi perché di mattina è impegnata

La pauvre, mais elle rentre tard parce que le matin elle est occupée

(15a- b- c : deux jeunes d'environ 20 ans, porches quartier CEP)

(15a) lo **corica**

Il l'étale ((c-à-d : il le met KO))

(15b) ce' la' la', gliel'ha dato, la'! l'ha **coricato**

Oh là, regarde regarde, il le lui a donné [c-à-d: le coup de poing], regarde ! Il l'a étalé

(15c) ((à un enfant)) no: dove stai andando / stai qui che **ti danno una sussa**

((à un enfant)) non: tu vas où / reste ici qu'**ils te frappent**

(16) (Castello, terrasse panoramique : groupe de femmes et hommes, environ 60 ans)

ero **inquieta** con te! ((rire))

J'étais **fâchée** avec toi! ((rire))

(17) (Is Mirrionis, marché ; commerçant de chaussures)

e dieci che glielo **lascia** / poi **vi aggiustate!** Con la nipote già non è che scappi lei no?! Eh!

Et dix ((euros)) c'est elle qui vous le laisse / après **vous vous arrangez!** Avec votre nièce elle va sûrement pas s'en fuir, n'est-ce pas ?! Eh !

(18) (Salle d'attente cabinet médical - I : groupe de personnes de toute âge)

no adesso comincia a prendere la **filighedda** anche a lei che se ne deve andare

Non, maintenant elle commence à avoir **hâte** elle aussi car elle doit s'en aller

L'exemple (13) illustre l'emploi de l'interjection *tocca* « tiens », qui est présent ici dans la forme complète et apocopée ; il s'agit d'une forme différente de l'interjection homonyme répandue dans l'italien standard < lat. TOLLERE « prendre », « tenir ». *Tocca*

est à l'origine un verbe (cf. Floricic et Molinu, 2003 ; cf. aussi Lavinio, 2002) ; son emploi dans notre corpus comme interjection est répandu surtout, nous paraît-il, chez les adultes.

Dans l'exemple (14), l'élément régional est représenté par l'adjectif *mischino* / *mischina* « le / la pauvre », très fréquent dans l'usage quotidien. Loi Corvetto (1983 : 198) le mentionne à côté de la variante *meschino*, qui a une diffusion nationale (mais, nous paraît-il important de le souligner, avec un signifiant partiellement différent). Il faut préciser aussi que la forme *mischino* n'est pas limitée au contexte linguistique de la Sardaigne puisqu'on le retrouve en particulier dans les variétés italo-romanes méridionales.

Dans les différents énoncés groupés en (15), les locuteurs sont deux jeunes du quartier CEP (cf. chapitre 5) qui commentent *en directe* une bagarre éclatée à quelques mètres de distance. L'italien produit par les deux jeunes est fortement marqué en diatopie : nous signalons la présence du verbe '*coricare*', litt. « coucher », utilisé ici dans le sens figuré « étaler » ; l'autre élément lexical présent dans ces énoncés est *sussa* « coup », mentionné lui aussi par Loi Corvetto (1983) parmi les régionalismes pénétrés dans l'IRS.

Nous paraissent également assez répandus dans l'usage commun en Sardaigne – bien que nous ne disposions que d'une seule attestation dans notre corpus – l'adjectif *inquieta* « fâchée » et le verbe *aggiustarsi* « s'arranger », indiqués, respectivement, dans les énoncés (16) et (17).

Plus curieux est le nom féminin *filighedda* présent dans l'exemple (18), qui constitue un mot inconnu, non attesté dans les principaux dictionnaires du sarde. Son origine sarde serait témoignée par le morphème dérivationnel sing. fém. *-(igh)edda*. Il ne s'agit donc pas d'une forme hybride car le morphème lexical *\*fil-* ne nous paraît pas attester une forme provenant de l'italien. Il ne s'agit pas non plus d'un cas de *code-mixing* ni, évidemment, d'un emprunt, malgré la condition de *sardité* qui apparaît à notre avis clairement à la surface de ce mot. L'autre aspect curieux de cette réalisation concerne le fait que *filighedda* est – apparemment – accepté et intégré sans difficulté par les interlocuteurs de F45 dans la conversation. L'interprétation de ce mot dans le contexte de cette interaction ne pose pas de problème : les interlocuteurs poursuivent leurs échanges contre la doctoresse qui arrive toujours en retard et ne prête pas assez d'attention à ses patients à cause du temps insuffisant.

En revanche, ce mot se rapproche du nom *furighedda*, indiquant un désir incontrôlable, par extension, une condition d'inquiétude et d'agitation<sup>180</sup>. Dans le contexte

---

<sup>180</sup> « FURIGHEDDA : desiderio ardente di qualcosa, prurito, fregola. *Imoi ti pigat sa f., ora ti viene la fregola. [...]* » (Casciu, 1999). Cf. aussi Porru (1832), sous *Furighedda*.

d'énonciation pris en examen, *filighedda* serait donc une variante – peut-être idiosyncrasique – de *furighedda* illustrant la conduite souvent sommaire de la docteure.

En ce qui concerne le niveau morphologique, il est possible également de remarquer, à l'intérieur de l'énoncé (17), la présence de la particule *già*, qui exerce dans le discours une fonction de renforcement du propos énoncé (*con la nipote già non è che scappi lei no?! Eh!*). Cette forme adverbiale est liée directement au sarde *giai* < espagnol *ya*, particule de renforcement difficilement traduisible en français (cf. Dettori 2002, Loi Corvetto 1983, Depau 2003a) et se différencie de l'adverbe homophone *già* « déjà » de l'italien *standard*.

Le même élément est réalisé dans plusieurs contextes d'énonciation différents ; les caractéristiques des locuteurs sont variées aussi :

(19) (Bar, S. Benedetto ; barman)

Si: me lo ricordo, io com'era / io **già** me lo ricordo

Oui, je m'en souviens, moi, comment c'était/ moi, je m'en souviens bien

(20) (Institut technique 'féminin' « Magistrales » ; entrée du matin ; deux filles 16 ans)

Cioè bene **già** sto bene però:

'fin pour aller, ça va, mais:

L'exemple (17) fournit, enfin, l'attestation d'une autre forme régionale intégrée dans l'italien, *lasciare* (*e dieci che glielo lascia*) avec l'acceptation de « prêter ». Le verbe *lasciare* est présent, également, dans l'extrait (3) réalisé deux fois par An (*sennò te lo avrei lasciato ; lo lascio a chi:*) ; dans ces deux cas, le sens est plutôt « donner ». Au contraire, la forme *lasciato* « laissé » réalisée par GL dans le même échange (*mica l'avrei lasciato lì!*), n'est pas liée à l'influence du sarde, étant interprétable dans le sens de « laisser », « abandonner ».

Un autre phénomène concernant l'emploi d'éléments provenant du sarde, désormais intégrés dans les réalisations en italien, est présent dans l'extrait suivant (21), qui illustre l'emploi du verbe italien *fare* « faire » avec une valeur sémantique éloignée de celle qui est connue habituellement dans la variété *standard* :

(21) (Cabinet médical : fille 25 ans, médecin femme 50 ans ; concernant une ordonnance)

F25 senza data **se fa** perché da qui che prenoto per la visita oculistica [...]  
DF50 allora/ visita dermatologica con la data/ perché **non fa** senza data

F25 Sans date **si c'est possible**, car d'ici le jour où je prends rendez-vous pour la visite chez l'ophtalmologiste [...]  
DF50 Alors/ visite dermatologique avec la date/ parce que **ce n'est pas possible** sans date

L'extrait (21) montre une interaction – en principe – asymétrique, qui se produit entre une jeune fille d'environ 25 ans et sa doctoresse. En effet, *fa* est ici un calque sur le sarde, qui signifie « est possible ». Le choix du verbe *fare* avec l'acceptation de 'possibilité' de la part de F25 n'est pas marqué, comme le témoigne aussi la réponse de son interlocutrice. Dans un autre contexte d'analyse (cf. chapitre 7), nous avons pu remarquer que dans ses interactions avec ses patients, la doctoresse est capable de saisir la valeur pragmatique des différents usages linguistiques, aussi bien au niveau de la réception que de la production. Ainsi, il est probable qu'en utilisant *fare* comme répétition de la réalisation de sa jeune interlocutrice, la doctoresse produise consciemment une convergence stylistique vers sa patiente. Au-delà de l'aspect pragmatique qui pourrait renforcer, dans cette situation spécifique, l'utilisation de ce verbe, nous soulignons que *fa* s'intègre structurellement avec les autres éléments de l'énoncé, sans aucun changement d'intonation qui pourrait marquer son emploi. L'usage qu'en fait la jeune fille, en revanche, nous paraît totalement neutre et dépourvu de toute motivation pragmatique.

La compénétration du sarde et de l'italien peut se réaliser en même temps à différents niveaux dans la production. Dans l'énoncé (20) *cioè bene già sto bene però:*, par exemple, nous signalons notamment deux cas de régionalisme. Le premier concerne la présence – déjà mentionnée auparavant – de *già*. Le deuxième régionalisme dans l'italien de cet énoncé concerne la construction syntaxique fondée sur la répétition de l'adverbe *bene*, qui permet de focaliser l'attention sur l'élément principal : en effet, l'information *sto bene* est anticipée et exprimée dès le début de l'énoncé<sup>181</sup> (cf. Dettori, 2002). Dans cette occurrence, la construction *bene* + verbe + *bene* intègre aussi, à son intérieur, l'adverbe *già*, qui en renforce davantage la valeur sémantique.

Un dernier exemple concernant l'intégration de la syntaxe du sarde dans la structure de l'italien produit en Sardaigne, est le suivant :

---

<sup>181</sup> Ici cette construction est fondée sur l'adverbe *bene*, mais elle peut fonctionner aussi avec d'autres parties du discours ; cf. aussi Dettori, 2002 : 914, qui présente plusieurs exemples basés sur des constructions similaires.

(22) (Institut technique 'féminin' « Magistrales » ; entrée du matin ; deux files 16 ans)  
**tua mamma appena ti ha visto tornando !**

**Ta mère, dès qu'elle t'a vue revenir ! (litt. : ta maman, dès qu'elle t'a vue en revenant !)**

Dans cet énoncé nous pouvons remarquer deux différents types d'interférence du sarde sur l'italien des deux locutrices dans la dimension syntaxique. Le premier concerne la construction *tua mamma*, litt. « ta maman », produite sans l'article déterminatif qui accompagne le nom en italien *standard* : il s'agit d'une forme assez typique – quoique non exclusive puisqu'elle est répandue dans l'italien régional de nombreuses aires d'Italie – du contexte linguistique de la Sardaigne, présente à l'intérieur de notre corpus dans plusieurs situations énonciatives.

Le deuxième élément concerne l'emploi du gérondif *tornando*, qui se produit à la présence d'un double sujet. Dans ce type de construction phrastique, le verbe fait référence plutôt au sujet secondaire de la phrase (cf. Lavinio, 2002). En italien *standard* ce même contenu expressif serait exprimé plutôt par le biais de l'infinitif ([...] *ti ha visto tornare*).

Ces exemples permettent de délimiter un cadre des habitudes langagières des locuteurs cagliaritains relativement à la diffusion d'éléments d'origine régionale dans la production quotidienne en italien. Ces formes ne sont généralement pas perçues comme des régionalismes et gardent une valeur neutre du point de vue énonciatif. Elles sont désormais enracinées dans le répertoire linguistique commun, comme le témoignent aussi plusieurs études précédentes sur ce sujet (Loi Corvetto, 1979; 1983) : leur présence actuelle dans la production des jeunes nous fait émettre l'hypothèse qu'ils ont *fait un saut générationnel*, leur diffusion constituant le résultat d'une convergence structurelle active dans le temps. Nous pourrions nous pencher davantage sur une telle question dans le chapitre suivant, consacré plus spécialement à cette catégorie de locuteurs.

### 8.3 Observations conclusives

Dans ce chapitre, nous avons proposé une réflexion sur certains aspects structurels concernant le contact entre le sarde et l'italien.

Un aspect qui nous paraît émerger de nos données est, comme nous l'avons souligné plusieurs fois, la présence d'un *continuum* qui caractérise le répertoire verbal de la communauté linguistique qui fait l'objet de notre étude. Ce *continuum* peut être perçu dans plusieurs perspectives, aussi bien comme *continuum* du contact (du *code-mixing* jusqu'aux

éléments intégrés dans la structure linguistique), mais aussi, à une échelle majeure, comme un véritable *continuum* entre les deux pôles du répertoire représentés, respectivement, l'italien et le sarde.

Dans le cadre du contact dans l'usage, un aspect qui nous paraît important concerne la pratique de l'énonciation mixtilingue, qui joue aussi une fonction pragmatique. Cette pratique serait donc en contraste avec la répartition entre commutation codique – porteuse de valeur pragmatique – et énonciation mixtilingue – dépourvue de valeur pragmatique – opérée habituellement dans la littérature sur le sujet.

En outre, il est possible de remarquer que souvent le code-mixing coïncide avec le début d'un syntagme; il peut consister de constructions plus ou moins stéréotypées comme *ghi zi goddiri* et être lié à la focalisation sur un élément spécifique (*unu/su buttinu*). Enfin, les segments commutés se trouvent souvent à la fin de la phrase dont ils font partie.

En réalité, les attestations que nous avons montrées pour illustrer le *code-mixing* sont ambiguës, ou plutôt ce qui est ambigu est le signifié même de *code-mixing* lié à son tour à l'ambiguïté du concept de *phrase*. Nous avons adopté l'acception de phrase en tant que *phrase complexe*, équivalente à *sentence* dans la terminologie anglaise. Un choix différent, c'est-à-dire, l'adoption de la phrase *simple* – *clause* – produirait sans doute d'autres résultats dans l'individuation des caractères pragmatiques des énoncés reportés ici ; nous aurions effectivement des cas de code-switching plutôt que de code-mixing, liés à la réalisation d'un acte de langage spécifique.

Le contact linguistique se réalisant dans la dimension de l'usage permet de mettre en évidence un autre phénomène, à savoir le *triggering*. Les caractéristiques émergent de nos données nous conduisent à considérer le *triggering* comme un élément ancré en profondeur dans la phénoménologie générale du bilinguisme : sa fonction de neutralisateur des distances structurelles est, bien sûr, favorisée elle-même par la proximité des codes concernés par notre recherche. Le *triggering* pourrait représenter ainsi un des facteurs de renforcement du *continuum* sarde-italien. Le répertoire bilingue s'enrichit aussi d'un autre élément déterminant que nous avons mis en relief dans notre exposition : il s'agit d'une certaine attitude d'accommodation de la part des locuteurs, qui contribue davantage au processus de réduction des écarts existants entre les deux codes.

Dans cette optique, il est possible de mettre en évidence la présence de productions caractérisées par la coprésence, voire, la fusion, d'éléments provenant des deux codes ; de cette façon, il est très souvent pratiquement impossible d'opérer une distribution des éléments mais aussi d'attribuer ces productions à l'un ou à l'autre code.

Ce type de phénomènes est assez fréquent dans le domaine italo-roman et, en effet, une des questions principales dans l'étude de l'alternance entre l'italien et les dialectes (y compris le sarde), concerne l'impossibilité de fixer des véritables frontières entre les deux systèmes en contact dans l'usage et, par conséquent, d'encadrer ce même contact linguistique dans des modèles d'organisation *a priori* prévisibles et identifiables.

Dans la perspective du *continuum* que nous avons adoptée, le processus de l'hybridation nous paraît central. En effet, le contact peut se produire même en dessous de la frontière lexicale et intéresser la formation des mots. Comme le souligne Berruto (2005b), ce phénomène constitue en quelque sorte le trait d'union entre les phénomènes de contact dans l'usage et les phénomènes de contact structurel représentés notamment par l'italianisation des dialectes et la formation d'une variété diatopique d'italien, l'italien régional.

En conclusions, nous remarquons que, parmi nos données, les éléments d'origine dialectale dans la production en italien sont nombreux et enracinés pour la plupart dans le répertoire commun. Des formes touchant au lexique, telles que *mischino*, ou à la morphosyntaxe, comme *già*, *fa*, ou l'emploi du gérondif pour les sujets, sont courantes et généralement non marquées dans la production régionale. La profondeur de cette intégration nous paraît confirmée par la fréquence élevée de ces formes et constructions dans la production des jeunes : cela montre que ces traits ont fait l'objet d'une transmission intergénérationnelle et sont parfaitement intégrés dans le répertoire verbal de cette catégorie de locuteurs.

Cet aspect nous permet de fixer un lien important avec le contenu du chapitre suivant, qui porte de manière spécifique sur la composition du répertoire linguistique des jeunes.

## 9 LES PRODUCTIONS LANGAGIÈRES DES JEUNES

### PARTIE 1 : LA PRODUCTION ORALE

#### 9.1 Introduction

Dans cette partie de l'analyse nous nous concentrons sur la production verbale de jeunes locuteurs, que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer dans les chapitres précédents portant sur l'analyse du répertoire verbal de Cagliari. Le but de cette partie de notre analyse est de fournir des attestations plus spécifiques qui montrent l'importance des aspects fonctionnels et pragmatiques dans des situations de contact linguistique concernant les jeunes.

L'attention portée au répertoire langagier des jeunes permet de mettre en relief certaines dynamiques (socio)linguistiques se produisant dans la société italienne actuelle. Notamment, dans la perspective de contact linguistique que nous adoptons, les usages de cette classe de locuteurs permettent de nous interroger sur le processus d'italianisation inéluctable. Cela n'exclut pas dans la production de locuteurs italophones, la présence du dialecte dont la place à l'intérieur du répertoire verbal, au niveau de la compétence et également au niveau fonctionnel, mérite quelques observations, notamment en relation à la nature identitaire attribuée au code dialectal.

Nos considérations se focaliseront sur plusieurs éléments du répertoire verbal observé, afin de mettre en relief les écarts et les rapprochements à différents niveaux du système, par rapport aux variétés de l'italien et du sarde. Sur le plan terminologique, nous suivrons les usages adoptés dans la littérature sur ce sujet en Italie. Ces dernières mettent l'accent sur la complexité du répertoire communicationnel des jeunes locuteurs, dont la 'langue des jeunes' (ou 'langage des jeunes') au sens strict est une des composantes (cf. Cortelazzo, 1994). Dans notre description nous adoptons, donc, une terminologie qui rend compte de l'extension caractérisant ce même répertoire : '*répertoire linguistique*', '*production*' ou '*usages*' des jeunes, etc. nous semblent des étiquettes appropriées au cadre de notre étude.

Les recherches sur la production verbale des jeunes en Italie ont été menées dans différentes parties du territoire. La richesse actuelle de ces études, centrées notamment sur la dimension lexicale, est décrite et analysée par Cortelazzo (2006 : 81, 87n.21). Les

travaux de Còveri (1993) et de Banfi (1992) constituent la base théorique et méthodologique d'une grosse partie des recherches sur ce sujet ; en ce qui concerne plus précisément la Sardaigne et notamment Cagliari, il faut mentionner en particulier Gargiulo (2002, 2003), Porcu et Gargiulo (2005). Ces recherches tiennent compte le plus souvent des réponses fournies par les informateurs à un questionnaire de type auto-évaluatif comportant aussi une section de corpus libre<sup>182</sup>.

Pour notre étude, nous avons choisi deux catégories particulières de corpus spontanés :

a) un corpus oral, formé d'enregistrements effectués dans le cadre de notre enquête auprès de jeunes qui emploient le sarde et l'italien pendant des interactions spontanées entre pairs ;

b) un corpus écrit, formé d'écrits muraux relevés dans l'aire urbaine de Cagliari, qui traitent d'arguments de nature variée.

Les exemples pris en considération dans la partie de la production orale sont issus de deux différents *settings* de type informel. Le premier provient d'un sous-corpus d'environ deux heures comprenant des interactions entre étudiants ayant lieu en trois moments différents de la journée scolaire : l'entrée dans l'établissement, la pause de récréation, la sortie de l'école. Sept différentes écoles (lycées) ont fait l'objet de ces enregistrements. Les locuteurs enregistrés sont des étudiant(e)s entre 14 et 19 ans environ. Le deuxième type de cadre est constituée des presque 14 heures d'enregistrements restantes de notre corpus : il s'agit de conversations spontanées entre jeunes situées dans les différents types de situations et de quartiers qui ont représenté le terrain général de notre recherche. Quelques-uns de ces exemples ont déjà fait l'objet d'analyse dans les chapitres précédents.

La raison pour laquelle dans notre étude nous voulons mettre un accent particulier sur la production langagière des jeunes étudiants des lycées de l'aire urbaine de Cagliari, est que l'école joue un rôle fondamental à l'intérieur de notre société dans le développement des relations humaines et communicationnelles, et qu'elle constitue le lieu privilégié pour le développement de la langue des nouvelles générations :

La scuola, che scandisce con i suoi orari e il suo calendario, il tempo e le stagioni degli studenti, è il luogo in cui nasce e si forma l'individuo giovane e dove maggiormente si può esprimere, nell'interazione quotidiana tra coetanei e adulti. È

---

<sup>182</sup> Cf. aussi Binazzi (1997) à Florence, important pour les caractéristiques particulières du rapport entre langue et dialecte dans le contexte toscan. Marcato (2006b) permet d'évaluer dans une perspective générale l'ensemble de travaux plus récents réalisés en Italie sur ce sujet.

il contesto comunicativo più favorevole allo sviluppo e all'uso della parlata giovanile. (Gargiulo, 2002 : 8)

En ce concerne les *graffitis*, ils permettent de mettre en relief, à travers une intégration des différentes perspectives, plusieurs caractéristiques régulières de la production langagière des jeunes « cagliaritains » entre 14 et 25/29 ans. Il faut préciser que le terme « cagliaritains » est employé dans notre travail seulement au sens large, car il ne s'agit pas forcément de sujets nés et habitants dans la ville : cette désignation s'applique aussi à personnes provenant des villages et des petites villes de l'agglomération autour de la capitale régionale, voire de la « province » et, dans plusieurs cas, des autres aires de l'île. Nous utilisons cette dénomination puisque nous estimons qu'il s'agit de jeunes qui passent une partie importante de leur journée, comme c'est le cas pour les lycéens, voire, de l'année, notamment dans le cas des universitaires, dans la ville et qui sont intégrés dans la société urbaine de Cagliari où ils développent leur réseau communicationnel.

La comparaison des éléments linguistiques, surtout mais non exclusivement lexicaux, offre un nouvel angle d'observation pour constater d'une part la présence du sarde dans le répertoire verbal des jeunes et, d'autre part, le rôle joué dans leur production linguistique par des facteurs pragmatiques.

## **9.2 Quelques observations générales sur la variété linguistique « jeune » en Italie**

Le *langage des jeunes*, naturellement, ne représente pas un phénomène exclusivement italien. Il s'agit, au contraire, d'une variété étudiée dans des aires linguistiques très variées, qui laisse apparaître des spécificités liées aux caractéristiques du terrain de recherche. Par exemple, comme nous l'avons souligné dans le chapitre 4, la tradition italienne se différencie de celle française de par la focalisation particulière de cette dernière sur la question des banlieues.

En ce qui concerne de manière plus spécifique notre étude, l'analyse des variétés de l'oralité a depuis longtemps conquis une place importante dans le cadre de la recherche et des études sur l'italien contemporain. Un intérêt particulier est accordé à la variété dénommée communément *langue des jeunes*, qui peut être définie comme la variété d'italien parlée par les 'jeunes générations' en contextes communicationnels informels entre pairs, dans le but de marquer sa propre appartenance au groupe des pairs et se distinguer du monde des 'adultes'.

Dans la définition de la langue des jeunes il n'est pas possible de négliger le fait que cette catégorie sociologique, les *jeunes*, est délimitée par des frontières très floues. Elle se fractionne en plusieurs sous-groupes dont le facteur « âge », bien que le plus évident, n'est qu'un des éléments caractérisants. Il ne faut pas négliger, en effet, l'importance de facteurs tels que le sexe et le milieu social.

Le critère de l'âge, par ailleurs, n'est pas non plus indépendant de considérations externes, liées aux avatars de la société. Comme le souligne D'Achille (2006), cette réalité complexe est évidemment difficile à cerner, et une observation détaillée permet de noter que les sous-catégories fondées sur les facteurs mentionnés ci-dessus s'entrecroisent et se mélangent sans cesse. Tempesta (2006 : 33) met en relief la nécessité de rapporter cette catégorie générationnelle avec les différents facteurs d'insertion dans la vie adulte : ainsi, selon des études récentes mentionnées par l'auteure, la tranche d'âge délimitée suivant ce critère se situe en 2002 entre 15 et 34 ans, alors qu'elle se situait entre 15 et 24 ans en 1983<sup>183</sup>.

Cortelazzo (1994 : 294), tient compte aussi de paramètres liés aux modalités et au contexte de la communication, lorsqu'il définit la langue des jeunes comme la variété linguistique tendanciellement orale, employée dans certaines conditions communicatives par des groupes de jeunes. S'agissant de conversations spontanées entre pairs, les conditions communicatives mentionnées par l'auteur concernent le statut des interlocuteurs et l'objet de la communication qui peut être typique de cette tranche de la population, tel que l'amitié, l'amour, le sexe, l'école ou les drogues.

Dans cette optique, le locuteur est conscient de pouvoir choisir, à l'intérieur du répertoire linguistique, le langage jeune quand il se trouve dans un contexte d'interaction informelle, avec des personnes du même âge ; s'il s'agit d'amis, de personnes du même groupe, ce choix apparaît comme plus cohérent. Selon Radtke (1993 : 228), également, cette variété peut être considérée comme un registre linguistique parmi d'autres, choisi en contexte sociolinguistique spécifique comme l'école et les lieux de rencontre des jeunes ; il s'agirait, ainsi, d'une variété essentiellement diaphasique.

Cependant, nous sommes de l'avis de Berruto (1987 : 21) qui souligne que la caractéristique sociolinguistique la plus évidente et remarquable de la langue des jeunes est sa position intervariationnelle, qui fait qu'elle se trouve dans un point d'intersection entre plusieurs facteurs de la variation linguistique. De cette façon, la dimension diaphasique

---

<sup>183</sup> Còveri (1988a) et Cortelazzo (1994 : 292 n.1) fixent même entre 11 et 19 ans la tranche d'âge des jeunes.

n'est pas la seule qui nous permette de rendre compte des spécificités de cette variété. Le langage des jeunes est observable également dans une perspective diachronique puisque'il s'agit aussi d'une variété conditionnée par la modalité de production, fondamentalement orale. Dans cette optique, la considération de l'écriture murale n'est pas en contradiction avec ce caractère oral principal ; au contraire, puisqu'elle montre des liens importants avec la dimension de l'oralité, elle peut être mise en relation directe avec la production langagière quotidienne de ceux qui l'emploient, ainsi qu'avec certains paramètres socio-pragmatiques qui peuvent motiver ces usages.

Du point de vue diachronique, nous avons affaire à une catégorie sociale qui, bien définie par rapport à l'âge, est stigmatisée par les personnes externes au groupe en raison précisément d'un *langage* perçu comme *différent*, typique d'un groupe social auquel la société attribue une identité spécifique, à part.

La dimension diachronique, enfin, ne semble pas sans importance, compte tenu du rôle de relief joué par le substrat dialectal pour la définition de cette variété dans le contexte sociolinguistique italien. Sobrero (1990 : 101), cité et commenté par Cortelazzo (1994), Gargiulo (2002), Maddalon et Bianco (1999), évoque cette composante parmi les cinq qui caractérisent à son avis le répertoire linguistique des jeunes :

1. une base d'italien colloquial informel ;
2. une couche dialectale ;
3. une couche d'argot traditionnel ;
4. une couche d'argot innovateur, considérée d'après Cortelazzo (1994 : 293) comme la composante de la langue des jeunes proprement dite ;
5. une couche provenant de la langue de la publicité et des médias.

Cortelazzo (1994 : 293) propose d'ajouter à cette liste un sixième élément, à savoir les langues étrangères, notamment l'anglais mais aussi l'espagnol.

Le langage des jeunes se caractérise par une dynamique linguistique accélérée par rapport à la langue commune et, par conséquent, la durée d'usage de certains mots est généralement très brève. Certes, cela n'empêche pas que certains éléments lexicaux se caractérisent par une diffusion et une durée d'existence remarquables.

Le caractère innovateur de cette variété linguistique est déterminé par la création d'unités lexicales nouvelles, par des processus morphologiques tels que la dérivation et la composition ainsi que par des procédés sémantiques comme l'exagération, le glissement de sens, etc.

La fonction la plus importante de cette variété, nous l'avons déjà souligné, est celle de favoriser la cohésion interne du groupe face au monde extérieur, grâce notamment au caractère ludique et humoristique des productions langagières.

En outre, la diffusion des moyens de communication de masse dans la vie quotidienne de notre société, qui se traduit par une véritable prolifération des ressources communicationnelles, a des répercussions évidentes non seulement sur les habitudes de vie des jeunes mais aussi, plus particulièrement, sur leur comportement linguistique.

Si Sobrero (1990), comme nous l'avons remarqué, considère en général le dialecte comme un des éléments constitutifs du langage des jeunes, concernant la Sardaigne, notre domaine linguistique spécifique, Gargiulo (2002 : 90) met en évidence l'importance du patrimoine lexical du sarde comme source d'enrichissement du vocabulaire des jeunes étudiants (cf. aussi Depau, 2005).

Cette importance est témoignée aussi par les usages linguistiques qui caractérisent la communication dans les médias. Par exemple, certains sites Internet reproduisent les usages courants de la langue locale avec une spécialisation générationnelle, orientée vers les classes d'âge se situant surtout entre 14 et 25 ans, et parfois plus. Il est possible d'y trouver un emploi remarquable de l'italien et du sarde en alternance. Deux exemples de ce type de sites, assez populaires parmi les jeunes de Cagliari et en général de la Sardaigne, sont *Iscallonarasa* « les conneries » et *Codda*, « baise »<sup>184</sup>. Ces sites, dont le contenu est plutôt léger et humoristique, utilisent une forme d'expression représentative du langage de jeunes cagliaritains (cf. aussi Depau et Ghimenton, 2008).

Les deux dénominations révèlent déjà que l'emploi le plus marquant du sarde dans le contexte de production représenté par les sites en question, se manifeste dans la sphère sémantique physique et sexuelle. La présence remarquable d'expressions vulgaires et grossières dans les pratiques verbales des jeunes est telle que l'utilisateur moyen non averti est parfois amené à croire erronément qu'il y ait une relation privilégiée directe, consciente, entre le sarde – ou, plus en général, les variétés dialectales – et le caractère présumé vulgaire de l'énonciation. En effet, le dialecte est de plus en plus souvent utilisé pour la

---

<sup>184</sup> *Iscallonarasa* : dans cette forme graphique il est possible d'indiquer la fusion de l'article déterminatif pluriel invariable du campidanien *is* et le nom féminin pluriel *callonara* avec la marque du pluriel *-s* et la voyelle paragogique *-a* reproduisant la prononciation courante. Cf. Wagner (1960-64) sous *calloni* « couillon ». Pour *codda*, cf. Wagner (1960-64), sous *coddare*. La reproduction dans l'écriture de la voyelle paragogique *-a* dans *iscallonarasa*, caractérisant l'oralité, est un fait fréquent dans les pratiques d'écriture spontanée, comme nous le verrons lors de notre analyse concernant les *graffitis* dans le chapitre suivant ; cf. aussi Depau (2005; à paraître).

plaisanterie, dans un registre informel, par définition plus éloigné de la norme standard et ouvert aux expressions grossières, aussi bien en sarde qu'en italien.

Les responsables de *Codda* ont incorporé dans leur site un dictionnaire interactif, le *Coddabolario* (le résultat d'un télescopage des mots *codda* et *vocabolario* « dictionnaire »). La plupart des mots intégrés dans ce glossaire relèvent du dialecte de Cagliari, mais nous en trouvons aussi qui proviennent d'autres variétés sardes et non sardes de l'île. À toutes ces sources s'ajoutent de nombreux néologismes, néanmoins employés au quotidien par les jeunes. Une telle ouverture à de nouvelles formes est liée au but principal des auteurs du *Coddabolario*, qui énoncent :

Alcune voci sono fedeli alla nostra lingua, il cagliaritano-campidanese, moltissime altre sono segnalate dai nostri cari coddoni di tutta la Sardegna, e quindi spaziano nei diversi dialetti. Infine ce ne sono di completamente inventate, o di formazione gergale recentissima, che noi consideriamo altrettanto valide. Perché una lingua è viva se viene parlata, e più parole avrà il sardo, più cose potranno dire i sardi.

L'objectif déclaré par les responsables du site est donc de rendre disponibles les formes lexicales et les expressions du « sarde » – entendu dans une acception très vaste – aux possibles utilisateurs, sans préciser cependant tous les détails relatifs aux contextes d'emploi, aux locuteurs, à leur classe d'âge, etc.

Ainsi, à première vue, le propos tenu dans le site peut apparaître naïf ; toutefois, l'aspect qu'il importe ici de souligner est l'intérêt des auteurs pour la transmission et la diffusion du sarde à travers le support marqué sociolinguistiquement des variétés des jeunes.

Comme nous l'avons déjà souligné, les recherches sur le répertoire verbal des jeunes en Italie s'appuient sur les résultats de questionnaires auto-évaluatifs, et se focalisent sur la dimension lexicale. Notre démarche est donc différente, car nous prenons en considération la production spontanée dans des situations de conversations entre pairs.

Les enquêtes réalisées dans le cadre de notre travail entraînent inévitablement des résultats « qualitatifs », c'est-à-dire fondés sur la présence d'un élément plutôt que sur sa fréquence. Ainsi, notre recherche peut être sans doute qualifiée comme « parallèle » à celle des études évoquées ci-dessus et fournir des données qui intègrent l'ensemble des matériaux déjà acquis sur les usages langagiers des jeunes en Italie.

### 9.3 Analyse des données issues de la production orale

Dans notre analyse, nous voulons mettre en relief un certain nombre de phénomènes qui intéressent les différents niveaux du système et qui constituent une partie du répertoire verbal des locuteurs considérés.

Nous les avons regroupés en trois catégories :

- Aspects phonétiques
- Aspects morphologiques et syntaxiques
- Aspects lexicaux et phraséologiques

Cependant, souvent ces phénomènes s'entrecroisent : cela signifie aussi que plusieurs éléments et exemples reviendront dans notre présentation, suivant le niveau de l'analyse<sup>185</sup>.

#### 9.3.1 Aspects phonétiques : prépalatalisation de la sibilante alvéolaire

La prépalatalisation de la fricative alvéolaire qui précède une occlusive est un phénomène assez fréquent dans la production orale<sup>186</sup>. Nous avons déjà mentionné ce trait de l'oralité dans le chapitre 7, à l'occasion de l'analyse d'une conversation entre deux jeunes hommes – un caissier et son client – dans un bar.

Voici les différents types d'occurrences de ce phénomène relevées dans notre corpus d'enregistrements oraux :

- (1). [1] mi ha detto una mia amica ch'è una figata / guà tutto fatto bene / che culo  
(2 s.) **ti/fcoppiano** la mutanda

Une amie m'a dit que c'est trop cool/ remarque tout bien fait / quelle chance / ((elles/ ils/ ça)) **t'explose(nt)** les culottes

- (2). [1] io l'avevo mandato a prendere il pizzo alla Città Mercato ((rire des autres interlocuteurs)) (2 s.) praticamente lui dove stava andando l'hanno accerchiato queste tre macchine (2 s.) l'hanno accerchiato queste tre macchine (2 s.) l'hanno

<sup>185</sup> Le chiffre entre crochets au début de chaque exemple indique le contexte où l'énoncé a été enregistré : [1] institut technique « *per Geometri* » ; [2] lycée classique ; [3] lycée scientifique ; [4] institut technique « commerce » ; [5] institut technique 'féminin' « magistrales » ; [6] institut technique « *per Geometri* » bis ; [7] institut privé avec plusieurs spécialisations ; [8] lycée scientifique *bis* ; [9] bar – bureau de tabac (conversation « *Moviri VS Muoviti* » ; cf. chapitre 7, § 7.2.3, page 205) ; deux jeunes d'environ 20 ans (caissier – client) ; [10] arrêt du bus (conversation « La cigarette » ; cf. chapitre 7 § 7.2.1.3, page 168) ; plusieurs jeunes (G ; H25 ; H30 ; H20 ; F20).

<sup>186</sup> Comme nous l'avons déjà indiqué auparavant, nous n'avons pas opté pour l'alphabet phonétique de l'API pour nos transcriptions intégrales. En revanche, nous utilisons les symboles ʃ et ʒ pour représenter la consonne fricative prépalatale sourde et, respectivement, sonore.

incomin/ **ha fchivato** quattro colpi poi non se n'è accorto <INC> **baftone**  
<INC> cecchino l'ha preso solo **di zghiscio**

Moi, je l'avais envoyé prendre le racket au centre commercial ((rire des autres interlocuteurs)) pratiquement lui, où il était en train d'aller, trois voitures l'ont entouré (2 s.) trois voitures l'ont entouré (2 s.) ils ont commencé à le /**il a évité** quatre coups puis il s'en est pas aperçu <INC> **bâton** <INC> franc-tireur l'a seulement **frôlé**

- (3). [1] [...] mi sta già facendo **fclerare**  
[...] ((il/elle)) me fait déjà **devenir fou**
- (4). [8] *la' ghi è fscoppiau berdiu*  
*Il est complètement fou* ((litt. : il est **explosé** perdu))
- (5). [8] il più **fscoppiato**/ (2 s.) il più **fscoppiato** <INC>  
Le plus **fou** ((litt. : **explosé**))/ (2 s.) le plus **fou** ((litt. : **explosé**))
- (6). [8] minca quello li <INC> **efintore** l'hai mai visto bisticciare? minca fa morire!  
Putain celui-là <INC> **extincteur** tu l'as jamais vu quand il se dispute? Putain il me tue !
- (7). [9] adesso tu **afpett**/ <INC>  
Là, tu **atten**/ <INC>
- (8). [9] minimo (mi) devi chiedere **fcura**/  
Il faut minimum que tu **t'excuses**/
- (9). [9] sh: ((*scil.* : chut)) mo' ti faccio **afpettare** di nuovo / cazzi tuoi  
Ch:ut ((= tais-toi!)) là je te fais **attendre** encore/ tant pis pour toi

Le passage du lieu d'articulation alvéolaire au prépalatal se manifeste dans plusieurs contextes communicatifs qui se distinguent par leur caractère informel et/ou par un glissement vers le bas du point de vue diaphasique. Dans notre corpus il est difficile de lui attribuer, en revanche, une valeur diastratique bien marquée, car les situations d'enregistrement appartiennent au même genre conversationnel. La seule exception susceptible d'être signalée est constituée par la conversation constituant le *setting* [9] (cf. note 185), se déroulant dans un bar entre le caissier, Al., et le client Ch. (cf. § 7.2.3, page 205). Toutefois, nous avons vu que dans ce cas aussi, le changement phonétique se

produisait dans des phases différentes de l'interaction, étant lié, par ailleurs, à des fonctions pragmatiques assez marquées, relatives aux attitudes du caissier vis-à-vis de son client et interlocuteur.

En ce qui concerne la position dans les séquences phoniques, nous constatons que le trait en question se produit dans notre corpus aussi bien à l'initial qu'à l'intérieur de l'unité lexicale, y compris lorsque le mot est enchâssé dans une phrase. Dans notre corpus, l'élément analysé est présent avec au moins une occurrence devant chacune des trois occlusives concernées : bilabiale /p/ (*aspettare*), alvéolaire /t/ (*baftone*, *eftintore*), vélaire /k/ (*scoppiano*, *sclerare*, *scusa*). Dans un cas, nous avons aussi la fricative sonore suivie de l'occlusive vélaire sonore /g/ (*3ghiscio* ; ex. 2). Pour terminer, nous soulignons aussi que le même élément se manifeste dans un énoncé complètement en sarde (ex. 4 : *la' ghi è scoppiau berdiu* ; cf. *infra*), occurrence qui nous permet de mettre en évidence que la réalisation de ce trait n'est pas exclusive d'un système linguistique spécifique : au contraire, elle est généralisée dans le répertoire, quel que soit le code concerné. Cependant, il faut remarquer que dans les exemples (2) (« praticamente lui dove stava andando [...] **ha schivato** [...] **baftone** [...] **di 3ghiscio** ») et, surtout, (6) (« minca quello lì <INC> **eftintore** l'hai mai visto bisticciare? minca fa morire! »), la prépalatalisation ne se produit pas dans le cas de *stava* et de *bisticciare*, bien qu'ils soient situés à l'intérieur de l'énoncé à proximité d'éléments lexicaux où ce phénomène phonétique a lieu (cf. en particulier, le cas de « *eftintore* » et « *bisticciare* »). Ainsi, les contextes phonologique d'occlusive suivante et sociolinguistique général que nous avons indiqués pour décrire le processus examiné de la fricative alvéolaire, ne représentent pas une condition suffisante pour sa réalisation, qui montre en réalité des fortes oscillations dans l'usage.

La prépalatalisation des fricatives alvéolaires ne semble pas avoir fait l'objet de réflexions approfondies de la part des dialectologues et phonéticiens spécialistes de l'aire italo-romane. Cependant, sa diffusion aréale dans les parlers italiens et sardes n'est pas inconnue dans la littérature dialectologique. Rohlfs (1966 : 257 - 263) souligne la présence du processus dans plusieurs aires italo-romanes, avec une fréquence différente selon la consonne occlusive qui suit la fricative et selon la position, initiale ou médiane, du groupe consonantique. Les variétés sardes ne sont pas évoquées par cet auteur mais elles n'ignorent pas le phénomène, même si l'aire de diffusion apparaît extrêmement limitée. Wagner (1984[1941] : § 280) le signale pour la région de la Planargia, lorsque la fricative

est suivie d'une occlusive vélaire ou d'une occlusive bilabiale (par exemple [i]fkala] « escalier », [mu]fka] « mouche » etc.)<sup>187</sup>. Bottiglioni (1919) l'avait également mis en relief pour un groupe de dialectes contigus, étiquetés comme logoudoriens.

Contini (1987 : 263, 267–268) précise davantage la diffusion aréale de l'aboutissant prépalatal en position préconsonantique à l'intérieur du mot<sup>188</sup>.

La littérature plus récente signale ce type d'évolution de manière sporadique et sans beaucoup de détail concernant le contexte phonétique. Telmon (1993 : 105–116) le signale dans sa description des variétés régionales d'italien, Avolio (2003) le mentionne, de manière marginale, dans son analyse des formes verbales du dialecte de l'Aquila.

Quelques cas sont attestés par Cerruti (2003 : 35–36) dans une interaction enregistrée dans le cadre de sa recherche sur la production linguistique dans un bourg de l'agglomération turinoise ; les locuteurs sont toutefois d'origine méridionale, comme le précise l'auteur en s'appuyant, en plus du trait en question, sur plusieurs éléments phonétiques caractéristiques des dialectes du Sud de l'Italie.

Les cas décrits par Crocco (2001) dans l'aire napolitaine se rapprochent de notre perspective d'analyse. Dans le premier exemple, l'auteure met en évidence la diffusion de la palatalisation de la fricative alvéolaire, définie comme très marquée du point de vue diatopique mais aussi diastratique (*ibid.* : 157). La palatalisation est notamment utilisée comme critère discriminant pour déterminer l'identité dialectale de *afpe'*, impératif apocopé du verbe *aspettare* « attendre ». Crocco attribue à l'apocope un caractère « [...] non propriamente dialettale, ma genericamente regionale » (*ibid.* : 157), tandis que la palatalisation constitue ici une marque dialectale. Une confirmation pour l'aire de Naples est fournie par un autre exemple concernant deux réalisations différentes du mot « scuola » « école » (*ibid.* : 158). Cette fois, la prépalatale caractérise aussi bien la variante dialectale que la variante régionale d'italien, alors que l'élément distinctif est l'absence ou la présence de diphtongaison de la voyelle tonique, caractérisant, respectivement, la forme dialectale et la forme italienne régionale.

Le facteur diamésique / diaphasique émerge dans les observations de Balducci (2001 : 220) qui, dans sa description des caractéristiques de l'italien régional des Marches, mentionne le passage de la fricative alvéolaire à prépalatale lorsqu'elle est suivie

---

<sup>187</sup> Aucun exemple avec occlusive bilabiale n'est fourni par l'auteur.

<sup>188</sup> L'aire analysée par Contini se situe dans la région centrale et septentrionale de l'île.

d'une occlusive. L'auteur relève l'aire de diffusion de ce phénomène et son caractère oral : « nel parlato è diffuso in tutto il territorio maceratese e ascolano ».

Une observation attentive de ce phénomène dans l'ensemble des variétés italo-romanes actuelles serait tout de même de grande utilité pour pouvoir en préciser la définition, la fréquence, le cadre sociolinguistique dans lequel il se produit. En effet, sa présence aussi marquée dans le parler des jeunes de Cagliari nous paraît surprenante, puisqu'il ne s'agit pas d'un élément de substrat relevant du sarde. En outre, ce trait montre une certaine régularité des conditions de production : le niveau marqué dans la dimension diaphasique et peut-être aussi diastratique, bien que nous ne disposons pas de données certaines au sujet de cette dernière. Par ailleurs, il nous semble difficile de pouvoir attribuer la réalisation de ce trait, dans notre domaine linguistique, à un phénomène de contact et à l'influence directe éventuelle d'une autre variété plus prestigieuse, qu'il s'agisse de l'italien régional, de la langue des jeunes d'une autre aire linguistique ou encore de l'argot. Nous penchons plutôt pour le résultat d'un contact indirect avec d'autres variétés dialectales et d'italien régional de l'aire italo-romane méridionale : en ce sens, la diffusion de ce trait pourrait avoir été favorisée par la démocratisation des moyens de communications, notamment, la télévision.

L'étude de ce trait ne sera donc pas développée davantage ici, car nous ne disposons pas suffisamment d'éléments de comparaison permettant un approfondissement et une généralisation ultérieurs. Nous nous réservons d'approfondir l'étude de ce processus par des enquêtes ultérieures, ciblées à plus vaste échelle, tenant compte aussi de la perception des locuteurs vis-à-vis de ce phénomène.

### **9.3.2 Aspects morphologiques et syntaxiques**

#### **9.3.2.1 Verbes impératifs apocopés et interjections**

Un autre aspect qui émerge du corpus d'enregistrements est la quantité considérable de formes verbales impératives apocopées, parfois répétées, dont nombreuses sont fréquemment présentes dans la production en italien aussi bien qu'en sarde<sup>189</sup>.

---

<sup>189</sup> Une manifestation particulière de ce phénomène est mentionnée par Rohlfs (1966 : 451), relativement à la répétition du même verbe dans le dialecte napolitain : « In napoletano la seconda forma di un imperativo ripetuto si abbrevia fino alla vocale tonica : per esempio *jòca jò* 'giuoca, giuoca' [...] *aspètt' aspè, butta bù* [...] », respectivement « joue », « attends », « jette ». La diffusion de cette forme dans l'aire napolitaine – dialecte et italien régional – est indiquée aussi par Crocco (2001 : 157-158), déjà mentionné au paragraphe précédent.

Les formes verbales impératives qui apparaissent dans notre corpus en forme apocopée sont ita. *da'* « donne », ita. *aspe'* « attends », ita. *asco'* « écoute », ita. *va'* ; srd. *ba'* « va », ita. *gua'* ; srd. *mi'* « regarde ». Leur traduction dans le contexte des énoncés rapportés ci-dessous n'est pas toujours aisée, à cause de la fonction pragmatique phatique et conative qu'elles assument dans le contexte interactionnel :

- (10). [1] *arrazz' e sentimentu da'!*  
*Mais quel sentiment allez !*
- (11). [9] *da' ajò oh / ; [9] da': vien/*  
*Allez allez oh ; Allez, viens/*
- (12). [1] *da' aspe' gli chied<sup>o</sup>/ dove siamo? / dove andiamo?*  
*Allez attends je lui deman<sup>de</sup>/ on est où ? on va où ?*
- (13). [1] *aspe' ; [1] aspe' Brundu!*  
*Attends ; Attends, Brundu!*
- (14). [2] Oh Mario *asco' vai / vai*  
*Ô Mario écoute vas-y / vas-y*
- (15). [3] *asco' ; [3] asco' è una stronzata!*  
*Écoute ; Écoute c'est une connerie!*
- (16). [4] *asco' / qu<INC>a(n)ze li le facevamo io la mia amica e un'altra tipa da sole <INC> parlando da sola <INC> coca cola*  
*Écoute / <INC> là on les faisait moi ma copine et une autre nana toutes seules <INC> en parlant toute seule <INC> coca cola*
- (17). [7] *asco' ci metto la crema e gli fa[ccio] "professoressa c'ho le palle irritate me le massaggia"*  
*Écoute j'y mets la crème et lui dis « Madame la professeure j'ai les couilles enflammés vous me faites un massage ? »*
- (18). [8] *asco' il pi<INC> è quello di Nora vero?*  
*Écoute le p<INC> est celui de Nora n'est-ce pas ?*
- (19). [1], [2], [3], [4], [5], [8] *E va'!*  
 (20). [3] *E ba'!* ; [8] *Ae ba' ; E ba'*
- Litt. *Vas-y!* ((mais pragmatiquement se rapproche plutôt de « n'importe quoi ! »))

- (21). [1] mi ha detto una mia amica ch'è una figata / **guà** tutto fatto bene / che culo  
(2 s.) ti **fcoppiano** la mutanda

Une amie m'a dit que c'est trop cool/ **remarque** tout bien fait/ quelle chance / ((elles/ ils/ ça) t'explose(nt) les culottes

- (22). [8] **gua'** che ti stav' uscendo <INC: pure il sangue>

**Remarque** qu'il te sortait <même du sang>

- (23). [8] ma la' ghe lo fanno apposta quelli eh (2 s.) **gua'** ghe Silvia/ Silvia è all'università

Mais remarque qu'ils le font exprès ceux-là eh (2 s.) **remarque** que Silvia/ Silvia est à l'université

- (24). [7] **mi'** che ti salto addosso!

Fais gaffe que je te saute dessus !<sup>190</sup>

Cette classe très limitée de formes verbales est décrite et analysée sur le plan phonologique et morphologique par Floričić et Molinu (2003 : 346), qui s'intéressent notamment à l'étude d'un groupe restreint d'impératifs monosyllabiques de l'italien (pour les verbes *andare* « aller », *stare* « rester », *fare* « faire », *dare* « donner », *dire* « dire », et *essere* « être ») et du sarde. Dans le sarde aussi, en effet, les impératifs monosyllabiques constituent un groupe limité. Il s'agit de *na'* < *nara* « dis ! », *mi'* < *mira* « regarde ! », *te'* < *tene* « tiens ! », *ba'* < *bae* « vas ! », *bi'* < *bie*, litt. « vois ! », « voilà ! », *to'* < *tocca*, litt. « touche ! », « allez ! »<sup>191</sup>. Les auteurs (*ibid* : 350) mentionnent en outre les impératifs *guarda* « regarde ! », *togli* « enlève ! », *tieni* « tiens ! », *vedi* « vois ! », *aspetta* « attends ! », *ascolta* « écoute ») attestés également – sans préciser, cependant, s'il s'agit d'italien standard ou bien régional – dans une forme apocopée, respectivement *gua'*, *to'*, *tie'*, *ve'*, *aspe'*, *asco'*.

L'étude de Floričić et Molinu se centre sur les caractéristiques phonologique et morphologique de ces verbes, alors que nos considérations se situent plutôt sur le plan syntaxique et pragmatique. L'ensemble de ces aspects est en revanche pris en compte aussi par les deux auteurs (*ibid.* : 351 suiv.), qui en soulignent le statut intermédiaire entre la catégorie du verbe et celle de l'interjection. C'est justement dans le fait qu'ils endossent à la fois les propriétés de l'interjection et du verbe, que réside la complexité de ces éléments.

<sup>190</sup> En ce qui concerne notamment *ba'* et *mi'*, cf. Contini (1989 : 323), qui opère une analyse de la dimension intonative de ces deux et d'autres interjections monosyllabiques.

<sup>191</sup> Les verbes pris en considération par Floričić et Molinu relèvent des variétés septentrionales du sarde ; cf. Contini (1981; 1987) ; cf. aussi Pisano (2004).

Ainsi, selon les auteurs, il serait difficile de trouver des expressions comme « Gua' bene lo schermo! » (*ibid* : 354), parce que *gua'* aurait déjà perdu sa force de forme verbale et en tant qu'interjection ne serait pas assez fort pour régir une phrase.

Dans les occurrences que nous avons montrées, la fonction phatique de ces éléments visant à stimuler l'attention de l'interlocuteur est prédominante. Les seuls cas où la fonction sémantique nous paraît encore active à côté de celle pragmatique, concernent les énoncés (3) et (4) avec la forme *aspe'*, mais la structure syntaxique de l'énoncé est tellement réduite qu'elle n'autorise pas une interprétation certaine : les énoncés sont très brefs et *aspe'* – s'il s'agit d'un verbe – représente le seul élément de son syntagme.

Bien que dans notre corpus il n'y ait pas d'exemples concrets où ces formes apocopées jouent un rôle clair de verbe, nous ne sommes pas totalement de l'avis que l'on puisse exclure *a priori* la possibilité de réalisation de formes telles que « Gua' bene lo schermo! » utilisé comme exemple par Floričić et Molinu. Nous pensons à certaines constructions qui nous paraissent acceptables dans le contexte linguistique de la Sardaigne : *gua' quelle scarpe / quelle ragazze / Anna, Vanessa e Maria : che belle!*, « regarde ces chaussures/ ces filles/ Anna, Vanessa et Maria : qu'elles sont belles ! » ; *aspe' un attimo che devo allacciarmi le scarpe* « attends un moment que je dois lier les lacets des chaussures » ; *asco' questa canzone* « écoute cette chanson ». Dans ces cas aussi l'élément phatique et conatif, qui est une des composantes de la fonction naturelle jouée par ces impératifs de verbes de perception, est prépondérant. Cependant, comme nous l'avons déjà précisé, dans notre liste d'exemples extraits du corpus, la fonction de ces formes à cheval entre les deux catégories semble se rapprocher davantage de celle de l'interjection, suivant un processus de lexicalisation.

Deux aspects concernant nos exemples peuvent être mis en relief : premièrement, la corrélation entre la présence des interjections et le caractère informel de leurs contextes de production; deuxièmement, l'absence de séparation nette entre sarde et italien. Cette dernière situation se vérifie selon deux cas de figure : nous avons, d'une part, l'alternance du même verbe en italien et en sarde (*ba'va'* ; *gua'/mi'*), d'autre part, la présence d'éléments en italien dans des énoncés en sarde, et *vice versa*, comme par exemple dans le cas de l'exemple 1) *arrazz' e sentimentu da'!*, où l'interjection italienne *da'* est intégrée dans l'énoncé en sarde et dans le cas de 15) *mi' che ti salto addosso!*, avec l'interjection sarde *mi'* au début de l'énoncé en italien. Cette dernière interjection, aussi bien que d'autres, sont indiquées par Lavinio (2002 : 248) comme caractéristiques de l'italien régional de Sardaigne :

[...] *mih*, ugualmente incitativa, per attirare l'attenzione su qualcuno o qualcosa: equivalente a "guarda!" mantiene (o può mantenere) legami sintattici con la frase, dato che può reggere l'accusativo preposizionale o una completiva.<sup>192</sup>

Les exemples fournis par cette linguiste permettent de renforcer notre opinion sur l'acceptabilité d'expressions construites à l'aide de ces verbes apocopés :

*mih a Giovanni arrivando!* (detto da un parlante incolto); *mih a Pantani, cess...!*; *Mih che ti picchio, mih!* (detti da un parlante di media cultura, con diploma di scuola superiore).<sup>193</sup> (gras et italique dans l'original)

L'absence d'une distinction nette des éléments italiens et sardes à l'intérieur du discours est exemplifiée, en outre, par la coprésence dans le même énoncé d'interjections ayant, en principe, la même valeur expressive : c'est le cas de l'exemple (2) *Da' ajò oh / où* les deux premiers éléments – respectivement, italien et sarde – sont équivalents du point de vue pragmatique.

*Ajò* « allez ! » est une interjection fréquente dans la production linguistique spontanée. Elle est utilisée couramment par les locuteurs sardes et, au-delà de situations communicatives spécifiques, n'est pas marquée du point de vue *identitaire*<sup>194</sup> :

- (25). [1], [2],[3], [7], [8] *ajò*  
 (26). [2] No *ajò* minca che palle

Non, *allez*, putain, ((tu/ça)) me (fais/fait) chier

- (27). [3] *ajò* Andre

*Allez* Andrea

- (28). [3] *ajò*, <INC> Tommy, io sto andando (2 s.) *ajò*

*Allez*, <INC> Tommy, moi je vais (2 s.) *Allez*

<sup>192</sup> Le choix de la forme graphique *mih* est justifiée par l'auteure (*ibid* : n18) : « Incerta sulla grafia da usare (la più appropriata sarebbe *mi'*) opto per *mih* per evitare l'omografia con la forma tronca di *mio*, usatissima in toscano e romanesco ».

<sup>193</sup> L'autre interjection présente dans cette citation, « *cess...!* », est expliquée par l'auteure (*ibid* : 248) : « [...] *Cess(u)!* (< lett. JESUS), spesso abbreviato in *Ceeh!* (con una *e* lunga e chiusa), ugualmente usatissimo da tutti i parlanti sardi, per esprimere preoccupazione o costernazione di fronte a un fatto ». Nous avons repéré de nombreuses occurrences de *ceeh* à l'intérieur de notre corpus des lycées, dans plusieurs variantes et sans distinction nette entre lycées ou distinction *garçon / fille*. Cf. aussi Wagner (1960 – 1964) sous *gésús* ; Artizzu (1997) sous *cè – cèssu*.

<sup>194</sup> Cf. Lavinio (2002 : 248 et n17), qui fournit aussi un très bel exemple d'usage de *ajò* marqué pragmatiquement. Cet exemple est issu d'un écrit mural des années 70 : « *Sardus, aiò o aià ?* ». Comme l'explique Lavinio, *aià* est l'interjection utilisée pour s'adresser aux animaux ; ainsi, le *graffiti* « equivale alla domanda 'Sardi, [siete o siamo] uomini o bestie ?' » (*ibid* : n17). Cf. aussi Wagner (1960-1964), sous *Ayá* et *Ayò*.

(29). [9] e i due caffè da portar via / e *moviri* ancora ((petit rire)) (2 s.) da' *ajò*

Et les deux cafés à emporter / et *dépêche-toi* encore ((petit rire)) (2 s.) allez *allez* ((avec une attitude qui n'est plus de provocation ; cf. chapitre 7))

Cette interjection peut assumer, en outre, une fonction verbale impérative ; précisément, elle équivaut à « *allons* » (cf. Floričić et Molinu, 2003 : 354 ; Lavinio, 2002 : 248). Ainsi, des phrases réalisées aussi bien en italien comme (21) *ajò alla Fiera* « allons à l'Expo » qu'en sarde comme (22) *ajò a su Poettu!* « allons au Poetto ! », entendues par hasard et notées au début du mois de mai 2008<sup>195</sup>, sont fréquemment attestées, voire courantes, dans la production quotidienne.

Les interjections sont souvent considérées comme marginales dans l'ensemble des éléments constituant le système linguistique. Cependant, la prise en compte de ces formes s'avère très utile dans un cadre d'analyse comme le nôtre, qui se fonde sur la considération de la dimension pragmatique / discursive, à notre avis fondamentale pour mieux comprendre les relations dynamiques entre codes en contact constant.

L'exigence d'étendre l'analyse des faits linguistiques à l'observation des interjections est manifestée aussi par Lavinio (2002 : 247-248), par rapport notamment à l'étude de l'Italien Régional de Sardaigne (IRS) :

Si dovrebbe aggiungere, nella descrizione dell'IRS, alcune interiezioni caratteristiche, spesso trascurate negli inventari al riguardo. [...Per] essere colte e studiate nella loro semantica esigono un'ottica attenta al parlato nella sua testualità e nei suoi aspetti pragmatici più immediatamente legati alle condizioni di produzione del discorso; ottica poco praticata, in genere, nel rilevamento dei dati sugli italiani regionali, scaturiti per lo più da questionari relativi a enunciati o vocaboli isolati o dall'analisi di testi scritti.

La description des différents verbes apocopés, mono- et dissyllabiques, et d'une interjection courante comme *ajò*, à partir des énoncés produits dans des interactions spontanées va dans la direction d'une contextualisation des phénomènes analysés. Un aspect qui nous paraît important est le caractère labile de ces éléments, se réalisant aussi bien sur le plan catégoriel (leur *transcatégorialité* « interjection – verbe ») que sur le plan

---

<sup>195</sup> *Ajò alla Fiera* « Allons à l'Expo / à la Foire » : la *Fiera Campionaria di Cagliari* est une grande exposition commerciale qui a lieu régulièrement entre la fin du mois d'avril et le début du mois de mai. *Ajò a su Poettu!* « Allons au Poetto » : le *Poetto* est la plage de Cagliari, très fréquentée pendant presque toute l'année par les cagliaritains, y compris, les étudiants qui décident de ne pas entrer à l'école. Les deux énoncés ici cités étaient produits dans deux contextes et par locuteurs différents. Les auteurs étaient – dans les deux cas – des adolescents. Nous signalons en outre, un petit écrit réalisé au crayon *ajo' al mare!* « allons à la mer ! » situé à proximité d'un arrêt du bus n. 3 amenant à la plage.

codique (leur caractère bilingue tendancielle non marqué, que nous pourrions appeler, par analogie avec la condition précédente, *translingualité*).

### 9.3.2.2 Autres interjections : *cioè, minca, mìnziga, la'*

D'autres interjections attestées dans notre corpus confirment la double condition de *transcatégorialité* et de *translingualité* de cette classe d'éléments.

Un cas assez typique, bien connu dans la littérature linguistique italienne, est celui de *cioè*, adverbe et conjonction. Il s'agit d'une particule très ancienne, résultat de la fusion de *ciò* « ce » et de *è*, 3<sup>e</sup> sing. verbe *essere* « être », des plus communes dans l'italien contemporain<sup>196</sup>. La fonction principale de *cioè* est d'introduire une explication ; à cette fonction principale s'en ajoutent d'autres, qui sont aujourd'hui caractéristiques de la production parlée : notamment, une fonction de particule métadiscursive, une fonction de correction très forte (*si, cioè, no* « oui, **enfin**, non »), et une fonction d'interruption « complète » de la structure syntaxique, liée à un changement du projet syntaxique et sémantique.

Voici quelques exemples de *cioè* attestés dans notre corpus de lycéens, répartis entre garçons – (30) et (33) – et filles, (31) et (32) :

- (30). [2] eh vabbé:/ **cioè** Ale o stasera o domani glielo devi dire sennò *ghi zi goddiri*  
 Eh d'accord: / '**fin** Ale soit ce soir soit demain tu dois le lui dire sinon *qu'il aille se faire foutre*
- (31). [4] **cioè** minca p<INC> incazzato  
 '**fin** putain p<INC> fâché
- (32). [4] *no: ta grezza minca cioè la' ghi ses<INC>*  
*No:n quelle vilaine, putain '**fin** t'es vraiment <INC>*
- (33). [7] minca che poi sbatte sul volant/ **cioè** « ma come cazzo guidi! Ooh: »  
 Putain après ((il/elle)) tape sur le guidon/ '**fin** « mais comment tu conduis ! ô »

Il est possible de remarquer que dans les énoncés mentionnés ci-dessus *cioè* n'est pas employé avec sa fonction principale, explicative, mais qu'il est utilisé plutôt comme interjection et comme marque d'introduction ou de reformulation pragmatique. En outre,

<sup>196</sup> De Mauro *et al.* (1993 : 212) relève dans son corpus 1'622 occurrences de *cioè* (Conjonction), qui se situe à la 51<sup>e</sup> place générale par ordre de fréquence ; cf. aussi Cortelazzo (1994 : 316). Pour une analyse approfondie de cette particule du point de vue linguistique et pragmatique, cf. Manzotti (1999).

son caractère *translingual* est confirmé par son emploi en sarde dans l'ex. (32) ; ici, par ailleurs, il est entouré par deux autres interjections telles que *minca* et *la'*, elles aussi très fréquentes dans ce type de contexte (cf. *infra*).

Relativement à la série d'exemples précédente, compte tenu des énoncés mentionnés dans ce chapitre, nous pouvons signaler aussi la présence massive de la lexie *minca*, que nous avons mentionnée, également, au cours des chapitres précédents. Cette unité lexicale est d'abord un substantif (« pénis ») d'origine dialectale qui est passé ensuite à l'italien régional de Sardaigne ; elle est répandue dans d'autres formes dans toute l'aire italo-romane méridionale et est considérée comme très vulgaire. Cependant, il est possible de remarquer que, dans le contexte pris en considération, son usage transcende les catégories de sexe (elle est autant utilisée par les garçons que par les filles) et de prestige social associé aux différents écoles (lycée classique *versus* école professionnelle) ; ainsi, il perd, au moins en partie, ses connotations sémantiques de départ.

Un aspect concernant cette interjection concerne la diffusion de la variante avec diphtongue finale *minchia*, caractéristique des parlers italiens méridionaux. Il ne s'agit pas, à notre avis, d'une influence directe due au contact entre locuteurs sardes et italiens du sud, mais plutôt du résultat de la diffusion à travers les moyens de communication – notamment, la télévision – de certaines variantes marquées sur l'axe diatopique. En ce sens, la réalisation dans l'aire de Cagliari de la variante *minchia* peut être mise en relation avec la palatalisation de la fricative alvéolaire [s], que nous avons déjà commentée auparavant. En effet, bien qu'il s'agisse de deux phénomènes très différents entre eux, ils sont tous les deux liés aux changements sociaux qui ont caractérisé l'Italie surtout dans le deuxième après-guerre, concernant une parfois lente mais constante circulation de caractéristiques linguistique de certaines variantes régionales dans l'espace national italien, favorisée par l'avancement des technologies de communication.

Une autre interjection utilisée assez fréquemment par les locuteurs sardes est *minziga*. Dans le site de *Coddabolario* ce mot est décrit par un intervenant comme une exclamation, variante non vulgaire de *minca* :

Minzìga: esclamazione (Acciderboli; Cavolo). E' accezione del più volgare "Minca!". (es.: Ohhhhh mi, là quel cane che Togo! Risposta: Minzìga, là togo! toghissimo!!!! - Trad: Ehi! Guarda che bel cane! Risposta: 'Azz! Bellissimo!!!!)<sup>197</sup>

Les occurrences attestées dans notre corpus sont les suivantes :

---

<sup>197</sup> L'accent paroxyton de la citation ne reflète pas la prononciation réelle, qui dans la variante trisyllabique est proparoxytone.

- (34). [3] **mìnziga**, guarda  
Mince, regarde
- (35). [3] **mìnzia** pero'  
[...] Mince, par contre [...]
- (36). [4] **mìnzi(g)a** non è possibile!  
Mince, c'est pas possible!
- (37). [8] **mìnzia** ma l'hai vista  
Mince, mais tu l'as vue

Il faut préciser que la superposition sémantique de *mìnziga* et *minca* est seulement partielle. En effet, le premier mot est une variante du deuxième exclusivement en tant qu'interjection, tandis qu'il n'est pas utilisé comme nom ; en outre, il s'agit d'un terme dont le caractère local est assez marqué, alors que *minca* a une diffusion extrarégionale. Cependant, dans les occurrences enregistrées, *mìnziga* est toujours présent dans des énoncés en italien, ce qui montre son intégration totale au lexique de la langue nationale parlée dans le contexte de la Sardaigne.

Le dernier élément que nous prenons en examen est l'interjection *la'*. Il s'agit d'un autre cas de troncation – il relève, en effet, de l'impératif du verbe sarde logoudorien *labare*, campidanien *labai* « faire / prêter attention », « veiller » – et, donc, présente les mêmes caractéristiques illustrées par les formes *mi'*, *gua'*, etc. citées dans le paragraphe précédent<sup>198</sup>. Sa fréquence élevée dans notre corpus et les caractéristiques spécifiques qui émergent des attestations en justifient une analyse distincte de celle proposée pour les autres verbes apocopés. Comme nous l'avons déjà souligné, il est souvent difficile – surtout, mais non seulement, dans le cas des interjections – de distinguer nettement les deux systèmes en jeu. Toutefois, avec *la'* nous nous situons nettement dans le pôle *sarde* du répertoire. Il s'agit d'une forme très répandue, aussi bien dans la production en sarde qu'en italien, qui a généralement le signifié de « regarde », « remarque ».

Les exemples suivants témoignent de la large distribution de cette interjection à travers les différents contextes d'interaction et son emploi sans distinction de sexe, les occurrences contenues dans les exemples (43) et (44) étant réalisées par deux filles :

<sup>198</sup> Cf. Porru (1832), sous *La* ; Casciu (1999), sous *La'*. Cf. aussi Wagner (1960-64) sous *Labare*.

- (38). [1] **la' ghe** sono entrati tutti  
**Remarque/ez qu'**ils sont tous entrés
- (39). [1] *ma la 's callonisi!*  
*Les couilles ! ((ou : les boules !))*
- (40). [2] [...] **ma la' ghe** si sta<INC>  
 Mais **en fait** ((il/elle)) est en train de <INC>
- (41). [2] **la' ghe** è già suonata la campana  
**Remarque(ez) que** la cloche ((*scil.* : de la fin de la pause)) a déjà sonné
- (42). [3] 'a ((ma)) '**a ((la')) gh'** è 'nvidia  
 Mais **remarque qu'**[il/elle] est envieux/euse
- (43). [4] *no: ta grezza minca cioè la' ghi ses<INC>*  
*No:n quelle vilaine putain 'fin qu'est-ce que t'es vraiment <INC>*
- (44). [4] **la' che** sei troppo grezza per<INC>  
**Qu'est-ce que** t'es vilaine per<INC>
- (45). [6] **la' che** non ero i/tie<ni> uno è qua  
**En fait** c'était pas m/ tien<s> un est ici
- (46). [6] **ceh la' / il Tre** ((*scil.*: le bus nr 3)) c'è  
 Mince **regarde / le Trois** ((*scil.*: le bus nr 3)) arrive
- (47). [7] oh Elio, **la' che** [...]  
 Ô Elio, **remarque que** [...]
- (48). [7] **la' ghi n<INC>**  
**Remarque que n<INC>**
- (49). [8] **ma la' ghe** lo fanno apposta quelli eh (2 s.) **gua' ghe** Silvia/ Silvia è all'università  
 Mais **remarque qu'**ils le font exprès ceux-là eh (2 s.) **remarque que** Silvia/ Silvia est à l'université
- (50). [8] **la' ghe** ne capisce

**Remarque qu'**((il/elle)) est malin(e)(51). [10] *la' ghi zes stronau!**Qu'est-ce que t'es fou!*(52). [10] ((rire)) *la' ghi è sclerato!**Qu'est-ce qu'il est fou!*

Dans plusieurs occasions, *la'* est associé à la conjonction « que », ce dernier se réalisant soit dans la variante italienne *che*, soit dans la variante sarde sonorisée *ghi*, soit encore dans une troisième forme, *ghe*, une variante *intermédiaire* qui peut résulter de l'influence de l'italien sur *ghi* par changement de la voyelle finale, ou bien, de l'influence du sarde sur *che* par un processus de sonorisation de l'occlusive. Sa distribution à l'intérieur de notre liste d'exemples montre que *ghe* est toujours suivie par un ou plusieurs éléments en italien : cela nous fait penser qu'elle est interprétée par les locuteurs plutôt comme une variante italienne, tout comme *che*, elle aussi suivie d'éléments de la langue nationale. La conjonction *ghi* confirme cette tendance à une distribution assez régulière selon les codes en jeu, bien qu'il y ait dans ce cas une exception partielle : en effet, dans l'énoncé (52) « *la' ghi è sclerato!* » la conjonction est suivie par le verbe « être », 3<sup>ème</sup> sing., dont la réalisation est commune à l'italien et au sarde. Le passage du sarde *ghi* à l'italien *sclerato* pourrait donc être favorisé ici par la présence de la forme verbale homophone dans les deux codes [ε] qui joue une fonction de *triggering* pour le *code-switching* (à propos de ce processus, cf. chapitre 8).

Puisqu'il s'agit de la forme tronquée d'un verbe, dans la pratique quotidienne les fonctions de *la'* se rapprochent de celles assumées par une autre forme à cheval entre la condition de verbe et celle d'interjection, à savoir l'impératif apocopé *gua'*. Un exemple de cette proximité pragmatique est fourni dans l'énoncé (49) « ma **la' ghe** lo fanno apposta quelli eh (2 s.) **gua' ghe** Silvia/ Silvia è all'università », qui montre l'emploi symétrique des deux formes.

L'analyse de *la'* nous paraît confirmer les considérations exprimées auparavant sur l'ensemble des interjections attestées dans notre corpus, et nous permet de concevoir le répertoire verbal des jeunes dans une perspective dynamique, de contact et de variabilité. En particulier, les deux caractéristiques de la *transcatégorialité* et de la *translingualité* sont généralisées dans ce groupe d'éléments linguistiques ayant une forte composante

pragmatique, et offrent un exemple concret de la perméabilité des systèmes linguistiques concernés.

La prise en compte de ces aspects reviendra dans l'analyse des phénomènes linguistiques se réalisant à un autre niveau de production, à savoir le lexique.

### 9.3.3 Aspects lexicaux et phraséologiques

Comme nous l'avons souligné auparavant, l'étude de l'élément lexical a souvent été privilégiée dans le contexte des recherches sur la production linguistique des jeunes dans le domaine sociolinguistique italo-roman.

Évidemment, le cadre d'analyse est complexe, car les sources qui contribuent au développement du répertoire lexical de ce type de locuteurs sont nombreuses. En opérant une simplification presque extrême de cette situation, il est possible de distinguer d'une part les éléments provenant de sources italiennes « standard », indépendantes de la matrice dialectale, et étrangères ; d'autre part, les éléments lexicaux et certains modèles expressifs d'origine locale. Parmi ces derniers, nous considérons aussi bien les formes sardes que celles que l'on peut attribuer à l'italien parlé dans la région.

#### 9.3.3.1 Éléments de matrice non dialectale

Dans le premier groupe, il est possible d'indiquer d'abord l'unité lexicale *sclerare* « être/devenir fou »<sup>199</sup>, déjà évoquée dans le paragraphe précédent, assez fréquente au niveau national et attestée aussi dans trois dictionnaires *on-line* qui sont centrés sur le langage des jeunes<sup>200</sup>. Cette forme est même devenue une sorte de mot emblématique de la variété linguistique en question, et figure dans le titre d'un important travail paru en Italie sur ce sujet (Manzoni, 1997). Nous fournissons ci de suite quelques occurrences tirées de nos enregistrements :

(53). [1] no: se non passa minca **sclero** impazzisco

No:n si ((il/elle)) ne passe pas putain **je pète un câble** je deviens fou

(54). [5] **scleravo** prima dell'interrogazione però mi doveva mettere 6 perché sapevo tutto

**J'étais en train de devenir fou** avant l'interrogation mais ((il/elle)) devait me donner 6 ((équivalent à la moyenne ; ndr)) parce que je savais tout

---

<sup>199</sup> Équivalent à l'expression populaire « péter un plomb / un câble ».

<sup>200</sup> Cf. les sites *Italysoft* (<http://www.italysoft.com/curios/dizio-giovani>), *Linguagiovani* (<http://www.maldura.unipd.it/linguagiovani>) et *Slangopedia* (<http://espresso.repubblica.it/dettaglio-archivio/400221>). Par rapport à *Linguagiovani*, cf. aussi Orefice (2006).

(55). [8] e Papi / minca **stava sclerando** con la <INC> di quella là

Et Papi ((présentateur à la télévision)) putain **il était en train de devenir fou** avec la <INC> de celle-là

(56). [10] ((rire)) *la' ghi è sclerato!*

*Qu'est-ce qu'il est fou!*

Un autre élément lexical également répandu au niveau national est *cagare*, qui peut avoir une double connotation sémantique : négative – « énerver », « embêter » – ou positive, « donner importance, attention ». C'est dans ce deuxième sens que l'on peut interpréter l'énoncé suivant :

(57). [8] siccome non ci **cagava** nessuno [...]

Comme personne ne nous **prêtait attention** [...]

Un signifié proche de celui que l'on attribue à *sclerare* est celui de *strippare* (< anglais *trip* « voyage », dans le sens d'*état d'hallucination*), « avoir peur », « se poser trop de questions », « se prendre la tête », « être très énervé » et, plus généralement, « perdre la raison » :

(58). [2] [...] bevono gratis senza doversi **strippare** ad andare al bar centrale

Ils boivent gratis sans devoir **se prendre la tête** pour aller au bar central

Ces formes et constructions sont répandues dans l'espace national, avec de possibles spécialisations sémantiques et/ou pragmatiques se réalisant au niveau local et suivant le temps<sup>201</sup>. Leur présence dans notre corpus témoigne de cette diffusion dans le contexte de la Sardaigne.

### 9.3.3.2 Éléments de matrice dialectale

Un autre aspect intéressant dans notre perspective d'analyse est la présence de formes lexicales liées au fond dialectal. Dans le répertoire verbal des jeunes, le dialecte n'exerce que rarement une fonction purement dénotative / référentielle mais se caractérise plutôt comme expressive / ludique. Cependant, l'emploi d'éléments lexicaux sardes diffère considérablement de celui d'unités présentes dans l'italien régional. Au-delà de formes lexicales comme *minca* « bite », nom et interjection, comme nous l'avons souligné, assez

<sup>201</sup> Cf. Cortelazzo, 1994 : 308, qui mentionne cette lexie *trip* dans sa synthèse des recherches italiennes portant sur ce sujet.

généralisé dans notre corpus et non marqué du point diastratique, nous trouvons des unités liées plus intimement à la réalité locale. C'est le cas de *mischino* « le pauvre », déjà cité par Loi Corvetto (1983 : 198) à côté de la variante standard *meschino* (cf. aussi Gargiulo, 2002 : 27, 66 ; cf. notre analyse dans le chapitre 8). Dans notre corpus cette forme est présente dans l'énoncé suivant :

(59). [7] no dai **mischino!**

Non, allez, **le pauvre !**

Parmi ces unités lexicales à diffusion régionale, on remarque également la présence de l'adjectif *pappingiosa*<sup>202</sup>, « énervante », « embêtante ». Il s'agit d'une lexie assez courante dans la production habituelle, marquée comme dialectalisme, qui ne figure pas dans les inventaires lexicaux consacrés aux jeunes sardes. Dans notre corpus, elle est produite par deux filles provenant probablement d'un village à proximité de la ville. L'une d'elles raconte à son amie une histoire concernant une sorte de bagarre qu'elle avait eue avec une autre jeune fille ; la phrase est un commentaire exprimé à la 2<sup>ème</sup> personne, achevant le conte :

(60). [4] già sei **pappingiosa** mi sfidi anche e poi te ne vai!<sup>203</sup>

T'es bien **une lâche énervante** tu me défies et puis tu t'en vas !

Dans le même contexte interactionnel est attestée une autre unité lexicale d'origine dialectale, l'adjectif *barroso* < srd. *barrosu* « fanfaron, provocateur, brave », avec une connotation négative d'agressivité et d'arrogance<sup>204</sup> :

(61). [4] che poi dall'aspetto sembrava una di quelle **barrose!**

En plus elle avait l'air d'être une de ces filles **agressives !**

Dans ce cas, tout comme dans le cas de *pappingiosa*, nous avons affaire à une unité lexicale dont l'origine sarde est généralement reconnue ; bien qu'il s'agisse d'un élément

---

<sup>202</sup> *Pappingiosa* < *pappingiu* « dérangeaison » ; cf. Wagner (1960-1964) et Artizzu (1997), dans les deux cas sous *pappare -ai* « manger ». Dans l'usage commun, au moins en ce qui concerne l'aire de notre recherche, il nous paraît, enfin, qu'il y ait aussi une forme féminine *pappingia* avec une extension du signifié vers le concept de « peur ».

<sup>203</sup> La forme *già*, elle aussi dialectale, a la fonction de renforcer le concept exprimé par la locutrice. Elle se rapproche de l'espagnol *ya* ; cf. chapitre 8.

<sup>204</sup> Cf. Wagner (1960-1964) et Artizzu (1997), dans les deux cas sous *barra* « mâchoire ». Dans Artizzu (1997), le passage vers le sens de « bravoure », « arrogance » est explicité aussi par l'exemple « *fai barra, ostentare prepotenza* ».

assez répandu dans l'usage, il n'est pas non plus attesté dans les recherches portant sur la production verbale des jeunes en Sardaigne.

Au contraire, deux verbes, *cacciare* et *fare*, sont mentionnés dans les recherches sur la langue des jeunes (*cacciare* : Gargiulo, 2002 : 27 ; Porcu et Gargiulo, 2005 : 312) et sur l'italien régional (*cacciare* : Loi Corvetto, 1983 : 189 ; *fare* : Lavinio, 2002 : 247). Il s'agit de deux faux amis par rapport aux verbes de l'italien standard *cacciare* « chasser » et *fare* « faire », car leur valeur sémantique est celle de la forme originale sarde, respectivement, « vomir » et « être possible » (cf. chapitre 8) :

(62). [2] minca io c'avrei **cacciato** tutto!

Putain, moi j'aurais tout **vomi** !

(63). [3] senza data **se fa** perché da qui che prenoto per la visita oculistica [...]

Sans date **si c'est possible**, car d'ici le jour où je prends rendez-vous pour la visite chez l'oculiste [...]

En ce qui concerne le deuxième énoncé, nous avons déjà remarqué (chapitre 8) qu'il s'agit d'une interaction entre une jeune fille d'environ 25 ans et sa doctoresse et que l'emploi de *fare* de la part de la jeune n'est pas marqué par des motivations pragmatiques.

Ces exemples permettent de mettre en relief – compte tenu aussi des attestations précédentes, notamment Loi Corvetto (1979; 1983) – la diffusion d'éléments d'origine régionale dans le répertoire verbal des jeunes générations. Il s'agit de formes – plus ou moins – neutres, qui dans de nombreux cas ne sont pas perçues comme régionalismes.

La relation de continuité entre la production verbale actuelle des jeunes enregistrés à Cagliari et les formes attestées dans le passé, représente à notre avis un aspect tout à fait intéressant, car elle permet de mettre en évidence la vitalité de certaines formes originaires du sarde, ainsi que les dynamiques de transmission intergénérationnelle des variétés locales à travers le contact avec l'italien dans les variétés marquées comme informelles du point de vue diaphasique et/ou comme basses du point de vue diastratique.

C'est le cas de la construction *troppo* + adj., attestée comme régionale par Loi Corvetto (1983 : 184) et ensuite enregistrée comme caractéristique de la langue des jeunes par Gargiulo (2002 : 27, 81). C'est le cas aussi de la forme verbale *nibbarsi* « nier, éviter une responsabilité, se cacher », attestée dans la recherche de Gargiulo (*ibid.*). L'auteur met en évidence l'origine argotique (< *nibba* = *no* « non ») de cette unité lexicale et sa

diffusion dans le territoire national, avant qu'elle passe dans les variétés jeunes à travers le sarde<sup>205</sup>.

(64). [2] si è **nibbato**

Il s'est **caché** / il a fait comme si de rien

(65). [3] no, mia mamma **fa troppo ridere**, me l'ha detto l'altro giorno che le andava bene che avevo lo scooter (2 s.) oh testa di minchia!

Non, ma mère me **fait trop marrer**, elle me l'a dit l'autre jour qu'elle était d'accord que j'ai une mobylette (2 s.) quelle connasse !

(66). [4] in treno, un tipo **solo brutto**, <INC> (4 s.) e <INC> "Aaaah" minca **abbiamo iniziato troppo a ridere** la stavo **prendendo troppo per il culo**

Dans le train, un mec **trop moche**, <INC> (4 s.) et <INC> "ah:" putain, **on a commencé à rire comme des fous**, je me **foutais trop de sa gueule**

(67). [4] la stavano **prendendo in giro troppo** ha detto "ma vi siete guardate voi?" tutta vestita: con cappellino

**Elles se foutaient trop de sa gueule**, elle a dit « mais vous vous êtes regardées, vous ? » toute habillée: avec sa casquette

(68). [4] la' che sei **troppo grezza** per<INC>

**Qu'est-ce que t'es vilaine** per<INC>

Nous signalons que dans l'exemple (64) le locuteur est un garçon, tandis que les énoncées (65)-(68) sont produits par des filles.

En réalité, nous avons une seule attestation de *troppo* + adj, dans l'énoncé (68), tandis que les constructions présentes dans les autres énoncés sont formées par verbe / locution verbale + *troppo* (+ verbe). La fonction pragmatique de ces constructions nous paraît la même si nous considérons que le caractère régional de ce type d'expression réside dans la sémantique de *troppo* : en effet, Loi Corvetto (1983 : 184) montre que dans les variétés sardes cet élément indique un degré d'intensité intermédiaire entre *molto* « beaucoup/très » et *troppo/eccessivamente* « excessivement », différemment de l'acception standard en italien, qui est celle de l'excès. La même interprétation est fournie aussi par Banfi (1992 : 101) et ensuite reprise par Gargiulo (2002 : 81, 87n.21).

Par ailleurs, comme le souligne déjà Loi Corvetto (*ibid.*), la construction *troppo* + adj n'était pas exclusive de l'aire sarde. Elle est aussi attestée dans le langage des

---

<sup>205</sup> Cf. Gargiulo (2002 : 29), sous *nibbarsi*. Cf. aussi Pellis (1933 : 39) sous *niba*.

*paninari*<sup>206</sup>, une mouvance subculturelle des années 80 qui l'utilisait comme une sorte de slogan, notamment dans l'expression *troppo giusto !* « trop cool ». Plusieurs émissions télévisées très populaires à l'époque ont contribué à la diffusion au niveau national de cette structure et plus généralement de la variété des *paninari* dont elle est issue, qui a laissé quelques traces dans l'italien commun. Ainsi, si une influence directe du langage des *paninari* sur les variétés des jeunes cagliaritains de nos jours est improbable, il est néanmoins possible que l'emploi de *troppo* dans ces dernières soit renforcé par l'action conjointe de la forme sarde *troppu* désormais intégrée dans l'italien régional et de la forme d'origine *paninara* désormais acceptée en italien dans un registre colloquial.

Dans l'énoncé (66) nous avons mis en évidence une autre construction particulière, *solo brutto*, que nous traduisons par « trop moche » et qui nous paraît se rapprocher du point de vue pragmatique de *troppo* + adj.

Une autre occurrence de *solo* + adj. est contenue dans l'énoncé suivant, produit dans le même contexte et par la même locutrice de l'énoncé (66) :

(69). non hai capito che in treno c'era **un tipo solo brutto**

T'as pas compris que dans le train il y avait **un mec trop moche**

Dans l'interaction originale, cet énoncé précède celui proposé dans (66), qui représente donc une sorte de réitération. Il s'agit d'une forme répandue dans le répertoire des jeunes, comme le montre aussi Gargiulo (2002 : 99).

Comme dans le cas de *troppo* commenté ci-dessus, l'adverbe *solo* subit un changement sémantique par rapport à son signifié habituel en italien standard. Dans ce cas, pourtant, où il n'y a pas d'action du substrat sarde, il nous paraît que cette spécialisation de *solo* se développe à partir de l'italien commun.

En outre, nous signalons, dans le même énoncé (69), la présence d'une autre construction assez répandue dans les variétés des jeunes cagliaritains : *non hai capito che* [...]. Il s'agit d'une formule discursive partiellement désémantisée, qui a gardé et renforcé dans l'usage sa fonction phatique. L'origine de sa spécialisation sémantique réside à notre avis dans l'emploi quotidien, à partir de l'interjection *capito ?*, non motivée par une éventuelle interférence du sarde, étant répandue plutôt dans l'espace national (cf. Cortelazzo, 1994).

<sup>206</sup> Celle des *paninari* est une tendance répandue en Italie dans les années 80, consistant principalement en l'adoption d'un look bien identifié caractérisé par des vêtements de marque, très chers. Par rapport au langage développé à l'intérieur de cette mouvance cf., entre autres, Banfi et Sobrero (1992), Còveri (1988a; 1988b) ; cf. aussi le site *Linguagiovani* ([www.maldura.unipd.it/linguagiovani](http://www.maldura.unipd.it/linguagiovani)).

### 9.3.3.3 L'emploi du sarde

L'usage de formes lexicales et d'expressions sardes dans notre corpus nous paraît généralement motivé du point de vue pragmatique.

Le dialecte local est utilisé, par les jeunes, surtout dans des interjections ou avec des constructions plus ou moins figées consistant souvent en expressions vulgaires. Deux raisons principales expliquent cet emploi limité du sarde: la réduction de la compétence en dialecte ; la spécialisation fonctionnelle attribuée au sarde et à l'italien par les locuteurs.

Les fonctions fondamentales généralement assumées par le sarde dans le contexte de productions des jeunes, peuvent être de deux types : une fonction identitaire *forte*, revendicative locale / régionale vis-à-vis d'une entité politique et culturelle concurrente représentée par l'Italie péninsulaire ; une fonction ludique et plus généralement expressive qui est, elle aussi, de type identitaire mais qui se réalise dans la dimension du groupe de pairs.

Dans le cadre de la production orale qui forme notre corpus, la clé d'usage du sarde se situe plutôt dans le domaine de la plaisanterie. Plus précisément, dans notre corpus nous n'avons pas remarqué la présence d'interactions portant sur des thématiques renvoyant au sujet de revendications idéologiques anti-italiennes et sardistes ; soulignons donc l'absence d'attestations indiquant un emploi du sarde dans une perspective identitaire *forte*. Les formes dialectales se situent plutôt à l'intérieur d'un cadre conversationnel informel et généralement détendu :

(70). e '*ntzà* io / e *intzà* io punto quello sicuro<sup>207</sup>

Et *alors* je / et *alors* je vise le plus sûr ((ou 'je mise sur le plus sûr'))

(71). [4] minca pieno di rose mio padre « *eh grandu vesta* » ((petit rire))! *ta gazzu è*  
((petit rire))

Putain plein de roses mon père '*eh grande fête*'<sup>208</sup> ((petit rire))! *Qu'est-ce qui se passe ?* ((litt. : *quelle bite est-il*)) ((petit rire))

(72). [5] *minca oh mongia gazzu!*

*Putain, quelle soeur, putain!* ((sœur, religieuse : se dit d'une fille *difficile à conquérir*))

---

<sup>207</sup> *Intzà* < *intzandus* « alors » adverbe : cf. Artizzu (1997).

<sup>208</sup> Cf. Dettori (2002 : 914) : « [...] il modello italiano di riferimento può emergere, oltre che dalla collocazione anteposta, anche dall'adozione di un prestito : *una femina manna* designa 'una donna robusta' o anche 'd'età avanzata', mentre *una grande femina* equivale a 'una donna di valore' ». Dans le cas du syntagme nominal *grandu festa*, nous signalons aussi l'emploi du masculin pour l'adjectif *grandu* malgré le genre féminin de la tête *festa* ; cf. chapitre 8.

- (73). [5] *aundi gazzu zemmu andendu*  
*Où est-ce qu'on va* ((exprimé avec une finalité caricaturale très marquée))
- (74). [5] *a zu burdu* invece di a Buggerru ; [5] *a zu burdu!* ((rire))<sup>209</sup>  
 'Au Burdu' au lieu de à Buggerru ; 'Au Burdu' ((rire))
- (75). [8] *la' ghi è scoppiau berdiu*  
*Il est complètement fou* ((litt. : il est *explosé* perdu))

La présence de formes vulgaires telles que *coddai* « niquer », *calloni* « couille », « couillon », et surtout *cazzu* « bite », est massive et généralisée dans les différents contextes. L'exclamation *La' ghi è scoppiau berdiu*, que nous avons mentionnée dans ce chapitre également au paragraphe 3.1, représente un calque de l'expression italienne répandue chez les jeunes non seulement sardes (cf. Gargiulo, 2002 : 74-75, sous *scoppiato* « fou », litt. « explosé »). Comme le souligne encore Gargiulo (*ibid.* : 75), dans l'aire cagliaritaine cette expression perd la connotation plutôt négative qui lui est attribuée en dehors de l'île et peut désigner aussi une personne bizarre qui suscite la sympathie. La construction adj + *perdiu*, ita. « perso » « perdu », plus précisément, est attestée aussi dans d'autres travaux concernant l'aire italo-romane (cf. Gargiulo, 2002 : 38, 75 ; Manzoni, 1997). Le fait que cette expression soit présente en sarde permet d'illustrer le fait que le répertoire verbal des jeunes est dynamique sur l'axe langue-dialecte : la compétence partielle que les jeunes ont du sarde n'empêche pas le passage de certaines formes de l'italien vers la langue locale. Le rapport entre langue et dialecte aboutit à une acceptation passive et totale de l'italien au détriment du sarde, sauf dans des reprises motivées par une volonté revendicative. Au contraire, certaines formes expressives qui sont communes à toute l'aire nationale sont utilisées, modifiées et réappropriées dans la dimension locale. Cela montre aussi que la compétence en sarde est limitée mais n'empêche pas les locuteurs d'être aussi des sujets innovateurs du sarde, qui maintient sa vitalité face à l'italien, malgré sa régression face à la langue nationale<sup>210</sup>.

En outre il est possible, dans plusieurs cas, de reconnaître la formation de constructions en sarde plus ou moins figées, qui endossent une fonction expressive :

<sup>209</sup> *Burdu* : pauvre, bâtard, métisse ; peut équivaloir aussi au régionalisme marseillais « cacou » ; *Buggerru* : village dans le sud-ouest de l'île ; l'énonciateur joue sur les sonorités proches de *burdu* et *Buggerru*). Cf. Wagner (1960 – 1964), Artizzu (1997) ; cf. aussi Gargiulo (2002) ; Porcu et Gargiulo (2005).

<sup>210</sup> Cf. aussi Marcato (2006a : IV suiv.).

- (76). [1] *ma la 's callonisi!*  
*Les couilles ! ((ou : les boules !))*
- (77). [2] *tott'accallonau*  
*Totalement endormi ((litt.: tout 'encouilloné'))*
- (78). [3] *'s callonizi*  
*Les couilles! ((ou : les boules !))*
- (79). [1] *t'anti coddau*  
*((Ils/Elles)) t'ont niqué*
- (80). [1] *e vabbé:/cioè Ale o stasera o domani glielo devi dire sennò ghi zi goddiri*  
*Eh d'acco:rd/ 'fin Ale ce soir ou demain / tu dois le lui dire sinon qu'il aille se faire foutre*
- (81). [2] *eh ma non c'intrada unu gazzu*  
*Eh mais ça n'a rien à foutre ça*
- (82). [2] *oh ma ta gazzu bólliri*  
*Oh mais qu'est-ce qu'il veut*
- (83). [2] *ma ta gazzu es<INC> custa gazzara*  
*Mais qu'est-ce que c'est <INC> que cette connerie*
- (84). [3] *ta gazzu faiz/*  
*Qu'est-ce que tu fous/ ((faiz = (tu) fais »))*
- (85). [5] *ta gazzu bólliri*  
*Qu'est-ce qu'il veut*
- (86). [7] *ta gazzu vai ((= fairi))/*  
*Qu'est-ce qu'il fout/*
- (87). [10] *e fuma ta gazzu di 'ndi ipotta*  
*Et fume de quoi tu te préoccupes*

Plusieurs exemples, parmi ceux que nous venons de mentionner, permettent de mettre en connexion l'usage du sarde et la fonction identitaire de groupe dans les pratiques

verbales des jeunes entre pairs. Il s'agit de formes actualisant une attitude de partage entre membres du même *clan*. Ces formes sont liées en particulier – quoique non exclusivement – à la sphère des insultes et de la moquerie entre les interlocuteurs : l'acceptation de cette modalité d'expression par le destinataire est justifiée par le fait qu'il reconnaît les finalités réelles non offensives, de jeu (Tempesta, 2006 : 35). Plus généralement, l'emploi d'un langage parfois rude est admis seulement en tant qu'expression de parité entre les interactants.

Parmi les énoncés cités dans la liste précédente, les suivants rentrent dans cet ensemble de formes : c'est le cas de (78) *t'anti coddau*, (80) *Eh ma non c'intrada unu gazzu* ; (83) *ta gazzu faiz/*.

L'énoncé (86) *e fuma ta gazzu di 'ndi ipotta* se rapproche au niveau superficiel des exemples précédents. Cependant, il nous paraît actualiser, en réalité, une attitude de *divergence*. En effet, à la lumière de l'analyse développée dans le chapitre 7 sur l'emploi du sarde comme *we-code* dans cette interaction, il est possible de remarquer que la situation qui vient se créer entre ces interlocuteurs ne met pas en scène un échange entre les membres d'un groupe de pairs, mais plutôt un rapport en équilibre précaire entre plusieurs personnes étrangères l'une à l'autre.

L'intercompréhension mutuelle au niveau pragmatique entre les membres du même groupe représente donc un élément nécessaire pour la réalisation de certaines formes d'expression caractérisant le langage des jeunes.

À ce sujet, retournons à l'extrait (2) commenté dans le paragraphe 3.1, permettant d'illustrer davantage l'importance de ce facteur fondamental. Cet échange ne comporte pas d'insultes ou des moqueries contrairement aux précédents, mais montre plutôt la volonté d'auto-affirmation du locuteur faisant émerger sa personnalité à travers le récit d'une histoire irréaliste ayant le but de saisir l'attention et de déclencher l'hilarité chez ses amis. Du point de vue de la réalisation linguistique, le niveau informel est confirmé par la tendance déjà relevée à la prépalatalisation de la fricative alvéolaire suivie par occlusive :

- (2) io l'avevo mandato **a prendere il pizzo** alla Città Mercato ((rire des autres interlocuteurs)) (2 s.) Praticamente lui dove stava andando **l'hanno accerchiato** queste tre macchine (2 s.) **l'hanno accerchiato** queste tre macchine (2 s.) l'hanno incomin/ ha **fchivato** quattro colpi poi non se n'è accorto <INC> **baftone** <INC> **cecchino** l'ha **preso solo di 3ghiscio**

Moi, je l'avais envoyé **prendre le racket** au centre commercial ((rire des autres interlocuteurs)) pratiquement, lui, où il était en train d'aller, trois voitures **l'ont entouré** (2 s.) trois voitures **l'ont entouré** (2 s.) ils ont commencé à le /il a **évité** quatre coups puis il s'en est pas aperçu <INC> **bâton** <INC> **franc-tireur** l'a **seulement frôlé**

Cet usage lié de manière plus spécifique à l'idée de groupe peut être illustré aussi à l'aide d'autres attestations de ce type, exprimées généralement à travers la plaisanterie ; la première fait partie du même échange que le précédent et renvoie encore une fois à l'image du clan :

(88). [1] dai **piccioccu** diciamo la verità é ghe <INC:ita> sparatoria <INCita> ((petit rire))

Allez **le gars** disons la vérité est que <INC : ita> fusillade <INCita> ((petit rire))

D'autres sont plutôt liées à la sphère des expressions offensantes plus ou moins vulgaires :

(89). [8] oh **balossu!**<sup>211</sup>

L'*idiot* !

(90). [10] *la' ghi zes* **stronau!**<sup>212</sup>

*Qu'est-ce que t'es fou!*

(91). [10] ((rire)) *la' ghi è* **sclerato!**

*Qu'est-ce qu'il est fou!*

Ces deux derniers énoncés sont produits par deux jeunes de 20 et 30 ans (H20 et H30 ; cf. chapitre 7). L'énoncé (90) est exprimé par H20 de manière rhétorique à la 3<sup>e</sup> personne, mais en réalité est adressé à son interlocuteur principal. Les deux adjectifs *stronau* et *sclerato* sont dépourvus de toute connotation négative : dans ce contexte spécifique ils pourraient même être considérés comme des *compliments* de la part de H20 vers H30. Comme nous l'avons souligné dans le chapitre 7, les deux interlocuteurs ne sont pas amis, leur conversation est due à une rencontre casuelle à l'arrêt du bus. Le plus jeune est très accommodant avec son interlocuteur et l'emploi de commentaires et d'expressions en sarde se situe dans cette stratégie de complaisance. La sensation est que l'utilisation du sarde comme *we-code* de la part de H20 masque en réalité une légère crainte de se faire embêter par H30 : le sarde et, notamment, ce type d'expressions, lui permettent ainsi de créer une atmosphère de complicité en attendant que l'autobus passe et la conversation s'achève.

<sup>211</sup> Cf. Artizzu (1997) : « *Balòssu* (voce gergale), sciocco. *Sbalossai*, comportarsi da sciocco. Et.? < it. Sett. BALÒS ».

<sup>212</sup> Cf. Artizzu (1997) sous *stronài* (o *istronai*) : « *Stronau*, stordito, intronato; *stronau a conca* [litt. « étourdi à la tête »], stordito, fuori di testa. [...] < sp. ATRONAR, cat. TRONA (pulpito dal quale si predica) ».

Les exemples illustrés ci-dessus nous paraissent aptes à mettre en relief les caractéristiques principales de l'usage dialectal dans le contexte des interactions orales entre pairs à Cagliari. L'emploi du sarde consiste le plus souvent de formules énonciatives dont la structure apparaît stéréotypée et qui sont orientées vers la sphère sémantique de la sexualité. Ces formules exercent une fonction identitaire marquée au sein du groupe.

Cependant, nous avons pu souligner aussi le fait que le sarde et la langue nationale entretiennent un rapport de contact constant et que le répertoire des usages verbaux des jeunes se caractérise par sa vitalité et son dynamisme, se montrant flexible et perméable à la rencontre réciproque entre les deux codes en jeu qui forment les deux pôles du *continuum* à l'intérieur duquel se situent les nombreuses variantes.

L'emploi du sarde nous paraît encore plus varié dans une autre modalité examinée dans notre étude en parallèle à celle de l'oralité, à savoir la production langagière se réalisant à travers les écrits muraux.

# 10 LES PRODUCTIONS LANGAGIÈRES DES JEUNES

## PARTIE 2 : LES *GRAFFITIS* COMME IMAGE DU

### RAPPORT ITALIEN - DIALECTE

#### 10.1 Considérations préliminaires

Cette partie de notre étude sur le répertoire verbal des jeunes porte sur les aspects linguistiques d'une production particulière, les écrits muraux réalisés dans l'aire urbaine de Cagliari. Nous avons adopté une approche macro- pragmatique nous permettant d'analyser la façon dont l'italien et le sarde sont utilisés dans ce contexte.

Les caractères principaux à mettre en évidence dans l'analyse des *graffitis* sont, tout d'abord, le fait qu'ils sont exposés dans des lieux publics et qu'ils sont spécifiques aux jeunes. Par conséquent, cette typologie d'écrits peut disparaître assez rapidement ou subir des changements, des superpositions d'autres écrits.

L'analyse de cette forme d'expression permet d'avancer des observations sur le rapport entre l'oralité et l'écriture, puisque dans ce contexte de production plusieurs phénomènes caractéristiques du parler spontané sont, en effet, particulièrement évidents.

Comme nous l'avons souligné dans la partie précédente, l'italien et le sarde représentent les deux pôles d'un *continuum* se développant à travers aussi bien les régionalismes lexicaux, morpho-syntaxiques et phonétiques qui intéressent la production en langue italienne que les phénomènes d'alternance codique (code-switching intra- et interphrastique), jusqu'aux phénomènes de contact affectant le sarde, qui ne représente certainement pas un bloc invariable ; ce dernier se montre, au contraire, sujet à la variation – surtout dans la dimension diatopique – et à l'interférence de la langue nationale.

L'analyse des *graffitis* produits dans l'aire urbaine de Cagliari que nous avons inventoriés, sera abordée selon trois perspectives différentes.

a) Nous nous attachons d'abord à la présence ou absence d'un rôle identitaire du sarde dans l'imaginaire des jeunes, relevant de l'analyse des *graffitis* des quartiers de Cagliari, qui montre l'impact politique et idéologique lié au choix du code utilisé, l'italien et/ou le sarde. En effet, l'emploi de ce dernier dans ce contexte particulier de production est souvent motivé par un choix politique et identitaire et, précisément, par une revendication de type identitaire ou, au contraire, marqué par l'absence de toute motivation

identitaire et caractérisé plutôt comme expression personnelle, ayant parfois des buts ludiques; en ce qui concerne l'utilisation du sarde et de l'italien par les divers auteurs des écrits muraux, nous tiendrons donc compte du rapport entre le code employé et la fonction pragmatique exercée par le choix linguistique.

L'observation des *graffitis* de nature identitaire nous permet de souligner aussi le phénomène de la « polyphonie », où un commentaire est ajouté à un écrit déjà réalisé par d'autres auteurs de façon telle qu'il se rapproche du tour de parole de la structure conversationnelle.

Dans cette typologie d'écrits, l'importance de l'aspect visuel est témoignée par les nombreux symboles qui s'intègrent au message énoncé et forment un support fondamental à ce dernier. En outre, l'analyse laisse émerger une structure assez typique dans ce contexte, où l'élément « message » prime dans la communication, à savoir, la structure de slogan.

b) Les *graffitis* seront examinés en tant qu'expression d'écriture spontanée : la dimension graphique se pose ainsi comme perspective d'analyse particulièrement intéressante, compte tenu du fait que le sarde n'a eu que très récemment une forme écrite standard pour les usages relatifs à l'administration publique<sup>213</sup> et qu'encore à nos jours il n'existe pas de variété standard de l'écrit susceptible de jouer une fonction unificatrice pour l'ensemble des variétés locales. Ainsi, il est possible dans plusieurs cas de reconnaître la provenance géographique des auteurs des *graffitis*, grâce justement à certains éléments graphiques associables à des prononciations marquées en diatopie. Les *graffitis* offrent aussi une image de l'insécurité linguistique des jeunes face au manque de repères graphiques clairs et permettent de mettre en relief les choix adoptés par les locuteurs en absence d'une norme certaine pour l'écriture : concernant cet aspect, notre analyse se concentrera, en particulier, sur des phénomènes structurels tels que la fusion des éléments de l'énoncé et la présence / absence de voyelle paragogique.

Les écrits muraux renvoient l'image du rapport *ville / village*. Ce rapport est ambivalent : en effet, d'une part, Cagliari, en tant que centre urbain important du point de vue démographique et politique, peut être considéré le lieu privilégié de la diffusion de la langue nationale. D'autre part, le chef-lieu régional est aussi un centre universitaire qui accueille des étudiants provenant des villages de différentes aires de l'île, où le dialecte local du sarde est plus utilisé et enraciné que dans le tissu urbain de Cagliari. La présence

---

<sup>213</sup> La *Limba Sarda Comuna* « Langue Sarde Commune », rendue officielle par la Délibération Régionale nr. 16/14 du 18 avril 2006 ; cf. les chapitres 1 et 2.

des étudiants non cagliaritains est témoignée par les écrits, qui ainsi – grâce aussi à leur collocation dans certains quartiers de la ville – représentent un miroir de cette relation entre les jeunes et la dimension urbaine.

Les *graffitis* qui font l'objet de notre analyse sont issus d'une sélection de notre corpus général, constitué d'environ 120 *graffitis*, auxquels s'ajoutent de nombreux doublons, repérés dans la commune de Cagliari. Ce chiffre est en augmentation constante ; la quantité d'écrits ici concernés nous paraît suffisante pour permettre des considérations de caractère assez général.

Comme nous l'avons déjà précisé dans la présentation des conventions de transcription adoptées (début de la section II), pendant notre analyse tous les écrits sont transcrits en majuscule ; le *slash* indique que l'écrit original est réalisé dans plusieurs niveaux ; entre parenthèse se trouve la traduction en français précédée, éventuellement, par une retranscription « normalisée » du *graffiti*. En outre, lorsque dans un écrit est présent un nom, celui-ci sera indiqué intégralement seulement dans le cas de personnalités de la vie publique internationale, nationale ou locale. Dans les autres cas, seules les lettres initiales seront indiquées, ou bien, le nom sera modifié.

## 10.2 Écrits non identitaires et identitaires

La première distinction que nous opérons concerne l'emploi du sarde dans des *graffitis* qui ne montrent pas de volonté identitaire et ceux qui, au contraire, sont motivés en ce sens.

En effet, parmi les écrits pris en considération dans notre étude, nombreux sont complètement en sarde. Il est possible de distinguer notamment ceux qui renvoient de manière directe à des thématiques d'ordre politique, et ceux qui au contraire assument un caractère ludique, goliardique.

### 10.2.1 Écrit non identitaires

Dans cette catégorie d'écrits, le sarde est utilisé pour lancer des messages que nous pouvons définir de nature « personnelle », qui ne touchent pas à la sphère d'intérêt public ; ainsi, souvent il n'est pas possible de tirer des informations précises sur le contexte spécifique dans lequel le *graffiti* était inséré.

Le message peut avoir un destinataire indéfini, non spécifié comme dans le cas de (1) BACCAGAI (*Bai a cagai* « va chier »).

Dans d'autres occasions, nous pouvons au contraire avancer quelques hypothèses, très générales, sur le sujet/destinataire indirect du *graffiti* : dans le cas de (2) APPU BIU UNU GALLONI, ANZI, FIANTA DUSU « J'ai vu un couillon, ou plutôt, ils étaient deux »<sup>214</sup>, par exemple, le fait que l'écrit se trouve devant l'arrêt de l'autobus laisse penser que cette 'appréciation' est adressée aux contrôleurs du bus, qui effectivement agissent en couple et sont très souvent présents sur les lignes qui font étape à l'arrêt en question. Dans ce groupe nous indiquons aussi le *graffiti* (3) STERI CAGHINERI (« Steri [nom de famille ; ndr] homosexuel » (cf. Pellis, 1933 : 40), qui se réfère à un destinataire indirect bien précisé. Également, la phrase (4) SEU IN VIA SU CAFFÉ È PAGAU/O ROBBÉ! SCHERZENDI « Je suis dans la rue ['la rue que nous connaissons' ; ndr] le café est payé / oh Robbé [Roberto ; ndr] ! Plaisantant », indique de manière spécifique le destinataire, Roberto. En outre, cet écrit est situé juste en face de l'entrée d'un bar ; l'attitude de plaisanterie résulte assez évidente.

Un autre écrit d'intérêt remarquable pour notre étude est (5) SGANEROS, pseudo-hispanisme que nous pouvons traduire sans difficulté par « sans envie, paresseux ». Ce *graffiti* est intéressant parce qu'il représente un bel exemple de créativité linguistique à partir du sarde et, plus précisément, la possibilité d'employer le sarde pour des buts de plaisanterie, en renvoyant à la fois au sarde et à l'espagnol sans être réellement ni l'un ni l'autre. En effet, si la base sémantique est la même (sarde *gana* < esp. /cat. *gana*, « envie », comme nous l'avons déjà vu dans nos analyses précédentes), en sarde cagliaritaïn nous avons avec *s-* privatif la forme verbale *sganius(u)*, tandis que l'équivalent espagnol est *desganados*. L'auteur exploite de cette façon la proximité entre les deux langues, simplement en remplaçant le morphème verbal de la 3<sup>ème</sup> conjugaison du sarde cagliaritaïn *-iu* avec la terminaison *-ero*, associée à la langue espagnole grâce aussi à la diffusion de termes espagnols dans le contexte communicatif de l'Italie (cf. entre autres des mots tels que *sombrero* ou des marques commerciales comme *El campero*). En outre, ce même suffixe se rapproche du sarde *-eri*, employé lui aussi pour former des dérivés nominaux et adjectivaux indiquant la production d'une action.

Nous donnons ici d'autres exemples d'écrits en sarde apparus sur les murs de Cagliari ; ces mêmes *graffitis* seront ensuite pris en considérations davantage dans notre analyse par rapport à leurs caractéristiques structurelles :

<sup>214</sup> Campidanien *calloni* « testicule » ; cf. Martelli, 1930.

- (6) O SOGGETTU  
*soggettu* : personne insignifiante<sup>215</sup>
- (7) NONNIS GARROGNA  
 « Nonnis charogne »
- (8) TAGAZZU EH !  
 Litt. : « Quelle bite est-il ! »
- (9) SIRAGATTU RISCALLU / SNIAZ  
 Litt. : « Si je te trouve je te fonds »
- (10) IN CUSTA PRAZZA SNIAZZAUS TOTTU!  
 « Dans cette place *sniazzons* tout! »
- (11) ALESSANDRA / PITTICA SA / BAGASSA!  
 « Alessandra / qu'est-ce que [tu es / elle est] pute ! »

En ce qui concerne NONNIS GARROGNA<sup>216</sup>, nous signalons aussi le phénomène de la représentation graphique de la lénition [k] > [g] dans un contexte où en réalité la sonorisation de l'occlusive vélaire sourde est inattendue. Probablement, cela dépend du fait que l'habitude de sonoriser dans le contexte phonosyntaxique – comme, par exemple, dans l'expression « *oh garrogna!* » – a favorisé la diffusion de cette forme avec l'occlusive sonore au lieu de la sourde (cf. *infra*).

Par rapport à SIRAGATTU RISCALLU (camp. *scallai*, ita. « squagliare », fra. « fondre » ; cf. Porru, 1832), nous soulignons en particulier le fait qu'à partir du verbe sarde *scallai* s'est constitué aussi le régionalisme *scallare*, qui a un usage connoté sémantiquement et qui constitue une variante diastratique / diaphasique de la forme italienne « standard » *squagliare*.

Les deux *graffitis* (9) SIRAGATTU RISCALLU / SNIAZ et (10) IN CUSTA PRAZZA SNIAZZAUS TOTTU! doivent être analysés conjointement, parce que l'origine commune nous paraît évidente. Par ailleurs, ils se trouvent dans le même espace, une petite place située dans un quartier résidentiel de la ville fréquentée par des groupes de garçons de la zone. Nous trouvons un élément récurrent dans ces deux écrits, « *sniaz /*

<sup>215</sup> cf. aussi le site [www.italysoft.com/curios/dizio-giovani/indice1.html](http://www.italysoft.com/curios/dizio-giovani/indice1.html).

<sup>216</sup> Artizzu (1997) : « *Carrògna*, carogna, persona infida, donna di facili costumi. < cat. CARRONYA ». Cf. aussi Wagner (1960-64).

*sniazziamo* ». Nous ne disposons pas d'éléments suffisants pour comprendre s'il s'agit du nom d'un membre du groupe, dont serait tiré aussi une forme verbale, ou si au contraire il s'agit d'un terme lié à la consommation de drogues utilisé comme une sorte de signature dans le premier cas (SIRAGATTU RISCALLU / SNI AZ). Il peut aussi s'agir, plus simplement, d'un néologisme dont l'usage serait limité à un nombre restreint de personnes formant le groupe en question et ayant une valeur purement ludique. Dans le même endroit sont attestés aussi (12) SU PIPPOTTU OLÉ!, ainsi que d'autres écrits de petites dimensions qui présentent plusieurs références à l'usage de drogues.

Le dernier message – (11) ALESSANDRA / PITTICA SA / BAGASSA – est intéressant pour la valeur rhétorique de l'énoncé : en effet, lu dans son sens primaire, celui-ci signifierait « petite la pute », alors que le sens réel est, comme nous l'avons déjà indiqué dans la traduction, l'exclamation « qu'est-ce que tu es [elle est] pute » et l'adjectif « petite » doit être interprété comme son antonyme « grande ». Il s'agit d'une construction antiphrastique très fréquente, voire lexicalisée, en sarde, qui est présente aussi dans l'italien régional de Sardaigne (cf. Lavinio, 1990 ; 2002 : 250).

Dans les exemples précédents, l'absence d'un but identitaire et politique est assez évidente ; des cas plus difficiles à définir sont les suivants :

(13) L. / AKABA SU TRABALLU / BOCIDÌ!!

« L. achève le travail : tue-toi »

(14) B. FILLEBAGASSA

« B. Fils de pute »

(15) D. A. KONILLU

« D. A. lapin »

En effet, en ce qui concerne le message (13), il est presque impossible de le classer dans une catégorie précise car, comme nous le verrons aussi ensuite au cours de notre analyse, il présente à la fois des éléments caractérisant les *graffitis* politiques / identitaires et les *graffitis* de type personnel. L'écrit (14) ressemble beaucoup au précédent, mais dans ce cas le destinataire visé par le message est connu – différemment de « L. » – puisqu'il s'agit d'un jeune activiste de droite, à l'époque du *graffiti*, c'est-à-dire environ au début de 2000, du milieu étudiant local. La relation entre les écrits muraux et la réalité sociale agit donc dans les deux sens : d'une part, les *graffitis* représentent sans doute un miroir de la

société où ils sont produits ; d'autre part, l'interprétation de ces messages est largement influencée et favorisée par la connaissance des lieux, de l'époque de réalisation et des personnages concernés. Ce principe est confirmé par l'écrit (15), où l'identité du destinataire direct nous échappe ; cependant, ce *graffiti* – ensuite couvert volontairement avec du vernis spray – est situé à proximité d'autres écrits de nature politique, qui nous paraissent liés entre eux. Ainsi, dans ce cas c'est le « cotexte » qui peut aider l'interprétation du *graffiti*.

### 10.2.2 Écrits identitaires

Les *graffitis* de nature explicitement identitaire – et notamment politique – permettent une classification plus aisée grâce à la connaissance d'éléments externes : en effet l'émetteur, le message envoyé et le destinataire – au moins général – sont très clairs dans cette typologie d'écrits.

Voici quelques exemples d'écrits présentant des buts de type politique :

- (16) KANISI SKAPPUSU!  
« Chiens errants! »
- (17) ARRABIU ARRUBIU  
« Rage rouge »
- (18) U.S.A A FORA  
« USA dehors »
- (19) A FOGU SA NATO  
« Au feu l'OTAN »
- (20) A FOGU IS BASIS MILITARIS  
« Au feu les bases militaires »
- (21) FOGU A IS BASIS  
« Feu aux bases » [probablement cet écrit et le précédent ont été produits par le même auteur]
- (22) NO BASIS / NO SCORIAS  
« Non aux bases / Non aux déchets »
- (23) NO SORDAUS / NO PRESONIS

« Non aux soldats / Non aux prisons »

La nature identitaire du message (16) KANISI SKAPPUSU est assez évidente, bien qu'il n'y ait aucune indication de type proprement politique. Le contenu textuel – le refus des règles imposées par la société – est renforcé par un élément recourant dans les messages identitaires, à savoir l'emploi du graphème <k><sup>217</sup>. En outre, le choix énonciatif du pluriel montre la volonté de se poser face à la société – à travers les yeux du lecteur – comme une entité collective, un groupe de personnes qui agissent sans se soumettre aux conventions sociales. Dans cette optique, donc, il est certainement possible de classer KANISI SKAPPUSU parmi les écrits de type identitaire. Cette impression initiale est confirmée par la présence sur les murs de Cagliari d'autres occurrences de cet écrit ; dans ces cas, le caractère politique est explicité par des éléments iconiques comme le symbole international de l'occupation politique (une foudre montant à l'intérieur d'un cercle) et par le fait que l'espace murale est partagé avec d'autres *graffitis* de nature politique plus marquée comme (17) ARRABIU ARRUBIU « rage rouge », réalisé avec un vernis spray de cette même couleur.

Du point de vue thématique, les autres *graffitis* politiques que nous venons de mentionner montrent une cohésion remarquable : en effet, il s'agit d'écrits produits pendant le printemps 2003, dans une période de fortes polémiques suscitées par la décision de la part du gouvernement Berlusconi de transférer en Sardaigne une partie des déchets nucléaires produits dans le territoire national italien. Les écrits en question reflètent, donc, ce refus de l'action politique du gouvernement de centre-droite et visent, en particulier, les symboles de l'activité militaire étrangère sur le sol sarde : l'OTAN et les États-Unis d'Amérique. La réaction explicitée dans ces messages est supportée par le code employé : l'utilisation de la langue sarde permet ainsi de marquer davantage l'identité spécifique des auteurs et leur altérité face aux sujets visés dans les *graffitis*.

Plusieurs symboles politiques accompagnent ces écrits pour renforcer le contenu du message véhiculé par ces derniers : c'est le cas du symbole stylisé de l'autonomie régionale sarde (présent dans les *graffitis* 20, 21, 22), ou du sigle du A cerclé, symbolisant l'anarchie (*graffiti* 23).

Cette relation entre faits d'actualité concernant la Sardaigne, identité politique de l'énonciateur et usage du sarde, est confirmée par une autre série de *graffiti*, produits dans une période très récente (janvier – février 2008). À l'origine de ces écrits se trouve la

---

<sup>217</sup> L'emploi de ce graphème sera pris en considération dans le cadre de notre analyse.

décision du Président de la Région Sardaigne, Renato Soru, d'intervenir directement sur la question de l'élimination des déchets produits dans la Région de Campanie en proposant d'éliminer une (petite) partie de ces ordures dans les installations de stockage et traitement situées dans l'île. La réaction à cette décision n'a pas duré longtemps mais a été forte au début, sans doute disproportionnée à l'importance réelle des conséquences que ce choix aurait eu du point de vue de l'impact environnemental sur la Sardaigne<sup>218</sup>. Parmi les moyens utilisés pour marquer l'opposition à ce choix, nous indiquons notamment la présence de plusieurs *graffitis* sur ce sujet :

- (24) A FORA S'ITALIA ALIGHERA / DE SA SARDIGNA  
« L'Italie productrice d'ordures dehors / de la Sardaigne »
- (25) BASTA ALIGA  
« Ça suffit les ordures »
- (26) BUSINESS DE S'ALIGA / A FOGU  
« Business des déchets / au feu »
- (27) NO ITALIGA  
« Non ItaLie – Aliga »
- (28) SORU CALLONI  
« Soru couillon »

Encore une fois, donc, les *graffitis* politiques montrent une cohésion thématique remarquable ; l'émetteur, le message envoyé et le destinataire sont explicités par leur relation avec des éléments de la société où ils sont produits. Il est possible de remarquer, en outre, la réitération des modèles textuels et lexicaux représentés par les *graffitis* produits en 2003. Cela est dû sans doute à des raisons politiques (notamment, la même provenance

---

<sup>218</sup> En réalité, la quantité de déchets envoyés en Sardaigne était très modeste et quelques jours ont suffi pour les opérations de stockage et élimination. Les raisons de cette opposition – qui a provoqué aussi plusieurs affrontements entre opposants et police – nous paraissent de natures différentes. En général, la polémique principale concerne surtout le *comment* la décision avait été prise par Soru : ce dernier en effet, peut-être en sous-estimant le danger d'un tel comportement, avait engagé la Région sans consulter les membres du Conseil. En outre, l'opposition forte exprimée par le maire de Cagliari (représentant de la coalition de centre - droite et donc en opposition avec le président de la Région, de centre – gauche) a mobilisé un nombre élevé de citoyens, militants ou simples sympathisants du centre – droite, et a emmené à une situation difficilement gérable du point de vue institutionnel (et qui a effectivement débouché dans les affrontements devant la résidence personnelle de Soru).

Pour terminer, l'aspect *information sur la question* a été très important, car très rapidement l'élément « information » s'est mélangé avec une attitude polémique et les prises de position politiques/ idéologiques que nous avons mentionnées ci-dessus.

politique des auteurs des vieux et des nouveaux écrits), à des similarités entre les questions politiques visées (opposition à des décisions imposées aux citoyens sardes par les institutions locales ou nationales), mais aussi à la nature même de l'écriture murale, qui impose certaines contraintes discursives et linguistiques aux auteurs.

Les écrits pris en compte ci-dessus reflètent donc la réaction à la décision du gouvernement régional de centre-gauche. L'utilisation de la langue sarde permet cette fois de marquer davantage l'identité spécifique des auteurs vis-à-vis des personnages et des institutions politiques en question. D'autres *graffitis* qui peuvent rentrer dans le groupe cité ci-dessus sont (25) BASTA ALIGA « ça suffit les ordures » et (27) NO ITALIGA, remarquable du point de vue énonciatif de par le télescopage des éléments *Italia* et *Aliga*.

Un autre exemple de ce type de réaction identitaire est représenté aussi par le nombre élevé de références à l'autonomie qu'il est possible de repérer sur les murs de la ville ; ces slogans sont relativement indépendants d'évènements politiques spécifiques. Il s'agit de *graffitis* comme (29) SARDINNA LIBERA « Sardaigne libre » ou (30) INDIPENDENTZIA « Indépendance ». Ce dernier, en particulier, est présent avec plusieurs variantes graphiques. En outre, l'association entre la revendication de l'identité sarde et l'adhésion à une idée politique « de gauche » se manifeste clairement dans les deux *graffitis* suivants :

(31) SOTZIALISMU / INDIPENDENTZIA / CUSTA EST S'ORA  
« Socialisme / Indépendance / C'est l'heure »

(32) INDIPENDENTZIA / SOTZIALISMU  
« Indépendance / Socialisme »

Nous signalons aussi un autre écrit encore plus explicite à cet égard :

(33) A MANCA / PRO S'INDIPENDENTZIA  
« À gauche / pour l'indépendance » [il s'agit aussi du nom d'un mouvement politique actif dans l'île]

L'emploi de spray de couleur rouge pour la plupart de ces *graffitis* n'est certainement pas un élément déterminant dans notre analyse ; cependant la préférence pour cette couleur dans ce type de messages ne peut passer inaperçue, car effectivement elle est culturellement associée aux idéologies 'de gauche'.

Dans le *graffiti* (31), le message est accompagné par deux symboles : *faucille et marteau* et *les quatre maures*, stylisé, emblème de la Sardaigne. Dans l'écrit (32), curieusement, l'*étoile à cinq pointes*, symbole des Brigades Rouges et plus généralement du mouvement extra-parlementaire de gauche, reste visible mais subit la superposition d'une *croix celtique*, symbole traditionnel des mouvements nationalistes ; la superposition d'un symbole à un autre n'affecte pas le message, qui au contraire reste lisible intégralement. Trois hypothèses sont possibles pour expliquer le choix de couvrir le symbole tout en laissant intact le message : 1) les auteurs de la croix celtique ont considéré que seulement l'étoile était saillante aux yeux des lecteurs, alors que l'écrit n'avait pas de grande importance ; 2) ils ont tout simplement voulu provoquer une sorte de « confusion » à la lecture du message ; 3) ils ont voulu s'approprier le message originellement « de gauche » à travers l'apposition d'un symbole bien connu comme « de droite ». Les deux premières possibilités sont les plus probables, peut-être même associées entre elles. Toutefois, la dernière possibilité, quoique moins probable, n'est pas totalement dépourvue de fondement, car une partie des mouvements extra-parlementaires « de droite » se situe dans des positions qui sont parfois communes – ou très proches – de celles des jeunes extra-parlementaires « de gauche » (dans le cadre, par exemple, du « socialisme national »). Quoiqu'il en soit, ce cas représente un fait remarquable pour notre analyse, car il peut être considéré comme une forme de réponse au message déjà produit, et constitue ainsi un exemple de « co-énonciation » se réalisant dans la dimension iconique.

Naturellement, il existe aussi plusieurs *graffitis* en italien qui expriment les mêmes revendications politiques : c'est le cas, par exemple, de (34) **CONTRO LE BASI GUERRA SOCIALE** « Contre les bases guerre sociale », qui se trouve à côté d'un autre écrit, déjà mentionné, (23) **NO SORDAUS / NO PRESONIS**. La symétrie entre l'orientation politique et le choix codique n'est pas, donc, absolue. Cependant, la fonction identitaire attribuée au sarde apparaît assez évidente, comme l'illustrent aussi d'autres exemples :

(35) KONTR'A SU KOLONIALISMU

« Contre le colonialisme »

(36) A FORA SA NATO

« Dehors l'OTAN »

(37) INTIFADA INNOI PURU

« Intifada ici aussi »

(38) A FORAS IS ITALIANUS

« Dehors les Italiens » [écrit avec un crayon-feutre sur une affiche du groupe d'*Azione Giovani*, le mouvement des jeunes du parti *Alleanza Nazionale*]

(39) A FORAS S'ITALIA

« L'Italie dehors »

(40) A FORAS IS TURISTAS

« Les touristes dehors »

(41) GHERRA A S'ISTADU

« Guerre à l'État » [avec le symbole de l'anarchie, « A » cerclé]

En effet, dans de nombreux cas, l'opposition politique entre droite et gauche se révèle aussi sur le plan linguistique car, comme il est prévisible au moins en partie, parmi les jeunes militants de droite le sens d'appartenance à la nation italienne se reflète dans le choix de la langue nationale pour la réalisation des slogans. À cet égard il faut souligner qu'en principe ces groupes politiques actuellement se servent peu des vernis spray, en privilégiant l'emploi d'affiches qui, par leur même nature, sont destinées à disparaître (arrachées ou couvertes d'affiches suivantes) après de périodes assez brèves :

(42) ERBA... ROBA DA CONIGLI

« Herbe [c-à-d, la marijuana]... chose pour les lapins »

(43) LE CANNE / USALE PER PESCARRE

« Les cannes [c-à-d, les *joint*s] / utilise-les pour la pêche »

(44) EUROPA NAZIONE

« Europe Nation »

(45) SI SCRIVE O.N.U / SI LEGGE U.S.A

« Ça s'écrit O.N.U / se lit U.S.A »

Un cas plus particulier concernant l'emploi du sarde avec une fonction de revendication politique est représenté par le *graffiti* suivant :

(46) SU POETTU / ARROVINAU SUGUNNU KITARI / KODDAU!

« Le *Poetto* [c-à-d, la plage de Cagliari] / abîmé le vagin qui t'a / niqué ! »

Le message indiqué nous paraît confirmer nos observations précédentes sur la tendance à l'attribution au sarde d'une valeur identitaire, d'autant plus que dans ce cas spécifique le contenu pragmatique est porté exclusivement par la référence à l'objet de protestation, sans indications de type politique explicites. Il y a ici une opposition *citoyenne* plutôt que l'assomption d'une prise de position *idéologique* bien déterminée. À quoi l'auteur fait-il référence ? L'énonciateur fait référence à un fait de l'histoire actuelle de la ville (à partir de 2002), concernant le *Poetto*. Ce dernier est le nom de la plage des cagliaritains, une des plages « urbaines » les plus longues en Italie ; le sable blanc, très fin, en constituait un élément caractéristique. Suite à plusieurs facteurs, l'érosion du sable est devenue tellement grave que les responsables de l'administration publique – notamment, le Conseil de la province de Cagliari – ont programmé la revitalisation de la plage. À cause d'une erreur technique, le sable récupéré du fond de la mer était épais et gris, donc très différent du sable original et le résultat final n'était pas en accord avec les prévisions. Cela a provoqué plusieurs polémiques et a eu d'importantes conséquences politiques et judiciaires.

Dans le *graffiti* dont il est ici question, la protestation est véhiculée par l'emploi du sarde et par la présence de formes graphiques connotées du point de vue pragmatique, notamment, le graphème <k> (cf. *infra*). En outre, le message s'appuie aussi sur la phrase « *su cunnu ki t'at coddau !* » qui est une insulte assez répandue en sarde.

En réalité, il est difficile d'attribuer une véritable valeur politique à cet écrit, car l'auteur ne fait rien pour faire « reconnaître » son idéologie générale et son adhésion éventuelle à un groupe politique défini. Le destinataire du message n'est pas indiqué non plus, et ce qui émerge dans l'analyse discursive comporte plutôt les éléments, respectivement, référentiel – l'objet de la polémique – et poétique (l'emploi du sarde comme outil d'appropriation de la problématique, mais aussi la rime entre « *arrovinau* » et « *koddau* »). Ces éléments nous paraissent suffisants dans le contexte en question pour attribuer au sarde une fonction de *we-code*, permettant de connoter davantage le message dans la dimension pragmatique.

### 10.3 *Graffitis* identitaires et phénomènes de polyphonie

Dans le cadre de la production de *graffitis* de type identitaire, il est possible de mettre en évidence le phénomène de la « polyphonie », qui se produit lorsqu'un nouveau

message est ajouté à un autre message déjà existant, réalisé par d'autres auteurs. Il s'agit, d'un certain point de vue, d'une sorte de *coda* qui peut soit exprimer une réponse au message préexistant, soit intégrer le message précédant, aussi bien du point de vue textuel que du contenu. Dans le premier cas, on pourrait voir une forme dialogique de tour de parole, alors que dans le deuxième cas on pourrait parler plutôt d'une sorte de paires adjacentes où, cependant, la séquence ajoutée donne au message entier une valeur pragmatique nouvelle, opposée à celle initiale. Ainsi, la déclaration (38) A FORAS IS ITALIANUS écrite sur l'affiche d'*Azione Giovani* représente un exemple de dialogisme, tandis que la superposition de la croix celtique sur l'étoile à cinq pointes de l'exemple (32) INDIPENDENTZIA / SOTZIALISMU peut assumer – au moins en partie – cette fonction énonciative polyphonique, à travers l'opposition symbolique entre l'élément linguistique et l'élément iconique.

Nous avons des exemples strictement linguistiques dans les *graffitis* suivants, au sujet desquels nous précisons que l'élément en police *italique* représente le message ajouté et que, entre crochets, se trouvent des éléments effacés ou couverts par les nouveaux énonciateurs :

- (47) SARDIGNA / LIBERA / *DAI COMUNISTI*  
« Sardaigne libre / *des communistes* »
- (48) NE MERISI / NE SERBIDORISI / *DEL [PCI / PSI]*  
« Ni maître/Ni esclaves / *du [PCI] PSI* »<sup>219</sup>
- (49) AMO SOLO [CIÒ CHE DIFENDO] / *LA MINCHIA PAGU TONTUS PURU*  
« J'aime seulement [ce que je défends] / *La bite Qu' est-ce que vous êtes bêtes* »
- (50) COLPEVOLE D'ESSERE [BIANCO] / *STUPIDO / CALLOI TONTU*  
« Coupable d'être [Blanc] / *Bête / Couillon con* »

Dans les cas illustrés, la polyphonie entraîne le passage d'un code à l'autre et reflète ainsi la volonté du co-énonciateur de marquer sa divergence par rapport au message déjà présent sur le mur. Il faut préciser que dans les exemples examinés, le choix d'un des deux codes n'est pas accidentel : en effet, dans (47) et (48), la langue sarde est associée à un message d'orientation indépendantiste (« de gauche », selon l'attitude exemplifiée par

<sup>219</sup> Cf. Martelli (1930) : « *Serbìri – idòri*; Servire – itóre » ; PCI : Parti Communiste Italien ; PSI : Parti Socialiste Italien.

les *graffitis* analysés dans § 2.2), et la langue italienne est utilisée pour détourner le sens du message vers une direction explicitement anticommuniste. Dans (48), ensuite, il y a eu aussi la correction de PCI avec PSI, parti considéré décidément plus centriste et moins « populaire ».

Inversement, dans (49) et (50) nous trouvons le passage de l'italien au sarde. Plus précisément, dans les deux écrits mentionnés ce passage prévoit une étape intermédiaire en italien : dans (49) il s'agit de *la minchia* « la bite », une forme marquée sur le plan diastratique (populaire) et diatopique (italien méridional, employé également, comme nous l'avons pu remarquer dans le chapitre précédent, en Sardaigne). Le message en question se structure, ainsi, en trois séquences : italien « standard » / italien « populaire - régional » / sarde, où le signifié primaire de l'énoncé sarde *pagu tontus puru* serait « vous êtes peu bêtes » ; il s'agit dans ce cas aussi, comme dans le cas déjà mentionné (11) ALESSANDRA / PITTICA SA / BAGASSA, d'une construction antiphrastique très fréquente en sarde.

Dans (50), il y a, également, trois séquences, mais dans ce cas l'étape intermédiaire est encore en italien non marqué du point de vue sociolinguistique : italien « standard » / italien « standard » / sarde. Ainsi, l'effet de polyphonie se réalise en remplaçant l'adjectif original par un autre élément adjectival qui, évidemment, bouleverse complètement le signifié initial du message.

L'association entre langue et orientation politique est confirmée par les exemples évoqués. En effet, comme nous l'avons vu, le sarde est très utilisé par les militants de la gauche, bien qu'il ne soit pas – naturellement – le seul code utilisé, car plusieurs *graffitis* véhiculant les mêmes messages sont réalisés en italien. En revanche, dans le cadre des écrits présents dans notre corpus, l'italien est la seule langue employée par les militants de la droite, pour lesquels donc l'identité nationale s'exprime exclusivement à travers la langue nationale. Le *graffiti* (49) est en réalité une affiche des jeunes militants du parti de droite *Alleanza Nazionale*, qui reprend un morceau d'un roman de l'écrivain britannique J. R. R. Tolkien, un auteur très aimé par les jeunes militants dans le milieu de la droite, s'achevant par la phrase *amo soltanto* (...) sur laquelle intervient l'auteur de la *coda*. Dans (50) l'origine politique des auteurs se manifeste, outre que par le contenu, par l'emploi de caractères graphiques typiques du milieu militant national-populaire italien.

Le phénomène de la commutation codique à l'intérieur du même épisode linguistique, au contraire, n'est pas présent dans cette catégorie d'écrits, où le choix d'un des deux codes (sarde ou italien) prime sur le « mélange » linguistique. Le phénomène du

*code-switching* est présent en revanche dans plusieurs *graffitis* de nature « personnelle », non politique (Depau, 2005 : 155), que nous présenterons au cours de notre analyse.

Un type différent de polyphonie est représenté par les *graffitis* suivants :

(51) CRAXI TORNA / NEL CUNNO

Litt. « Craxi reviens\retourne / dans le vagin »

(52) CRAXI TORNA / I SOLDI

Litt. « Craxi reviens\retourne / l'argent ». Dans ce cas, *tornare* doit être interprété plutôt comme « rendre » : « Craxi **rends** / l'argent » ; cf. *infra*.

Les deux derniers écrits ici pris en compte méritent une attention particulière pour le résultat obtenu par l'intervention sur le message initial en italien non marqué *Craxi torna* « C. reviens ». Comme dans les cas précédents, en effet, nous avons un énoncé composite dans lequel le deuxième élément comporte une variation de sens de l'énoncé principal non seulement du point de vue du signifié global, mais aussi dans la dimension sociolinguistique. Dans ce cas, cependant, la variation agit sur le plan morphosyntaxique impliquant l'élément verbal *torna* : ainsi, le premier *graffiti* lu dans son complexe devient un calque du sarde *torraici in su cunnu*, littéralement « retourne-en dans le vagin »<sup>220</sup>, tandis que le deuxième sera interprété comme un calque de *Craxi torra su dinai* « Craxi rends l'argent »<sup>221</sup>.

Ces deux écrits montrent donc une variation vers un registre plus bas par rapport à l'énoncé de base, aussi bien pour le passage de l'italien commun à l'italien régional et populaire, que pour le nouveau signifié assumé par les écrits. Les auteurs des deux *codas* exploitent consciemment pour des fins expressives la connaissance des deux codes du répertoire linguistique. Le verbe sarde *torrai* « retourner / revenir » change de valeur sémantique et – dans le deuxième exemple – de catégorie, puisqu'il passe de verbe intransitif (italien commun) à verbe transitif (sarde et italien régional/populaire de Sardaigne).

Un phénomène semblable au précédent, à savoir le passage du verbe intransitif au verbe transitif est fourni par la phrase (53) SPUTA LE PELLICCE, « crache *les* fourrures » pour « crache *sur* *les* fourrures ». Cependant, dans ce cas, il ne nous paraît pas possible

<sup>220</sup> *Cunnu*, « pudenda della donna » [c-à-d : organe sexuel féminin] dans la définition de Wagner (1960-1964), est un mot répandu dans toute l'aire sarde.

<sup>221</sup> *Tornare* < camp. *torrai* « rendre » ; cf. Martelli (1930) ; Artizzu (1997).

d'affirmer comme nous l'avons fait auparavant, qu'il y a une véritable intention de la part de l'auteur : il semble plus correct de parler plutôt d'interférence du sarde sur l'italien.

Un dernier cas de polyphonie peut être illustré par le *graffiti* ayant comme thème « Les juifs hors de la Palestine ». Il s'agit en effet d'un écrit complexe, où plusieurs couches – indiquées ici par une flèche – se superposent, chacune dans le but de bouleverser l'ordre établi par la couche précédente :

(54) FUORI GLI EBREI DALLA PALESTINA

➔ FUORI GLI BBBBB DALLA PALESTINA

➔ FUORI GLI EBREI DALLA PALESTINA / XXXXXXXXXX E DAL MONDO

Litt. : « Dehors - les juifs - de la Palestine / XXXXXXXXXX et du monde »

➔FUORI IS BEBREGHES DALLA PALESTINA / XXXXXXXXXX E DAL MONDO

Litt. : « Dehors - les brebis - de la Palestine / XXXXXXXXXX et du monde »

Il est possible de discerner, au moins, quatre strates principales ; les aspects extralinguistiques comme les caractères graphiques, les symboles politiques et la couleur du vernis spray sont utiles pour mieux interpréter ces écrits.

Dans la première strate – la base de cette véritable production collective – réalisée en rouge, l'auteur exprime probablement un point de vue « de gauche ».

La strate suivante est constituée par une série de « B » qui se superposent au mot « *ebrei* ».

Dans la troisième couche, où l'on ajoute l'élément final *e dal mondo*, le message est repris intégralement en vernis noir, par un auteur qui exprime vraisemblablement un point de vue « de droite ». Plusieurs éléments supportent cette hypothèse : d'abord, l'emploi des mêmes caractères graphiques utilisés dans (50) COLPEVOLE D'ESSERE [BIANCO] « Coupable d'être [blanc] », en outre, la présence d'une croix celtique à l'intérieur du « O » de « FUORI », ainsi que probablement d'un svastika transformé ensuite en figure rhomboïdale.

Dans la quatrième et dernière strate, le syntagme nominal *gli ebrei* est remplacé par un autre syntagme nominal, cette fois en sarde : *is bebreghes* « les brebis ». On peut souligner le fait que dans cette nouvelle transformation, le mot « EBREI » reste visible. Le but que l'énonciateur veut atteindre est explicitement la provocation, par le biais d'un effet de contraste qui se manifeste non seulement dans le contenu, mais aussi et surtout dans la forme : le choix du sarde renforce cette expression de la divergence et va au-delà de la

ressemblance graphique entre les mots *ebrei* et *bebreghes*, qui peut avoir favorisé ce choix. Du point de vue linguistique il faut signaler que, tandis que l'article défini pluriel *is* représente bien la variante sarde méridionale, le substantif pluriel féminin *bebreghes* est une sorte de mélange entre la forme *brebeis* du sarde méridional et *berbeches* des variétés du sarde septentrional (Wagner, 1960-64 ; Spano, 1851). Ainsi, en conclusion, cette forme *bebreghes* apparaît comme le résultat d'un choix influencé de manière déterminante par la présence de l'élément *ebrei* « juifs » à l'intérieur du mot (« **BE**BREGHES) et par la volonté de choquer et de se moquer de l'auteur précédent, plutôt que comme une forme dialectale marquée en diatopie reflétant l'origine géographique du dernier auteur.

Les *graffitis* illustrés jusqu'à présent montrent que la pratique de l'écriture murale dans l'aire de Cagliari se réalise dans une tension continue entre l'italien et le sarde avec le privilège accordé à l'un des deux codes dans certains contextes et par certains auteurs. L'italien est utilisé davantage que le sarde, par exemple, dans des écrits produits par les groupes de *tifosi* ultras de l'équipe de football de Cagliari, les *Furiosi* et les *Sconvolts*. Voici quelques exemples dans la langue nationale :

- (55) SBIRRO INFAME FC  
« Flic infâme ». FC = *Furiosi Cagliari*
- (56) SBIRRO INFAME SC  
« Flic infâme ». SC = *Sconvolts Cagliari*
- (57) ANCHE REPRESSI  
« Même réprimés »
- (58) ONORE AI DIFFIDATI  
« Honneur aux sommés »

Il est possible de remarquer immédiatement que le code utilisé dans ces *graffitis* n'est pas marqué sur le plan diatopique mais plutôt sur le plan diastratique : en effet, il est possible de remarquer une forte analogie dans les cas cités ci-dessus entre le vocabulaire *ultras* et le langage des groupes politiques extraparlimentaires, se rapprochant en particulier de formes typiques des groupes de la droite : *sbirro* ; *infame* ; *repressi* ; *diffidati* ; *onore*. Cela ne signifie pas, naturellement, qu'il est possible et opportun d'établir une équation *ultras* = *extraparlimentaires (de droite)* – d'ailleurs, cela ne rentre pas dans

les objectifs de notre étude – mais plutôt que des liens avec le langage de la politique militante sont assez évidents.

L'aspect curieux est que les deux principaux groupes organisés des supporters de Cagliari que nous avons déjà mentionnés, les *Furiosi* et les *Sconvolts*, se distinguent l'un de l'autre sur le plan identitaire, mais ne se différencient pas beaucoup sur le plan linguistique. Au contraire, il suffirait d'effacer les « signatures » – *FC* ou *SC* – pour pouvoir attribuer le *graffiti* à un groupe unique.

Le sarde est présent, dans les écrits des supporters *ultras* que nous avons repérés, dans deux seuls cas. Le premier est un exemple de ce que nous avons appelé auparavant « emploi polyphonique des codes en présence » :

(59) B. C. LA COLPA È SOLO TUA / SUGUNNEMAMMARUA

Litt. « La faute est seulement à toi / le vagin de ta mère »

Il s'agit d'un insulte très répandu chez les jeunes et qui, dans le cas spécifique de la phrase mentionnée, reflète la prononciation de l'aire cagliaritaine (cf. *infra*).

Le deuxième cas où le sarde est utilisé dans le contexte des *tifosi* est le suivant :

(60) CELLINO CONCA DE CAZZU

Litt. « Cellino tête de bite »

Nous pouvons mentionner également un troisième exemple de *graffiti* lié à l'univers des supporters de football. Dans ce cas la phrase est en italien, mais l'influence du sarde est très marquée :

(61) MATEOLI (SIC) CODDATO IN CULO

Litt.: « Matteoli *niqué* dans le cul »

Différemment des attestations précédentes, ces écrits montrent des références personnelles explicites : dans le premier cas le message est adressé à un journaliste sportif de Cagliari, très connu dans la région. Dans le deuxième, l'énonciateur s'adresse au président de la société Cagliari Calcio. Dans le troisième cas, le *graffiti* est adressé à l'ancien footballeur Gianfranco Matteoli – avec simplification, probablement involontaire, de T –, qui avait évolué dans plusieurs équipes d'Italie et même dans l'équipe nationale italienne avant de terminer sa carrière à Cagliari et de devenir dirigeant – à l'époque où le

graffiti est sorti – de l'équipe sarde. Ce dernier *graffiti* est signé par le groupe des *Sconvolts*.

Comme nous l'avons souligné au cours de notre analyse de la production orale, *coddai* est une forme lexicale très fréquente dans le sarde des jeunes de Cagliari ; son large emploi dans une forme italianisée à l'intérieur d'énoncés en italien, explicité par le *graffiti* (61), est confirmé aussi par Gargiulo (2003 : 142).

### 10.3.1 Phénomènes d'alternance codique

L'emploi alterné d'italien et sarde est assez fréquent parmi les écrits dont nous disposons. On peut remarquer l'absence, parmi ces exemples, de *graffitis* de nature politique : dans ce cadre spécifique, en effet, le choix d'un des deux codes – italien *versus* sarde – reflète sur le plan linguistique une tendance à l'exclusivité et à l'identification dans un « groupe ». Dans les cas illustrés, l'écrit véhicule un message qui a son origine dans la sphère individuelle de l'énonciateur :

(62) IL PULLMAN NON PASSA *MALASCALLONISI*

« Le bus ne passe pas, *les boules* (litt. : « *mais quelles couilles* »)

(63) M. *BUCCA E POMPINO*

« M. *bouche de fellatio* »

(64) W E GRAZIE *SANT' EFISI PO' SARRUGA NOA*

« W et merci *Saint Efise pour la nouvelle route* »

(65) ...SCIMPRI *IN CONCA*...

« Sots *dans la tête* »

Dans ces quatre écrits, le code-switching se produit aussi bien du sarde à l'italien, comme dans (63), que de l'italien –standard ou régional – au sarde, comme dans (62), (64), (65). Le passage codique, dans (62), coïncide avec l'exclamation *ma la' is callonis*, qui est syntaxiquement indépendant du segment précédent. Dans les autres énoncés, au contraire, il est intraphrastique.

Les deux derniers *graffitis*, en particulier, nous paraissent intéressants. Saint Efise est le saint protecteur de la Sardaigne, dont la fête est célébrée le 1<sup>er</sup> Mai. Le sens ironique de l'écrit nous paraît évident : l'auteur remercie le saint pour avoir réalisé un 'miracle', à

savoir le remaniement d'une rue de la ville, effectué probablement à l'occasion de la manifestation religieuse<sup>222</sup>.

En ce qui concerne (65) ...SCIMPRI IN CONCA..., l'intérêt réside dans le fait que nous avons une construction hybride avec code-switching entre un lexème d'origine dialectale et italianisé – l'adjectif *scimpri* – et le substantif sarde *conca*. Notamment, *scimpri* est formé par la fusion d'une base lexicale sarde *scimpru* et la marque morphologique du plur. masc. de l'italien *-i* au lieu de la marque du plur. du sarde *-s*.

Le message, qui n'a pas de destinataire spécifique, constitue, à notre avis, un exemple de production écrite ayant un but ludique.

## 10.4 Considérations linguistiques. Rapport entre oralité et écriture

Compte tenu de l'absence d'une variété de sarde commune pour tous les usages, les *graffitis* nous offrent une image assez fidèle du rapport entre écriture et oralité, qui peut être abordé selon plusieurs perspectives.

### 10.4.1 *Kréativité graphique*

Le premier aspect que nous mettons en relief ne concerne pas directement le rapport entre langue et norme graphique du sarde, mais plutôt certains phénomènes de créativité dans la dimension de l'écriture, dont les exemples sont nombreux dans notre corpus. La créativité graphique ne dépend ni du code employé ni du genre de *graffiti* : comme le soulignent plusieurs spécialistes – entre autres, D'Achille (2003 : 205) – elle peut être considérée plutôt comme une tendance typique du langage des jeunes. Voici quelques exemples :

(66) BISOLI X SEMPRES

Litt. : « Bisoli pour toujours »

(67) BUSH TI U.S.A. / CONDANNATO

Litt. : « Bush t'exploite / Condamné »

(15) D. A. KONILLU

---

<sup>222</sup> Les reliques du saint sont transportées à travers une partie de Cagliari et jusqu'à Nora, un village situé à proximité du chef-lieu.

« D.A. Lapin »

(16) KANISI SKAPPUSU !

« Chiens errants ! »

(46) SU POETTU / ARROVINAU SUGUNNU KITARI / KODDAU!

« Le *Poetto* (c-à-d, la plage de Cagliari) / abîmé le vagin qui t'a niqué ! »

(13) L. AKABA SU TRABALLU / BOCIDÌ!!

« Achève le travail : tue-toi »

(68) KASTEDDU CO.

« Kasteddu » = Casteddu, nom sarde de Cagliari

(69) SKINEZ HAFFOGU A SU STAMPEKULU

« Skinheads au feu au trou du cul »

(70) SLOT, BUKKE'MMERDA

« Bouche de merde »

(71) SKINHEADS OKKIO AL KRANIO!

« Skinheads gare au crâne ! »

(72) MARTY TE KIERO

« Marty je te désire/aime » ; « te kiero » = esp. *te quiero*

(73) PAOLA B. SUKIA

« Paola B. suce »

(74) SKIFOSO

« Dégueulasse »

Le premier des écrits mentionnés concerne l'ancien footballeur et capitaine du Cagliari Calcio, Pierpaolo Bisoli, très aimé par les supporters cagliaritains. Le signe "X" pour indiquer la préposition *per* « pour » rappelle le symbole de la multiplication, et son usage est répandu dans presque tous les contextes d'écriture non formelle.

Le deuxième *graffiti* pris en compte ici nous paraît plus intéressant : il s'agit du message politique BUSH TI USA / CONDANNATO. L'auteur exploite les compétences des lecteurs et leur capacité d'opérer des inférences à partir des éléments polyphoniques

présents dans l'écrit, qui sont notamment deux. Le premier est le verbe *usa* < *usare* « utiliser, exploiter » qui est aussi le sigle indiquant les États-Unis d'Amérique (« *United States of America* ») ; le deuxième est la partie finale de l'adjectif *condannato* < *condannare* « condamner » qui renvoie au sigle NATO (*North Atlantic Treaty Organization* ; « OTAN »). Il est possible de souligner que l'auteur écrit en lettres majuscules le *graffiti*, où l'élément *caché* « NATO » est effectivement mis en relief par des caractères graphiques de dimensions majeures que les précédents. Le contenu politique est donc accompagné et renforcé par l'aspect visuel du message, dans le but de capturer davantage l'attention des lecteurs.

Un autre aspect qui émerge à l'observation des *graffitis* mentionnés ci-dessus est la diffusion du graphème <k> – pour reproduire l'occlusive vélaire sourde – très présent dans les écrits en sarde et dans ceux en italien. Son usage est attesté aussi bien en substitution du digramme *ch* suivi de voyelle antérieure – et donc pour des raisons d'économie –, comme dans les exemples *kitari* (46), *sukia* (73), *skifoso* (74), qu'en présence de voyelles postérieures, à la place donc du graphème *c*, comme dans le cas des *graffitis* *akaba* (13), *koddau* (46) *stampekulu* (69) et *kranio* (71). Il est possible de souligner, par ailleurs, que ce même phénomène est répandu aussi dans d'autres pays, dont la France, comme le souligne Billiez (1998 : 122).

Parallèlement, cet usage de <k> se reproduit dans une autre forme de communication fondée sur l'écriture semi-spontanée, les SMS et la messagerie électronique (Chat et Mél), qui serait intéressant à étudier pour vérifier si on relève les mêmes tendances montrées par les *graffitis*, afin de constater la présence éventuelle de régularités concernant le répertoire verbal des jeunes.

On peut remarquer que, parmi les exemples à notre disposition, il y a une certaine symétrie entre, d'une part, les écrits de type politique / identitaire et d'autre part l'emploi de <k> + voyelle postérieure et, *vice versa*, entre l'utilisation du plus canonique <k> + voyelle antérieure et les *graffitis* de type personnel / non identitaire. Dans les exemples illustrés, la seule exception – partielle – à cette distribution concerne le cas de (70) SLOT, BUKKE'MMERDA, mais comme nous le verrons dans le paragraphe suivant, la graphie montre ici de nombreuses anomalies à cause de la fusion des éléments de l'énoncé.

L'emploi de ce graphème, surtout lorsqu'il est utilisé dans un contexte où il ne serait pas nécessaire, comme dans le cas où il est suivi par une voyelle postérieure, permet de valoriser l'aspect visuel à travers un élément qui est connoté dans le sens de l'agressivité, comme l'indique aussi Tosi (2001 : 197).

Un bel exemple de <k> comme expression d'agressivité dans le domaine politique est représenté notamment par l'écrit (71) SKINEADS OKKIO AL KRANIO!, alors que d'autres exemples, tels que (73) PAOLA B. SUKIA ou (74) SKIFOSO ou encore le pseudo-hispanisme (72) MARTY TE KIERO, relevant plutôt du domaine personnel, sont connotés sur le plan sexuel et de l'affectivité.

#### 10.4.2 Rapport entre oralité et écriture dans les exemples en italien

Comme nous l'avons souligné plus haut, l'italien employé dans les écrits est généralement marqué en sens diatopique et/ou diastratique, tandis que dans la perspective diamésique nous pouvons souligner l'adhésion à des formes de l'oralité informelle, se rapprochant en partie de l'italien populaire et notamment de l'écriture des semi-cultivés. L'écriture, donc, peut représenter ici un miroir de certaines variétés typiquement orales. Cependant, rarement dans les cas analysés la présence des régionalismes est engendrée par l'ignorance des frontières entre l'italien et le sarde : au contraire, elle indique souvent une connaissance – parfois même *raffinée* – des deux codes. L'alternance serait donc le produit de choix bien définis visant à l'exploitation consciente des moyens expressifs offerts par le répertoire bilingue.

Nous pouvons ainsi opérer une distinction entre un *graffiti* tel que (75) A TUA MAMMA « À ta maman », qui reproduit l'emploi habituel dans l'italien parlé en Sardaigne, et un autre écrit tel que (76) W I TRIMULIGIONI « W les *trimuligionis* », dans lequel nous trouvons une forme lexicale dont le rattachement au sarde est reconnaissable par presque n'importe quel Cagliaritaïn. Le nom masc. sing. *trimuligioni* désigne, en effet, un gros ver de mer utilisé comme appât dans la pêche<sup>223</sup>.

En ce qui concerne A TUA MAMMA, nous citons aussi (77) DI TUA MAMMA BAGASSA, en signalant que cette construction est marquée diatopiquement au niveau morphologique à cause de l'absence dans l'usage régional de l'article défini présent en revanche dans l'italien standard (*la mia mamma*)<sup>224</sup>. L'élément régional agit aussi au niveau du lexique relativement à la forme *bagassa* « pute » (cf. Wagner, 1960-1964), très fréquent dans le lexique cagliaritaïn et plus en général sarde, présent aussi dans d'autres écrits de la ville : (78) PAOLA BAGASSA ; (79) (nr. téléphonique) CHIAMA: BAGASSA!

<sup>223</sup> « *Trimuligia*: afrodite, nereide, bruco di mare (verme) < cat. TREMOLITJA » (Artizzu, 1997).

<sup>224</sup> Comme nous l'avons déjà souligné dans la partie concernant la production orale et, auparavant, dans le chapitre 8, il faut préciser que l'usage sans l'article défini n'est pas limité à l'italien régional de Sardaigne : au contraire il est présent comme variante sub-standard de l'italien parlé dans plusieurs aires d'Italie (cf. Telmon, 1993 : 127).

« Appelle : pute » ! ; cf. également les deux *graffitis* déjà mentionnés auparavant, (11) A. / PITTICA SA / BAGASSA et (14) B. FILLEBAGASSA.

Un autre bel exemple d'emploi volontaire de dialectalismes ayant un but de plaisanterie est représenté par un message écrit avec crayon-feutre dans les toilettes de l'Insomnia Café, une brasserie située sur le littoral de la ville et qui est très fréquentée par les *habitués* des soirées cagliaritaines :

(80) SI PREGA DI FARE CENTRO NEL WC ONDE EVITARE MALATTIE... DERIVATE DAI  
*FRASTIMI*

« Vous êtes priés de faire centre dans le WC afin d'éviter toute maladie...dérivant de nos *malédiction*s »

Le mot *frastimi* est la forme italianisée du masc. sing. *frastimu* « imprecazione, maledizione » (Artizzu, 1997, sous *Frastimài*). La présence de ce dialectalisme contribue à créer un sentiment de contraste et d'étonnement dû au détournement de sens inattendu du message dont le propriétaire du local, auteur de la recommandation, se montre bien conscient et sur lequel il joue, comme le montre aussi la présence des trois points de suspension.

Les cas de formations hybrides sont nombreux et rentrent principalement dans le domaine des écrits de nature *individuelle*. En effets, le seul message que nous pouvons attribuer à des membres d'un groupe précis est (61) MATEOLI CODDATO IN CULO que nous avons déjà mentionné parmi les *graffitis* des groupes « ultra » ; voici d'autres exemples en italien régional :

(81) MISCHINI

Litt. : « Les pauvres »

(82) ACCOZZATA

« Pistonnée »

(83) MAURRI ; MAURRI DI MERDA

« *Maurri* ; *Maurri* de merde ». [Par rapport à « *maurro* » – plus ou moins « maure » – cf. *infra*]

(84) OGGI MARY MI HA FATTO ARRETTARE!!!

« Aujourd'hui Mary m'a fait bander!!! »

- (85) TULA NON CODDA 78  
« Tula ne baise pas 78 »
- (86) CONTROLLORE BURDO  
« Contrôleur [du bus, ndr] bâtard »
- (87) CAGHINO  
« Homosexuel »
- (88) SE TI ACCHIAPO [*sic*] SCRIVENDO TI TAGLIO LA TESTA  
Litt. : « Si je te choppe en écrivant je te coupe la tête »
- (89) CON I DENTI ABBULLONATI FA A FARE SGAV  
Litt.: « Avec les dents boulonnées il est possible de faire *sgav* »
- (90) G. P. FORSE NON 6 BONO  
Litt. : « G. P. peut-être tu n'es pas beau »

Les sept premiers écrits se caractérisent par la présence de formes lexicales qui relèvent du substrat sarde, courantes dans le répertoire verbal de Cagliari, non seulement chez les locuteurs jeunes. Les trois derniers écrits demandent une approche d'observation légèrement différente.

En ce qui concerne (81) MISCHINI « les pauvres », un adjectif répandu aussi dans l'aire italienne méridionale, cf. Wagner (1960-1964) : « *meskinu, miskinu* logudorese e campidanese, 'meschino, poveretto' » (cf. aussi chapitre 8).

Relativement à (82) ACCOZZATA « pistonnée », nous rapportons la définition d'Artizzu (1997) : « *Accozzài, appoggiare(si) (...); accozzu, appoggio, sostegno (anche in senso metaforico) (...)* ». Le terme en question est utilisé dans l'italien régional, justement, dans cette dernière acception métaphorique de « soutien », « recommandation ».

L'explication des écrits (83) MAURRI et MAURRI DI MERDA est plus complexe ; voici la définition qu'en donne Artizzu (1997) :

*Maurrèddus*, anche *maurreddinus*, nome col quale si chiamavano gli abitanti del Sulcis [région minière dans le sud-est de l'île ; ndr]. Mauritani (?) o Maurusii (?) [...]

En réalité, l'expression est utilisée par les habitants septentrionaux (Sassarais et Nouorais) pour désigner non seulement les gens du Sulcis mais tous les habitants du sud de

la Sardaigne, notamment les Cagliariains ; elle est employée comme forme d'offense, car renvoie à une culture 'autre', 'primitive', des populations de l'Afrique septentrionale. Ainsi, nous pouvons penser que le(s) auteur(s) des deux *graffitis* – qui se trouvent à une distance d'environ deux mètres l'un de l'autre – n'est (ne sont) pas de Cagliari ou de l'aire méridionale de l'île.

Dans (84) OGGI MARY MI HA FATTO ARRETTARE!!!, le verbe *arrettare* représente une métaphore sexuelle : « *arrettare*, 'raddrizzare' » (Martelli, 1930). Cette forme verbale est très courante dans la production orale, aussi bien en sarde qu'en italien régional.

(85) TULA NON CODDA 78 : Tula est un village de la Sardaigne centrale ; nous avons déjà mentionné au cours du présent chapitre le signifié de *coddare*. L'hybridation se réalise au niveau de la morphologie verbale, car le morphème lexical *codd-* s'adapte totalement au contexte énonciatif jusqu'à devenir lui-même « italien » à travers l'adoption du morphème flexionnel 3<sup>ème</sup> p. sing *-a*. L'auteur du *graffiti* est probablement un militaire ; l'incidence de cette catégorie sociale à l'intérieur du corpus est plus plutôt faible par rapport au nombre et type des phénomènes linguistique : dans la plupart des cas, les écrits des conscrits militaires se limitent à l'indication du nom du village de provenance – Tula – de la classe – 78 – et éventuellement d'autres références au Command militaire d'appartenance. La seule exception dans notre corpus est représentée par (91) LEVA 80 / SOS MENZUS OLIENA REGNA, dans lequel, aux éléments mentionnés ci-dessus, s'ajoute l'affirmation en sarde log. *sos menzus* « les meilleurs ».

(86) CONTROLLORE BURDO : ce *graffiti* contient un autre exemple d'élément lexical du répertoire des jeunes qui a déjà été mentionné dans notre analyse sur la production orale (cf. § 3.3.3.). L'interférence du sarde sur l'italien se réalise cette fois dans la dimension strictement lexicale, avec l'italianisation de l'adjectif et substantif sarde *burdu* « bâtard », « illégitime », « métisse », mais aussi « qui a peu de valeur » (cf. Wagner, 1960 – 1964).

(87) CAGHINO : ce terme, très répandu en italien régional, est présent dans plusieurs écrits à petits caractères dans nombreux endroits de la ville. Dans l'enquête de Pellis (1933 : 40), qui le cite dans son étude sur l'argot sarde, la lexie *caghinu* correspondait au terme italien *ano* « anus », se distinguant donc de *caghineri*, qui indique de manière spécifique l'homosexuel. En effet, dans sa recherche, Pellis vise à vérifier la crédibilité des sources écrites utilisées par M. L. Wagner pour une enquête menée auparavant et portant sur le même objet d'étude (Wagner, 1928). L'auteur italien, qui

analyse davantage les 100 éléments lexicaux argotiques récoltés par le linguiste allemand, se sert de la collaboration d'un informateur provenant du milieu de la criminalité de Cagliari. À propos de la lexie "87 – « *caghinu* = ano »" le chercheur déclare : « *NN* [l'informateur ; ndr] **non** conferma; e per *caghineri* = pederasta, osserva: 'Ma questo è dialetto' » (Pellis, 1933 : 40 ; notre gras). Le lemme *caghinu* est confirmé ensuite par Wagner (1960-1964) comme forme dérivée de *cacare* « chier » : l'auteur confirme le caractère diatopique (« cagliaritano ») et diastratique (« gergale ») du mot, qu'il traduit en italien avec « *sfintere* ».

De nos jours, cette distinction sémantique est devenue partiellement opaque. Ainsi, *caghineri* continue à être employé en sarde avec son signifié originaire, tandis qu'on remarque un glissement de sens du terme *caghinu*, qui maintenant désigne aussi l'homosexuel, signifié passé ensuite dans l'italien régional. En effet, nous avons remarqué, également, la présence d'un autre écrit, en sarde, (92) CAGHINUSU « homosexuels ». L'opposition entre ces deux termes ne réside plus dans le signifié, mais plutôt dans le code linguistique respectif : sarde (*caghineri*) et sarde / italien régional (*caghinu* / *caghino*).

(88) SE TI ACCHIAPO SCRIVENDO TI TAGLIO LA TESTA : le premier aspect à examiner concerne la simplification au niveau graphique de <p>, qui constitue probablement un fait involontaire. Il est possible, cependant, que la tendance au redoublement consonantique caractérisant le sarde ait eu une influence « négative » sur le choix graphique de l'auteur (à ce propos, cf. Loi Corvetto, 1979, 1983). L'hypothèse de l'hypercorrection n'est donc pas tout à fait à négliger dans cette occasion.

Un élément plus intéressant de ce *graffiti* concerne le niveau morphosyntaxique, notamment, l'emploi de *scrivendo* au lieu de « *mentre scrivi* » ou de « *mentre stai scrivendo* ». Il s'agit d'une utilisation du gérondif caractéristique du sarde, présent en italien régional de Sardaigne, dont nous avons trouvé également une attestation dans nos enregistrements (*tua mamma appena ti ha visto tornando* ; cf. chapitre 8 § 2.3). Ce genre de phénomène n'est pas très fréquent dans les écritures exposées : en effet, celui-ci est le seul exemple documenté dans notre corpus. Pour ces raisons, il représente un témoignage précieux d'un phénomène largement répandu dans l'oralité en Sardaigne (cf. Lavinio, 2002).

(89) CON I DENTI ABBULLONATI FA A FARE SGAV : cet écrit concerne principalement, comme le précédent, la dimension de la morphosyntaxe. Notamment, il se caractérise par l'emploi de la construction verbale *fare a...* avec la signification « être possible de... », calquée sur le sarde. Nous avons déjà pu remarquer la présence dans notre

corpus oral de cette forme verbale (cf. chapitre 8 § 2.3, ex. 21 ; chapitre 9 § 3.3.2, ex. 63), qui est ainsi représentée également dans la dimension de l'écriture. Le dernier élément, *sgav*, qui est présent aussi avec une autre occurrence sur le même mur, est un néologisme qui nous paraît lié à une diffusion interne au groupe ; en ce sens, il se rapproche de la forme lexicale *sniaz*, que nous avons mentionnée auparavant (*graffitis* 9 et 10).

(90) G. P. FORSE NON 6 BONO : il s'agit d'un écrit à petits caractères réalisé très probablement par une fille (c'est le seul cas dans le cadre de notre corpus). Le mot *bono* « beau » est tellement répandu dans tout le territoire italien qui peut désormais être considéré comme ayant une caractérisation diaphasique informelle. Gargiulo (2002) le mentionne à propos du langage jeune dans le contexte de Cagliari. Dans l'écrit en question, l'influence du sarde ne se vérifie donc pas sur le plan morphosyntaxique ou lexical mais plutôt sur le plan rhétorique. Plus précisément, nous remarquons la valeur antiphrastique de l'affirmation : en effet, le jugement d'appréciation exprimé par l'auteur de l'écrit peut être interprété correctement en renversant complètement le signifié apparent ; « peut-être tu n'es pas beau » doit être lu donc comme « tu es absolument beau », c'est-à-dire, comme un superlatif absolu (« tu es très beau »). Nous avons déjà remarqué dans deux autres écrits – (49) PAGU TONTUS PURU et (11) ALESSANDRA / PITTICA SA BAGASSA – l'emploi de l'antiphrase qui, de telle manière, est représentée aussi bien en sarde qu'en italien dans notre corpus. Afin d'éviter tout malentendu, cependant, il faut préciser que les *graffitis* (11) et (49) reflètent des constructions réellement répandues – et grammaticalisées – en sarde (en particulier dans la variété campidanienne ; cf. Lavinio, 1990) ; au contraire, l'écrit (90) G. P. FORSE NON 6 BONO n'est pas calqué sur le sarde. Cette dernière construction nous laisse penser, plutôt, au reflet plus général d'une tendance à l'emploi de l'antiphrase, que l'on peut reconnaître dans l'italien parlé dans l'île.

### **10.4.3 Rapport entre oralité et écriture dans les exemples en sarde**

En ce qui concerne le sarde, il est possible de mettre en évidence deux aspects généraux qui émergent de l'observation des écrits présentés auparavant et qui apparaissent liés à l'observation des variantes graphiques montrées dans les *graffitis* : il s'agit de la provenance des auteurs et de la perception du code linguistique dans le rapport entre variété orale et variété écrite (cf. Lavinio, 1990).

#### **10.4.3.1 Hypothèses sur l'origine des auteurs des *graffitis***

Parfois, comme le montre le cas déjà illustré de la série signifiant « Les juifs dehors », il est possible de deviner la provenance des auteurs, de manière très générale,

grâce à des indices graphiques ou à des éléments morphologiques. Dans quelques cas, nous pouvons avancer seulement des simples suppositions ; dans d'autres cas, en revanche, ces hypothèses sont corroborées par des faits plus concrets.

Sur le plan morphologique, ainsi, il résulte assez simple d'attribuer une provenance – génériquement – campidanienne aux auteurs d'écrits comme (20) A FOGU IS BASIS MILITARIS, (21) FOGU A IS BASIS, (38) A FORAS IS ITALIANUS, (54) IS BEBREGHES, en vertu de la présence de l'article défini plur. masc. et fém. *is* indiquant une provenance de l'aire dialectale méridionale. Également, mais dans une optique inverse, reconnaissons l'équivalent de *is* de l'aire logoudorienne, *sos / sas* – respectivement masc. et fém. – dans (91) LEVA 80 / SOS MENZUS OLIENA REGNA, où, d'autre part, la provenance de l'énonciateur est explicité dans l'écrit lui-même, ou encore dans (93) DEO NO ISCO SOS CARABINERIS IN CUSTU LOGU PRUIT'EST KI BI SUNE « Je ne sais pas – les gendarmes – dans ce lieu – pourquoi c'est – qu'ils y sont » (« je ne sais pas pourquoi ici il y a les gendarmes »).

Un autre exemple concernant la dimension morphologique est représenté par la terminaison *-ai* de l'infinitif du premier groupe pour les variétés campidaniennes, face à *-are* des dialectes septentrionaux (cf. Wagner, 1960-1964 ; Blasco Ferrer, 1984). Concernant cet aspect, un exemple de *graffiti* produit par un locuteur de la variété campidanienne, est représenté par (1) BACCAGAI (*Bai a cagai* « va chier »). La préposition PO / PRO « pour », respectivement méridionale et septentrionale, est présente dans plusieurs cas : le premier est (64) W E GRAZIE SANT' EFISI PO' SARRUGA NOA, avec apostrophe incongru probablement causé par l'interférence de l'italien *poco* « peu », adjectif ou pronom indéfini et adverbe sing. masc., dans sa variante abrégée *po'*. La deuxième et la troisième attestation sont (33) A MANCA / PRO S'INDIPENDENTZIA et (93) DEO NO ISCO SOS CARABINERIS IN CUSTU LOGU PRUIT'EST KI BI SUNE ; ce dernier mérite une mention à part, puisqu'il est caractéristique des parlers septentrionaux mais offre aussi un très bel exemple de la structure syntaxique du sarde dans une phrase complexe avec topicalisation.

Relativement au niveau phonétique et à sa réalisation sur le plan graphique, nous remarquons que le *graffiti* (14) B. FILLEBAGASSA est très probablement produit par un auteur de Cagliari ou des environs, comme le témoigne la présence de la double consonne *-ll-* qui reflète la prononciation de cette aire (cf. Viridis, 1978 ; Contini, 1981, 1987, 2004).

Un autre élément graphique caractéristique de deux écrits dont nous disposons est le <r> correspondant à la réalisation (mono)vibrante (r) typique de l'aire de Cagliari : (59) SUGUNNEMAMMARUA et (8) SIRAGATTU RISCALLU.

Ainsi, la forme écrite adhère à une prononciation typiquement cagliaritaine, comme nous l'avons vu dans plusieurs occasions au cours de notre analyse de la production orale.

Un cas plus complexe est représenté par l'écrit (50) CALLOI TONTU. Un aspect qui nous paraît conséquent par rapport à la possibilité de reconnaître l'origine des auteurs concerne l'absence du graphème <n> indiquant la nasale apico-alvéolaire. En effets, nous nous attendrions plutôt, de trouver la forme *calloni* de l'aire de Cagliari. Les raisons plus probables concernant la réalisation de cette graphie sont deux : la première est simplement l'oubli de la lettre de la part de l'auteur du *graffiti*, comme il a été déjà mis en évidence pour d'autres cas de figure tels que (88) SE TI ACCHIAPO et (61) MATEEOLI, bien qu'évidemment il s'agisse de situations assez différentes les unes des autres ; la deuxième raison possible est que l'absence de <n> indique en réalité un phénomène phonétique présent dans plusieurs variétés dialectales campidaniennes mais qui ne concerne pas la zone de Cagliari : il s'agit de la chute de la consonne nasale en position intervocalique, à laquelle est associé le phénomène de nasalisation vocalique (Contini, 2004 : 18, 124, 133, n.10). Ainsi, puisque ni en italien ni en sarde, n'existe une marque graphique indiquant les nasalisations, il est possible que l'auteur ait choisi la forme perçue 'tout compte fait' comme la plus proche de la prononciation réelle dans sa variété dialectale.

En tout cas, nous aurons l'occasion d'approfondir davantage cet aspect dans les paragraphes suivants, car ces phénomènes sont liés à un facteur général que, comme nous l'avons déjà souligné, concerne le sarde dans son complexe, c'est-à-dire, l'absence d'une norme graphique.

#### **10.4.3.2 La représentation du phonème /ts/**

La question de la représentation graphique du phonème /ts/ renvoie en réalité à un choix qui ne concerne pas seulement le rapport entre prononciation et graphie, mais aussi – et peut-être, surtout – les attitudes vers le sarde et la position assumée par l'énonciateur vis-à-vis de la langue locale en tant qu'instrument d'identité du « peuple sarde ». Notamment, nous trouvons dans nos *graffitis* deux formes graphiques utilisées pour indiquer ce phonème : la graphie <tz>, présente entre autres dans les écrits (32) INDIPENDENTZIA / SOTZIALISMU et (94) NE MERISI NE TZERACCUSU « Ni

maîtres / ni esclaves »<sup>225</sup> – *graffitis* présents dans plusieurs lieux de la ville – et la graphie <zz>, qui trouve des exemples dans les *graffitis* (8) TAGAZZU EH! et (10) PRAZZA. La graphie <tz> est perçue comme forme typiquement sarde ; cette perception est corroborée par la diffusion de <tz> aussi dans la toponymie ainsi que dans l’anthroponymie de Sardaigne. Nous signalons, par ailleurs, que pour la LSC – qui a fait l’objet de nos observations au cours du chapitre 1 – la commission de spécialistes a choisi d’adopter cette forme graphique, en raison justement de sa valeur évocatrice et de sa présence dans plusieurs attestations. La graphie <zz>, au contraire, reflète le modèle italien et probablement, si l’on prend en compte le genre de *graffiti* concerné, elle est en relation avec un faible intérêt vers la question de l’identité sarde.

### 10.4.3.3 Présence de la lénition vs absence de la lénition de l’occlusive intervocalique

Nous avons déjà souligné que le phénomène de la lénition consonantique est répandu dans presque toutes les variétés diatopiques du sarde : il est sujet à la position intervocalique et s’applique aussi au contexte phonosyntaxique de la frontière du mot. Nous trouvons parmi nos écrits de nombreux exemples d’adhésion à l’oralité : (2) APPU BIU UNU GALLONI, ANZI, FIANTA DUSU ; (8) TAGAZZU EH! ; (9) SIRAGATTU RISCALLU ; (59) SUGUNNEMAMMARUA. En ce qui concerne (2), nous pouvons le comparer avec (28) SORU CALLONI et (50) CALLOI TONTU. En effet, nous remarquons, dans ces derniers cas, la présence de l’occlusive sourde plutôt que de la sonore, attestée, en revanche, dans APPU BIU UNU GALLONI. Dans (50) l’occlusive se trouve en position initiale, un contexte qui exclut le processus de sonorisation. Dans (28), où *calloni* ne se trouve pas en position intervocalique, il est possible que l’auteur ait choisi la forme graphique non marquée. Cela serait cohérent avec le fait qu’il s’agit d’un écrit de caractère politique, dont les auteurs prêtent davantage attention aux correspondances ‘graphème–réalisation phonétique’ que les auteurs de *graffitis* visant des buts ludiques et personnels. Encore à propos de (1), nous remarquons que nous avons <f> au lieu de <v>, lequel devrait représenter la sonorisation de la fricative : l’absence de sonorisation est due à notre avis à la présence d’un signe de ponctuation, à savoir la virgule. Cette dernière représente évidemment une pause qui sépare les deux éléments lexicaux *anzi* et *fianta*. Ainsi, le maintien de la sourde est en relation avec le fait que finalement, dans la

<sup>225</sup> Par rapport à *tzeraccusu*, cf. Martelli (1930) : « *Teràcu* (logudorese) ; *zaracca* (campidanese) ». Artizzu (1997) : « *Zeràccu* ».

prononciation le phonème /f/ (représenté par le graphème <f> en question) ne serait pas perçu comme intervocalique.

Nous pouvons dire donc que la vitesse d'élocution – caractère fondamental de l'oralité, entraînant des conséquences importantes sur la production phonique – est elle-même reconnaissable au moins en partie par la graphie employée dans les *graffitis*. La lénition de l'occlusive intervocalique est reproduite aussi dans (8) TAGGAZZU, (9) SIRAGATTU RISCALLU, (59) SUGUNNEMAMMARUA, où nous remarquons que ce phénomène concerne aussi la position intervocalique en phonosyntaxe, de façon cohérente avec la règle générale valide pour le sarde parlé. Un exemple clair est fourni par SIRAGATTU RISCALLU, dans lequel se manifeste <r> – représentant la (mono)vibrante [r] – à cause du <u> du mot précédent ; dans ce cas, d'autre part, la séparation des deux éléments lexicaux est rapportée au niveau graphique, tandis que dans les cas (8) et (59) l'énoncé est représenté comme une seule unité lexicale et donc la lénition semble se produire à l'intérieur d'un seul mot : en réalité, il s'agit, dans ce cas comme dans le cas précédent, d'un processus qui se réalise en contexte phonosyntaxique.

Relativement au phénomène de la sonorisation, un exemple intéressant nous paraît l'écrit (7) NONNIS GARROGNA, où nous pouvons remarquer encore une fois la représentation graphique de la lénition phonosyntaxique. Toutefois, dans ce cas, il s'agit d'une application dans un contexte où une telle sonorisation est inattendue, car l'occlusive vélaire est précédée par la consonne <s>. Il s'agit à notre avis du résultat d'un processus d'analogie, induit en partie par l'habitude à produire une sonorisation dans un contexte intervocalique comme, par exemple, dans des expressions comme « *oh garrogna !* » (dont nous avons, par ailleurs, un *graffiti*). Une telle habitude a favorisé la lexicalisation de cette prononciation avec le graphème <g> à la place de <c> représentant donc le passage à l'oral du trait [sourde] au trait [sonore] au-delà du contexte spécifique de production. Il y a aussi (au moins) une autre explication possible. En effet, comme nous l'avons déjà souligné au cours de notre analyse sur la production orale, le sarde accepte avec difficulté les syllabes fermées en fin de mot et prévoit la réalisation d'une voyelle paragogique. Dans le cas de NONNIS GARROGNA, donc, il est possible que G soit le résultat du contexte intervocalique produit par la voyelle paragogique à l'oral (« Nonnis<sup>i</sup> Garrogna ») mais non reproduit à l'écrit par l'auteur du *graffiti*.

#### 10.4.3.4 Distinction vs fusion des éléments

La vitesse d'élocution que nous avons mentionnée ci-dessus peut engendrer un autre phénomène d'adhésion à l'oralité, à savoir la fusion d'unités distinctes du même énoncé.

Ainsi, en ce qui concerne la perception des frontières entre les unités lexicales, il est possible d'abord de distinguer deux types de *graffitis* à l'intérieur de notre échantillon : d'une part, ceux qui montrent attention vers la séparation des éléments constitutifs de l'énoncé ; d'autre part, ceux qui, au contraire, présentent la fusion d'éléments distincts.

Dans le premier groupe se trouvent plusieurs *graffitis*, dont voici quelques exemples :

(18) U.S.A A FORA

(19) A FOGU SA NATO

(20) A FOGU IS BASIS MILITARIS

(31) SOTZIALISMU / INDIPENDENTZIA CUSTA EST S'ORA

Dans le deuxième groupe nous mentionnons les *graffitis* suivants :

(1) BACCAGAI

(8) TAGAZZU

(9) SIRAGATTU RISCALLU

(14) FILLEBAGASSA

(59) SUGUNNEMAMMARUA

(62) MALASCALLONISI

(64) SARRUGA

(69) SKINEZ HAFFOGU A SU STAMPEKULU

(70) BUKKE'MMERDA

Dans les écrits du premier groupe, dont les messages sont généralement de type politique / identitaire, l'énoncé est segmenté suivant les constituants et les frontières entre les mots sont respectées.

En ce qui concerne le deuxième groupe d'énoncés, nous remarquons la présence de deux éléments dans (8) TAGAZZU (ita / cazzu) et dans (64) SARRUGA (sa / (ar)ruga), de trois éléments dans (1) BACCAGAI (bai / a / cagai) et dans (14) FILLEBAGASSA (fillu / de / bagassa). À l'intérieur de (9) nous pouvons repérer trois éléments dans SIRAGATTU (Si / ti / agattu) et deux dans RISCALLU (ti / scallu), tandis que dans (46) ils sont

respectivement deux dans SUGUNNU (su / cunnu) et trois dans KITARI (chi / ti / at) ; dans (64), également, il est possible de discerner deux éléments dans HAFFOGU (a / fogu) et encore trois dans STAMPEKULU (stampu / de / culu). Dans le cas de (70), il faut souligner la présence inattendue de l’apostrophe qui sépare les éléments *bukke* et *merda*, tandis qu’en réalité, nous avons encore une fois trois éléments (Bucca / de / merda). Ce phénomène général peut aboutir à des cas où il est possible de compter la présence de bien quatre éléments distincts, comme dans (62) MALASCALLONISI (ma / la / is / callonis), et même cinq, comme dans l’énoncé (59) SUGUNNEMAMMARUA (su / cunnu / de / mamma / tua) (cf. Depau, 2005 : 161).

La raison de ce phénomène est que la perception du sarde est avant tout orale. Ce phénomène d’adhésion à l’oralité peut dépendre à notre avis de plusieurs facteurs. Le premier est, sans doute, la volonté des auteurs de représenter sur le mur un concept à lire sans interruption du début jusqu’à la fin. Il s’agit donc d’une forme ultérieure de créativité. Deux autres facteurs, cependant, agissent de manière plus profonde : d’une part, la vitesse d’élocution, ou, plutôt, la représentation que les auteurs des *graffiti* se font des énoncés, qu’ils reproduisent sur la base de leur prononciation habituelle ; d’autre part, l’absence d’un support graphique certain, « normalisé ». Ces deux facteurs sont strictement liés l’un à l’autre et les écrits muraux que nous avons cités ci-dessus témoignent de cette difficulté de reconnaître et segmenter les éléments constitutifs des énoncés réalisés en sarde. Ce phénomène peut concerner un nombre potentiellement illimité d’éléments : ainsi, comme nous l’avons vu, l’énoncé SUGUNNEMAMMARUA « le vagin de ta mère » – insulte très répandue en sarde – se compose de cinq éléments bien distincts (Su / cunnu / de / mamma / tua).

Le *graffiti* (70) BUKKE’MMERDA, par exemple, montre assez bien cette proximité avec la dimension orale, avec le redoublement du <m> qui reproduit une prononciation intense en phonosyntaxe ; l’apostrophe se trouve entre la préposition *de* (fusionnée avec *bucca*) et le substantif *mmerda*, tandis qu’elle devrait se situer dans ce cas entre *bucca* et (*d*)*e*. Dans un autre écrit de notre corpus, (95) CONCHE / OSSU (*Conca de ossu* « tête d’os », c’est-à-dire « têtue », mais surtout « idiot »), il est possible également de remarquer la fusion entre substantif et préposition ; dans ce cas, au lieu du double <k> l’auteur utilise le digramme <ch> pour représenter l’occlusive vélaire sourde suivie par voyelle antérieure.

Un autre exemple concernant le rapport entre l’oralité et la reproduction graphique concerne (8) TAGAZZU EH!. Cet écrit montre assez clairement que le résultat graphique

obtenu n'est pas simplement le résultat de la vitesse d'élocution mais plutôt de la compétence limitée de l'énonciateur relativement à la construction de cette expression (ita / cazzu / est ; litt. : « que / bite/ est »). En effet, dans ce *graffiti*, le verbe *est* disparaît totalement, remplacé par l'interjection « eh ». La présence du point d'exclamation vient corroborer cette hypothèse, car ce signe reflète l'intonation typique de défi qu'accompagne généralement cette expression. Puisqu'il s'agit d'une expression très répandue en sarde et aussi, comme nous avons pu le remarquer, chez les jeunes de Cagliari, il est probable qu'elle ait fait l'objet d'une sorte de 'cristallisation' dans l'usage et de la représentation mentale des locuteurs, favorisée évidemment par la connaissance partielle de la structure du sarde caractérisant les jeunes générations.

#### 10.4.3.5 Présence vs absence de la voyelle paragogique

L'influence de l'oral contribue aussi à un autre phénomène remarqué dans les écrits muraux, que nous avons évoqué dans le paragraphe précédent : la présence de voyelles paragogiques reproduisant la tendance des dialectes sardes à éviter les sons consonantiques en final de mot (cf. Wagner, 1951).

À partir des écrits de notre échantillon, il est ainsi possible de mentionner ici plusieurs exemples de cette tendance : FIANTA DUSU, MERISI, SERBIDORISI, TZERACCUSU, MALASCALLONISI, KANISI, SKAPPUSU, SANT'EFISI etc. ; les exemples cités s'opposent à SNIAZZAUS, BASIS, SORDAUS, MILITARIS, TONTUS, etc., où, au contraire, la voyelle paragogique ne figure pas.

#### 10.4.3.6 Structure du slogan

Comme il est prévisible, la dimension textuelle est concernée aussi par plusieurs phénomènes. En particulier, dans plusieurs écrits de notre échantillon, il est possible de reconnaître une structure typique des slogans :

(22) NO BASIS/ NO SCORIAS

(23) NO SORDAUS / NO PRESONIS

(48) NE MERISI / NE SERBIDORISI

(94) NE MERISI / NE TZERACCUSU

Parallèlement, nous avons trouvé des exemples similaires près du campus universitaire de Grenoble : NI DIEU / NI MAÎTRE et NI FOI / NI LOIS. Dans les deux cas grenoblois l'écrit était accompagné par le symbole *A* cerclé de l'Anarchie<sup>226</sup>.

Ce modèle textuel est particulièrement répandu dans le domaine des revendications politiques et de l'univers des supporters *ultras*. Un aspect à notre avis intéressant est que dans (22) et (23), l'influence de l'anglais est assez claire ; en réalité, ces écrits reprennent le paradigme d'un vieux slogan en anglais, très répandu au début des années 1990 sur les murs de Cagliari : (96) NO JUSTICE / NO PEACE, présent aussi en traduction italienne (97) SENZA GIUSTIZIA / NESSUNA PACE « Sans justice / aucune paix ».

Il faut préciser que dans (22) et (23), la structure est empruntée à l'anglais, comme cela émerge aussi de la présence de l'adverbe *No*, alors que le concept exprimé est exactement le contraire par rapport au message de *No Justice / No Peace* : en effet, contrairement à « Justice » et « Paix », les éléments lexicaux de chaque couple *basis* « bases », *scorias* « déchets », *sordaus* « soldats », *presonis* « prisons », *meris* « maîtres », *tzeraccus / serbidoris* « esclaves » sont perçus généralement comme négatifs, s'opposant mutuellement. Ainsi, l'interprétation de (22) est plutôt « Nous disons NON aux bases et NON aux déchet ». Les auteurs de ces *graffitis* ont privilégié la dimension visuelle du slogan vis-à-vis de la structure morpho-syntaxique du sarde, en réalisant des écrits lisibles et reconnaissables immédiatement par le lecteur. En ce sens, ils reflètent un schéma qui est très développé dans la publicité, qui peut être exemplifié par les deux slogans publicitaires :

a) No Martini ? No party ! (se rapprochant donc de « No justice / No peace »), publicité d'un vin « champagne » italien ;

b) N'eau fatigue / N'eau stress (se rapprochant donc de « No basis / no scorias »), publicité d'une marque d'eau française.

#### **10.4.3.7 Langues étrangères dans les *graffitis***

Le dernier aspect que nous mettons ici en relief concerne les éléments provenant des langues étrangères. Parmi les italianismes nous mentionnons l'écrit (4) SEU IN VIA SU CAFFÉ È PAGAU / O ROBBÉ! SCHERZENDI, pour la présence du verbe « être » en italien. En réalité, puisque pour des raisons d'euphonie le sarde *est(i)* se prononce (ɛ) lorsqu'il est suivi par une consonne, le passage de l'oral à l'écrit a coïncidé probablement

---

<sup>226</sup> En outre, il est possible de trouver, dans le campus universitaire de Grenoble, des sticks d'une association anarchiste qui utilise ce même slogan.

avec la superposition des deux codes du répertoire verbal de l'énonciateur, avec l'adhésion conséquente à la graphie de l'italien (à cause aussi de l'opposition – en italien – de *e* « et » et *è* « est »), la seule pour laquelle l'auteur dispose d'une règle certaine.

Nous avons aussi quelques cas d'hispanismes, notamment le pseudo-hispanisme (5) SGANEROS (srd. *sganius*, esp. *desganados*, « sans envie, paresseux »), la déclaration d'amour (72) MARTY TE KIERO et le chant politique (98) DE TUA QUERIDA PRESENTIA [*sic*] COMANDANTE CHE GUEVARA.

Pour terminer, nous signalons les cas d'anglicismes, relatifs notamment aux écrits politiques (22) NO BASIS / NO SCORIAS et (23) NO SORDAUS / NO PRESONIS, liés à la structure de slogan politique que nous avons mentionnée dans le paragraphe précédent.

#### 10.4.4 Observations conclusives sur les *graffitis*

Dans notre analyse nous avons pris en considération plusieurs phénomènes linguistiques résultant de la production de *graffitis* dans l'aire urbaine de Cagliari.

D'un point de vue général, les *graffitis* peuvent être perçus comme une série d'instantanés sur la société cagliaritaine et sarde. Ainsi, par exemple, il est possible de concevoir les *graffitis* comme une représentation du rapport entre la réalité de la ville et celle du village. En outre, une étude sur les écrits muraux permet de souligner le rôle identitaire qui peut être attribué à la langue sarde dans l'imaginaire collectif, et les motivations de nature politique et identitaire qui favorisent son emploi chez les jeunes. Dans cette perspective socio-pragmatique émerge une relation étroite entre l'emploi d'un code linguistique spécifique (italien / sarde) et l'appartenance à des groupes sociaux identifiables (au moins en partie). Par ailleurs, cette forme d'écriture « publique » offre une image de la perception que les auteurs ont de la langue sarde, et de l'insécurité linguistique de ces jeunes face au manque de repères graphiques certains. Cet aspect nous paraît particulièrement intéressant, car il est lié à l'analyse de la production orale des jeunes qui ont fait l'objet de notre enquête dans l'aire urbaine de Cagliari. En effet, d'un point de vue linguistique, l'analyse des écrits nous a permis de développer quelques considérations sur le rapport oralité et écriture et de mettre en relief la présence de plusieurs phénomènes caractéristiques de l'oral spontané. Cela est dû au fait que la plupart des jeunes cagliaritains ont acquis le sarde comme L2 de façon spontanée et dans un milieu principalement italo-phoné ; en outre, la perception du sarde est avant tout orale. Cette interférence de l'oralité sur l'écriture se présente aussi bien sur le plan phonétique que sur le plan morphosyntaxique, sans oublier évidemment le plan lexical.

Naturellement ces observations ne peuvent se considérer définitives. Il serait au contraire opportun et souhaitable d'approfondir et élargir le champ de ce type de recherche à d'autres zones, à l'intérieur de l'agglomération de Cagliari mais aussi dans d'autres villes de l'île comme Nuoro et Sassari. De telle manière on pourra confirmer ou éventuellement compléter nos considérations sur cette forme de communication urbaine liée à la 'catégorie' des jeunes.

## 10.5 Conclusions générales sur les productions langagières des jeunes

Nous avons structuré le présent chapitre en deux parties : la première centrée sur la production orale ; la deuxième focalisée sur un certain type de production écrite, les écrits muraux. L'objet principal de nos considérations était néanmoins le même : les usages langagiers des jeunes.

Dans notre analyse, nous avons essayé de rendre compte de la présence dans les dimensions de l'oralité et de l'écriture de plusieurs phénomènes qu'il est possible de mettre en relation avec les différents niveaux de réalisation du système : phonétique / phonologie, morphologie, syntaxe, lexique, pragmatique.

Nous avons analysé la production d'une classe d'âge plus plutôt large (14-30 et plus) ; les locuteurs sont surtout étudiants. Dans la première partie, notre observation s'est centrée sur des groupes d'étudiants de lycée. Dans la deuxième partie, dont le but était de montrer les phénomènes sociolinguistiques caractérisant la production de jeunes dans le cadre de l'écriture murale, émerge très fort la présence des étudiants universitaires de la capitale sarde.

Nous avons vu que le répertoire langagier des jeunes constitue un « *continuum* con addensamenti » (Berruto, 1993b : 15), dont les deux pôles sont l'italien et le sarde. Cet aspect est corroboré par les *graffitis*, où l'un des deux codes peut être privilégié dans certains contextes et par certains auteurs. La co-existence entre langue nationale et langue locale dément une fois de plus le mythe d'un monolinguisme considéré comme norme, aussi bien que celui d'un bilinguisme entendu comme la somme de deux monolinguismes.

Plusieurs formes repérées dans nos corpus montrent le caractère dynamique et perméable du répertoire verbal de contact, leurs caractère labile *transcatégorial* et *translingual*. Les interjections, notamment, nous ont permis d'illustrer ces propriétés de la production verbale.

En ce qui concerne le lexique, le répertoire langagier des jeunes se caractérise par de nombreuses sources. Nous avons distingué deux classes de réalisations : d'une part, les formes lexicales provenant de langues étrangères ou de sources italiennes « standard », indépendantes donc de la matrice dialectale ; d'autre part, les éléments lexicaux et certaines formes expressives d'origine locale. Parmi ces derniers, nous considérons aussi bien les formes sardes que celles attribuables à l'italien régional de Sardaigne.

La caractéristique sociolinguistique la plus évidente et remarquable de la langue des jeunes est, notamment, sa position intervariationnelle, qui fait qu'elle se situe dans un point d'intersection entre plusieurs facteurs de la variation linguistique. Dans notre présentation, nous avons généralement eu recours à des formulations générales telles que, entre autres, « usage linguistique des jeunes », plutôt qu'à l'expression « langue / langage de jeunes » ; notre étude concerne toutes les composantes qui rentrent dans l'usage de la langue par cette classe de locuteurs. En effet, les traits émergents ne dépendent pas de la variable *âge*. L'élément fondamental de cette variété générationnelle n'est pas la présence de certaines caractéristiques en elle-même, mais plutôt leur valeur quantitative. L'observation des pratiques orales et écrites confirme, en effet, que la « langue des jeunes » n'est pas une langue à part s'opposant à une « langue des adultes », et que sa spécificité n'est pas la volonté de créer un code alternatif à celui représenté par la langue des adultes, mais plutôt la radicalisation de certains traits (surtout les plus innovateurs) de la langue commune, qui est par ailleurs la même que les adultes.

L'adoption d'une démarche fondée sur la récolte de données issues de conversations spontanées entre pairs nous permet d'intégrer nos données avec l'ensemble des résultats sur les usages langagiers des jeunes en Italie par d'autres recherches précédentes, généralement focalisées sur la dimension lexicale et basées sur l'auto-évaluation des informateurs. La comparaison des éléments linguistiques, surtout mais pas exclusivement lexicaux, issus respectivement des enregistrements et des *graffitis* nous a, en outre, fourni une perspective d'analyse ultérieure de la production langagière des jeunes. La présence, aussi bien dans la réalisation orale que dans l'écriture exposée, d'éléments liés à des processus communs, nous permet d'avoir des confirmations sur le répertoire verbal des jeunes et de renforcer nos connaissances sur les usages linguistiques dans un cadre de modalité bilingue. La nature différente au niveau diamesique entraîne naturellement des caractéristiques spécifiques à ces modalités de production : notamment, l'importance de l'aspect visuel dans les écrits muraux est témoignée par les nombreux symboles qui s'intègrent au message énoncé, formant un support fondamental pour ce dernier.

Nous avons aussi essayé de montrer l'importance du rôle joué dans ce contexte par la télévision et par l'Internet. La diffusion des moyens de communication de masse dans notre société se traduit par une véritable prolifération des ressources communicationnelles qui a des répercussions sur les comportements linguistiques des jeunes et plus généralement sur leurs habitudes de vie. L'importance des médias comme source linguistique est témoignée aussi par les formes et constructions qui se sont répandues dans

l'usage quotidien à partir de ces moyens de communication. Ce rôle ne se traduit pas seulement dans l'appropriation de mots et formes expressives définies mais aussi, plus subtilement, dans l'adoption dans l'usage habituel de traits variés transmis par les média, qui durent dans le temps et sont ancrées dans l'espace social. La démocratisation des moyens de communication de masse peut, donc, produire un contact indirect entre les variétés sociales et diatopiques de l'aire italo-romane et, par conséquence, la diffusion dans l'espace national de traits spécifiques régionaux.

Un certain nombre d'écrits se caractérisent par une structure qui les rapproche des slogans politiques ou publicitaires. Cet aspect nous paraît refléter l'importance à la fois de la diffusion des média et de la dimension visuelle dans l'organisation textuelle du message.

Les études sur la langue des jeunes montrent que cette dernière se rapproche pour certains aspects à des variétés marquées sur le plan diastratique, telles que les argots ; toutefois, la fonction cryptique – essentielle pour définir les variétés argotiques – dans le langage des jeunes est absente ou en tout cas secondaire par rapport à la fonction identitaire du groupe. Celle-ci s'exprime aussi à travers les formes humoristiques, ludiques, partagées par les membres ; dans cette optique, une des composantes fondamentales de l'usage linguistique dans la classe d'âge en question est constituée par le dialecte. En effet, bien que les nouvelles générations tendent de plus en plus vers l'italophonie, les insertions d'éléments dialectaux émergent avec une certaine abondance dans tout notre corpus. En particulier, nous avons vu que les jeunes utilisent le sarde avec des fonctions identitaires assez marquées. La compétence dans la variété locale est partielle et limitée ; malgré cela, ils sont des acteurs d'innovation linguistique.

Nos attestations confirment la présence de traits communs à la langue de tous les groupes de jeunes, notamment le fait que les dialectismes dans cette variété générationnelle ne sont pas des inserts neutres, à seule fonction dénotative, mais qu'ils revêtent une forte valeur expressive. Il s'agit de formes actualisant une attitude de partage entre interlocuteurs appartenant à la même micro-communauté.

Concernant l'emploi du sarde, nous avons opéré une distinction qui nous paraît opératoire dans nos données entre une fonction identitaire *forte*, de nature idéologique, et une fonction ludique et plus généralement expressive, qui est elle aussi de type identitaire se réalisant toutefois dans la dimension du groupe de pairs. Ces lexies sont liées en particulier – quoique non exclusivement – à la sphère des insultes et de la moquerie entre les interactants, ou actualisent, plus généralement, une modalité d'expression fondée sur un

langage rude dont l'acceptation se justifie par un principe d'égalité entre les membres du *clan*.

Nous avons remarqué que les écrits muraux expriment souvent la valeur pragmatique *forte* attribuée au sarde par les locuteurs dans l'expression de positionnements politiques. En revanche, dans le cadre de la production orale qui forme notre corpus, la clé d'usage du sarde nous paraît se situer plutôt dans le domaine de la plaisanterie, et nous n'avons pas remarqué la présence d'énoncés indiquant un emploi du sarde dans une perspective identitaire *forte*.

Les *graffitis* de nature identitaire et notamment politique se caractérisent par le fait qu'un certain nombre d'éléments externes, tels que l'émetteur, l'objet du message envoyé et le destinataire, sont généralement explicités dans le texte. En effet, du point de vue thématique, ces écrits montrent une cohésion remarquable, faisant référence de manière plus ou moins directe aux faits concernant la société locale ; en outre, le contenu du message peut être consolidé par la présence de symboles politiques.

La revendication idéologique n'est toutefois pas la seule motivation pour l'emploi du sarde dans les *graffitis* : la variété locale est utilisée également avec une fonction ludique et véhicule des messages d'intérêt « privé ».

L'analyse des *graffitis* permet aussi de faire un lien entre la dimension de l'oralité et celle de l'écriture. Un premier aspect qui nous permet de rapprocher les deux modes de production concerne le phénomène de la « polyphonie » bien présent dans les *graffitis* de type identitaire. En revanche, dans les écrits de type « personnel » plusieurs formes reflètent le parlé spontané. Cette interférence de l'oralité sur l'écriture se présente à tous les niveaux de réalisation : lexical mais aussi phonétique et morphosyntaxique. Nous avons mis en relation cet aspect avec le fait que la perception du sarde est avant tout orale et que la plupart des jeunes cagliaritains ont acquis le sarde de façon spontanée au sein d'un environnement langagier principalement italoophone. Nous n'avons pas pu mettre en évidence une variété commune dans les usages écrits. Ainsi, certains éléments graphiques associables à des prononciations marquées diatopiquement permettent de localiser la provenance géographique des auteurs.

Un autre aspect qui émerge des nos observations concerne les phénomènes de créativité graphique. Il s'agit d'une caractéristique générale des variétés jeunes indépendante aussi bien du genre de *graffiti* que du code choisi.

Les considérations issues de l'observation du matériel dont nous disposons sont toujours susceptibles d'approfondissements et de modifications. En revanche, il nous paraît

clair qu'une description exhaustive des phénomènes langagiers caractérisant les usages des jeunes devient impossible – voire, d'un certain point de vue, inutile – si nous n'assumons pas comme fondamentale la centralité du concept de *répertoire*, avec tout ce que cela implique en termes de contact et de perméabilité des systèmes, d'hétérogénéité et de variabilité. Ce principe nous paraît en réalité généralisable à toute classe de locuteurs : en effet, la contribution principale de notre analyse du comportement verbal des jeunes se situe au niveau de la mise en évidence, aussi bien au niveau théorique que méthodologique, de la centralité de l'aspect dynamique des compétences langagières.

## 11 SYNTHÈSE ET CONSIDÉRATIONS CONCLUSIVES

Arrivé au terme de ce travail, il apparaît nécessaire de proposer une synthèse des principaux résultats que notre analyse a permis de dégager et d'approfondir quelques-unes des réflexions d'ordre général que nous avons développées dans la section introductive et théorique de cette recherche. Notre réflexion nous conduira à aborder la question des perspectives qui s'ouvrent à la suite de notre étude et à répondre aux/ à discuter les questions qui ont été soulevées.

Au cours de cette thèse, nous avons dû séparer la présentation d'aspects qui, en réalité, s'entrecroisent car ils sont reliés l'un à l'autre de manière étroite. Cette séparation est la conséquence d'une stratégie d'ordre rédactionnel plutôt qu'un choix disciplinaire.

Il nous semble important de souligner, tout d'abord, que la situation caractérisant le sarde s'avère *grosso modo* comparable à celle des autres variétés dialectales de l'espace sociolinguistique italo-roman. Nos données confirment l'opinion exprimée par Berruto (1993b : 4) que, malgré la distance qui sépare le sarde de l'italien sur le plan structurel et malgré la place « autonome » que les romanistes réservent traditionnellement au sarde, le rapport qui s'est instauré entre ces deux langues en contact ne se différencie guère de celui qui caractérise l'aire italo-romane en général.

Il s'agit d'un rapport asymétrique, où l'italien représente sans aucun doute la variété « haute », tandis que le sarde est la variété « basse », réservée – en principe – aux registres informels. En ce sens, la politique de valorisation du sarde, menée par les institutions régionales à l'heure actuelle, n'a pas eu d'incidences positives dans l'usage quotidien, puisqu'elle envisage une adoption de la langue régionale en tant que code de l'administration, notamment dans la modalité écrite. En outre, la présence du sarde dans l'aire urbaine peut être liée, d'une part, à des manifestations culturelles et à certaines formes de publicité (affichages publics, émissions télévisées et radiophoniques), d'autre part, au témoignage d'un sentiment de revendication identitaire « forte », *sardiste* et anti-italienne, comme c'est le cas, par exemple, des attestations d'écriture murale. Il s'agit dans tous ces cas d'usages marqués, répondant à une volonté explicite de promotion du sarde au statut de langue de communication « haute ».

La relation asymétrique entre le sarde et l'italien, toutefois, ne s'actualise pas simplement dans une relation hiérarchisée de façon nette : sur la base de nos données, comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner, il faudrait parler d'une relation de

*dilalie* plutôt que de *diglossie*. En effet, dans la dilalie, la répartition des contextes d'usage et des registres linguistiques n'est pas totalement stable ou stabilisée et des emplois dans des contextes « inattendus » sont fréquents. Ainsi, s'il est évident que l'italien est utilisé de plus en plus souvent, même dans des registres de communication familiers entre adultes, nous avons pu inventorier d'autres situations, en principe asymétriques, dans lesquelles les échanges se caractérisent par l'emploi alterné de l'italien – langue de base des interactions – et du sarde. C'est le cas notamment de nombreuses interactions que nous avons présentées au chapitre 7, dont les acteurs sont une docteure avec ses patients (entre autres, les extraits 12 et 22) et, respectivement, un employé de l'ASL avec des usagers des services de santé publique (par exemple, les extraits 9 et 25). Dans ces deux situations, c'est le participant qui représente les institutions, et donc le côté « haut », qui se sert de son pouvoir institutionnel pour s'octroyer le droit de passer de l'italien au sarde pendant la conversation. Le passage codique pendant l'échange conversationnel répond de cette façon à des exigences communicatives permettant à l'interactant *institutionnel* de gérer la relation avec son interlocuteur à travers soit une baisse du registre, avec le choix du sarde, corrélé au rapprochement, soit une hausse, en choisissant l'italien pour induire à la distanciation.

Comme nous venons de le souligner, malgré la pression exercée par l'italien, le sarde nous semble encore présent dans le répertoire communicatif de l'espace cagliaritaïn. Par ailleurs, la ville est une réalité complexe. En effet, s'il est vrai que par sa nature même de centre administratif principal, le chef-lieu régional est le lieu privilégié de la diffusion de la langue nationale, plusieurs éléments de notre corpus montrent l'importance du rôle de la ville comme centre de rencontre de gens provenant des villages, où le dialecte local du sarde subit moins la présence de l'italien que dans le milieu urbain. Plus généralement, il ne faut pas sous-estimer le fait que l'aire urbaine de Cagliari peut être équivalente à environ une dizaine de petites villes / villages de l'île : il est normal que dans les quartiers les plus populaires, comme Sant'Elia ou Is Mirrionis, l'emploi du sarde soit assez courant. En outre, les réseaux sociaux se développant à l'intérieur de la réalité urbaine, notamment mais non seulement dans des contextes communicationnels moins formels « par définition », comme les marchés, favorisent l'utilisation de la langue locale en dehors des quartiers populaires.

La question qui nous paraît alors centrale dans notre réflexion concernant l'usage du sarde est moins « où » le sarde est parlé que « comment » la langue locale est présente à

côté de l'italien dans la production verbale des locuteurs, et donc, la façon dont le contact se concrétise.

En effet, nous avons vu qu'au-delà de certaines situations d'interaction assez fixes et ritualisées, la plupart des conversations – même dans des contextes tendanciellement formels – permettent un choix très large du point de vue des comportements langagiers. La « règle » dans cette situation de contact est, donc, l'emploi alterné des deux codes, lequel est souvent motivé par la dynamique de la situation d'énonciation.

L'ensemble de nos données montre que dans le contexte dilalique cagliaritaïn, l'usage du sarde peut répondre à des exigences fonctionnelles. Cette valeur pragmatique, attribuée au sarde par les locuteurs, peut devenir déterminante pour les choix codiques opérés par les locuteurs eux-mêmes dans la conversation quotidienne.

Le sarde possède une fonction émotive remarquable et endosse une force expressive proéminente par rapport à l'italien ; une fonction de commentaire et de mise en relief d'éléments saillants du discours lui est souvent attribuée au sein de l'énonciation.

Le caractère informel du sarde dans l'activité interactionnelle, se manifeste de manière particulièrement évidente dans le cadre des productions langagières des jeunes. L'analyse des données issues de nos enregistrements menés dans les contextes scolaires, a d'abord corroboré la présence de nombreux jeunes étudiants porteurs de compétences bilingues sarde-italien. Plus précisément, cette catégorie de locuteurs se distingue des adultes par des pratiques plus « prévisibles », se réalisant par le biais de formes figées ou ayant une tendance au figement, qui renvoient à un langage interne au groupe de pairs.

En ce qui concerne la possibilité d'attribuer une valeur identitaire au sarde dans le cadre de la communication entre jeunes, nous avons pu signaler une distinction ultérieure entre les pratiques orales et les pratiques écrites constituant notre corpus. La prise en compte des phénomènes observables dans l'écriture murale nous a permis, en effet, d'intégrer et de compléter les considérations tirées de l'examen des données orales. Les *graffitis* permettent de mettre en relief la présence d'une fonction identitaire forte, manifestée par l'adoption du sarde en tant que langue de la communauté « rebelle ». Cet antagonisme exprime une revendication politique et idéologique localiste s'opposant aux institutions nationales. Ainsi, le message politique peut être intégré par l'utilisation de symboles et caractériser, dans le cas du sarde, un positionnement idéologique rapprochant indépendantisme régionaliste, communisme, anarchisme dans un seul champ politique « de gauche » s'opposant à une position « de droite », nationaliste, représentée par l'utilisation de l'italien. L'antinomie – limitée à ce contexte – *italien- sarde* est exemplifiée aussi par le

phénomène de la *polyphonie*, assez fréquent dans notre corpus, qui consiste, nous le rappelons, d'un commentaire ajouté à un *graffiti* réalisé par d'autres auteurs.

Dans le cadre de la production orale, au contraire, nos données ne montrant pas la présence d'une fonction identitaire forte reliée à l'emploi de la langue locale, nous en concluons que le sarde en tant que *we-code* se réalise plutôt dans la relation de *clan*.

Les occurrences illustrant les stratégies de sélection du *we-code* présentées dans le chapitre 7 – notamment § 7.2.1.3 (page 168) – aussi bien que les pratiques langagières des jeunes illustrées au cours du chapitre 9 (page 247), attestent une attitude généralement positive vis-à-vis de la langue régionale. Sur cet aspect, nos données concordent avec les résultats présentés par les autres études conduites dans l'espace italo-roman. En particulier, ces résultats vont dans le même sens de ce que déclare Alfonzetti (2005), selon qui les attitudes des jeunes italiens vis-à-vis de l'emploi du dialecte peuvent varier, bien que le dialecte soit généralement présent dans leur répertoire langagier et se manifeste en alternance avec l'italien sous forme de *tag-switching* et d'expressions figées. En outre, son utilisation endosse des fonctions sociales et linguistiques assez définies. Nos données confirment, en particulier, les considérations de Rindler-Schjerve (1998) basées sur les résultats de sa recherche menée auprès de locuteurs de l'aire sarde septentrionale : l'auteure met en évidence la fonction de *we-code* attribuée au sarde par ses informateurs, qui utilisent le dialecte local dans l'expression de formes vulgaires, non dépourvues de fonctions ludiques.

La fonction de *we-code* exercée par le sarde est particulièrement productive non seulement dans la communication entre les jeunes locuteurs : elle est active aussi dans une pluralité d'autres contextes. Notamment, nombre de cas de notre corpus se situent dans le cadre des transactions commerciales et dans la salle d'attente du cabinet médical.

Un autre contexte communicatif qui apporte davantage d'informations sur les attitudes des locuteurs à l'égard du sarde est fourni par les communautés d'immigrés. Nous n'avons pas abordé ce sujet de manière spécifique dans notre analyse. Cette décision est motivée par le fait que nous ne disposons pas de données suffisantes pour alimenter une analyse. En outre, ces situations ont été saisies *au vol* et annotées par la suite, mais – sauf dans un cas – n'ont pas été enregistrées ; il s'agit donc de considérations quelque peu anecdotiques. Néanmoins, elles nous permettent d'entrevoir la diffusion du sarde dans le contexte de Cagliari sous un angle d'observation plus ample. Voici les attestations recueillies :

(1) Quartier Sant'Elia, pendant la brocante du dimanche ; un vendeur africain produit l'énoncé suivant : <b><i>Bella gagara</i></b> <sup>227</sup>
(2) Plage de Cagliari (Poetto) ; un vendeur ambulant africain produit cet énoncé sous forme de chansonnette en s'adressant, en particulier, à une jeune femme sarde qui bronze sur la plage : <b><i>Seu arribau, boga su dinai ! [...] Susunca!</i></b>
(3) Plage de Kala 'e Moru (localité située à environ 20 km de la ville) ; un vendeur ambulant africain chante l'énoncé suivant, destiné notamment à un groupe de 4 hommes sardes qui bronzent sur la plage : <b><i>Seu arribau ; su dinai ; intzà, totu beni ; aici aici</i></b>
(4) <i>Internet point</i> dans le quartier Marina ; c'est un jeune homme nord-africain qui parle en s'adressant à une femme italienne, probablement méridionale, assise dans la petite salle : Anch'io so parlare il sardo : <b><i>sa tamata</i></b> , il pomodoro.../
(5) Plage de Villasimius (localité située à environ 45 km de Cagliari) ; c'est un jeune vendeur ambulant nord-africain (V) qui nous adresse la parole (G) :  V _ Allora, <b><i>ita pari</i></b> / G _ <b><i>dispari</i></b> V _ Sei di Cagliari? Anch'io sono di Cagliari [...] di Sinnai

Ces situations se situent dans un cadre de transaction commerciale et non pas dans un véritable échange conversationnel. Toutefois, elles sont significatives car laissent entendre que probablement l'emploi du sarde est conçu comme *utile* en termes fonctionnels et sociaux, en tant que *we-code*. Ainsi, il est possible d'avancer l'hypothèse que le sarde joue un rôle d'appui dans l'intégration des étrangers dans le tissu social de la ville (cf. Casula, 2003; D'Agostino *et al.*, 2003).

Plus précisément, l'occurrence (4), « Anch'io so parlare il sardo : *sa tamata*, il pomodoro.../ », ne se situe pas dans une conversation commerciale, car il s'agit d'un échange occasionnel qui a lieu entre le jeune nord-africain et la femme, tous les deux clients de l'*Internet point*. Cependant, elle est sans doute liée à un contexte d'acquisition qui relève du monde du travail. En effet, il est probable que le jeune homme en question ait appris ces mots, relevant du domaine de l'agriculture, dans un lieu comme un marché ou dans toute autre situation liée au monde de travail agricole.

L'échange *ita pari - dispari*, en outre, nous paraît significatif car il illustre une stratégie d'adéquation concernant le sarde et l'italien, que nous avons mentionnée dans le

<sup>227</sup> Traduction des cinq attestations mentionnées : (1) *Belle merde !* (avec valeur ironique, à propos de quelque chose de mauvaise qualité). (2) *Je suis arrivé, sort ton argent ; avare !* (3) *Je suis arrivé, argent ; alors tout va bien ? Comme ci, comme ça.* (4) Moi aussi je sais parler le sarde : *la tomate*, la tomate [en italien] (5) Jeu de mots (que nous expliquerons par la suite) ; Alors [...] tu es de Cagliari ? Moi aussi je suis de Cagliari [...] de Sinnai.

chapitre 8 et sur lequel nous reviendrons dans nos considérations sur les concepts de *continuum* et de *convergence*. Cette stratégie consiste, nous le rappelons brièvement, en une neutralisation de certaines caractéristiques phonologiques et morphologiques d'un élément donné, favorisant la réduction des distances structurelles entre les deux codes du répertoire.

Dans ce cas, l'adéquation est « institutionnalisée » dans une formule fixe permettant de créer l'homophonie entre la forme verbale sarde de 3<sup>ème</sup> personne sing. *pari* < *parit* (prononcé aussi *pàridi* ou *pàriri*), verbe *pàri(ri)* « paraître », et le nom / adjectif sarde et italien *pari* « pair », qui permet d'engendrer un jeu de mots fondé sur l'opposition antonymique avec le nom / adjectif italien *dispari* « impair ». Le résultat de cette utilisation du sarde est donc le suivant, traduit en français (en italique le sarde) : *qu'est-ce qui paraît / impair*.

<i>Ita</i>	<i>Parit =&gt; Pari</i> ( <i>paraître - pair</i> )	<i>Dispari</i> ( <i>impair</i> )
------------	---	-------------------------------------

Un aspect curieux de cet échange est que notre réponse *dispari*, sous-entendant une connaissance du jeu de mots et *donc* une connaissance du sarde, engendre la réaction surprise du vendeur, exprimée avec une question qui explicite aussi le sentiment de partage de la même identité cagliaritaine (*Sei di Cagliari ? Anch'io sono di Cagliari*). La distance qui sépare Cagliari de la localité touristique de Villasimius (environ 40 kilomètres) et le fait que en réalité le jeune vendeur associe Cagliari et Sinnai (ou bien Sestu), petites villes de l'agglomération cagliaritaine, ajoutent d'autres éléments de réflexion sur la perception du rapport entre la réalité urbaine de Cagliari et l'usage du sarde dans le contexte socio-communicatif examiné.

Remarquons que les constructions attestées dans ces énoncés produits par des immigrés se caractérisent par leur nature – très souvent – figée, stéréotypée. Il nous paraît que l'acquisition du sarde dans ce contexte est favorisée par la diffusion de formes dotées d'une fréquence très élevée dans le discours quotidien, qui sont donc particulièrement saillantes d'un point de vue pragmatique. La saillance de ces formes est d'autant plus marquée lorsqu'elles sont produites par un locuteur étranger à des fins pragmatiques.

Dans cette optique, l'antiphrase (1) *bella gagara !*, qui se dit ironiquement à propos d'une chose de mauvaise qualité, est significative, car elle montre une caractérisation

diatopique locale, celle de l'aire de Cagliari, à travers la lénition des occlusives sourdes [k] > [g] et [t] > [d] > [ð] > [r], déjà observée au cours de nos analyses.

Signalons, en particulier, la ressemblance des usages indiqués dans (2) avec ceux de l'exemple (3). Cette proximité nous paraît intéressante d'autant plus qu'elle illustre un usage *réitéré* dans des endroits situés à plusieurs kilomètres de distance. Elle nous permet de remarquer l'« acquisition » d'un élément linguistique sur la base de considérations pragmatiques : il est probable, en effet, que la chansonnette se soit répandue dans le milieu des vendeurs ambulants d'origine africaine travaillant aussi bien à Cagliari que dans ses alentours, et que l'un des deux vendeurs ambulants (à notre avis, celui de l'ex. (3)) ait adopté cette attitude *sardophile* par esprit d'émulation de son collègue, après avoir remarqué une réaction de sympathie de la part de ses possibles clients sardes.

Cet usage particulier par un locuteur – dont les connaissances linguistiques du sarde ne sont pas censées être très approfondies – est la manifestation de la fréquence élevée de ces formes et constructions repérables dans les répertoires verbaux. Cette fréquence augmenterait leur ancrage, en les rendant plus saillantes et disponibles pour les locuteurs en situation de production.

La réflexion autour de la production des immigrés nous amène à reconsidérer l'importance de la notion d'*ancrage* dans la constitution d'une compétence communicationnelle et, plus généralement, l'importance de la dimension pragmatique dans le développement d'un répertoire bilingue.

Lors de l'analyse des réalisations produites par les jeunes locuteurs, la notion d'*ancrage* nous a été utile pour rendre compte des nombreuses attestations du sarde au sein de productions fondamentalement et majoritairement italo-phones. Ces attestations se rapprochent des constructions figées et mettent en évidence l'ancrage de ces mêmes structures dans le répertoire bilingue de cette catégorie sociale de locuteurs. Un exemple très clair est fourni par le *graffiti* TAGAZZU EH !, discuté dans le chapitre 10, où la valeur pragmatique de l'exclamation prime sur la valeur sémantique et syntaxique des unités lexicales individuelles. Dans le même cadre de production, la réalisation de slogans où le sarde est associé à la négation *NO* à l'intérieur d'une structure calquée sur l'anglais est significative (NO BASIS / NO SCORIAS ; NO ITALIGA).

Le fait que certaines formes soient plus saillantes dans des contextes spécifiques, les rend plus fréquentes. Dans l'autre sens, leur fréquence les rend plus faciles à reconnaître et à réemployer, en les transformant en entités plus ou moins figées. Dans la

réutilisation de ces formes et, par conséquent, dans leur appropriation, c'est la valeur pragmatique qui prime, indépendamment du fait que la commutation soit inter- ou intraphrastique. En ce sens, même la distinction fondamentale entre le *code-switching* et le *code-mixing*, à travers une tendance à la formation de *tags*, n'est plus entièrement opératoire. Ainsi, s'il est possible d'affirmer que la compétence linguistique en sarde dans la production des jeunes est généralement assez limitée, ceux-ci montrent, en revanche, une compétence assez fine du point de vue pragmatique.

L'emploi du tag-switching dans un cadre de production manifestant une compétence linguistique en sarde seulement partielle, nous paraît être confirmé par nos données. En effet, l'étude des pratiques laisse transparaître l'usage prédominant, chez ces locuteurs, de la commutation de *tags* – c'est-à-dire, d'inserts plus ou moins indépendants syntaxiquement par rapport aux autres éléments de l'énoncé – comparé à celui du passage codique interphrastique ou de l'énonciation mixtilingue. Ainsi, comme le souligne Alfonzetti (2005) dans une perspective plus généralement italo-romane, il est possible de mettre en évidence la relative faiblesse de la pratique du sarde par les jeunes locuteurs au sein du groupe de pairs, coïncidant avec l'attribution à l'alternance codique d'une forte valeur emblématique.

Dans le cadre plus spécifique des phénomènes d'alternance codique (au sens large), considérés notamment dans le chapitre 7, nous avons fondé notre observation sur une perspective interactionnelle visant à saisir et à mettre en relief la valeur pragmatique du passage de code en tant que stratégie de contextualisation (Gumperz, 1982) dans l'échange communicationnel.

En particulier, nous avons opéré la distinction entre *code-switching lié aux participants* et *code-switching lié au discours*, suivant une tradition désormais consolidée de recherche dans ce domaine à partir, notamment, des répartitions opérées par Auer (1984). En effet, il nous paraît que, comme le remarque aussi Dittmar (2005), les modèles de type prédictif basés sur des critères macro-sociaux ne fournissent pas un cadre explicatif satisfaisant des phénomènes de passage de code dans le même *speech event*.

L'approche interprétative est largement répandue dans le domaine sociolinguistique italo-roman et nous semble particulièrement productive compte tenu aussi de la proximité structurelle entre les langues concernées.

En analysant la production bilingue sous une perspective interactionnelle, soulignons que le code-switching comme indice de contextualisation est un phénomène

récurrent dans notre corpus. Il se réalise dans des contextes variés et dans la production de locuteurs ne partageant pas les mêmes caractéristiques sociales.

En outre, nous estimons, à la lumière de nos données, que le passage codique dans la production spontanée se réalise dans une modalité principalement interphrastique, à travers l'alternance codique. À ce propos, il faut préciser que le *code-switching* extra-phrastique ou *tag-switching*, remarqué surtout dans la production orale des jeunes, mérite une attention plus particulière. Mise à part l'emploi assez marqué de cette stratégie, à notre avis, dans notre corpus, il n'est pas possible de fixer une relation directe entre le type de *code-switching* et le degré de compétence linguistique des locuteurs ; on a plutôt intérêt théoriquement à dissocier compétence et alternance des codes, contrairement à ce que fait Poplack (1980) dans son étude sur le *code-switching* anglais-espagnol.

La distinction entre le *code-switching* et le *code-mixing* s'étaie sur l'adoption soit – pour le premier – d'une perspective fondée sur des principes pragmatiques sous-tendant l'énonciation, soit – pour le deuxième – d'une perspective syntaxique structurelle qui n'est pas nécessairement fondée sur des motivations pragmatiques.

Nous avons abordé cette question en analysant plusieurs attestations présentes dans notre corpus, syntaxiquement intraphrastiques et dotées, à notre avis, d'une valeur pragmatique particulière : cela contredirait le postulat généralement accepté de la distinction de ces deux formes de contact des langues (cf. aussi Alfonzetti, 1992a : 20-21). En réalité, nous avons précisé que nos considérations étaient soumises à une condition théorique spécifique concernant la terminologie adoptée dans la description de cette classe de phénomènes, car notre analyse était fondée sur la notion de phrase 'complexe', comportant au moins deux *propositions*. Cependant, au fil des analyses une forte composante pragmatique émerge des interactions examinées, entraînant une remise en question terminologique et théorique du choix initial. Les limites liées à l'acceptation de phrase en tant qu'ensemble de propositions ont engendré une réflexion autour de cette acceptation et de son opérationnalité face à d'autres notions telles que, notamment, celle de *clause*<sup>228</sup>, dans une approche pragmatique des phénomènes d'alternance observés dans le réseau cagliaritaïn.

Tout d'abord, nous avons souligné au cours du chapitre 8 que les attestations évoquées pour illustrer la présence d'éléments pragmatiques dans le code-mixing, se

---

<sup>228</sup> Berrendonner (1993 : 22, cité dans Béguelin, 2000 : 242) définit la clause comme « l'unité minimale de l'action langagière ». Ce concept fournit un pendant formel à celui de phrase : « D'un point de vue épistémologique, la notion de *clause* a pour vocation, par rapport à celle de phrase, le même rôle que le morphème par rapport au mot » (Béguelin, 2000 : 238 n.1).

caractérisent par leur caractère stéréotypé ou par la réalisation du passage codique en correspondance avec la formulation d'un nouveau syntagme situé à l'extrémité de la phrase. L'adoption de la notion de phrase 'simple' – clause – permettrait de mettre davantage en évidence la force pragmatique du contact dans le cadre des réalisations analysées : en effet, plusieurs cas mentionnés seraient interprétables plutôt comme des attestations de passage interphrastique.

Il est donc nécessaire et cohérent méthodologiquement d'explicitier dès le début les choix terminologiques précédant l'analyse, afin d'éviter tout malentendu concernant les interprétations des phénomènes observés.

La prise en compte de l'acception de phrase 'simple' nous paraît une première solution satisfaisante dans le cadre de la distinction entre *code-switching* et *code-mixing*. Cependant, il est nécessaire, à notre avis, de situer ce discours dans le cadre d'une réflexion plus ample centrée sur le concept même de *phrase* en tant qu'entité de discours, afin de mettre en évidence l'utilité de considérer l'acte d'énonciation comme unité de base de l'interaction (cf. à ce propos, Dabène et Billiez, 1988). Ainsi, si nous prenons en considération l'exemple (2) du chapitre 8, « Eh vabbé:/ cioè Ale o stasera o domani/ glielo devi dire sennò *ghi zi goddiri* », nous remarquons la présence, d'une part, de l'acte « glielo devi dire » suivi du connecteur italien *sennò* et, d'autre part, de « *ghi zi goddiri* » ; le changement a lieu après le connecteur argumentatif qui introduit un nouvel acte. Le caractère pragmatique de cet énoncé émerge plus clairement lorsque nous considérons *glielo devi dire* et *ghi zi goddiri* comme deux actes bien définis et porteurs de force énonciative.

## 11.1 Le *continuum*

Pendant notre analyse, nous avons abordé la question du contact dans une perspective de *continuum*, caractérisant le répertoire verbal de la communauté linguistique observée.

Ce *continuum* peut être perçu selon trois perspectives : comme *continuum* du contact (du code-mixing jusqu'aux éléments intégrés dans la structure lexicale) ; comme *continuum* du répertoire dont le sarde et l'italien ne représentent pas deux blocs monolithique mais plutôt les deux pôles liés par une série d'entités linguistiques intermédiaires ; enfin, comme *continuum* entre le contact se réalisant dans l'usage et le contact affectant la structure.

Le contact linguistique se réalisant dans la dimension de l'usage permet, en particulier, de mettre en évidence le phénomène du *triggering*, largement présent dans notre corpus, concernant de diverses parties du discours.

Les caractéristiques émergeant de nos données nous conduisent à considérer le *triggering* comme un phénomène marquant du bilinguisme : sa fonction de neutralisateur des distances structurelles est, bien sûr, favorisée par la proximité des codes observables dans notre recherche : ainsi, le *triggering* représente un des facteurs de renforcement du *continuum* sarde-italien.

Nos données consolident les résultats d'autres recherches centrées sur le contact *lingua cum dialectis*, qui mentionnent régulièrement la formation de cette sorte de zone neutre et de transition entre les deux codes en jeu dans la communication.

Dans notre corpus, le *triggering* précède ou suit la commutation, ou bien se manifeste à la fois dans les deux positions ; en ce sens, nos données offrent des contre-exemples à la restriction proposée par Gumperz (1982 : 88) selon qui « the conjunction always goes with the second switched phrase » (cf. entre autres, Alfonzetti, 1992a : 185).

Dans ce même cadre du *continuum* se situe une autre tendance remarquable dans la production de plusieurs locuteurs, à savoir une certaine attitude d'accommodation contribuant davantage à l'action d'amenuisement des écarts existants entre les deux pôles du répertoire. L'accommodation se produit à travers l'adaptation de certains éléments d'un code vers une réalisation qui se rapproche de celle de l'autre, contribuant de telle façon à la formation d'homonymes sarde / italien.

Dans notre corpus un élément déclencheur récurrent est souvent le verbe « être » à la 3<sup>e</sup> pers. sing. *è* « (il/elle) est », cette dernière partagée par l'italien et le sarde, tandis que d'autres réalisations sont possibles dans le deuxième code (*est* et *esti*). Le fait même qu'à plusieurs occasions la variante *commune* aux deux codes soit choisie, nous paraît motivé par une volonté d'ajustement permettant de réduire la distance entre le sarde et l'italien dans le contexte d'énonciation. Autrement dit, la production de [ɛ] permet de « huiler » le mécanisme du passage et donc favorise le glissement. Cela manifeste aussi un autre aspect lié étroitement à ce phénomène : la grande liberté qui est laissée au locuteur dans la combinaison d'éléments de langues différentes dans la phrase.

Bien qu'il ne soit pas possible de concevoir la formation d'une véritable interlangue, nous pouvons souligner que la réduction de la distance structurelle entre l'italien et le sarde est assez marquée dans certaines circonstances, alors que la distinction

entre le sarde et l'italien reste quand même assez claire. En effet, cette adaptation permet non seulement de neutraliser les écarts phonologiques et morphologiques, en favorisant ainsi le *switch*, mais aussi de créer de véritables constructions neutres plus ou moins étendues qui ne sont pas entièrement attribuables à l'italien ou bien au sarde : il s'agit, en partie, du même principe situé à la base de la formule *ita pari, dispari ?*, mentionnée auparavant à propos de la production d'étrangers immigrés. La différence entre cette construction et les autres analysées, repose sur le fait que l'ambiguïté ici est intentionnelle, car elle est nécessaire pour favoriser la transition du sarde à l'italien. Elle est *standardisée*, tandis que dans les occurrences présentées au cours du chapitre 8, la transition n'est pas codifiée, n'est ni explicitée ni marquée discursivement.

L'intérêt de ces attestations nous paraît lié à la question de la survivance du sarde dans cette condition de dilalie : la convergence du sarde vers l'italien<sup>229</sup> permet de réduire les distances structurelles entre les deux langues et fournit au sarde des outils de « résistance » face à la pression exercée par la langue nationale. En empruntant la constatation de Rindler-Schjerve (2000), cette stratégie peut favoriser, ainsi, la diffusion d'un sarde *italianisé*, qui perd une partie de sa spécificité mais garde encore son identité dans l'espace linguistique roman.

L'importance du processus de l'hybridation lexicale a été soulignée au cours de nos analyses. Ce phénomène joue le rôle de passerelle entre la dimension du contact dans l'usage et la dimension du contact qui touche la structure des codes intéressés (Berruto, 2005b).

Cependant, le contact ne concerne pas uniquement le lexique et, dans la perspective de *continuum* entre usage et structure que nous adoptons ici, d'autres éléments permettent de mettre en relief l'intégration des deux codes du répertoire, celle-ci pouvant se réaliser à travers l'adoption de formes morphologiques ou de constructions syntaxiques calquées sur le code autre que celui constituant la langue de base du tour de parole.

En particulier, la fréquence de certaines constructions, calquées sur le sarde dans le discours en italien de jeunes locuteurs, nous permet de souligner le degré d'intégration de ces formes régionales et la prégnance dans leur transmission intergénérationnelle. La prise en compte de cette perspective met à la disposition des chercheurs d'autres points d'observation pour l'étude des phénomènes de contact linguistique.

---

<sup>229</sup> Dans ce cas, il faudrait parler, pour reprendre la terminologie proposée par Berruto (2005b), d'*advergence*, indiquant une convergence 'asymétrique' du code socialement dominé en direction du code socialement dominant.

Cette optique fait émerger crucialement la nécessité d'abandonner la vision puriste du sarde – et, plus généralement, des langues minoritaires face à leur rapport avec la langue socialement dominante – comme un système autonome et imperméable, afin d'adopter une perspective plus cohérente du point de vue sociolinguistique, mettant en valeur le contact linguistique comme « norme » et prenant acte des conditions réelles de production des langues dans la communication quotidienne. Cette approche interdisciplinaire est nécessairement liée à la méthodologie d'enquête adoptée.

## **11.2 Considérations méthodologiques**

Dans le chapitre 6, nous nous sommes penché sur la relation existante entre les objectifs d'enquête et la méthodologie de recherche.

Nous avons donc approfondi notre réflexion sur les avantages et les désavantages présentés par la technique d'enregistrement adoptée pour notre étude, c'est-à-dire, le microphone occulté.

Premièrement, à travers ce procédé nous avons pu aborder la question de l'emploi du sarde et de l'italien dans une perspective interdisciplinaire, qui intègre la réflexion sur les aspects structurels – notamment – du sarde, dans une dimension dynamique du contact tenant compte des facteurs sociolinguistiques et identitaires, tout en mettant l'accent sur la dimension interactionnelle de la production.

Deuxièmement, l'utilisation du microphone caché nous a rendu possible de recueillir des données, en milieu écologique, totalement spontanées dans des contextes de réalisation où l'enquêteur a joué un rôle – sinon totalement, au moins en grande partie – d'interlocuteur occasionnel et « naturel ».

Troisièmement, elle nous a donné le moyen de déplacer la finalité de l'étude, son l'objet étant moins « la langue » que « le répertoire linguistique » dans le cadre de la compétence de communication.

La méthode adoptée a aussi ses inconvénients. Ceux qui nous paraissent les plus importants sont, d'abord, le rôle assez passif de l'enquêteur dans les interactions, dans le but de saisir toute réalisation possible des locuteurs enregistrés ; ensuite, la difficulté rencontrée parfois à produire des enregistrements de bonne qualité acoustique, compte tenu des contraintes imposées par le terrain (bruits de fond, superpositions de voix, etc.) ; en dernier lieu, le risque de surinterprétation qui a parfois conditionné l'analyse des données issues des enregistrements et, par réaction, nous a obligé à garder une position très

prudente face non seulement à la prise en compte de certains phénomènes mais aussi dans l'élaboration des hypothèses de travail proposées.

Ces désavantages pourraient se réduire avec l'approfondissement de cette étude dans une perspective qui soit à la fois interdisciplinaire et pluriméthodologique. Une telle approche pourrait nous fournir les outils nécessaires pour l'exploration plus fine des pistes de réflexion émanant de notre recherche.

### **11.3 Perspectives d'étude et observations conclusives**

Tout d'abord, compte tenu de la quantité de données recueillies restant à ce jour à exploiter, un premier aspect à considérer est l'approfondissement de l'analyse des données déjà à notre disposition, convoquant également une approche quantitative des productions langagières. Cette approche nous permettrait de mettre en relief la présence éventuelle de régularités sur le plan des fréquences lexicales et structurelles, dans l'esprit du projet initial de notre recherche, évoqué au cours du chapitre 6.

D'un autre point de vue, l'extension de l'aire de recherche, avec la prise en compte de villes comme Nuoro et Sassari, permettrait de mettre ces résultats initiaux en relation avec des données comparables provenant de réalités géographiquement proches mais faisant référence à des réalités sociales, politiques et linguistiques assez différentes de celles caractérisant le chef-lieu régional.

Il ne faut pas sous-estimer, par ailleurs, la possibilité d'approfondir notre étude dans l'aire urbaine et périurbaine de la capitale régionale, en focalisant sur d'autres quartiers de la ville et d'autres communes de l'agglomération, ou bien sur d'autres contextes communicatifs et d'autres catégories de locuteurs. En particulier, une perspective de recherche qui s'avérerait très productive, que nous avons rapidement évoquée dans ce chapitre, concerne les conditions des immigrants étrangers installés dans la ville de Cagliari, des relations qu'ils entretiennent avec les habitants de longue durée et leur rapport avec les langues de la communication quotidienne – notamment le sarde – dans un cadre de recherche qui peut compter en Italie sur une tradition désormais consolidée, exemplifiée par les études menées dans le contexte sicilien (entre autres, Amoruso, 2002; Amoruso et Scarpello, 2005; D'Agostino, 1996).

Sur le plan méthodologique, l'adoption de techniques de recueil des données différentes du microphone caché permettrait d'enrichir les résultats déjà obtenus : par exemples, des enquêtes menées à travers des entretiens plus ou moins dirigés par des

enquêteurs intégrés dans le réseau social étudié, avec la possibilité d'exploiter le support vidéo, offriraient des matériaux scientifiques comparables aux données déjà obtenues. La prise en compte des perceptions du contact linguistique de la part des locuteurs eux-mêmes, peut avoir le mérite de mettre en relief plusieurs aspects sous-estimés, voire, ignorés par les linguistes, concernant le contact linguistique. En particulier, nous avons évoqué cet aspect dans le cadre de notre analyse des *graffitis*, car l'application d'une approche perceptive des phénomènes linguistiques pourrait éclairer le rapport des locuteurs avec le sarde et sa fonction emblématique identitaire.

Cette même approche peut s'appliquer en général à l'analyse des pratiques des jeunes, permettant de vérifier si leur usage du sarde est soumis à une volonté « explicite » de la part des locuteurs, corroborant de cette façon nos données sur la fonction emblématique du sarde. L'usage non volontaire, au contraire, pourrait faire l'objet de remarques négatives au sein du même groupe de pairs, car il ferait émerger l'interférence du sarde sur l'italien et donc une maîtrise imparfaite de la langue nationale (à ce propos, cf. Alfonzetti, 2005)<sup>230</sup>.

Les objectifs principaux de notre étude visaient à fournir une description du sarde en tant que langue minoritaire sans pour autant négliger l'aspect dynamique de sa relation avec l'italien. Il nous paraît que notre recherche a permis d'atteindre au moins partiellement ces objectifs et qu'elle peut s'avérer utile dans un terrain fertile tel que celui des politiques de promotion linguistique, étant donné la nécessité de fonder l'action sur la prise en compte de données empiriques. L'analyse des *graffitis* peut aussi aider sur cet aspect, compte tenu des éléments émergents des pratiques écrites spontanées.

L'exigence et la possibilité de réaliser et de gérer de grands corpus des productions orales pourraient enfin permettre d'exploiter d'autres recherches comme la nôtre, dans la perspective de constituer une archive des manifestations de contact linguistique dans l'aire italo-romane. Il ne s'agirait pas exclusivement d'une archive « bibliographique », mais d'un véritable réseau de recherche intégré sur les phénomènes de contact *lingua cum dialectis*. Cela permettrait de rendre compte d'un univers social et linguistique encore vital, représentant un patrimoine identitaire, culturel et linguistique riche, varié et bien vivant.

---

<sup>230</sup> Dans cette même optique d'observation du rôle identitaire des langues, bien que dans une direction *opposée*, serait-il aussi intéressant d'observer les jugements critiques que les jeunes locuteurs pourraient exprimer vis-à-vis d'un choix linguistique trop *standardisé* en italien, laissant transparaître un refus de l'identité sarde.

## BIBLIOGRAPHIE

- ALFONZETTI, G. (1992a), *Il discorso bilingue. Italiano e dialetto a Catania*, Milano: Franco Angeli.
- ALFONZETTI, G. (1992b), Per un approccio polifunzionale al code-switching italiano dialetto, in GOBBER, G. (éd.), *La linguistica pragmatica*, Atti del XXIV Congresso Internazionale di studi (Milano, 4-6 settembre 1990) - SLI 32, Roma: Bulzoni, pp. 163 - 207.
- ALFONZETTI, G. (1992c), Italiano e dialetto nel discorso : modalità sintattiche del contatto, in MORETTI, B., PETRINI, D. et BIANCONI, S. (éds), *Linee di tendenza dell'Italiano contemporaneo*, Atti del Congresso Internazionale di Studi della Società linguistica italiana (Lugano, 19-21 settembre 1991) - SLI 33, Roma: Bulzoni, pp. 353 - 379.
- ALFONZETTI, G. (1995), Per un'analisi del discorso mistilingue nell'Atlante Linguistico della Sicilia, in RUFFINO, G. (éd.), *Percorsi di Geografia linguistica*, Palermo: Centro di studi filologici e linguistici siciliani, pp. 249 - 273.
- ALFONZETTI, G. (1998), The conversational dimension in code-switching between italian and dialect, in AUER, P. (éd.), *Code-switching in conversation : language, interaction and identity.*, London/New York: Routledge, pp. 180 - 211.
- ALFONZETTI, G. (2005), Intergenerational variation in code switching. Some remarks. *Italian Journal of Linguistics*, 17, pp. 93 - 112.
- ALINEI, M. (1977), Aspetti sociolinguistici del lessico italiano, in SIMONE, R. et RUGGIERO, G. (éds), *Aspetti sociolinguistici dell'Italia contemporanea*, Atti dell'VIII Congresso di studi della SLI (Bressanone, 31 maggio - 2 giugno 1974), Roma: Bulzoni, Roma: Bulzoni, pp. 57 - 73.
- ALINEI, M. (1991), Table ronde "Dove va la dialettologia?" *Quaderni di semantica*, 2 / 1991.
- ÁLVAREZ CÁCCAMO, C. (1990), Rethinking conversational code-switching: Codes, speech varieties, and contextualization, in *Proceedings of the Sixteenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society (February 16-19, 1990). General session and parasession on the legacy of Grice*, Berkeley: Berkeley Linguistics Society, pp. 3 - 16.
- ÁLVAREZ CÁCCAMO, C. (1998), From 'switching code' to 'codeswitching': Toward a reconceptualisation of communicative codes, in AUER, P. (éd.), *Code-Switching in Conversation. Language, Interaction and Identity*, London: Routledge, pp. 27 - 48.
- ÁLVAREZ CÁCCAMO, C. (2000), Para um modelo do "code-switching" e a alternância de variedades como fenómenos distintos: dados do discurso galego-português/espanhol na Galiza. *Estudios de Sociolinguística*, 1, pp. 111 - 128.
- AMMON, U. (1979), Introduction. *International Journal of the sociology of language*, 21, pp. 5 - 8.
- AMMON, U. (1989), Sociologie et didactique du dialecte et de la langue standard, in CADIOT, P. et DITTMAR, N. (éds), *La sociolinguistique en pays de langue allemande*, Lille: Presses Universitaires de Lille, pp. 65 - 88.
- AMORUSO, C. (2002), La comunità ivoriana a Palermo. Frammenti stranieri di una immagine urbana, in D'AGOSTINO, M. (éd.), *Percezione dello spazio: spazio dela percezione*, Palermo: Centro di studi filologici e linguistici siciliani, pp. 111 - 133.

- AMORUSO, C. et SCARPELLO, I. (2005), Dialetto, integrazione, esclusione. Percorsi immigratori urbani, in MARCATO, G. (éd.), *Dialetti in città*, Padova: Unipress, pp. 171 - 183.
- APPEL, R. et MUYSKEN, P. (1987), *Language contact and bilingualism*, London, Victoria, Maryland: Edward Arnold.
- ARTIZZU, L. (1997), *Il dizionario di Cagliari*, Cagliari: Della Torre.
- ASCOLI, G. I. (1873), Saggi ladini. *Archivio glottologico italiano*, 1, pp. 1 – 556.
- AUER, P. (1984), *Bilingual conversation*, Amsterdam/ Philadelphia: John Benjamins.
- AUER, P. (1988), A conversation analytic approach to code-switching, in HELLER, M. (éd.), *Code-switching*, Berlin: Mouton de Gruyter, pp. 187 - 214.
- AUER, P. (1989), Réflexions et études préparatoires pour une linguistique reconstructive de la variation, in CADIOT, P. et DITTMAR, N. (éds), *La sociolinguistique en pays de langue allemande*, Lille: Presses Universitaires de Lille, pp. 163 - 190.
- AUER, P. (1995), The pragmatics of code-switching: a sequential approach, in MILROY, L. et MUYSKEN, P. (éds), *One person, two languages*, Cambridge, New York, Merlbourne: Cambridge University Press, pp. 115 - 135.
- AUER, P. (1999), From codeswitching via language mixing to fused lects: Toward a dynamic typology of bilingual speech. *International Journal of Bilingualism*, vol. 3; nr 4, pp. 309 - 332.
- AUER, P. (2000), Why should we and how can we determine the " base language " of a bilingual conversation. *Estudios de Sociolingüística*, 1, pp. 129 - 144.
- AUER, P. (2003), Crossing the language border into turkish ? Uses of turkish by non-Turks in Germany, in MONDADA, L. (éd.), *Plurilinguisme Mehrsprachigkeit plurilinguism : enjeux indentitaires, socio-culturels et éducatifs*, Tübingen/Basel: Francke, pp. 73 - 93.
- AUER, P. (2005), A postscript: code-switching and social identity. *Journal of Pragmatics*, 37, pp. 403 – 410.
- AUER, P. (éd.) (1998), *Code-switching in conversation. Language, interaction and identity*, London: Routledge.
- AUGER, N. (2001), 'Claro qué y'a du miel'. Mélange de langues chez des hispanophones en situation professionnelle en France, in CANUT, C. et CAUBET, D. (éds), *Comment les langues se mélangent. Codeswitching en Francophonie*, Paris: L'Harmattan, pp. 73 - 84.
- AUSTIN, J. L. (1962), *How to do things with words*, Oxford: Clarendon Press.
- AVOLIO, F. (2003), Forme verbali italiane e italo-romanze nel Centro-Sud: coesistenza, ipermeabilità, interferenza, in GIACOMO-MARCELLESI, M. et ROCCHETTI, A. (éds), *Il verbo italiano. Studi diacronici, sincronici, contrastivi, didattici*, Atti de XXXV Congresso internazionale di studi della SLI (Paris, 20-22 settembre 2001), Roma: Bulzoni, pp. 311 - 325.
- BALDUCCI, S. (2001), Alcune caratteristiche dell'Italiano delle Marche, in FUSCO, F. et MARCATO, C. (éds), *L'italiano e le regioni. Atti del convegno di studi (Udine, 15-16 giugno 2001)*: Numero monografico di Plurilinguismo, nr 8 - 2001, pp. 213 - 224.
- BANFI, E. (1992), Conoscenza e uso di lessico giovanile a Milano e a Trento, in BANFI, E. et SOBRERO, A. A. (éds), *Il linguaggio giovanile degli anni novanta. Regole, invenzioni, gioco.*, Roma - Bari: Laterza.
- BANFI, E. et SOBRERO, A. A. (éds) (1992), *Il linguaggio giovanile degli anni novanta. Regole, invenzioni, gioco*, Roma - Bari: Laterza.
- BAUDE, O. (éd.) (2006), *Corpus oraux. Guide des bonnes pratiques*, Orléans / Paris: Presses Universitaires d'Orléans / CNRS éditions.

- BAVOUX, C. (2003), Fin de la " vieille diglossie " réunionnaise ? *Glottopol*, 2, pp. 29-39.
- BAZZANELLA, C. (2005), *Linguistica e pragmatica del linguaggio*, Roma-Bari: Laterza.
- BEGUELIN, M.-J. (éd.) (2000), *De la phrase aux énoncés: grammaire scolaire et descriptions linguistiques*, Bruxelles: De Boeck - Duculot.
- BELLUCCI MAFFEI, P. (1978), Questionario e tecniche d'inchiesta. Nota sulle implicazioni linguistico-sociologiche,, in AA.VV. (éd.), *Atlante Lessicale Toscano. Note sul questionario*, Firenze: Seminario di Dialettologia Italiana, pp. 67 - 73.
- BENINCÀ, P. (1996), *Piccola storia ragionata della dialettologia italiana*, Padova: Unipress.
- BENINCÀ, P. (2002), Antiche e nuove linee di ricerca della 'nostra' dialettologia. Le radici storiche della sintassi dialettale a Padova, in MARCATO, G. (éd.), *Dialetti e dialettologia, oltre il 2001*, Padova: Unipress, pp. 11 - 20.
- BERRUTO, G. (1977), Sociolinguistica e dialettologia, in SIMONE, R. et RUGGIERO, G. (éds), *Aspetti sociolinguistici dell'Italia contemporanea*, Atti dell'VIII Congresso di studi della SLI (Bressanone, 31 maggio-2 giugno 1974), Roma: Bulzoni, pp. 75-86.
- BERRUTO, G. (1985), 'l pulman l-è nen ch-a cammina tanto forte'. Su commutazione di codice e mescolanza italiano-dialetto. *Vox Romanica*, 44, pp. 58-76.
- BERRUTO, G. (1987), *Sociolinguistica dell'italiano contemporaneo*, Roma: La Nuova Italia Scientifica.
- BERRUTO, G. (1988), Sociolinguistica, in HOLTUS, G., METZELTIN, M. et SCHMITT, C. (éds), *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL). Band IV: Italienisch, Korsisch, Sardisch*, Tübingen: Niemeyer, pp. 220 - 230.
- BERRUTO, G. (1990), Italiano regionale, commutazione di codice e enunciati mistilingui, in CORTELAZZO, M. A. et MIONI, A. M. (éds), *L'italiano regionale. Atti del XVIII Congresso della S.L.I. (Padova - Vicenza, 14-16 settembre 1984)*, Roma: Bulzoni, pp. 105-130.
- BERRUTO, G. (1993a), Varietà diamesiche, diastratiche, diafasiche, in SOBRERO, A. (éd.), *L'italiano contemporaneo : la variazione e gli usi - II*, Roma-Bari: Laterza, pp. 37-92.
- BERRUTO, G. (1993b), Varietà del repertorio, in SOBRERO, A. (éd.), *L'italiano contemporaneo : la variazione e gli usi - II*, Roma-Bari: Laterza, pp. 3-36.
- BERRUTO, G. (1995), *Fondamenti di sociolinguistica*, Roma-Bari: Laterza.
- BERRUTO, G. (1997), Linguistica del contatto e aspetti dell'italianizzazione dei dialetti: appunti di creolistica casalinga, in HOLTUS, G., KRAMER, J. et SCHWEICKARD, W. (éds), *Italica et Romanica. Festschrift für Max Pfister zum 65 Geburtstag - vol. 3*, Tübingen: Niemeyer, pp. 13 - 29.
- BERRUTO, G. (2001), Struttura dell'enunciazione mistilingue e contatti linguistici nell'Italia di Nord-Ovest (e altrove), in WUNDERLI, P., WERLEN, I. et GRÜNERT, M. (éds), *Italica-Raetica-Gallica. Studia Linguarum Litterarum artiumque in honorem Ricarda Liver*, Tübingen: Francke, pp. 263 - 283.
- BERRUTO, G. (2002), Sociolinguistica, in LAVINIO, C. (éd.), *La linguistica italiana alle soglie del 2000 (1987 - 1997 e oltre)*, Roma: Bulzoni, pp. 471-504.
- BERRUTO, G. (2005a), Introduzione. *Italian Journal of Linguistics*, 17, pp. 3-14.
- BERRUTO, G. (2005b), Dialect / standard convergence, mixing, and models of language contact: the case of Italy, in AUER, P., HINSKENS, F. et KERSWILL, P. (éds), *Dialect change. Convergence and divergence in European Languages*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 81 - 95.
- BIANCO, P. A., (2002), "Sa Limba. Metodi e strumenti per il recupero del sardo nel mondo dell'emigrazione". Communication présentée au colloque *Le minoranze linguistiche dell'Europa del sud* (Torino, 25-28 maggio 2002), non publié.

- BIICHLÉ, L. et ABOUZAÏD, M. (2007), Ainsi meurt la "communauté linguistique"....  
*manuscript non publié.*
- BILGER, M. (éd.) (2000), *Corpus. Méthodologie et applications linguistiques*, Paris: Champion.
- BILLIEZ, J. (1992), Le 'parler véhiculaire interethnique' de groupes d'adolescents en milieu urbain, in *Des villes et des langues*, Paris: Didier Érudition, pp. 117-126.
- BILLIEZ, J. (1998), Littérature de murailles urbaines: signes interdits vus du tram, in LUCCI, V. et alii (éds), *Des écrits dans la ville. Sociolinguistique d'écrits urbains : l'exemple de Grenoble*, Paris: L'Harmattan, pp. 99-164.
- BILLIEZ, J. (éd.) (2003), *Contacts de langues : modèles, typologie, interventions*, Paris: L'Harmattan.
- BINAZZI, N. (1997), *Le parole dei giovani fiorentini. Variazione linguistica e variazione sociale*, Roma: Bulzoni.
- BLANCHE-BENVENISTE, C., DELOFEU, J., STEFANINI, J. et VAN DEN EYNDE, K. (1984), *Pronom et syntaxe. L'approche pronominale et son application au français*, Paris: SELAF.
- BLANCHE-BENVENISTE, C. et JEANJEAN, C. (1986), *Le français parlé. Transcription et édition*, Paris: INALF.
- BLANCHET, P. (1996), Réflexions méthodologiques sur les enquêtes ethnosociolinguistiques (en Bretagne, en Provence, et ailleurs...), in RICHARD-ZAPPELLA, J. (éd.), *Le questionnement social*, Cahiers de linguistique sociale, pp. 63 - 69.
- BLANCHET, P. et DE ROBILLARD, D. (éds) (2003), *Langues, contact, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*, Cahiers de Sociolinguistique - vol. 8, Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- BLOM, J.-P. et GUMPERZ, J. J. (1972), Social meaning in linguistic structures: code switching in Northern Norway, in GUMPERZ, J. J. et HYMES, D. (éds), *Directions in Sociolinguistics: The Ethnography of Communication*, New York: Holt, Rinehart, and Winston, pp. 407-434.
- BOLOGNESI, R. (2001), Il sardo tra isolamento e contatto: una rianalisi di alcuni stereotipi. *Ianua. Revista Philologica Romanica*, vol. 2 (2001), pp. 1 - 47. [[http://www.romaniaminor.net/ianua/index2\\_es.htm](http://www.romaniaminor.net/ianua/index2_es.htm)].
- BOTTIGLIONI, G. (1919), *Saggio di fonetica sarda. Gli esiti di L (R, S) + cons. e di J nei dialetti di Sassari e della Gallura di Nuoro e del Logudoro*, Perugia: Unione tipografica cooperativa.
- BOUTET, J. et MAINGUENEAU, D. (2005), Sociolinguistique et analyse de discours: façons de dire, façons de faire. *Langage et Société*, 114, pp. 15 - 47.
- BRITAIN, D. et CHESHIRE, J. (2003a), Introduction, in BRITAIN, D. et CHESHIRE, J. (éds), *Social dialectology. In honour of Peter Trudgill*, Amsterdam - Philadelphia: Benjamins, pp. 1-8.
- BRITAIN, D. et CHESHIRE, J. (éds) (2003b), *Social dialectology. In honour of Peter Trudgill*, Amsterdam - Philadelphia: Benjamins.
- BROERSMA, M. et DE BOT, K. (2006), Triggered codeswitching: A corpus-based evaluation of the original triggering hypothesis and a new alternative. *Bilingualism: Language and cognition*, 9, pp. 1 - 13.
- BULOT, T. (2004a), Les parlars jeunes et la mémoire sociolinguistique. Questionnements sur l'urbanité langagière, in BULOT, T. (éd.), *Les parlars jeunes. Pratiques urbaines et sociales*, Cahiers de sociolinguistique - vol. 9, Rennes: Presses Universitaires de Rennes, pp. 133 -147.

- BULOT, T. (éd.) (2004b), *Les parlers jeunes. Pratiques urbaines et sociales*, Cahiers de sociolinguistique - vol. 9, Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- BULOT, T., BAUVOIS, C. et BLANCHET, P. (éds) (2001), *Sociolinguistique urbaine*, Cahiers de Sociolinguistique - vol. 6, Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- CADIOT, P. et DITTMAR, N. (1989), La sociolinguistique allemande, in CADIOT, P. et DITTMAR, N. (éds), *La sociolinguistique en pays de langue allemande*, Lille: Presses universitaires de Lille, pp. 9 - 19.
- CALARESU, E. (2002), Alcune riflessioni sulla LSU (Limba Sarda Unificada). *Plurilinguismo*, 9, pp. 247-266.
- CALVET, L.-J. (1994), *Les voix de la ville*, Paris: Payot.
- CALVET, L.-J. (2002), La sociolinguistique et la ville. Hasard ou nécessité ? *Marges linguistiques*, 3, pp. 46-53. <http://www.marges-linguistiques.com>.
- CALVET, L.-J. (2003), Weinreich, les contacts de langue et la sociolinguistique, in BILLIEZ, J. (éd.), *Contacts de langues : modèles, typologie, interventions*, Paris: L'Harmattan, pp. 11 - 24.
- CALVET, L.-J. et MOUSSIROU-MOUYAMA, A. (éds) (2000), *Le plurilinguisme urbain. Actes du colloque International de Libreville (ENS Libreville / Institut de la Francophonie)*, Paris: Didier Érudition.
- CANOBBIO, S. (2004), L'Atlas linguistique comme outil de recherche ? A propos de quelques expériences italiennes, in LE DÛ, J. et BLANCHARD, N. (éds), *Dialectologie et Géolinguistique: La Bretagne linguistique*, Vol 13 (Numéro spécial), pp. 281 - 312.
- CANUT, C. et CAUBET, D. (éds) (2001), *Comment les langues se mélangent. Codeswitching en Francophonie*, Paris: L'Harmattan.
- CAPPEAU, P. et SEIJIDO, M. 2005a. Les corpus oraux en français. Présentation Inventaire 2005: Ministère de la Culture et de la Communication. [http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/recherche/corpus\\_parole/Presentation\\_Inventaire.pdf](http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/recherche/corpus_parole/Presentation_Inventaire.pdf)
- CAPPEAU, P. et SEIJIDO, M. 2005b. Les corpus oraux en français. Inventaire 2005: Ministère de la Culture et de la Communication. [http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/recherche/corpus\\_parole/Inventaire.pdf](http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/recherche/corpus_parole/Inventaire.pdf)
- CARPITELLI, E. et IANNACCARO, G. (1995), Dall'impressione al metodo. Per una ridefinizione del momento escussivo, in ROMANELLO, M. T. et TEMPESTA, I. (éds), *Dialetti e lingue nazionali. Atti del XXVII congresso della società linguistica italiana (Lecce, 28-30 ottobre 1993)*, Roma: Bulzoni, pp. 99-120.
- CASCIU, G. (1999), *Vocabolariu sardu campidanese - italianu*, Cagliari: Grafica del Parteolla.
- CASHMAN, H. R. (2005), Identities at play: language preference and group membership in bilingual talk in interaction. *Journal of Pragmatics*, 37, pp. 301-315.
- CASTELLANI, A. (1982), Quanti erano gl'italofoni nel 1861? *Studi linguistici italiani*, VIII, pp. 3 - 26.
- CASULA, M. S. (2003), L'italiano degli immigrati extracomunitari in area cagliaritano, in MARCATO, G. (éd.), *Italiano. Strana lingua?*, Atti del convegno Sappada\Plodn (Belluno) 3-7 luglio 2002, Padova: Unipress, pp. 179 - 184.
- CERRUTI, M. (2003), Il dialetto oggi nello spazio sociolinguistico urbano. Indagine in un quartiere di Torino. *RID - Rivista Italiana di dialettologia*, 27, pp. 33-88.
- CERRUTI, M. (2004), Aspetti pragmatico-funzionali della commutazione di codice italiano dialetto : un'indagine a Torino. *Vox Romanica*, 63, pp. 94 - 127.
- CERRUTI, M. et REGIS, R. (2005), " Code-switching " e teoria linguistica : la situazione italo-romanza. *Italian Journal of Linguistics*, 17, pp. 179-208.

- CHAMBERS, J. K. et TRUDGILL, P. (1980), *Dialectology*, Cambridge: Cambridge University Press.
- CINI, M. et REGIS, R. (2005), Giovani e dialetto in Piemonte : un'indagine perzezionale. *Bollettino dell'Atlante Linguistico Italiano*, 29, pp. 162-177.
- CINI, M. et REGIS, R. (éds) (2002), *Che cosa ne pensa oggi Chiaffredo Roux ? Percorsi della dialettologia perzezionale all'alba del nuovo millennio*, Atti del convegno internazionale (Bardonecchia, 25-27/5/2000), Alessandria: Ed. dell'Orso.
- CLYNE, M. (1967), *Transference and triggering: observations on the language assimilation of postwar german-speaking migrants in Australia*, Melbourne: Hawthorne.
- CLYNE, M. (1987), Constraints on code switching: How universal are they? *Linguistics*, 25, pp. 739 - 764. [Aussi in LI WEI (éd.) (2000), *The bilingualism reader*, London/ New York: Routledge, pp. 221-255.].
- CLYNE, M. (2003), *Dynamics of language contact : English and immigrant languages*, Cambridge: Cambridge University Press.
- COLLOVÀ, P. et PETRINI, D. (1981-82), Lingua, dialetto e commutazione di codice: interazioni verbali in un negozio del luganese. *RID - Rivista Italiana di Dialettologia*, 5-6, pp. 257-293.
- COMUNIAN, M. (2005), La sociolinguistica urbana in Francia, in MARCATO, G. (éd.), *Dialetti in città*, Padova: Unipress, pp. 85 - 91.
- CONSANI, C. et DESIDERI, P. (éds) (2007), *Minoranze linguistiche. Prospettive, strumenti, territori*, Roma: Carocci.
- CONTINI, M. (1970), Résistance et passivité de sujets logoudoriens face à l'italianisation de leur langue. *Revue de Linguistique Romane*, 135-136, pp. 366 - 376.
- CONTINI, M. (1981), Classificazione fonologica delle parlate sarde. *Bollettino dell'ALI*, III Serie, 3-4, pp. 26 - 57.
- CONTINI, M. (1987), *Étude de géographie phonétique et de phonétique instrumentale du sarde*, Alessandria: Edizioni Dell'Orso.
- CONTINI, M. (1989), L'interjection en sarde. Une approche linguistique, in *Espaces romans. études de dialectologie et de géolinguistique offertes à Gaston Tuailon*, Grenoble: ELLUG, pp. 320 - 329.
- CONTINI, M. (2000), La géolinguistique et le domaine sarde. *Revista de Filologia Romanica*, 17, pp. 47 - 59.
- CONTINI, M. (2001-2002), Avant-propos. La géographie linguistique en Amérique Latine. *Géolinguistique*, Hors série numéro 2, pp. 5 - 6.
- CONTINI, M. (2004), Noragugume, così vicina a Nuoro... in GRIMALDI, L. et MENSCHING, G. (éds), *Su sardu. Limba de Sardigna e limba de Europa*, Atti del congresso di Berlino (30 novembre - 2 dicembre 2001), Cagliari: CUEC, pp. 113 - 137.
- CONTINI, M. (2005), Quel avenir pour la dialectologie?, in *I Encontro de Estudos Dialectológicos : Actas (Ponta Delgada, 6 -7 de Novembro 2003)*, Ponta Delgada: Instituto Cultural de Ponta Delgada, pp. 17 - 46.
- CONTINI, M. (2006), Une frontière oubliée en domaine sarde? *Quaderni di semantica*, 1/2 - 2006, pp. 183 - 198.
- CONTINI, M. et al. (1988-1989), Géolinguistique et géogénétique: une démarche interdisciplinaire. *Géolinguistique*, IV, pp. 93 - 116.
- COOPER, R. L. (1969), How can we measure the roles which a bilingual's language play in his everyday behavior?, in KELLY, L. G. (éd.), *Documentation of the international seminar on the measurement and description of bilingualism*, Toronto: University of Toronto Press, pp. 202-203.

- CORTELAZZO, M. (1972), *Avviamento critico allo studio della dialettologia italiana*, - III Lineamenti di italiano popolare, Pisa: Pacini.
- CORTELAZZO, M. (1977), Dialettologia italiana e italiano popolare, in GAMBARARA, D. et RAMAT, P. (éds), *Dieci anni di linguistica italiana (1965-1975)*, Roma: Bulzoni, pp. 107 - 123.
- CORTELAZZO, M. A. (1994), Il parlato giovanile, in SERIANNI, L. et TRIFONE, P. (éds), *Storia della lingua italiana. Vol. II: Scritto e parlato*, Torino: Einaudi, pp. 291 - 317.
- CORTELAZZO, M. A. (2006), Per una storia del linguaggio giovanile. Sondaggi preliminari, in MARCATO, G. (éd.), *Giovani, lingue e dialetti*, Padova: Unipress, pp. 45 - 53.
- CORTELAZZO, M. A. et MIONI, A. M. (1990), Introduzione, in CORTELAZZO, M. A. et MIONI, A. M. (éds), *L'italiano regionale*, Atti del XVIII Congresso della S.L.I. (Padova - Vicenza, 14-16 settembre 1984), Roma: Bulzoni.
- COSERIU, E. (1980), Intervento nella discussione su Alinei, in GÖESCHEL, J., NAIL, N. et VAN DER ELST, G. (éds), *Dialekt und dialktologie. Ergebnisse des internationalen symposions "zur theorie des dialekts" (Marburg/Lahn 5.-10)*, WIESBADEN: F. STEINER VERLAG, pp. 38-39.
- COSERIU, E. (1981), Los conceptos de 'dialecto', 'nivel' y estilo de lengua' y el sentido propio de la dialectología. *Linguística española actual*, 3, pp. 1 - 32.
- COVERI, L. (1984), Lingua nazionale, dialetti e lingue minoritarie in Italia alla luce dei dati quantitativi, in BOUVIER (éd.), *Sociolinguistique des langues romane. Actes du XVIIe CILPR (Aix-en-Provence 29/08 - 03/09/1983)*, Marseille: Laffitte, pp. 74 - 90.
- COVERI, L. (1988a), Lingua e età, in HOLTUS, G., METZELTIN, M. et SCHMITT, C. (éds), *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL). Band IV: Italienisch, Korsisch, Sardisch*, Tübingen: Niemeyer, pp. 231 - 236.
- COVERI, L. (1988b), 'Iao paninaro. *Italiano & Oltre*, 3, pp. 107 - 111.
- COVERI, L. (1993), Novità del/sul linguaggio giovanile, in RADTKE, E. (éd.), *La lingua dei giovani*, Tübingen: Narr, pp. 35 - 47.
- COVERI, L., BENUCCI, A. et DIADORI, P. (1998), *Le varietà dell'italiano: manuale di sociolinguistica italiana*, Roma: Bonacci.
- CROCCO, C. (2001), I corpora AVIP e CLIPS : il problema della codifica e della rappresentazione degli italiani regionali, in FUSCO, F. et MARCATO, C. (éds), *L'italiano e le regioni. Atti del convegno di studi (Udine, 15-16 giugno 2001)*, Numero monografico di Plurilinguismo, nr 8 - 2001., pp. 151 - 164.
- DABÈNE, L. et BILLIEZ, J. 1988. L'insertion des jeunes issus de l'immigration algérienne. Aspects sociolinguistiques, discursifs et socio-politiques. Rapport de Recherches: Université de Grenoble
- D'ACHILLE, P. (2003), *L'italiano contemporaneo*, Bologna: Il Mulino.
- D'ACHILLE, P. (2006), Per una storia del concetto di giovane: aspetti e problemi linguistici, in MARCATO, G. (éd.), *Giovani, lingue e dialetti*, Padova: Unipress, pp. 5 - 17.
- D'AGOSTINO, M. (1996), Spazio, città, lingue. Ragionando su Palermo. *RID - Rivista Italiana di Dialettologia*, 20, pp. 35-87.
- D'AGOSTINO, M., AMENTA, L., AMORUSO, C. et PATERNOSTRO, G. (2003), Spazio pensato, vissuto, parlato. Comunità immigrate a Palermo, in VALENTINI, A., MOLINELLI, P., CUZZOLIN, P. et BERNINI, G. (éds), *Ecologia linguistica*, Atti del XXXVI Congresso di studi della SLI (Bergamo, 26-28 settembre 2002), Roma: Bulzoni, pp. 261 - 280.

- D'AGOSTINO, M. et PENNISI, A. (éds) (1995), *Per una sociolinguistica spaziale. Modelli e rappresentazioni della variabilità linguistica nell'esperienza dell'ALS*, Palermo: Centro di studi filologici e linguistici siciliani.
- DAL NEGRO, S. (2005), Il codeswitching in contesti minoritari soggetti a regressione linguistica. *Italian Journal of Linguistics*, 17, pp. 157-178.
- DALBERA, J.-P. (2002), Le corpus entre données, analyse et théorie. *Corpus*, 1, pp. 89 - 104.
- DALBERA-STEFANAGGI, M.-J. (1999), Le corso-gallurien. *Géolinguistique*, 8, pp. 161 - 179.
- DE MAURO, T. (1970), *Storia linguistica dell'Italia unita*, (2ème éd. [1963]), Bari-Roma: Laterza.
- DE MAURO, T., MANCINI, F., VEDOVELLI, M. et VOGHERA, M. (1993), *LIP (Lessico di frequenza dell'italiano parlato)*, Milano: Etaslibri.
- DE NUCHEZE, V. et COLLETTA, J.-M. (2002), *Guide terminologique pour l'analyse du discours*, Berne: Peter Lang.
- DEPAU, G. (2003a), Langue et émigration: le cas des Sardes à Grenoble, in MOURET, F., RAYNAL, C. et TELLIER, M. (éds), *Actes du "8ème Atelier des Doctorants en Linguistique" (Paris, 7 - 8 Juillet 2003)*, Paris: Université Paris 7 Denis Diderot, pp. 46-54.
- DEPAU, G. (2003b), *Langue et émigration: les Sardes à Grenoble*, DEA Sciences du Langage, Centre de Dialectologie: Université Stendhal - Grenoble 3.
- DEPAU, G. (2005), Considerazioni sulla scrittura esposta. *RID - Rivista Italiana di Dialettologia*, 29, pp. 149 - 167.
- DEPAU, G. (2007), L'enjeux du catalan dans les écoles d'Alguer (Sardaigne) : la Loi Régionale 26/97, in BURBAN, C. et LAGARDE, C. (éds), *L'école, instrument de sauvetage des langues menacées ?*, Actes du Colloque (Perpignan, 30 septembre et 1er octobre 2005), Perpignan: Presses Universitaires de Perpignan, pp. 183 - 195.
- DEPAU, G. (à paraître), Les graffitis comme image du rapport italien - dialecte chez les jeunes dans le contexte urbaine à Cagliari (Sardaigne), in *Actes du 132ème Congrès du CTHS - Comité des travaux historiques et scientifiques - "Images et imagerie" (Arles, 16 - 21 Avril 2007)*.
- DEPAU, G. et GHIMENTON, A. (2008), Internet and minority languages: a study on Sardinian, in PERTOT, S., PRIESTLY, T. et WILLIAMS, C. H. (éds), *Rights, promotion and integration issues for minority languages in Europe*, Actes du Colloque "ICML X - X International Conference on Minority Languages" (Trieste/Trst - Italie, 01 - 02 Juillet 2005), Houndmills, Basingstoke, Hampshire: Palgrave.
- DEPAU, G. et ZUCCA, I. (2005), Da una scolarizzazione monolingue in italiano ad una scolarizzazione bilingue italiano-sardo, in GUARDIANO, C., CALARESU, E., ROBUSTELLI, C. et CARLI, A. (éds), *Lingue, Istituzioni, Territori. Riflessioni teoriche, proposte metodologiche, ed esperienze di politica linguistica*, Atti del XXXVIII Congresso Internazionale di Studi della SLI - Società di Linguistica Italiana (Modena, 23-25 Settembre 2004), Roma: Bulzoni, pp. 279 - 300.
- DESIDERI, P. (éd.) (1998), *Il segno in scena. Scritte murali e graffiti come pratiche semio-linguistiche* I quaderni della Mediateca delle Marche" III. 10 (nr. monografico).
- DETTORI, A. (2002), La Sardegna, in CORTELAZZO, M., MARCATO, C., DE BLASI, N. et CLIVIO, G. P. (éds), *I dialetti italiani*, Torino: UTET.
- DIEZ, F. (1882), *Grammatik der romanischen Sprachen*, (5ème éd. [1836-1843]), Bonn: Weber.

- DITTMAR, N. (1989), *Variatio delectat. Le basi della sociolinguistica*, Galatina: Congedo.
- DITTMAR, N. (2005), Sociolinguistique et analyse du discours: quel type d'interface? *Langage et Société*, 114, pp. 48 - 71.
- DREW, P. et HERITAGE, J. (éds) (1992), *Talk at work: interaction in institutional settings*, Cambridge: Cambridge University Press.
- DREW, P. et HERITAGE, J. (éds) (2006), *Conversation Analysis*, London: Sage.
- DUBOIS, J. et al. (2001), *Dictionnaire de linguistique*, Paris: Larousse-Bordas.
- DURANTI, A. (2001), Linguistic Anthropology, in *International Encyclopedia of the Social & Behavioral Sciences*: Elsevier Science, pp. 8899 - 8906.
- FASOLD, R. (1990), *The sociolinguistics of language*, Cambridge, Massachusetts: Blackwell Publishers.
- FATIGANTE, M. (2004), L'analisi conversazionale e lo studio dell'interazione verbale in Italia: una rassegna delle pubblicazioni. *Rivista di Psicolinguistica Applicata*, IV, 2-3, pp. 207 - 242.
- FAVEREAU, F. (2004), Déictiques spatio-temporels en breton centrale, in LE DÛ, J. et BLANCHARD, N. (éds), *Dialectologie et Géolinguistique: La Bretagne linguistique*, Vol 13 (Numéro spécial), pp. 85-104.
- FERGUSON, C. A. (1959), Diglossia, in *Word* - 15, pp. 325-340. [Aussi in GIGLIOLI (1972, pp. 232-251) et in LI WEI (2001, pp. 65-80)].
- FERGUSON, C. A. (1991), " Diglossia revisited ". *Studies in Diglossia*, pp. 214-234.
- FERRARA, K. (1994), *Therapeutic ways with words*, Oxford: Oxford Studies in Sociolinguistics.
- FISHMAN, J. (1971), *Sociolinguistique*, Paris-Bruxelles: Nathan-Labor.
- FLORICIC, F. et MOLINU, L. (2003), Imperativi 'monosillabici' e 'Minimal Word' in italiano 'standard' e in sardo, in GIACOMO-MARCELLESI, M. et ROCCHETTI, A. (éds), *Il verbo italiano. Studi diacronici, sincronici, contrastivi, didattici*, Atti del XXXV Congresso Internazionale di Studi, Parigi 20-22 settembre 2001, Roma: Bulzoni, pp. 343 - 355.
- FRANCESCATO, G. (1993), Sociolinguistica delle minoranze, in SOBRERO, A. (éd.), *Introduzione all'italiano contemporaneo. La variazione e gli usi - II*, Roma-Bari: Laterza, pp. 311-340.
- FRANCESCATO, G. et SOLARI FRANCESCATO, P. (1994), *Timau. Tre lingue per un paese*, Galatina: Congedo.
- FRANCESCHINI, R. (2002), Zone di transizione tra sistemi linguistici : il parlante flessibile. *Parallela*, 8, pp. 31-51.
- FUSCO, F. et MARCATO, C. (éds) (2001), *L'italiano e le regioni. Atti del convegno di studi (Udine, 15-16 giugno 2001)*, Numero monografico di Plurilinguismo, nr 8 - 2001.
- GADET, F. (1992), *Le Français populaire*, Paris: PUF, Que sais-je ?
- GADET, F. (2003), *Derrière les problèmes méthodologiques du recueil des données*, [http://www.revue-texto.net/Inedits/Gadet\\_Principes.html](http://www.revue-texto.net/Inedits/Gadet_Principes.html), (Dernier accès: 12 janvier 2008).
- GADET, F. (2005), 1977 : sur un moment-clé de l'émergence de la sociolinguistique en France [2005]. *Cahiers de l'ILSL*, pp. 127 - 138.
- GARDIN, B. (1990), Soziolinguistik / Sociolinguistique. a) Die französische Schule der Soziolinguistik / L'école française de sociolinguistique, in HOLTUS, G., METZELIN, M. et SCHMITT, C. (éds), *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL). Band V: Französisch, Okzitanisch, Katalanisch.*, Tübingen: Niemeyer, pp. 224 - 230.

- GARGIULO, M. (2002), *In vela! Linguaggio giovanile in Sardegna. Un'inchiesta nelle scuole superiori di Cagliari*, Cagliari: AM&D Edizioni.
- GARGIULO, M. (2003), Il linguaggio giovanile a Cagliari. Dialettalismi e internazionalismi, in MARCATO, G. (éd.), *Italiano. Strana lingua? Atti del convegno Sappada\Plodn (Belluno) 3-7 luglio 2002*, Padova: Unipress, pp. 139-146.
- GASQUET-CYRUS, M. (2002), Sociolinguistique urbaine ou urbanisation de la sociolinguistique ? Regards critiques et historiques sur la sociolinguistique. *Marges linguistiques*, 3, pp. 54 - 71.
- GASQUET-CYRUS, M. (2003), Sociolinguistique: sortir de la culpabilité ?, in BLANCHET, P. et De ROBILLARD, D. (éds), *Langues, contact, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique - Cahiers de Sociolinguistique - vol. 8*, Rennes: Presses Universitaires de Rennes, pp. 123 - 124.
- GAUCHAT, L. (1905), L'unité phonétique dans le patois d'une commune, in *Aus romanischen Sprachen und Literaturen, Festschrift Heinrich Morf*: Halle, pp. 175-232.
- GHIMENTON, A. (2004), *Acquisitions langagières dans une société plurilingue : étude exploratoire des énoncés produits et reçus par deux fillettes de Vénétie*, D.E.A. de Sciences du Langage: Université Stendhal - Grenoble 3.
- GHIMENTON, A. (2008), L'environnement langagier du très jeune enfant dans la société plurilingue de Vénétie : description d'indices statistiques et pragmatiques, in LOISEAU, M. et al. (éds), *Autour des langues et du langage. Perspective pluridisciplinaire*, Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble, pp. 283 - 289.
- GHIMENTON, A. et CHEVROT, J.-P. (2006), Language acquisition in a multilingual society ; a case study in Veneto, Italy, in HINSKENS, F. (éd.), *Language Variation - European Perspectives*, Amsterdam: John Benjamins, pp. 71-81.
- GIACALONE-RAMAT, A. (1995), Code-switching in the context of dialect/ standard language relations, in MILROY, L. et MUYSKEN, P. (éds), *One speaker, two languages*, Cambridge, New York, Merlbourne: Cambridge University Press, pp. 45-67.
- GIANNELLI, L. (1978), L'indagine come ricerca delle diversità, in AA.VV. (éd.), *Atlante Lessicale Toscano. Note sul questionario*, Firenze: Seminario di Dialettologia Italiana, pp. 35 - 49.
- GIGLIOLI, P. P. (éd.) (1972), *Language and social context*, London: Penguin.
- GIVÓN, T. (1995), *Functionalism and grammar*, Amsterdam / Philadelphia: Benjamins.
- GOFFMAN, E. (1972), The neglected situation, in GIGLIOLI, P. P. (éd.), *Language and social context*, London: Penguin, pp. 61-66.
- GOFFMAN, E. (1981), *Forms of talk*, Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- GOODWIN, C. et HERITAGE, J. (1990), Conversation Analysis. *Annual Review of Anthropology*, 19, pp. 283-307.
- GOODWIN, M. H. (1990), *He-sais-she-said : talk as social organization among black children*, Bloomington: Indiana University Press.
- GRASSI BRAGA, C. (1990), Spunti per un confronto tra i concetti di 'lingua regionale' in Italia e nelle aree francofona e germanofona, in CORTELAZZO, M. A. et MIONI, A. M. (éds), *L'italiano regionale. Atti del XVIII Congresso internazionale di studi della Società di Linguistica Italiana (Padova - Vicenza, 14-16 settembre 1984)*, Roma: Bulzoni, pp. 53-74.
- GRASSI, C. (1993), Italiano e dialetto, in SOBRERO, A. (éd.), *L'italiano contemporaneo : la variazione e gli usi - II*, Roma-Bari: Laterza, pp. 279-310.

- GRASSI, C. (1995), Teoria del dialetto, in ROMANELLO, M. T. et TEMPESTA, I. (éds), *Dialetti e lingue nazionali. Atti del XXVII congresso della società linguistica italiana (Lecce, 28-30 ottobre 1993)*, Roma: Bulzoni, pp. 9-28.
- GRASSI, C., SOBRERO, A. et TELMON, T. (1997), *Fondamenti di dialettologia italiana*, Roma, Bari: Laterza.
- GROSJEAN, F. (1982), *Life with two languages: an introduction to bilingualism*, Cambridge, Massachussetts: Harvard University Press.
- GROSSMANN, M. (1983), *Com es parla a l'Alguer ? Enquesta sociolingüística en la població escolar*, Barcelona: Barcino.
- GROSSMANN, M. et LÖRINCZI ANGIONI, M. (1979), La comunità linguistica algherese. Osservazioni sociolinguistiche, in ALBANO LEONI, F. (éd.), *I dialetti e le lingue delle minoranze di fronte all'italiano*, Atti dell' XI Congresso Internazionale di Studi (Cagliari, 27-30 maggio 1977), Roma: Bulzoni, pp. 207 - 236.
- GROUPE ICOR - SITE CORINTE (2006), *Questions juridiques*, <http://icar.univ-lyon2.fr/projets/corinte/>, (Dernier accès: 12 janvier 2008).
- GUARNERIO, P. E. (1886), Il dialetto catalano di Alghero. *Archivio glottologico italiano*, 9, pp. 261 - 364.
- GÜLICH, E. et MONDADA, L. (2001), Analyse conversationnelle, in Holtus, G., Metzeltin, M. et Christian, S. (éds), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, Tübingen: Niemeyer.
- GUMPERZ, J. J. (1977), Sociocultural knowledge in conversational inference., in Saville-Troike, M. (éd.), *Linguistics and anthropology*, Washington, D. C.: Georgetown University Press.
- GUMPERZ, J. J. (1982), *Discourse strategies*, New York: Cambridge University Press.
- GUMPERZ, J. J. et HYMES, D. (éds) (1972), *Directions in Sociolinguistics: The Ethnography of Communication*, New York: Holt, Rinehart, and Winston.
- GUSMANI, R. (1993), *Saggi sull'interferenza lessicale*, Firenze: Le Lettere.
- GYNAN, S. N. (2005), Official bilingualism in Paraguay, 1995-2001: an analysis of the impact of language policy on attitudinal change, in SAYAHI, L. et WESTMORELAND, M. (éds), *Selected Proceedings of the Second Workshop on Spanish Sociolinguistics*, Somerville, MA: Cascadilla Proceedings Project, pp. 24 - 40.
- HERNANDEZ, A., PING, L. et MACWHINNEY, B. (2005), The emergence of competing modules in bilingualism. *Trends in Cognitive Sciences*, 9, pp. 220-225.
- HERNÁNDEZ CAMPOY, J. M. (2001), *Geolingüística : modelos de interpretación geográfica para lingüistas*, (2ème), Murcia: Universidad de Murcia.
- HYMES, D. (1974), *Foundations in sociolinguistics. An ethnographic approach*, Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- IANNÀCCARO, G. (2002), *Il dialetto percepito. Sulla reazione di parlanti di fronte al cambio linguistico*, Alessandria: Edizioni dell'Orso.
- IANNÀCCARO, G. et DELL'AQUILA, V. (1999), Elementi per lo studio delle frontiere linguistiche in val di Fassa. *Géolinguistique*, 8, pp. 5 - 47.
- JONES, M. A. (1993), *Sardinian syntax*, London-New York: Routledge.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1990-1994), *Les interactions verbales*, - 1-3, Paris: Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (2005), *Le discours en interaction*, Paris: Colin.
- KERSWILL, P. (1994), *Dialects converging: rural speech in urban Norway*, Oxford: Clarendon Press.

- KERSWILL, P. (2004), Social dialectology/Sozialdialektologie, in Mattheier, K., Ammon, U. et Trudgill, P. (éds), *Sociolinguistics/Soziolinguistik. An international handbook of the science of language and society*. (2nd éd.) - 1, Berlin: De Gruyter, pp. 22-33.
- KLINKENBERG, J.-M. (1999), *Des langues romanes*, (2<sup>ème</sup>), Louvain-la Neuve: Duculot.
- KREMnitz, G. (1987), Diglossie. Possibilités et limites d'un terme. *Lengas*, 22, pp. 199 - 203.
- KRUIJSEN, J. (1978), La sociolinguistica dopo o accanto alla geografia dialettale. *La ricerca dialettale*, II, pp. 247 -258.
- LABOV, W. (1976), *Sociolinguistique*, Paris: Minuit.
- LACKS, B. (1984), Le champ de la sociolinguistique française de 1968 à 1983, production et fonctionnement. *Langue Française*, 63, pp. 103 - 124.
- LAI, J.-P. (2002), *L'intonation dans le parler de Nuoro*, Thèse Doctorale du 3ème cycle, Centre de Dialectologie: Université Stendhal - Grenoble 3.
- LANGACKER, R. (1987), *Foundations of cognitive grammar : Theoretical perspectives*, - 1, Standford, CA: Stanford University Press.
- LANGUE ET CITÉ NR. 6/2006 (mai 2006),  
[http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/Langues\\_et\\_cite/Langues\\_cite6.pdf](http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/Langues_et_cite/Langues_cite6.pdf),  
 (Dernier accès: 15-11-2007).
- LAROUCSI, F. (1996), Des enquêtes sociolinguistiques à micro caché, in RICHARD-ZAPPELLA, J. (éd.), *Le questionnement social*, Cahiers de linguistique sociale, pp. 71 - 77.
- LAVINIO, C. (1990), Retorica e italiano regionale: il caso dell'antifrasa nell'italiano regionale sardo, in CORTELAZZO, M. A. et MIONI, A. M. (éds), *L'Italiano regionale*, Roma: Bulzoni, pp. 311-326.
- LAVINIO, C. (1991), *Narrare un'isola. Lingua e stile di scrittori sardi*, Roma: Bulzoni.
- LAVINIO, C. (2002), L'italiano regionale in Sardegna, in JANSEN, H., POLITO, P., SCHØSLER, L. et STRUDSHOLM, E. (éds), *L'Infinito & Oltre. Omaggio a Gunter Skytte*, Odense: University Press, pp. 241 - 255.
- LAVINIO, C. (2003), La lingua sarda a scuola, in CARTA, L. (éd.), *Didattica dal vivo: contributi ed esperienze didattiche sulla tutela della lingua e della cultura della Sardegna*, Cagliari: Grafiche Ghiani, pp. 49 - 66.
- LAVINIO, C. et LANERO, G. (éds) (2008), *Dimmi come parli... Indagine sugli usi linguistici giovanili in Sardegna*, Cagliari: CUEC.
- LAVINIO, C. et SOBRERO, A. A. (éds) (1991), *La lingua degli studenti universitari*, Firenze: La Nuova Italia.
- LE DÛ, J. (2004), Introduction. La dialectologie et la géolinguistique bougent encore !, in LE DÛ, J. et BLANCHARD, N. (éds), *Dialectologie et Géolinguistique: La Bretagne linguistique*, Vol 13 (Numéro spécial), pp. 5 - 12.
- LE DÛ, J. et LE BERRE, Y. (1991), Où va la dialectologie...quand on la voit passer à Brest? Intervention à la Table ronde "Dove va la dialettologia? / Wither dialectology?" *Quaderni di Semantica*, XII, pp. 262 - 271.
- LE LANNOU, M. (1941), *Pâtres et paysans de la Sardaigne*, Tours: Arrault.
- LEGGE NAZIONALE 31 DICEMBRE 1996 *Tutela delle persone e di altri soggetti rispetto al trattamento dei dati personali*, Code pénal italien (Pubblicata nella G. U. n. 5 dell'8 gennaio 1997 - Supplemento Ordinario n. 3).
- LEONARD, J.-L. (1992), Approche de la diglossie dans une communauté dialectophone insulaire, in *Actes du XIXème Congrès de Linguistique et Philologie Romanes (Santiago de Compostela, septembre 1989)* - III, la Coruña, pp. 64-71.
- LEONARD, J.-L. (2002), Microcosmic perceptual dialectology and the consequences of extended linguistic awareness. A case study of Noirmoutier island (France), in

- PRESTON, D. et LONG, D. (éds), *Handbook of Perceptual Dialectology - 2*, Amsterdam: John Benjamins, pp. 219 - 248.
- LERAY, C. et MANZANO, F. (éds) (2002), *Langues en contact. Canada, Bretagne*, Cahiers de Sociolinguistique - vol 7, Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- LI WEI (2002), 'What do you want me to say?' On the Conversation Analysis approach to bilingual interaction. *Language in Society*, 31, pp. 159-180.
- LI WEI (2005), 'How can you tell?' Towards a common sense explanation of conversational code-switching. *Journal of Pragmatics*, pp. 375-389.
- LIPSKY, J. M. (2005), Code-switching or Borrowing? No sé so no puedo decir, *you know*, in LOFTI, S. et WESTMORELAND, M. (éds), *Selected Proceedings of the Second Workshop on Spanish Sociolinguistics*, Somerville, MA: Cascadilla Proceedings Project, pp. 1-15.
- LO DUCA, M. G. (2001), Teoria dell'educazione linguistica. *Cours Année universitaire 2001*, modules 1 - 6. [[www.univirtual.it/ssis](http://www.univirtual.it/ssis)].
- LO PIPARO, F. (1992), Intervention à la Table Ronde "Dialettologia urbana e analisi geolinguistica", in RUFFINO, G. (éd.), *Atlanti linguistici italiani e romanzi. Esperienze a confronto*, Atti del Congresso Internazionale (Palermo, 3-7 Ottobre 1990), Palermo: Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani.
- LOI CORVETTO, I. (1979), Il sardo e l'italiano : interferenze lessicali, in ALBANO LEONI, F. (éd.), *I dialetti e le lingue delle minoranze di fronte all'italiano. Atti dell'XI congresso della società di linguistica italiana (Cagliari, 27-30 maggio 1977) - 1*, Roma: Bulzoni, pp. 133-146.
- LOI CORVETTO, I. (1983), *L'italiano regionale di Sardegna*, Bologna: Zanichelli.
- LOI CORVETTO, I. (1992), La Sardegna, in BRUNI, F. (éd.), *L'italiano nelle regioni*, Torino: UTET.
- LOI CORVETTO, I. (1998), *Dai Bressaglieri alla Fantaria. Lettere dei soldati sardi nella Grande Guerra*, Nuoro: Ilisso.
- LÖRINCZI, M. (1982), Dell'esotico dietro l'angolo: ovvero che cosa è il sardo per i linguisti. *La Ricerca Folklorica*, vol. 6, "Interpretazioni del carnevale", pp. 115 - 125. [Aussi dans le site Internet de Diariu Limba].
- LÜDI, G. et PY, B. (1986), *Être bilingue*, Berne, Francfort, Main, New York: Peter Lang.
- LUPINU, G. (2007), Alcune valutazioni sulla lingua, in OPPO, A. (éd.), *Le lingue dei sardi*, Rapport de recherche, Cagliari: Regione Autonoma della Sardegna - Assessorato Pubblica Istruzione, beni culturali, informazione spettacolo e sport; Università degli Studi di Cagliari; Università degli Studi di Sassari, pp. 65 - 106.
- MACKEY, W. F. (1988), Geolinguistics : Its scope and principles, in WILLIAMS, C. H. (éd.), *Language in geographic context*, Clevedon - Philadelphia: Multilingual matters, pp. 20 - 46.
- MACSWAN, J. (1999), *A minimalist approach to intrasentential code-switching*, New York: Garland.
- MACSWAN, J. (2005), Précis of a 'Minimalist Approach to Intrasentential Code Switching'. *Italian Journal of Linguistics*, 17-1, pp. 55 - 92.
- MACWHINNEY, B. (2005), A unified model of language acquisition, in KROLL, J. F. et GROOT, A. M. B. (éds), *Handbook of bilingualism : psycholinguistic approaches*, New York: Oxford University Press, pp. 49 - 67.
- MADDALON, M. et BIANCO, F. (1999), Aspetti dell'Italia linguistica: analisi di una porzione di lessico giovanile (Cosenza) a confronto con un repertorio generale italiano. *Quaderni del Dipartimento di Linguistica - Università della Calabria*, 16, pp. 163 - 188.
- MAINGUENEAU, D. (1999), *L'énonciation en linguistique française*, Paris: Hachette.

- MAÎTRE, R. (2003), La Suisse romande dilalique. *Vox Romanica*, 62, pp. 170 - 181.
- MAÎTRE, R. et MATTHEY, M. (2003), Le patois d'Evolène aujourd'hui... et demain ?, in BOUDREAU, A. et al. (éds), *L'écologie des langues*", Actes du Colloque (Moncton, 22 - 23 Août 2002), Paris: L'Harmattan, pp. 45 - 65.
- MAÎTRE, R. et MATTHEY, M. (2004), Le patois d'Evolène, dernier dialecte francoprovençal parlé et transmis en Suisse, in ELOY, J.-M. (éd.), *Des langues collatérales. Problèmes linguistiques, sociolinguistiques et glottopolitiques de la proximité linguistique*, Actes du colloque international (Amiens, 21 - 24 novembre 2001), Paris: L'Harmattan, pp. 375 - 390.
- MAÎTRE, R. et MATTHEY, M. (2007), Who wants to save the *patois* d'Evolène ?, in DUCHÊNE, A. et HELLER, M. (éds), *Discourses of endangerment : interest and ideology in the defense of languages*, London: Continuum, pp. 76 - 98.
- MANZANO, F. (2003), Débats à partir du texte de F. Manzano "Diglossie, contacts et conflits de langues... À l'épreuve de trois domaines géo-linguistiques : Haute-Bretagne, Sud occitano-roman, Maghreb", in BLANCHET, P. et De ROBILLARD, D. (éds), *Langues, contact, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique*, Cahiers de Sociolinguistique - vol. 8, Rennes: Presses Universitaires de Rennes, pp. 78 - 90.
- MANZONI, G. R. (1997), *Peso vero sclero. Dizionario del linguaggio giovanile di fine millennio*, Milano: Il Saggiatore.
- MANZOTTI, E. (1999), Spiegazione, riformulazione, correzione, alternativa: sulla semantica di alcuni tipi e segnali di parafrasi, in LUMBELLI, L. et MORTARA GARAVELLI, B. (éds), *Parafrasi. Dalla ricerca linguistica alla ricerca psicopedagogica*, Alessandria: Dell'Orso, pp. 169 - 206.
- MARCATO, C. (2002a), *Dialetto, dialetti e italiano*, Itinerari, Bologna: Il Mulino.
- MARCATO, G. (2001), Prefazione, in MARCATO, G. (éd.), *I confini del dialetto. Atti del convegno Sappada/ Plodn (Belluno, 5-9 luglio 2000)* - Quaderni di dialettologie 5, Padova: Unipress, pp. 3-9.
- MARCATO, G. (2002b), Premessa: Dialettologia. Tra verifica empirica e ricerca sul campo, in MARCATO, G. (éd.), *La dialettologia oltre il 2001*, Padova: Unipress, pp. I-XXVII.
- MARCATO, G. (2005), Prefazione. Quale città ? Quale dialetto ?, in MARCATO, G. (éd.), *Dialetti in città*, Padova: Unipress, pp. I-VII.
- MARCATO, G. (2006a), Prefazione. Complessità e frammentarietà dei repertori linguistici giovanili, in MARCATO, G. (éd.), *Giovani, lingue e dialetti*, Padova: Unipress, pp. I - IX.
- MARCATO, G. (éd.) (2006b), *Giovani, lingue e dialetti*, Padova: Unipress.
- MARONGIU, M. A. (2005), *Codeswitching* e competenza bilingue in una situazione di contatto linguistico. Il repertorio linguistico degli studenti di una scuola secondaria di Cagliari, in BANTI, G., MARRA, A. et VINEIS, E. (éds), *Atti del 4° Congresso di studi dell'Associazione Italiana di Linguistica Applicata (Modena, 19-20 febbraio 2004)*, Perugia: Guerra Editore, pp. 145-167.
- MARTELLI, V. (1930), *Vocabolario Logudorese - Campidanese - Italiano*, Cagliari: Fondazione il Nuraghe.
- MATTHEY, M. (2003a), *Apprentissage d'une langue et interaction verbale*, (2ème), Berne: Peter Lang.
- MATTHEY, M. (2003b), Le français langue de contact en Suisse romande. *Glottopol*, 2, pp. 92 - 100.
- MATTHEY, M. (2003c), Aspects théoriques et méthodologiques de la recherche, in CAVALLI, M. et al. (éds), *Langues, bilinguisme et représentations sociales au Val*

- d'Aoste*, Rapport de Recherche, Aoste: IRRE Valle d'Aosta, pp. 47 - 55. [Déjà in *TRANEL* 32 - 2000, avec le titre "Aspects théoriques et méthodologiques de la recherche sur le traitement discursif des représentations sociales", pp. 21 - 37].
- MATTHEY, M. et MAÎTRE, R. (2007), Poids relatif du dialecte local et du français dans un répertoire bilingue - Evolène, in TROTTER, D. A. (éd.), *Actes du XXIVe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes (Aberystwyth, 1-6 août 2004)*, Vol. 2, section 4, Tübingen: Max Niemeyer Verlag, pp. 49-62.
- MÉDÉLICE, J.-E. (1985), Le français régional de Privas, in *Actes du XVIIème Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes (29 août/3 septembre 1983)*, Aix-en-Provence, pp. 283-290.
- MELLIANI, F. (2001), Le métissage langagier en questions : de quelques aspects morphosyntaxiques, in CANUT, C. et CAUBET, D. (éds), *Comment les langues se mélangent. Codeswitching en Francophonie*, Paris: L'Harmattan, pp. 59 - 72.
- MENSCHING, G. (1999), Lingue in pericolo e comunicazione globale: il sardo su Internet, in BOLOGNESI, R. et HELSLOOT, K. (éds), *La lingua sarda. L'identità socioculturale della Sardegna nel prossimo millennio*, Atti del Convegno (Quartu Sant'Elena, 9-10 Maggio 1997), Cagliari: Condaghes, pp. 171 - 191.
- MEYER LÜBKE, W. (1890-1902), *Grammatik der romanischen Sprachen*, Leipzig: Fues Verlag.
- MIGLIETTA, A. (1996), Il "codeswitching" nella zona 167 di Lecce. *RID - Rivista Italiana di Dialettologia*, 20, pp. 89 - 121.
- MIGLIETTA, A. (2003), Per l'adozione (anche) di tecniche escussive non invasive, in VALENTINI, A., MOLINELLI, P., CUZZOLIN, P. et BERNINI, G. (éds), *Ecologia linguistica. Atti del XXXVI Congresso Internazionale della SLI (Bergamo, 26 -28 settembre 2002)*, Roma: Bulzoni, pp. 143 - 161.
- MIGLIORINI, B. (1998[1963]), *Storia della lingua italiana*, (6ème éd. [1963]), Milano: Bompiani [Précédemment éd. par Sansoni, Firenze].
- MILROY, J. et MILROY, L. (1997), Varieties and Variation, in COULMAS, F. (éd.), *The handbook of sociolinguistics*, Massachusetts, Oxford: Blackwell Publishing, pp. 47-64.
- MILROY, L. (1980), *Language and social networks*, Oxford: Blackwell.
- MILROY, L. (2002), Social networks, in CHAMBERS, J. K., TRUDGILL, P. et SCHILLING-ESTES, N. (éds), *The handbook of language variation and change*, Massachusetts, Oxford: Blackwell Publishing, pp. 549-572.
- MIONI, A. M. et ARNUZZO-LANSZWEERT, A. M. (1979), Sociolinguistics in Italy. *International Journal of the Sociology of Language*, 21, pp. 81 - 107.
- MONDADA, L. (2001), Pour une linguistique interactionnelle. *Marges linguistiques* (<http://www.marges-linguistiques.com>), 1, pp. 1-24.
- MONDADA, L. (2002), La ville n'est pas peuplée d'êtres anonymes : processus de catégorisation et espace urbain. *Marges linguistiques*, 3, pp. 72 - 90. <http://www.marges-linguistiques.com>.
- MONDADA, L. (2006), Interactions en situations professionnelles et institutionnelles : de l'analyse détaillée aux retombées pratiques. *Revue Française de Linguistique Appliquée*, XI, pp. 5-16.
- MONDADA, L. (2007), Le code-switching comme ressource pour l'organisation de la parole-en-interaction. *Journal of language contact*, THEMA 1, pp. 168-197.
- MONZONI, C. M. (2005), Disputing in Italian multi-party family interaction, in BANTI, G., MARRA, A. et VINEIS, E. (éds), *Atti del 4° Congresso di studi dell'Associazione Italiana di Linguistica Applicata (Modena, 19-20 febbraio 2004)*, Perugia: Guerra Editore.

- MORTARA GARAVELLI, B. (1995), Il discorso riportato, in RENZI, L., SALVI, G. et CARDINALETTI, A. (éds), *Grande grammatica italiana di consultazione - III*, Bologna: Il Mulino, pp. 427-468.
- MUYSKEN, P. (1995), Code-switching and grammatical theory, in MILROY, L. et MUYSKEN, P. (éds), *One person, two languages*, Cambridge, New York, Merlbourne: Cambridge University Press, pp. 177-198.
- MYERS-SCOTTON, C. (1993), *Duelling languages: grammatical structure in codeswitching*, Oxford: Oxford University Press.
- MYERS-SCOTTON, C. (1995), A lexically based model of code-switching, in MILROY, L. et MUYSKEN, P. (éds), *One person, two languages*, Cambridge, New York, Merlbourne: Cambridge University Press, pp. 233-256.
- MYERS-SCOTTON, C. (2005), Uniform structure : looking beyond the surface in explaining codeswitching. *Italian Journal of Linguistics*, 17, pp. 15-34.
- NILEP, C. (2006), "Code Switching" in Sociocultural Linguistics. *Colorado Research in Linguistics*, 19.
- NOCENTINI, A. (2004), *L'Europa linguistica. Profilo storico e tipologico*, Firenze: Le Monnier.
- OCHS, E., SCHEGLOFF, E. A. et THOMPSON, S. A. (éds) (1996), *Interaction and grammar*, Cambridge: Cambridge University Press.
- OPPO, A. (éd.) (2007), *Le lingue dei sardi*, Rapport de recherche,, Cagliari: Regione Autonoma della Sardegna - Assessorato Pubblica Istruzione, beni culturali, informazione spettacolo e sport; Università degli Studi di Cagliari; Università degli Studi di Sassari.
- OREFICE, E. (2006), Linguagiovani. Presentazione del sito [www.maldura.unipd.it/linguagiovani](http://www.maldura.unipd.it/linguagiovani), in MARCATO, G. (éd.), *Giovani, lingue e dialetti*, Padova: Unipress, pp. 63 - 69.
- ORLETTI, F. (1977), Problemi di analisi conversazionale, in SIMONE, R. et RUGGIERO, G. (éds), *Aspetti sociolinguistici dell'Italia contemporanea*, Atti dell'VIII Congresso di studi della SLI (Bressanone, 31 maggio - 2 giugno 1974), Roma: Bulzoni.
- ORLETTI, F. (2004), Interazione e grammatica: l'altra anima della sociolinguistica incontra la teoria. *Rivista di Psicolinguistica Applicata*, IV, 2-3, pp. 141 - 151.
- PAULIS, G. (2002), La ricerca del " vero " sardo nella storia degli studi e nella formazione identitaria dei sardi. *Plurilinguismo. Contatti di lingue e culture*, 9, pp. 239 - 246.
- PELLEGRINI, G. B. (1975), Tra lingua e dialetto in Italia, in PELLEGRINI, G. B. (éd.), *Saggi di linguistica italiana. Storia, struttura, società*, Torino: Boringhieri, pp. 11-35. [Déjà in *Studi mediolatini e volgari*, 8 (1960), 137-155].
- PELLIS, U. (1933), Note sul gergo sardo. *Bollettino dell'ALI*, 1, pp. 37 - 40.
- PFISTER, M. (1987), Dialettologia italiana e dialettologia romanza. *RID - Rivista Italiana di Dialettologia*, 11, pp. 39 - 93.
- PICKFORD, G. (1966), American linguistic geography, a sociological appraisal. *Word*, 12, pp. 211 - 233.
- PISANO, S. (2004), Il sistema verbale del sardo moderno: tra conservazione e innovazione. *L'Italia dialettale*, LXV, pp. 73 - 104.
- PITZ, M. (2005), Géolinguistique ou linguistique des variétés ? L'exemple de la Lorraine dite "francique". *Marges linguistiques*, 10, pp. 157 - 174. <http://www.marges-linguistiques.com>.
- PODHORNÁ-POLICKÁ, A. (2004), Conception de la langue des jeunes dans le milieu français et tchèque. Critères et perspectives de recherche. *Sbornik Prací Filozofické*

- Fakulty Brněnské Univerzity - Studia Minora Facultatis Philosophicae Universitatis Brunensis*, L - 25.
- POGGI SALANI, T. (1978), Dialetto e lingua a confronto, in AA.VV. (éd.), *Atlante Lessicale Toscano. Note sul questionario*, Firenze: Seminario di Dialettologia Italiana, pp. 51 - 65.
- POPLACK, S. (1980), Sometimes I'll start a sentence in english Y TERMINO EN ESPAÑOL. Toward a typology of code-switching. *Linguistics*, 18, pp. 581-618. [Aussi in LI WEI (éd.) (2000), *The bilingualism reader*, London/ New York: Routledge, pp. 221-255.].
- POPLACK, S. (1988), Code-Switching, in AMMON, U., DITTMAR, N. et MATTHEIER, K. J. (éds), *Soziolinguistik / Sociolinguistics*, Berlin: Walter de Gruyter, pp. 1174-1180.
- PORCU, A. M. et GARGIULO, M. (2005), Varietà a contatto nel linguaggio giovanile in Sardegna, in BANTI, G., MARRA, A. et VINEIS, E. (éds), *Atti del 4° Congresso di studi dell'Associazione Italiana di Linguistica Applicata (Modena, 19-20 febbraio 2004)*, Perugia: Guerra Editore.
- PORRU, V. R. (1811), *Saggio di gramatica sul dialetto sardo meridionale*, Cagliari. [ré-imprimé par Libreria Editrice Dessì, Sassari, 1975].
- PORRU, V. R. (1832), *Nou dizionariu universali sardu-italianu*, Cagliari: Tipografia Arciobispali.
- PRESTON, D. R. (éd.) (1999), *Handbook of perceptual dialectology* - vol. 1, Ottawa: Benjamins.
- PUDDU, N. (2005), La nozione di purismo nel processo di standardizzazione della lingua sarda, in GUARDIANO, C., CALARESU, E., ROBUSTELLI, C. et CARLI, A. (éds), *Lingue, Istituzioni, Territori. Riflessioni teoriche, proposte metodologiche, ed esperienze di politica linguistica*, Atti del XXXVIII Congresso Internazionale di Studi della SLI - Società di Linguistica Italiana (Modena, 23-25 Settembre 2004), Roma: Bulzoni, pp. 257 - 278.
- RADKE, E. (éd.) (1993), *La lingua dei giovani*, Tübingen: Narr.
- RADTKE, E. (1993), Varietà giovanili, in SOBRERO, A. (éd.), *L'italiano contemporaneo : la variazione e gli usi* - vol. II, Roma/Bari: Laterza, pp. 190 - 235.
- REGIS, R. (2002), C'è una lingua matrice nel contatto italiano-dialetto? *Rivista Italiana di Dialettologia*, 26, pp. 95-119.
- REGIS, R. (2005), *Appunti grammaticali sull'enunciazione mistilingue*, München: Lincom.
- RINDLER SCHJERVE, R. (1995-96), Cambiamento di codice come strategia di sopravvivenza ovvero sulla vitalità del sardo al giorno d'oggi. *Travaux de Linguistique et de Philologie*, XXXIII-XXIV, pp. 409-425.
- RINDLER SCHJERVE, R. (1998), Codeswitching as an indicator for language shift? Evidence from Sardinian-Italian bilingualism, in JACOBSON, R. (éd.), *Codeswitching worldwide*, Mouton de Gruyter: Berlin-New York, pp. 221 - 247.
- RINDLER SCHJERVE, R. (2000), Inventario analitico delle attuali trasformazioni del sardo. *Revista de Filologia Romanica*, 17, pp. 229-246.
- RINDLER SCHJERVE, R. (2003), Sardinian between maintenance and shift, in BRAUNMÜLLER, K. et FERRARESI, G. (éds), *Aspects of multilingualism in european language history*, Amsterdam-Philadelphia: Benjamins, pp. 235-260.
- RODRÍGUEZ-YÀÑEZ, X. P. (2002-2003), The Corpus of Galician/Spanish Bilingual Speech of the University of Vigo: codes tagging and automatic annotation. *Estudios de Sociolingüística*, pp. 359-382.

- ROHLFS, G. (1966), *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti. Fonetica*, Torino: Einaudi. [édition originale: *Historische Grammatik der Italienischen Sprache und ihrer Mundarten. I - Lautlehre*].
- ROMAINE, S. (1995), *Bilingualism*, (2nd), Oxford: Blackwell.
- ROMANELLO, M. T. (2002), Dialettologia italiana, in LAVINIO, C. (éd.), *La linguistica italiana alle soglie del 2000 (1987 - 1997 e oltre)*, Roma: Bulzoni, pp. 143-160.
- RUFFINO, G. (1991), L'osservazione della dinamica linguistica. *RID - Rivista Italiana di Dialettologia*, 15, pp. 113 - 136.
- RUFFINO, G. (éd.) (1992), *Atlanti linguistici italiani e romanzi. Esperienze a confronto. Atti del Congresso Internazionale (Palermo, 3 - 7 ottobre 1990), Palermo, Centro Studi Filologici e Linguistici Siciliani*.
- RUFFINO, G. (éd.) (1998), *Atti del XXI Congresso Internazionale di Linguistica e Filologia Romana (Palermo, 18-24/9/1995). Vol. V: Dialettologia, geolinguistica, sociolinguistica*, Tübingen: Niemeyer.
- SACKS, H., SCHEGLOFF, E. A. et JEFFERSON, G. (1974), A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation. *Language*, 50, pp. 696-735.
- SANGA, G. (1977), Il Dialetto. Appunti di linguistica materialista [1977]. *Rivista Italiana di Dialettologia*, 1, pp. 13 - 44.
- SANGA, G. (1991a), Intervention à la Table ronde "Dove va la dialettologia? / Wither dialectology?" *Quaderni di Semantica*, XII, pp. 309 - 313.
- SANGA, G. (1991b), I metodi della ricerca sul campo. *RID - Rivista Italiana di Dialettologia*, XV, pp. 165 - 181.
- SANKOFF, G. (2007), Linguistic outcomes of language contact, in CHAMBERS, J. K., TRUDGILL, P. et SCHILLING-ESTES, N. (éds), *The handbook of language variation and change* (4 éd.), Malden, MA, Oxford, Victoria: Blackwell, pp. 638-668.
- SAVILLE-TROIKE, M. (1989), *The ethnography of communication. An introduction*, (2ème éd.), Oxford/New York: Basil Blackwell.
- SAYAH, L. (à paraître), Bargaining in two languages: conversational functions of transactional code-switching, in *Proceedings of the 40th Annual Meeting of the Chicago Linguistic Society*, Chicago.
- SCHEGLOFF, E. A. et SACKS, H. (1973), 'Opening up closings'. *Semiotica*, 8, pp. 289-327.
- SCUOLA DI BARBIANA (1967), *Lettera a una professoressa*, Firenze: Libreria Editrice Fiorentina.
- SEBBA, M. et WOOTTON, T. (1998), We, They and Identity: Sequential vs. Identity-related explanation in code-switching, in AUER, P. (éd.), *Code-switching in conversation*, London: Routledge, pp. 262-289.
- SERIANNI, L. (1990), *Il secondo Ottocento. Dall'Unità alla prima guerra mondiale*, Storia della lingua italiana - série coordonnée par F. Bruni, Bologna: Il Mulino.
- SOBRERO, A. A. (1985), Il progetto NADIR, in *Variation linguistique dans l'espace: dialectologie et onomastique*, Actes du XVIIème Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes (Aix-en-Provence, 29 - 08 / 03 - 09/ 1983) - vol. VI, Marseille, pp. 491 - 504.
- SOBRERO, A. A. (1988), Italiano regionale, in HOLTUS, G., METZELIN, M. et SCHMITT, C. (éds), *Lexikon der Romanistischen Linguistik, IV: Italienisch, Korsisch, Sardisch (Italiano, Corso, Sardo)*, Tübingen: Niemeyer, pp. 732-748.
- SOBRERO, A. A. (1990), Varietà linguistiche giovanili fra passato e futuro, in MARTIGNONI, G. (éd.), *Seduzioni di normalità. Linguaggi giovanili e Anni Ottanta*, Comano: Alice, pp. 97 - 109.

- SOBRERO, A. A. (1992a), Alternanza di codici, fra italiano e dialetto. Dalla parte del parlante, in GOBBER, G. (éd.), *La linguistica pragmatica*, Atti del XXIV Congresso Internazionale di Studi (Milano, 4-6 settembre 1990) - SLI 32, Roma: Bulzoni, pp. 143 - 161.
- SOBRERO, A. A. (1992b), Varietà giovanili: come sono, come cambiano, in BANFI, E. et SOBRERO, A. A. (éds), *Il linguaggio giovanile degli anni Novanta. Regole, invenzioni, gioco*, Roma / Bari: Laterza.
- SORNICOLA, R. (2002a), Sulla dialettologia sociologica. *Revue de Linguistique Romane*, 261-262, pp. 79 - 118.
- SORNICOLA, R. (2002b), Dislivelli di produzione e di consapevolezza del parlato, in CINI, M. et REGIS, R. (éds), *Che cosa ne pensa oggi Chiaffredo Roux? Percorsi della dialettologia percezionale all'alba del nuovo millennio*, Atti del Convegno Internazionale (Bardonecchia, 25-27/ 5/2000), Alessandria: Edizioni Dell'Orso, pp. 213 - 244.
- SORNICOLA, R. (2005), Processo di italianizzazione e fattori di lungo periodo nella storia sociolinguistica italiana, in LO PIPARO, F. et RUFFINO, G. (éds), *Gli italiani e la lingua*, Palermo: Sellerio, pp. 221 - 228.
- SPANO, G. (1840), *Ortografia sarda nazionale ossia grammatica della lingua logudorese paragonata all'italiano*, Cagliari: Reale Stamperia.
- SPANO, G. (1851), *Vocabolario Sardo - Italiano e Italiano - Sardo*, Cagliari: Tipografia nazionale.
- SPIGA-GICQUEL, S. (2005), Il ruolo di internet nelle decisioni linguistiche della Regione Sardegna, in GUARDIANO, C., Calaresu, E., ROBUSTELLI, C. et CARLI, A. (éds), *Lingue, istituzioni, territori. Riflessioni teoriche, proposte metodologiche ed esperienze di politica linguistica*, Atti del XXXVIII Congresso Internazionale di Studi della SLI - Società di Linguistica Italiana (Modena, 23-25 Settembre 2004), Roma: Bulzoni, pp. 315 - 325.
- STEHL, T. (1995), La dinamica diacronica fra dialetto e lingua : per un'analisi funzionale della convergenza linguistica, in ROMANELLO, M. T. et TEMPESTA, I. (éds), *Dialetti e lingue nazionali*, Atti del XXVII Congresso Internazionale di Studi (Lecce, 28-30 ottobre 1993) - SLI 35, Roma: Bulzoni, pp. 55 - 73.
- TABOURET-KELLER (1995), Conclusion, in MILROY, L. et MUYSKEN, P. (éds), *One speaker, two languages*, Cambridge: Cambridge University Press.
- TABOURET-KELLER (2006), À propos de la notion de diglossie. La malencontreuse opposition entre "haute" et "basse" : ses sources et ses effets. *Langage et Société*, 118, pp. 109-128.
- TAVERDET, G. (1990), Francophonie II. Variétés régionales du français en Europe I. France, in HOLTUS, G., et al. (éd.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik - V,1*, Tübingen: Niemeyer, pp. 704-716.
- TELMON, T. (1989), Dialetto - Lingua - Dialetto : un processo storico?, in *Espaces romans. Etudes de dialectologie et de géolinguistique offertes à Gaston Tuaille - II*, Grenoble: Ellug, pp. 587-591.
- TELMON, T. (1991), Intervention à la Table ronde "Dove va la dialettologia? / Wither dialectology?" *Quaderni di Semantica*, 2, pp. 304-309.
- TELMON, T. (1993), Varietà regionali, in SOBRERO, A. (éd.), *Introduzione all'italiano contemporaneo. La variazione e gli usi - II*, Roma-Bari: Laterza, pp. 93-149.
- TEMPESTA, I. (2000), *Pratiche di lingua e di dialetto*, Galatina: Congedo.
- TEMPESTA, I. (2006), Linguaggio dei giovani o lingua giovane? Quale rapporto fra l'italiano dei giovani e il repertorio, in MARCATO, G. (éd.), *Giovani, lingue e dialetti*, Padova: Unipress, pp. 33 - 42.

- TERRACINI, B. et FRANCESCHI, T. (éds) (1964), *Saggio di un Atlante Linguistico della Sardegna*, Torino: Istituto Dell'Atlante Linguistico Italiano.
- THUN, H. (1992), Intervention à la Table ronde "Geolinguistica urbana", in RUFFINO, G. (éd.), *Atlanti linguistici italiani e romanzi. Esperienze a confronto. Atti del Congresso Internazionale (Palermo, 3 - 7 ottobre 1990)*, Palermo: Centro Studi Filologici e Linguistici Siciliani.
- THUN, H. (1998), Intervention à la Table ronde "Principi e metodi della geografia linguistica: conservazione, rinnovamento o rilancio?" in RUFFINO, G. (éd.), *Atti del XXI Congresso Internazionale di Linguistica e Filologia Romanza (Palermo, 18-24/9/1995). Vol. V: Dialettologia, geolinguistica, sociolinguistica*, Tübingen: Niemeyer.
- THUN, H. (2001-2002a), L'Atlas Lingüístico Guaraní-Románico (ALGR). *Géolinguistique*, Hors série numéro 2, pp. 115 - 126.
- THUN, H. (2001-2002b), L'Atlas Linguistique, Diatopique et Diastratique de l'Uruguay (ADDU). *Géolinguistique*, Hors série numéro 2, pp. 169 - 186.
- THUN, H. (2005), 'Code switching', 'code mixing', 'reproduction traditionnelle' et phénomènes apparentés dans le guarani paraguayen et dans le castillan du Paraguay. *Italian Journal of Linguistics*, 17 - 2, pp. 311 - 346.
- TIRVASSEN, R. (2003), Approcher les contacts des langues à partir des outils issus du structuralisme : quel usage effectuer du terme interférence ? *Glottopol*, 2, pp. 123-133.
- TOMASELLO, M. (2003), *Constructing a language. A usage-based theory of language acquisition*, Cambridge/ Massachusetts, London/ England: Harvard University Press.
- TOSI, A. (2001), *Language and society in a changing Italy*, Clevedon-Buffalo-Toronto-Sydney: Multilingual Matters.
- TOSO, F. (2004), Il tabarchino. Strutture, evoluzione storica, aspetti sociolinguistici, in CARLI, A. (éd.), *Il bilinguismo tra conservazione e minaccia*, Milano: Franco Angeli, pp. 23 -232.
- TRAVERSO, V. (2004), Quelques formats intégrant la répétition comme ressource pour le développement thématique dans la conversation ordinaire. *Rivista di Psicolinguistica Applicata*, IV, 2-3, pp. 153 - 166.
- TRIMAILLE, C. (2003), *Approche sociolinguistique de la socialisation langagière d'adolescents*, Thèse 3ème cycle Sciences du Langage, LIDILEM: Université Stendhal - Grenoble 3.
- TRIMAILLE, C. (2004), Étude de parlars de jeunes urbains en France. Eléments pour un état des lieux, in BULOT, T. (éd.), *Les parlars jeunes. Pratiques urbaines et sociales*, Cahiers de sociolinguistique - vol. 9, Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- TRUDGILL, P. (1975), *Accent, dialect and the school*, London: Edward Arnold.
- TRUDGILL, P. (2003), *A glossary of Sociolinguistics*, Edinburgh: Edinburgh University Press.
- TUAILLON, G. (1977), Remarques sur le français régional, avec des exemples dauphinois, in *Le français en contact avec... Actes du colloque de Sassenage (1977)*: Conseil International de la Langue Française, pp. 143-150.
- TUAILLON, G. (1983), *Les régionalismes du français parlé à Vourey, village dauphinois*, Paris: Klincksieck.
- TUSÓN VALLS, A. (2002), El análisis de la conversación: entre la estructura y el sentido. *Estudios de Sociolingüística*, 3, pp. 133-153.

- URSELLI, A. (2005), *La diglossia nelle scuole svizzere: ricerca sul rapporto tra svizzero tedesco svizzero e tedesco standard*, Trieste: Università di Trieste.
- VARVARO, A. (1987), Dove va la dialettologia italiana? Alcuni pareri. *RID - Rivista Italiana di Dialettologia*, XI, pp. 267 - 271.
- VARVARO, A. (1992), Intervention à la Table Ronde "Dialettologia urbana e analisi geolinguistica", in RUFFINO, G. (éd.), *Atlanti linguistici italiani e romanzi. Esperienze a confronto*, Atti del Congresso Internazionale (Palermo, 3-7 Ottobre 1990), Palermo: Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani.
- VERRIER, L. et CAROU, A. (2006), Prise de son et enregistrement sur le terrain, in BAUDE, O. (éd.), *Corpus oraux. Guide des bonnes pratiques*, Orléans / Paris: Presses Universitaires d'Orléans / CNRS éditions, pp. 135 -141.
- VIE PRIVÉE.COM (13 mars 2003), *La reconnaissance par le code civil du "droit au respect de la vie privée"*, <http://www.vieprivée.com/spip.php?article13>, (Dernier accès: 18- 09 - 2007).
- VIERECK, W. (1991), Intervention à la Table ronde "Dove va la dialettologia? / Wither dialectology?" *Quaderni di Semantica*, XII, pp. 325 - 327.
- VINCENT, D. (2001), Les enjeux de l'analyse conversationnelle ou les enjeux de la conversation. *Revue québécoise de linguistique*, 30, pp. 177-198.
- VIRDIS (1978), *Fonetica del sardo campidanese*, Cagliari: Della Torre.
- VIRDIS, M. (2000), Plasticità costruttiva della frase sarda (e la posizione del soggetto). *Revista de Filologia Romanica*, 17, pp. 31-46.
- WAGNER, M. L. (1951), *La lingua sarda. Storia, spirito e forma*, Berne: Francke.
- WAGNER, M. L. (1960-64), *DES - Dizionario Etimologico Sardo*, 3 voll., Heidelberg: Winter.
- WAGNER, M. L. (1984[1941]), *Historische lautlehre des sardischen*, Halle: Niemeyer.
- WALTER, H. (1988), *Le français dans tous les sens*, Paris: Laffont.
- WALTER, H. (1998), *Le français d'ici, de là, de là-bas*, Paris: Lattès.
- WEINREICH, U. (1953), *Languages in contact. Findings and problems*, New York: Linguistic circle of New York.
- WILLIAMS, C. H. (1988), An introduction to Geolinguistics, in WILLIAMS, C. H. (éd.), *Language in geographic context*, Clevedon - Philadelphia: Multilingual Matters, pp. 1 - 19.
- ZIMMERMANN, K. (1990), Sprache und Generationen / Langue et générations, in HOLTUS, G., METZELTIN, M. et SCHMITT, C. (éds), *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL). Band V: Französisch, Okzitanisch, Katalanisch*, Tübingen: Niemeyer, pp. 238 - 248.
- ZUCCA, I. (2005), *Uno studio sull'intonazione del campidanese. Approccio sociolinguistico alle varietà di Cagliari e Genoni*. Università di Pavia.



**UNIVERSITÉ STENDHAL – GRENOBLE 3**  
**UNIVERSITÉ STENDHAL – GRENOBLE 3**  
**UFR SCIENCES DU LANGAGE**  
**GIPSA-lab UMR 5216**

Analyse du répertoire bilingue  
*sarde–italien* en milieu urbain

**Giovanni DEPAU**

**ANNEXES**

Thèse présentée en vue de l'obtention du titre de Docteur en Sciences du Langage  
Sous la direction de

**Elisabetta CARPITELLI**  
**Marinette MATTHEY**

**Soutenue le 14 novembre 2008**

Gaetano BERRUTO	Professeur	Université de Turin	Examineur
Elisabetta CARPITELLI	MCF HDR	Université Stendhal – Grenoble 3	Examineur
Michel CONTINI	Professeur Émérite	Université Stendhal – Grenoble 3	Examineur
Cristina LAVINIO	Professeure	Université de Cagliari	Rapporteur
Jean-Léonard LÉONARD	MCF HDR	Université Paris 3	Rapporteur
Marinette MATTHEY	Professeure	Université Stendhal – Grenoble 3	Examineur

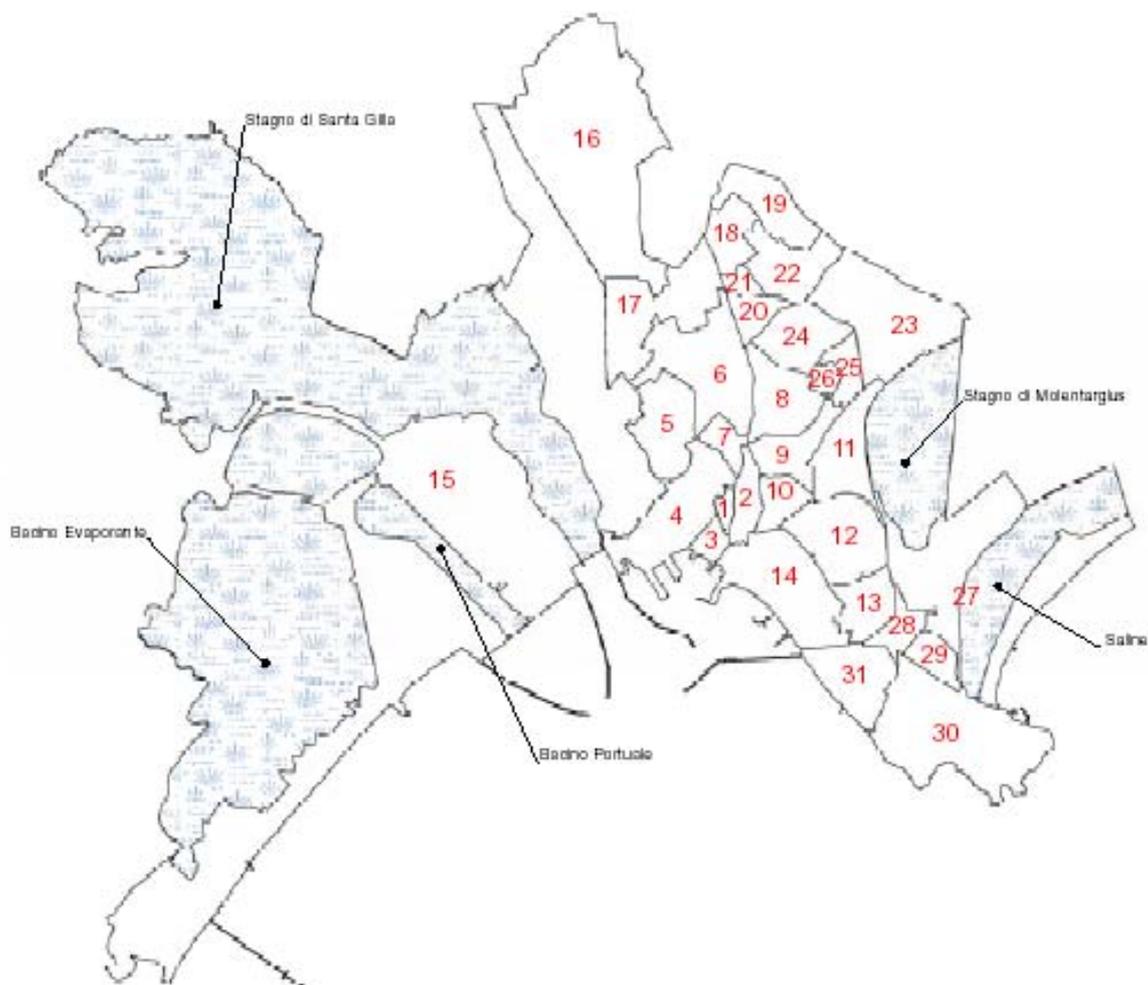


# ANNEXES

PLAN DE L'AIRE URBAINE DE CAGLIARI .....	I
CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION .....	II
TRANSCRIPTION 1A .....	V
TRANSCRIPTION 1B .....	V
TRANSCRIPTION 2 .....	VI
TRANSCRIPTION 3 .....	VIII
TRANSCRIPTION 4 .....	X
TRANSCRIPTION 5 .....	XIII
TRANSCRIPTION 6A .....	XIV
TRANSCRIPTION 6B .....	XIV
TRANSCRIPTION 7A .....	XV
TRANSCRIPTION 7B .....	XV
TRANSCRIPTION 8 .....	XVII
TRANSCRIPTION 9 .....	XVIII
TRANSCRIPTION 10 .....	XXI
TRANSCRIPTION 11 .....	XXII
TRANSCRIPTION 12 .....	XXV
TRANSCRIPTION 13 .....	XXVII
TRANSCRIPTION 14A .....	XXIX
TRANSCRIPTION 14B .....	XXX
LISTE DES <i>GRAFFITIS</i> CITÉS DANS LE TEXTE .....	XXXI
<i>GRAFFITIS</i> QUI NE SONT PAS INCLUS DANS LE TEXTE .....	XXXIV
<i>GRAFFITIS</i> .....	XXXV
REPRÉSENTATIONS DES DIALECTES EN ITALIE : UN ARTICLE .....	LX



## PLAN DE L'AIRE URBAINE DE CAGLIARI



1) Castello	12) Monte Urpinu	22) San Giuseppe - Santa Teresa - Parteolla
2) Villanova	13) Monte Mixi	23) Is Bingias - Terramaini
3) Marina	14) Bonaria	24) Monteleone - Santa Rosalia
4) Stampace	15) Sant'Avendrace	25) Quartiere Europeo
5) Tuvixeddu - Tuvumannu	16) Mulinu Becciu	26) Cep
6) Is Mirrionis	17) San Michele	27) Poetto - Medau su Cramu
7) La Vega	18) Barracca Manna	28) La Palma
8) Fonsarda	19) Is Campus - Is Corrias	29) Quartiere del Sole
9) Sant'Alenixedda	20) Villa Doloretta	30) Borgo Sant'Elia
10) San Benedetto	21) Monreale	31) Nuovo Borgo Sant'Elia
11) Genneruxi		

# CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION

## Transcription des données orales

- x x x → italien
- x x x → sarde
- x x x → italien régional / éléments communs à l'italien et au sarde
- x x x** → mise en relief d'un ou plusieurs éléments du texte analysé
- (( )) → commentaire du transcripteur concernant le contexte d'interaction ou des éléments du comportement cinétique ou paralinguistique du locuteur
- ((=>)) → destinataire principal du tour ; lorsque entre parenthèses est indiqué ((=> Gén)), cela signifie que le locuteur ne s'adresse pas à un interlocuteur précis mais plutôt s'exprime en direction de tous les présents
- <INC> → un ou plusieurs éléments (phonétiques ou lexicaux) incompréhensibles
- <x x x> → un ou plusieurs éléments (phonétiques ou lexicaux) incertains
- [...] → omissions de tours de parole, causées par l'impossibilité d'appréhender le contenu des énoncés
- x x x? → intonation d'interrogation
- x x x! → intonation d'exclamation
- x x x?! → intonation descendante/ascendante, des « questions rhétoriques »
- X X X → augmentation du ton de la voix
- x x x: → prolongation vocalique
- x x x / → interruption, autocorrection, changement d'intonation
- «x x x» → discours direct rapporté
- x x ( ) x x → pause à l'intérieur du tour de parole, indiquée en seconds
- (pause) → pause entre deux tours de parole, indiquée en seconds ; par exemple : (2 s.)
- [x x x] }  
[y y y] } → superposition de voix
- = → lie deux ou plusieurs parties d'un même tour de parole, transcrites sur des lignes différentes afin de rendre compte d'une superposition du tour de parole avec un autre locuteur
- x x x<sup>xx</sup> → permet d'indiquer une prononciation évanescence d'un ou plusieurs éléments phoniques de l'énoncé motivée par le débit de réalisation rapide.

En ce qui concerne le sarde, nous avons choisi une transcription simplifiée adaptée aux règles orthographiques de l'italien.

Puisque l'aspect phonétique / phonologique a une importance marginale dans le cadre de notre analyse, il n'y aura pas de mis en relief dans la transcription de phénomènes de ce domaine comme, par exemple, la métaphonie. L'aperture ou fermeture des sons vocaliques ne sont donc pas prises en considération. Ce qui est central dans notre analyse est l'élément lexical, le fait qu'un locuteur produit un mot *en sarde*. Par ailleurs, dans le contexte spécifique de la collecte des données finalisée à la création de notre corpus d'enquête, la qualité audio des enregistrements n'est pas suffisamment élevée pour permettre une correcte analyse de l'élément phonétique (cf. nos observations au cours du chapitre 6).

Les caractères API sont utilisés en relation à des réalisations phonétiques spécifiques qui sont récurrentes dans notre analyse :

ʃ : fricative prépalatale sourde ; même prononciation que français *champ*

ʒ : fricative prépalatale sonore ; même prononciation que français *jour*

z en position intervocalique : fricative alvéolaire sonore. Ex : *fuliancèddaza*

Le digraphe *tz* est utilisé pour indiquer la consonne affriquée alvéolaire sourde ; cela permet de bien éviter le risque de confusion avec la fricative alvéolaire *z* ; ce choix est motivé aussi par le fait que cet élément graphique est utilisé dans l'écriture en sarde. Ex : *intzanduzu*.

Les phénomènes de lénition en situation phono-syntaxique – caractéristique des variétés campidaniennes du sarde – sont rapportés à travers le graphème italien le plus proche phonétiquement, comme dans l'ex. *piga gustu* « prends ceci » (< *custu*).

Les interlocuteurs sont identifiés en relation au sexe et à l'âge indicatif : par ex. « F45 » indique « personne de sexe Féminin âgée d'environ 45 ans ».

Les noms et les prénoms qui pourraient permettre l'identification des participants ou d'autres personnes concernées, ont été modifiés ou réduits à la lettre initiale.

En ce qui concerne les traductions en français des interactions qui font l'objet de notre analyse, nous avons opté pour une traduction pragmatique du contenu des extraits.

Dans le morceau traduit nous avons utilisé les mêmes conventions de transcription employée dans les extraits, avec l'indication du sarde en italique et de la police « souligné » pour indiquer les lexies communes à l'italien et au sarde. La police « gras » est employée pour mettre en relief des lexies ou des constructions remarquables à l'intérieur de l'énoncé.

Pendant la description et analyse des phénomènes pris en considération, le tour de parole pourra être indiqué à travers l'abréviation « t + *chiffre* » ; p. ex : t1 « tour de parole 1 », t12 « tour de parole 12 », etc.

### **Transcription des *graffitis***

En ce qui concerne la reproduction des écrits muraux qui font l'objet d'analyse dans le chapitre 10, voici les indications principales :

1. tous les *graffitis* sont transcrits en majuscule ; le *slash* indique que l'écrit original est réalisé sur plusieurs niveaux ;
2. entre parenthèse se trouve la traduction en français précédée, éventuellement, par une retranscription « normalisée » du *graffiti* ;
3. lorsque dans un écrit est présent un prénom ou un nom de famille, celui-ci sera indiqué intégralement seulement dans le cas de personnalités de la vie publique internationale, nationale ou locale. Dans les autres cas, le nom sera modifié ou sera indiqué par le biais des seules lettres initiales.

## TRANSCRIPTION 1A

### Grenoble / 1 → Renato (récit)

<b>Participants</b>	Renato (H50) Mina (F50) G. (H30)
<b>Setting</b>	Voiture de Mina ; autoroute Grenoble

C'era la polizia *a nau* « dove andate » *a nau* « a Voiron » « no no girate che c'è un grande incidente » (2 s.) poi mi chiama il mio vecchio capo cantiere, *a nau* « Renà » *apu nau* « e » *a nau* « non ti chiamo per venire a lavorare » (2 s.) *a nau* « hai visto che c'è [...] che si è ammazzato » *apu nau* « porca miseria dev'essere l'incidente che c'era ieri sera » e gli dico « ma vero è » *apu nau*

## TRANSCRIPTION 1B

### Grenoble / 2 → Maria S. (récit)

<b>Participants</b>	Maria (F65) G (H30)
<b>Setting</b>	Appartement Maria ; entretien

Un giorno la (2s.) la la (2s.) la maestra di scuola ci ha chiamato e ci ha detto « ascoltate » ha detto « votr<sup>o</sup> fils » *il a dit* « *mais qu'est-ce qu'il parle* » *il a dit* « *il parle* » *il a dit* « *l'arabe o/* » *il a dit* « *on ne comprend rien qu'est-ce qu'il parle* » *il a dit* « *il faut pas* » *il a dit* « *que vous parlez l<sup>o</sup> patois à la maison antr<sup>o</sup> vous du ((deux ; ndr))* »

## TRANSCRIPTION 2

### Magasin produits alimentaires

<b>Participants</b>	H60 : commerçant F60 : cliente G : client <i>by-stander</i>
<b>Setting</b>	Magasin de produits alimentaires ; Quartier Villanova ; matin

- 1 F60 ((=> H60)) le uova, mi da (2 s.) ((seule)) ci sono i cachi ancora ((elle demande de pouvoir passer => G)) mi scusi
- 2 H60 due confezioni?
- 3 F60 di uova?
- 4 H60 ej
- 5 F60 no basta una signor
- 6 H60 da un euro o da uno e trenta
- 7 F60 mi dia da un e trent/ no: piccoli li voglio! <INC>  
(pause : 10 s. ; H60 pèse les produits)
- 8 H60 poi!
- 9 F60 poi basta/pesi queste tre pere (2 s.) non voglio altro  
(pause: 3 s.)
- 10 H60 altro: ragazza
- 11 F60 e, quelle pesche noci/ *neh gustas trezi/ to'*  
(pause : 7 s.)
- 12 H60 che poi si apre ((se référant au porte-monnaie de F60))
- 13 F60 perché?
- 14 H60 dico io... ((il fait le geste de l'argent en frottant le pouce et l'index))
- 15 F60 *e: 'te ghi du sciriada / <INC> borsellinu po andai a fai analisi sceti ghi seu aribada in ritardu e non mi dus anti vattuzu*, quindi:
- 16 H60 *d'ia vattu su nomi miu e si du ianta vattu*
- 17 F60 *elluzu, importanti fusteti gastia (2 s.) mh mh!*
- 18 H60 *sei novantachimbe! ((scil. euros))*
- 19 F60 *ne paghissi (2 s.) ah, ci viara ariseu buru su <INC>*  
(pause: 4 s.)
- 20 H60 *Cristina è arribada*

- 21 F60 *chini è Cristina?*
- 22 H60 *s'amig' 'e vusteti*
- 23 F60 *e ghini sa/ ((=> G)) scusi eh?*
- 24 H60 *cussa ghi àbitada a: / alle nove di sera*
- 25 F60 *e it'è non teni nudd' 'e vai innoi?*
- 26 H60 *e no perché è andata a farsi la/ [<INC: mente ferma??>]*
- 27 F60 [la testa] ah: (2 s.) per quello allora!  
(longue pause ; 9 s. où H60 remplit le sac de F60)
- 28 H60 *questo lo tenga così*
- 29 F60 *va bene*
- 30 H60 ((se plaint d'un camion allumé à côté du magasin, qui fait beaucoup de bruit))  
*madonna, de gandu es/*
- 31 F60 *e guss'orba de aundi 'nda portada?*
- 32 H60 *ah?*
- 33 F60 *cuss'orba de aundi n'da portàda*
- 34 H60 ((il ne comprend pas le mot « orba »)) *cussa?!<sup>231</sup>*
- 35 F60 *orba/ nois du tzerriauz' orba guss/ orba sorba boh orba*

---

<sup>231</sup> Le référent n'est pas clair. Il est possible que F60 se réfère à la *sorba* « sorbe », bien que la présence de ces petits fruits nous paraisse assez improbable dans le magasin en question. Cf. Paulis, Giulio (1992 : 366), *I nomi popolari delle piante in Sardegna. Etimologia, storia e tradizioni*, Sassari: Carlo Delfino.

## TRANSCRIPTION 3

### Coiffeur

<b>Participants</b>	H69 : coiffeur H35 : ami de H69 H65 : client G : client
<b>Setting</b>	Salon de coiffeur pour hommes ; Quartier Villanova ; matin

- 1 H35 *ma gandu mai d'agattaza cussa è cosa ghi sparessi subì!*
- 2 H69 *ma aundi ses andau?*
- 3 H35 *in edicola / eh, è difficile!*
- 4 H69 *questo, questo:!*
- 5 H35 *si 'nd' è acatau a mesudì si 'nd' è acatau*
- 6 H69 *eh mi 'ndi seu aregordau imoi!*
- 7 H35 *cussa è cosa ghi tocara a fai a is nois de mengianu (2 s.) a is dexi es giai tardi puru! (2 s.) poi, uno che compra la gazzetta lo sapeva*
- 8 H69 *ej: giai du sciemmu deu buru d'apu intendiu in sa televisioni però/ [<La pubblicità>] =*
- 9 H35 *[deu d'apu intendi/*  
*=(8) ((=> Gén)) dimenticato!*
- 10 H35 *alla televisione <INC>*
- 11 H69 *e!*
- 12 H35 *ma ieri*
- 13 H69 *no: anche oggi*
- 14 H69 *((seul, en se rapprochant de H65 qui était déjà assit)) sa publicidadi ((=> H65)) la gazzetta dello sport / totus 's campionis, totu/*
- 15 H65 *ej l'ho visto anch'io/ cosa è che:!*
- 16 H69 *regalavano il libro*
- 17 H35 *un DVD!*
- 18 H69 *ah ej un DVD/ boh non mi 'nd' arregordamu prus (4 s.) ((=> 35)) ses andau a innoi?*
- 19 H35 *tre ne ho girati!*
- 20 H69 *questo di qua*
- 21 H35 *piazza Garibaldi?*

- 22 H69 no lì:
- 23 H35 *e depu girai totu Casteddu!*
- 24 H69 no, qui di fronte! de u agatau is/ totus 's librus innoi
- 25 H35 di fronte dove?!
- 26 H69 in via Garibaldi!
- 27 H35 EJA! 'ndi seu torrau in via Garibaldi/
- 28 H69 /eh!
- 29 H35 /poi scendendo in piazza Garibaldi/
- 30 H69 / che vende poco questo e quindi è più probabile/
- 31 H35 e: non lo conoscevo neanche io, *figurar!*
- 32 H69 eh, infatti (2 s.) infatti àndanta totus de issu ((ca non du)) è meda genti e invece "eh, è già finito", capito? invece a nois <inc> totus (2 s.) ((=> Gén)) oh, dimenticato!
-

# TRANSCRIPTION 4

## Bureau de tabac

<b>Participants</b>	H36A : vendeur H36B : client G : client F26 : cliente F30 : cliente
<b>Setting</b>	Bureau de tabac ; Quartier San Benedetto; Quartier Villanova ; matin

- 1 H36A [ma quello è lo Stato che mi chiede <INC>]
- 2 H36B [e venti il bollo che vuole lo Stato] e trenta che quell'altro / vai va' eh! [come al solito]
- 3 H36A tan/ tu sei ricco te lo puoi permettere [dovresti pagare le tassa sul: lusso anche se sei sardo]
- 4 H36B ((il chante "tu sei"/)) tu/ tu devi pagare la tassa sul respiro lo sai ? lo sai cosa ti dovrebbero far pagare, la tassa sull'aria a te (2 s.) che guadagni milioni milioni e milioni (2 s.) altro che milioni, miliardi (2 s.) miliardi /ardi!  
(pause: 7 s.)
- 5 H36B me la regali una scheda telefonica? ((rire)) (2 s.) ohi ohi (2 s.) quando arrivano le ferie?
- 6 H36A a settembre sono le ferie
- 7 H36B ((petit rire)) anch'io
- 8 H36A c'è 'na *basch'e morri* <INC:fuori - ou bien: robé> ((souple)) <INC> adesso
- 9 H36A ((=> G)) era 40 e 29 vero?
- 10 H36B <chi> ((il produit une mélodie))
- 11 H36A ((=> G)) c'è bisogno di un minuto
- 12 G ((=> H36A)) mm ((c-à-d: d'accord))
- 13 H36A ((=> G)) è arrivata la/ la risposta
- 14 H36B ((=> Gén)) sembra un giochino / superare il primo quadro secondo quadro  
(pause : 5 s.)
- 15 H36B ((=> H36A)) funziona la tua calcolatrice è una di quelle così tanto per dire
- 16 H36A ((=> H36B)) è una calcolatrice per imbroglioni aggiunge sempre trent' quarant' centesimi in più ((petit rire)) a ogni operazione

- (pause: 4 s.)
- 17 H36A ((=> H36B)) cosa devi fare di<INC> (2 s.) dimmi
- 18 H36B ((=> H36A)) da quanto le hai fatte da otto?
- 19 H36A no (2 s.) [devi tornare indiet/]
- 20 H36B [dammi il valore di] sei e settanta / dovrebbe esse' otto e zeroquattro
- 21 H36A seicentosettanta euro?
- 22 H36B sì diviso dodici [per mille]
- 23 H36A [per] do / PER [dodici diviso mille]
- 24 H36B [per dodici diviso mil]/ è quello che [dico io]
- 25 H36A [cosa stai facendo]
- 26 H36B allora fa [otto euro e zero quattro / <INC>zero quattro è ]
- 27 H36A [otto e zero quattro / quest' è] dei seiesettanta giusto? (2 s.) [<perché>  
hai detto seiesett/]
- 28 H36B [te l'ho dett'] adesso/ te lo rifaccio? non me lo ricordo
- 29 H36A seiesettanta per dodici diviso mille sì / per [seiesettanta] / ottoe [zeroquattro]
- 30 H36B [per seiesettanta] / [ottoezeroquat']  
/siccome noi l'abbiamo portata a otto giusto?
- 31 H36A ma guarda quei zeroquattro/ al/allora c'è la legge del:
- 32 H36B del contrappasso
- 33 H36A esatto
- 34 H36B eh / [percui]
- 35 H36A [se] supera/ l'importo supera: i cinque centesimi è/è in più se non li supera  
non li metti (2 s.) [questo]
- 36 H36B [quindi] la posso fare da sei e settanta?
- 37 H36A questo: detto da Ciampi l'ho chiamato ieri notte mi ha detto "[sì sì ]confermo"
- 38 H36B [figurati] Ciampi è  
tutto rinc/ (2 s.) n/ diciamo che non vive nel periodo migliore della sua  
esistenza (2 s.) seicentosettantacinque di/ com'è che era diviso mille per dodici/  
diviso dodici
- 39 H36B no per dodici prima / vedi che anche tu sei / già <INC>ato!
- 40 H36A te l'ho detto io che devo andare in ferie per dodici diviso mille/ <che> poi si fa  
diviso mille per dodici n/ *poita vairi su gontrariu!* sette e novantotto vedi? (2 s.)  
setteenovantotto
- 41 H36A ((=> F30)) allo' c'è una vincitina
- 42 F30 ((=> H36A)) sì
- 43 H36B ((=> H36A)) sono sei euro eh?!
- 44 H36A ((=> H36B)) eh! boh! mica noccioline

- 45 H36B vuoi vedere!
- 46 H36A <INC>
- 47 H36B eh, perché sennò è troppo eh (2 s.) la macchina impazzisce
- 48 H36A poi <INC> del lotto vero?
- 49 H36B sì sì le ho giocate
- 50 H36A ((=> F30)) son sei euro e ventisette
-

## TRANSCRIPTION 5

### Movirì VS Muoviti

<b>Participants</b>	Al : Ale; cassier, H20 Ch : Christian; client, H20
<b>Setting</b>	Bar – Bureau de tabac ; Quartier San Michele ; matin

- 1 Al ciao Roby / dimmi Christian
- 2 Ch due caffè e un « Settemmezzo »
- 3 Al due caffè (2 s.)?
- 4 Ch e un « Settemmezzo » / *movirì*
- 5 Al adesso tu a[ɲ]pett/ <INC>
- 6 Ch da' *ajo'* oh/
- 7 Al ((=> Ch)) da': vien/ ((interlocuteur non spécifié, réthorique)) che stava giocando/ ((=> Ch)) minimo <mi> devi chiedere [ɲ]cusa/ ((au client suivant, gentiment)) prego
- 8 Ch da': me li dai i caffè:
- 9 Al sh: mo' ti faccio a[ɲ]pettare di nuovo/ cazzi tuoi
- 10 Ch dai Ale, devo <INC> / *muoviti*
- 11 Al chiedimi scusa!
- 12 Ch *a: 'oghendimi scusa!*
- 13 Al e allora non ti servo!
- 14 Ch scusa dai *muoviti!* ((petit rire))
- 15 Al visto:?! bravo!
- 16 Ch e i due caffè da portar via/ e *movirì* ancora ((petit rire)) ((Al arrête de s'occuper de Ch)) (2 s.) da' *ajò*
- 17 Al ((=> autre client)) prego!
- 18 Ch me li dai (2 s.) i caffè me li dai? (3 s.) dai *muoviti!*
- 19 Al chiedimi scusa!
-

## TRANSCRIPTION 6A

### INSTITUT TECHNIQUE COMMERCIAL

<b>Participants</b>	Plusieurs étudiants : 6A → H15/1 ; H15/2 ; H15/3
<b>Setting</b>	Sortie de l'institut ; matin

H15/1 *no a zi bìrri di*

H15/2 *che co/ ma tu te le inventi queste cose!*

H15/1 *a zi bìrrede a zi bìrri di*

H15/2 *eh: tedesco parla [ad/ tedesco] parla!*

H15/3 [*<INC>*] *a zu burdu* invece di a Buggerru

H15/1 *a zu burdu!* ((rire))

H15/2 *se le inventa queste co/*

H15/1 *no era vero Riky! quelle dell'anno scorso erano vere [*<INC>*]*

H15/3 [*ma che*] *co/ quella lì sì ma non/*

H15/2 *oh ma /se sei analfabeta! tutto <INC>*

H15/3 *bellino tu! lascia perdere*

---

## TRANSCRIPTION 6B

### INSTITUT TECHNIQUE COMMERCIAL

<b>Participants</b>	Plusieurs étudiants en groupes différents : 6B → H18/A ; H18/B
<b>Setting</b>	Sortie de l'institut ; matin

[...]

H18/A ((=> Gén)) *<INC>* di carattere è buona anche Betta (2 s.) *<sto>* al primo banco *ta gazzu è!*

[...]

H18/A ((=> Gén)) *scleravo prima dell'interrogazione però mi doveva mettere sei perché sapevo tutto*

H18/B ((=> Gén)) *poi non ho capito perché Matteo rimane minca sino alle d/l'una e mezzo*

[...]

H18/B ((=> Gén)) *minca oh mongia gazzu!*

## TRANSCRIPTION 7A

### INSTITUT TECHNIQUE « GEOMETRI »

<b>Participants</b>	Plusieurs étudiants : 7A → H17/1 ; H17/2 ; H17/3 ; plusieurs voix non identifiées
<b>Setting</b>	Sortie de l'institut ; matin

- 1 HEt17/1 ((=> Gén)) o: che culo!
- 2 HET17/2 ((=> Gén)) mi ha detto una mia amica ch'è una figata / guà tutto fatto bene/  
che culo (2 s.) ti shcoppiano la mutanda
- 3 HEt17/3 ((=> Gén)) ti shcoppiano la mutanda! ((rire))  
[...]
- 4 HEt17/3 <INC:spingi?> il freno <INC> in pieno / *ta gazzu!*
- 5 HEt17/3 non è omologata la palestra (2 s.) Eja!  
[...]
- 6 ?1 è come paragonare la merda al diamante! ((rire))  
[...]
- 7 ?2 mia nonna se aveva i coglioni era mio nonno
- 8 ?3 ((rire)) cazzo c'entra?!

## TRANSCRIPTION 7B

### INSTITUT TECHNIQUE « GEOMETRI »

<b>Participants</b>	Plusieurs étudiants : 7B → HEt1 ; HEt2 ; HEt3 ; HEt4 ; plusieurs voix non identifiées
<b>Setting</b>	Sortie de l'institut ; matin

- 1 HEt1 ((=> ?)) *e po gussu to<INC:srd>*
- 2 HEt2 ((=> HEt1)) c'è lo sciopero
- 3 HEt1 ((=> HEt2)) *eh ma non c'intrada unu gazzu*
- 3 HEt2 ((=> HEt1)) eja eja
- 4 HEt3 ((=> HEt1)) sì ma se entri tu entrano tutti
- 5 HEt1 ((=> HEt3)) *e ita seu deu*
- 6 HEt3 ((=> HEt1)) t' sei il capo! ((petit rire))

[...]

7 HEt4 ((=> Gén)) dai *piccioccu* diciamo la verità é ghe <INC:ita> sparatoria <INC:ita> ((petit rire)) / io l'avevo mandato a prendere il pizzo alla Città Mercato ((rire des autres interlocuteurs)) (2 s.) praticamente lui dove stava andando l'hanno accerchiato queste tre macchine (2 s.) l'hanno accerchiato queste tre macchine (2 s.) l'hanno incomin/ ha schivato quattro colpi poi non se n'è accorto <INC> bajtone <INC> cecchino l'ha preso solo di zghiscio

8 HEt1 ((=> Gén)) ajo'

9 ? ((=> HEt1)) ce: Mat <INC:ita>

10 HEt1 ((=> ?)) la' ghe sono entrati tutti

11 ? ((=> HEt1)) ebé?!

12 HEt1 ((=> Gén)) ma perché? cazzo c'era di sciopero?

13 HEt2 ((=> HEt1)) abbiamo cinque banchi e due sedie/

14 HEt1 ((=> HEt2 ; Gén)) mi:/ non c'intrara nudda gussul/ quello è perché non c'è gana!

## TRANSCRIPTION 8

### La cigarette

<b>Participants</b>	H30 ; H20 et F20 ; H25 ; G
<b>Setting</b>	Place Giovanni XXIII ; arrêt du bus ; soir

- 1 H30 oggi ci siamo domani non si sa! ((rire))
- 2 H20 ((rire)) *là ghi zes stronau!*  
(pause : 4 s.)
- 3 H30 o no? o non è così
- 4 H20 cert'  
[...]
- 5 H20 ma tu quanti anni hai
- 6 H30 trenta
- 7 H20 ahhhh
- 8 H30 e il tempo passa, il tempo se ne va!
- 9 H20 domani non ci sei
- 10 H30 dopodomani si! ((rire))
- 11 H20 ((rire)) *la' ghi è sclerato!*
- 12 H30 ((=> G)) sigarette hai goppai?
- 13 H30 ((=> H20, qui commentait)) no ma mica gliel'ho chiesta a lui ((*scil.* : H25))
- 14 H20 ah
- 15 H30 a lui gliel'ho chiesta (2 s.) ha detto che c'ha una bronchite non fuma per quello
- 16 H20 <INC>
- 17 H25 *seu dotu s'ora ghi zeu tussendu buru!*
- 18 H30 e fuma ta gazzu di 'ndi ipotta
- 19 H20 ((rire)) oggi ci siamo
- 20 H25 *ma ghi bolemmu vumai non di dengu su bropriu tantu sigarettas*
- 21 H30 no? ah fai male ((il se tourne))
-

## TRANSCRIPTION 9

### Salle d'attente cabinet médical – p. 1

<b>Participants</b>	F30 : patient F45 : patient F46 : patient F60 : patient G : patient H65 : patient H70 : patient DF50 : docteur
<b>Setting</b>	Salle d'attente cabinet médical ; matin

F45 ((=> F30)) non ti farei rientrare (2 s.) *no si vumara <INC:srd> vai*

F30 ((=> F45)) ((rire)) ci vuole ogni tanto una!

F45 ((=> Gén)) no adesso comincia a prendere la filighedda anche a lei che se ne deve andare

F46 ((=> Gén)) e poi sono/hanno preso e sono entrate, le coatte (2 s.) adesso come escono mi sentono

F60 ((=> Gén)) <INC: ita et srd>

F45 ((=> F60)) tutte e due hanno firmato, poi è uscita quella coi ricci e è rimasta l'altra / che doveva fare una commissione

D47 ((=> Gén)) mi starà dando per dispersa la mia collega <INC> « ch'hai fatto » (2 s.) assenza troppa si/si/si vede, cioè non è che puoi camuffare più di tanto/ a un certo punto meno male che ho firmato il registro

H65 ((=> F46; Gén)) eh ma dicono anche cazzate queste due/ sono sempre assieme/ si nd' imboscantà! ((rire))

F60 ((=> Gén)) io son provata a passare qua alle tre meno venti un giorno che è arrivato mio figlio e mio nipote da fuori che ha avuto un incidente (2 s.) « guard' non la trovi neanche al cellulare » ((elle bat ses mains une fois pour indiquer son regret)) (2 s.) passo qua e dic' « c'è la macchina" ho suonato "ah vieni vieni » dovevo fare (una richiesta((en riant))) per il medico per la:/ per far la

lastra ha detto/ « eh come mai ancora qua, io ho provato » « eh <sei? sono?> ancora qua »/ tre meno venti!

F46 ou F45 ? ((=> Gén)) vabbé quando/ infatti hai/ inizi a mezzogiorno <INC>

F46 ((=> Gén)) son venuta e: queste/ c'era tutta la stanza tutta piena di gente (2 s.) tutti a:  
« che colore c'hai i capelli, ieri il nipotino ha fatto così » che son cose poi  
che non ce ne frega niente (2 s.) una deve aspettare così eh: « ha fatto la  
cacca gialla mio marito si è sporcato così ha fatto così ha fa/ » cioè voglio  
dire <cioè?> non esiste non esiste (2 s.) *tres oras aici oh!* eh! (2 s.) Non:/ lo  
puoi fare una volt' due volt' tre volt' ma poi basta!

F45 ((=> Gén)) *boh, c'è zempri gasinu innoi eh!*

F46 ((=> Gén)) Fresi chi era?

H65 [boh]

F60 [boh]

(pause : 3 s.)

F46 *custu Fresi / o Plesi/ Fresi/* ma tanto non entra non me ne frega niente

F60 ((=> H65)) io <INC>

F45 ((=> Gén)) quest'inverno voglio vedere *ghi no mi boniri sa lampadina da:* chiamo i  
carabinieri

[...]

F45 ((=> F60; Gén)) no perché le case che/che vanno in deperimento così:/no/ le lasciano  
sporche costano di meno [dopodiché lei le compra/ LE ACQUISTA] =

H65 [una volta sono entrata in bagno <INC>]

= con meno valore/ perché se le metti a posto una lampadina/ *ita galara a gostai!* / cinque  
euro una plafoniera

F60 ((=> F45 ; Gén)) *si/si dda bortu deu si oli/ lampadina, dotu*

F45 TCSH! ((=> interjection ce')

F46 ((=> Gén)) qui arrivi calmo, però te ne vai anche incazzato eh! dopo quattro cinque ore  
ti girano (2 s.) tu arrivi calma arrivi per una patologia te ne vai <INC:  
per?con?> un'altra

F46 ((=> F60; Gén)) mio fratello mi è morto e l'altro se non faceva questa cosa qui a  
gennaio *no zi sciri*

F45 ((=> Gén)) dottor Serra? i guardava mi metteva la mano addosso e sapeva che cosa  
avevo (2 s.) questa « specialista, questa specialista questo specialista  
fisiatra ortopedico questa medicina non te la può ordinare una dottoressa  
normale ma la deve fare lo specialista, questa visita non te la deve ordinare

il fisiatra te lo de/ » è totu unu gasinu! un giro un giro (2 s.) dottor Serra  
faceva tutto da solo

H65 ((=> F45)) tut/ ti naràda « piga gustu gustu e gust/ » fattu!

F45 ((=> H65)) *guariuz<sup>u</sup>*

H65 ((=> F45)) *ej!* ma poi svelto, anche, mandando via la gente <INC>/ dava la cura e basta

F46 ((=> F60 ; Gén)) Ho l'esenzione per la tiroide quindi automaticamente ho  
l'elet/l'ecocardiogramma gratis / ma se tu mi metti ecocardioppler costan  
xentuxinquanta euru / quell' ha letto bene / s'è postu 's [occhializi /] =

F60 ((=> F46; Gén)) [e *commen/è commenti vai unu <dac?>/*]

= a nau « no (2 s.) torni dalla sua dottoressa » ho preso appuntamento ho preso un giorno di  
ferie per andare a fare la visita, ed è sbagliata anche la ricetta!

F45 ((=> F60 ; Gén)) a furia di/di/ di rimandare quelle cose (2 s.) prevenzione,  
prevenzione, *ma ita vaizi prevenzion!*

H65 ((=> Gén ; F46)) <INC: *a ndi bessir' a sa va?>*> (2 s.) mezzogiorn e un quart' (2 s.)  
andrà via verso l'una l'una e un quarto

F46 ((=> H65 ; Gén)) lei, alle due (2 s.) *ma issa s'è bappara se banana* (2 s.) *dopu*  
*d'affogu*

((Un autre docteur revient dans le cabinet ; un courant d'air fait claquer avec force la porte))

H65 ((=> Gén)) *ari serrau sa porta*

F46 ((=> Gén)) è andato a prendere il giornale (2 s.) il giornale ha preso dottor L.

H65 ((=> Gén)) la nuova Sardegna c'aveva

F46 ((=> Gén)) *mh, no serbir' a nud'((< nudda)) ((rire))*

[...]

F46 ((=> Gén)) “Oggi”, “Chi” / tutti pettegolezzi *no è ghi si pigara unu libru no*

(pause: 6 s.)

DF50 ((de loin ; => H70)) *a zi biri*

F46 ((=> H70)) *a zi biri*

H65 ((=> H70)) *a zi biri*

DF50 ((=> H70)) *ciao, a zi biri*

## TRANSCRIPTION 10

### Salle d'attente cabinet médical – p. 2

<b>Participants</b>	F25 : patient G : patient DF50 : docteure DH55 : docteur
<b>Setting</b>	Couloir cabinet médical ; fin matinée (même jour que p. 1)

F25 ((=> DH55)) computer nuovo si è comprato?

DH55 ((=> F25)) non ho capito

F25 ((=> DH55)) si è comprato il computer nuovo?

DH55 ((=> F25)) <INC>

(pause : 6 s.)

DF50 ((=> H65)) già non c'è problema / *po gussu vai* <INC>

DF50 ((=> H65)) vai, la pressione / *dottuzu sa bressioni bolinti!*

DF50 ((=> H65)) centoquaranta (2 s.) ottantadue (2 s.) *anda beni!* Va tutto bene /  
*Ant*<INC>((rire))

R25 ((=> G)) <INC:ita> che se la sta tentando adesso (2 s.) non se ne vuole andare!  
((semirire))

DF50 ((=> Gén)) avanti! ((=> F25)) vieni:

R25 ((=> DF50)) buongiorno (2 s.) sarei rimasta stamattina! mia <madre?><INC:ita>

[...]

F25 ((=> DF50)) senza data se fa perché da qui che prenoto per la visita oculistica [...]

DF50 ((=> F25)) allora/ visita dermatologica con la data/ perché non fa senza data (4 s.)

DF50 ((=> R25)) allora tu oculistica, cerotti/ occhi [a tua mamma] =

R25 ((=> DF50)) [eh va bene <INC>]

= Allora mamma C. Paola/ come sta mamma

# TRANSCRIPTION 11

## Commerçant chaussures

<b>Participants</b>	CH55 : commerçant F55, F40 : clientes H50, H20 : clients G : client
<b>Setting</b>	Marché ouvert ; Quartier Is Mirrionis ; matin

- 1 CH55 ((=> F55)) che poi cedono eh guardi eh  
2 F55 ((=> H55)) si che cedono  
3 CH55 ((=> F55)) non si imbrogli con le sue mani eh!  
4 F55 ((=> H55)) no: ((rire))  
5 CH55 ((=> F55)) perché poi/ no a me / io le do anche il trentasette ce l'ho lì  
6 F55 ((=> H55)) no no è perché devo <INC> camminare [<INC>]  
7 CH55 ((=> F55)) [no, eh, cert'  
[...]  
8 F55 ((=> F40)) no no io c'ho dieci perché ho comprato roba [<INC>]  
9 CH55 ((=> F55)) [e dieci che glielo lascia]/  
poi vi aggiustate! con la nipote già non è che scappi lei no?! eh!  
((=> F40)) afferrala e non farla scappare!  
? <INC>  
10 F55 ((rire)) ((=> CH55)) m: si, è pericolosa è  
(pause: 4 s.)  
11 CH55 ((=> F55)) questo è il suo prezzo/ le ho fatto venti euro ok?!  
12 F55 ((=> H55)) non mi può fare di meno  
13 CH55 ((=> F55)) anche di più le potevo fare!  
14 F55 ((rire))  
[...]  
15 CH55 ((=> G)) allora, quella ti viene a costare quarantacinque euro  
16 G mm  
17 CH55 questa

- 18 G ah ah quarantacinque
- 19 CH55 si (2 s.) ce l'ho io e Bifulco questi, corso Vittorio Emanuele con qualche liretta in più (2 s.) costa trentaquattro più IVA questa (2 s.) e guard<a/i> le ho portate oggi, è roba: roba di marca ho Madigan ho della Zenit, robettina: buonissima/
- 20 CH55 ((=> H50)) mi stava dicendo / per lui [<INC>]
- 21 H50 [e:ja]
- 22 CH55 *mi ddi essas portàraza/ ita 'ndi <sciemmu/sciu 'eu> se [ha fatto difetto su buttinul <INC>]* di suola, può essere riparata
- 23 H20 [eh vabbé:::]
- 24 H20 no: ce le ho buttate a casa
- 25 H50 ((=> H20)) vedi se le avevi [<INC>]
- 26 CH55 [<INC>] *mali mali ti du emmu portau a reparaì, dai!* (2 s.) Le avrei portate a riparare!/ Ha/ han/ t'ha lavorato un po'?
- 27 H20 ha:nno lavorato un po'!
- 28 CH55 ((=> G)) se una scarpa del genere dopo un mese dopo due mesi fa un difetto lui è obbligato a venire qui e dirmi « Tore » / se io ti do una scarpettina così e dico « quindici euro » e *fairi unu difettu dopu unu mesi ti naru «fuliancèddaza»* (2 s.) giusto? eh così per amicizia/ un cliente per me è amico lo stes<sup>s</sup> perché/ a me m'interessa <a> vendergli oggi, in estate in primavera, cabìt ((capito))? purtroppo *unu buttinu nasce: coment' 'e una machina coment' 'e una machina dopu dex/dexi kilometruz ari vattu su difettu / po nai, deu apu comprau una lavatrice ari vattu u/una lavata e s'è/s'è bloccau su motori* (2 s.) [nuova!] =
- 29 H20 [nn c'è problema!]
- =(28) cioè euideemé ((evidentemente)) càpita! m' l'hanno sostituita nuova cert/ è capitat/ perché è normale
- 30 H50 [e:je:je:] ((eja))
- 31 CH55 ((exclusivement => G)) allora, se tu la vuoi questa, per domani mattina al mille per mille/ questo tipo qui (2 s.) eh: l'ho portat stamattina la prima che ho venduto è il quarantuno e il quarantadue [di questi qui]
- 32 G [vuole un a/] un acconto vuole?
- 33 CH55 no! assoluta/ vieni domani mattina/ gua', me lo sto segnand/ si, guard/ lo Zeniti quarantuno (3 s.) eh: è una signora scarpa!
- 34 G perfetto!
- 35 CH55 quella me la devo prendere io perché è *su trintanoi* ((petit rire)) / me la prendo io per me
- 36 G ah va bene! ((petit rire))

- 37 CH55 ok? ((petit rire)) no no no è u'a bellissima e/ 'a puoi mettere con qualsiasi pantalone un bel jeans un pantalone buono / si può mettere lo stesso / ok?
- 38 G grazie mille/ a domani [allora]
- 39 CH55 [ciao] arrivederci
-

## TRANSCRIPTION 12

### GRAND MAGASIN

<b>Participants</b>	F50 : vendeuse H50 : vendeur H65 : client G : <i>by-stander</i>
<b>Setting</b>	Grands Magasins « La Rinascente » ; matin

- 1 F50 ((=> H50)) non c'era vero? (2 s.) ma per carità guarda non ti mando più (2 s.)  
ma perché/
- 2 H65 ((=> F50)) buongiorno signora
- 3 F50 ((=> H65)) buongiorno
- 4 F50 ((=> H50)) vedi che gliel'ho messo sino al ventisette
- 5 H50 ((=> F50)) ah: <INC>
- 6 H65 ((téléphone))venticinque e 'l ventisette (2 s.) *ej banda beni / banda beni* (2 s.)
- 7 F50 ((=> H50)) dammi la penna che li metto: quelli <INC> gli orari
- 8 F50 ((=> H65)) va bene? dalla mattina [<INC>]
- 9 H65 ((=> F50)) [non mi ] dica ch'è aperto sino alle  
ventiquattro!
- 10 F50 ((=> H65)) sì
- 11 H650 ((=> F50)) eh poveri voi!
- 12 F50 ((=> H65)) eh!
- 13 H65 ((=> F50)) vi pagano il triplo!
- 14 F50 ((=> H65)) eh: eh: / saprò dove metterle il giorno
- 15 H50 ((=> H65)) triplo
- 16 F50 ((=> H65)) vede che gliele avevo anche scritte / vabbé l'ho/[gliel'ho scritto qua]
- 17 H50 ((=> H65 ; Gén)) [con la trippa ci pagano]
- 18 H65 ((=> F50; Gén)) *torrauzu a passai*
- 19 F50 ((=> H65)) fa niente? l'ho fatta fare venire per niente
- 20 H65 ((=> F50)) no: no mi fa piacere salutare voi
- 21 F50 ((=> H65)) eh, vabbé anche a noi
- 22 H65 ((=> F50)) <INC> / se vi permettono di pranzare / non so se qui il padrone  
vi permette di mangiare

- 23 F50 ((=> H65)) eh io: tra poco esco perché oggi ho mattina e sera
- 24 H65 ((=> F50)) allora questo si conserva e si / e si [<INC>]/certo molto gentile
- 25 F50 ((=> H65)) [mm / va] bene? giovedì prossimo  
<INC>/ dai, una settimana
- 26 H65 ((=> F50 ; H50)) buona giornat' [state bene] / grazie grazie grazie
- 27 F50 ((=> H65)) [arrivederci]
- (pause: 5 s.)
- 28 F50 ((=> H50)) mo' voglio vedere i pantaloni che mi hai portato mo' voglio vedere /  
che cosa hai portato / voglio solo vedere (2 s.) io ti ringrazio perché sei  
andato ma <INC> se poi devo riandarci io / ma se poi devo riandarci io a che  
cosa serve? tu dimmi (2 s.) punto interrogativo? (2 s.) e meno mal/ e me/ e  
meno male che <INC> / no:
- 29 H50 ((=> F50)) eh: va male adesso a riscendere
- 30 F50 ((=> H50)) che io dovevo farle l'orlo che e <INC> fa « <INC> » / « no: » gli ho  
det' » / « guardi che glielo de'o restringere (2 s.) « e *commenti* » a *nau!* « eh:  
sì » gli ho det'
- 31 H50 ((=> F50)) *prexiau ah?*
- 32 F50 ((=> H50)) <INC> stavo parlando in tedesco quando: /
- 33 H50 ((=> F50)) quando rientra dom/ domenica rientra?
- 34 F50 ((=> H50)) a/ dalla Germania? domani (2 s.) domani sera
- 35 H50 ((=> F50)) due giorni sta? *di è costàra sa sfacchinara!*
- 36 F50 ((=> H50)) eh!
- 37 H50 ((=> F50)) *ma po garida!* to' vado a mettere questi fiori (2 s.) *sa sfacchinara*
-

## TRANSCRIPTION 13

### Arrêt du bus nr. 6

<b>Participants</b>	F60 ; L60 : deux amies G : <i>by-stander</i>
<b>Setting</b>	Arrêt du bus face au marché de San Benedetto ; bus 6 ; matin

[...]

1 L60 niente <INC> e apu nau « non è giusto » a nau « se lo deve tenere per conto su<o/a>]=

2 F60 [<INC>]

=(1) nau « quella ne ho fatto una, quella ne ho fatto quattro/ <INC>/ » a nau « non è giusto non è giusto perché un uomo così fai schifu buru! e poita [vunti a <INC> » d'apu nau « <pentzisiddu((?))> imoi <INC> sutzediu <INC>] » =

3 F60 [<INC> beni vattu! beni beni va.ttu! beni vattu L]

=(1) e iss<sup>a</sup> d'a nau « ih non è giusto, se tu <INC> non devi andare <INC> a me, a L, vai a<INC> a quelli » a nau « lo sa che qui una cosa che fa se lo deve tenere qui » a nau, a nau, e a nau « cicicici lo so lo so » e allora perché lo dice! poi non lo dice una volta sol/ lo dice più di <vinte [borta>/ e ma < ne ha tirau((?))>] mali la' / =

4 F60 [ih: giai binti borta/ eh/]

=(1) tu' mo' non du neri nudda bollu bir' it'è ghi narada

5 F60 DEU?! NO L! ma it/a/ mancu ci pongasta [<INC> L.] =

6 L60 [e ma non è giusto ghe unu va/ eh!]

=(5) deu istu beni in domu mia/a mei non m'amma nudda L non m'ama nudda L

7 L60 ma uno ne può fare una ne puoi fare quattro ne puo/ però non è giusto!

[...<INC>((sur le bus))>]

8 L60 di a nau A. M. « ma neanche un bambino fa quelle cose »

9 F60 beni vattu/ ar vattu beni <INC> A. M. è intelligenti!

[...]

10 F60 ah no non mi 'ndi' impota nudda a mei/ andi e si ddu vaid/

11 L60 no no

12 F60 a mei mi <nd' ipota> in domu mia

13 L60 e:llu! deu 'ndi vaccu in domu mia de gosa

14 F60, L60 ((rire))

15 F60 e a sorri mi/ a s/eja/ as biu ga du nasa/a biu ga du nasa ah no!

- 16 L60 *deu du naru de/ <INC> (2 s.) apu biu cuss'atra di d'apu nau « to<INC> » a nau « la  
[s<INC> »]*
- 17 F60 [*dui ghi non ci greizi beni a domu sa roba ghi apu sciacquàu <INC>*]
- 18 L60 *mamma mia! e anch'io ho <lavato/lavorato> molto*
- 19 F60 *L. deu <INC> vai de gosa / in domu mia berò / deu in domu mia / ah [<INC> in  
domu mia L. /]=*
- 20 L60 [*<INC> ho lavato i vetri*]  
=(19) io a mia sorella l'ho aiutata a lavare in terra a lavare i vetri / è <una/la> sorella!
- 21 L60 *eh: vabbé!*  
(pause: 3 s.)
- 22 F60 *pentza ghi deu seu [andada a <INC>]*
- 23 L60 [*ej ej péntzanta a papai e a 'nci essiri*]  
[...]
-

## TRANSCRIPTION 14 A

### ASL – p. 1

<b>Participants</b>	EH50 : employé G
<b>Setting</b>	Bureau ASL (Azienda Sanitaria Locale « Agence régionale pour la santé publique »)

- 1 EH50 anche lei è tra quel 20 30% che l'assessore alla sanità la dirindina<sup>232</sup> insieme con il nostro illuminato non le ha inserito i dati sanitari
- 2 G *eh, si 'nd'è scarescia!*
- 3 EH50 siccome sono due stranieri che le / chi è il suo medico?
- 4 G dott. XYZ però è vera una cosa io sono partito in Francia, io viv/ eh vivo in Francia per cui ho la residenza qua a Cagliari però ho fatto il / avevo rinunciato al medico di qua per cui volevo [sapere cosa] / ah
- 5 EH50 [non fa niente] non fa niente / io al limite le posso anche / non ce l'ha il medico adesso?
- 6 G no: /ah, forse eh/allora/
- 7 EH50 se non lo ha ripreso non ce l'ha eh
- 8 G no allora non ce l'ho / era la dottoressa XYZ era
- 9 EH50 *e intzànduzu non du denir' / non fa niente non lo mettiamo gli mettiamo solo quattro fesserie qua di inizio assistenza come dati sanitari tanto lo prende / ecco qua, le abbiamo programmato la tessera sanitaria è a posto*
- 

<sup>232</sup> Nerina Dirindin, adjoint au Président de la Région chargée à l'hygiène, à la santé et à l'assistance sociale du conseil régional de la Région Sardaigne ; « il nostro illuminato » indique, probablement, le Président de la Région Sardaigne, M. Renato Soru. Cf. Volume 1, chapitre 7, extrait 9.

## TRANSCRIPTION 14 B

### ASL – p. 2

<b>Participants</b>	EH50 : employé F26 : usagère service de santé publique Mère de F26 G : <i>by-stander</i>
<b>Setting</b>	Bureau ASL (Azienda Sanitaria Locale « Agence régionale pour la santé publique »)

[...]

- 1 F26 quindi io per esempio mi rompo una gamba, cosa faccio?
- 2 EH50 <INC> ascolti vada in chiesa perché per farci stare <INC> boh! + *pensendu a si segai una gamba!*
- 3 F26 il rimborso me lo danno qui o lì?
- 4 EH50 no, lei conservi le fatture / dove deve andare?
- 5 F26 in Belgio, a Bruxelles

[...]

- 6 EH50 questo è il foglio che le permette assistenza per trenta giorni, poi quando le arriverà la tessera sanitaria la sua cara mamma gliela spedisce all'estero
  - 7 F26 e ma il rimborso lo chiedo in questo ufficio poi [*<INC>*]
  - 8 EH50 ((il se moque d'elle, la traite comme une stupide)) [*EJA EJA È*] GIÀ LA TERZA VOLTA CHE GLIELO STO DICENDO [*<INC>*]=
  - 9 F26 [*io vengo da*] lei / lei mi da i soldi? =  
= (8) REMBORSEMENT ((*sic*)) PAS! (2 s.) DEMANDER C'EST ICI! OK?! [GLIELO DICO] =  
= (9) [*grazie!*] ((elle et sa mère se lèvent et vont vers la sortie))  
= (8) IN FRANCESE IN BELGO ((*sic*)) E IN COSO / ANCHE IN UCRAÏNO SE VUOLE (2 s.)  
*A ZI BIRI!*
  - 10 Mère ((elle est sur la porte, en train de sortir)) *a zi biri* / meglio in sardo!
-

**Liste des graffitis cités dans le texte**  
(en gris les écrits qui sont illustrés dans les annexes)

(1)	BACCAGAI	<i>Bai a cagai</i> → va chier
(2)	APPU BIU UNU GALLONI, ANZI, FIANTA DUSU	J'ai vu un couillon, ou plutôt, ils étaient deux
(3)	STERI CAGHINERI	Steri [nom de famille] homosexuel
(4)	SEU IN VIA SU CAFFÈ È PAGAU/O ROBBÉ! SCHERZENDI	Je suis dans la rue [la rue que nous connaissons] le café est payé / oh Robbé [Roberto] ! Plaisantant
(5)	SGANEROS	"Sans envie"
(6)	O SOGGETTU	<i>Soggettu</i> → personne insignifiante
(7)	NONNIS GARROGNA	Nonnis charogne
(8)	TAGAZZU EH !	Litt. : Quelle bite est-il !
(9)	SIRAGATTU RISCALLU / SNAZ	Litt. : Si je te trouve je te fonds
(10)	IN CUSTA PRAZZA SNAZZAUS TOTTU!	Dans cette place 'sniazzons' tout!
(11)	ALESSANDRA / PITTICA SA / BAGASSA!	Alessandra / qu'est-ce que [tu es / elle est] pute !
(12)	SU PIPPOTTU OLÉ!	<i>Pippottu</i> → terme lié à la consommation de drogues, notamment la cocaïne
(13)	L. / AKABA SU TRABALLU / BOCIDÌ!!	L. achève le travail : tue-toi !!
(14)	B. FILLEBAGASSA	B. Fils de pute
(15)	D. A. KONILLU	D. A. Lapin
(16)	KANISI SKAPPUSU!	Chiens errants!
(17)	ARRABIU ARRUBIU	Rage rouge
(18)	U.S.A A FORA	USA dehors
(19)	A FOGU SA NATO	Au feu l'OTAN
(20)	A FOGU IS BASIS MILITARIS	Au feu les bases militaires
(21)	FOGU A IS BASIS	Feu aux bases
(22)	NO BASIS / NO SCORIAS	Non aux bases / Non aux déchets
(23)	NO SORDAUS / NO PRESONIS	Non aux soldats / Non aux prisons
(24)	A FORA S'ITALIA ALIGHERA / DE SA SARDIGNA	L'Italie productrice d'ordures dehors / de la Sardaigne
(25)	BASTA ALIGA	Ça suffit les ordures
(26)	BUSINESS DE S'ALIGA / A FOGU	Business des déchets / au feu
(27)	NO ITALIGA	ITALia / ALIGA → Italie ordures
(28)	SORU CALLONI	Soru couillon
(29)	SARDINNA LIBERA	Sardaigne libre
(30)	INDHIPENDENTZIA	Indépendance
(31)	SOTZIALISMU / INDIPENDENTZIA / CUSTA EST S'ORA	Socialisme / Indépendance / C'est l'heure
(32)	INDIPENDENTZIA / SOTZIALISMU	Indépendance / Socialisme
(33)	A MANCA / PRO S'INDIPENDENTZIA	À gauche / pour l'indépendance
(34)	CONTRO LE BASI GUERRA SOCIALE	Contre les bases guerre sociale
(35)	KONTR'A SU KOLONIALISMU	Contre le colonialisme)
(36)	A FORA SA NATO	Dehors l'OTAN
(37)	INTIFADA INNOI PURU	Intifada ici aussi
(38)	A FORAS IS ITALIANUS	Dehors les Italiens
(39)	A FORAS S'ITALIA	L'Italie dehors
(40)	A FORAS IS TURISTAS	Les touristes dehors
(41)	GHERRA A S'ISTADU	Guerre à l'État
(42)	ERBA... ROBA DA CONIGLI	Herbe [c-à-d, la marijuana]... chose pour les lapins

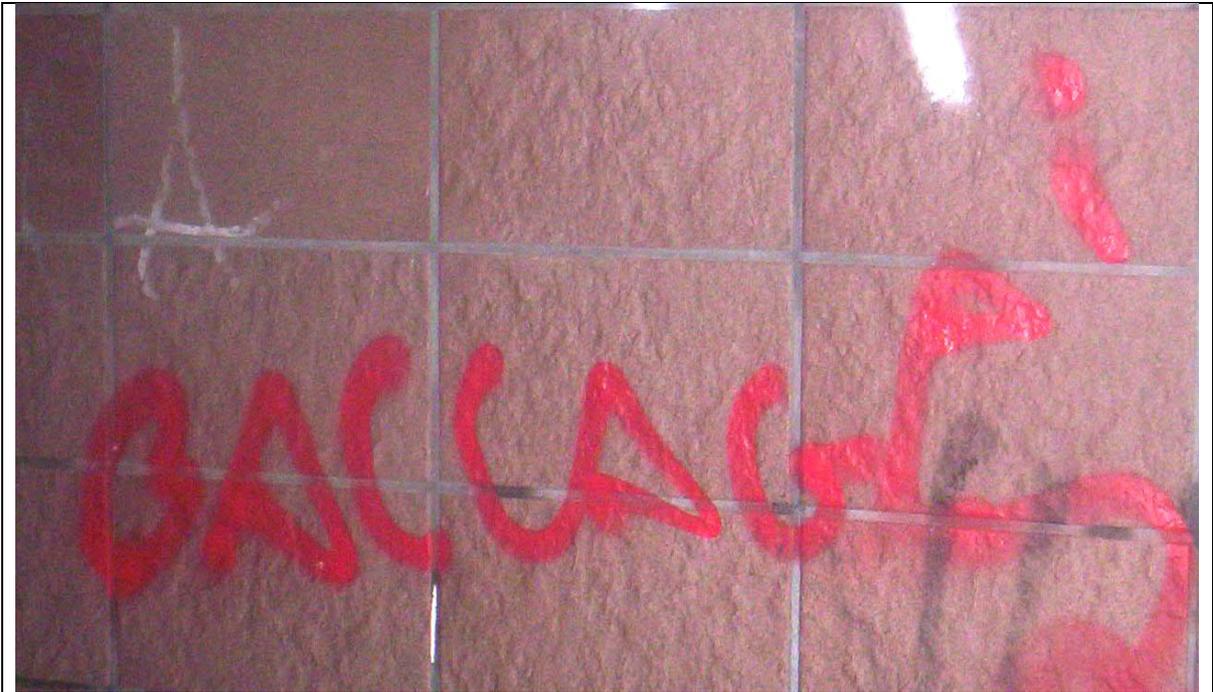
(43)	LE CANNE / USALE PER PESCARRE	Les cannes [c-à-d, les joints] / utilise-les pour la pêche
(44)	EUROPA NAZIONE	Europe Nation
(45)	SI SCRIVE O.N.U / SI LEGGE U.S.A	Ça s'écrit O.N.U / se lit U.S.A
(46)	SU POETTU / ARROVINAU SUGUNNU KITARI / KODDAU!	Le <i>Poetto</i> [c-à-d, la plage de Cagliari] / abîmé le vagin qui / niqué !
(47)	SARDIGNA / LIBERA / DAI COMUNISTI	Sardaigne libre / des communistes
(48)	NE MERISI / NE SERBIDORISI / DEL [PCI / PSI]	Ni maître/Ni esclaves / du [ <i>PCT</i> ] PSI
(49)	AMO SOLO (CIÒ CHE DIFENDO) / LA MINCHIA PAGU TONTUS PURU	J'aime seulement [ce que je défends] / La bite Qu' est-ce que vous êtes bêtes
(50)	COLPEVOLE D'ESSERE [BIANCO] / STUPIDO / CALLOI TONTU	Coupable d'être [Blanc] / Bête / Couillon con
(51)	CRAXI TORNA / NEL CUNNO	Litt. : Craxi reviens\retourne / dans le vagin
(52)	CRAXI TORNA / I SOLDI	Litt. : Craxi reviens\retourne / l'argent → Craxi rends / l'argent
(53)	SPUTA LE PELLICCE	crache les fourrures
(54)	"FUORI GLI EBREI DALLA PALESTINA"	Dehors - les juifs - de la Palestine
(55)	SBIRRO INFAME FC	Flic infâme. <i>FC</i> → Furiosi Cagliari
(56)	SBIRRO INFAME SC	Flic infâme. <i>SC</i> → Sconvolts Cagliari
(57)	ANCHE REPRESSI	Même réprimés
(58)	ONORE AI DIFFIDATI	Honneur aux sommés
(59)	B. C. LA COLPA È SOLO TUA / SUGUNNEMAMMARUA	Litt. : La faute est seulement à toi / le vagin de ta mère
(60)	CELLINO CONCA DE CAZZU	Litt. : Cellino tête de bite
(61)	MATEOLI (SIC) CODDATO IN CULO	Litt. : Matteoli niqué dans le cul
(62)	IL PULLMAN NON PASSA MALASCALLONISI	Le bus ne passe pas, les boules → litt. : mais quelles couilles)
(63)	M. BUCCA E POMPINO	M. bouche de fellatio
(64)	W E GRAZIE SANT' EFISI PO' SARRUGA NOA	W et merci Saint Efise pour la nouvelle route
(65)	...SCIMPRI IN CONCA...	Sots dans la tête
(66)	BISOLI X SEMPRE	Litt. : Bisoli pour toujours
(67)	BUSH TI U.S.A. / CONDANNATO	Litt. : Bush t'exploite / Condamné
(68)	KASTEDDU CO.	<i>Kasteddu</i> → Casteddu, nom sarde de Cagliari
(69)	SKINEZ HAFFOGU A SU STAMPEKULU	Skinheads au feu au trou du cul
(70)	SLOT, BUKKE'MMERDA	Slot[surnom] Bouche de merde
(71)	SKINHEADS OKKIO AL KRANIO!	Skinheads gare au crâne !
(72)	MARTY TE KIERO	Marty je te désire/aime ; te kiero = esp. te quiero
(73)	PAOLA B. SUKIA	Paola B. Suce
(74)	SKIFOSO	Dégueulasse
(75)	A TUA MAMMA	À ta maman
(76)	W I TRIMULIGIONI	W les <i>trimuligionis</i>
(77)	DI TUA MAMMA BAGASSA	De ta maman pute
(78)	PAOLA BAGASSA	Paola pute
(79)	[NR. TÉLÉPHONIQUE] CHIAMA: BAGASSA!	Appelle : pute !
(80)	SI PREGA DI FARE CENTRO NEL WC ONDE EVITARE MALATTIE... DERIVATE DAI FRASTIMI	Vous êtes priés de faire centre dans le WC afin d'éviter toute maladie... dérivant de nos malédictions

(81)	MISCHINI	Litt. : Les pauvres
(82)	ACCOZZATA	Pistonnée
(83)	MAURRI; MAURRI DI MERDA	Maures de merde
(84)	OGGI MARY MI HA FATTO ARRETTARE!!!	Aujourd'hui Mary m'a fait bander!!!
(85)	TULA NON CODDA 78	Tula ne baise pas 78
(86)	CAGHINO	Homosexuel
(87)	CONTROLLORE BURDO	Contrôleur [du bus, ndr] bâtard
(88)	SE TI ACCHIAPO (SIC) SCRIVENDO TI TAGLIO LA TESTA	Litt. : Si je te choppe en écrivant je te coupe la tête
(89)	CON I DENTI ABBULLONATI FA A FARE SGAV	Litt. : Avec les dents boulonnées il est possible de faire sgav
(90)	G. P. FORSE NON 6 BONO	Litt. : G. P. peut-être tu n'es pas beau
(91)	LEVA 80 / SOS MENZUS OLIENA REGNA	Promo 1980/ les meilleurs Oliena règne
(92)	CAGHINUSU	Homosexuels
(93)	DEO NO ISCO SOS CARABINERIS IN CUSTU LOGU PRUIT'EST KI BI SUNE	Je ne sais pas – les gendarmes – dans ce lieu – pourquoi c'est – qu'ils y sont → je ne sais pas pourquoi ici il y a les gendarmes
(94)	NE MERISI NE TZERACCUSU	Ni maîtres / ni esclaves
(95)	CONCHE / OSSU	Conc' 'e ossu => conca de ossu → tête d'os => têtù ; crâne vide
(96)	NO JUSTICE / NO PEACE	Sans justice / aucune paix
(97)	SENZA GIUSTIZIA / NESSUNA PACE	Sans justice / aucune paix
(98)	DE TUA QUERIDA PRESENTIA [SIC] COMANDANTE CHE GUEVARA	

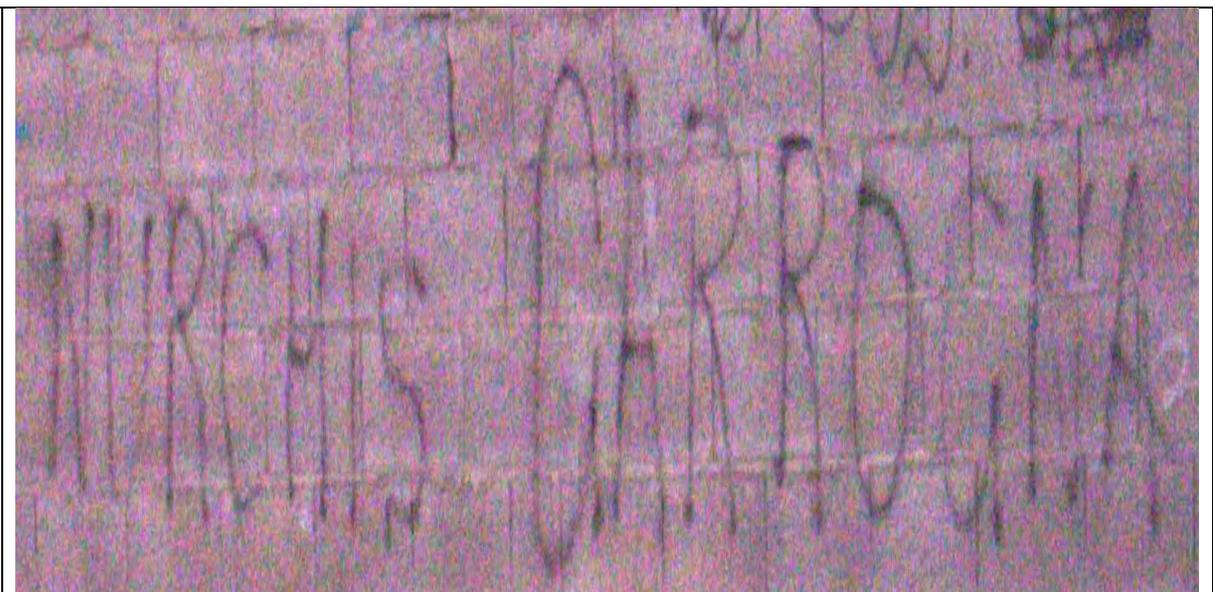
### Graffitis qui ne sont pas inclus dans le texte

NO ALIGA FURISTERA	Non aux ordures <i>étrangères</i>
INDIPENDENTZIA --- SOTZIALISMU /// FASCIO DEVI MORIRE	Indépendance --- socialisme /// Facho tu dois mourir
SANDRO / OLIO / E LELLA / BAGASSA!	Sandro / <i>cool</i> / et Lella / pute !
FASCI OKKIO AL KRANIO	Fachos gare au crâne
TA BELLUSU	Que [nous sommes / vous êtes / ils sont] beaux
TAVERNA KLAN	Taverne Klan
U.S.A BOIA / MARTINO SERVO	É.U. voyous [salauds]/ Martino [homme politique de centre-droite ; ndr] esclave
OH BECCIU!!!	Hé le vieux !!!
CI PORISI CONTAI	Tu peux en être sûr
TOSSICO PERSO	Complètement toxique [toxicomane]
V. SCALLAU PERDIU / LATIN LOVERS / 27 ANNI	V. complètement <i>fondu</i> / Latin lovers / 27 ans
ALE TUI / SESI SCALLAU / PERDIU SES SU / MELLUSU	A. tu / es complètement <i>fondu</i> / tu es le meilleur
THE BURDOS	Les <i>burdos</i> [srd. <i>burdu</i> « batârd » + ita. -o + ang. -s]
KAGHINO	Homosexuel
DE PREPOTENZA / BALORDA	De force / incontrôlable
VELA 15-10-05 DENO ( ?)	Faire <i>Vela</i> à l'école → faire l'école buissonnière

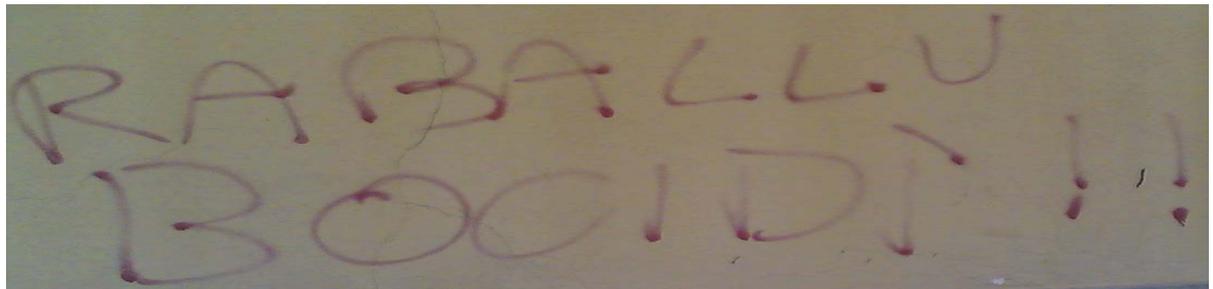
**GRAFFITIS**



Baccagai



N. garroгна



L. / akaba su traballu / bocidi (recomposition)



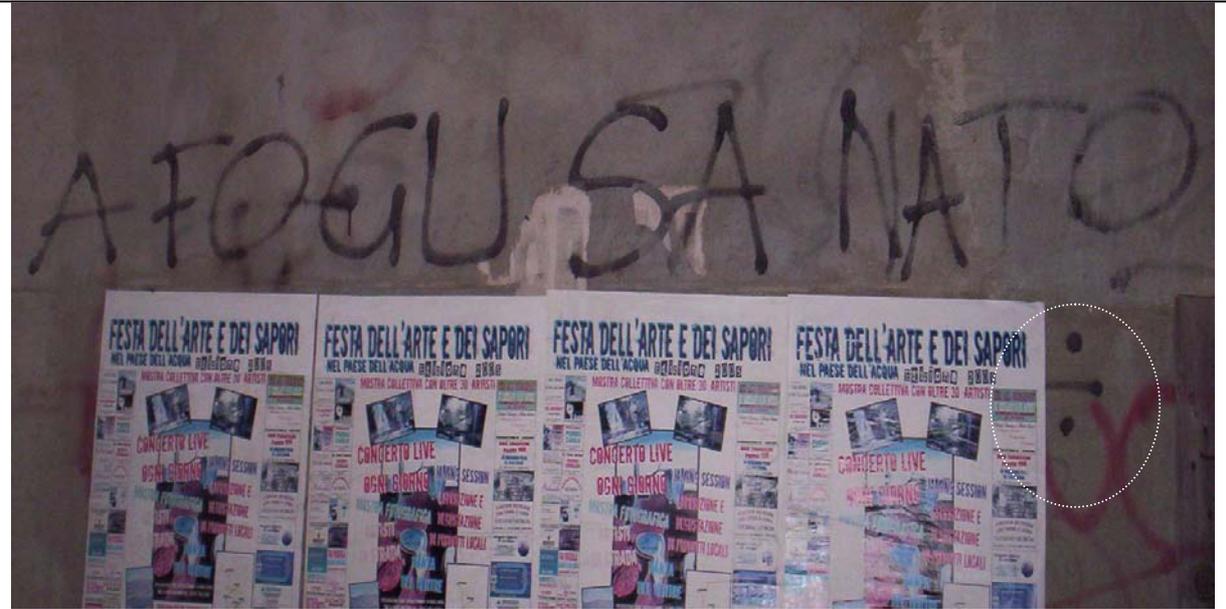
B. Fillebagassa



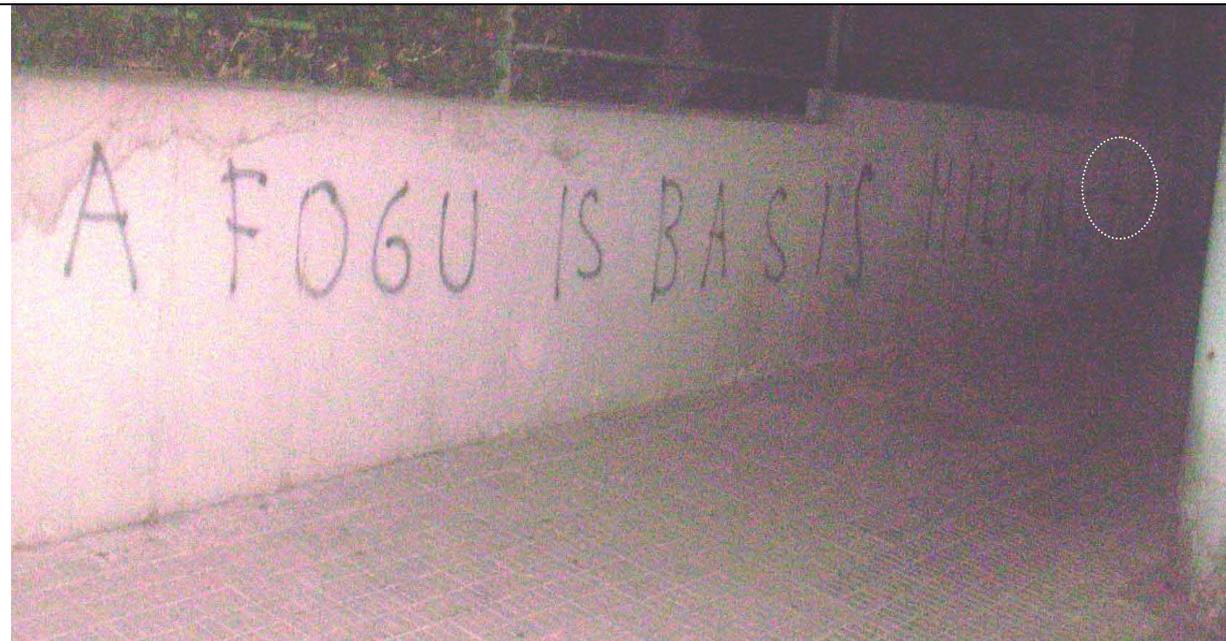
[4] Kanisi Skappusu!



U.S.A a fora



A fogu sa NATO



A fogu is basis militaris





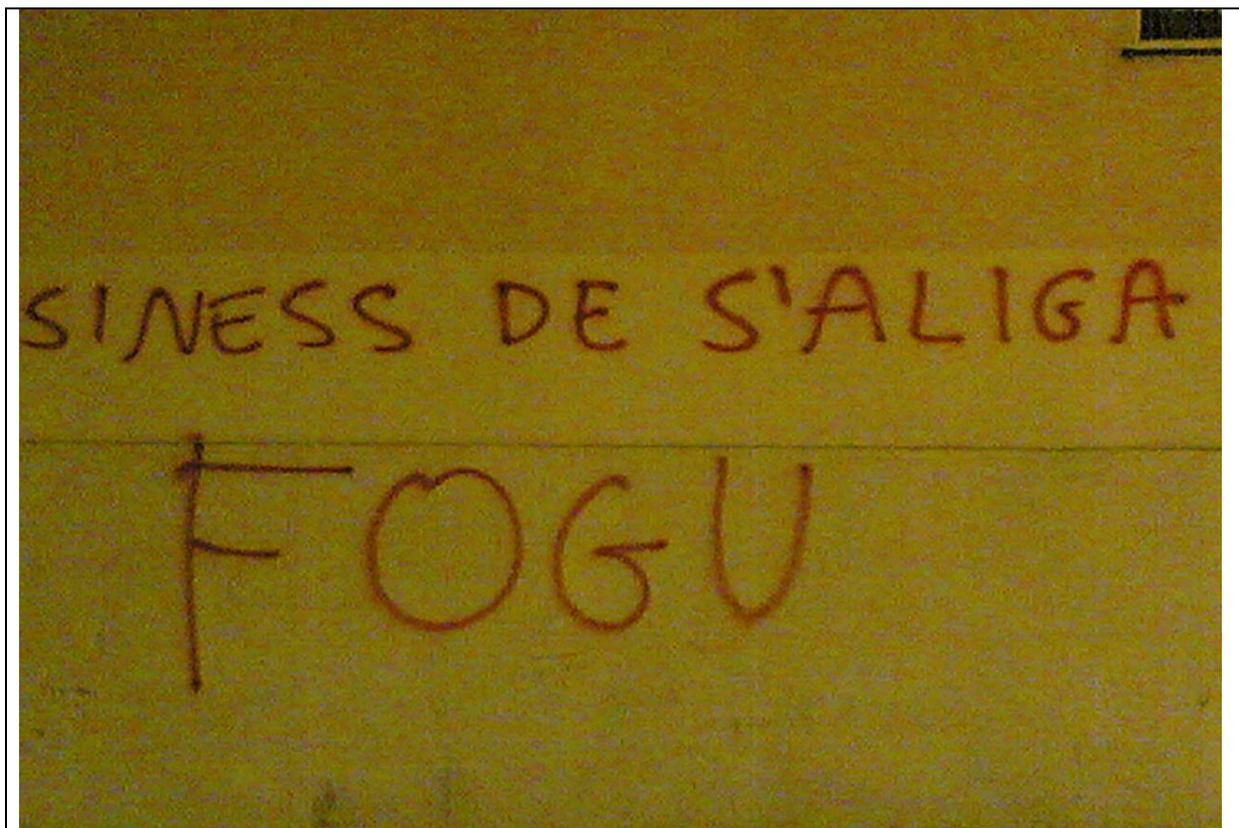
No basis No scorias



No sordaus / No presonis



A fora s'Italia alighera de sa Sardigna  
(recomposition)



Business de s'aliga / a fogu



No Italiga



No aliga furistera



Indipendentzia --- Sotzialismu



Indipendentzia --- Sotzialismu /// Fascio devi morire



Sotzialismu/Indipendentzia/ Custa est s'ora



Gherra a s'istadu



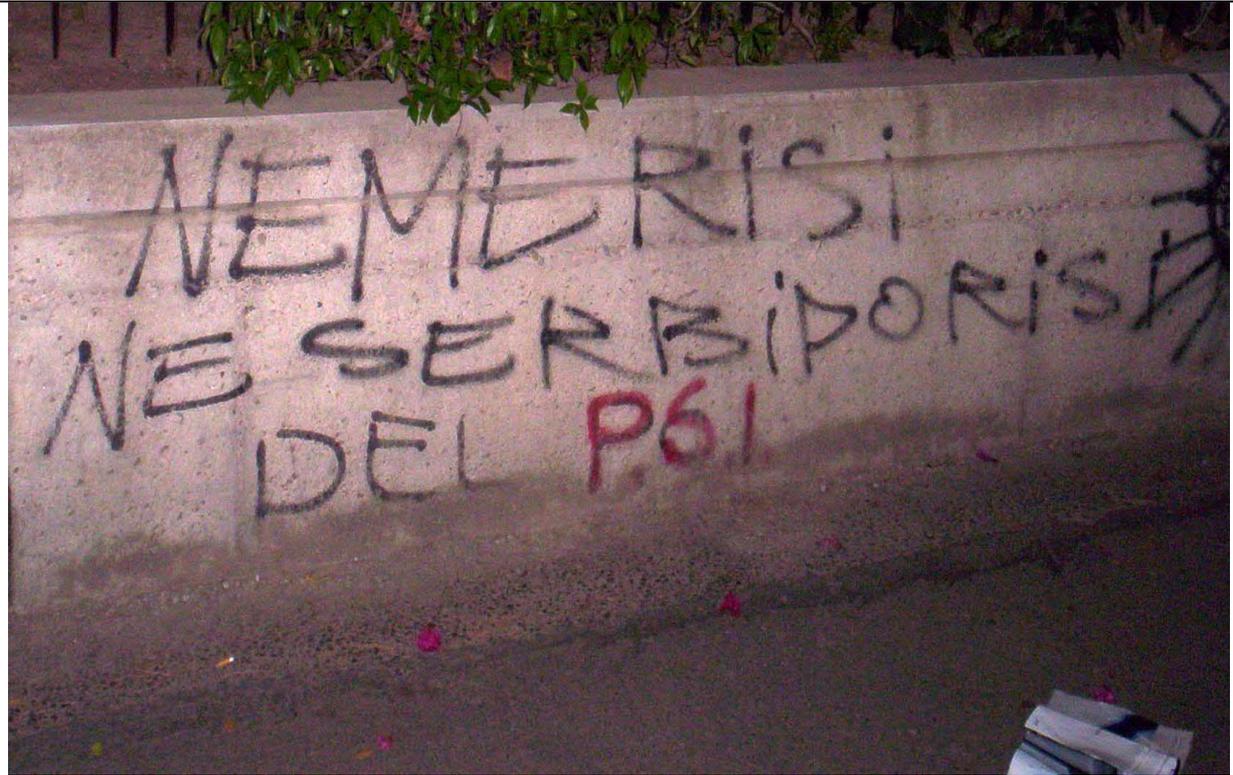
De prepotenza balorda



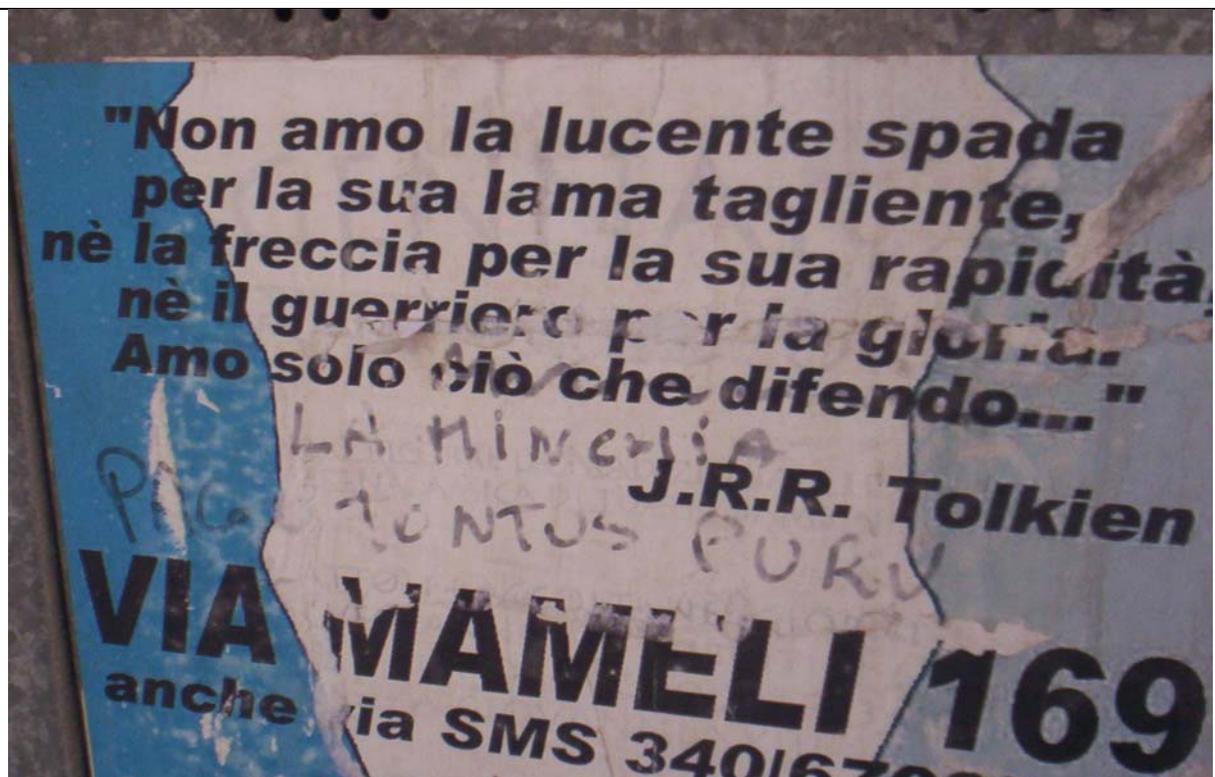
Kontr'a su kolonialismu



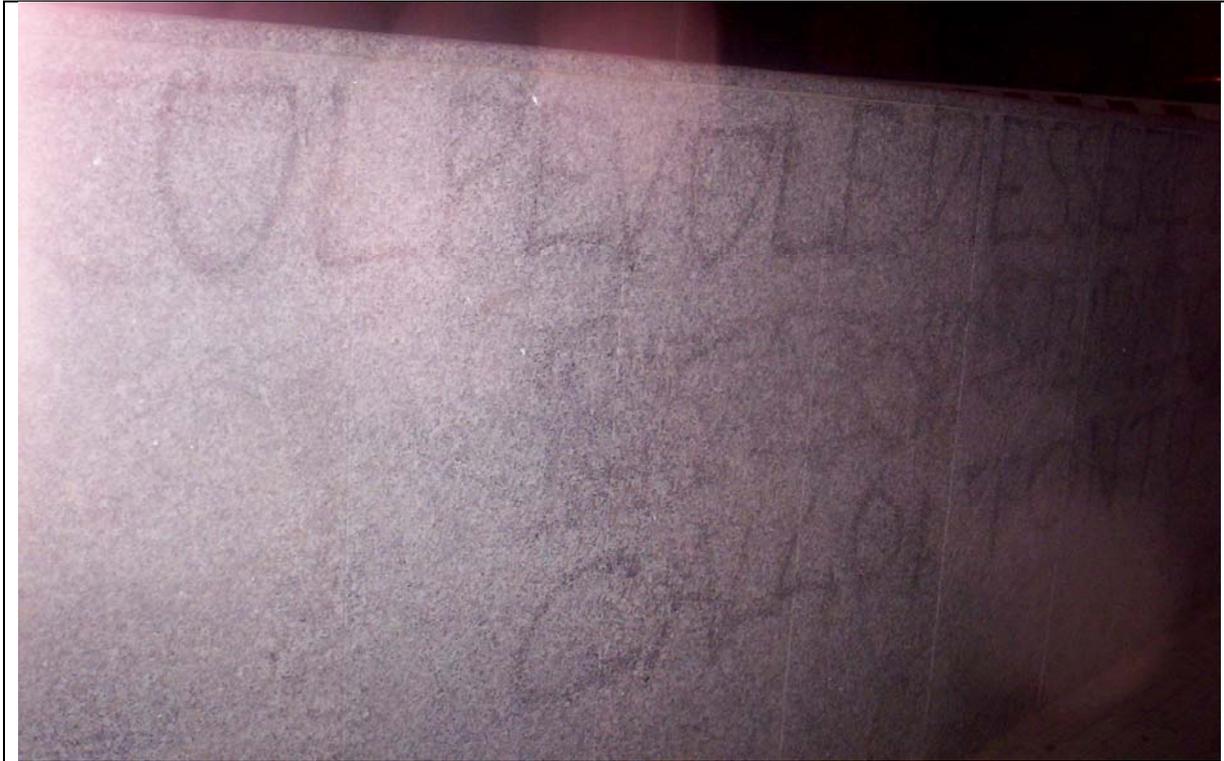
Sardigna / Libera / Dai Comunisti



Ne Merisi / Ne Serbidorisi / Del [Pci / Psi]



Amo Solo / La Minchia / Pagu Tontus Puru



Colpevole d'essere / [Bianco] Stupido / Calloi tontu



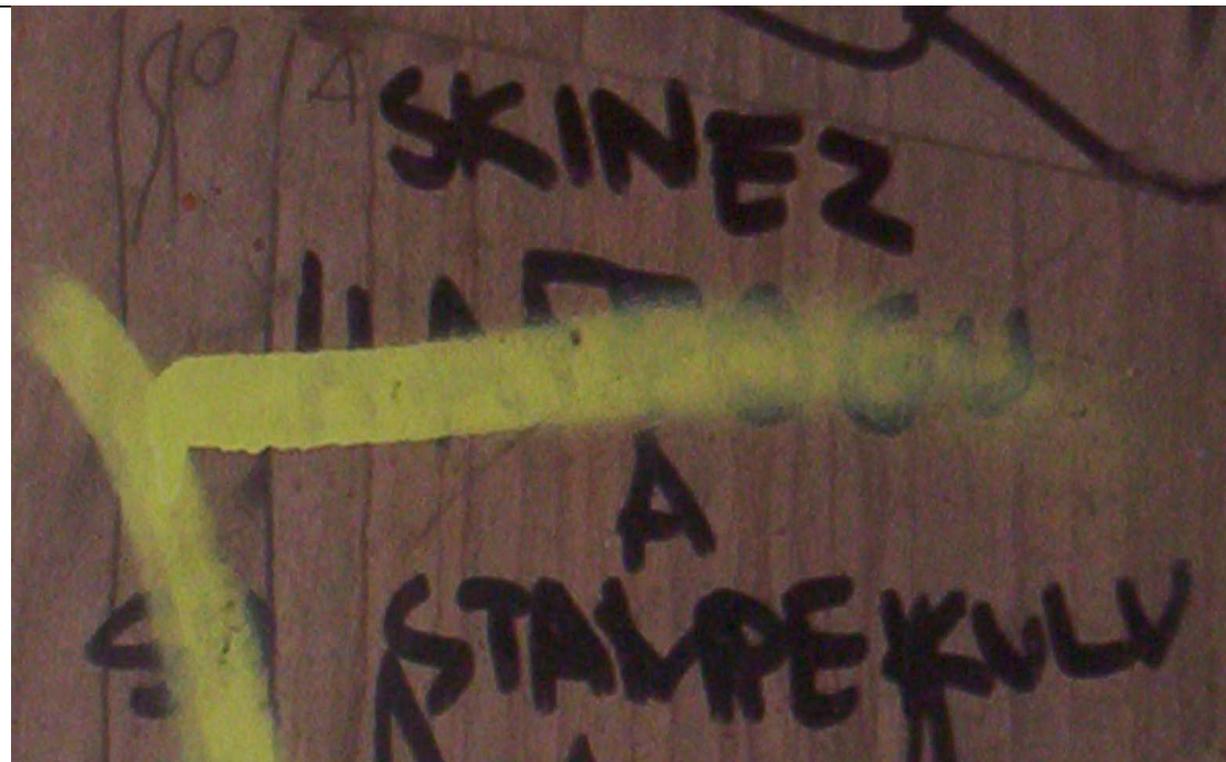
Les juifs hors de la Palestine



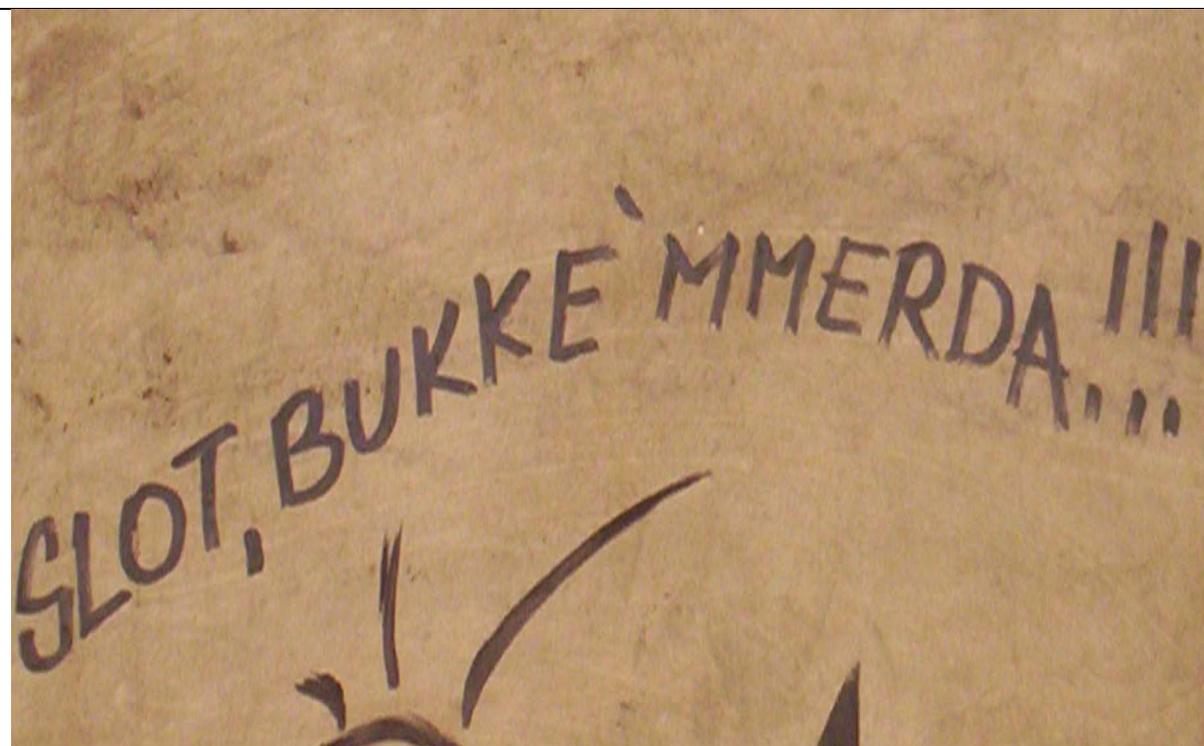
Mateoli / coddato / in culo



...Scimpri in conca...



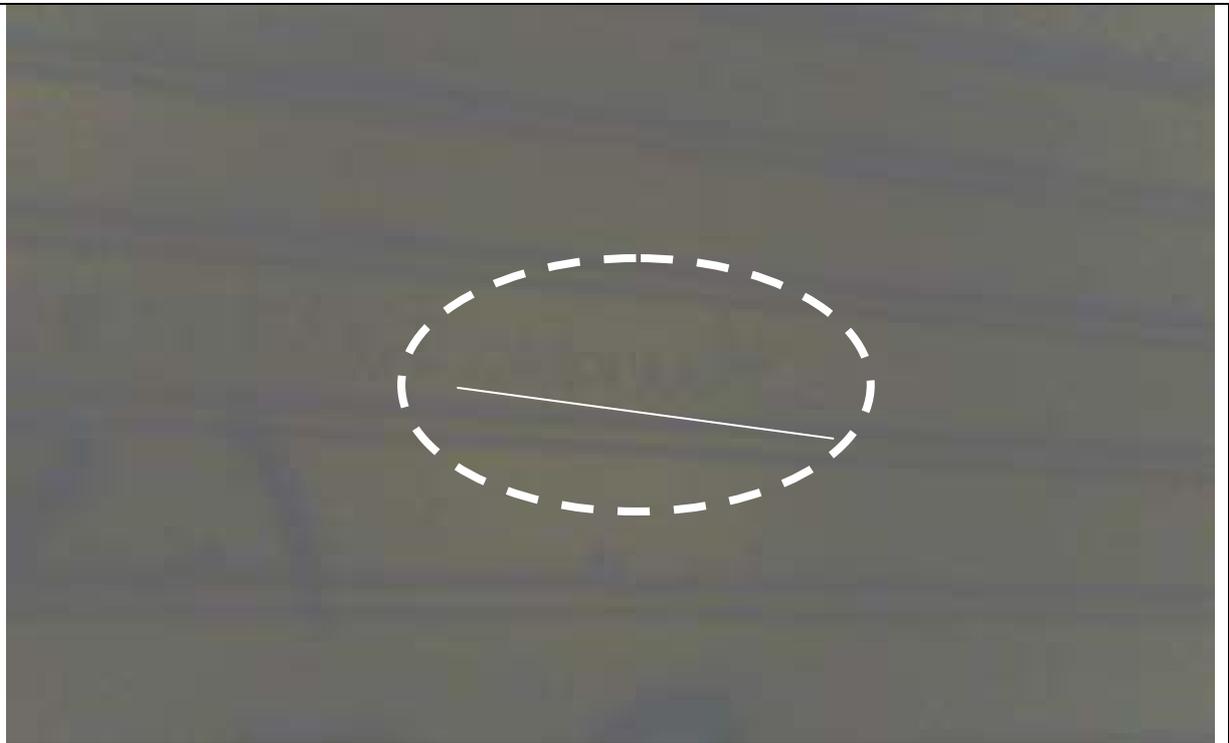
Skinez / haffogu / a / su stampekulu



Slot, bukke'mmerda



Kasteddu Co.



Caghinusu



Paola B. sukia ! // // // // Skifoso



Basta rappers ! // A tua mamma



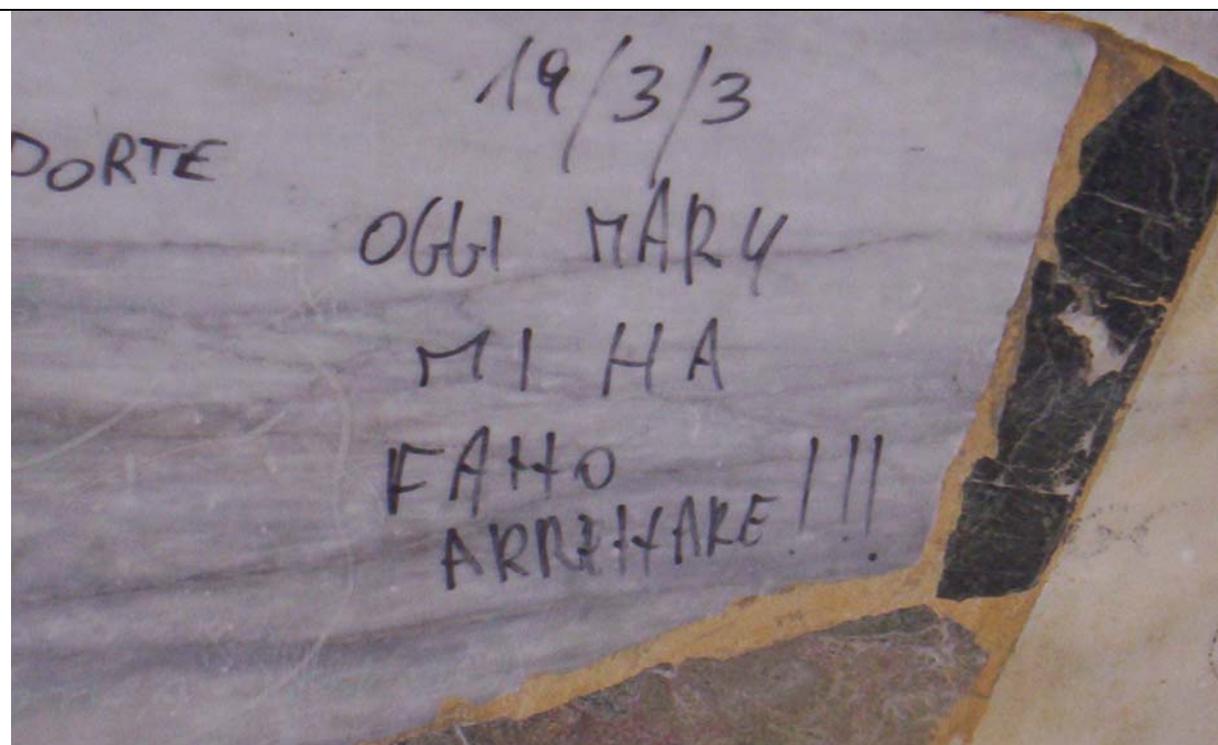
W i trimuligioni



Sandro / olio / e Lella / bagassa !



Accozzata



Oggi Mary / mi ha / fatto / arrestare!!!



Conche / ossu



Ta bellusu



Fasci okkio al kranio



Taverna / klan



U.S. A / boia / Martino / servo



Vela / 15 -10- 05 / Deno (?)



Tossico perso



V. Scallau perdiu / Latin lovers / 27 anni /// Ale tui / sesi scallau / perdiu ses su / mellusu



Kaghino



The burdos



Ci porisi contai



Oh becciu!!!

## Représentations des dialectes en Italie : un article

### Sesso. Dimmi come parli e ti dirò se mi piaci

Estate, tempo di conquiste: ma se abbozzate un approccio in dialetto, sarete spacciati. L'ennesima ricerca ci fa ricredere sulle virtù dei napoletani in vacanza, maestri dell'«acchiappanza» magari un po' colorita. Uno studio sessuologico promosso dall'associazione «Donne e qualità della vità» mette infatti la cadenza dialettale ai primi posti come strumento di seduzione: ma in questa speciale classifica il napoletano non risulta nemmeno.

Dimmi come parli e ti dirò se sei attraente dal punto di vista sessuale. Le donne preferiscono sentire parlare toscano i loro potenziali partners, mentre gli uomini prediligono la cadenza veneta coniugata al femminile. Dallo studio sessuologico, svolto su un campione di 500 uomini e donne, il più erotico risulta di gran lunga il toscano, in particolare nelle sue inflessioni viareggine e fiorentine: la pronuncia aspirata della «c» insieme al tono sincopato, sembrano suggerire alle donne una particolare decisione nell'approccio ed esercitano un notevole effetto afrodisiaco nel 38% dei casi. Il siciliano con i suoi suoni retroflessi (ossia pronunciati con la punta della lingua rivolta all'indietro) è evocativo di prestanza fisica e virilità per il 26% delle donne intervistate. Promosso a pieni voti, dal 31% delle donne campione, il genovese per il suo andamento melodico. Poco erotico invece il romano, che piace solo al 6% delle donne intervistate.

E gli uomini? Il veneziano, per esempio, con il forte indebolimento delle consonanti intense e la tipica vocalizzazione della «l» seguita da consonante, viene giudicato particolarmente sinuoso ed associato, nell'immaginario del 36% degli uomini, al fruscio delle vesti femminili. Differenti le sensazioni evocate dal sardo: il suo carattere aspro, le vocali strette che si attaccano le une con le altre, evocano nell'inconscio del 25% degli intervistati il fascino del mistero. I suoni gutturali di matrice celtica del milanese (come la «u» e la «e») attivano nel 27% degli uomini di casa nostra un effetto erotico immediato e istintivo. Solo l'8%, invece, i sostenitori del bolognese. Con la sua inconfondibile pronuncia della «s» il dialetto emiliano evoca piuttosto immagini materne, spegnendo negli uomini qualsiasi desiderio erotico.

Sorprendente anche la classifica dei principali fattori di seduzione. Gli uomini intervistati sono colpiti prima dall'aspetto fisico (36%) e subito dopo dall'inflessione dialettale (27%): personalità, posizione sociale, modo di vestire e livello culturale restano molto indietro. Per le donne, addirittura, l'inflessione dialettale è al primo posto (32%); la posizione sociale e l'aspetto fisico sono al secondo e terzo posto.

*Articolo da "Il mattino-online" del 15 agosto 2002.*

*EXTRAIT DE: [http://www.ecologiasociale.org/pg/dum\\_lingua\\_dialetto.html](http://www.ecologiasociale.org/pg/dum_lingua_dialetto.html)*